



La pensée religieuse de Maurice Barrès

Fenghua Jin

► **To cite this version:**

Fenghua Jin. La pensée religieuse de Maurice Barrès. Littératures. Université Michel de Montaigne - Bordeaux III, 2016. Français. <NNT : 2016BOR30005>. <tel-01357863>

HAL Id: tel-01357863

<https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-01357863>

Submitted on 30 Aug 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Université Bordeaux Montaigne

École Doctorale Montaigne Humanités (ED 480)

THÈSE DE DOCTORAT EN LITTÉRATURES FRANÇAISE,
FRANCOPHONES ET COMPARÉE

La pensée religieuse de Maurice Barrès

Présentée et soutenue publiquement le 4 mai 2016 par

Fenghua JIN

Thèse en cotutelle internationale
(Université Bordeaux Montaigne et Université de Wuhan)

sous la direction de
M. Philippe BAUDORRE - Professeur de l'Université Bordeaux Montaigne
et M. Qinggang DU - Professeur de l'Université de Wuhan

Membres du jury

M. Jean-Yves GUÉRIN - Professeur, Université Sorbonne Nouvelle (Paris III).
Mme Xiaoyi YUAN - Professeur, École Normale Supérieure de l'Est de la Chine.
M. Hongmiao WU - Professeur, Université de Wuhan.
M. Gen ZHANG - Professeur, Université de Wuhan.

REMERCIEMENTS

La mémoire est dans le cœur.

- Madame de Sévigné

Avec une grande émotion et beaucoup de sincérité, je voudrais remercier toutes les personnes dont la générosité, la gentillesse et l'affection m'ont permis de mener cette thèse à son terme.

Mes premiers remerciements vont d'abord à mes directeurs de thèse : M. Qinggang DU et M. Philippe BAUDORRE. Tous les deux m'ont accompagné tout au long de ce travail doctoral. J'adresse mes sincères remerciements à M. Qinggang DU pour la confiance qu'il m'a accordée en acceptant d'encadrer ce travail doctoral, pour toute son aide et sa grande disponibilité pendant des années, pour ses conseils précieux dans l'orientation et l'élaboration de cette thèse. Sans lui, cette thèse ne serait pas ce qu'elle est. Son érudition, ses profondes pensées et ses qualités humaines m'ont beaucoup appris. J'adresse toute ma reconnaissance à M. Philippe BAUDORRE pour son soutien sans faille, pour ses multiples conseils, pour le grand intérêt qu'il a accordé à ce travail et pour toutes les heures qu'il a consacrées à diriger cette thèse. Les nombreuses discussions que nous avons entretenues comptent beaucoup pour le résultat final de ce travail. Dans cette période difficile, c'est lui qui m'a guidée, encouragée et conseillée.

Je tiens tout particulièrement à remercier Gilles MAGNIONT, MCF à l'Université Bordeaux Montaigne. Ses conseils sur la rédaction d'une bonne thèse et nos nombreuses conversations consacrées à Maurice Barrès m'ont beaucoup apporté. Je souhaite aussi exprimer ma gratitude à Chantal WIONET, MCF – HDR de l'Université d'Avignon, pour sa confiance en moi et pour son soutien affectif pendant mes périodes de doutes. J'adresse aussi mes remerciements à Mme Jie YANG, directrice du département de français à l'Université Jiaotong de Xi'an, ma première professeure de français qui a suscité mon intérêt pour la langue française et m'a guidée vers le chemin des études approfondies de français.

Mes remerciements vont également au département de français de l'Université de Wuhan et à son personnel, qui ont joué un rôle important dans l'accomplissement de cette œuvre. Je voudrais remercier tout particulièrement Mme Jing CHENG, Mme Xuejun FENG, M. Hongmiao WU, M. Zhan WANG, M. Gen ZHANG, M. Guoxiang LUO, Mme Fang SU, Mlle Ming ZHAO. Là, j'ai rencontré de très bons professeurs qui nous enseignent non seulement des connaissances, mais aussi la sagesse de la vie. Je voudrais remercier toutes les personnes formidables que j'ai rencontrées dans le département de français, pour leur gentillesse, pour leur patience, et pour leurs encouragements.

Je souhaite aussi exprimer ma gratitude à tous les membres de l'équipe TELEM qui m'ont accueillie lors de mes études doctorales à l'Université Bordeaux Montaigne, pour leur accueil chaleureux et pour les discussions que j'ai pu entretenir avec eux durant les réunions d'équipe ou en dehors. Je tiens à remercier particulièrement M. Éric BENOIT et M. Jérôme ROGER, qui m'ont toujours accueillie dès mon arrivée à Bordeaux, qui ont manifesté l'intérêt à mon travail et m'ont donné des conseils sur cette étude.

J'exprime ma gratitude à tous les amis, qu'ils soient en France ou en Chine, qui m'ont soutenue, m'ont encouragée et ont eu une confiance totale en moi pendant toute la durée de ma thèse. Un merci tout particulier à Laura PINHEIRO, Édith Laure RICHARD, Edwige Wiinnou JEAN, Tiphaine MARQUÈZE, Linda KICHENIN, Marie ARMENT, Yanan LOU, Yaping JIANG, Hongyan ZHANG, Yana ZHOU, Chan LIU, etc. Leur encouragement et leur soutien affectif m'ont permis de faire cette étude dans des conditions optimales.

Mes plus profonds remerciements vont à toute ma famille pour le soutien que chacun m'a apporté, en particulier à mon grand-père (malgré le fait qu'il n'ait pas vu l'aboutissement de cette étude, je sais qu'il serait fier de moi), à ma grand-mère qui m'a manqué tous les jours lors de mon séjour en France, à mes parents dont la sagesse, la confiance et l'amour me portent et me guident, et à mes deux sœurs cadettes et mon petit frère pour leur présence, leur tendresse et leurs encouragements qui comptent beaucoup pour moi. Bref, un grand merci à ma famille pour avoir fait de moi ce que je

suis aujourd'hui.

Mes derniers remerciements vont à une personne de très grande importance dans ma vie - mon fiancé Ming ZHU, pour son accompagnement, son écoute attentive, sa tendresse et son amour durant ces années. Il a tout fait pour m'aider et m'a soutenue dans tout ce que j'ai entrepris. Je ne peux pas mesurer son apport dans l'accomplissement de ce travail, qui a manifesté un grand intérêt et m'a donné d'innombrables bons conseils à l'égard de mes recherches.

Enfin, je tiens à remercier toutes les personnes que je ne nomme pas, mais qui m'ont amenée à ce jour mémorable.

LISTE DES ABRÉVIATIONS

Le corpus de l'œuvre de Maurice Barrès dans la thèse concerne principalement deux éditions : 1° *Maurice Barrès, romans et voyages*, Tomes I et II, Paris, Robert Laffont, 1994 ; 2° *L'Œuvre de Maurice Barrès*, Tome I-XX, Paris, Au Club De l'Honnête Homme, 1965-1968. D'abord, nous choisissons la première édition qui est très bien annotée par Vital Rambaud. Et pour d'autres œuvres non intégrées dans cette édition, nous choisissons la deuxième édition complète qui comprend presque toute l'œuvre de Barrès et est annotée par Philippe Barrès. Ainsi nous faisons la liste des abréviations des œuvres de Barrès selon les deux éditions tout en mettant la marque ☆ de façon à montrer la fréquence d'une œuvre dans la thèse.

Maurice Barrès, romans et voyages, Tomes I et II, Paris, Robert Laffont, 1994.

<i>Sous l'œil des barbares</i> , t. I, [1888].....	<i>Barbares</i> ☆
<i>Un homme libre</i> , t. I, [1889].....	<i>Homme</i> ☆
<i>Le Jardin de Bérénice</i> , t. I, [1891].....	<i>Bérénice</i> ☆
<i>L'Ennemi des lois</i> , t. I, [1893].....	<i>Ennemi</i> ☆
<i>Du sang, de la volupté et de la mort</i> , t. I, [1894].....	<i>Du sang...</i> ☆
<i>Les Déracinés</i> , t. I, [1897].....	<i>Déracinés</i> ☆
<i>L'Appel au soldat</i> , t. I, [1900].....	<i>Appel</i> ☆
<i>Amori et dolori sacrum</i> , t. II, [1903].....	<i>Amori...</i> ☆
<i>Les Amitiés françaises</i> , t. II, [1903].....	<i>Amitiés</i> ☆
<i>Au service de l'Allemagne</i> , t. II, [1905].....	<i>Allemagne</i> ☆
<i>Le Voyage de Sparte</i> , t. II, [1906].....	<i>Sparte</i> ☆
<i>Colette Baudoche</i> , t. II, [1909].....	<i>Baudoche</i> ☆
<i>Greco ou le secret de Tolède</i> , t. II, [1912].....	<i>Greco</i> ☆
<i>La Colline inspirée</i> , t. II, [1913].....	<i>Colline</i> ☆☆
<i>Un jardin sur l'Oronte</i> , t. II, [1922].....	<i>Oronte</i> ☆☆
<i>Le Mystère en pleine lumière</i> , t. II, [1926].....	<i>Mystère</i> ☆☆

L'Œuvre de Maurice Barrès, Tomes I-XX, Paris, Au Club De l'Honnête Homme,

1965-1968.

- La Grande Pitié des églises de France*, t. VIII, 1966 [1914].....*Pitié* ☆☆
- Les Diverses Familles spirituelles de la France*, t. VIII, 1966 [1917].....*Familles* ☆☆
- Une enquête aux pays du Levant*, t. XI, 1967 [1923].....*Enquête* ☆☆
- Faut-il autoriser les congrégations ?*, t. XI, 1967 [1924].....*Congrégations* ☆
- Les Maîtres*, t. XII, 1967 [1927].....*Maîtres* ☆☆
- N'importe où hors du monde*, t. XII, 1967 [1958].....*Monde* ☆☆
- Mes Cahiers*, t. XIII-XX, 1968 [1896-1923].....*Cahiers* ☆☆☆

INTRODUCTION

Maurice Barrès, en tant qu'un des plus grands maîtres au tournant du XX^e siècle de la France, exerce une grande influence sur les générations suivantes, à travers des auteurs comme Louis Aragon, François Mauriac, Henry de Montherlant et André Malraux. Le socialiste Léon Blum, le juge ainsi dans *La Revue blanche* : « Si Monsieur Barrès n'eût pas vécu, s'il n'eût pas écrit, son temps serait autre et nous serions autres. Je ne vois pas en France d'homme vivant qui ait exercé, par la littérature, une action égale ou comparable.¹ » Plus près de nous, Michel Winock, historien français, nomme un épisode de sa trilogie *Le Temps de Barrès*², et estime que Maurice Barrès est le symbole de la période depuis l'Affaire Dreyfus à la première Guerre mondiale. Mais ces dernières années, le nom de Maurice Barrès est rarement mentionné parmi les intellectuels en France. Une des raisons est probablement que sa pensée nationaliste est aujourd'hui en France malvenue. Mais en fait, les doctrines politiques, surtout celles liées au nationalisme ne suffisent pas à décrire la pensée de Maurice Barrès. La présente étude tente d'éclaircir une autre trajectoire de la pensée du grand maître dans une période historique de la France.

L'objet de cette thèse est la pensée religieuse de Maurice Barrès. Cela s'entend en essayant de tenir les deux parties unies – celle de la religion, et celle de l'œuvre – c'est-à-dire que nous traiterons ici du poids, de l'importance, et de l'étendue de la religion dans son œuvre. Et de deux manières, à savoir d'une part la place de la religion dans son œuvre romanesque comme dans ses *Cahiers*, et d'autre part en essayant de comprendre comment l'écriture affine sa pensée religieuse : il nous semble en effet que l'œuvre de Maurice Barrès dans son ensemble est un exercice spirituel qui le conduit à sa propre vérité, qui le conduit au fond à Dieu. En effet, contrairement à ce que l'on pense souvent aujourd'hui, son œuvre est dynamique, et suit une trajectoire qui va de l'individualisme au catholicisme, en passant par le nationalisme. Mais lorsque individualisme et nationalisme échouent, c'est le

¹ Léon Blum, « Maurice Barrès, les Déracinés » dans « Les Livres », *La Revue blanche*, 15 novembre 1897, p. 294.

² Michel Winock, *Le Siècle des intellectuels*, Seuil, Paris, 1997.

catholicisme qui s'impose enfin pour lui. C'est aussi cette trajectoire que nous allons retracer ici notamment à travers la lecture précise des *Cahiers* qui le suivent toute sa vie, premier témoignage de sa pensée, comme premiers témoignages de ses œuvres, puisque ses *Cahiers* contiennent également ses brouillons, sur lesquels nous pouvons aussi nous fonder pour retracer un itinéraire de pensée et de croyance.

Souvent réduit par la critique d'aujourd'hui au nationalisme, Barrès est cependant plus riche que ce que l'histoire en a retenu puisque sa pensée peut elle-même se décrire comme une trilogie, individualisme, nationalisme, catholicisme : la vie d'internat au collège et au lycée le rend sensible, et au début de sa carrière littéraire, on pourrait presque dire qu'il s'acharne à la quête du soi-même tout en s'interrogeant sur le destin. Plus tard, la vie politique le guide vers le nationalisme. Mais après la première Guerre mondiale, il trouve sécurité et paix dans les églises, puisque la religion répond enfin à ses questions sur le but de la vie comme elle lui ouvre une voie d'accomplissement. Son fils, Philippe Barrès, décrit la cohérence de l'œuvre de son père, des premiers textes aux derniers chants de son père :

Ainsi Maurice Barrès passe-t-il sans heurt du nationalisme français au pur domaine religieux. Ainsi les *Derniers Chants* de ce tome XII se relient-ils étroitement à son œuvre antérieure dont ils forment le sommet. Et cela sans rupture, puisque la petite phrase que j'ai citée plus haut : « Mon avenir, c'est l'au-delà », répond comme un écho fidèle à cette ligne de *Sous l'œil des Barbares*, écrite par Maurice Barrès avant ses vingt-cinq ans : (Tendresse, tome I, page 69 de la présente édition) « Que lui importait le sort de la caravane, passé l'horizon de sa vie ! »³

Il y a déjà beaucoup d'études sur l'œuvre de Maurice Barrès : soit des souvenirs sur le grand maître, telle que *La Rencontre avec Barrès* de François Mauriac⁴ où

³ Philippe Barrès, Notice dans *Le Mystère en pleine lumière*, in *L'Œuvre de Maurice Barrès*, Tome XII, Paris, Au Club De l'Honnête Homme, 1967 [1926], p. 180-181.

⁴ François Mauriac, *La Rencontre avec Barrès*, Paris, La Table ronde, 1945.

l'auteur évoque ses souvenirs de jeunesse et ses affinités, notamment avec Maurice Barrès, et rend hommage au dernier, le porte-parole de toute une génération ; soit des biographies de Barrès, comme *Maurice Barrès, le prince de la jeunesse* d'Yves Chiron⁵ où l'historien raconte les activités d'un grand journaliste et homme politique, et son point de vue est plutôt historique que littéraire, mais cette étude devient une référence importante pour les recherches des Barrès plus tard ; soit une partie de sa pensée, par exemple *Le nationalisme de Barrès* de Jacques Madaule⁶ où l'auteur présente la pensée politique et sociale de Barrès ; soit l'étude de certains thèmes comme la thèse qu'Ida-Marie Frandon⁷ a consacré - *L'Orient de Maurice Barrès : étude de genèse*, où l'auteur décrit un tableau complet de la vision orientale de Barrès et cet « Orient de Barrès », selon Frandon, va de l'Espagne à la Chine en passant par l'Italie, la Grèce, l'Égypte, le Moyen-Orient, qui va même jusqu'au Pérou ; soit l'art de l'écriture de l'écrivain, par exemple *Le Style poétique de Barrès : le vocabulaire et les images*, la thèse de Jean Foyard⁸ qui analyse en détail la nature, le fonctionnement et les effets du style littéraire de Barrès et trouve que la « musique » de Barrès se trouve entre la poésie et la prose, pleine de métaphores, comparaisons, symboles etc. ; soit des études sur certains livres, tel que *Autour du « Culte du Moi » de Barrès : essai sur les origines de l'égotisme français* de Pierre Moreau⁹, qui est une étude sur l'évolution de l'égotisme et surtout sa présentation dans la première trilogie *Le Culte du moi* de Barrès ; soit des études d'ensemble, telle que *La pensée de Maurice Barrès* d'Henri-Louis Miéville¹⁰, où l'auteur présente un Barrès plutôt complet, y compris son individualisme, son nationalisme, ses aspirations religieuses et son Néo-Monarchisme, qui, aux yeux de Miéville, est un écrivain de l'égotisme, défenseur des églises et figure de proue du nationalisme français. Même s'il y a des études sur le catholicisme de Maurice Barrès, comme par exemple *La Voix intérieure*

⁵ Yves Chiron, *Maurice Barrès, le prince de la jeunesse*, Paris, Perrin, 1986.

⁶ Jacques Madaule, *Le nationalisme de Barrès*, Paris, Le Sagittaire, 1942.

⁷ Ida-Marie Frandon, *L'Orient de Maurice Barrès*, Publications Romanes et Françaises, 1952.

⁸ Jean Foyard, *Le Style poétique de Barrès*, Paris, Champion, 1979.

⁹ Pierre Moreau, *Autour du « Culte du Moi » de Barrès : essai sur les origines de l'égotisme français*, Paris, Lettres modernes, 1957.

¹⁰ Henri-Louis Miéville, *La pensée de Maurice Barrès*, Paris, Éditions de la Nouvelle Revue Critique, 1934.

de Maurice Barrès de François Duhourcau¹¹ qui analyse avec discrétion l'esprit profond de Barrès, notamment son sentiment religieux, avec le corpus des *Cahiers* de Barrès, les études sont peu nombreuses et plutôt anciennes.

Toutefois, la pensée religieuse de Barrès occupe une grande place dans son œuvre, et cet aspect ne doit pas être négligé si l'on veut comprendre le grand écrivain. Le 6 juin 1912, Barrès écrit dans son cahier :

Je suis né catholique, j'ai été baptisé, j'ai fait ma première communion : je n'ai aucune raison de me convertir. Je vois mieux aujourd'hui les parts que j'accepte. Et je prends de plus en plus conscience, comme d'ailleurs la majorité de mes compatriotes à cette heure, du rôle du catholicisme dans la formation de l'esprit français et de la société française.¹²

Dans ce texte, il affirme sa découverte puis sa foi dans le catholicisme. Dans la campagne de la défense des églises, Barrès se rend compte de plus en plus de l'importance de la religion pour la morale des Français, et il voit plus clairement son devoir et son attachement à défendre ce patrimoine. En 1908, l'abbé Bremond lui prédit le rôle d'un Chateaubriand pour ce qui est du catholicisme en France : « Si le XX^e siècle doit avoir son *Génie du catholicisme*, ni les artistes ni les docteurs ne s'étonneront de lire à la première page d'un pareil livre le nom de M. Barrès.¹³ » De plus, la pensée religieuse de Maurice Barrès a ses propres caractéristiques, qui préconise l'union du catholicisme avec les forces primitives et est liée à l'actualité et au patriotisme de l'écrivain. La pensée religieuse de Barrès est tellement particulière que Barrès, lui-même, s'interroge dans un cahier : « Suis-je croyant ? Suis-je athée ?¹⁵ » Bref, la pensée religieuse de Maurice Barrès est un sujet riche et intéressant, qui mérite d'être exploité et étudié.

¹¹ François Duhourcau, *La Voix intérieure de Maurice Barrès*, Paris, Grasset, 1929.

¹² Maurice Barrès, *Mes Cahiers*, in *L'Œuvre de Maurice Barrès*, Tome XVII, Paris, Au Club De l'Honnête Homme, 1968, p. 192.

¹³ Maurice Barrès, Introduction dans *Vingt-cinq années de vie littéraire*, Librairie Bloud et Cie, Paris, 1908, p. LXXXVI.

¹⁵ Maurice Barrès, *Mes Cahiers*, in *L'Œuvre de Maurice Barrès*, Tome XV, Paris, Au Club De l'Honnête Homme, 1968, p. 33.

Nous tenons à la double dimension du corpus d'étude : la source publique et la source privée. La première source contient des œuvres de Barrès publiées dans différentes périodes de sa vie. Ce sont des œuvres romanesques et politiques : Barrès y exprime sa pensée à travers les personnages, les paysages, les situations, etc. Dans notre étude, nous avons choisi de travailler sur les textes suivants : *Sous l'œil des barbares* [1888], *Un homme libre* [1889], *Le jardin de Bérénice* [1891], *L'Ennemi des lois* [1893], *Du sang, de la volupté et de la mort* [1894], *Les Déracinés* [1897], *L'Appel au soldat* [1900], *Leurs Figures* [1902], *Amori et dolori sacrum* [1903], *Les Amitiés françaises* [1903], *Au service de l'Allemagne* [1905], *Le Voyage de Sparte* [1906], *Colette Baudoche* [1909], *Greco ou le secret de Tolède* [1912], *La Colline inspirée* [1913], *La Grande Pitié des églises de France* [1914], *Les Traits éternels de la France* [1916], *Les Diverses Familles spirituelles de la France* [1917], *Un jardin sur l'Oronte* [1922], *Une enquête aux pays du Levant* [1923], *Faut-il autoriser les congrégations ?* [1924], *Le Mystère en pleine lumière* [1926], *Les Maîtres* [1927], *N'importe où hors du monde* [1958].

La deuxième source est celle de *Mes Cahiers* écrits de 1896 jusqu'en 1923. C'est un magnifique livre d'âme, qui montre bien la spiritualité barrésienne. En 1896, à l'âge de trente-quatre ans, Maurice Barrès a déjà connu un grand succès : on le surnomme d'ailleurs le « Prince de la jeunesse ». Inspiré des cahiers de son grand-père, il conçoit une œuvre qui suit son développement spirituel, une sorte de journal de sa vie intérieure. Ce n'est pas un agenda sur les actes de la vie quotidienne, mais le libre cours de sa pensée. Dans cette œuvre, on trouve les « souvenirs, choses vues, notes de lectures, conversations, figures d'hommes, attitudes d'animaux, paysages, impressions d'art, réflexions sur la politique, - enfin une sorte de memento de son cheminement intellectuel, qui l'aide à se connaître et posséder lui-même, de manière à pouvoir s'exprimer de la façon la plus complète¹⁶ ». Les *Cahiers* pour Barrès sont un recueil d'idées, de faits et de sentiments, et ils occupent dans l'œuvre

¹⁶ Philippe Barrès, Notice de *Mes Cahiers (janvier 1896 - mai 1902)*, in *L'Œuvre de Maurice Barrès*, Tome XIII, Paris, Au Club De l'Honnête Homme, 1968, p. XVII-XVIII.

de Barrès une place particulière, et qui sont un merveilleux outil pour bien comprendre l'ensemble de la pensée de Barrès. Les *Cahiers* sont connus comme un journal intime : c'est pour cela qu'on ne trouvera pas de pensées ou de théories construites, mais plutôt des impressions quotidiennes, quelquefois changeantes, quelques fois contradictoires. Cependant, Barrès revient souvent sur quelques obsessions - la mort, les ancêtres, Pascal et certains penseurs de la religion, les panthéons des saints, la place de l'Église sur les territoires français. Georges Drieu la Rochelle, un « hussard » antisémite notoire pendant la seconde guerre mondiale, dit ainsi sur les *Cahiers* :

Ils y bénéficient de la grâce du premier jet, alors que l'inspiration est dans son feu et saisit les pensées dans leur jaillissement. Ainsi en est-il de ces merveilleuses méditations sur la terre natale et les morts et sur la Lorraine. On sait d'autre part quelle admiration Barrès vouera à Pascal et bon nombre de ses pensées de Cahiers ont, dans leur forme même, une résonance pascalienne. Mais nous nous perdrons à vouloir dénombrer toutes les richesses d'une œuvre qui montre combien les préoccupations d'un Barrès étaient diverses et quel magnifique homme de culture il fut.¹⁷

Et le 25 juillet 1933, l'écrivain Émile Henriot écrit en tête de son *Courrier littéraire* du *Temps* : « Plus on avance dans ces *Cahiers* de Barrès, plus on éprouve l'impression d'une magnifique densité, d'une réserve prodigieuse de richesses, au jour le jour accumulées... Quelle vie intérieure, quelle animation dans ce noble esprit.¹⁸ »

Œuvre considérable, les *Cahiers* sont un des principaux textes sur lesquels notre étude repose : on peut y trouver en effet aussi bien des remarques sur le quotidien que les lignes de force de ce que deviendront ses romans. Tout Barrès est dans ses *Cahiers*, son œuvre mais également l'évolution de sa pensée, ses questionnements et l'émergence de ses idées. C'est un véritable monument dans lequel il s'emploie à noter son présent et l'intelligence qu'il a du monde à chaque moment de sa vie. Ainsi,

¹⁷ *Ibid.*, p. XX.

¹⁸ *Ibid.*, p. XXI.

sa pensée religieuse y a une grande place : comme les critiques l'ont déjà remarqué, ses *Cahiers* sont le vrai lieu du débat intérieur de Barrès. Lorsqu'on compare ses pages à ses œuvres publiées, on voit le travail effectué, comme le résultat public d'une recherche personnelle, quotidienne et permanente.

Quant aux éditions du corpus, nous choisissons deux œuvres complètes : *Maurice Barrès, romans et voyages*, annoté par Vital Rambaud (1994) en deux tomes, et *L'Œuvre de Maurice Barrès*, annoté par Philippe Barrès (1965-1968) en 20 tomes. Les avantages de la première édition en deux tomes sont ses notes détaillées et « l'Orientation bibliographique » qui fait un bilan des études sur Maurice Barrès. Mais cette édition n'inclut que les romans et les récits de voyages de Maurice Barrès, ainsi, à propos d'autres œuvres de Barrès tels que les récits politiques, nous choisissons la deuxième édition qui comprend presque toute l'œuvre de Barrès, une édition complète. De plus, dans cette édition, le fils présente en détail les activités de la vie de son père : de sa naissance jusqu'à sa mort, ce qui constitue une référence incontournable pour les études sur Barrès. En somme, les deux éditions de l'œuvre complète de Maurice Barrès facilitent les recherches de la présente étude.

Ce corpus sera soumis à l'étude de plusieurs manières, susceptibles de fournir des éclairages différents selon les points de vue adoptés. L'analyse textuelle à laquelle nous procédons ici utilise trois types d'outils : la biographie, le contexte politique, historique, social et religieux, enfin l'intertextualité – au sens de Genette (1982)¹⁹ – à travers notamment les références religieuses : citation, référence, allusions, et même réécriture de personnages et de scènes de la tradition chrétienne.

Sur le plan politique, comme homme public, Maurice Barrès s'engage dans la société. Par exemple, il prend position dans l'Affaire Dreyfus (anti-dreyfusard) et se déclare très hostile à la séparation de l'Église et de l'État. Sa pensée est bien liée à l'actualité et correspond aux grands événements de son époque. Ses œuvres s'intègrent aussi dans le contexte politique et culturel, telle que *La Grande Pitié des*

¹⁹ Gérard Genette, *Palimpsestes : la littérature au second degré*, Paris, Éditions du Seuil, 1982.

églises de France qui enregistre toutes ses activités et ses discours dans la campagne de la défense des églises de France. Dans ses romans, il intègre même les personnages dans la scène politique de son époque, par exemple les sept Lorrains dans *Le Roman de l'énergie nationale* : beaucoup de ses romans sont en effet non seulement inspirés de la période historique mais souvent à ses yeux c'est la nécessité du moment (lutte pour ou contre telle ou telle décision d'état par exemple) qui l'amène à entreprendre une œuvre littéraire.

Notre première partie concerne la pensée religieuse de Maurice Barrès, y compris sa conception, son évolution et ses caractéristiques. La deuxième partie se concentre davantage sur les thèmes récurrents dans l'œuvre de Barrès tels que les saints de l'Église, l'idée de la mort, le mystère de l'univers. La dernière partie traitera la question suivante : de quelle littérature française ou auteurs chrétiens Maurice Barrès s'inspire-t-il et comment s'inspire-t-il des auteurs chrétiens antérieurs et contemporains ?

PREMIÈRE PARTIE :
LA RELIGION DE BARRÈS

CHAPITRE I - APPROCHE GÉNÉRALE DE LA VIE ET DE L'ŒUVRE DE BARRÈS

1.1 Parcours biographique

Maurice Barrès, grand écrivain et homme politique, est né dans une famille traditionnelle et religieuse.

Je suis d'une famille où toutes les femmes sont pieuses et trouvent du plaisir à l'église ; où tous les hommes reconnaissent dans le baptême, la première communion, le mariage et la mort, la noble et bienfaisante autorité de l'Église. Je mourrai avec son appui. Je ferai mienne la phrase de J. -J. Ampère à son lit de mort : « Qu'y a-t-il là pour l'éternité. »²⁰

Dans « Mes Mémoires » qui débutent ses *Cahiers*, Barrès écrit quelques lignes sur l'église de Charmes où il fut baptisé et à laquelle il doit son imagination et son esprit religieux :

L'église de Charmes. - J'ai été baptisé dans une belle maison. Quelles riches idées étaient amassées autour de mes premières respirations, que je n'aurais pas su nommer, ni même désigner, et qui pourtant me pénétraient, faisaient ma substance ! Quel symbole, cette église de la petite ville, et autre chose encore qu'un symbole : le plus beau lieu pour former l'imagination et le cœur !²¹

Enfant, il se rend souvent à l'église avec sa mère. « C'est dans l'église de Charmes... J'y suis venu enfant avec ma mère, dans cette église. J'en connais l'histoire.²² »

²⁰ Maurice Barrès, *Mes Mémoires*, in *L'Œuvre de Maurice Barrès*, Tome XIII, Paris, Au Club De l'Honnête Homme, 1968, p. 5.

²¹ Maurice Barrès, *Mes Cahiers*, in *L'Œuvre de Maurice Barrès*, Tome XX, Paris, Au Club De l'Honnête Homme, 1968, p. 184.

²² Maurice Barrès, *Mes Mémoires*, in *L'Œuvre de Maurice Barrès*, Tome XIII, Paris, Au Club De l'Honnête Homme, 1968, p. 27.

Quand sa mère, tombée malade, a dû être soignée par les religieuses de la Toussaint, là, il a vu en ces religieuses des anges. Il l'écrit ainsi dans un de ses *Cahiers* : « Mes premiers souvenirs sont pleins de leurs voix gentilles, de leurs noms charmants ; et puis du vol des cigognes, autres archanges de l'air.²³ » Cette éducation catholique en famille influence la pensée religieuse de Barrès, et ce dernier doit son instinct religieux et son « bon sens » à sa famille qui croit en Dieu :

J'ai développé en moi le bon sens qui est très puissant dans ma famille et je suis content de savoir la portée qu'il faut lui donner. Descartes pensait qu'il nous vient de Dieu, qu'il ne peut pas nous tromper, parce que Dieu ne saurait nous tromper. Le bon sens, je l'ai employé à retenir le bon... Mon bon sens est de Dieu.²⁴

Puis, ce petit enfant entre au collège de Malgrange, et l'attachement religieux de Maurice Barrès se voit déjà à cette époque. Il dit lui-même qu'au collège il pratique la lecture religieuse et lit les *Psaumes de la Pénitence* et désire ensuite suivre le chemin spirituel de Pascal : « Au collège je lisais les *Psaumes*. Je me conçois comme Pascal m'a conçu. » (*Cahiers*, t. XV, p. 236.) Mais en somme, le collège est un endroit horrible pour Barrès, un enfant âgé de 10 ans, où il pleure presque tous les soirs : « J'étais seul. L'enfer commençait... Je revois tout cela avec mon absolue incapacité d'élève et ma faiblesse épouvantée en récréation.²⁵ » Ces années ressemblent tellement à des traumatismes qu'elles se trouvent décrites dans ses premières œuvres : « Tous mes premiers livres sont nourris des émotions intenses de mon internat. *Sous l'œil des Barbares* en est un écho.²⁶ » Après quatre années de Malgrange, il entre au lycée comme un enfant trop faible, trop timide et prodigieusement imaginaire. Ces années sont pleines de chagrin, il s'en souviendra souvent plus tard dans sa vie. Dans ses *Cahiers*, il décrit plusieurs fois cette période, mais sur un ton triste et plein de

²³ *Ibid.*, p. 8.

²⁴ *Ibid.*, p. 31.

²⁵ Maurice Barrès, *Mes Mémoires*, in *L'Œuvre de Maurice Barrès*, Tome XIII, Paris, Au Club De l'Honnête Homme, 1968, p. 11.

²⁶ *Ibid.*, p. 13.

regrets. Vers la fin de sa vie, il pense que la vie au collège a quand même contribué à sa sensibilité malgré les malheurs qu'il a subis : « Je n'étais pas fait pour l'internat, voilà tout. Mais il est très possible que cet abîme de malheur ait été favorable à ma sensibilité. » (*Cahiers*, t. XX, p. 186.) Il regrette toutefois l'insuffisance de l'éducation religieuse de cette période, comme il l'écrit dans son cahier du 20 mars 1920 quand il se rappelle son enfance au collège et au lycée : « *Éducation du cœur*. - Ce qui me frappe, ce n'est pas l'hostilité à l'Église, c'est insuffisance de l'Église, à la Malgrange, au lycée. » (*Cahiers*, t. XIX, p. 185.)

Puis Barrès s'adonne à la passion de la politique et participe au mouvement boulangiste, parce qu'il ressent le besoin de se sentir protégé par un groupe dont il serait membre. « Je goûtai profondément le plaisir instinctif d'être dans un troupeau.²⁸ » Le mouvement boulangiste est un mouvement politique français de la fin du XIX^e siècle qui réunit, sous le nom du général Boulanger, entre 1886 et 1889, de nombreux opposants au régime, et constitue une menace pour la III^e République. Mais avec le suicide du général Boulanger, le boulangisme décline. Quant à Barrès, après la période du boulangisme, il subit plus tard une série d'échecs électoraux au moment des élections législatives : à Nancy (1893), à Neuilly-Boulogne (1896), à Nancy encore (1898) et à Neuilly encore. Ces échecs le font tellement souffrir qu'il envisage de renoncer à la vie publique. Son fils Philippe Barrès raconte la douleur de son père pendant cette période : « Ma mère l'a entendu dire avec conviction, lors d'une de ces défaites : "Je suis un raté". Il souffrait là, comme dans ses désespoirs de collégien, de la sensibilité et de l'imagination qui par ailleurs faisaient ses dons d'artiste.²⁹ » Alors, jusqu'en 1906, Barrès recommence à s'activer dans la vie publique. Le 30 mars 1906, Paul Déroulède parle aussi de cet engagement : « Maurice Barrès, logique avec lui-même, tient à vivre ses livres et à mettre en action ses idées.³¹ » L'engagement social de Barrès vise à élever la morale ou la spiritualité de la

²⁸ *Ibid.*, p. 24.

²⁹ Philippe Barrès, Notice de *Mes Cahiers (janvier 1896 - mai 1902)*, in *L'Œuvre de Maurice Barrès*, Tome XIII, Paris, Au Club De l'Honnête Homme, 1968, p. XXI.

³¹ Maurice Barrès, Appendices dans *Mes Cahiers (mai 1902 - septembre 1906)*, in *L'Œuvre de Maurice Barrès*, Tome XIV, Paris, Au Club De l'Honnête Homme, 1968, p. 396.

France, et il lance sa campagne pour défendre les églises qui ne seront plus réparées avec les derniers de l'état. La campagne de Barrès continue jusqu'au début de la première Guerre mondiale. Pendant la Guerre, la pensée de Barrès se modifie, qui cherche la victoire de toute la nation et appelle l'union de toutes les familles spirituelles de la France telles que les catholiques, les protestants, les socialistes, les traditionalistes, etc. Après la guerre, il retourne à son engagement politique et s'occupe des *Problèmes du Rhin*, avec notamment une réflexion sur l'intégration des villes annexées retournées à la France, mais son attention se tourne vers le ciel et les mystères de l'univers et de la vie spirituelle.

1.2 Les cycles de l'œuvre

Dans le cahier du 26 février 1912, Barrès résume ses œuvres publiées et les divise en trois cycles :

Vous savez que je divise mon œuvre en cycles qui se succèdent et dont chacun marque une étape de la vie de ma pensée. Le premier, que termine *Un homme libre*, s'intitule *le Culte du moi*, il comprend aussi *Sous l'œil des barbares*, *le Jardin de Bérénice* et se complète par *Trois stations de psychothérapie*, et *Du Sang, de la volupté et de la Mort*. Un second cycle, celui des romans nationaux, se compose des *Déracinés*, *l'Appel au soldat*, *Leurs Figures*, ouvrages que viendrait appuyer la conférence sur *la Terre et les Morts* ; *Au service de l'Allemagne* et *Colette Baudoche* se complètent. Un troisième cycle s'ouvrira avec mon nouveau livre *la Colline inspirée*, appuyé par le *Discours sur les Églises...* Vous en trouverez un écho peut-être dans le *Gréco* qui paraît cette semaine. (*Cahiers*, t. XVII, p. 165.)

Nous le suivrons et analyserons les trois cycles de l'œuvre de Barrès : l'individualisme, le nationalisme et le catholicisme.

L'individualisme

À l'âge de 27 ans, il connaît un grand succès littéraire grâce à la publication de

sa première trilogie *Le Culte du moi*, surtout à *Un homme libre*. À cette époque, Barrès « cultive son moi » à travers des exercices spirituels, et on découvre un Barrès confus et fragile. Dans sa première trilogie *Le Culte du moi*, il aborde essentiellement la formation de l'individu. Même si dans ses premières œuvres le vocabulaire de la religion est omniprésent, c'est pour découvrir le Moi caché et insaisissable. Plus tard, dans les dernières années de Barrès, quand il repense à son individualisme de cette période, il lui apparaît comme paradoxal. Dans un cahier en 1912, il note sa réponse aux questionnements de ceux qui ne parviennent pas à lier le premier cycle « le moi » avec le troisième « la religion ». À son avis, le but essentiel de toutes ses œuvres, y compris celles concernant la religion, est de chercher le moi profond :

Vous me demandez comment cela se rattache à *Un Homme libre* ? Mais il s'agit encore de l'individu, de lui permettre de se développer selon sa terre et ses morts ; selon sa destinée profonde, selon sa volonté inconnue de lui-même. J'aurai toute ma vie répété la même chose, tâché d'exprimer une profonde symphonie qui est en moi, et de l'exprimer toujours plus complète et plus nuancée, avec ses mille chants qui doivent s'accorder, s'harmoniser. (*Cahiers*, t. XVII, p. 165.)

Il explique même que ses œuvres sur les églises sont le développement de sa première trilogie *Le Culte du moi*. Ce même individu trouve enfin le soi profond, la libération et le sens de la vie dans les églises, près de ses ancêtres.

L'individu affranchi d'*Un Homme libre* avait détruit une à une toutes les valeurs morales pour reconstruire avec les matériaux séculaires un temple intérieur bien à lui. Ce même individu ne suit-il pas une courbe rationnelle en entrant dans l'église de ses pères, si près de ses morts, pour écouter les sollicitations effectives des choses qui ont résisté aux grands courants de la vie ? N'achève-t-il pas pleinement sa vraie libération ? Ne va-t-il pas retrouver le sens profond de sa race ? Tout ce qui paraît effectif dans la brochure sur *les Églises* était enfermé dans *Un Homme libre*. Je l'ai dit un jour : *Un Homme libre* est le livre qui demeure mon expression centrale. Je n'ai fait que développer depuis.

(*Cahiers*, t. XVII, p. 179.)

Mais nous trouvons un paradoxe dans un autre cahier en 1917. Voici ce qu'il écrit : « Je sens que je suis toujours étroitement d'accord avec l'*Homme libre*. Mais je ne le relis pas. Mes premiers livres sont couverts de fautes. » (*Cahiers*, t. XVIII p. 336.) Ici, nous ne pourrions pas dire que Barrès récuse les idées exprimées dans ses premières œuvres, parce que l'individualisme occupe toujours une place dans sa pensée qui est solide. Ce que nous pourrions dire, c'est qu'après des dizaines d'années, sa pensée évolue.

De l'individualisme au nationalisme

Le 6 octobre 1889, Barrès est élu député de Nancy. À partir de ce moment là, il s'engage dans la politique et publie des articles politiques : c'est dans cette période que se développe son nationalisme. Les œuvres du début de sa carrière sont caractérisées par le « Moi » qui absorbe les pensées des philosophes et des mystiques ; plus tard, au fur et à mesure de son engagement dans la politique, son « Moi » trouve une voie dans la collectivité qui se développe jusqu'au nationalisme. Ainsi, il passe de l'individualisme au nationalisme. Dans la dernière partie d'*Amori et dolori sacrum* intitulée « Le 2 novembre en Lorraine », Barrès réfléchit sur cette évolution de sa pensée :

J'étais un fameux individualiste et j'en disais sans gêne les raisons. J'ai « appliqué à mes propres émotions la dialectique morale enseignée par les grands religieux, par les François de Sales et les Ignace de Loyola, et c'est toute la genèse de l'*Homme libre* » ; [...] Ayant longuement creusé l'idée du « Moi » avec la seule méthode des poètes et des mystiques, par l'observation intérieure, je descendis parmi les sables sans résistance jusqu'à trouver au fond et pour support la collectivité.³²

³² Maurice Barrès, *Amori et dolori sacrum*, in *Maurice Barrès, romans et voyages*, Tome II, Paris, Robert Laffont, 1994 [1903], p. 98-99.

Du nationalisme au catholicisme

Au fil du temps, Barrès s'intéresse de plus en plus à la foi chrétienne et aux lieux où souffle l'esprit. La mort de son père en 1898 puis de sa mère en 1902, la rencontre avec des amis religieux tels que l'abbé Bremond et la promulgation des Lois de Séparation en 1905, bouleversent profondément sa spiritualité et le poussent à repenser son rapport au catholicisme. En 1906, après qu'il est réélu député du premier arrondissement de Paris, Maurice Barrès s'engage dans la campagne de sauvegarde des églises de France, quand la mise en application de la loi suscite des violences et des débats. Mais, au cours de l'élaboration des Lois de Séparation, Barrès ne semble pas être intervenu. Il a connu une série d'échecs électoraux pendant cette période, et il se situe à l'écart du domaine politique et réfléchit au rôle social de l'écrivain. Puis, on réentend sa voix à partir de 1906. Le 21 décembre 1906, il fait son discours à la Chambre.

Je considère que la nationalité française est étroitement liée au catholicisme, qu'elle s'est formée et développée dans une atmosphère catholique, et qu'en essayant de détruire, d'arracher de la nation ce catholicisme si étroitement lié avec toutes nos manières de sentir, vous ne pouvez pas prévoir tout ce que vous arracherez. Vous ne savez pas jusqu'où vous mènera, contre vous-mêmes, votre besoin de destruction. »
(*Cahiers*, t. XV, p. 52.)

Pour Barrès, les valeurs du catholicisme sont une partie intégrante de l'identité française. Quant aux républicains, Barrès les considère comme des « catholiques moins la foi » (*Cahiers*, t. XV, p. 119.) :

Vous n'êtes pas maîtres des fruits que vous porterez. Vous ne porterez que des fruits catholiques. Votre esprit nie le christianisme, mais votre âme, votre instinct, votre inconscient, ce quelque chose qui précède en vous la réflexion est chrétienne de pitié, de générosité, d'aspiration. (*Cahiers*, t. XV, p. 34.)

Dans cette campagne pour les églises, son attachement aux valeurs catholiques se renforce au fil des combats. Le 17 juillet 1907, à l'âge de 45 ans, il pense à la conversion : « Ah ! Seigneur, donnez-moi le courage de contempler mon cœur sans dégoût [...] Quarante-cinq ans, c'est l'âge de faire notre conversion. Oui, le catholicisme encadrait, soulevait la vie. » (*Cahiers*, t. XV, p. 177-178.) Ici, la conversion ne signifie pas que Barrès changera sa religion, mais qu'il veut se convertir du nationalisme au catholicisme. Et plus tard, en 1909 il décrit ainsi dans son *cahier* ce mouvement : « Je sens depuis des mois que je glisse du nationalisme au catholicisme. » (*Cahiers*, t. XVI, p. 263.) Il réfléchit sur le parcours de sa vie : de l'individualisme au nationalisme, et puis au catholicisme. Il trouve des limites dans les analyses du soi-même et les doctrines nationalistes. Ainsi il veut chercher des choses plus universelles et il les trouve dans la religion. La religion est une maison qui peut contenir le passé avec les ancêtres, le présent des contemporains et le futur du pays. Plus tard, le 25 février 1910, au cours de sa conférence aux Annales sur *Le Voyage de Sparte*, il exprime publiquement son sentiment qui cherche à s'ouvrir graduellement à l'universel : « Je sens depuis des mois que je glisse du nationalisme au catholicisme. C'est que le nationalisme manque d'infini [...] je m'aperçois que mon souci de ma destinée dépasse le mot France, que je voudrais me donner à quelque chose de plus large et de plus prolongé, d'universel. » (*Cahiers*, t. XVI, p. 263.) Dans le cahier, il analyse deux éléments qui le guident vers Dieu : « Qu'est-ce qui nous amène à l'idée de Dieu ? 1° L'ordre admirable de l'Univers... 2° Notre propre pensée, notre sensibilité, notre conscience. » (*Cahiers*, t. XVI, p. 261.) Et avec *Les Diverses Familles spirituelles de la France*, *La Grande Pitié des églises de France* et *La Colline inspirée*, la préoccupation de Barrès s'élève tout naturellement vers la perspective religieuse.

Dans ses dernières années, après avoir passé la difficile période de la première Guerre mondiale, l'esprit de Barrès a changé, il ne veut plus la victoire d'un parti, mais l'union de tout le pays, et il trouve les sources de cette union dans la religion. Selon Philippe Barrès, les dernières œuvres de son père entrent dans une nouvelle

dimension où se mêlent le patriotisme, le christianisme et le paganisme et où se manifeste sa curiosité du mystère de l'univers :

C'est dans cette sympathie que s'avance le dernier Barrès, tant par ses œuvres civiques (*la Grande Pitié des Églises, les Familles spirituelles, Pour la haute intelligence française, le Génie du Rhin*) que par ses œuvres lyriques (*Un jardin sur l'Oronte, le Mystère en pleine lumière*). Amour aux composantes patriotiques, catholiques, païennes, qui a surmonté depuis longtemps le dandysme du *Culte du Moi* et s'efforce de dépasser maintenant les frontières du nationalisme. Ouverture à l'Allemagne par la vallée du Rhin, au Midi par la lumière de Provence, ouverture aux appels du surnaturel.³³

Dans ses derniers chants, Barrès élargit son esprit religieux vers une dimension universelle - le mystère de l'univers et y peint le tableau d'un monde idéal où souffle l'esprit. Après sa mort, quelques-uns de ses travaux, dont on trouve des traces à la lecture des *Cahiers*, voient le jour. *Le Mystère en pleine lumière* est publié pour la première fois en 1926 chez Plon, *Les Maîtres* en 1927 et *N'importe où hors du monde* en 1958. Et ces livres montrent la spiritualité de Barrès dans les dernières années de sa vie, comme ce que dit Jean Dutourd, un romancier et essayiste français :

Le Mystère en pleine lumière, Les Maîtres et N'importe où hors du monde forment un testament barrésien. Comme tous les testaments de cette sorte, celui-là n'est pas trop cohérent, il est dispersé, mais tout l'homme y est, je veux dire l'homme intérieur, fixé à la fin de la courbe de sa vie, c'est-à-dire au moment de son plus bel épanouissement.³⁴

Dans la notice du tome XX de *L'Œuvre de Maurice Barrès*, Philippe Barrès décrit ce qu'il appelle l'ascension de la pensée de son père :

³³ Philippe Barrès, Notice dans *Le Mystère en pleine lumière*, in *L'Œuvre de Maurice Barrès*, Tome XII, Paris, Au Club De l'Honnête Homme, 1967 [1926], p. 181.

³⁴ Jean Dutourd, Préface de *L'Œuvre de Maurice Barrès*, Tome XII, Paris, Au Club De l'Honnête Homme, 1967, p. XIII.

À travers ces divers sujets, on distingue le courant constant qui entraîne Maurice Barrès : l'ascension vers une pensée et vers un mode d'expression de plus en plus fluides et comme détachés de la terre. De plus en plus il pense que l'objet de la littérature et la mission de l'écrivain sont d'apporter une nourriture à l'âme, d'enrichir la vie spirituelle et par-là de combattre l'immense gaspillage et les injustices de la vie.³⁵

Au fil du temps, la pensée de Barrès se fait de plus en plus proche de Dieu et du mystère de l'univers. Sa curiosité sur la destinée des êtres humains, sur l'infini du monde invisible, et sur la spiritualité mystique des dieux antiques et des saints chrétiens, explose. Face au mystère de l'univers, il ne veut pas simplement accepter la destinée, mais essaie de trouver sa propre voie de salut et la voie de salut des hommes, comme le dit Philippe Barrès : « Maurice Barrès n'a pas voulu se contenter, comme son talent le lui eût permis, d'orchestrer simplement l'angoisse humaine devant le mystère de la destinée. Il a voulu construire, en armant notre esprit.³⁶ » Du coup, sur le chemin de salut des êtres humains, Barrès pense que les écrivains jouent un grand rôle et leur mission est de nourrir la vie spirituelle des hommes.

³⁵ Philippe Barrès, Notice de *Mes Cahiers (février 1922 - décembre 1923)*, in *L'Œuvre de Maurice Barrès*, Tome XX, Paris, Au Club De l'Honnête Homme, 1968, p. XV.

³⁶ *Ibid.*, p. XXI.

CHAPITRE II - UNE CONCEPTION DE LA RELIGION

Au point de vue de Barrès, la religion ennoblit les hommes, et ceux qui s'en éloignent sont dégradés, et ne peuvent obtenir la grâce de Dieu.

C'est que, selon la définition (par à-peu-près) d'Auguste Comte, la religion est une organisation de la vénération. Un homme religieux n'est pas seulement celui qui se soumet, accepte l'ordre de l'univers ; il ennoblit, s'anoblit ainsi. Il voit l'éternelle sainteté de cet univers et de la vie humaine. Un homme dépouillé de religion est un être diminué, dégradé. Toutefois il ignore sa disgrâce et s'en fait gloire. (*Cahiers*, t. XVII, p. 6.)

Les hommes religieux s'intéressent à la nature, aux domaines surnaturels et à Dieu. Leurs yeux sont orientés vers haut, non vers le bas. Aux yeux de Barrès, leurs vies qui s'accordent avec les étoiles sont poétiques :

« Les hommes quand il s'agit de religion, c'est-à-dire de la perfection que demande leur âme, se gardent bien de se modeler sur la nature... Ils interrogent les étoiles non la terre, leurs rêves non leurs corps. La religion est un héroïsme. » Et voilà comment c'est une si belle chose d'en appeler à l'invisible Dieu du ciel, au Dieu des étoiles contre les réalités visibles. Et de savoir s'il faut se joindre aux Dieux. (*Cahiers*, t. XVII, p. 6.)

Alors, en tant qu'homme attaché à la religion sans être pour autant pratiquant, quelle est sa conception religieuse ? Nous allons l'analyser en détail dans le texte suivant.

2.1 Le sentiment religieux

Ce que Barrès appelle l'instinct religieux, il s'en explique dans un cahier : « Des instincts religieux (respect des morts, croyance aux mânes, adoration et conjuration des puissances mystérieuses, sacrifice, prière, magie, etc...) » (*Cahiers*, t. XVI, p. 218.)

Quant au sien propre, il le décrit ainsi :

Je ne sais pas la vérité de la religion, mais je l'aime. Le penchant de ma nature m'y incline. La religion répond à des besoins, à des idées qui sont en moi et qu'il n'appartient pas à ma raison de faire taire. Elle ne peut arrêter mon cœur s'il a reconnu sa joie, son concert. Voilà quelle maison je veux habiter. (*Cahiers*, t. XVI, p. 149.)

L'instinct religieux de Barrès se manifeste partout dans ses *Cahiers*, même dans certains des auteurs qu'il cite, comme Épictète par exemple :

Quel magnifique texte d'Épictète : « Que puis-je faire, moi, vieux et boiteux, si ce n'est de chanter la gloire de Dieu ? Si j'étais rossignol, je ferais le métier de rossignol ; si j'étais cygne, celui d'un cygne ; je suis un être raisonnable : il me faut chanter Dieu. Voilà mon métier et je le fais ; c'est mon rôle à moi que je remplirai tant que je pourrai et je vous engage tous à chanter avec moi. » (*Cahiers*, t. XIV, p. 79.)

Cette citation montre que Barrès approuve l'action du héros qui chante et invite les autres à chanter avec lui la gloire de Dieu. On voit nettement le sentiment prochrétien de Barrès. Passionné par la religion qui pénètre déjà dans sa vie privée, Barrès aime même la forme de l'art liée à la religion. En 1904, Il écrit dans son cahier : « Je reprends ma thèse sur la musique. J'aime Pascal d'avoir embrassé la raison et la foi, la géométrie et le sentiment. C'est ce que Luther exprimait : "La musique est la plus belle chose du monde après la théologie." » (*Cahiers*, t. XIV, p. 133.) Barrès ne peut s'empêcher d'aimer le catholicisme qui satisfait ses besoins intérieurs.

Je l'aime parce qu'il répond à tous mes besoins profonds, héréditaires, à ma conformation.

Mener une vie chrétienne.

Avoir la foi.

Fréquenter les sacrements. (*Cahiers*, t. XVI, p. 150.)

Son instinct religieux le pousse à réfléchir à plusieurs reprises sur le problème du salut soit dans ses *Cahiers* privés soit dans ses œuvres publiques. Vers la fin de sa vie, il essaie de trouver la voie de son salut et de s'approcher de Dieu. Son amour universel s'épanouit, c'est un amour pour soi-même, pour les autres et pour Dieu.

2.1.1 Le problème du salut

Dans un cahier du mai 1919, Barrès aborde le péché contre l'esprit :

Le péché contre l'esprit. - Faire son salut ! Qu'est-ce à dire ? C'est trouver sa voie, c'est distinguer, pour la réaliser, son aptitude et sa mission dans le monde. « Cherche à connaître, pour la réaliser, l'idée que je me suis faite de toi dans mes desseins éternels. »

Ainsi parle Dieu aux mystiques. (*Cahiers*, t. XIX, p. 42.)

Le péché contre l'Esprit Saint est le seul péché non pardonnable dans le christianisme. Jésus Christ parle du péché contre l'Esprit Saint dans les trois évangiles synoptiques : dans l'Évangile selon saint Marc : « En vérité, je vous le dis, tout sera remis aux enfants des hommes, les péchés et les blasphèmes tant qu'ils en auront proférés ; mais quiconque aura blasphémé contre l'Esprit Saint n'aura jamais de rémission : il est coupable d'une faute éternelle.³⁷ » (Mc 3, 28-29) ; dans l'Évangile selon saint Matthieu : « Aussi je vous le dis, tout péché et blasphème sera remis aux hommes, mais le blasphème contre l'Esprit ne sera pas remis. Et quiconque aura dit une parole contre le Fils de l'homme, cela lui sera remis ; mais quiconque aura parlé contre l'Esprit Saint, cela ne lui sera remis ni en cet âge ni en l'autre. »³⁸ (Mt 12, 31-32) ; et dans l'Évangile selon saint Luc : « Et quiconque dira une parole contre le Fils de l'homme, cela lui sera remis, mais à qui aura blasphémé contre le Saint Esprit, cela ne

³⁷ *L'Évangile selon saint Marc 3,28-29, La Bible de Jérusalem, Les éditions du Cerf, Paris, 2011, p.1694.*

³⁸ *L'Évangile selon saint Matthieu 12,31-32, La Bible de Jérusalem, Les éditions du Cerf, Paris, 2011, p.1657.*

sera pas remis.³⁹ » (Lc 12, 10). Au point de vue de Barrès, il faut faire des efforts pour trouver la voie vers le salut et suivre les paroles de Dieu. Plus loin dans son cahier en 1919, il cite un autre paragraphe de la Bible :

Écoutez ce grand texte :

« J'ai planté, dit l'Apôtre, Apollon a arrosé, et Dieu lui-même a fait pousser. » (*1^{er} Épître aux Corinthiens*, III, 6.)

Qui parle ainsi ? L'apôtre Paul.

Après celui-là, silence. (*Cahiers*, t. XIX, p. 45.)

En citant ce texte de la Première Épître aux Corinthiens, Barrès met l'accent encore une fois sur la puissance de Dieu. Ce qui compte, n'est pas celui qui plante, ni celui qui arrose, mais celui qui donne la croissance : Dieu. Un an après, dans un autre cahier de 1920, Barrès explique le sens du péché contre l'Esprit : renoncer à sa voie. D'après lui, tout le monde a besoin de trouver sa tâche afin de faire son salut :

Le péché contre l'esprit. Renoncer à sa voie.

C'est une prodigieuse difficulté de cheminer.

Mais pourquoi me donner du mal pour trouver l'expression de ce sentiment, alors que les Psaumes crient le mot exact : trouver sa voie ? Sa voie vers ce qui, du fond de nous, constamment nous est non pas nommé, mais réclamé. Trouver sa voie, sa mission, sa tâche. Cette tâche, du fond de nous, elle ne nous est pas définie, mais nous savons qu'il nous faut la trouver. (*Cahiers*, t. XIX, p. 203.)

En fait, le problème du salut est un sujet que Barrès aborde souvent dans ses *Cahiers* privés et dans ses œuvres publiques. Par exemple, dans un cahier en 1919, quand il s'interroge sur le sens de la vie, il choisit comme point de départ de sa réflexion l'expression bien connue : « faire son salut » :

³⁹ *L'Évangile selon saint Luc 12,10, La Bible de Jérusalem*, Les éditions du Cerf, Paris, 2011, p.1748.

Faire son salut. - Je viens encore à chercher ce que cela veut dire. Exactement, qu'est-ce que nous avons à faire de la vie ? « Faire son salut, me dit l'un, consiste à combattre le mal universel jusqu'à complet épuisement de ses forces. » Comme c'est imprécis !
(*Cahiers*, t. XIX, p. 123.)

Et cette expression pourtant tant de fois répétée reste encore pour lui un mystère : les actes, les prières, ne semblent pas suffire, il cherche derrière des mots connus un sens caché plus profond, qui pourrait peut-être combler son aspiration à la grandeur de la foi. Plus tard, dans un cahier d'octobre 1919, Barrès prend un exemple de Sainte-Beuve qui est considéré comme un « intellectuel dévoyé » (*Cahiers*, t. XIX, p. 139.) par certains lettrés, y compris Barrès lui-même. À travers Sainte-Beuve, Barrès s'interroge à nouveau sur la question philosophique du salut et cette question surgit de temps en temps dès 1919 :

Sainte-Beuve, « un intellectuel dévoyé par ses sens », dit Bourget, dans son étude sur lui, de *La Minerve*. À me procurer. (Octobre 1919.) Cela s'accorde avec Bremond (Correspondant de même date). Et c'est bien la clef de ce que j'ai, dans un cahier antérieur, dit avec exagération : qu'il fut détourné de croire par le déplaisir de vivre selon la religion. Au reste, dans une citation même de Sainte-Beuve faite par Bremond (deuxième article, du 25 octobre 1919), c'est dit en toutes lettres, et mieux dit.

Tout cela pour mon éternelle idée : comment faire son salut, à quel moment les intelligences font faillite [...] (*Cahiers*, t. XIX, p. 139.)

Et puis, à la fin de l'année 1919, Barrès écrit dans son cahier un court texte sur la question du salut, ce qui présente bien sa pensée religieuse à ce moment-là. Comme souvent dans les *Cahiers*, ses phrases sont assez resserrées et on peut avoir du mal à comprendre de façon exacte ce qu'il avance. Mais on voit bien dans ce qui suit, toujours avec cette forme de discours enthousiaste, il associe le salut à un chemin, vers la beauté et la bonté : le salut serait ici une sorte d'orientation vers Dieu :

Toujours le problème du salut. Il s'agit de produire sa fleur. Sans quoi la vie, chaque jour, manque d'harmonie. Il faut céder à l'impulsion de sa nature. Se mettre dans sa voie. La vie a-t-elle un but fixé de toute éternité ? Khayyam et les autres en discutaient. Moi j'écoute ce qui me donne mon contentement. Il y a quelque chose de puissant en moi qui veut jouir, se produire.

Ils disent : « Le salut est dans l'identification avec Dieu. »

Je veux travailler au vrai, à la beauté, à l'émotion de fraternité (chacun de ces mots contient des réalités pour moi). Tout cela c'est attribut de Dieu. Donc, en quelque mesure, je travaille en effet, je désirerais travailler au règne de Dieu. (*Cahiers*, t. XIX, p. 149-150.)

Quelque jours après, il repense à la question du salut et développe son idée par une phrase un peu plus absolue : « Je reviens encore à cette idée : *faire son salut*.

Chaque journée, chaque acte qui ne font pas avancer l'œuvre pour laquelle nous sommes nés sont une journée, un acte perdus et qui tombent au néant. » (*Cahiers*, t. XIX, p. 150.) D'après lui, une journée sans activités se rapprochant de Dieu est une journée vaine, et on peut d'ailleurs ici penser à ce mot « d'énergie » que l'on retrouve dans son œuvre : Barrès n'est pas un croyant apaisé, mais au contraire, et d'ailleurs un peu comme Pascal, un croyant inquiet, tendu et nerveux. Peu de temps après, Barrès reparle de ce problème en citant un texte de Spinoza. Dieu se reflète en Jésus-Christ et ce fils de Dieu dirige l'humanité vers le salut :

Faire son salut. - C'est pouvoir prononcer en paix le *Nunc dimittis servum tuum, Domine*.

Voici un grand texte de Spinoza : « À Jésus-Christ furent révélées immédiatement, sans paroles et sans visions, ces secrets de Dieu qui mènent l'homme au salut. Dieu se manifeste donc aux Apôtres par l'âme de Jésus-Christ. - C'est d'âme à âme que Jésus-Christ communiquait avec Dieu... » (*Spinoza*, de Brochard, *Revue de Métaphysique et de Morale*, 1909.) (*Cahiers*, t. XIX, p. 155.)

Le problème du salut l'obsède tellement qu'un an plus tard, dans la nuit du 12 au 13 juillet 1920, il repense au problème du salut en observant une rose. En plein épanouissement, la rose a déjà montré au monde son être le plus excellent et sa passion pour la vie. Comme la rose ferait son salut en s'épanouissant, les hommes auraient besoin de l'élan de la jeunesse pour leur salut. Toujours à la recherche du sens de l'expression, il part de l'exemple de la rose et le prolongement jusqu'à l'individu, pour aboutir à Dieu, au présent de vérité générale.

Je regardais une belle rose, et tout un coup il me vint cette idée : elle n'a plus qu'à mourir ; elle a sauvé son âme, elle a produit ce qu'elle pouvait de mieux et qui était caché en elle, elle a réalisé les parties les plus excellentes de son être.

Voilà donc ce que nous entendons (et que je cherchais) par *faire son salut*.

En vue de quoi, cette production de la fleur ou d'une âme supérieure ?

C'est la loi.

Et, tout d'un coup encore, je comprends : cette loi, c'est Dieu.

L'élan, l'aspiration ardente. Vouloir avec tout le feu du génie ou de la jeunesse. (*Cahiers*, t. XIX, p. 224-225.)

C'est un terme fréquent et important dans les cahiers de ses dernières années. Dans le salut il y a à la fois la rencontre avec Dieu mais aussi l'épanouissement de ce que l'individu porte en lui de plus profond et de plus personnel. Vers la fin de sa vie, Barrès essaie de trouver une voie pour son salut. Alors, vers mai 1921, il en reparle, et dans ce cahier il affirme le rôle de la religion pour l'âme, comme le médecin pour le corps des hommes. Essentiellement, il pense le Salut en terme de réalisation de soi, de perfectionnement. Cette réflexion est d'ailleurs soutenue par un style qui peut parfois faire penser à Pascal, voir par exemple ici la phrase nominale « Danger de deux sortes, au lieu d'un seul. » :

Toujours le problème de salut.

Devons-nous être fidèle au personnage de notre imagination ou à notre nature propre ?

La réponse n'est pas si aisée. Se perfectionner, c'est réaliser sa meilleure imagination.

Être fidèle à sa nature, c'est l'accepter. On voit, ici et là, des inconvénients.

Ainsi le rôle du directeur de conscience qui vous aide à voir votre vocation. Danger de deux sortes, au lieu d'un seul. Mais vous faites bien venir le médecin pour votre corps.

Est-il une science de l'âme ? La religion veut l'être. (*Cahiers*, t. XIX, p. 291.)

À son avis, la religion loin de freiner ou d'interdire l'épanouissement de l'individu le favoriserait. En 1922 encore, il revient sur cette question. D'après lui, le salut est un terme divin, qui exige de mener une vie pure et sublime :

L'idée de salut. - Il nous faut nous attacher à nos plus hauts moments, aux actes où nous croyons avoir donné notre mesure, manifesté notre vitalité propre. Il faut que nous décidions de vivre pour ce que nous avons reconnu de plus haut et de mieux réussi en nous, ne rien céder à l'actualité, à la mode, à l'opinion. (*Cahiers*, t. XX, p. 18.)

C'est toujours avec des superlatifs qu'il tente de cerner la question : en 1921 il parle de se perfectionner, en 1922, c'est « plus haut » qu'il utilise volontiers.

Outre les notes dans ses *Cahiers*, nous trouvons aussi les traces de la question du salut dans l'œuvre de Barrès où l'auteur tente de chercher la voie. Par exemple, comme un homme qui s'attache à l'âme, Barrès décrit dans son roman *Sous l'œil des barbares* (1888) la douleur du héros Philippe face à l'incompréhension des autres et analyse les mouvements de son esprit à plusieurs moments de sa vie :

Grave erreur de prêter à ce mot de barbares la signification de « philistins » ou de « bourgeois »... Si Philippe se plaint de vivre « sous l'œil des barbares », ce n'est pas qu'il se sente opprimé par des hommes sans culture ou par des négociants ; son chagrin c'est de vivre parmi des êtres qui de la vie possèdent un rêve opposé à celui qu'il s'en compose. Fussent-ils par ailleurs de fins lettrés, ils sont pour lui des étrangers et des

adversaires.⁴⁰

À un certain moment, il déteste même la vie, la raison c'est qu'il ne trouve pas le moyen d'atteindre « un univers permanent » qui est décrit dans ses dernières œuvres « le monde invisible » : « Aussi, las et désespéré de ne s'être plus rien de neuf, il détesta de vivre, parce qu'il ne savait pas de façon précise se construire un univers permanent.⁴¹ » Ainsi, à la fin du roman, il appelle l'apparition d'un maître qui peut le guider vers l'univers permanent, autrement dit, qui peut lui montrer la voie du salut :

Toi seul, ô mon maître, m'ayant fortifié dans cette agitation souvent douloureuse d'où je t'implore, tu saurais m'en entretenir le bienfait, et je te supplie que par une suprême tutelle, tu me choisisses le sentier où s'accomplira ma destinée.

Toi seul, ô maître, si tu existes quelque part, axiome, religion ou prince des hommes.

(*Barbares*, p. 86.)

La religion n'est alors qu'un "maître" possible parmi d'autres. De plus, le problème du salut est aussi abordé dans l'œuvre *Une enquête aux pays du Levant* (1923), où Barrès exprime son opinion sur la voie pour le salut.

Certes, notre religion, outre qu'elle nous donne la vérité, met à notre disposition plus de moyens qu'aucune autre pour faire notre salut ; mais chacun est sauvé, quand il observe les lois naturelles et les moyens que lui donne sa religion, si c'est de bonne foi qu'il ne voit pas notre supériorité.⁴²

À son avis, par rapport aux autres religions, le christianisme fournit plus de moyens, même s'il ne peut pas considérer que cela soit l'unique voie ou la meilleure. Chacun,

⁴⁰ Maurice Barrès, *Examen des trois romans idéologiques*, in *Maurice Barrès, romans et voyages*, Tome I, Paris, Robert Laffont, 1994 [1892], p. 19.

⁴¹ Maurice Barrès, *Sous l'œil des barbares*, in *Maurice Barrès, romans et voyages*, Tome I, Paris, Robert Laffont, 1994 [1888], p. 59.

⁴² Maurice Barrès, *Une enquête aux pays du Levant*, in *L'Œuvre de Maurice Barrès*, Tome XI, Paris, Au Club De l'Honnête Homme, 1967 [1923], p. 312-313.

selon sa religion, a sa façon de faire son salut, selon des lois qu'il dit « naturelles ».

2.1.2 L'amour universel

Dans les dernières années de sa vie, Barrès développe sa conception religieuse et s'occupe de plus en plus des choses mystiques et éternelles. En élargissant sa vision du monde, son amour s'ouvre vers autrui, vers la nature, vers l'univers et vers Dieu. Dans un cahier, Barrès exprime sa satisfaction d'être encadré dans l'Église : « Nous nous sentons vraiment les enfants de l'Église. » (*Cahiers*, t. XV, p. 29.) Selon lui, vivant en enfant de Dieu, on apprend à aimer, aimer Dieu, s'aimer les uns les autres, tout en assumant sa part de douleurs et de souffrances : « Ce que le Christ demande avant tout, mon cher fils, c'est de l'aimer ; et l'aimer, c'est lui ressembler en acceptant avec résignation sa part de douleur. » (*Cahiers*, t. XV, p. 28-29.) Et puis, en 1911, Barrès projette une campagne sur l'Assistance publique et prépare un discours qui n'est jamais prononcé mais dont on trouve trace dans son cahier. Les notes révèlent clairement le statut que Barrès donne au pauvre. Comme Pascal, qu'il cite, comme la tradition chrétienne, le pauvre est le vrai représentant de Jésus-Christ, il est celui qui vient interroger le nanti sur ses possessions et sur son âme :

Que dire de théories qui prétendent relever le pauvre envers et contre la religion, alors que la religion exaltait le pauvre. Toute la doctrine chrétienne, en matière d'assistance, est enfermée dans le vieux dicton médiéval :

Un pauvre avec sa besace,

C'est Jésus-Christ déguisé

ou encore dans ce trait de Pascal exigeant qu'un moribond de l'Hôtel-Dieu fût apporté près de lui, moribond lui-même, dans cette vieillesse maison de la rue Rollin où je suis allé comme en pèlerinage en préparant ce discours. Qu'on me cite un plus bel élan de la moderne fraternité.

Autrefois on assistait le pauvre pour faire son salut. Pascal voulait se sauver.

Nous, nous voulons avant tout sauver le pauvre, le malade. (*Cahiers*, t. XVII, p.

117-118.)

Il s'occupe des pauvres et des faibles, ce qui correspond à l'idée chrétienne de l'amour d'autrui. La Première Épître aux Corinthiens montre que l'amour divin se concentre sur l'intérêt des autres : « Que personne ne cherche son propre intérêt, mais celui d'autrui.⁴³ » (1 Co 10, 24) De même, dans la Bible, l'apôtre Paul dit aux Philippiens : « Ne recherchez pas chacun vos propres intérêts, mais plutôt que chacun songe à ceux des autres.⁴⁴ » (Ph 2, 4). Bref, le véritable amour chrétien cherche le bien d'autrui. Et cet amour d'autrui, Barrès l'exprime dans un cahier au début de l'année 1920 :

Le sentiment religieux, qui est intérieur, a pour fondement l'amour du bien. Or, si nous nous mettons à aimer le bien seulement pour nous, nous ne l'aimons plus en soi, nous cessons d'être religieux. Il nous faut donc aimer le bien pour les autres et non pour nous. Et c'est pour cela que l'amour d'autrui est le fondement de notre intériorité, de notre autonomie. Sur ce point, art et religion sont d'accord. (*Cahiers*, t. XIX, p. 174.)

Plus tard, Barrès développe sa conception de l'amour universel dans son cahier de mars 1923. Selon lui, l'amour, c'est le « fondement de tout » :

Ce que l'on aime, voilà le fondement de tout. Notre première démarche est de tirer parti de ce que nous aimons. C'est moi qui dis cela. Y réfléchir. Tout peut être mis en question. Quand j'avais vingt ans, je voulais tout mettre en question. Je me suis attaché à tirer parti de ce que j'aimais, à construire sur ce que j'aimais avec ce que j'aimais, et à vivre dans une maison construite par l'amour. (*Cahiers*, t. XX, p. 126.)

Ici, l'amour a un sens large, qui comprend aussi son amour de Dieu. Comme ce qu'il

⁴³ *Première Épître aux Corinthiens 10, 24, La Bible de Jérusalem*, Les éditions du Cerf, Paris, 2011, p.1913.

⁴⁴ *Épître aux Philippiens 2, 4, La Bible de Jérusalem*, Les éditions du Cerf, Paris, 2011, p.1951.

a dit plusieurs fois dans son cahier : d'abord l'ambition, ensuite l'amour, pour ses premières années, on peut utiliser le mot « ambition » pour le caractériser, mais dans ses dernières années, il médite souvent sur la question religieuse et réfléchit sur l'amour universel. De plus, dans un cahier de mars 1923, Barrès insère un extrait de journal qu'il a préalablement découpé, qui aborde le sujet de l'âme :

Paroles de Tolstoï rapportées par Gorki : [...] *De l'âme, je ne sais qu'une chose, c'est qu'elle veut de l'intimité de Dieu. Mais qu'est-ce que Dieu ? Ce dont mon âme est une parcelle. Voilà tout. Celui qui a appris à réfléchir a de la peine à croire ; c'est par la foi seule qu'on peut vivre en Dieu. (Cahiers, t. XX, p. 129.)*

Cet article découpé correspond à la pensée de Barrès sur l'âme : l'âme tend à s'approcher de Dieu, et avec la foi, elle peut le réaliser.

2.2 Les fondements d'une conception

2.2.1 Rôle de la religion

2.2.1.1 Le développement du soi-même

Dans ses *Cahiers*, insiste sur le caractère structurant pour lui du catholicisme, Barrès en fait une partie de lui-même, et plus encore, sa nature profonde :

Je retrouve dans le catholicisme une définition parfaite de ce que je voudrais être, je l'aime comme mon idéal naturel, comme l'univers où je puis me mouvoir. Le reste n'est pas viable pour moi. Et si je le nie, c'est moi-même, les secrets de ma nature, les élans de mon âme, les enchantements de mon esprit que je nie. (*Cahiers*, t. XV, p. 236.)

C'est dans la religion qu'il trouve tout ce dont il a besoin pour le développement de son âme, comme une maison familiale.

Je ne juge pas les vérités que nous propose la religion, je constate combien leur liaison correspond aux développements de mon âme. Elle est l'ombre de mon âme. Elle est ma

maison où tout est prêt pour moi. Voici la musique que j'aime et l'amour que je voudrais éprouver et ma santé. (*Cahiers*, t. XV, p. 236-237.)

Le 1^{er} mars 1908, dans une lettre que Barrès écrit au rédacteur en chef du *Matin*, il propose un bilan de ses vingt-cinq années de vie littéraire en plusieurs aspects. En exprimant son sentiment religieux, Barrès dit qu'il ne se sent à l'aise que dans l'intérieur du catholicisme, comme dans le ventre d'une mère : en effet, le choix de l'expression « dans l'intérieur » dit sans doute le désir de protection. La religion, pour lui, est un objet indispensable comme l'eau, l'air et l'aliment pour la vie.

J'ai dit que je ne pouvais respirer que dans l'intérieur du catholicisme. Cela m'amène à ne pas écouter ce que l'on [avance] pour prouver la fausseté de la religion ou, je dois le dire, la vérité de la religion. Je tends au catholicisme, je le désire, je le cherche, je l'attends, non pas en l'appelant catholicisme, mais en respectant Eugénie de Guérin, en admirant *les Récits d'une sœur*, en comprenant Mun, etc. [...] Je m'y rattache pour m'alimenter. À son contact je deviens esprit. (*Cahiers*, t. XV, p. 392.)

Ce n'est donc pas la raison qui fonde son catholicisme, mais des témoignages ou des expériences. De plus, dans un cahier, Barrès exprime encore une fois adhésion profonde au catholicisme qui peut satisfaire les besoins profonds des êtres humains. « Cet accord entre mes idées et le catholicisme n'est pas étonnant si, comme je le crois et le sais, c'est le catholicisme qui m'a fait ce que je suis. » (*Cahiers*, t. XVI, p. 223.)

La religion constitue aussi une source de la vie spirituelle pour le développement des hommes. En mai 1913, Barrès écrit un petit poème sur la source dans son cahier :

Pour une source.

Des beautés de ce monde ici naît la plus pure,
Sa candeur est céleste et vient d'un lieu caché,
Elle brille sans tache au sein de la nature,

Sa vertu se répand et lave la souillure

De tout ce que ses flots sinueux ont touché. (*Cahiers*, t. XVII, p. 338.)

À la suite de cela, il écrit : « Et moi aussi, je veux, un jour, célébrer une source. » (*Cahiers*, t. XVII, p. 338.) S'il écrit quelques fragments de poésie, c'est aussi que la religion pour lui s'inscrit dans un univers poétique, lequel place l'individu dans une autre dimension, dégagée des contingences matérielles : la religion est une source, et un souffle poétique qui amène à sentir la grandeur, qui amène sans doute aussi à se dépasser : « Si je suis dans une église, si je vois la messe, quelle poésie ! [...] Comment un simple homme est-il insensible ? On le guide vers l'invisible, le surnaturel, le divin, on le met se voyant en rapport avec l'ordre universel. » (*Cahiers*, t. XVI, p. 225-226.) Plus tard dans son cahier, il explique ce qu'est le surnaturel. « Surnaturel, au sens théologique, est équivalent de miracle. Surnaturel, au sens rationnel, est équivalent de mystérieux. » (*Cahiers*, t. XVI, p. 227.)

Cet univers poétique a des intercesseurs, les saints et les églises, et plus largement les puissances spirituelles. C'est à eux parfois que les prières s'adressent, et c'est à travers la prière que la bonté des gens se fortifie et que leurs âmes s'élèvent. Quand l'âme atteint un certain niveau, la prière devient un hymne de louange à Dieu. Autrement dit, les désirs individuels s'élargissent aux désirs plus universels à travers la prière, comme par exemple le désir de transmettre la grâce de Dieu.

Prière qui exprime des désirs à Dieu [...] Puis-je prier pour m'assurer les biens extérieurs et intérieurs ? La prière fortifie nos bons désirs ; s'ils sont défectueux l'examen que nous ferons dans la prière sous l'œil de Dieu les purifiera, l'examen que nous en ferons dans un état d'esprit que l'atmosphère rend plus élevé, plus magnanime. (*Cahiers*, t. XVI, p. 223.)

La prière ici n'est plus simplement une demande faite à Dieu, mais encore une fois un exercice spirituel qui nous rend meilleurs, qui nous *fortifie* – encore cette idée d'énergie chère à Barrès – et qui nous tourne irrémédiablement vers Dieu.

2.2.1.2 La consolation de l'âme

Il y a toujours chez Barrès cette volonté de sortir la religion du dolorisme et d'une certaine forme de lâcheté, dont on accuse parfois les croyants. Au contraire, la religion chez Barrès est un hymne à la vie, est « désir » et se fabrique de sentiments nobles et positifs : « André Berthelot et les autres, ils disent que c'est la crainte qui fait la religion, mais c'est aussi l'admiration et la reconnaissance, le désir de remercier. Sentiment religieux au cours d'une belle promenade solitaire. » (*Cahiers*, t. XVII, p. 54.) Quant à la douleur, dans le monde réel, les gens subissent des peines qui sont trop lourdes pour la vie. C'est pour cela qu'ils ont besoin de projeter un monde de consolation, où l'âme des ancêtres peut adoucir la brutalité du monde réel. Les églises sont exactement l'endroit où les deux mondes se relient et s'équilibrent :

Il y a le monde de l'âme, il y a ce que réclame, rêve et croit voir notre âme et puis il y a le monde de la nature où nous éprouvons les pires misères, où nous voyons des forces s'entrechoquer inexorablement. Il y a des lois de la nature et des lois selon notre âme. Où les concilier ? L'Église s'offre à cette conciliation, nous promet l'équilibre, nous dit : « Je suis la maison de paix. » (*Cahiers*, t. XVIII, p. 42-43.)

Cette « maison de paix » est d'autant plus nécessaire en temps de guerre : « Dans la vie ordinaire, nous nous croyons maîtres de notre destinée ; nous la faisons. À la guerre, elle nous échappe ; alors nous pensons à un Dieu entre les mains de qui repose notre sort. Et nous réinventons la religion. » (*Cahiers*, t. XIX, p. 176.) En septembre 1914, Barrès analyse les trois aspects de la nation pendant la première Guerre mondiale : le Parlement, l'Église et l'Armée. Quand le Parlement ne peut plus dans la Guerre apaiser les âmes françaises, c'est l'Église qui joue le rôle de consolation et donne du courage aux Français. Et l'Armée, qui suscite l'enthousiasme et le patriotisme, incarne l'esprit des Français. Toutes les familles spirituelles s'accordent, y compris les catholiques. Bref, la religion donne un appui spirituel aux soldats français dans les tranchées :

En regardant ces trois domaines, le Parlement, l'Église, l'Armée, je crois pouvoir me convaincre que la même force, si elle est dominée, dirigée, disciplinée ou non, fait de l'héroïsme ou de la panique. Dans la journée du 4 août, le monde politique, le Parlement ont été excellents. Depuis ils sont inutiles et gênants comme les équipages de la maison de l'Empereur en 1870. L'Église a évidemment retrouvé un grand accès auprès des âmes où le besoin religieux prend une force inconnue dans les périodes heureuses. Les femmes si malheureuses et si généreuses dans ce moment se réfugient tout naturellement auprès des autels. Quant à l'Armée, elle est dans ce moment le chef-d'œuvre de l'esprit français. La haute politique, je veux dire la raison pesant froidement les données positives, la religion et l'enthousiasme agissent. Toutes nos forces y sont dirigées et coordonnées. (*Cahiers*, t. XVIII, p. 214.)

Cette tripartition – parlement, armée, églises – résume finalement la vision de la société de Barrès à ce moment-là : on y voit encore une volonté de structurer fortement les expériences humaines, à travers une gradation qui démarre de la sphère politique – le parlement – puis passe par « l'esprit français » incarné par l'armée, et enfin, la religion qui transcende tout, et qui, encore une fois, donne de la force. Mais bien entendu, en période de paix aussi la religion structure le quotidien, même pour les gens qui prétendent ne pas avoir besoin de l'Église. Ils peuvent aussi éprouver la fraternité et l'amour dans les églises.

La plus viable, la mieux vérifiée de ces sciences de notre destinée, on la trouve dans les églises.

Certains déclarent qu'ils n'ont pas besoin d'y entrer. C'est bien possible. Les désirs, les aptitudes, les besoins sont divers et variés.

Certains portent en eux-mêmes une conception qui ne s'accorde pas avec la conception de l'Église. Mais dans l'Église ils goûtent le plaisir de sentir en commun. Même s'ils ne prennent pas tout, ils trouvent dans l'Église les plus admirables éléments.

Tout ce que je puis dire, c'est qu'il m'est agréable, commode, étant donné la structure de

mon esprit, d'accueillir ces idées. Elles me donnent la paix. (*Cahiers*, t. XIX, p. 355.)

2.2.1.3 L'éducation de la morale

En citant un paragraphe de Balzac, Barrès explique la fonction éducatrice de la religion. Au gré de ses lectures, c'est parfois à d'autres auteurs qu'il laisse le soin de traduire sa pensée. Ici, c'est à Balzac qu'il cède la parole :

La peine de mort et l'Église, d'après Balzac, *le Curé de village* : « En nous considérant tous comme déchus et dans un état de dégradation, l'Église a ouvert un inépuisable trésor d'indulgence ; nous sommes tous plus ou moins avancés vers notre entière régénération (autrement dit nous sommes inégaux), personne n'est infaillible ; l'Église s'attend aux fautes et même aux crimes. Là où la société voit un criminel à retrancher de son sein, l'Église voit une âme à sauver [...] Elle admet l'inégalité des forces, elle étudie la disproportion des fardeaux. Si elle vous trouve inégaux de cœur, de corps, d'esprit, elle vous rend égaux par le repentir. Là l'égalité n'est plus un vain mot car nous pouvons être, nous devons être tous égaux par les sentiments. La mort du Rédempteur qui a racheté le genre humain est l'image de ce que nous devons faire pour nous-mêmes : rachetons nos fautes. » (*Cahiers*, t. XVII, p. 106.)

Il est intéressant de noter ici que l'Église est présentée comme un lieu de réconciliation, un lieu de paix et de compréhension justement parce qu'elle reconnaît les inégalités, les fautes, les errances. De là, il en vient à considérer le rôle éducatif des Églises, mais dans le sens du « sentiment », qu'il associe à la « culture morale », ce qu'il écrit dans un cahier de 1919 :

Dans les églises on trouve aussi la culture intellectuelle du sentiment, l'éducation du sentiment, et puis la vie du prêtre y donne une leçon [...] À mesure que l'homme avance dans la vie, sa culture morale l'occupe davantage. Mais l'enfant n'a pas ce souci, ne soupçonne rien, si on ne l'avertit. Où ? À la chapelle, le prêtre ou la mère formée dans

l'église. (*Cahiers*, t. XIX, p. 7.)

Ce sentiment, cette *culture morale* sont de même liés dans la pensée de Barrès à ce qu'il appelle « l'esprit français », ainsi qu'il le note un peu plus loin la même année : « Je crois qu'il faut maintenir de la religion et spécialement du catholicisme dans la formation de l'esprit français. » (*Cahiers*, t. XIX, p. 133.) On le voit ici, son écriture dans les *Cahiers* est très affirmative, et même si parfois on trouve des modalisations comme « je crois que », il pense surtout par fragments assertifs, qu'il ressasse. Comme il s'agit ici d'une écriture « pour soi », nul besoin en effet de démontrer ou d'argumenter. C'est ainsi que les idées sont simplement souvent juxtaposées, mais forment toujours un ensemble cohérent. Ici, l'Église, l'éducation, l'esprit français sont un tout qu'il cherche à maintenir à tout prix. Par exemple, il milite fortement en faveur de l'enseignement religieux pour l'éducation des enfants, contre l'enseignement laïc. Dans la notice du tome XVI de *L'Œuvre de Maurice Barrès*, Philippe Barrès montre que la formation morale pour les jeunes et la défense des églises sont la même bataille pour son père : « Les notes de la fin de 1909 et du début de 1910 montrent la pensée de Barrès évoluant du souci de la formation morale des jeunes Français, à celui de la défense des églises et bien entendu c'est de la même bataille qu'il s'agit.⁴⁵ » Dans la conférence organisée par la *Patrie française* le 16 mars 1907 à Paris, Maurice Barrès insiste sur le fait que la religion – et sa capacité à éduquer – est un lien fortement unificateur : « La religion consiste à discipliner chaque individu et à relier tous les individus.⁴⁶ » Sans cela, l'homme ne peut qu'être déchu, condamné à errer. C'est ainsi que le 21 juin 1909, à la séance de la Chambre, Barrès présente le problème du suicide des jeunes élèves. Pour lui, c'est un fait de la morale et il appelle une éducation morale qui doit respecter ce qu'il appelle « l'inconscient », c'est-à-dire vraisemblablement pour lui ce qu'il y a de religieux

⁴⁵ Philippe Barrès, Notice de *Mes Cahiers (juin 1908 - février 1911)*, in *L'Œuvre de Maurice Barrès*, Tome XVI, Paris, Au Club De l'Honnête Homme, 1968, p. XIV-XV.

⁴⁶ Maurice Barrès, *Conférence sur les instituteurs*, Appendices dans *L'Œuvre de Maurice Barrès*, Tome VIII, Paris, Au Club De l'Honnête Homme, 1966 [1907], p. 502.

dans l'individu : « Il faut que l'Université se fasse une doctrine. En effet l'État enseignant ne peut pas abdiquer entièrement l'éducation morale. Quelle doctrine ? Je dirais : respecter l'inconscient. » (*Cahiers*, t. XVI, p. 151.) Ce fait de morale a aussi besoin des efforts de la patrie, de la famille et de la religion. Comme dans ses *Cahiers*, il insiste sur la capacité de la religion à relier les individus, ici de manière universelle et non plus seulement dans le cadre de « l'esprit français » : « Oui, la religion est une indestructible force de cohésion qui, sous quelque forme qu'elle se présente, selon les climats et selon les époques, est indispensable pour sauvegarder les sociétés et la civilisation. » (*Cahiers*, t. XVI, p. 140.) « Esprit français » sur lequel il revient toutefois deux mois plus tard, le 10 août 1909, au cours de l'entretien qu'il accorde au journal *La Croix*, il souligne encore une fois l'importance du catholicisme pour le développement des jeunes :

Je vous dis que le problème religieux existe de plus en plus aux yeux des jeunes gens qui pensent ou qui possèdent le sentiment du beau. Ils sentent l'importance du problème religieux. De là il n'y a qu'un pas pour éprouver le sentiment religieux. Et quelle religion voulez-vous qui sommeille et puisse s'éveiller au fond d'un cœur né français, héritier de cœurs français ? Nulle autre que le catholicisme. (*Cahiers*, t. XVI, p. 165.)

En fait, l'attention de Barrès sur l'éducation des enfants est liée à sa propre expérience. Au mois d'août 1909, son neveu, qu'il aime beaucoup, se suicide, ce qui toucha profondément l'écrivain. C'est ainsi qu'il est amené à s'intéresser particulièrement à l'enseignement scolaire des jeunes Français, surtout à leur formation morale. Il proteste contre l'enseignement laïc, parce que d'après lui, les vertus et la morale françaises sont étroitement liées à la religion. Le 18 janvier 1910, Maurice Barrès prononce un discours sur l'enseignement primaire, dans lequel il affirme « qu'il ne peut pas y avoir d'enseignement neutre⁴⁷ ». Dans son système de pensée, la neutralité

⁴⁷ Maurice Barrès, *Discours de M. Maurice Barrès sur l'enseignement primaire*, Appendices dans *L'Œuvre de Maurice Barrès*, Tome VIII, Paris, Au Club De l'Honnête Homme, 1966 [1910], p. 481.

est forcément dirigée contre la religion, ce qu'il explique ainsi :

Vous n'êtes pas neutres. Qu'êtes-vous donc ? Vous êtes anticatholiques [...] Vous rejetez le catholicisme et vous nous dites que vous allez ouvrir de nouvelles sources de vie morale. Le programme que vous adoptez là est un grand, un terrible programme. Votre enseignement laïc s'est volontairement privé du concours de la foi religieuse.⁴⁸

Pour l'enseignement primaire, Barrès n'approuve pas une éducation neutre. À son avis, la religion est une partie de la tradition, et les Français ne peuvent pas la nier. Ainsi, une éducation qui rejette la religion est une éducation sans tradition, sans âme. D'ailleurs, dans son cahier sur la liberté de l'enseignement secondaire en mars 1922, Barrès exprime son attachement aux ressources de l'esprit français : les Lumières font partie de la pensée française, qui jouent un rôle dans la formation de l'esprit de liberté, y compris les auteurs antireligieux. Pourtant, la religion joue aussi un grand rôle pour hausser les valeurs morales des Français. Ainsi, dans l'enseignement, il pense qu'on ne peut ni ne doit négliger cette force :

Je ne me place pas au point de vue proprement religieux. Ce n'est pas mon affaire, ce n'est pas ici ma préoccupation, si haute que soit cette préoccupation. Je me place au point de vue des ressources de la pensée et de l'esprit français. Il faut toujours revenir aux sources de la vie. Je serais inquiet si l'on me disait que l'on va fermer la connaissance du XVIII^e siècle français, si l'on me disait que l'on va brûler *Candide*. J'ai protesté ici contre Rousseau et Diderot. Je voulais dire leurs inconvénients, après avoir profité d'eux. Mais, plus encore, je dis : « Ne me privez pas de ce qu'il y a dans les cathédrales. »

Il faut une discipline pour l'homme ; il ne suffit pas de connaître les lois qui régissent les choses et l'univers matériel, il faut connaître la loi qui régit l'individu, la loi morale. (*Cahiers*, t. XX, p. 33-34.)

⁴⁸ *Ibid.*, p. 483.

Ici, c'est plutôt sur la question de la tradition qu'il insiste, puisqu'il place Rousseau ou Candide, c'est-à-dire la culture française sur un pied d'égalité avec la tradition catholique. Doit-on le croire lorsqu'il dit ne pas se situer « au niveau du sentiment religieux » ? On ne peut pas le savoir bien sûr, mais en tout cas les *Cahiers* lui permettent d'envisager différents points de vue et sans doute d'aiguiser ses arguments. Pourquoi la question de la tradition l'obsède-t-elle à ce point ? C'est ce que nous allons tenter de voir dans ce qui suit, mais pour une part simplement.

2.2.1.4 La conservation de la civilisation

Toujours à partir de son obsession de la force et de l'énergie, Barrès considère que le catholicisme fournit les forces morales et les vertus aux âmes françaises, ce qui constitue la civilisation de la France de génération en génération. Du coup, les églises sont utiles non seulement pour les individus, mais aussi pour l'État. Donc, il insiste sur le fait que le devoir de l'état est de les préserver. « La nation doit les entretenir, toutes, parce qu'elles sont utiles à la nation. » (*Cahiers*, t. XVII, p. 24.) En 1912, Barrès écrit dans son cahier le texte ci-dessous : « Il faut faire l'éducation du peuple pour les choses nobles, par les choses nobles. Que dis-je, la faire ! Ne sommes-nous pas le peuple qui honore la Sainte Vierge, le peuple de qui saint Bernard a exprimé l'âme, le pays de la chevalerie. » (*Cahiers*, t. XVII, p. 196.) Ici, les choses nobles signifient les choses relatives au christianisme. En tant que peuple cultivé par la civilisation chrétienne, les Français ont besoin de l'éducation morale par cet esprit chrétien. Mais on voit encore ici qu'aux saints il mêle chevaliers, religion, culture et histoire qui s'entrecroisent dès qu'il s'agit d'élever la France au rang de pays « noble ». Cette proximité parfois est troublante, et ainsi peut-on interroger sur la foi de Barrès. Et on le voit d'ailleurs dans la citation qui suit, le mot de « race » semble contenir à la fois la religion, la terre, l'histoire et la culture : « Mon apologie des églises. - C'est là qu'on enseigne et commente les plus grands poèmes de notre race, le poème de la vérité religieuse, les poèmes de nos saints qui sont les héros de notre race, le poème du baptême, du mariage et de la mort. » (*Cahiers*, t. XVII, p. 190.)

Comme un traditionaliste, Barrès s'attache à la vie de l'âme, parce qu'il pense qu'elle est étroitement liée à la tradition. D'après lui, ce ne sont pas les décisions des politiques qui font la civilisation, mais la foi et la science : « Il faudra que nous voyions que la civilisation n'est pas nécessairement dans les grands conseils d'administration. Elle est dans les églises et les laboratoires. » (*Cahiers*, t. XV, p. 419.) À ses yeux, les églises fournissent une maison de prière et jouent un rôle intermédiaire, qui nouent Dieu et les hommes, les vivants et les morts : « Un très grand nombre de Français se sentiraient exilés dans un village, dans une France où il n'y aurait plus d'églises, d'où les clochers ne monteraient plus vers le ciel. » (*Cahiers*, t. XVII, p. 157.) Dans les églises de village, la civilisation de plusieurs siècles est bien conservée, qui est digne de gros travaux des historiens et des archéologues. Les églises, comme les livres, éduquent les hommes de génération en génération. Porteuse de la richesse de l'histoire, elles nourrissent l'âme. En avril 1894, dans le texte *l'Évolution de l'individu dans les musées de Toscane* qui est compris dans *Du sang, de la volupté et de la mort*, Barrès exprime déjà son opinion sur la fonction des églises pour la société : conserver les mémoires des ancêtres et enregistrer les traces de la civilisation humaine. Voici ce qu'il écrit sur la fonction des églises romanes à Lucques et à Pistoie en Italie :

À Lucques, à Pistoie, villes dégradées, mais non mortes, on trouve ces lointains ancêtres : ce sont des reliefs maladroits qui apparaissent, vers le milieu du XII^e siècle, au portail et sur les chaires des églises romanes.

Églises admirables, déjà, d'ampleur et de gravité, parce qu'elles expriment un sentiment social, l'union et l'orgueil de tous les citoyens intéressés au bien-être de l'État.⁴⁹

En somme, le catholicisme est déjà une partie inséparable de la France : « Le catholicisme fait une partie mêlée, confondue avec la France. » (*Cahiers*, t. XV, p. 33.) En tant qu'une partie de la civilisation française, la religion et un ferment de la

⁴⁹ Maurice Barrès, *Du sang, de la volupté et de la mort*, in *Maurice Barrès, romans et voyages*, Tome I, Paris, Robert Laffont, 1994 [1894], p. 444.

civilisation du pays. « Arracher le catholicisme de notre terre, ce serait ébranler tout notre édifice national, toute notre civilisation. Oui, entre le catholicisme et notre civilisation on ne peut plus distinguer. » (*Cahiers*, t. XV, p. 397.) Au fond, il ne croit pas qu'il soit possible de s'extraire du catholicisme, celui-ci le fondement de la culture morale des individus à qui il s'adresse : « Votre esprit nie le christianisme, mais votre âme, votre instinct, votre inconscient, ce quelque chose qui précède en nous la réflexion, est chrétienne de pitié, de générosité, d'aspiration. » (*Cahiers*, t. XV, p. 34.)

2.2.2 Science et religion

2.2.2.1 L'incompatibilité de la science et de la religion

La relation de la science avec la religion est un thème que Barrès aborde peu dans ses premières œuvres. Toutefois, il en est question ici ou là. *Les Déracinés* lui permet notamment de présenter sa structuration de la société en quatre groupes d'activité : les bureaux d'administration, la religion, les ateliers agricoles, industriels ou commerciaux et des associations de toutes espèces. Quant à la religion, Barrès la divise en deux catégories : la religion de la révélation et la religion de la science, tout en soulignant qu'il n'y a pas de compatibilité possible entre elles :

La religion. - Si l'on veut, nous possédons la catholique, la protestante et la juive ; mais, à voir de plus haut, la France est divisée entre deux religions qui se contredisent violemment, et chacune impose à ses adeptes de ruiner l'autre. L'ancienne est fondée sur la révélation ; la nouvelle s'accorde avec la méthode scientifique et nous promet par elle, sous le nom de progrès nécessaire et indéfini, cet avenir de paix et d'amour dont tous les prophètes ont l'esprit halluciné.⁵⁰

Si l'on considère qu'il parle ici en son nom, on voit bien qu'il s'inquiète des progrès que fait dans les esprits l'esprit scientifique, puisque c'est à partir de cet esprit

⁵⁰ Maurice Barrès, *Les Déracinés*, in *Maurice Barrès, romans et voyages*, Tome I, Paris, Robert Laffont, 1994 [1897], p. 617.

scientifique et rationnel que certains peuvent nier la Révélation. Il oppose ainsi deux mondes, deux visions, mais surtout cherche à écarter ce qui pourrait venir contredire les principes de la foi.

2.2.2.2 L'union de la religion et de la science

A. Le problème de l'Université

Dans ses *Cahiers*, Barrès aborde non seulement la relation entre la science et la religion, mais aussi le lien entre l'Université et la religion, en tant que l'Université serait l'une des meilleures représentantes de l'esprit scientifique.

En 1910, Barrès écrit un cahier spécial intitulé *Pour la Sorbonne et pour les Églises*, dans lequel il discute de cette relation. Au début du cahier, il indique clairement ce qui le gêne dans le système tel qu'il est conçu : l'Université oublie une partie de ce qui fait l'homme, à savoir ici l'altruisme : « Il manque aux produits de la Sorbonne la sensibilité. Or elle est en eux. Mais elle n'est pas accueillie, éveillée, favorisée, cultivée, elle est refoulée. Les forces de sympathie, d'amour, de religion ne sont pas suscitées à la Sorbonne. » (*Cahiers*, t. XVI, p. 304.), contrairement à l'Église qui est aussi une école pour l'âme. « L'église, école de respect, de vénération. Nous ne voulons pas passer sur la terre comme un troupeau uniquement occupé de sa pâture. » (*Cahiers*, t. XVI, p. 310.) Les Français sont formés dans l'ambiance chrétienne, cela s'avère être une caractéristique de la civilisation française par rapport aux autres continents : « Actuellement, nous avons été formés par l'Église chrétienne. Nous avons un développement, une formation chrétienne, c'est ce qui nous distingue des Orientaux, des Africains, des trois quarts de l'humanité. » (*Cahiers*, t. XVI, p. 318.) Au point de vue de Barrès, les Églises sont les garants de la civilisation : « Dans la lutte de la Civilisation contre la Barbarie il faut des églises [...] Il s'agit de civiliser perpétuellement notre propre barbarie, de la discipliner, de l'adoucir, d'apaiser notre insubordination et notre anarchie. » (*Cahiers*, t. XVI, p. 332-333.) On voit bien ici que la pensée de Barrès sur ce point distingue la civilisation de la barbarie à l'aune du christianisme : les civilisations non chrétiennes sont pour lui étrangères et dangereuses - la colonisation au fond ici est justifiée. Mais il ajoute quelques pages

plus loin un développement interne en quelque sorte, où il est question de l'ennemi intérieur, soi-même, qu'il faut toujours civiliser. La religion remplace la haine par l'amour de soi-même et d'autrui : « Action de l'église sur la spiritualité française. L'église peut lutter contre la haine en bas et l'amollissement en haut ; elle bride les âmes violentes, elle fait honte aux âmes démoralisées. » (*Cahiers*, t. XVI, p. 321.) Son époque le désespère, puisque l'ennemi nouveau est l'esprit scientifique, qui selon lui cherche à expulser le catholicisme de la culture française. Beaucoup de ses réflexions dans les *Cahiers* reviennent sur ce point : « C'est bien une religion qui vient se substituer à la catholique. Ils disent : "Nous sommes de Descartes ; nous analysons ; nous ne nous rendons qu'à l'évidence..." Non pas. » (*Cahiers*, t. XVII, p. 280.) Plus tard, dans un cahier de 1911, Barrès pointe l'Université qui ne croit à rien. Et il évoque l'affaire Thalamas, professeur d'histoire qui déchaîne la fureur des nationalistes pour son approche positiviste du cas de Jeanne d'Arc. Aux yeux de Barrès, Thalamas représente l'état mental de l'Université à son époque. « La Sorbonne ne veut même plus du paganisme. Ils ne croient plus à rien ou bien ils croient à des choses qu'ils n'osent pas dire (jeune professeur dressé à ne pas dire la vérité dans sa leçon, et c'est le cas de Thalamas, et c'est le cas de tous). » (*Cahiers*, t. XVII, p. 12.) L'Université dont le représentant est la Sorbonne essaie d'abandonner le christianisme et de fonder ses principes sur les raisons absolues : « La Sorbonne est une église. À la recherche d'une religion civile. Il serait curieux de connaître depuis quarante ans « les tentatives de substituer un culte rationnel et national au catholicisme ». Ils abandonnent en même temps le catholicisme et l'hellénisme. » (*Cahiers*, t. XVII, p. 15.) Cependant, d'après Barrès, l'éducation universitaire ne peut pas s'écarter de la religion. Et il cite la phrase de Balzac à supporter sa thèse :

Je lis une phrase de Balzac qui vient s'accorder avec toute ma thèse universitaire :
« L'instruction supérieure fabrique des capacités temporaires parce qu'elles sont sans emploi ni avenir, et les lumières répandues par l'instruction inférieure sont sans profit pour l'État parce qu'elles sont dénuées de croyance et de sentiment [...] » (*Cahiers*, t. XVII, p. 105.)

Les principes sur lesquels se fonde l'Université sont mis en doute, parce qu'ils abandonnent la religion chrétienne. Dans la préparation de son *Deuxième discours des églises* qui est prononcé à la Chambre le 25 novembre 1912, Barrès cherche à développer l'idée de la coopération de la science et de la religion dans la civilisation française. Les deux aspects pourraient fonctionner ensemble dans la perspective de la plénitude de la richesse spirituelle d'un pays :

Le Collège de France et l'Église de village, la science et la religion, ces deux formes nullement contradictoires de l'activité spirituelle [...] J'ai dit que je défends les églises comme je défendrai le Collège de France, oui, je crois que la civilisation repose sur les sciences et sur les croyances, sur les laboratoires et sur les églises. Elle est là, elle n'est point ailleurs... Nous sommes les représentants des hommes et des choses dans les temples de la foi et dans les ateliers de la science, dans les églises et dans les laboratoires. Je n'accepte pas une civilisation qui élimine l'une de ces grandes choses. (*Cahiers*, t. XVII, p. 242-243.)

On le voit, ce n'est pas la science en elle-même qui irrite Barrès, mais bien le prosélytisme pour lui trop enthousiaste ou fanatique de certains représentants qui se font une religion de la science.

B. L'accord entre la science et la religion

Alors que certains cherchent à opposer ceux qui croient à la création divine de l'homme et ceux qui optent pour la théorie de l'évolution, Barrès au contraire choisit de n'y voir aucune contradiction : « Choisissez et battez-vous là-dessus, mais ces deux versions concordent... C'est encore une chance que les grands singes nos pères aient été frugivores et notre mère Ève une mangeuse de pomme. » (*Cahiers*, t. XIV, p. 237.) À la fois darwiniste et traditionaliste, il admet la coexistence et le développement mutuel de la science et de la religion. Et il apporte un argument à l'appui de cette thèse : les grands scientifiques sont en même temps grands penseurs

qui proclament publiquement l'admiration pour le Seigneur.

Il n'a jamais existé la moindre incompatibilité entre la science et la religion. Ces deux plus sublimes manifestations de l'intelligence restent inséparables dans l'esprit des véritables créateurs de la science qui furent en même temps de profonds penseurs [...] On peut d'abord répondre que les plus illustres représentants des sciences modernes, à peu d'exceptions près, ne craignaient pas de proclamer hautement leur admiration pour les Évangiles et pour la mission divine de Jésus-Christ. (*Cahiers*, t. XVI, p. 255-256.)

Et puis, Barrès cite un texte dans *Dieu et Science : Essais de Psychologie des Sciences* d'Élie de Cyon, un physiologiste russe. L'idée de ce texte correspond exactement à celle de Barrès sur la relation entre la religion et la science :

« La religion chrétienne, étant la mieux appropriée aux races humaines supérieures par leur entendement, a produit la civilisation moderne, grâce à la morale sublime de l'Homme-Dieu et grâce à la science moderne qu'elle a créée. C'est pourquoi il ne saurait exister aucun antagonisme, aucune incompatibilité entre le christianisme et la science. » *Dieu et Science* de Cyon. (p. 413 et suivantes.) (*Cahiers*, t. XVI, p. 256.)

Plus tard, il développe son idée, et soutient qu'il n'y a pas d'opposition entre la science et la religion parce qu'elles sont homogènes : « Je ne dois pas admettre ces oppositions de la science avec la religion. Religion excellente, c'est aussi vérités simples inspirées par l'observation de la nature, recettes morales et puis hypothèse qui ordonnent les faits. » (*Cahiers*, t. XVII, p. 126.) Il admet l'importance de la science, et cette dernière, selon lui, n'est plus l'ennemie de la religion. Ainsi, nous ne pouvons pas dire que Barrès est un obscurantiste négligeant la science. Bien au contraire, la religion et la science sont pour lui deux éléments indispensables et caractéristiques de la civilisation française, et on ne peut pas supprimer l'une ou l'autre : « Il faut savoir garder science et religion, libre recherche et foi... Ils gardaient l'honnête homme, l'homme de bien, en excluant l'enthousiasme qui fait le savant. Il faut aussi garder la

science, la recherche, l'esprit critique. » (*Cahiers*, t. XVII, p. 353-354.)

C'est ainsi que l'on peut voir que sa pensée se modifie au fil du temps. En août 1913, il prépare dans son cahier une préface aux *Poèmes choisis* du poète Charles de Pomairols, et il analyse le lien entre la science et la religion, l'enthousiasme et la spiritualité : « La science n'est belle qu'avec son fond de religion. Les grands savants ne sont si beaux que par leur caractère sacerdotal. Religion complète science. C'est dans les laboratoires et les églises que se fonde et se maintient la religion. » (*Cahiers*, t. XVIII, p. 3.) En novembre 1913, Barrès exprime encore une fois son opinion à ce sujet. À ses yeux, les deux aspects correspondent à des besoins différents, mais ils sont compatibles :

Il n'y a pas de difficulté entre science et religion. Elles répondent à des curiosités différentes, à des besoins différents [...] Ce qui fit du tort, c'est le désaccord entre l'Église et la science. Que le darwinisme passe ou demeure, en quoi l'Église a-t-elle à lui faire obstacle. Pourquoi ne laisse-t-elle pas toutes les sciences chercher, croître, mourir, faire leur saison. Elle n'a qu'à s'en tenir à la haute conception des sciences. (*Cahiers*, t. XVIII, p. 36.)

Quelques années plus tard, dans un cahier en 1920, il reprend le sujet. Barrès considère la science comme la sœur de la religion et pense que les deux aspects doivent s'accorder pour le bien de la patrie et le développement des individus :

Je ne considère pas les sciences gagne-pain, je considère les sciences sœurs de la religion, pour que le physique et le moral de la nature soient rendus intelligibles autant que [faire] se peut, et si je parle des salaires, traitements, etc., c'est qu'il faut bien que le prêtre vive de l'autel, pour que l'autel soit servi. (*Cahiers*, t. XIX, p. 228-229.)

Dans un cahier à la fin de l'année 1921, il analyse l'aspect moral de la science et défend une science susceptible d'avoir un corps solide propre à augmenter l'âme des Français. À son avis, le but de la science est de promouvoir le double développement

matériel et spirituel de l'humanité :

Aspect moral de la science. - [...] Il s'agit que la France ait un corps solide pour développer son âme.

Je ne veux pas d'un intérêt mal compris, incomplet. C'est de l'intérêt total de la France et de l'être humain qu'il s'agit. La fin des sciences est notre amélioration matérielle et spirituelle. (*Cahiers*, t. XIX, p. 360.)

Outre sa campagne pour les églises, Barrès s'efforce aussi de promouvoir le développement de la science en France. Le 10 décembre 1921, il prononce à la Chambre un discours de défense de la science française, surtout des laboratoires scientifiques. Juste quelques jours avant son discours, il visite l'Institut Pasteur :

À l'Institut Pasteur, j'ai trouvé trois pistes :

1° La Science alliée aux vertus de l'Évangile, l'inscription que contredit Nietzsche, que continuent Saint Louis, Pascal, Ampère, et ma conversation avec Henry Cochin, et la dernière pensée de Chabrol ;

2° L'antithèse du tombeau de Djélal-eddin Roumi ;

3° *Socia humanae et divinae rei*, le mariage chrétien. (*Cahiers*, t. XIX, p. 357.)

À son avis, les travaux de la science s'accordent avec la religion, qui unissent l'humanité et la divinité. Plus tard, dans son cahier du 10 février 1922, Barrès se montre déférent envers Pasteur. En Pasteur, il trouve l'union parfaite des hautes vertus de la religion et de l'esprit de la science, ce qui montre la compatibilité des églises et des laboratoires scientifiques :

En moi, toujours, je continue d'être frappé par nos églises et nos laboratoires.

Un jour, j'entre à l'Institut Pasteur.

Je n'avais pas été ému à Byblos, à Baalbek, à Konia [...] Je le suis au tombeau de Pasteur.

Par quoi ? Il a su préserver sa charité et sa science. C'est l'âme de saint Louis. (*Cahiers*, t. XX, p. 13.)

Un ans plus tard, en mai 1923, Barrès réaffirme dans son cahier l'unité de la science et de la religion qu'il trouve en Pasteur. Les deux pôles s'accordent en lui et contribuent ensemble à féconder les biens des êtres humains. Ainsi, il veut les défendre et les associer :

Mon aspiration à l'unité, satisfaite dans la crypte de Pasteur. C'est là une synthèse totale ? Réfléchir encore. Je veux supprimer des barrières qui n'existent pas en moi, les barrières qui séparent le laboratoire et l'Église, les ordres religieux et l'Institut. Puisque tout cela fait ma vie, s'accorde en moi, qu'ont-ils à se nier ? Ils ont à exercer une action, tous, et à féconder les êtres. Il faut associer des éléments divers. (*Cahiers*, t. XX, p. 134.)

De plus, Barrès trouve cette union dans un autre grand scientifique Descartes. Dans son cahier de 1923, Barrès prend quelques notes sur Descartes et la Princesse Élisabeth qu'il projette de rédiger. Même s'il n'a pas le temps d'achever ce travail à cause de sa mort en décembre de la même année, son esquisse est publiée en 1929 par Gustave Cohen et Charles Lucas de Pesloüan dans la collection *Les Amis d'Édouard : Le dernier Projet littéraire de Maurice Barrès : Descartes et la Princesse Elisabeth*. Dans son cahier du 15 mai 1923, il apprécie l'association de la science et de la religion en Descartes :

Descartes poursuivait la connaissance du monde par la science et par la religion. Dieu est nécessaire aux principes de la science. Évidence, parce que Dieu ne peut pas nous tromper.

À un instant, les deux idées se rejoignent. (*Cahiers*, t. XX, p. 138.)

2.2.2.3 Préférence de la religion par rapport à la science

Même si Barrès exprime sa volonté à défendre à la fois les églises et les laboratoires, et pense que les deux côtés doivent se développer parallèlement, il insiste évidemment sur l'importance de la religion qui répond au cœur le plus profond de l'être humain :

Il n'est pas question de diminuer les laboratoires scientifiques. Je les défends, comme je défends les églises, et je voudrais être plus digne de défendre les unes et les autres. Mais on n'y enseigne pas d'où vient l'homme, où il va, comment il peut faire en lui l'unité. On lui répond par l'ignorabimus. La science écarte ces curiosités ; à ceux qui lui parlent de leurs angoisses devant la mort, elle répond justement : « Je suis une des plus puissantes manières d'écarter ces angoisses, de les oublier, de les charmer. » Oui, durant la vie. Mais, au seuil de la mort, elles sont là. (*Cahiers*, t. XIX, p. 349.)

La science serait une épée à double tranchant, qui peut apporter les biens ou les maux, et elle a besoin de la morale pour la diriger vers la bonne direction réactualisant le fameux « science sans conscience n'est que ruine de l'âme » :

Il faudrait un accroissement de la valeur morale de l'individu, à raison de l'accroissement de sa puissance. Cette puissance que la science remet à son disciple pour augmenter le bien-être de la société peut, au contraire, devenir le plus redoutable danger, si la morale ne se développe pas parallèlement chez celui-ci. (*Cahiers*, t. XIX, p. 311.)

La préférence de la religion chez Barrès se manifeste partout dans ses *Cahiers*. Par exemple, dans un cahier de 1921, il jette quelques notes sur une nouvelle inachevée intitulée *L'Homme préhistorique*. Malgré l'inachèvement de cette nouvelle, ces notes montrent l'esprit de Barrès dans cette période où il se sent proche de la mort. Dans cette nouvelle, il analyse la psychologie d'un primitif qui sent une angoisse en face de la mort. En fait, nous pourrions dire que ce primitif est Barrès lui-même, qui s'interroge sur sa destinée :

- [Sentant venir la mort,] il songe :

- Eh ! Quoi ! Je suis abandonné ?

En même temps qu'il souffre physiquement, il ressent une angoisse morale.

Cela est de notre nature même. Ce primitif l'éprouve comme nous.

- Pourquoi suis-je perdu ? Quel est mon sort ?

La Nature ne lui répond rien. Elle l'écrase.

La Science va répondre à toutes les curiosités des petits-fils de ce primitif. Elle donnera des satisfactions, des remèdes à son désir de savoir. Mais rien à ce besoin inexprimable.

Que voudrait ce besoin ? Que voudrait cette suprême curiosité tragique ?

PAX.

C'est le mot inscrit au fronton de nos églises. (*Cahiers*, t. XIX, p. 346.)

Mais à son avis, la science ne peut pas satisfaire sa curiosité sur la destinée des êtres humains. Selon lui, il n'y a qu'un lieu qui peut donner la réponse : les églises. Dans les églises, son angoisse s'apaise et sa curiosité est satisfaite, bref, il y trouve ce dont il a besoin pour son âme :

La connaissance de nos destinées, c'est là une des curiosités éternelles de l'homme, une des sciences qu'il veut avoir.

Qu'avons-nous fait pour cet ordre de connaissances que sollicitait le préhistorique, pour cette angoisse qu'il éprouvait ? Qu'avons-nous fait pour le renseigner et pour l'apaiser ?

Entrez dans les églises ; là, et nulle part ailleurs. C'est dans les églises seules qu'une chaire est dressée où l'on enseigne à l'homme la science de ses destinées. (*Cahiers*, t. XIX, p. 349.)

À travers ses notes, on voit clairement la pensée de Barrès dans les dernières années de sa vie, il pose plutôt la question philosophique : d'où vient l'homme et où il va. À son avis, c'est une question éternelle de l'être humain et la réponse se trouve dans les églises, et non dans les laboratoires scientifiques.

Tout en admettant l'importance de la science pour la société, Barrès place la religion à degré supérieur par rapport à toutes choses. Dans un cahier de juin 1920, il aborde les doubles besoins des êtres humains - pain et cinéma, qui peuvent être réalisés par la science. Mais, selon lui, afin de complètement satisfaire les besoins fondamentaux, il faut une vision beaucoup plus haute et universelle, c'est-à-dire une vision vers Dieu - la religion.

Les démocrates se bornent à demander du bien-être et des salaires, du pain et du cinéma. On est tenté de faire un mérite à ceux qui ne pensent qu'à donner cette double satisfaction. Et l'on arrive à ce que la nation, riche et pauvre, demande seulement du pain et du cinéma. Mais, pour atteindre même ces buts si médiocres, il faut viser ailleurs, viser plus haut. (*Cahiers*, t. XIX, p. 217-218.)

Plus tard, le 11 décembre 1921, quand il lit *Les Travailleurs de la mer* de Victor Hugo, la description de la pieuvre lui fait penser à la science et à l'âme. La pieuvre, d'après lui, représenterait la force sans âme, mais la science continue à fournir cette force en négligeant le développement de l'âme. Ainsi, il demande l'attention au domaine spirituel et surtout aux valeurs morales, qui doivent se proportionner avec les marches de la science :

[...] C'est clair, cette pieuvre, je distingue ce qu'elle peut symboliser : cette force sans âme.

La science multiplie nos bras. Mais, dans le même temps, que fait-elle de notre âme ? Proportionne-t-elle l'âme de son adepte à l'effroyable puissance qu'elle lui donne ? Tant de bras, c'est la pieuvre. Cette caverne, c'est le laboratoire. Mais l'oratoire ? (*Cahiers*, t. XIX, p. 352.)

Dans un cahier de 1922, Barrès accentue encore une fois l'importance de l'âme. Selon lui, le rôle des écrivains est de nourrir l'âme de la société qui compte beaucoup pour un pays, et même les inventions scientifiques servent aux besoins spirituels des êtres

humains :

Pour [mon livre sur] les laboratoires :

Le cœur d'un homme vaut tout l'or d'un pays.

(La Geste des Lorrains.)

C'est dire le rôle d'un grand littéraire, d'un savant dans la société.

Pour M. Huet (page 9 de la brochure que m'a donnée Henri Girard), « toutes les acquisitions scientifiques se transformaient en émotions spirituelles. » (*Cahiers*, t. XX, p. 97)

2.2.3 Individualisme et religion

Barrès oppose volontiers individualisme et religion, puisque l'individualisme est associé à la tradition laïque des droits de l'homme. Cependant, à son avis, les individualistes ont besoin du catholicisme pour vivre heureusement dans le monde.

Il y a opposition entre l'individualisme (des Droits de l'homme) et la Communion des Saints (catholicisme). Voici quelle est mon expérience : L'individualisme trouve son secours dans la Communion des Saints. Terrible individualisme dans cette vie, douloureux à la sensibilité ; elle se rejette dans la communion avec les morts. (*Cahiers*, t. XV, p. 216.)

Dans son cahier de 1910, Barrès extrait des passages de *La Douleur* écrit par le philosophe Antoine Blanc de Saint-Bonnet. Dans cet extrait ci-dessous, Barrès médite le lien entre l'individualisme et le christianisme. Les deux aspects se présentent chez l'être humain :

Toute la destination de l'homme est de créer sa personnalité et de former son cœur ; la première par la lutte, le second par l'amour. Il lutte pour constituer son moi et établir sa personne en face de l'infini ; il aime, pour ouvrir son cœur à la félicité. Il faut sortir de

l'infini pour prendre une personnalité, il faut rentrer dans l'infini pour prendre une place éternelle dans la félicité. Dès lors tout ce qui pourra favoriser en l'âme la force de la personnalité ou augmenter la vie de l'amour la conduira directement à ses destinées absolues. (*Cahiers*, t. XVI, p. 385.)

Le moi barrésien est étroitement lié à sa terre lorraine, aux morts des ancêtres, et à la tradition française. Dans *Un homme libre*, le héros attache son développement spirituel en Lorraine et s'approche de Dieu en développant pleinement son soi-même : « À suivre le travail de l'inconscient, à refaire ainsi l'ascension par où mon être s'est élevé au degré que je suis, j'ai trouvé la direction de Dieu. Pressentir Dieu, c'est la meilleure façon de l'approcher. » (*Homme*, p. 143.) Le respect de la terre, de la mort et de la tradition catholique ne limite pas la liberté de l'individu, en revanche, il élargit et approfondit le moi à un niveau supérieur. Et puis, dans la préface de l'édition de 1904, Barrès explicite directement le rapport du catholicisme et de l'individualisme : « Je ne permets qu'à des catholiques les diatribes contre l'égotisme. Si vous n'êtes pas un croyant, d'où prenez-vous votre point de vue pour flétrir l'individualisme ?⁵¹ » En outre, dans l'appendice de ce livre, l'auteur donne une réponse à René Doumic⁵² dans laquelle il explique la genèse du roman : « J'ai appliqué à mes propres émotions la dialectique morale enseignée par les grands religieux, par les François de Sales et les Ignace de Loyola, et c'est toute la genèse de *l'Homme libre*.⁵³ » Ainsi on peut dire que l'individualisme de Barrès est empreinte du sentiment religieux.

Robinson Crusoé, représentatif de l'individualisme et de l'héroïsme dans la littérature, est un nom récurrent dans les romans de Maurice Barrès. Par exemple, dans *Les Déracinés*, Barrès compare les sept Lorrains qui luttent pour vivre dans la société parisienne après avoir quitté leur pays natal à Robinson Crusoé qui lutte dans

⁵¹ Maurice Barrès, Préface de l'Édition de 1904 d'*Un homme libre*, in *Maurice Barrès, romans et voyages*, Tome I, Paris, Robert Laffont, 1994[1889], p. 93.

⁵² René Doumic (1860-1937) est un homme de lettres, journaliste et critique littéraire français.

⁵³ Maurice Barrès, Appendice d'*Un homme libre*, in *Maurice Barrès, romans et voyages*, Tome I, Paris, Robert Laffont, 1994[1889], p. 181.

une île isolée : « Déliés de leur pays et de toute société, c'est à la liberté dont ils meurent qu'ils font appel pour vivre. Perdus au désert parisien, comme **Robinson** dans son île, ils ne comptent que sur leur industrie. Puissent-ils avoir le sens pratique de **Robinson** ! » (*Déracinés*, p. 562.) Dans la ville hostile, ces déracinés s'efforcent de survivre et de mener leur cause malgré la faillite de leur journal enfin : « L'idéaliste qui révisé chacun de ses actes est dans la pénible situation d'un **Robinson Crusoé** recréant toute la civilisation dans son île. » (*Déracinés*, p. 718.) En fait, outre l'héroïsme, Barrès lui donne également un sens religieux. Voici ce qu'il écrit dans son cahier en 1907 : « Je pense à *Robinson Crusoé* en face de *Werther*. Quelle est la part religieuse du *Robinson* ? Pour le catholique, pour l'occidental formé par le catholicisme, l'homme est le *roi de la création*. » (*Cahiers*, t. XV, p. 212.)

Dans son œuvre, Barrès tend à lier les choses de la beauté et de la bonté à la religion. L'individualisme et l'héroïsme sont les deux concepts auxquels il tient beaucoup. Ainsi, outre la relation entre individualisme et religion, Barrès aborde aussi celle entre héroïsme et religion dans ses écrits.

2.2.4 Héroïsme et religion

Dans son cahier en 1913, Barrès cite une phrase de saint Benoît, ce qui correspond à l'idée de Barrès sur la passion :

Pour toute espèce de travail littéraire, de composition, j'aime cette phrase de saint Benoît : *Brevis debet esse et pura oratio*, la prière doit être courte et pure, - à moins que par un mouvement d'affection la grâce de l'inspiration divine ne nous porte à la prolonger. Il faut que l'affection soit enflammée. (*Cahiers*, t. XVII, p. 296.)

Cela explique pourquoi la plupart des héros dans les romans de Barrès sont pleins de passion, dont quelques-uns avec une grande ambition. Et la passion est une grande caractéristique de l'héroïsme. Par exemple, dans *Le Roman de l'énergie nationale* les sept Lorrains déracinés vont à Paris avec ambition de transformer l'humanité : « C'est

d'agir toujours de telle manière que notre action puisse servir de règle. » (*Déracinés*, p. 507.) Et dans *La Colline inspirée*, l'amour des trois prêtres Baillard pour la colline de Sion dépasse tout.

Ces personnages de fiction rejoignent dans l'esprit de Barrès des personnages historiques qu'il admire lui-même passionnément. En 1910, Barrès écrit dans son cahier un hommage aux Croisés : « Si je ne surchargeais pas ma vie de beaux soucis qui m'accaparent trop, je voudrais lire les récits des croisades, suivre la piste des croisés, m'en aller des cathédrales qu'ils bâtirent jusqu'à Jérusalem en saluant sur mon chemin leurs ossuaires glorieux. » (*Cahiers*, t. XVI, p. 221.) Cela montre que son sentiment religieux est lié à sa conception de l'héroïsme, et le christianisme est bien lié à l'héroïsme. Les chrétiens, comme héros, n'ont pas peur face à la mort et s'ils meurent, c'est paradoxalement bien pour vivre :

Le christianisme donne des sépultures solennelles au héros et non au suicidé. Il distingue « celui qui meurt pour vivre et celui qui meurt pour mourir. C'est lui qui au-dessus de toutes les lances de la Chevalerie européenne élève ce pennon : le courage chrétien qui est le mépris de la mort et non pas le courage chinois, qui est le mépris de la vie. » (*Cahiers*, t. XVI, p. 340.)

De plus, la religion prône aussi l'héroïsme, et la plupart des activités des saints comme Jeanne d'Arc ou des martyrs tels que Blandine de Lyon sont héroïques. Leurs exploits bénéficient non seulement aux croyants, mais aussi aux incroyants :

Remarquons du reste que si d'une part il est bien évident qu'une religion comme la nôtre a centuplé ce capital d'héroïsme, en nous donnant le Christ, les martyrs, les saints, elle en a fait bénéficier ceux-là mêmes qui ne lui appartenaient pas. Je crois que Renan fait, et en tout cas désirait faire, cette remarque dans son récit des martyrs de Lyon. Blandine est à tout l'univers, même incroyant, comme Jeanne d'Arc finira bientôt par être aux Anglais.

Ainsi nous avons dessous nos divisions un Dieu en commun, une quantité de

mobiles héroïques, *mens divinior*, l'inspiration. (*Cahiers*, t. XVIII, p. 316.)

Jusqu'ici, nous voyons la conception de la religion de Barrès. Son instinct religieux se manifeste partout dans son œuvre. Il médite sur la question du salut et tente de trouver sa propre voie de salut, une sorte d'orientation vers Dieu. Dans ses écrits, il développe aussi sa compréhension du rôle de la religion en quatre aspects : le développement de soi-même, la consolation de l'âme, l'éducation morale et la conservation de la civilisation. Sa conception de la religion concerne également la relation de la religion avec la science, l'individualisme et l'héroïsme. Par rapport à la science, Barrès montre sa préférence à la religion. D'après lui, la réponse de la question éternelle des êtres humains - d'où vient l'homme et où il va - se trouve dans les églises, et non dans les laboratoires scientifiques. D'ailleurs, il ne pense pas que l'individualisme et la religion sont contradictoires, en revanche, la religion élargit et approfondit le moi à un niveau supérieur. Barrès trouve également l'héroïsme dans la religion, et son argumentation est le fait que la plupart des activités des saints comme Jeanne d'Arc ou des martyrs tels que Blandine de Lyon sont héroïques.

CHAPITRE III - L'ÉVOLUTION DE LA PENSÉE RELIGIEUSE DE BARRÈS

L'esprit religieux de Maurice Barrès change selon ses expériences et le contexte social. Sa pensée religieuse est principalement divisée en quatre périodes différentes. Le sentiment religieux est d'abord intégré au développement du Moi qui s'incarne dans la première trilogie *Le Culte du moi*. Même le culte des héros dans *Le Roman de l'énergie nationale* est une partie de la réalisation du moi. C'est le moi social et extérieur. La deuxième période commence en 1906 en raison des Lois de Séparation des Églises et de l'État (1905), et qui correspond à *La Grande Pitié des églises de France* dans son œuvre. La troisième période de sa pensée religieuse se développe pendant la première Guerre mondiale, ce que l'on peut voir dans *Les Diverses Familles spirituelles de la France*. La dernière période, illustrée par *Un jardin sur l'Oronte* et *Une enquête aux pays du Levant*, se situe à la fin de sa vie, après la première Guerre mondiale : l'âme religieuse de Maurice Barrès s'affirme de plus en plus au fur et à mesure des années.

3.1 Les débuts littéraires : religion et scepticisme

Pendant cette période, l'esprit de Barrès n'est pas conquis par le charme de la religion. Et nous pourrions dire que l'esprit de Barrès dans les premières années est, comme ce qu'il dit dans le texte ci-dessous, « à la fois religieux et sceptique » :

Prenez d'ailleurs le Moi pour un terrain d'attente sur lequel vous devez vous tenir jusqu'à ce qu'une personne énergique vous ait reconstruit une religion. Sur ce terrain à bâtir, nous camperons, non pas tels qu'on puisse nous qualifier de religieux, car aucun doctrinaire n'a su nous proposer d'argument valable, sceptiques non plus, puisque nous avons conscience d'un problème sérieux, - mais tout à la fois religieux et sceptiques.⁵⁴

⁵⁴ Maurice Barrès, *Examen des trois romans idéologiques*, in *Maurice Barrès, romans et voyages*, Tome I, Paris, Robert Laffont, 1994 [1892], p. 25.

Nous allons étudier cet esprit de Barrès selon l'ordre de la publication de ses premières œuvres.

3.1.1 *Le Culte du moi*

Dans *l'Examen des trois romans idéologiques*, Barrès insiste sur le besoin du culte du moi, surtout avant de trouver la voie du salut. À son avis, tout le monde ne trouve pas un maître qui peut le guider, ici, le maître peut être un « axiome » ou une « religion » ou une personne. Dans ce cas là, pour bien maîtriser l'âme, il faut d'abord s'occuper du Moi. Ainsi, nous pourrions dire que le culte du moi, selon Barrès, est une procédure préparatoire pour la voie du salut. Quand il écrit sa première trilogie, c'est un homme d'une vingtaine d'années et il ne sait pas encore quelle sera sa voie de salut et qui peut devenir son Maître spirituel. Mais le temps donne la réponse, dans les dernières années de sa vie, il choisit la religion - le christianisme - comme maître :

Et de même que la première génération de l'humanité est celle où il y eut le plus d'égoïsme personnel, puisque les individus ne combinaient pas leurs intérêts, de même des jeunes gens sincères, ne trouvant pas, à leur entrée dans la vie, un maître, « axiome, religion ou prince des hommes », qui s'impose à eux, doivent tout d'abord servir les besoins de leur Moi. Le premier point, c'est d'exister. Quand ils se sentiront assez forts et possesseurs de leur âme, qu'ils regardent alors l'humanité et cherchent une voie commune où s'harmoniser.⁵⁵

Dans le premier volet *Sous l'œil des barbares*, Barrès explique son aspiration vers « l'Inconnu ». Ici, l'Inconnu peut être interprété comme Dieu ou plus largement le mystère de l'univers. Le Dieu devient « Inconnu », et il est celui qu'on ne connaît pas et qu'on ne sait pas nommer. Cela montre l'esprit sceptique de Barrès sur la question théologique au début de sa carrière littéraire : « Ma lassitude, qui t'étonna, se complâit à sourire de ces furtives apparences et à tressaillir du frôlement de l'Inconnu.

⁵⁵ *Ibid.*, p. 18-19.

J'aime aspirer vers Celui que je ne connais pas.⁵⁶ »

Dans le deuxième volet *Un homme libre*, il médite sur la religion. L'Église, aux yeux de Barrès, est un lieu qui peut procurer la paix dans une certaine mesure, un havre potentiel. Dans ce roman, quand Philippe passe une journée à Jersey avec son ami Simon, il dit à ce dernier : « - Je t'avouerai que souvent je songeai à entrer en religion pour avoir une vie tracée et aucune responsabilité de moi sur moi.⁵⁷ » À Jersey, le héros a connu un moment d'extase quand une femme pieuse et des figures chrétiennes apparaissent dans son imagination dans un tableau très sensuel :

Je tendais à me dégager de moi-même. L'amour de Dieu soulevait ma poitrine.

Je dis Dieu, car de l'éclosion confuse qui se fit alors en mon imagination, rien n'approche autant que l'ardeur d'une jeune femme, chercheuse et comblée, lasse du monde qu'elle ne saurait quitter et qui, dévote, s'agenouille en vous invoquant, Marie Vierge et Christ Dieu ! Ces créatures-là, puisqu'elles nous troublent, ne sont pas parfaites, mais la civilisation ne produit rien de plus intéressant. (*Homme*, p. 104.)

Cette révélation divine est importante pour Philippe, qui lui donne le courage de chercher la vérité et le mystère de l'univers : « Mais il fallut la révélation de Jersey, pour que je prisse le courage de me conformer à ces vérités soupçonnées, et de conquérir par la culture de mes inquiétudes l'embellissement de l'univers. » (*Homme*, p. 104-105.) Un peu plus loin dans le roman, Barrès donne à la religion un rôle purificateur de l'âme et cette purification est favorable en même temps au culte du moi : « Les ordres religieux ont créé une hygiène de l'âme qui se propose d'aimer parfaitement Dieu ; une hygiène analogue nous avancera dans l'adoration du *Moi*. » (*Homme*, p. 111.) Après avoir pratiqué les méthodes de contemplation de saint Ignace et médité sur les « intercesseurs » tels que Benjamin Constant et Sainte-Beuve, Barrès suit le mouvement de son inconscient et trouve « la direction de Dieu ». Dans cette

⁵⁶ Maurice Barrès, *Sous l'œil des barbares*, in *Maurice Barrès, romans et voyages*, Tome I, Paris, Robert Laffont, 1994 [1888], p. 42.

⁵⁷ Maurice Barrès, *Un homme libre*, in *Maurice Barrès, romans et voyages*, Tome I, Paris, Robert Laffont, 1994 [1889], p. 102.

direction, il voit l'élévation du soi-même :

L'imitation des hommes les meilleurs échouait à me hausser jusqu'à toi, Esprit, Total des émotions ! Lassé de ne recueillir de mes intercesseurs que des notions sur ma sensibilité, sans arriver jamais à l'améliorer, j'ai recherché en Lorraine la loi de mon développement. À suivre le travail de l'inconscient, à refaire ainsi l'ascension par où mon être s'est élevé au degré que je suis, j'ai trouvé la direction de Dieu. Pressentir Dieu, c'est la meilleure façon de l'approcher. (*Homme*, p. 143.)

Avant de quitter Simon pour aller voyager seul en Italie, Philippe dit à son ami : « - Je n'abandonne pas le service de Dieu ; je continuerai à vivre dans la contemplation de ses perfections pour les dégager en moi et pour que j'approche le plus possible de mon absolu. » (*Homme*, p. 148.) Il ne veut pas s'éloigner de Dieu qui peut l'aider à mieux comprendre le soi-même. Déjà arrivé à Venise, il médite sur la beauté intérieure et du dehors et il est « saturé de cette ville » (*Homme*, p. 164.). Ici, il voit le développement de son Moi et sent la proximité de Dieu : « Cette satisfaction me fut donnée, quand je contemplai, dans l'âme de Venise, mon Être agrandi et plus proche de Dieu. » (*Homme*, p. 159.) Dans le dernier chapitre « Mes conclusions » du roman, Barrès décrit les deux directions de l'âme. Le contraste binaire entre « l'église » et « le mauvais lieu » montre l'attachement religieux de Barrès dès sa jeunesse : « Aucune n'est une âme de défiance ; elles se donnent à tous les sentiments qui les traversent. Les unes vont à l'église, les autres au mauvais lieu. » (*Homme*, p. 175-176.) De plus, le sentiment religieux de Barrès est exprimé par la terminologie religieuse dans *Un homme libre*. Dans le roman, l'auteur choisit les expressions religieuses comme les titres de parties et de chapitres, tels que le Livre premier - *En état de grâce*, le Livre deuxième - *L'Église militante*, et le Livre troisième - *L'Église triomphante*. *L'État de grâce* montre la légèreté de l'âme d'un homme qui n'a aucun péché mortel ; *L'Église militante* désigne l'assemblée des fidèles combattant sur la terre tandis que *L'Église triomphante* la société des saints qui règnent avec Jésus-Christ dans le ciel. Dans le roman, Barrès mentionne aussi l'expression « l'Église souffrante » qui

signifie la réunion des âmes qui souffrent dans le purgatoire. L'utilisation de la terminologie religieuse montre l'instinct religieux de Barrès. Voici ce que dit le critique littéraire Albert Thibaudet (1921) dans *La vie de Maurice Barrès* : « La table des matières d'*Un homme libre* (En état de grâce - l'Église militante - l'Église triomphante - Prière programme - Examen moral - Méditation spirituelle) nous fait voir toutes les ressources de la discipline catholique utilisée par le *Culte du Moi*.⁵⁸ »

L'esprit religieux de Barrès est aussi incarné dans le troisième volet du *Culte du moi - Le Jardin de Bérénice*. La religion constitue une part importante du roman mais qui reste latente dans l'éducation de l'héroïne Bérénice. Le musée du roi René est le lieu dans lequel est nourrie son âme. Là, cette petite fille reçoit une éducation en méditant sur les œuvres au musée, par exemple, le triptyque *le Buisson ardent* de Nicolas Forment. Le tableau illustre le texte de *L'Exode* (3, 1-6) sur la vision de Moïse, mais le peintre met la Vierge à la place de Dieu dans le buisson :

D'autres tableaux étaient plus sévères pour l'imagination d'une fille. Travaux de miniaturiste agrandis, du genre qu'on voit à Aix. *Le Buisson ardent*, par exemple : dans le panneau du milieu, la Vierge accroupie tient sur son giron Jésus tout nu, et ce petit Jésus s'amuse d'une médaille représentant sa mère et lui-même ; au-dessous d'eux, dans une campagne faite de prairies, de rivières et de châteaux, flamboie un buisson emblématique de chênes verts qu'entrelacent des lierres, des liserons, des églantiers, et plus bas encore, Moïse se déchausse sous les yeux d'un ange, tandis qu'un chien garde des moutons et des chèvres. Ces beaux sujets sont largement encadrés par une suite de figures peintes en camaïeu, entre lesquelles l'enfant distinguait un ange qui sonne du cor et qui, le pieu à la main, poursuit une licorne réfugiée dans le giron d'une vierge.⁵⁹

Plus tard, cette fille tombe amoureuse d'un jeune homme, mais la mort de son amant François de Transe la jette dans l'abîme d'un chagrin infini. Et les souffrances

⁵⁸ Albert Thibaudet, *La vie de Maurice Barrès*, dans *Trente Ans de vie française*, t. II, Gallimard, 1921, p. 27.

⁵⁹ Maurice Barrès, *Le Jardin de Bérénice*, in *Maurice Barrès, romans et voyages*, Tome I, Paris, Robert Laffont, 1994 [1891], p. 200.

d'amour l'orientent vers la religion :

Les souffrances d'amour, au contraire, marquent ceux qui les supportent, au point que quelques-uns en sortent méconnaissables ; elles décantent nos sentiments, fécondent des cellules jusqu'alors stériles de notre moëlle, et nous poussent aux émotions religieuses.

(*Bérénice*, p. 225.)

C'est pourquoi en *Bérénice*, le héros Philippe voit une âme religieuse et instinctive : « Je suis religieux comme *Bérénice*, mais je sais pourquoi. » (*Bérénice*, p. 218.) Quand il monte sur la tour Constance au crépuscule, il apprécie le paysage « éternel » et « universel » (*Bérénice*, p. 218.) et pense à l'âme « populaire », « religieuse » et « instinctive » de *Bérénice* :

Maintenant que l'univers était rempli de nuit, un tableau plus beau encore m'apparaissait. Dans ce recueillement, les êtres prenaient toute valeur : ce n'était plus *Bérénice* que je voyais, mais l'âme populaire, âme religieuse, instinctive, et comme cette petite fille, pleine d'un passé dont elle n'a pas conscience. (*Bérénice*, p. 218.)

Après le mariage de *Bérénice*, Philippe la croise à l'improviste à Arles. Le cœur battant, Philippe voit la beauté de la Vierge en cette fille qui s'avance vers lui : « Cet instant-là m'aide à comprendre ce qu'on dit de la beauté éclatante et transparente des Vierges qui apparaissent à des jeunes dévots passionnés. » (*Bérénice*, p. 244.) Même s'ils ne se voient pas souvent après ce mariage, la figure de *Bérénice* hante toujours Philippe. Quand il arrive aux Saintes-Maries-de-la-mer en Camargue, il s'intéresse à la légende des saintes Maries : à la mort du Christ, on dit que les proches de Jésus, Marie Jacobé, Marie Salomé, et la servante noire Sara⁶⁰, Lazare le Ressuscité⁶¹,

⁶⁰ Sara la noire est une sainte vénérée par la communauté gitane aux Saintes-Maries-de-la-Mer en Camargue. Certaine légende la considère comme servante des Maries honorées en Provence, tandis que d'autre la tient pour une reine païenne.

⁶¹ Il est un personnage de l'entourage de Jésus. Dans un récit de l'*Évangile selon saint Jean* (chapitre 11), après avoir été enterré, il est ramené à la vie par Jésus.

Marthe de Béthanie, Marie Madeleine, etc., subissant des persécutions en Palestine, furent chassés et embarqués sur un navire sans voile ni rame. Guidés dit-on par la providence, ils abordent le rivage provençal en Camargue. Tandis que les disciples partent évangéliser au loin, les Saintes, plus âgées, s'installent sur ce rivage qui porte leur nom. La légende des saintes Maries, et surtout la figure de sainte Sara, la sainte noire, lui rappellent sa Bérénice. Philippe considère sa Bérénice comme une personne envoyée de Dieu pour le consoler et lui apporter un esprit de fraîcheur :

J'allai sur la plage coupée de tristes dunes, chercher l'endroit où débarquèrent ceux de Béthanie, qui furent les familiers de Jésus. C'était Lazare le Ressuscité, le vieux Trophime, Marthe et Marie, la voluptueuse Madeleine, de qui la brise de mer ne put dissiper les parfums. Mais celle que je fais la plus belle dans mon imagination, c'est sainte Sara, qui servait les Notre-Dame dans la barque et qui est la patronne des Bohémiens. Plus mystérieuse que toutes dans sa volontaire humiliation, elle reporta ma pensée vers ma Bérénice, vers cette petite bohème à peine digne de délier les souliers des vierges ou des belles repenties, et qui semble avoir été désignée pour m'apporter la bonne doctrine. (*Bérénice*, p. 245-246.)

3.1.2 La religion dans *L'Ennemi des lois*

Dans l'avertissement de *L'Ennemi des lois* (1893), Barrès explique le noyau du roman : la sensibilité. Il n'a pas l'intention d'établir un système dans son roman, parce qu'il existe déjà des systèmes qui suffisent à satisfaire les besoins des hommes, tels que le christianisme. Tout ce qu'il cherche est « un laboratoire de sensibilité »⁶² :

Il n'y a pas à composer un système de plus, et notamment la religion catholique n'est-elle pas assez belle pour suffire aux besoins les plus profonds des personnes qui réclament une foi et un Dieu ? [...] Ce n'est pas de systèmes que nous manquons, mais

⁶² Maurice Barrès, *L'Ennemi des lois*, in *Maurice Barrès, romans et voyages*, Tome I, Paris, Robert Laffont, 1994 [1893], p. 329.

d'énergie : l'énergie de conformer nos mœurs à nos façons de sentir.⁶³

Mais dans *l'Ennemi des lois*, Barrès aborde quand même la question religieuse qui montre son opinion sur la religion à cette époque. Les trois héros du roman André Maltère, Claire Pichon-Picard et Marina, la princesse russe s'efforcent de rompre avec les codes et les lois pour vivre librement et instinctivement :

« - Soit, c'est poser fort bien l'éternelle question, le classique débat entre l'instinct et les codes, entre la loi naturelle et le contrat social [...] Ne sentez-vous pas que notre instinct a profité du long apprentissage de notre race parmi les codes et les religions ? C'était apprendre à décomposer les mouvements : nageons maintenant en pleine nature. »

(*Ennemi*, p. 326.)

Dans ce paragraphe, le terme « les religions » est mentionné parallèlement au terme « les codes », nous pourrions dire que la religion, aux yeux de l'auteur, est aussi une sorte de codes ou de lois, et les héros ne nient pas le rôle des codes pour la société, mais ils veulent en même temps dépasser les limitations pour accéder à la liberté, comme le dit Claire vers la fin du roman : « - Adieu les lois, adieu les codes, disait Claire, je pars avec un cœur droit, avec un cœur pur. Allons écouter ensemble dans la beauté de la nature. » (*Ennemi*, p. 328-329.)

De plus, dans leur « laboratoire de sensibilité », André Maltère et Claire Pichon-Picard réfléchissent sur les doctrines de l'économiste et philosophe français Saint-Simon : « Le point de départ d'une bonne enquête sur le genre de perfection qui conviendrait à la société moderne lui parut Saint-Simon. Outre qu'il est le père de nos insurgés les mieux accrédités, c'est chez lui qu'on surprend le mieux la formation de l'état d'esprit d'un réformateur religieux. » (*Ennemi*, p. 278.) Claude-Henri de Rouvroy, comte de Saint-Simon (1760 - 1825) est un penseur de la société industrielle française et un réformateur religieux avec son Nouveau Christianisme pour

⁶³ Maurice Barrès, Avertissement dans *L'Ennemi des lois*, in *Maurice Barrès, romans et voyages*, Tome I, Paris, Robert Laffont, 1994 [1893], p. 265.

l'accroissement du bien-être général de la société. En ce qui concerne la pensée religieuse de Saint-Simon, Barrès trouve qu'elle est liée au progrès social et scientifique. De plus, Saint-Simon ne nie pas le rôle de la religion et n'approuve pas sa disparition dans le monde :

À l'égard des religions, même réserve. À son lit de mort, il se résumait admirablement : « En attaquant le système religieux du Moyen Âge, disait-il, on n'a réellement prouvé qu'une chose, c'est qu'il n'était plus en harmonie avec le progrès des sciences positives ; mais on a eu tort d'en conclure que le système religieux devait disparaître en entier ; il doit seulement se remettre en accord avec le progrès des sciences. » (*Ennemi*, p. 280-281.)

Quant au néo-catholicisme de Saint-Simon, Barrès trouve qu'il est « une fraude », puisqu'il s'agit de déplacer le spirituel vers le matériel, ainsi qu'il l'explique :

Il dira que le principe de morale : « Tous les hommes doivent se conduire en frères à l'égard les uns des autres » dut être exposé sous cette forme, à l'origine du christianisme, mais qu'aujourd'hui il faut le rédiger : « Toute la société doit travailler à l'amélioration morale et physique de la classe la plus pauvre. » Voilà son néo-catholicisme ; franchement, c'est une fraude pour bénéficier du sentiment religieux. (*Ennemi*, p. 281.)

Face aux individus de différentes classes, il emploie différents moyens pour justifier son système. Aux riches, il propose des argumentations philosophiques ; aux pauvres des histoires chrétiennes. Mais en tout cas, Saint-Simon accentue l'efficacité de la foi dans son système, y compris la religion :

Et en effet s'il s'adresse aux industriels, aux savants et aux artistes, il justifie son système par des considérations philosophiques et aussi en démontrant à leur égoïsme que les moyens d'améliorer la condition physique et morale de la classe pauvre ne sont pas autres que ceux qui tendent à donner un accroissement de jouissance aux classes

riches, mais près du peuple sa forte ressource, c'est d'interpréter le christianisme et de se substituer à lui. Tactique mémorable ! Ce calculateur, pour conduire les hommes, estimait l'appel à la foi plus efficace que l'appel au raisonnement.

La religion, pour lui, c'est une invention humaine, la seule nature d'institution politique qui tende à l'organisation générale de l'humanité. (*Ennemi*, p. 281.)

Barrès dénonce ici une manipulation qui semble le dégoûter : Saint-Simon use d'une « tactique » qui ne peut convenir à l'esprit de Barrès, et qui consiste à faire entendre à chaque classe ce qui lui convient. Contrairement à Saint-Simon, et il le dit en dernière partie de citation, la religion pour lui tend à l'universel, et ne peut donc répondre à des intérêts particuliers.

3.1.3 La sensualité et la religion dans *Du sang, de la volupté et de la mort*

Dans le texte « De la volupté dans la dévotion », qui est publié pour la première fois sous le titre *De la dévotion dans l'amour* dans *Le Journal* du 28 avril 1893, Barrès aborde un livre venant d'être publié au début de 1893 qui s'intitule *Une âme princesse*, réponse à son roman *L'Ennemi des lois*. Dans *Une âme princesse*, l'auteur Pol Demade décrit l'amour platonique d'un homme marié pour une autre femme qu'il réussit à aimer idéalement en se soumettant aux lois des églises, tandis que dans *L'Ennemi des lois*, Barrès met son héros André Maltère dans la position de se révolter contre les lois, y compris les lois de la religion. Barrès critique le livre de Pol Demade dans *De la volupté dans la dévotion*. Il doute du mélange de la volupté et de la dévotion chez le héros dans *Une âme princesse* :

M. Pol Demade juge que le catholicisme, loin de refroidir le cœur humain, en attise puissamment la flamme. Se soumettre à la loi ! Voilà le cri de ce catholique passionné, le secret où gît selon lui la plus ardente volupté [...]

Le dirai-je ? Ces pointes extrêmes du catholicisme, cet amour charnel qui, dans sa défaillance, s'enlace et se fait porter par l'amour divin, ces mélanges sensuels et

religieux me sont suspects. Quelque chose d'équivoque m'attire et me repousse.⁶⁴

Un peu plus loin du texte, il admet le rôle du christianisme dans la vie des hommes, mais il emploie le mot « nuancer » pour décrire ce rôle de la religion, ce qui montre quel est son esprit religieux à cette époque-là : un attachement réservé vis-à-vis de la religion. L'amour, à ses yeux, est un terme grandiose, qui peut même « assurer la perpétuité de l'espèce ». Mais l'union de l'amour charnel et de l'amour divin est un état idéal, souvent accompagné d'un « brisement de cœur » :

Après un débat assez abondant, on s'accorda sur ceci que l'influence du christianisme nuance toute notre conception de vie. C'est un phénomène d'atavisme auquel aucun de nous n'échappe. L'amour, tout en conservant son utilité pratique et bien qu'il donne encore quelques instants pour assurer la perpétuité de l'espèce, a pris une forme religieuse, une exquise idéalité. La plupart de nous s'efforcent d'y faire pénétrer la notion religieuse du sacrifice, du divin. Et je le sentis toujours comme un brisement de cœur. (*Du sang...*, p. 395-396.)

Il relate alors l'histoire d'un prêtre qu'il rencontre à Rome et qui devient son ami. Quand ils visitent ensemble l'église della Vittoria, Barrès éprouve la ferveur du prêtre devant la sculpture *l'Extase de Sainte Thérèse* du Bernin :

Un jour que nous passions devant l'église della Vittoria, il m'invita à contempler la fameuse *Sainte Thérèse* du Bernin, - grande dame autant que sainte, évanouie d'amour et défaillante d'un alanguissement tel qu'en aucune alcôve il n'en est de plus voluptueux. Je ne fus pas à demi surpris qu'il éprouvât devant une telle personne la ferveur que me révélaient son agenouillement et sa prière. (*Du sang...*, p. 397.)

Cette sculpture rappelle au prêtre une jeune fille qu'il aima dans sa jeunesse. Voici ce

⁶⁴ Maurice Barrès, *Du sang, de la volupté et de la mort*, in *Maurice Barrès, romans et voyages*, Tome I, Paris, Robert Laffont, 1994 [1894], p. 394-395.

que le prêtre dit à Barrès sur son comportement :

[...] Chaque fois que je passe devant une image qui me laisse contenter le souvenir que j'ai gardé de cette délicate complice, sans m'écarter de mes préoccupations religieuses, je renouvelle ma prière. La *Sainte Thérèse* du Bernin, par ses allures de grande dame amoureuse et de sainte passionnée, convient particulièrement pour élever jusqu'à l'extase pieuse ce qui demeure en moi de tendresse ou de complaisance humaine. (*Du sang...*, p. 397.)

Dans la figure du prêtre, Barrès trouve une sorte de sensualité mêlée à l'esprit religieux, et comme il l'a dit, il y a un brisement de cœur dans le mélange de la volupté et de la dévotion : « Et voilà, conclut mon narrateur, ce qu'est, tout au fond, le néo-catholicisme : une façon de mêler la sensualité à la religion. Au fond de cette piété indifférente du dogme, il y a le goût du brisement du cœur : une volupté, mais à peu près dépouillée de bassesse. » (*Du sang...*, p. 398.) Mais ici, Barrès semble confondre la conception du néo-catholicisme avec le mélange de la volupté et de la religion. Sur ce point, l'éditeur du premier tome de *Maurice Barrès, romans et voyages* invite à la prudence : « Participant à la très caractéristique renaissance du mysticisme des années 1890, le néo-catholicisme ne fut pas comme l'écrit Barrès qu'une « façon de mêler la sensualité à la religion.⁶⁵ » Selon la définition du *Dictionnaire de la langue française d'Émile Littré* (1872-1877), le néo-catholicisme signifie la doctrine qui tend à rapprocher le catholicisme des idées de la société moderne. Cette doctrine philosophique est répandue au XIX^e siècle par l'historien et sociologue Philippe Buchez qui tente de concilier catholicisme et socialisme. Mais pourrions-nous dire que dans ce texte Barrès donne sa propre compréhension du néo-catholicisme ou son néo-catholicisme, qui est « une façon de mêler la sensualité à la religion » (*Du sang...*, p. 398.).

⁶⁵ Note 155 du livre *Du sang, de la volupté et de la mort*, in *Maurice Barrès, romans et voyages*, Tome I, Paris, Robert Laffont, 1994, p. 1314.

À travers les textes ci-dessus, nous voyons que même si les traces de la religion sont présentées avec réserve et distance, elles se révèlent presque partout dans les romans créés au début de la carrière littéraire de Barrès. Nous les trouvons même dans ses romans politiques telle que sa deuxième trilogie *Le Roman de l'énergie nationale*.

3.1.4 L'esprit religieux de Barrès dans *Le Roman de l'énergie nationale*

A. La recherche de la liberté dans « la cité de Dieu »

Dans le roman *Les Déracinés*, les sept Lorrains quittent leur pays natal pour aller s'installer à Paris. Pour eux, Paris, c'est « la cité de Dieu »⁶⁶ où les rêves se réalisent et où la liberté existe, grâce à Dieu :

Dieu - la plus haute idée commune, ce qui relie, exalte les hommes d'une même génération - ne se fait plus entendre dans les départements, parce que leurs habitants n'osent plus écouter que l'administration. Il parle seulement dans les villes, ou mieux : dans la Ville. C'est bien ce que pressentaient nos lycéens de Nancy. (*Déracinés*, p. 524.)

Ici, « Dieu » se voit comme « la plus haute idée », c'est le tout puissant qui peut donner la liberté aux jeunes Lorrains qui cherchent à devenir « le jeune roi de l'univers » (*Déracinés*, p. 525.)

B. La discussion sur la question de la religion

Dans les *Déracinés*, les sept Lorrains discutent beaucoup sur la question religieuse et donnent leurs opinions sur la relation des idées religieuses avec les principes républicains. Roemerspacher trouve qu'il faut une religion pour la société et préfère l'union de la religion et de la science ; Saint-Phlin pense que cette union existe dans le catholicisme qui fait une grande partie de la tradition française malgré le fait que les catholiques soient chassés du gouvernement à cette époque-là ; mais

⁶⁶ Maurice Barrès, *Les Déracinés*, in *Maurice Barrès, romans et voyages*, Tome I, Paris, Robert Laffont, 1994 [1897], p. 524.

Suret-Lefort n'est pas d'accord avec l'opinion de Saint-Phlin et n'apprécie pas l'engagement politique mêlé avec les questions religieuses.

- Robespierre a raison, dit Rœmerspacher ; pour créer le devoir social, il faut une religion. Pas la religion d'un côté et la science ailleurs, mais l'une et l'autre se pénétrant. Seulement, à qui demander cette unité vitale ?

- Au catholicisme, dit Saint-Phlin.

- Le catholicisme en France, répliqua dédaigneusement Suret-Lefort, c'est les congrégations, le parti jésuite : immédiatement, vous serez impopulaires. Robespierre s'est tué à vouloir ressusciter Dieu et pourtant il avait pris ses précautions : « Prêtres ambitieux, s'écriait-il, n'attendez pas que nous travaillions à rétablir votre empire ! Une telle entreprise serait même au-dessus de notre puissance... »

Saint-Phlin surexcité l'interrompt :

- Tu réduis le catholicisme au cléricisme, état d'esprit éphémère entretenu par des taquineries administratives. Les catholiques, qu'on chasse le plus possible du gouvernement, contre qui l'on gouverne, sont des gens du type français, et on leur substitue le plus possible des protestants et des juifs, dont beaucoup possèdent encore des habitudes héréditaires opposées à la tradition nationale. (*Déracinés*, p. 653.)

On voit bien ici le personnage de Saint-Phlin chercher comme Barrès sans doute à extirper le catholicisme de ce que l'on en retient parfois, à savoir ce qu'il appelle les « taquineries administratives ». Plus étonnant et plus inquiétant, la capacité du personnage à faire fusionner « français » et « catholique », puisqu'il n'accorde ni aux protestants ni aux juifs cette caractéristique.

Un peu plus loin du texte, Saint-Phlin continue à traiter le thème du christianisme afin d'imposer son idée à ses amis. Il affirme encore une fois l'importance du catholicisme pour le développement de la science. De plus, à son avis, le catholicisme peut satisfaire les besoins de l'âme. Cette pensée religieuse de Saint-Phlin montre l'esprit de l'auteur qui la développera dans ses prochaines œuvres, surtout celles écrites dans les dernières années de sa vie, telles que *La Colline inspirée* et *La Grande*

Pitié des églises de France. Voici les phrases que Saint-Phlin annonce à ses amis :

Le ton de sacristie vous dégoûte. Mais les Homais, les Bouvard, les Pécuchet,⁶⁷ les professionnels de l'antichléricisme vous semblent-ils préférables aux bedeaux ? C'est dans leurs expressions élevées qu'il faut comparer le système scientifique et le catholique. Celui-ci fournit aux nations modernes une discipline morale que jusqu'à cette heure personne n'a pu dégager de la science. Pourquoi chercher autre chose ? La vérité, c'est ce qui satisfait les besoins de notre âme, comme une bonne nourriture se reconnaît à ce qu'elle assure notre prospérité physique. (*Déracinés*, p. 661.)

Pourtant, en ce qui concerne l'opinion de Saint-Phlin sur la religion, Rœmerspacher la conteste. Il admet la supériorité du catholicisme par rapport aux autres doctrines, mais il accentue en même temps l'importance de la raison qui se heurte de temps à autre à la religion.

- Pardon, dit-il, j'admets bien le catholicisme comme supérieur à toutes les doctrines révélées actuellement en cours ; il a fourni à l'humanité une discipline sociale incomparable. Mais que voulez-vous que j'y fasse si ma raison s'insurge contre un certain nombre de ses dogmes et si ces incrédulités partielles entraînent l'écroulement de tout l'édifice ! (*Déracinés*, p. 662.)

Quant à Suret-Lefort, il n'admet non plus le rôle indispensable de la religion dans la politique, du coup il n'est pas d'accord avec « le catholicisme administratif » (*Déracinés*, p. 662.) de Saint-Phlin : « Suret-Lefort, de qui la mémoire, véritable *Conciones*, est pleine de magnifiques appels religieux, se montre pourtant incapable de comprendre l'importance d'une théologie et que c'est la base de toute civilisation. » (*Déracinés*, p. 662.) Et puis, dans *L'Appel au soldat*, il y a aussi des allusions à Jésus et à ses affaires. Par exemple, quand les jeunes Lorrains, engagés

⁶⁷ Homais, Bouvard et Pécuchet, sont les personnages dans les romans de Gustave Flaubert.

plus ou moins dans le mouvement boulangiste, discutent la possibilité de purifier ou idéaliser le boulangisme, Rœmerspacher fait allusion à un épisode de la Bible. Dans l'Évangile selon saint Luc, il y a un texte sur les exigences de la vocation apostolique qui raconte le refus de Jésus à un disciple pour l'apostolat : « Un autre encore dit : “Je te suivrai, Seigneur, mais d'abord permets-moi de prendre congé des miens.” Mais Jésus lui dit : “Quiconque a mis la main à la charrue et regarde en arrière est impropre au Royaume de Dieu.”⁶⁸ » (Lc 9, 61-62) Selon Jésus, devenir disciple implique d'une volonté absolue et de prendre une distance avec les attachements affectifs et familiaux. Voici ce que dit Rœmerspacher en prenant l'exemple de Jésus :

- Mais enfin, lui expliquait quelques jours après Rœmerspacher, toujours porté à le mystifier, c'est une question de savoir si l'on doit repousser les bonnes volontés qui s'offrent. Une seule fois, et le fait n'est mentionné que par Luc, Jésus-Christ refusa quelqu'un pour disciple.⁶⁹

Plus loin du texte, quand Sturel et Saint-Phlin voyagent à Trèves, ils se plaisent à visiter les monuments publics sur cette terre bâtie sur « des couches superposées de civilisation » (*Appel*, p. 944.). Devant un bas-relief funéraire, Saint-Phlin dit à son ami :

« Que ce pays près de quinze siècles ait été la résidence d'évêques et d'archevêques électeurs, ce n'est pas une mauvaise condition pour la permanence des éléments latins. On dit que le désir de garder le fructueux pèlerinage de la “Sainte Tunique” a contribué à faire repousser la Réforme ; eh bien, un tel culte et cet attachement au catholicisme prouvent un sang où des globules fidèles s'accordent encore avec le sang d'Italie. » (*Appel*, p. 944-945.)

⁶⁸ *L'Évangile selon saint Luc 9, 61-62, La Bible de Jérusalem*, Les éditions du Cerf, Paris, 2011, p. 1743.

⁶⁹ Maurice Barrès, *L'Appel au soldat*, in *Maurice Barrès, romans et voyages*, Tome I, Paris, Robert Laffont, 1994 [1900], p. 826.

Ici, l'auteur fait allusion au pèlerinage de nombreux fidèles pour la Sainte Robe de Jésus déposée dans la cathédrale de Trèves. La Sainte robe, ou la Sainte tunique, est le vêtement porté par Jésus au Calvaire qui fait partie des reliques attribuées à Jésus. La robe de Trèves aurait été apportée en 327 à Trèves par sainte Hélène, mère de l'empereur Constantin, puis fut déposée dans un des autels de la Cathédrale en 1196 par l'Archevêque Jean.

C. La terminologie religieuse

Barrès emploie souvent des termes religieux dans *Le Roman de l'énergie nationale*. Il apparaît que ce vocabulaire, utilisé à dessein ou non dans les romans, montre que Barrès représente le monde, les événements, les décisions, etc. à travers une grille qui est fondamentalement religieuse. En effet, l'utilisation de ce vocabulaire à propos de personnes ou situations qui ne l'exigent pas est une des marques de fabrique de l'écriture et de la pensée de Barrès.

Nous prenons l'exemple des *Déracinés*, où l'esprit religieux de Barrès se montre non seulement dans la discussion du problème religieux des héros du roman, mais aussi dans la haute fréquence d'emplois des termes religieux. Par exemple, le mot « dieu » paraît de temps en temps dans le champ de vision des lecteurs. Pour les sept Lorrains qui viennent de s'installer à Paris, la ville représente « la cité de **Dieu** » (*Déracinés*, p. 524.). Quand ils décident d'organiser une association, ils visitent le tombeau de Napoléon pour y prendre la force et l'énergie. Saint-Phlin considère l'Empereur comme un homme « voulu par **Dieu** » (*Déracinés*, p. 615.). Vers la fin du roman, quand l'auteur raconte les funérailles de Victor Hugo, il décrit ce moment comme un moment d'élévation, un instant « où le cadavre présenté à la nation devient **dieu** » (*Déracinés*, p. 727.). En ce qui concerne le terme « dieu », nous voyons qu'il y a « Dieu » avec la première lettre en majuscules qui indique le Dieu chrétien. Mais il y a aussi le « dieu » en minuscules, ce qui montre la pensée polythéiste de Barrès. Cette pensée de Barrès évolue avec le temps. À la fin de sa vie, l'auteur préconise souvent les dieux antiques ou païens, tels que les Sibylles. Mais « Dieu » n'est pas le seul mot qui apparaît fréquemment, il y a aussi des mots tels que « paradis »,

« prophète » et « pèlerinage ». Après son installation à Paris, Sturel est attiré par une Orientale, Mme Astiné Aravian, qui lui raconte l'Orient. Elle est née dans les vallées de l'Euphrate et du Tigre qui « baignaient le **Paradis** terrestre ». Plus tard, quand les jeunes choisissent Napoléon comme leur « professeur d'énergie » (*Déracinés*, p. 608.), l'Empereur joue ici un rôle d'un « **prophète** » (*Déracinés*, p. 605.) qui montre une direction aux déracinés. La visite des jeunes au tombeau de Napoléon est qualifiée d'un acte du « **pèlerinage** » (*Déracinés*, p. 625.). Dans *Les Déracinés*, l'auteur mentionne aussi des noms des saints, par exemple, Jésus et Saint Ignace de Loyola, et des noms des groupes religieux tels que les « catholiques », les « protestants » et les « juifs ». Bref, à travers l'utilisation des termes religieux dans son œuvre, nous voyons l'aspiration religieuse ou la religiosité de Barrès. Du coup, nous voyons l'esprit religieux de Barrès qui s'insinue habilement dans son œuvre.

Quant à *L'Appel au soldat*, même s'il s'agit d'un roman politique, Barrès y emploie des termes de la religion, ce qui montre aussi la base de son éducation - catholique. Par exemple, l'utilisation du terme « pèlerin » et d'autres mots de la même étymologie dans le roman. Quand Sturel rencontre Boulanger pour la première fois à l'hôtel du Louvre, il y voit « un pèlerinage national » et comme un partisan du Général, il a envie de s'engager dans ce pèlerinage : « Ce qui l'énerve jusqu'à le pâlir un peu, c'est que cette chambre pourra devenir, selon la conduite des boulangistes, dont il est, un **pèlerinage** national. » (*Appel*, p. 818.) Quand Boulanger s'installe dans l'île de Jersey après le désastre du boulangisme, des fidèles possèdent encore de l'espoir en Boulanger et s'embarquent à Jersey pour une réunion dans le dessein de trouver une solution pour faire revenir leur groupe au centre de la politique. L'auteur du roman appelle ces partisans « les **pèlerins** de Jersey » (*Appel*, p. 1004.) ou les « **apôtres** » (*Appel*, p. 1000.). De plus, le terme religieux « salut » est également récurrent dans le roman. Dans *L'Appel au soldat*, Sturel s'engage dans le mouvement boulangiste pour deux raisons : le développement individuel et l'intérêt national. Il veut travailler avec le Général, parce qu'il croit que Boulanger peut faire bien pour la société dans sa cause : « - Mon Général, je ne me charge pas de les défendre. Je vous l'avoue, je garde dans mes yeux tant de scènes magnifiques où je les vis glorifier avec

énergie votre cause ; cependant, je n'ai rien à cœur que votre popularité et le **salut** national. » (*Appel*, p. 1014.) Quand le « salut public » n'est pas réalisé par le mouvement du boulangisme, Sturel se dit qu'au moins il a connu un développement personnel dans cet engagement : « Sturel revint à Paris, comblé des témoignages de l'exilé et de Mme de Bonnemains. Il ne rapportait aucune panacée pour le **salut** public, mais du moins une leçon très importante pour son développement propre. » (*Appel*, p. 1017.) Outre les termes « pèlerin » et « salut », il y a aussi d'autres mots qui s'enracinent dans la Bible. Par exemple, quand Renaudin écrit un article sur Boulanger qui peut permettre « aux boulangistes de lâcher leur Boulange, et au gouvernement de le fusiller comme un lapin » (*Appel*, p. 1021.), il est appelé « Judas » par les boulangistes : « - **Judas** ! Voilà **Judas** ! Le boulangiste Renaudin qui a vendu le chef dont il embrassait les bottes ! » (*Appel*, p. 1022.) Le mot « péché » est aussi un terme religieux. Vers la fin de la vie, la maîtresse de Boulanger, s'abîme dans son péché et regrette sa vie : « Et puis, très croyante, elle se désespérait de ne pouvoir pas régulariser sa situation et de quitter la vie en état de **péché** mortel. » (*Appel*, p. 1025.)

Dans *Leurs Figures*, comme dans les deux premiers volets du *Roman de l'énergie nationale*, Barrès emploie des termes religieux pour décrire les scènes de l'histoire, tels que « prophète », « coreligionnaire », « Judas », « prêtre », etc. Par exemple, quand l'affaire de Panama est révélée au public, Jacques de Reinach est chassé par les parlementaires, ses amis politiques, sa famille, et surtout son gendre Joseph Reinach. Mais auparavant, il joue le rôle d'un « prophète » et d'un « patriarche » dans sa cause.

Et puisque Joseph, sous sa redingote de la conférence Molé, cache les obstinations d'un **prophète** d'Israël, j'admets que ce baron **se sacrifia** comme **patriarche** pour sa tribu. Pourquoi n'eût-il pas ressenti des sortes de remords ? Il est très possible qu'il ait été si bon père que ne pouvoir supporter le tort qu'il allait causer à son gendre. (*Appel*, p. 1102.)

Au fur et à mesure de l'expansion de l'affaire de Panama, de plus en plus de politiciens sont impliqués dans le scandale. Quand Clemenceau est accusé par la Chambre, il est rejeté par ses « coreligionnaires » comme le cas de Jacques de Reinach : « De chasseur devenu gibier, déchiré par cette bombe dont il avait tout espéré, bloqué à la tribune, se propose-t-il de n'avoir plus d'amis ? Voici qu'après Burdeau il accuse Rochefort ! Ses **coreligionnaires** l'abandonnent. » (*Appel*, p. 1184.) Dans le chapitre « Suret-Lefort mange Bouteiller », il y a un texte qui aborde la relation parmi les « coreligionnaires » qui est pire que celle avec les adversaires :

Il faut reconnaître une grande vérité d'où naissent les amertumes des hommes de parti : un soldat déteste plus son lieutenant que le lieutenant de l'armée ennemie. Les intolérables dégoûts qui saturent bien vite un homme plongé dans la politique lui viennent moins de ses adversaires que de ses **coreligionnaires**. (*Appel*, p. 1201.)

De plus, le terme « Judas » qui est déjà apparu dans *L'Appel au soldat*, réapparaît dans *Leurs Figures*. Dans le roman, l'auteur mentionne l'affaire des faux papiers Norton : quelques documents importants soi-disant dérobés à l'Ambassade d'Angleterre sont des faux fabriqués par un certain Norton - un « Judas ». Voici la réaction de la nation sur cette affaire : « Quoi ! Dirait la nation, ils ne se bornent point à trafiquer de leurs mandats : c'est la France elle-même qu'ils vendent ! Je tolérais des panamistes, mais des **Judas**, holà ! » (*Appel*, p. 1176.) Il y a aussi d'autres mots religieux dans le roman. Par exemple, quand le nom de Bouteiller est noté sur la liste des « chéquards » (*Appel*, p. 1186.) que Sturel va révéler au public, l'ancien professeur de philosophie va chez Sturel pour lui demander d'ôter son nom sur la liste, mais voici le sentiment de son ancien élève : « Bouteiller semblait à son ancien élève, à son ancien **croquant**, un **prêtre** défroqué. » (*Appel*, p. 1189-1190.)

3.2 Jusqu'à la première Guerre : la défense des églises

Dans le cahier du 17 juillet 1907, Barrès exprime sa souffrance dans le monde et son rapprochement de la religion. Il prie Dieu de lui donner du courage, parce qu'il se sent en échec et se considère comme un isolé, à cause de l'imparfaite relation avec les autres et de l'insatisfaction de sa conduite politique. En se dépréciant, Barrès a de la douleur. Ainsi, il reprend les exercices spirituels de sa jeunesse décrits dans *L'Homme libre*. Alors, à l'âge de quarante-cinq ans, il ne se contente pas de faire seulement les exercices spirituels, il s'avance vers le catholicisme qui satisfait mieux ses besoins.

Après cette excursion, à quarante-cinq ans, je reprends donc l'Imitation qui me contentait (faut-il dire à quatorze ans ? *Les Psaumes de la Pénitence* à la Malgrange). En tout cas *L'Homme libre*. Amour pour la vie intérieure, remettre son cœur à la résignation dans la solitude, retirer son cœur. Quarante-cinq ans, c'est l'âge de faire notre conversion. Oui, le catholicisme encadrait, soulevait la vie. Ma souffrance des matinées de printemps, et ceci et cela me fait toucher l'importance de la vie ascétique. (*Cahiers*, t. XV, p. 178.)

En lui montrant une nouvelle vision du monde, la religion apaise la souffrance de Barrès. Dans un cahier en avril 1913, il décrit ainsi le prodige de la religion : « La religion donnait aux humbles ses fêtes, elle mettait dans leur vie une poésie, voire un spectacle, en y mêlant l'idée de soumission. C'était son prodige. » (*Cahiers*, t. XVII, p. 313.) En mai 1913, Barrès décrit ses activités spirituelles : méditer dans les lieux des ancêtres afin d'atteindre à un état d'oubli de soi. C'est-à-dire, il veut que son soi-même soit mis dans une dimension beaucoup plus large :

J'ai besoin d'aller me reposer, me recharger loin des mesquins effluves de la pensée, et de me délivrer pour un moment de moi-même en me reposant, en sommeillant sur le fonds héréditaire pour m'y recharger. Et n'ayant pas su me construire ou me trouver ma patrie véritable, je retourne aux lieux où se reforme en moi le sens de ma destinée. (*Cahiers*, t. XVII, p. 340.)

Et il réalise son rêve dans les églises où résident l'âme des ancêtres et l'amour fraternel des confrères. De plus, il a l'instinct de se pencher vers les choses qui conservent la mémoire des hommes. Du coup, son attachement aux édifices religieux se justifie : « Est-ce un travers. C'est un trait de mon esprit que je ne peux voir un paysage, un temple, une cité sans que je me demande quelles sont les pensées, les sentiments qui flottent là, quelle est l'âme que l'humanité à travers les âges y a créée. » (*Cahiers*, t. XVII, p. 339.) D'après lui, cette source spirituelle possède la force attractive de l'aimant qui fait se réunir les hommes et les guider sur les traces de la religion :

Je ne veux pas me détacher des forces spirituelles qui sont amassées dans les églises ; je ne crois pas que la civilisation puisse s'en détacher. Qu'est-ce que la religion ? Ils se convertissent. Ils ne disent pas à quoi. Ce sont des aiguilles qui se remettent d'accord avec l'aiguille aimantée. Ils retrouvent la direction. (*Cahiers*, t. XVII, p. 326.)

Dans les textes suivants, nous allons aborder la pensée religieuse de Barrès pendant la période de 1906 jusqu'à la première Guerre mondiale à travers ses livres publiés durant ce temps.

3.2.1 *La Colline inspirée*, livre de poésie religieuse

Dans les *Cahiers*, Barrès écrit : « J'avais chanté le lieu sacré de l'Alsace. J'ai voulu chanter le lieu sacré de la Lorraine. » (*Cahiers*, t. XVII, p. 279-280.) Son amour envers son pays natal le pousse à écrire un livre sur la Lorraine. De plus, l'évolution de sa pensée, selon Vital Rambaud, « amena Barrès autour de 1910 à se préoccuper de plus en plus des sujets à caractère religieux⁷⁰ » : ainsi naît *La Colline inspirée* qu'Albert Thibaudet considère comme « un magnifique livre de poésie religieuse⁷¹ ».

⁷⁰ Vital Rambaud, Introduction de *La Colline inspirée*, in *Maurice Barrès, romans et voyages*, Tome II, Paris, Robert Laffont, 1994, p. 567.

⁷¹ *Ibid.*, p. 565.

Dans le premier chapitre du roman, Barrès expose la nature de *La Colline inspirée* : fruit d'une méditation et d'une documentation qui prend plus de dix années de travail dès les premières notes dans ses *Cahiers* en 1902 à la publication définitive en 1913 : « Voici ce livre, tel qu'il est sorti d'une infinie méditation au grand air, en toute liberté, d'une complète soumission aux influences de la colline sainte, et puis d'une étude méthodique des documents les plus rebutants.⁷² » C'est un roman qui raconte l'aventure des trois frères Baillard qui voudraient devenir les chefs spirituels de la colline de Sion, mais c'est aussi un roman dans lequel s'exprime la propre pensée religieuse de Barrès.

Dans ce livre, il y a partout des références à la Bible, nous les analysons en trois thèmes suivants :

A. La figure de Job

Dans *La Colline inspirée*, Barrès fait des références à la Bible, soit à travers des citations directes, soit à travers des allusions ou des réécritures. La maîtrise des documents de la Bible dans ce roman montre bien l'étendue de sa culture religieuse. Quand le héros Léopold est obligé de rester dans la chartreuse de Bosserville à cause de la punition de l'autorité ecclésiastique, il se réfugie dans la lecture de la Bible pour y chercher un abri pour son âme.

La nuit qui devait être l'avant-dernière de son séjour, il prit l'Ancien Testament, et l'ayant ouvert au hasard il lut : *Il y avait dans la terre d'Us un homme nommé Job ; cet homme était intègre, droit, craignant Dieu et éloigné du mal. Il lui naquit sept fils et trois filles et il possédait sept mille brebis, trois mille chameaux, cinq cents paires de bœufs, cinq cents ânesses et de nombreux domestiques [...] (Colline, p. 594.)*

La citation provient du Livre de Job (Jb 1, 1-3), la vie de Job fait résonance par rapport à la vie de Léopold. Plus il continue sa lecture, plus son cœur palpite :

⁷² Maurice Barrès, *La Colline inspirée*, in *Maurice Barrès, romans et voyages*, Tome II, Paris, Robert Laffont, 1994 [1913], p. 581.

Cet homme d'Us, c'était lui [...] Comme Job, n'avait-il pas été riche, puis dénoncé, puis ruiné et enfin livré à la froide sagesse de ses collègues ? N'était-ce pas de lui qu'il avait été murmuré à l'évêché avec un âpre sentiment de jalousie : *Vous avez béni l'œuvre de ses mains, et ses troupeaux se répandent de tous côtés sur la terre* ? Oui bien, les Sœurs et les Frères de Sion s'étaient répandus à tous les coins de l'horizon, mais Dieu avait sacrifié son serviteur en disant : *Je te livre tout ce qui lui appartient*. Et successivement tous les messagers du malheur étaient venus le trouver. (Colline, p. 594-595.)

Léopold s'imagine lui-même comme Job, il comprend toute la douleur et la souffrance de Job.

D'un nouvel élan, il s'enfonçait dans sa lecture et sa douleur : *Je proteste contre la violence, nul ne me répond ; j'en appelle, nul ne me rend justice. Dieu m'a privé de ma gloire, il a enlevé la couronne de ma tête, il me démolit de toutes parts, il a arraché comme un arbre mon espérance*. (Colline, p. 595.)

Les compagnons de misère sympathisent. Et Léopold, persécuté par les supérieurs hiérarchiques, trouve un espoir dans l'histoire de Job, il croit qu'un jour la justice arrivera comme la justice pour Job dans la Bible :

Et l'esprit de Léopold, ramené au texte biblique, se délecte du dernier verset.
Jehovah bénit les derniers temps de son serviteur plus encore que ses premiers temps, et il posséda quatorze mille brebis, six mille chameaux, mille paires de bœufs et mille ânesses. Et il eut sept fils et trois filles [...] (Colline, p. 597.)

Après avoir trouvé un appui spirituel dans l'histoire de Job, Léopold prie Dieu de lui envoyer un signe pour qu'il retrouve la « confiance dans son cœur » (Colline, p. 599.). Quand il répète la phrase dans le Livre de Job : « Le Très-Haut m'a renversé dans la boue, je suis confondu avec la poussière et la cendre. Je crie vers toi, ô Dieu, et tu ne

m'exauce pas » (*Colline*, p. 599.), il sent une chose mystérieuse entrer dans sa chambre, qui est « près de lui, vivant et se mouvant, c'était abstrait comme une idée et réel comme une personne » (*Colline*, p. 599.). D'ailleurs, Léopold trouve son appui non seulement dans la vie de Job, mais aussi chez les saints fondateurs d'ordres :

Ils sont là une dizaine : Ignace de Loyola, avec ses premiers compagnons ; saint Romuald, le fondateur des Camaldules ; saint Bernard, favorisé d'une vision de la Vierge ; saint François d'Assise, instituteur des Frères Mineurs ; saint Benoît au Mont-Cassin ; saint Nicolas Albergate, chartreux, quand il reçoit le chapeau de cardinal ; enfin saint Thomas d'Aquin, qui meurt dans l'abbaye de Fossa-Nova. (*Colline*, p. 596.)

Et il trouve un phénomène constant dans la vie de saints : « la plus haute prospérité succède immédiatement aux pires catastrophes » (*Colline*, p. 597.).

B. La figure de Jésus

Dans *La Colline inspirée*, Léopold mentionne souvent le nom de Jésus et il se considère soit comme Jésus lui-même, soit comme son apôtre. Dans la période difficile, un jour Léopold voit des jeunes filles du village sortant de l'église entrer dans le jardin du couvent à côté de l'église. Elles rient, dansent et lui disent des gros mots. « Léopold jeta sur elles un regard pénétrant, et les reconnut comme les sœurs de cette populace de Jérusalem, qui faisait des génuflexions insultantes devant le Christ, au moment où les princes des prêtres le tenaient en leur pouvoir. » (*Colline*, p. 663.) Ici, c'est une allusion à la scène du couronnement d'épines à Jésus avant le crucifixion par les soldats dans l'évangile selon saint Marc : « Et ils lui frappaient la tête avec un roseau et ils lui crachaient dessus, et ils ployaient le genou devant lui pour lui rendre hommage.⁷³ » (Mc 15, 19) Léopold pense à Jésus et se considère même comme Jésus quand il subit des souffrances. Jésus, au cœur de Léopold, devient son modèle, sa consolation et son appui. Par exemple, quand il y a de moins

⁷³ *L'Évangile selon saint Marc, La Bible de Jérusalem*, Les éditions du Cerf, Paris, 2011, p. 1718.

en moins d'adeptes au cours de la lutte contre la hiérarchie ecclésiastique, « Léopold considérant combien il avait peu de monde autour de lui se disait que cela encore devait être ainsi et que le Christ n'en avait pas davantage au pied de sa croix » (*Colline*, p. 664.). D'ailleurs, il se croit apôtre de Jésus qui possède le pouvoir de guérir. Un jour d'hiver, Léopold se perd au milieu d'une tempête de neige et il est amené au château d'Étreval par un paysan. C'est un hiver extrêmement froid et il croit que c'est l'arrivée de l'Année Noire. Arrivé au château, il dit aux gens de la demeure : « - Ne craignez rien, dit-il, je viens marquer la porte de vos demeures, afin que la colère de Dieu ne s'exerce pas sur vous. » (*Colline*, p. 717.) Alors qu'un enfant a mal aux oreilles, il laisse croire qu'il a le pouvoir de le guérir, à l'image de ce que dit Jésus dans l'Évangile de saint Marc : « [...] Ils imposeront les mains aux infirmes et ceux-ci seront guéris.⁷⁴ » (Mc 16, 18). Ce qui est transposé dans le roman par Léopold de la façon suivante : « - Le Christ, dit-il, a donné à ses apôtres le pouvoir de guérir les malades, puisqu'il a dit : *Super ægros manus imponent et bene habebunt*. Attention, petit ! Je vais te guérir. » (*Colline*, p. 717.)

De plus, Vintras, le maître de Léopold, le considère aussi comme « le Christ nouveau » (*Colline*, p. 646.) et compare les sœurs autour de Léopold aux saintes femmes de Jésus, lors de son séjour dans la colline de Sion pour donner des enseignements à des adeptes. Il encourage les filles de Sion à continuer de protéger les trois frères comme l'ont fait les saintes femmes pour Jésus. Voici les paroles de Vintras qui pénètrent dans les cœurs des sœurs qui n'ont jamais entendu des choses aussi jolies pour agrandir leurs âmes :

Filles de Sion, persévérez avec courage, et un jour vos noms seront répétés avec respect et admiration [...] Si vous gardez les trois ministres du Très-haut comme les saintes femmes gardaient Jésus, on dira de vous ce qu'on a dit d'elles. Filles de Sion, je vous le déclare au nom du Seigneur : vous êtes grandes et belles devant Dieu... Je vous le dis : vous êtes les saintes femmes de Sion. Vous avez entendu insulter dans le Temple vos Pontifes. Eh bien ! Les saintes femmes n'entendirent-elles pas insulter Jésus ? Elles ne

⁷⁴ *L'évangile selon saint Marc, La Bible de Jérusalem*, Les éditions du Cerf, Paris, 2011, p. 1720.

l'abandonnèrent pas pour cela ; elles lui firent un rempart de leurs cœurs. (*Colline*, p. 650.)

D'ailleurs, l'image de Jésus est partout dans le roman. Par exemple, dans le chapitre « Ipse est Elias qui venturus est », Vintras, le maître spirituel de Léopold, se dit le prophète Élie, qui est confié par Dieu une mission de réformer l'Église, et ses fidèles disent souvent : « Voici le prophète Élie, l'organe de Dieu, qui va régénérer le christianisme. » (*Colline*, p. 603.) En fait, le titre du chapitre est une parole de Jésus à propos de Jean-Baptiste dans l'Évangile selon saint Matthieu : « Il est cet Élie qui doit revenir.⁷⁵ » (Mt 11, 14) Plus tard, alors que le paganisme de Léopold devient de plus en plus gênant pour l'institution ecclésiastique, un nouveau curé, le père Aubry est envoyé sur la colline de Sion afin de combattre l'hérésie. Ainsi désormais il y a deux chefs spirituels dans la colline : Léopold et le Père Aubry. Quand les deux chefs se rencontrent dans le couvent en haut de la colline, la guerre se déclare : « Voilà que s'affrontent deux puissances, l'étranger et l'indigène, ou même pourrait-on dire, le Romain et le Celte. Tout le pays est divisé. » (*Colline*, p. 637.) Dans la dispute des deux chefs, le Père Aubry crie directement : « Vade retro, Satana ! Retire-toi, Satan ! » (*Colline*, p. 636.). C'est la parole de Jésus en face de la tentation du diable au désert dans l'Évangile selon saint Matthieu (Mt 4, 10). De même qu'il cite Matthieu pour justifier son action contre Léopold :

Aussitôt des murmures désapprobateurs s'élevèrent contre l'Oblat, qui, sans se troubler, commença de se justifier en disant qu'il avait agi selon les paroles de saint Jean : « Si quelqu'un vient vers vous et n'apporte pas la vraie doctrine, ne le recevez pas dans votre maison et ne le saluez pas, car celui qui le salue participe à ses œuvres perverses. » Il s'appuyait encore sur un texte de saint Matthieu : « Si quelqu'un n'écoute pas l'Église, regardez-le comme un publicain et un païen. » (*Colline*, p. 636-637.)

⁷⁵ *L'Évangile selon saint Matthieu, La Bible de Jérusalem*, Les éditions du Cerf, Paris, 2011, p. 1655.

C. D'autres références bibliques

Dans le roman, l'auteur mentionne aussi d'autres figures de la Bible et emploie les images, les scènes et même les textes provenant des saintes Écritures. Par exemple, en route pour une visite à son maître Vintras, Léopold essaie de se persuader de son destin divin en se disant qu'il est un homme choisi de Dieu et en réfléchissant sur les paroles de Saint Paul :

Dieu est constant dans ses desseins. S'il a choisi jadis, comme l'a dit saint Paul, pour sauver le monde, ce qu'il avait de plus vil et de plus méprisable, pourquoi ne choisirait-il pas aujourd'hui, pour le renouveler, un malheureux, un coupable même, afin que les qualités de son opération divine en soient plus manifestes ? (*Colline*, p. 605.)

Ici, c'est une allusion à la première Épître aux Corinthiens : « Ce qui dans le monde est sans naissance et ce que l'on méprise, voilà ce que Dieu a choisi.⁷⁶ » (1 Co 1, 28) Chez Vintras, il entend les phrases qui correspondent à son âme profonde mais qu'il n'a pas le courage de prononcer : « Qu'est-ce qu'un évêque ? Rien, quand il n'a pas Dieu avec lui. Qu'est-ce qu'un pauvre être comme moi, quand il a Dieu avec lui ? Tout. Qu'est-ce que vous étiez, quand vous aviez Dieu avec vous ? Plus encore que moi. » (*Colline*, p. 608.) Cet appel de révolte invite Léopold à aller de plus en plus loin sur le chemin de Satan, parce qu'il croit que Dieu est avec lui, « et quand on a Dieu on ne peut pas avoir tort » (*Colline*, p. 608.). Après avoir reçu les instructions de Vintras, Léopold retourne dans sa colline inspirée et se déclare Pontife d'Adoration établi par Dieu, comme son frère François est déclaré Pontife de Sagesse, Quirin Pontife de l'Ordre. Voici les trois nouveaux pontifes pour la régénération de la religion locale, « la foi des populations primitives de cette terre » (*Colline*, p. 616.). De plus, la sœur Thérèse, une des fidèles de Léopold, est couronnée la fondatrice d'un nouvel ordre de femmes et s'appelle désormais Mme Léopold-Marie-Thérèse du

⁷⁶ *Première Épître aux Corinthiens, La Bible de Jérusalem*, Les éditions du Cerf, Paris, 2011, p. 1903.

Saint-Esprit de Jésus. Quand Thérèse chante le cantique des processions, Léopold la compare aux prophétesses de la Bible : Myriam, Deborah, Oulda et Noadja :

Et lui, en la regardant, il songeait aux prophétesses de la Bible, à Myriam, sœur de Moïse, qui fut une musicienne exaltée, chantant et menant, un tambourin à la main, le chœur des femmes dansantes, à Deborah, la vierge guerrière, que l'on appelait l'abeille d'Éphraïm et qui siégeait sous un palmier dans la montagne, à Oulda qui pardonnait ; à Noadja de qui l'on ne sait que le nom cité par Néhémie, et il demandait à cette âme favorisée de l'élever dans les voies du ciel. (*Colline*, p. 617.)

Myriam est une prophétesse et sœur de Moïse, qui conduit des chœurs de danse et chante la victoire des Israélites sur la traversée de la mer Rouge (Ex 15, 20-21). Dans le Livre des Juges, Deborah est une prophétesse et femme de Lippidot qui juge Israël, « elle siégeait sous le palmier de Débora entre Rama et Béthel, dans la montagne d'Ephraïm, et les Israélites montaient vers elle pour obtenir justice⁷⁷ » (Jg 4, 5). Oulda, dans la deuxième Livre des Rois, est la prophétesse de Jérusalem qui annonce le pardon de Yahvé au roi Josias, le 16^e roi de Juda et dont le royaume ne vit pas selon la Loi divine (2 R 22, 14-20). Noadja est aussi une prophétesse, mais on ne connaît que son nom qui est mentionné par Néhémie : « Souviens-toi, mon Dieu, de Tobiyya, pour ce qu'il a commis ; et aussi de Noadya, la prophétesse, et des autres prophètes qui voulurent m'effrayer.⁷⁸ » (Ne 6, 14) L'image de prophétesses que Léopold voit en Thérèse lui donne un espoir et une consolation, parce qu'il pense que Dieu est de son côté, non du côté des Oblats. Ici, la citation des noms de plusieurs prophétesses montre aussi la connaissance étendue de la Bible de Barrès.

De plus, après son retour, Léopold se met à préparer la procession du 8 septembre qui était une fête nationale au temps des ducs. Dans la procession, il préconise les idées qu'il a appris auprès de Vintas et qui le mènent vers l'invisible et le surnaturel. « Il semblait qu'il eût à son côté, tandis qu'il parlait, un des anges

⁷⁷ *Le Livre des Juges, La Bible de Jérusalem*, Les éditions du Cerf, Paris, 2011, p. 350.

⁷⁸ *Le Livre de Néhémie, La Bible de Jérusalem*, Les éditions du Cerf, Paris, 2011, p. 670.

chargés des coupes remplies de la colère de Dieu, celui même qu'a vu l'apôtre de l'Apocalypse. » (*Colline*, p. 622.) Cette image de l'Apocalypse provient de la Bible qui raconte les sept fléaux des sept coupes :

Au ciel, s'ouvrit le temple, la Tente du Témoignage, d'où sortirent les sept Anges aux sept fléaux, vêtus de robes de lin pur, éblouissantes, serrées à la taille par des ceintures en or. Puis, l'un des quatre Vivants remit aux sept Anges sept coupes en or remplies de la colère du Dieu qui vit pour les siècles des siècles.⁷⁹ (Ap 15, 5-7)

Quand il est submergé dans sa rêverie, les curés et d'autres gens de pouvoir qui participent à la procession se retirent successivement. En les regardant partir, Léopold n'éprouve aucun bouleversement et il console Quirin en citant une phrase de l'Épître aux Romains (Rm 8, 31) : « - Mon frère, *Si Deus pro nobis, quis contra nos ?* Si Dieu est avec nous, qui sera contre nous ? » (*Colline*, p. 624.) Ici, les références à la Bible montrent à nouveau la confiance de Léopold en sa cause, parce qu'il pense qu'il est en train de mener une cause divine soutenue par Dieu et l'armée des anges. Cela expose également la solidité de l'éducation religieuse de l'auteur, qui apprend les textes bibliques par cœur.

Quand le groupe de Léopold est abandonné par la plupart des habitants, ils subissent une forte répression de l'Église, tandis que les habitants n'hésitent plus à les insulter. Sous les injures, Léopold garde toujours son sang-froid, parce qu'il croit être béni par Dieu : « - *Stemus simul* [...] Allons ensemble devant le juge. Quel est celui qui se déclare mon adversaire ? Qu'il approche de moi. Le Seigneur Dieu est mon secours. Qui osera me condamner ? » (*Colline*, p. 662.) Ce qu'il dit est un texte d'Isaïe : « Il est proche, celui qui me justifie. Qui va plaider contre moi ? Comparaissons ensemble ! Qui est mon adversaire ? Qu'il s'approche de moi ! Voici que le Seigneur Yahvé va me venir en aide, quel est celui qui me condamnerait ?⁸⁰ » (Is 50, 8-9) Plus tard, après la mort de François et l'abandon de Quirin, Léopold vit de

⁷⁹ *L'Apocalypse, La Bible de Jérusalem*, Les éditions du Cerf, Paris, 2011, p. 2045.

⁸⁰ *Isaïe, La Bible de Jérusalem*, Les éditions du Cerf, Paris, 2011, p. 1313.

petits travaux, mais la vie matériellement difficile ne le dénature pas.

Excédé, abaissé, il se tourne avec d'autant plus de force vers les solitudes du ciel ; il y guette les signes qui vont annoncer l'intervention vengeresse de Dieu ; et la pensée de sa colline le remplit, comme la pensée du tabernacle remplissait l'âme de David au désert.
(*Colline*, p. 697.)

Ici, l'auteur compare la colline de Léopold au tabernacle de David mentionné dans le Deuxième Livre de Samuel. Le tabernacle, un coffre qui contient les tables de la Loi données à Moïse sur le mont Sinaï, est l'Arche d'Alliance que le roi d'Israël David fait transporter à Jérusalem comme le signe de la présence de Dieu (2 S 6, 12-15).

Bref, à travers les citations, les réécritures et les références à la Bible dans *La Colline inspirée*, Barrès montre ses riches connaissances de l'Écriture sainte, et sa pensée religieuse s'exprime aussi chez Léopold, le héros du roman. Selon Vital Rambaud, derrière « le mystère de Léopold Baillard », c'est en effet dans toute sa richesse et sa complexité, le mystère de Barrès lui-même qui se donne à lire dans *La Colline inspirée*.⁸¹ Mais, il faut faire attention : c'est tout de même l'histoire d'hérétiques qui se mettent en marge de l'église et que celle-ci condamne ; c'est aussi une méditation sur le fond païen du christianisme. L'auteur prend quand même une distance à la religion.

3.2.2 La campagne de défense des églises : *La Grande Pitié des églises de France*

A. La campagne de Barrès

En février 1913, Barrès expose dans son cahier son intention d'écrire *La Grande Pitié des églises de France* qui devait paraître chez Émile-Paul un an plus tard en février 1914 :

⁸¹ Vital Rambaud, Introduction de *La Colline inspirée*, in *Maurice Barrès, romans et voyages*, Tome II, Paris, Robert Laffont, 1994, p. 571.

Je ne faisais pas une opération politique, je cherchais la satisfaction la plus intime de mon sentiment vrai. Et comme mon but en écrivant ces pages n'est pas non plus de poursuivre une thèse politique mais de communiquer mon sentiment qui, j'en suis sûr, est utile et vrai, j'indique les impressions, les sentiments qui ont forcé, amené en moi cette idée. (*Cahiers*, t. XVII, p. 289.)

Son but n'est pas de servir sa campagne de la défense des églises en France, mais de satisfaire son sentiment vrai et profond. Philippe Barrès écrit dans la notice de *L'Œuvre de Maurice Barrès* :

J'ajouterai que de tous ses ouvrages, *La Grande Pitié des églises de France* était peut-être celui auquel mon père tenait le plus... Il conserva toujours un certain goût pour ces pages, comme pour telles pages du temps de la guerre, parce qu'elles exprimaient ce qu'il y avait de plus profond en lui.⁸²

Au point de vue de Maurice Barrès, la religion est une partie de l'attribut de l'homme et débarrasser la religion de la vie, c'est enlever une partie de l'esprit de l'homme : « Le sentiment religieux est un des attributs distinctifs de l'homme. Il est profondément gravé dans le cœur. » (*Cahiers*, t. XV, p. 258.) Ainsi, l'église exprime une spiritualité hors de raison qui s'enracine dans la profondeur de l'âme des êtres humains. Mais comment l'expliquer dans cette œuvre ? Barrès donne la réponse dans son cahier : « L'église est une expression, une interprétation de l'inexprimable. Comment pourrais-je chercher à éclaircir avec des mots et des explications ? Aller jusqu'au bout de soi-même. » (*Cahiers*, t. XVII, p. 290.) Par cela, ce livre sur la religion correspond aussi à l'axe de la pensée de Barrès : la quête de soi-même. Et puis, il explique comment il goûte les églises : « Je respire le divin dans l'église. Et il y a encore autre chose. Mais je m'y perdrais. Ceci est un choix, ceci est l'excellent, ceci ne me noiera pas, mais en me dépassant me portera. » (*Cahiers*, t. XVII, p. 290.)

⁸² Philippe Barrès, Notice de *La Grande Pitié des églises de France*, in *L'Œuvre de Maurice Barrès*, Tome VIII, Paris, Au Club De l'Honnête Homme, 1966, p. 7.

Son soi-même y trouve sa source inépuisable et le sens du soi-même de Barrès est élargi dans l'église. De plus, ce livre montre un épisode important pour Barrès dans l'histoire de la France : la campagne pour sauver les églises parce qu'elles font partie du patrimoine architectural et culturel de la France. À ce moment-là, la vie politique est dominée par la querelle religieuse : la loi de 1901 expulse les congrégations et les ordres religieux enseignants. En 1905, la loi de la Séparation des Églises et de l'État supprime le Concordat en vigueur depuis 1802, ce qui transfère les églises et les autres édifices culturels à la propriété des communes, et les autres biens du clergé à la propriété de l'État. Ainsi, les prêtres ne sont plus dans leurs églises que les occupants sans titres d'immeubles communaux. Mais la mise en application de la loi suscite beaucoup de débats et quelques violences. Réélu député en 1906 par le premier arrondissement de Paris, Maurice Barrès intervient souvent dans les débats pour la conservation des églises de village. En décembre 1906, il déclare publiquement à la Chambre la défense du catholicisme et plaide trois fois pour les églises devant l'Assemblée, ces discours sont ramassés dans le livre intitulé *La Grande Pitié des églises de France*.

Le livre de *la Grande Pitié des églises de France*, écrit M. Victor Giraud dans son *Maurice Barrès* (Hachette, 1922), s'est munie de ses pièces justificatives, l'histoire intérieure et extérieure de la campagne que, six années durant, M. Maurice Barrès a poursuivie, au Parlement et dans la presse, en faveur des églises, que la haine imbécile de quelques sectaires aurait voulu vouer à la destruction et à la ruine.⁸³

Après la loi de Séparation des églises et de l'État, la thèse gouvernementale qui prévaut en jurisprudence est la suivante : « Les communes propriétaires peuvent entretenir les églises, mais n'y sont pas obligées : elles sont libres de ne faire aucune dépense d'entretien. Si l'édifice est en trop mauvais état, elles n'ont qu'à le

⁸³ Philippe Barrès, Notice de *La Grande Pitié des églises de France*, in *L'Œuvre de Maurice Barrès*, Tome VIII, Paris, Au Club De l'Honnête Homme, 1966, p. 5-6.

désaffecter, et, s'il menace ruine, qu'à le démolir.⁸⁴ » C'est un cauchemar pour les églises ! Le gouvernement semble alors vouloir priver les Français de la vie religieuse. À cela, Barrès répond par des discours pleins de force : ce qu'il considère comme des attaques contre l'essentiel de l'humain et du spirituel ne gagnera pas. « En vain, deux équipes s'acharnent sur notre Lorraine ; des Prussiens qui détruisent notre langue ; des sectaires qui veulent détruire notre religion, c'est-à-dire le langage de notre sensibilité. » (*Pitié*, p. 14.) Après la loi, l'inventaire des meubles les plus précieux qui garnissent les églises est mis en œuvre : vitraux, statues, chasubles, reliquaires, etc. Mais la liste est loin d'être complète. On sauve seulement les églises, qui apparaissent les plus précieuses, historiquement et artistiquement. Quant aux autres, elles sont plus ou moins laissées à l'abandon. Sous le régime du Concordat, pour l'entretien du culte, une subvention spéciale est envoyée dans le but de la réparation des églises, et les communes sont ainsi obligées de s'exécuter. Deux ans plus tôt, la Chambre commence à examiner la situation des églises, mais elle s'aggrave au fil du temps.

En voyant les scènes tristes de la démolition des églises, Maurice Barrès ne peut pas rester indifférent. Il écrit une lettre publique à M. Briand, le président du Conseil, le 4 janvier 1910 dans laquelle il rappelle que les églises non seulement appartiennent au patrimoine français, mais que la volonté de distinguer entre les monuments est un leurre, un mensonge.

Nos églises sont au premier rang de nos richesses de civilisation. Nous les avons reçues de nos aïeux, nous devons les transmettre à nos fils, nous n'avons pas à nous laisser étourdir par ceux qui les déclarent inutiles. Tous les hommes de culture en France et à l'étranger refusent d'admettre qu'il se trouve un gouvernement assez barbare pour détruire ces sources de vie spirituelle. N'allez pas me dire que vous sauvegardez les églises les plus précieuses. Qui donc peut juger de leur prix, et la plus modeste n'est-elle pas infiniment précieuse sur place ? (*Pitié*, p. 19-20.)

⁸⁴ Maurice Barrès, *La Grande Pitié des églises de France*, in *L'Œuvre de Maurice Barrès*, Tome VIII, Paris, Au Club De l'Honnête Homme, 1966 [1914], p. 15-16.

Son courrier provoque une émotion générale chez les Français désireux de protéger les églises. De toutes parts on lui envoie des lettres pour l'encourager et lui donner de nouvelles informations sur l'état des églises. Mais Briand apporte une réponse très décevante à Barrès le 24 février 1910, un mois plus tard :

Il m'est impossible d'admettre avec vous que le culte cessera peu à peu d'être célébré dans les églises catholiques et que par suite de cet abandon la figure physique et morale de la terre « française » se trouvera transformée... Vous n'ignorez pas, du reste, que, grâce à une prescription spéciale de la loi de Séparation, les églises présentant une réelle valeur historique ou artistique doivent être classées. (*Pitié*, p. 23.)

Briand cherche à minimiser les conséquences de sa politique et cherche à montrer à Barrès qu'à toutes les époques et même sous le régime concordataire il y a des désaffectations d'église. Cette opinion représente généralement l'attitude du gouvernement français à ce moment-là. L'autorité ne se préoccupe pas de sauvegarder les intérêts publics de tous les Français. « Aujourd'hui, dans leurs églises, les catholiques sont, d'après votre mot saisissant, de "simples occupants sans titre" ; les monuments religieux sont livrés au bon vouloir des municipalités. » (*Pitié*, p. 25.) Des gouvernants prétendent qu'ils ne sont pas ennemis des églises, mais que le moment n'est pas venu de les défendre. Barrès s'inquiète de leur passivité : « Et c'est en vain que je leur parle de la pluie, du vent, des gouttières et de la foudre ; ils regardent ailleurs, prennent de grands airs sagaces. » (*Pitié*, p. 87.) Il voit dans leur attitude le désir de remplacer l'Église par l'école, par l'ambition personnelle. Alors, Barrès sait qu'il ne peut pas compter sur le gouvernement et il commence sa campagne à la Chambre en vue d'attirer l'attention du plus grand nombre.

Le 16 janvier 1911, Maurice Barrès prononce son premier discours sur le péril des églises à la tribune. Il parle d'abord de la lettre publique qu'il a adressée à Briand pour lui demander de prendre des mesures afin de protéger les églises. Ceci étant resté sans effets, les églises continuent de s'écrouler. Mais « le sentiment religieux existe ; l'église du village est ce sentiment rendu visible [...] Respectez donc ces pierres

nécessaires au plein épanouissement de l'individu. » (*Pitié*, p. 57.) En se posant devant les faits, Barrès défend à cette tribune l'église de village sans « aucune considération tirée de la politique de parti ou de l'apologétique dogmatique » (*Pitié*, p. 57.). « Je veux démontrer qu'en ce qui touche cette question des églises, la pensée du gouvernement est encore en formation. » (*Pitié*, p. 41.) Ses propos sont soutenus par une enquête préalable. Par exemple, à Lignières, sans maintien de l'église, le maire fait même fermer l'église sous prétexte de la sécurité. Et à Méricourt, dans le Pas-de-Calais, le curé offre d'effectuer la restauration de l'église avec ses propres moyens, alors que le Conseil municipal lui refuse cette possibilité. Tous ces faits constituent la base réelle de son argumentation, qui tend à prouver que la situation des églises est incertaine et dangereuse, que le péril est vrai et grave. Ainsi, il demande la sauvegarde de toutes les églises, sans distinctions. « Où trouverons-nous, si l'Église est fermée, cette satisfaction qu'elle donnait à l'inquiétude mystique, cet apaisement de l'angoisse profonde et, pour tout dire d'un mot, cette espèce de discipline du fond redoutable de l'âme ? » (*Pitié*, p. 53.) Le discours de Barrès connaît un assez fort retentissement : il reçoit ainsi de nombreuses lettres de quatre coins du pays. « Ces lettres composent un magnifique plaidoyer pour l'Esprit contre la Bête et donnent une idée de l'émotion publique en faveur des églises. » (*Pitié*, p. 67.) Certains expriment leur accord de fond, d'autres fournissent des informations sur l'écroulement de certaines églises, on lui propose même de constituer une société qui réunirait les sommes pour les églises. Mais il y est opposé, parce qu'il pense que les églises appartiennent au catholicisme et à la France et qu'il ne souhaite pas créer un privilège en faveur des riches. « C'est la nation qui a des devoirs et des droits, à côté du clergé, envers les églises de France, et je me donne pour mission de le rappeler à la nation. » (*Pitié*, p. 72.)

Le 25 novembre 1912, Maurice Barrès prononce son deuxième discours devant la Chambre. Le thème de son discours est d'appeler le gouvernement à assurer la conservation des monuments religieux, puisque « l'ensemble de nos églises et de nos monuments d'architecture religieuse constitue un trésor national qu'il y a lieu de sauvegarder ». (*Pitié*, p. 103.) Toutes les églises sont précieuses et possèdent leur

propre style. Le premier point de Maurice Barrès dans son deuxième discours est d'appeler le gouvernement à élargir le classement : classer en bloc toutes les églises jusqu'à l'année 1800.

L'église nous attire tous, elle attire le fidèle, et celui-là même qui n'a pas la foi ou qui, du moins, ne se repose pas dans la tranquille possession de la certitude. L'un y trouve l'espérance et l'autre plus que le souvenir. En jetant par terre les églises, vous ne renoncez pas seulement aux idées dogmatiques qu'elles renferment, vous renoncez aux pensées libres, aux impulsions profondes qu'elles éveillent depuis des siècles chez un homme de chez nous. (*Pitié*, p. 121.)

Dans la séance, il dépose sur le bureau de la Chambre la pétition qui contient presque les noms les plus illustres de la France. Cette pétition pour la sauvegarde des églises est initiée par deux peintres de tableaux religieux - Paul et Amédée Buffet que Barrès reçoit un matin dans son cabinet de travail. Voici le contenu de la pétition :

« Profondément émus par de nombreuses et récentes destructions d'humbles églises, sans style peut-être, mais pleines de charme et d'émouvants souvenirs, de pittoresques calvaires et de vieux cimetières, nous venons nous grouper, artistes et écrivains de toutes croyances, sans distinction de partis, qui avons trouvé auprès de ces modestes sanctuaires tant d'émotions et de sensations d'art, pour protester et demander au Parlement qu'une protection analogue à celle des monuments historiques, des sites pittoresques et des réserves artistiques, leur soit attribuée. Nous voulons conserver ces restes du passé, ces sources de vie spirituelle ; nous voulons sauvegarder la physionomie architecturale, la figure physique et morale de la Terre de France [...] » (*Pitié*, p. 73.)

Cette pétition annonce l'émotion commune des artistes : peintres, sculpteurs, architectes, archéologues, etc. En outre, l'Académie française, l'Académie des Beaux-Arts, l'Académie des Sciences morales, l'Académie des Inscriptions, l'Institut quasi à l'unanimité, s'inscrivent également. Selon Barrès, la pétition permet aux

Français de s'unir malgré leurs différences.

Le 13 mars 1913, Maurice Barrès prononce son troisième discours sur la sauvegarde des églises de la France. Depuis deux ans, la question des églises a évolué. On ne discute plus de savoir s'il faut sauver les églises, mais comment les sauver. Barrès recommande de briser la résistance des municipalités qui refusent la sauvegarde des églises, par le simple moyen de classer toutes les églises construites avant 1800. En même temps, Barrès appelle le gouvernement à intervenir et à donner aux églises une situation légale. Après son discours, le résultat du vote sur sa proposition est de 201 voix pour et 311 contre. Mais c'est déjà tant bien que mal un progrès, et *Le Temps* du lendemain, le 15 mars 1913, souligne une presque victoire : « M. Barrès n'a pas obtenu complètement gain de cause : il a tout de même gagné la partie. » (*Pitié*, p. 153.)

Après quelques années de lutte contre l'écroulement des édifices religieux, Barrès voit un résultat positif : « la Bête » qui veut ruiner les églises de France est discréditée. Mais son pouvoir n'est pas encore perdu : on refuse de constituer le fonds de secours pour les églises ; on tolère que certaines communes refusent l'argent des catholiques destiné à réparer les églises ; on laisse aller le refus du classement d'édifices par les 50% des municipalités. D'après Barrès, les gens qui conspirent contre tous les monuments de la vie spirituelle, jettent bas des principes et certaines lois de l'âme. Mais ils vivent quand même dans une société inséparable de la religion.

Ces antichrétiens vivent dans une société toute formée par le catholicisme ; ils classent leurs idées selon le catholicisme ; ils sont eux-mêmes compris et interprétés par une société catholique ; ils bénéficient de l'atmosphère, et leur noblesse morale, que des observateurs superficiels seraient tentés de prendre pour une qualité naturelle, ils la reçoivent de l'Église même. (*Pitié*, p. 179.)

Depuis quatre ans, Barrès se bat et considère qu'il n'y a qu'un seul moyen d'arrêter le délitement de la religion : le maintien de la vie religieuse. Donc, il appelle tous les esprits à défendre les églises pour l'avenir de la France, ce que l'on voit bien dans une

de ses lettres à son ami Charles Le Goffic dans un élan lyrique : « Il faut que tous les esprits se tournent vers les grandes murailles menacées et se groupent sous elles ; il faut que l'Intelligence tout entière vienne au secours des églises [...] Nous défendons moins le passé que l'avenir. Parlons clair et net, nous défendons l'éternel. » (*Pitié*, p. 179.) À la fin de sa lettre, il écrit : « Alors devant ces églises, çà et là, demi-désertées, demi-écroulées, je me surprends à murmurer la grande vérité, le mot décisif : les églises de France ont besoin de saints. » (*Pitié*, p. 181.) Mais en somme, la campagne de Barrès a reçu le soutien de quatre coins du pays. Par exemple, le 31 décembre 1913, le Cardinal de Montpellier envoie un télégramme à Maurice Barrès pour le remercier de son action : « Au nom des prêtres réunis autour de moi par les cérémonies de ce jour et en mon nom, je vous remercie de ce que, au Parlement et dans la Presse, vous faites pour nos églises. Nous sommes les interprètes de leur reconnaissance. » (*Cahiers*, t. XVIII, p. 55-56.)

B. Les raisons de sa défense des églises

Face à l'écroulement des églises, Barrès devient un fervent défenseur du catholicisme, alors que lui-même n'était pas d'abord un croyant austère. En 1911, Barrès écrit dans son cahier sa résolution de sauvegarder les églises : « Les églises sont en danger ; l'établir par des faits. Je vais exposer les faits et prouver qu'on jette bas les églises. » (*Cahiers*, t. XVII, p. 70.) Et dans le même cahier, il écrit aussi qu'il ne défend pas le catéchisme lui-même, mais une expression du sentiment religieux : « Ce que je défends et veux sauver, ce n'est pas un catéchisme, mais c'est un ensemble de sentiments qui s'expriment tant bien que mal par ce catéchisme et qui pour ce moment ne s'expriment que par lui. » (*Cahiers*, t. XVII, p. 72.) En fait, ce qu'apprécie Barrès dans la religion, c'est sa fonction d'élever la spiritualité et sa capacité de contenir tous les sentiments. Il ne s'intéresse jamais aux dogmes religieux. Aux yeux de Barrès, les églises sont des endroits où les hommes peuvent trouver la consolation. Elles offrent une force constante dont les individus ont besoin. Ainsi, il dit qu'il ne les défend pas au nom des catholiques, mais comme gardien de cette force :

Je défends l'église, non pas comme catholique qui va pieusement prier sous sa voûte, mais comme gardien d'une idée mystérieuse et d'une force émouvante que tant d'individus appellent à leur secours. L'église, et je dirais ceci d'un temple protestant avec la même sincérité, est le lieu où des êtres humains vont chercher l'oubli de leur détresse et de leurs inquiétudes. (*Cahiers*, t. XVII, p. 193.)

Il y a de nombreuses raisons justifiant la défense des églises en France de Barrès, et les deux raisons qu'il mentionne le plus souvent est : le besoin de l'individu et l'intérêt de la nation. Au point de vue de Barrès, « la religion, c'est le moment où le raisonnement se prolonge en intuition » (*Cahiers*, t. XVIII, p. 35.). Ainsi, on peut dire que le sentiment religieux fait partie de la nature des hommes. Du coup, la religion est indispensable pour l'individu. Le 17 décembre 1910, Barrès dit pourquoi il veut défendre les églises au cours de son interview dans *L'Éclair* distinguant esthétique et vie intérieure : « Je ne défends pas les églises au point de vue de l'esthétique. Je les défends au nom de la vie intérieure de chacun et au nom de la civilisation... En défendant nos églises, c'est notre civilisation, notre formation héréditaire que je défends. » (*Cahiers*, t. XVI, p. 405.) En ce qui concerne l'intérêt des individus, Maurice Barrès l'explique clairement au « Figaro » du 26 mars 1911, et dit qu'il défend les églises parce qu'il en a besoin :

Je désire assurer le salut de nos églises qui sont cruellement mises en danger depuis la rupture du Concordat. Les raisons qui me déterminent sont très nombreuses et quand je vous les aurai énumérées je n'aurai pas épuisé le sentiment très profond où je les puise. J'aime les églises de France, les plus belles et les moins belles ; j'ai besoin qu'elles vivent.⁸⁵

À la Chambre, il défend le catholicisme pour son propre intérêt et l'intérêt de ses

⁸⁵ Maurice Barrès, Appendices dans *Mes Cahiers (février 1911 - août 1913)*, in *L'Œuvre de Maurice Barrès*, Tome XVII, Paris, Au Club De l'Honnête Homme, 1968, p. 382.

contemporains, parce qu'il pense que chacun trouve son parfait bien-être dans l'église. Voici ce qu'il dit sur cette motivation :

Je ne suis pas de ceux qui aiment dans le catholicisme une gendarmerie spirituelle ! C'est pour moi-même que je me bats. Une église dans le paysage améliore la qualité de l'air que je respire. Parfaitement ! Ce qu'il y a de plus vivant et de plus noble chez les gens de France et chez moi s'accroît dans l'atmosphère catholique. Chacun de nous trouve dans l'église son maximum de rendement d'âme. Je défends les églises au nom de la vie intérieure de chacun. (*Pitié*, p. 91.)

Outre la raison des besoins personnels des gens, selon Barrès, c'est aussi un devoir des citoyens de défendre les églises en France, parce que les édifices manifestent l'histoire d'un peuple. Par rapport à la foi, les églises sont plutôt liées à la civilisation.

Mais nous que la foi n'absorbe pas, nous avons à protéger les temples. « L'œuvre de la conservation des temples de Dieu est plus étroitement liée à la civilisation qu'à la foi elle-même. » On pourra détruire toutes les églises sans abolir la croyance dans le cœur d'un seul chrétien, mais on aura ruiné la merveille de l'art et l'histoire authentique de la nation. (*Cahiers*, t. XVI, p. 272.)

Le 7 février 1907, Barrès exprime dans un interview du *Matin* : « Le catholicisme a ceci d'excellent chez nous qu'il est tamisé, édulcoré, filtré par des siècles de culture spirituelle [...]»⁸⁶ » Alors, il défend le catholicisme menacé au nom de l'intérêt national, c'est son patriotisme qui le pousse à cette défense.

Je considère que la nationalité française est étroitement liée au catholicisme, qu'elle s'est formée et développée dans une atmosphère catholique, et qu'en essayant de détruire, d'arracher de la nation ce catholicisme si étroitement lié avec toutes nos

⁸⁶ Maurice Barrès, Appendices dans *Mes Cahiers (mai 1906 - juin 1908)*, in *L'Œuvre de Maurice Barrès*, Tome XV, Paris, Au Club De l'Honnête Homme, 1968, p. 429.

manières de sentir, vous ne pouvez pas prévoir tout ce que vous arracherez. (*Cahiers*, t. XV, p. 52.)

Pour lui, le catholicisme, c'est une partie du patrimoine de la France et les sources de la vie spirituelle, qui mérite d'être défendu. Et dans un cahier de 1910, Barrès accentue encore une fois l'importance du christianisme pour la société et surtout pour la civilisation :

Jésus-Christ étant la pierre angulaire et le pivot de l'édifice social, à mesure qu'il disparaît tout s'ébranle, tout s'écroule. Notre civilisation vit des réserves chrétiennes qui sont le riche héritage du passé. La foi religieuse avait tellement pénétré nos institutions qu'elles en conservent encore l'empreinte, malgré les efforts de l'impiété pour les faire disparaître. (*Cahiers*, t. XVI, p. 370.)

C. Comment défendre les églises ?

D'après Barrès, les églises sont des maisons de poésie et de vertu. Défendre les églises, aux yeux de Barrès, consiste à « défendre la grandeur, la noblesse, la beauté méconnues et bafouées, tous les éléments supérieurs de l'humanité » (*Cahiers*, t. XVII, p. 181.). Au fur et à mesure de l'application de la loi de Séparation en 1905, de plus en plus d'églises risquent de tomber en ruines, parce que la loi garantit seulement les églises classées au point de vue artistique. Mais évidemment, ce classement selon Barrès est largement discutable, puisque toutes les églises avant 1800 doivent être sauvées. D'après lui, n'importe quelles églises, les plus belles ou les plus humbles, servent à jouer le même rôle : la formation des âmes. Dans un cahier à la fin de l'année 1912, il écrit :

Les belles églises sont les chefs de la délégation. J'aime les belles églises de si bien faire paraître, de nous exprimer avant tant d'abondance et de force ce que nous disent les plus médiocres dès que nous leur prêtons attention. Il n'y a pas d'église laide. Les plus belles

et les plus médiocres sont des sœurs, avec la même âme, et parfois on est tenté de préférer les plus humbles, celles qui semblent plus abandonnées, avoir plus besoin de protection, ou plutôt d'intérêt. (*Cahiers*, t. XVII, p. 258-259.)

Mais comment défendre les églises ? Pendant sa campagne, Barrès indique un système de la coopération du triple. À son avis, quand les églises de France sont menacées de ruine, c'est l'État qui doit prendre la responsabilité de les sauver. Il est chargé de veiller à la conservation des choses publiques. « Spécialement, il préside aux grands intérêts historiques et artistiques du pays, à la haute vie morale de la nation. Il est le grand réparateur. À mon avis, c'est sur l'État que porte la principale responsabilité du sort de nos églises. » (*Pitié*, p. 114-115.) Mais la charge sera lourde, si l'État répare tout seul tous les monuments de l'architecture religieuse. Ainsi Barrès propose un système de la coopération du triple : l'État, les communes et les catholiques. L'État inscrit dans son budget une somme de subvention ; les communes votent et appliquent un fonds correspondant à la subvention de l'État pour la restauration des églises ; les catholiques ont le droit de provoquer à leurs frais la réparation des édifices religieux quand la commune refuse d'y procéder. Mais les radicaux ne sont pas d'accord avec la proposition de Barrès et ils interviennent pendant le discours, qui crient : « Vous rétablissez le budget des cultes. » (*Pitié*, p. 115.) « C'est une conception personnelle. » (*Pitié*, p. 116.) Barrès répond qu'il s'agit seulement d'une solution provisoire en vue d'un but immédiat et limité et qu'un jour l'ensemble du problème religieux se réglera avec une conversation avec Rome.

Outre le système du triple, Barrès propose aussi des mesures de long terme. D'abord, « il faut une loi » (*Cahiers*, t. XVII, p. 142.). Sinon, sans protection de la loi, les édifices religieux s'écrouleront au fil du temps : « Il est évident que si l'on n'arrive pas à protéger par une loi ce magnifique patrimoine religieux et national, le temps fera lentement mais sûrement son œuvre de destruction, le temps aidé, pressé, devancé par les plus mauvaises passions. » (*Cahiers*, t. XVII, p. 153.) Ensuite, c'est l'amour pour les églises : « Et puis il faut aimer les églises. Si on aimait, respectait, comprenait les églises, si nos gens se servaient de leur bon sens et de leur sentiment, bref de leur

raison, nos églises seraient sauvées. » (*Cahiers*, t. XVII, p. 142-143.) Outre la loi et l'amour pour les églises, il pense qu'il faut encore des gens pour faire respecter les lois : « Les choses écrites, les règlements, les lois ne sont pas des formules magiques, il faut des agents pour les invoquer et les appliquer. On joue tout autour des lois. » (*Cahiers*, t. XVII, p. 143.) Plus tard, Barrès écrit dans son cahier que la meilleure façon de garder les églises est de les vénérer. Par ce moyen, les édifices religieux peuvent être toujours vivants : « Le meilleur organe de protection c'est la vénération plus que l'amour de l'art. » (*Cahiers*, t. XVII, p. 191.)

D'ailleurs, en considérant l'importance des églises en France, aux yeux de Barrès, les actes des anticatholiques de son époque sont hideux : « Il fallait que tous vissent bien que jeter bas les églises de France, c'est un acte monstrueux d'ingratitude et d'imprévoyance. » (*Cahiers*, t. XVII, p. 250.) Dans son cahier en 1912, Barrès propose une solution au problème des églises en France. Les gens qui n'intéressent pas à la religion peuvent laisser tomber les affaires religieuses et laissent les intéressés s'occuper d'elles : « Il y a des hommes qui ont besoin de religion ; d'autres qui n'en éprouvent pas le besoin. Laissons les premiers s'occuper de la religion et le problème sera bien simplifié. » (*Cahiers*, t. XVII, p. 248.)

3.3 Pendant la Guerre : l'union sacrée

La pensée de la religion de Maurice Barrès est bien liée aux événements de la société française à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e siècle. Elle évolue et se développe selon les contextes sociaux de son époque. Depuis le commencement de la Guerre en 1914, les querelles d'idées, de religion et de parti passent au second plan. Barrès exhorte ses compatriotes à l'Union sacrée « inspirée d'un nationalisme ouvert, réintégrant, à côté des catholiques, les protestants, les juifs et les libres-penseurs, unis par une commune passion de la patrie française⁸⁷ ». Face au drame de la première Guerre mondiale, Barrès prend position et défend la morale des Français contre les

⁸⁷ Michel Winock, *Maurice Barrès*, dans *Dictionnaire des intellectuels français : les personnes, les lieux, les moments*, Seuil, 1996, p. 113-114.

Allemands et fait l'éloge de la religion qui selon lui doit fournir un grand appui spirituel aux soldats français sur les champs de bataille. Pour lui, la terre est un temple, ce que les soldats français font est pour Dieu. À une enquête publiée en mars 1915 dans l'*Écho de Paris* sur *La France d'après la guerre. Que sera la France de demain ? La renaissance*, Barrès répond : « Il y a une renaissance religieuse. Des émotions qui se jettent dans la forme catholique. » (*Cahiers*, t. XVIII, p. 230.) D'après lui, la guerre fait renaître le sentiment religieux des Français, parce que la religion est nécessaire dans des moments aussi terribles.

D'ailleurs, au point de vue de Barrès, la première Guerre mondiale est aussi une guerre de religion : « La vie spirituelle était si forte en France, l'hérésie si forte en Allemagne que cette guerre en a été grandie formidablement. Ne serait-ce pas la plus grande des guerres de religion ? » (*Cahiers*, t. XVIII, p. 314.) Dans le cahier en mai 1918, Barrès aborde les divinités en Allemagne afin de chercher des raisons de cette guerre. Outre les dieux communs tel qu'Odin, il y a aussi les vieux dieux germaniques du passé, qui ont l'idée de convaincre le monde latin. De plus, d'après Barrès, le Vieux Dieu est lié à l'idée de la guerre. En tout cas, à son avis, les Allemands sont un peuple combattant qui s'enracine dans le passé, et cela explique à ses yeux que l'Allemagne soit à l'origine de la guerre. Au point de vue de Barrès, l'Allemagne est un pays qui hait le christianisme et où l'impérialisme se développe, tandis que la France s'enracine dans le christianisme. Les Français s'unissent autour de Dieu pour lutter contre le paganisme allemand.

Nous faisons et refaisons mille critiques à l'Allemagne [...] En somme, ils suivent Nietzsche qui hait le christianisme. Et nous, que nous disions oui ou non, nous sentons et nous vivons d'après le christianisme. Nous souffrons et luttons pour le triomphe de l'esprit, pour le triomphe de la vérité qu'il y a dans le christianisme contre l'impérialisme de la force.

Nous appelons cela la lutte au nom du droit pour la justice et pour la liberté. Soit ! Nous sommes d'accord avec quelques grands esprits chrétiens de notre passé. Une logique certaine nous pousse à reconnaître que nous sommes dans cette guerre les disciples du

Christ luttant contre un paganisme et à nous grouper autour de la catholicité, autour de l'antique organisme dont nous tenons notre âme individuelle et sociale. (*Cahiers*, t. XVIII, p. 368.)

Les Diverses Familles spirituelles de la France

La guerre est pour Barrès un sujet de méditation, et il envisage les jeunes soldats comme des héros avec toutes les caractéristiques afférentes : sentiment religieux, sens d'honneur, esprit de sacrifice... Les jeunes soldats deviennent alors un groupe rêvé, uniquement tourné vers les préoccupations de Barrès.

Jamais il n'y eut de soldats aussi conscients que les jeunes de 1914. Ils voulaient nettoyer de germanisme la pensée française, ils voulaient sauver les églises de France, ils voulaient restaurer les provinces françaises, ils voulaient remettre au premier plan les idées traditionnelles et morales, le sentiment de l'honneur, l'idée de sacrifice. Et cela, ils l'avaient fait par la pensée avant de le faire par l'épée. (*Cahiers*, t. XVIII, p. 292-293.)

Toutefois, même si Barrès a observé la montée du sentiment religieux des Français au cours de la Guerre, il n'en appelle pas moins au retour de la paix : « Tout ce qu'il y a là-dedans est tellement plein de christianisme et ne pourrait s'orne d'une plus juste épigraphe que du précepte de saint Augustin : *Sis etiam bellando pacificus*, même en combattant sois l'apôtre de la paix. » (*Cahiers*, t. XVIII, p. 318.)

Les réflexions de Maurice Barrès durant la première Guerre mondiale sont principalement rassemblées dans *Les Diverses Familles spirituelles de la France*. Dans le cahier en août 1917, Barrès parle de son objectif d'écrire cet ouvrage dans lequel il décrit les sacrifices des individus pour la patrie :

Sur le volume des Familles spirituelles. - Sacrifice de l'individu à une idée supérieure.

Mais c'est l'église de village qui nous enseigne le sacrifice.

Quel est le but de ma série ?

Trouver l'union et la maintenir.

Donc trouver ce qui nous est commun et le prêcher. (*Cahiers*, t. XVIII, p. 310.)

Quelques jours plus tard, Barrès réaffirme sa volonté d'écrire ce livre - montrer la vie spirituelle des soldats français : « J'ai essayé d'écrire une histoire spirituelle des soldats de 1914, j'ai cherché à montrer la vie de l'âme dans les armées de la délivrance. Ce livre vaut par la richesse des textes. » (*Cahiers*, t. XVIII, p. 313.) Enfin, *Les Diverses Familles spirituelles de la France*, paru pour la première édition en mai 1917 chez Émile-Paul, analyse le caractère national de la France, surtout le sentiment des soldats français en guerre. Ce livre est considéré comme la suite de *La Grande Pitié des églises de France*. Selon la notice de son fils Philippe Barrès dans *L'Œuvre de Maurice Barrès*, Maurice Barrès lui-même écrit en date du 28 avril 1917 sur son exemplaire personnel des *Diverses Familles* : « Ce livre, c'est la suite des Églises avec leurs paroles, leurs actes et leurs morts. » Et plus loin sur ce même exemplaire du livre : « Dans la vie ordinaire, nous croyons être maîtres de notre destinée ; nous la faisons. À la guerre, elle nous échappe ; nous croyons qu'elle est dans les mains de Dieu. Nous réinventons la religion.⁸⁸ » Le sentiment religieux et l'héroïsme se nourrissent pendant la guerre. De différentes familles spirituelles, tels que les catholiques, les protestants, les israélites, les libres penseurs, les socialistes et les traditionalistes se rejoignent et font une amitié la plus agissante. Elles coexistent paisiblement comme les diverses fleurs dans un jardin.

D'abord, ce sont les catholiques. « Il y a vingt-cinq mille prêtres environ dans l'armée.⁸⁹ » Pendant la guerre, les prêtres apportent aux soldats les promesses et les secours de la religion. Ils encouragent les soldats à faire leur devoir et à accepter le sacrifice et même la mort. « Leur mort leur a valu la sainteté suprême. » (*Familles*, p. 342.) Et l'état d'esprit des catholiques pendant la guerre est bien expliqué par le Père

⁸⁸ Philippe Barrès, Notice dans *Les Diverses Familles spirituelles de la France*, in *L'Œuvre de Maurice Barrès*, Tome VIII, Paris, Au Club De l'Honnête Homme, 1966 [1917], p. 321.

⁸⁹ Maurice Barrès, *Les Diverses Familles spirituelles de la France*, in *L'Œuvre de Maurice Barrès*, Tome VIII, Paris, Au Club De l'Honnête Homme, 1966 [1917], p. 332.

de Gironde, sous-lieutenant de réserve au 81^e d'infanterie, qui est tué le 7 décembre 1914 dans la bataille d'Ypres :

Mourir jeune, mourir prêtre, en soldat, dans une attaque, en marchant à l'assaut, en plein ministère sacerdotal, en donnant peut-être une absolution ; verser mon sang pour l'Église, pour la France, pour mes amis, pour tous ceux qui portent au cœur le même idéal que moi, et pour les autres aussi afin qu'ils connaissent la joie de croire [...] Ah ! Que c'est beau [...] (*Familles*, p. 344.)

À côté des catholiques, Barrès s'intéresse aussi aux protestants. En France, ils sont numériquement peu importants. Par rapport aux vingt-cinq mille prêtres catholiques dans l'armée, « il y a dans l'armée soixante-huit aumôniers protestants, et puis, épars dans les rangs, trois cent quarante pasteurs, officiers ou soldats, qui peuvent à l'occasion, sans titre ni facilités, distribuer leur parole. » (*Familles*, p. 346.) Pendant cette période difficile, surtout au cours de la guerre, pour les protestants, la religion permet de continuer à combattre et à vivre. Un jeune protestant Alfred Eschemann, tué pour la France le 17 juin 1915 à Aix-en-Noulette, écrit du front aux étudiants de l'Association protestante de Lyon :

Pour régénérer la France [...] il faut une religion. La religion, par contre, unifie l'âme humaine. Grande constitutrice de personnalités, elle est aussi conductrice de sociétés. Elle donne un sens à la vie de chacun. Bien plus, elle attache l'homme le plus obscur à sa tâche et la sanctifie à ses yeux.⁹⁰

De ce point de vue, les protestants et les catholiques ont une même vision. Ainsi, on peut voir que la religion joue un grand rôle chez les soldats français dans la première Guerre mondiale, qui leur donne une direction, une foi à combattre.

Les juifs sont également cités par Barrès. En France, les juifs sont moins

⁹⁰ Maurice Barrès, Notes dans *Les Diverses Familles Spirituelles de la France*, in *L'Œuvre de Maurice Barrès*, Tome VIII, Paris, Au Club De l'Honnête Homme, 1966 [1917], p. 453-454.

nombreux que les catholiques et les protestants. Mais les héros juifs jouent aussi leur rôle dans la guerre et même sacrifient leurs vies pour la France. Un sergent israélite au 360^e régiment d'infanterie, qui tombe frappé à la tête d'une balle dans le combat contre les prussiens en septembre 1914, a préparé un papier avant le départ aux champs de bataille. Dans ce papier, il décrit son état d'esprit : « Il chemina avec Dieu tous les jours de sa vie. Tout à coup on ne le vit plus parce que Dieu l'avait pris. » Et encore : « Pour moi, je sais que mon Rédempteur est vivant et qu'il me ressuscitera de la terre, et que lorsque ma chair aura été détruite, je verrai Dieu. Je le verrai de mes yeux.⁹¹ » La religion est indispensable pour les héros juifs, qui leur donne un sens de vie et un appui spirituel.

Catholiques, protestants, juifs, côtoient sous la plume de Barrès d'autres groupes, des groupes politiques. Notamment, il évoque les socialistes et les traditionalistes. Dès que les socialistes s'engagent dans la guerre, ils s'y mettent bravement. Les ouvriers révolutionnaires font d'excellents soldats. Pour les traditionalistes, « le passé ne meurt jamais » (*Familles*, p. 383.). Ils ont toute la tradition dans le sang et essaient de trouver l'appui dans leur traditionalisme au cours de la guerre. Les jeunes traditionalistes jouent un grand rôle dans la guerre contre les Allemands. « Le régionalisme et la tradition, qui est la vie de l'âme, soutiennent de la manière la plus vraie nos armées. » (*Familles*, p. 407.) Ils sont fiers d'être des soldats pour la France, ils veulent être dignes de leurs familles et de leur drapeau.

Barrès prend l'exemple de Jacques de Laumont, sergent au 66^e régiment d'infanterie, qui est tué par l'ennemi le 22 septembre 1915 à l'âge de vingt-trois ans. Le 14 septembre 1915, il écrit sa dernière lettre à son père, lettre citée par Barrès :

Je vous demande, si je suis tué, à être enterré là où je suis tombé. Je ne veux pas que l'on m'enferme dans un cimetière où l'on étouffe. Je serai mieux et plus à ma place de soldat dans la terre de France, dans un des ces beaux champs pour lesquels je donne ma vie, je vous le jure, avec joie. J'ai appris à aimer cette terre française, ces pays

⁹¹ *Ibid.*, p. 459-460.

magnifiques, qui sont nôtres ; depuis la guerre, en les parcourant, j'ai appris la poésie des grandes plaines sous le chaud soleil, ou la beauté d'un couchant sur les bois lorrains, et il m'est doux de penser qu'au moins pour une fois dans ma vie, j'aurai servi à quelque chose. (*Familles*, p. 406.)

C'est une lettre pleine d'émotions, où Jacques de Laumont exprime ses méditations sur la mort, l'honneur de défendre la patrie et l'amour pour la terre. C'est un enfant noble qui ne reproche rien à personne et qui s'offre au destin pour le bonheur des Français. Au point de vue de Barrès, la guerre est une école pour les jeunes, mais à la perfection se mêle une sorte d'amertume, puisque la France perd grand nombre de ses enfants pendant la guerre.

Bref, dans ce livre, Maurice Barrès évoque l'état d'esprit des soldats français, particulièrement la vie religieuse des armées pendant la première Guerre mondiale. Au cours de la guerre, les soldats français sont animés par telle ou telle croyance. Même si beaucoup de jeunes sont morts dans la terre française, ils ont participé à la vie spirituelle de la France, « c'étaient les traits éternels de la France » (*Familles*, p. 438.). Les jeunes soldats français durant la guerre, sacrifient leurs vies pour la France de demain. Leur splendide jeunesse, leur amitié, et leur fraternité constituent un trésor pour toujours. « En eux s'accomplit une glorieuse résurrection de nos plus belles époques et je ne sais quoi de plus grand. » (*Familles*, p. 417.) Le front est une école morale pour les civils et l'unité nationale de la France se forme au cours de la guerre. D'après Barrès, les Français, surtout les jeunes soldats pendant la guerre sont des « saints » :

« Les églises de France ont besoin de saints » [...] Ils naissent chaque jour des champs de bataille et voici leur liste affichée sous le porche. Ces saints de la France appartiennent à toutes les croyances, et la vieille église du village, mère des générations, cœur des cœurs, les accueille tous avec une égale tendresse, car, dit-elle aux incroyants, vous êtes mes fils endormis. (*Familles*, p. 439.)

3.4 Après la Guerre : formes du mysticisme

3.4.1 L'attachement à l'univers mystique

Au cours de la première Guerre mondiale, Barrès encourage les Français à lutter contre la brutalité des Allemands. Son sentiment patriotique le pousse à être un combattant. Pourtant, après la guerre, il s'interroge sur les sacrifices des hommes et sur le sens de la vie. Cette méditation l'amène à revenir encore à la question religieuse. Voici un paragraphe de Philippe Barrès dans la notice des *Cahiers*, qui explique clairement le parcours de la pensée de son père vers la religion après la Guerre :

Il sait trop bien que refuser de combattre, accepter la servitude et la destruction de l'ordre français eût entraîné encore plus de misère et de morts que la guerre n'en a causé. On ne peut pas défendre un grand peuple en acceptant la disparition de cela même qui l'a fait grand. Barrès sait cela. Cette certitude pourtant ne le dispense pas de se demander pourquoi la paix ne peut pas être fixée, pourquoi il faut sans cesse recommencer à défendre la civilisation, c'est-à-dire le meilleur de l'œuvre des hommes, au prix du sacrifice des hommes les meilleurs. Il a vu les martyrs, et leur sacrifice négligé le révolte en même temps que s'impose à lui la nécessité de ce sacrifice. Il souffre, enfermé dans ce cercle d'où les malins et les nigauds s'échappent avec aisance, mais où il trouve, lui, un thème de méditation terrible sur le sens de la vie. D'une méditation sans issue sur cette terre, et qui le ramène à sa quête religieuse de toujours avec une ferveur plus intense, dans une recherche plus angoissée des chemins du salut qui domine la mort.⁹²

Au fil du temps, la pensée religieuse de Barrès évolue. Avant, il a défendu les églises de France dans sa campagne, et maintenant, la situation change avec le temps qui passe, il veut rétablir le respect et l'amitié des Français pour la religion. À son avis, l'amour de Dieu peut constituer une union nationale :

⁹² Philippe Barrès, Notice de *Mes Cahiers (janvier 1919 - janvier 1922)*, in *L'Œuvre de Maurice Barrès*, Tome XIX, Paris, Au Club De l'Honnête Homme, 1968, p. XXII.

Rétablir la sympathie pour les choses religieuses, ce serait grand progrès, grand service que j'essaye de rendre. Faire l'histoire sympathique des choses religieuses, ce serait un nouveau moyen de faire l'union sacrée entre nous pendant la paix. Puiser dans tout le passé ce qui peut contribuer à l'exhaussement de la pensée chez nous et dans l'humanité. J'admets qu'on parle de la religion comme de la patrie, avec une disposition perpétuelle de respect et d'amitié. (*Cahiers*, t. XIX, p. 141.)

Comme un homme qui accentue toujours la spiritualité du soi-même et la mentalité des Français, Barrès trouve que « désormais la bataille se livre avant tout sur le plan des idées⁹³ » par rapport aux problèmes matériels dans la paix. Après la première Guerre mondiale, il commence à s'occuper du rétablissement de la morale française et s'attache de plus en plus à l'esprit. Il médite sur le rôle du catholicisme et du patriotisme pour les valeurs morales des Français et s'efforce de défendre les valeurs supérieures de l'humanité :

Je veux adjoindre à nos efforts, mettre au service de la France les forces morales pour tenir en échec les forces économiques, les forces bestiales coalisées contre nous. Ainsi, je veux l'Église, la haute culture, la mise en vue de notre héroïsme. Je travaillerai pour la reprise des relations avec Rome. Livre des Églises, des Familles spirituelles, de la Science ; cours de Strasbourg. (*Cahiers*, t. XIX p. 213.)

Son sentiment religieux se développe pleinement dans les dernières années de sa vie. Voici ce qu'il écrit dans un cahier en 1917 : « Pour moi, le catholicisme ne trouve pas sa preuve dans l'histoire, mais dans mon âme. » (*Cahiers*, t. XIX, p. 238.) Et en août 1919, il dit à un de ses amis - le député socialiste Marcel Sembat (1862-1922) à Chamonix : « L'avenir en art ? [...] Mon avenir, c'est l'au-delà.⁹⁴ » Ici, le sentiment

⁹³ *Ibid.*, p. X.

⁹⁴ Philippe Barrès, Notice dans *Le Mystère en pleine lumière*, in *L'Œuvre de Maurice Barrès*, Tome XII, Paris, Au Club De l'Honnête Homme, 1967 [1926], p. 177.

religieux de Barrès se dévoile en entier. Plus tard, dans un cahier fin avril en 1920, Barrès explicite son amour et son respect pour la religion. Il vénère toutes les personnes avec croyance, spécialement les chrétiens :

J'aime, je respecte tout être humain qui se croit sous l'influence d'agents surnaturels. Je le regarde avec ma plus profonde sympathie et je vénère la puissance qui s'émeut en lui, quelle que soit d'ailleurs l'origine de son émotion. Mais, fraternellement, je m'attache aux disciples du Christ. (*Cahiers*, t. XIX, p. 199.)

Ainsi, il respecte beaucoup Pascal, disciple fidèle du Christ et qui possède selon lui une vision extraordinaire du monde : « Pascal avait merveilleusement fortes les antennes, l'ensemble des facultés qui atteignent l'invisible, l'irrationnel. » (*Cahiers*, t. XIX, p. 199.) Mais il y a aussi des gens qui n'ont aucun sentiment religieux au fond du cœur, qui sont des malheureux aux yeux de Barrès, puisqu'il espère que chaque individu puisse être touché par la grâce de Dieu.

Certains individus sont complètement dépouillés de ces antennes-là, soit en religion, soit en art. Il y a de ces malheureux ; il y a des êtres profondément prosaïques. Pascal ne voulait pas le croire. Il croyait que de tels états étaient le fait de leur péché. Il croyait, pardieu ! Que tout le monde avait naturellement du génie. (*Cahiers*, t. XIX, p. 199.)

D'ailleurs, vers la fin de sa vie, l'attention de Barrès est facilement attirée par les textes sur la religion et le mystère de l'univers. En 1919, Barrès écrit dans son cahier :

Depuis que j'ai vu à Konia l'élite des derviches tourneurs danser auprès du tombeau du grand Djélal-eddin-Roumi et que je me suis entretenu durant des heures inoubliables avec leur chef, depuis que j'ai étudié les divagations de Vintras et leur puissance sur le vieux Léopold Baillard, je sais de quelles singulières manières les hommes peuvent chercher à se libérer de leur moi et à s'identifier avec un principe immortel. (*Cahiers*, t. XIX, p. 19.)

Au fil du temps et avec l'accumulation des expériences, Barrès réfléchit de plus en plus sur le mystère de l'univers : il trouve enfin l'issue à libérer le soi-même et à rejoindre l'immortel - avoir l'esprit religieux. Sa pensée religieuse dans cette période est explicitée par une note dans son cahier en juillet 1920 : « Je ne défends pas le passé, je défends ce qui est éternel. » (*Cahiers*, t. XIX, p. 228.) Dans un cahier de 1922, Barrès réaffirme l'existence du monde invisible et la grâce de Dieu :

Il faudrait bien m'occuper des anges. Nous en sommes entourés.

Et puis comprendre que la sainteté, le génie, c'est l'état de grâce.

Que dit Cochin, dans *Ozanam* ?

Sainteté, génie, ce sont des états de surabondance. (*Cahiers*, t. XX, p. 21.)

Et plus tard en avril 1923, quand il médite sur la nature, sa pensée va inconsciemment vers le monde invisible. Il croit fermement en son existence et pense qu'il y a un lien entre les deux mondes : « Ces fleurs animées, ces fleurs-oiseaux qui vivent à la lisière du monde des Anges. » (*Cahiers*, t. XX, p. 133.) La méditation de Barrès sur la nature et l'univers ne cesse pas, un mois après, en mai 1923, il s'interroge sur la source d'un arbre : « L'arbre se nourrit-il de la terre ou du ciel ? Des deux. De l'obscur et puissante accumulation des morts, et puis des quatre vents et du soleil, de la masse antérieure, anonyme, et d'un oiseau qui vient se poser dans son feuillage. » (*Cahiers*, t. XX, p. 134.) Dans ce texte, l'arbre peut être considéré comme la vie d'un individu qui se nourrit des ancêtres et du monde invisible. Comme ce qu'il a dit, les oiseaux vivent « à la lisière du monde des Anges », et du coup, ils volent entre les deux mondes, comme des messagers. Outre le monde invisible, Barrès réfléchit aussi sur les questions universelles, telles que la destinée de l'individu et la place de l'homme dans l'univers. En ce qui concerne le sort de l'être humain et du sien propre, il aspire au paradis éternel. Dans un cahier de juillet 1922, il donne sa compréhension du bonheur, de la vie et du paradis, et espère l'éternité de l'âme :

Tous les bonheurs sont pleins de chagrins, et qui les tient dans ses bras voudrait mourir avec eux.

Le paradis, c'est une minute de notre choix promue à la fixité des étoiles du ciel.

Je ne rêve pas d'éternelle jeunesse, ni de plaisirs infatigables ; j'accepte l'humble courbe de la vie. Mais que, du moins, l'aimantation des âmes ne s'épuise jamais et qu'avant de s'éteindre, ensemble, elles jouissent de la plénitude et de la fixité des astres dans le firmament !

Apparente sécurité ! À toute minute, des astres se brisent. (*Cahiers*, t. XX, p. 73-74.)

Quant à la place de l'homme dans l'univers, il tente une réflexion dans un cahier de mai 1923. Il croit, comme Pascal, que l'homme est minime devant le vaste univers : « Renan pensait cosmique. L'homme, pour lui, était un incident négligeable.

Un Pascal croit que l'homme n'est pas tout, mais qu'il est : il est le *roseau pensant*. » (*Cahiers*, t. XX, p. 135.)

De plus, au fil du temps, Barrès s'intéresse de plus en plus aux ouvrages des théologiens. Dans son cahier du 1919, il note après sa lecture du prêtre français Jacques-Paul Migne :

Je viens de vivre avec Christine l'Admirable, avec Joseph de Copertino et avec Saint Martin. Je n'en ai rien épuisé. (Volume extatique de Migne.)

J'aime aussi beaucoup Françoise du Saint-Sacrement et son amitié pour les âmes du purgatoire. (Sa vie par M. de Lanuza. Migne, p.1157.) Cette sensibilité devait être en saint Odilon.

La fête des morts. Les démons sur la mer de Sicile tremblaient qu'Odilon leur enlevât tous les jours des âmes. Odilon le sut et décida de généraliser la fête. (Migne, *Mystique*, p. 980.) (*Cahiers*, t. XIX, p. 13.)

Et puis, il exprime son plaisir après avoir lu les « bonnes œuvres » qui font les individus se rapprocher de Dieu :

Relire article *Empire sur la nature*, Migne.

Une étincelle est en nous qui vient de Dieu et veut rejoindre Dieu. La flamme attirée par le foyer. Nos bonnes œuvres nous rapprochent de Dieu par la joie qu'elles mettent en nous. Cette étincelle, c'est Dieu agissant en nous. (*Cahiers*, t. XIX, p. 14.)

Par ce paragraphe, l'esprit religieux de Barrès est bien incarné, le rapprochement de Dieu le rassure et lui apporte la joie. Dans l'œuvre de Barrès, outre les notes sur les écrits de Migne, nous trouvons aussi celles sur les textes d'autres auteurs. Par exemple, plus loin dans son cahier du 1919, Barrès note sur *Le Mois du Sacré-Cœur*, un livre de l'abbé Louis Garriguet (1859-1927) qui vient d'être publié dans cette année : « Page 177, *Le Mois du Sacré-Cœur*, par L. Garriguet (Bloud).

Un passage sur le cœur se rapporte au squelette de Ligier Richier. Ce cœur, c'est le cœur du « chrétien fidèle », il offre à Dieu, il demande à Dieu de le purifier. » (*Cahiers*, t. XIX, p. 27.) Le cœur décrit dans ce petit texte est le cœur idéal que Barrès a toujours rêvé de posséder. En allant vers la fin de sa vie, il veut se rapprocher de Dieu et se donner à Dieu comme son maître Pascal. À son avis, afin de libérer complètement le soi-même et le bien connaître, il faut tourner les yeux vers le ciel, vers une chose beaucoup plus universelle - la religion. Bref, pendant cette période, Barrès est profondément passionnée par les choses mystérieuses et éternelles en essayant de trouver la voie pour son salut.

Après la première Guerre mondiale, la pensée de Barrès change, y compris sa pensée religieuse. Et ce changement se présente non seulement dans son attachement à l'univers mystique, mais aussi dans son attitude envers la loi de Séparation de 1905.

3.4.2 Le changement de la pensée de Barrès sur la loi de Séparation de 1905

En ce qui concerne la loi de Séparation des Églises et de l'État de 1905, nous avons déjà analysé l'opinion de Barrès et sa campagne en vue de sauvegarder les églises avant la première Guerre mondiale. Et le texte ci-dessous qui explicite son attitude contre la loi de séparation, est une conversation qu'il entretient avec le juriste

Maurice Sabatier pour savoir à qui appartenait les édifices religieux en France à la fin de mai 1912 : « À qui appartenait autrefois les églises ? À personne. Elles avaient été construites par les seigneurs du lieu, par des personnes pieuses, par le soin de défunts. Elles n'appartenaient à personne, à Dieu. C'était un domaine spirituel. » (*Cahiers*, t. XVII, p. 189.) La réponse indique sa désapprobation sur la loi de la Séparation des Églises et de l'État qui confie la gestion des églises aux communes : si elles appartiennent à tous, comment justifier que l'état puisse s'en emparer pour les distribuer ?

Mais après la Guerre, l'opinion de Barrès sur la loi de Séparation change. Le 24 septembre 1919, Barrès écrit dans son cahier :

Laïcité. C'est État neutre. Ce n'est pas État antireligieux, anticlérical.

Nous demeurons libres de combattre pour développer les libertés des individus et des associations.

C'est séparation des Églises et de l'État.

Mais cette séparation peut être aménagée, rendue viable pour tous. (*Cahiers*, t. XIX, p. 119.)

Plus loin dans le même cahier, Barrès développe son idée sur la loi de Séparation. Dès la promulgation de la loi, celle-ci est jugée inacceptable par le pape Pie X. Une quinzaine d'années après, Barrès pense que la loi de séparation ne fait plus obstacle au maintien de la relation avec le Vatican. En outre, Barrès pense que la loi de séparation n'exclut pas les catholiques en France. En maintenant la loi, on peut aussi dispenser un enseignement religieux aux jeunes Français.

La loi de séparation n'a pas empêché l'Église catholique d'exister en France. Dans des conditions précaires ? Eh ! Je l'ai dit notamment quant aux églises qui s'écroulent, quant aux fondations de messes pour les morts, et ces conditions précaires doivent être améliorées. La loi sur l'instruction scolaire n'empêche pas de donner une instruction religieuse pour les enfants dont les familles le désirent. Et le principe de l'athéisme

d'État n'est pas dans la loi.

[...] Le meilleur catholique peut vivre avec les lois actuelles. (*Cahiers*, t. XIX, p. 127-128.)

Donc, ici, on voit un énorme changement de la pensée de Barrès sur la loi de séparation - du désaccord de l'application de cette loi à l'acceptation. Cependant, même s'il l'accepte, cela ne veut pas dire qu'il est totalement d'accord avec la loi actuelle. Il préconise certaines modifications en vue de réaliser « la liberté complète de pratique du culte ». De plus, il demande une nouvelle loi pour garantir les prières et les charités, ainsi que le respect de « la volonté des morts ».

Les lois ne peuvent pas être rejetées maintenant, et la seule annonce qu'on voudrait les remettre en question déterminerait une poussée d'anticléricalisme funeste aux catholiques.

Mais l'esprit qui a trop souvent présidé à l'application de ces lois peut être modifié.

Liberté complète de pratique du culte pour chacun et fin de toute persécution religieuse.

Quand Millerand parle du droit qu'ont les associations de posséder, pourvu que la loi de main-morte soit respectée, il faut bien se rendre compte que le statut de l'église, quant aux fondations, est resté tout à fait incertain. Il faut une loi des fondations qui combinerait le respect de la volonté des morts qui désirent des prières, qui veulent faire des charités avec les précautions que tout le monde reconnaît qu'il faut prendre contre la main-morte. Cela n'a rien de contraire à la conception laïque de l'État. (*Cahiers*, t. XIX, p. 129.)

Un mois plus tard, en octobre 1919, Barrès reprend le sujet des lois de la séparation et de la laïcité scolaire. Même si les lois ne sont pas mises en questions à ce moment là, il faut continuer à travailler pour la liberté des individus et des associations. Avec la liberté complète, le culte religieux peut être garanti :

Nous ne remettons pas en questions les lois de la séparation ni la loi de laïcité ou

neutralité scolaire. Mais République est synonyme de liberté, et nous demeurons autorisés à travailler pour obtenir toutes les libertés des individus et des associations, et (selon une formule que Clemenceau enregistre en déclarant qu'elle est « le principe même du régime républicain ») - « la laïcité de l'État doit se concilier avec les droits et les libertés du Citoyen, à quelques croyances qu'ils appartiennent. À ce prix seulement la paix religieuse sera enfin assurée. » (*Cahiers*, t. XIX, p. 132.)

La pensée religieuse de Barrès est toujours liée et s'adapte à l'actualité de son époque, par exemple le changement de son attitude sur la loi de Séparation de 1905. Après la première Guerre mondiale, le problème du Rhin devient sa nouvelle préoccupation et son sentiment religieux s'y explicite.

3.4.3 La sollicitude du problème du Rhin

Dans un cahier de 1919, Barrès décrit la joie des Lorrains lors du retour des territoires d'Alsace et de Lorraine en France. En ce qui concerne le retour des terres perdues à la patrie, Barrès pense que la victoire est due grâce à Dieu et aux églises demeurées en France.

Aujourd'hui sitôt qu'un Français approche des territoires d'Alsace et de Lorraine et de leurs peuples enflammés de joie, il est saisi, happé par ce délire formidable, par ce Maelstrom moral.

Si nous nous sommes sauvés, c'est parce que le ciel ne nous est pas tombé sur la tête, parce que la voûte des petites églises est demeurée ferme, parce que l'esprit de sacrifice et le Christ, avec sa cour de saints et de héros, ont continué de régner au-dessus de nous comme sur nos pères. (*Cahiers*, t. XIX, p. 28.)

De plus, il pense que le retour des terres annexées en France, est aussi une rencontre de deux cultures représentées respectivement par Goethe et Pascal : « Barrès sent mieux que d'autres tout ce que peut donner pour la paix du monde ce rapprochement

de la France et du Rhin parce que, Mosellan, il est fait lui-même de la rencontre de ces deux mondes ; disons de la rencontre de Goethe et de Pascal.⁹⁵ » Mais c'est une terre pleine de mystère qui suscite la sympathie des Français et des Rhénans. Après la réintégration des provinces à la France, Barrès s'efforce d'étudier le problème du Rhin et le rapprochement de la France et du Rhin. Il pense que les deux terres partagent un fondement spirituel : « Il n'est pas un de nous qui n'ait senti se dégager du fleuve une mystérieuse beauté, qui n'en ait ressenti une action profonde.

[...] C'est une beauté que nous nous sommes capables de sentir, parce que toute notre vie et notre antériorité nous y prédisposent. » (*Cahiers*, t. XIX, p. 190.) D'ailleurs, aux yeux de Barrès, les légendes rhénanes manifestent les forces primitives, ce qui attire non seulement Barrès mais aussi beaucoup de Français :

« Si j'éprouvais une fois un grand amour, dit Napoléon, je voudrais l'analyser dans toutes ses parties. » Il est certain que le Rhin agit sur nous avec une force mystérieuse analogue à celle de l'amour. Il est environné de prestiges, de brouillards, de poésie [...] Ses légendes y sont pour beaucoup.

[...] Dans les légendes d'outre-Rhin, il n'y a pas d'événement historique. Leur place est prise par les forces primitives de la nature. » (*Cahiers*, t. XIX, p. 191.)

Ainsi, après le retour des provinces rhénanes, Barrès pense que la chose la plus importante pour la France, c'est de travailler le domaine spirituel sur le sol : « La Prusse a favorisé la civilisation matérielle. Et ce serait à la France de leur apporter un esprit. » (*Cahiers*, t. XIX, p. 180.) Le 16 avril 1920, il développe à nouveau son idée au sujet de la spiritualité rhénane : « Il faut approfondir la Rhénanie. Qu'y a-t-il en dessous ? La Gaule-Belgique. C'est une terre pleine de dieux et de héros gallo-romains. » (*Cahiers*, t. XIX, p. 193.) Toutes ses idées sur le Rhin sont intégrées dans ses livres : *Le Génie du Rhin* publié chez Plon en 1921 et une autre œuvre posthume *Les Grands Problèmes du Rhin* publiés en 1930.

⁹⁵ Philippe Barrès, Notice de *Mes Cahiers (janvier 1919 - janvier 1922)*, in *L'Œuvre de Maurice Barrès*, Tome XIX, Paris, Au Club De l'Honnête Homme, 1968, p. XVIII.

La pensée religieuse de Barrès après la première Guerre mondiale s'explique également dans ses réflexions d'une nouvelle dimension - l'Orient. Et ses réflexions se résument dans ses trois livres *Un jardin sur l'Oronte*, *Une enquête aux pays du Levant* et *Faut-il autoriser les congrégations ?*

3.4.4 L'œuvre sur l'Orient

Comme le dit Barrès au début de ses *Cahiers*, son attachement à l'Asie remonte à sa petite enfance, quand sa mère lui fait lecture de *Richard en Palestine* et *Ivanhoé* de Walter Scott. Dans la dédicace d'*Une enquête aux pays du Levant* à Henri Bremond, il décrit également son penchant pour l'Orient :

Je suis né pour aimer l'Asie, au point qu'enfant je la respirais dans les fleurs d'un jardin de Lorraine ; et maintenant encore, la tulipe, le jasmin, le narcisse, le lilas, la jacinthe et les roses me plaisent pour une grande part parce qu'ils viennent de Chiraz, d'Arabie, de l'Inde, de Constantinople et de Tartarie.⁹⁶

L'image d'Orient apparaît dans plusieurs de ses œuvres, telles que Marina dans *L'Ennemi des lois*, Astiné Aravian dans les *Déracinés*, Oriante dans *Un jardin sur l'Oronte*. Après son voyage en Orient en mai-juin 1914, il projette d'écrire une œuvre sur ce voyage, mais la première Guerre mondiale l'oblige à remettre son projet à plus tard. Mais il le reprend après la guerre et crée trois œuvres avec les styles d'écriture totalement différents, l'un est un roman de pure imagination *Un jardin sur l'Oronte* qui est publié en mai 1922, le second est un récit de voyage *Une enquête aux pays du Levant* publié en novembre 1923, et le dernier est un recueil de rapports *Faut-il autoriser les congrégations ?* publié en 1924.

A. La querelle de l'Oronte

⁹⁶ Maurice Barrès, *Une enquête aux pays du Levant*, in *L'Œuvre de Maurice Barrès*, Tome XI, Paris, Au Club De l'Honnête Homme, 1967 [1923], p. 102.

Après la première Guerre mondiale, Barrès ne joue plus le rôle d'un combattant spirituel de la France, et il retourne pleinement à son statut d'artiste en laissant libre cours à son imagination. Son fils Philippe Barrès décrit ainsi son état esprit de cette période :

Après le 11 novembre 1918, quand la victoire lui permit de relâcher l'effort accompli par lui chaque jour pour contribuer, sur le plan des idées, à la défense immédiate de la nation, Maurice Barrès se sentit le droit de revenir, au moins pendant une partie de son temps, à sa vocation d'artiste. Rendu à la pente naturelle de son esprit, ce qui satisfait le mieux son imagination, ce qui le libérait le mieux des médiocrités de la vie quotidienne, c'était l'horizon de paysages, d'histoire, de poésie, de croyances religieuses et de visions du monde qui répond au nom d'Orient.⁹⁷

Et le roman *Un jardin sur l'Oronte* qui provoque des controverses dès sa publication, est créé dans cette situation. Même si s'écrit au début du roman « une histoire d'amour et de religion⁹⁸ », la religion ne compte pas beaucoup dans le livre, c'est plutôt une histoire d'amour qu'un livre de religion, comme l'écrit Vital Rambaud dans l'introduction d'*Un jardin sur l'Oronte* dans les éditions Robert Laffont en 1994 :

Le roman se présente bien comme une « histoire d'amour et de religion » mais il se situe dans l'Orient lointain des croisades et le motif principal en est moins la religion que l'amour jusqu'à la mort d'un jeune croisé, sire Guillaume, pour Oriante, la favorite de l'émir de Qalaat el-Abidîn en Syrie.⁹⁹

C'est un roman d'imagination, un conte, une fable et une fiction, comme l'écrit l'auteur le 20 août 1921 à Roger Sorg, fils de son camarade de collège Léon Sorg :

⁹⁷ Philippe Barrès, Notice de *L'Œuvre de Maurice Barrès*, tome XI, Paris, Au Club De l'Honnête Homme, 1967, p. 1.

⁹⁸ Maurice Barrès, *Un jardin sur l'Oronte*, in *Maurice Barrès, romans et voyages*, Tome II, Paris, Robert Laffont, 1994 [1922], p. 745.

⁹⁹ Vital Rambaud, Introduction d'*Un jardin sur l'Oronte*, in *Maurice Barrès, romans et voyages*, Tome II, Paris, Robert Laffont, 1994, p. 739-740.

Je me donne bien du mal pour résoudre un petit problème dont vous me donnerez, je crois, la solution assez aisément. Par je ne sais quelle fantaisie que je ne chercherai pas à vous expliquer, au lieu de rédiger mon voyage de Syrie, j'écris une nouvelle, une pure fiction et je désire la placer sur l'Oronte, aux environs d'Hamah. Mais je n'arrive pas à trouver l'endroit [...] ¹⁰⁰

La première version du récit est déjà créée par Barrès dans ses cahiers de 1906 sous le titre : *La Musulmane courageuse*, et cette version se passe à Barbastro, une ville de l'Espagne arabe. Mais il n'est pas satisfait de son récit et le retravaille après la Guerre jusqu'à l'apparition de la version finale *Un jardin sur l'Oronte* en 1922. Cependant, dès la parution d'*Un jardin sur l'Oronte*, il fait scandale à tel point qu'on parlera de « La querelle d'un Jardin sur l'Oronte » ou « la querelle de l'Oronte ». La querelle est initiée par un article de José Vincent *Victor Giraud* : « Les maîtres de l'heure : Maurice Barrès » dans *La Croix* du 9 juillet 1922¹⁰¹. Face à ce critique, Barrès cherche à se justifier, notamment dans son cahier en juillet 1922, ce qui constituera l'essentiel d'un article intitulé « Comment la critique catholique conçoit le rôle de l'artiste », dans *L'Écho de Paris* du 15 août 1922. Voici ce qu'il écrit en juillet 1922 :

Je n'écris pas ces réflexions avec mauvaise humeur et dans un esprit de contradiction. Loin de là. Nous sommes d'accord. Un puissant écrivain, à son insu même, collabore à quelque propagande, contribue à l'établissement d'une conception de la vie. Chacun a le droit de lui demander compte de l'emploi qu'il fait de son talent et de son influence. Et la conception que je me fais de la vie, c'est bien la conception catholique, la vie à la française largement accueillante à toutes les notions, qu'elle révise et met au point. Mais qu'est-ce que veulent les critiques catholiques ? Suis-je seul enfin ? Ai-je seul retenu

¹⁰⁰ Philippe Barrès, Notice de *L'Œuvre de Maurice Barrès*, tome XI, Paris, Au Club De l'Honnête Homme, 1967, p. 3.

¹⁰¹ José Vincent, *Victor Giraud* : « Les maîtres de l'heure : Maurice Barrès », dans *La Croix*, 9 juillet 1922.

l'enseignement que j'ai cru recevoir ? Est-il incertain, hésitant, équivoque ? Ai-je tort de croire que je me suis assimilé Didon, la nymphe Eucharis, Andromaque, Roxane, Phèdre ? (*Cahiers*, t. XX, p. 78-79.)

Dans ce paragraphe, il affirme l'importance du catholicisme dans sa vie et nie avoir « un esprit de contradiction ». Sa conception de la vie est catholique, tout en restant ouverte et accueillante aux autres mystiques, aussi bien les mythologies anciennes que les mystiques d'Orient. Un peu plus tard, Vallery-Radot¹⁰², Bernoville¹⁰³ et Henri Massis¹⁰⁴ participent à la querelle en raison de l'inquiétude de l'influence de ce roman sur le public.

Ce livre raconte une histoire amoureuse d'un chrétien qui se passe durant les Croisades, où l'adultère de Chrétien Guillaume avec Oriante est raconté. Selon les jeunes écrivains catholiques, le roman montre de mauvaises images des chrétiens, ce qui cause de vives critiques aussi bien sur l'œuvre que sur l'auteur. Paul Souday critique ainsi ce roman :

Un Jardin sur l'Oronte est un conte délicieux, mais capiteux et sensuel, extrêmement peu édifiant. Et l'art est une de ces vanités dont il faut se défaire pour aimer Dieu uniquement et ne servir que lui ; tous ces romans ne nous avancent pas dans la voie du salut, qui seule importe, et même risquent fort de nous en détourner. Rousseau et Tolstoï sont d'affreux hérétiques, pour d'autres raisons ; mais il est vrai que l'art est toujours superflu, souvent mortel, et ne peut être toléré que lorsqu'il s'attache exclusivement à chanter la gloire de Dieu et à enseigner les vertus chrétiennes. Telle est la doctrine.¹⁰⁵

Le 23 septembre 1922, Robert Vallery-Radot publie une lettre publique à Maurice Barrès dans *La Revue hebdomadaire* : « Lettre ouverte à Maurice Barrès à propos du

¹⁰² Robert Vallery-Radot, *Lettre ouverte à Maurice Barrès à propos du "Jardin sur l'Oronte"*, dans *La Revue hebdomadaire*, 23 septembre 1922.

¹⁰³ Gaëtan Bernoville, *Maurice Barrès, la critique catholique & l'art, À propos du Jardin sur l'Oronte d'une controverse récente*, dans *Les Lettres*, octobre 1922, p. 446-447.

¹⁰⁴ Henri Massis, « *Un jardin sur l'Oronte* », dans *la Revue universelle*, 1^{er} août 1922, p. 360-369.

¹⁰⁵ Paul Souday, *La Croix contre M. Maurice Barrès*, dans *Le Temps*, 2 octobre 1922.

Jardin sur l'Oronte ». Après avoir lu cet article, Barrès fait une esquisse de réponse dans son cahier, et l'article officiel est publié dans la même revue du 7 octobre 1922 : « Réponse à Robert Vallery-Radot à propos du *Jardin sur l'Oronte* ». Voici son esquisse dans le cahier :

Réponse à Robert Vallery-Radot. - J'ai lu la belle page que vous consacrez à Oriante et à Isabelle.

Où diable avez-vous vu que j'aie l'impertinence de servir l'Église par ce récit ? C'est un divertissement ; je l'ai dit et redit. Et quand un critique le rejette au nom de l'Église, je lui dit en termes exacts : « Pourquoi cette sévérité ? L'Église ne veut-elle pas de divertissements ? Et, si elle en veut, ne prendrait-elle pas celui-ci à la suite du Tasse, de Racine et de Télémaque ? »

Si l'on veut voir une moralité à cette fable, on peut apprécier qu'elle oriente les imaginations vers les horizons de la victoire, comme fait le *Génie du Rhin*. Mais c'est un poème d'opéra, c'est un oiseau bleu ; encore une fois, c'est un plaisir que je me suis donné à moi-même, un *jardin*. (*Cahiers*, t. XX, p. 82-83.)

Aux critiques sur la valeur morale de ce roman, Barrès répond par l'art et le divertissement : son jardin d'Oronte n'a pas selon lui le statut que lui donnent les catholiques, et ce n'est pas en militant de la foi et de l'Église qu'il aurait écrit. Quelques jours plus tard, il reprend le sujet et écrit qu'il ne veut pas un titre de séminariste, même si, comme toujours, il continue à défendre les églises. Ainsi, il ne veut pas être jugé au nom de l'Église :

Quant à moi, je revendique le droit d'être autre chose qu'un séminariste.

Je ne veux pas qu'on me dise :

- Ah ! C'est moins bien quand vous ne défendez pas les églises.

À cette minute même, je continue de les défendre. (*Cahiers*, t. XX, p. 91.)

La querelle sur l'Oronte continue durant près d'une année. Barrès est bouleversé

par cette affaire et il reprend plusieurs fois le sujet dans son cahier avec des tons de plus en plus fermes. Cette affaire amène Barrès à inviter les jeunes catholiques à ne pas confondre l'art avec la théologie, puisque c'est en artiste qu'il conçoit ses œuvres. Dans un cahier d'octobre 1922, il réplique qu'il n'y a pas une seule voie pour se rapprocher de Dieu, la voie suivant les principes thomistes, et qu'il y a d'autres voies pour les artistes. Les artistes, y compris les philosophes, les écrivains, ont leurs propres vues sur le monde, leurs propres sens de la beauté et leurs propres perceptions de la divinité, qui sont différents de ceux des thomistes. Ainsi, les critiques catholiques ne peuvent pas reprocher à son roman qu'il ne suive pas les règles théologiques traditionnelles. En tant qu'artiste, Barrès suit sa propre voie. Tout ce qu'il fait il le fait pour accomplir sa vocation en écoutant son âme et son esprit intérieur, pas pour plaire aux autres.

Ils me reprochent de n'être pas thomiste, et ceci, et cela. Mais n'est-il qu'une voie, est-ce la voie de l'artiste, est-ce ma voie ? N'y a-t-il pas le Dieu des philosophes, le Dieu des moralistes, le Dieu des artistes, ou plutôt ne reflètent-ils pas, ces philosophes, ces moralistes, ces artistes, des visages de Dieu ? Mozart, Sophocle, Vinci ne manifestent-ils pas Dieu, ne nous approchent-ils pas de lui quand ils nous donnent ces accents surhumains ? Ce sont les murmures involontaires d'une foule émue. Indépendamment même de ce que je dis, si ma phrase a un rythme juste, elle m'accorde avec la Perfection.

[...] Les Massis disent le mot *Dieu*, mais s'il y a chez les artistes un état que les artistes ne nomment pas ? Si les artistes ont vu dans le monde, grâce à leur sens de la beauté, l'étincelle divine, et si elle les extasie et les transfigure, et s'ils la reflètent pour leurs lecteurs ?

Croient-ils que je vais subordonner mon imagination et mes désirs à leurs besoins ? Ils courent après quelque chose. Grand bien leur fasse ! Je ne le leur ai pas promis, je ne me suis pas chargé de les y mener. Je passais, ils m'ont suivi ; qu'ils soient là ou non, je vais mon chemin, car j'ai ma vocation, que j'écoute en moi-même et non sur aucunes lèvres. J'ai mes forces propres et mes rêves à moi. C'est dans la solitude que je trouve mon

élan.

[...] Je m'achemine par la vertu de mon sentiment intérieur plus que de la réflexion intellectuelle. Ce qui ne nuit pas à la lucidité. Cela se fait silencieusement et spontanément à l'intérieur de mon esprit, où je vois clair, et aux heures venues recueille ma vérité toute formée. Elle y repose vivante, agissante, sans souci de formules et d'arguments, élue par une sympathie irrésistible et dans un choix de vie ou de mort. (*Cahiers*, t. XX, p. 103-104.)

Quelques jours plus tard, Barrès écrit deux phrases courtes mais fermes dans son cahier, qui montrent clairement son sentiment religieux face aux critiques : « C'est vrai, je ne suis pas thomiste. Mais je suis pieux. » (*Cahiers*, t. XX, p. 107.)

Art et Religion ou la sottise querelle de l'Oronte

En 1922 et 1923, Maurice Barrès écrit un article *Art et Religion ou la sottise querelle de l'Oronte* compris dans son œuvre posthume *N'importe où hors du monde* paru en 1958. Cet article explicite son opinion sur les rapports de l'art avec la religion, et son mécontentement face aux critiques catholiques. Au début du texte, il pose la question de savoir pourquoi les critiques catholiques acceptent ou même font l'éloge d'autres œuvres qui abordent des sujets qui pourraient paraître immoraux comme *Les Diaboliques* (1874) et *Un prêtre marié* (1865) de Jules Barbey d'Aurevilly, alors qu'ils condamnent son *Jardin sur l'Oronte* ? :

Quelques jours après m'avoir sermonné, *la Croix* a consacré l'article le plus élogieux à Barbey d'Aurevilly, et je lis dans les *Études* un grand éloge de *Terre inhumaine*. On peut tout plaider, mais est-il raisonnable d'accueillir *les Diaboliques*, *le Prêtre marié*, *l'Âme en folie*, *Terre inhumaine*, et de vouer mon *Jardin* aux dieux infernaux ?¹⁰⁶

Barrès se situe uniquement sur le plan de la morale, et non sur le plan littéraire, qu'il

¹⁰⁶ Maurice Barrès, *N'importe où hors du monde*, in *L'Œuvre de Maurice Barrès*, Tome XII, Paris, Au Club De l'Honnête Homme, 1967 [1958], p. 462-463.

ignore ici. Selon la tradition de l'Église, toutes les choses de la beauté et du bien doivent être accueillies. Ainsi, il demande aux critiques catholiques de le juger du point de vue de l'artiste :

Messieurs les critiques, je ne veux pas quereller. Pourquoi me ferait-on un traitement exceptionnel ? Je me réclame de la plus haute tradition éternelle de l'Église.

[...] C'est de tradition constante dans l'Église, qu'elle laisse l'artiste concevoir comme il veut son œuvre d'art pourvu qu'elle ait de la beauté. Dès qu'il apporte quelque chose de noble, le sursum corda vers le beau, vers le bien, on ne le chicane pas, on l'accueille, et on l'interprète au mieux ! (*Monde*, p. 465.)

Dans ce texte, il s'adresse directement aux critiques catholiques et affirme qu'il n'est pas leur ennemi, parce que, comme eux, il aime les églises et la « beauté suprême » du christianisme. Mais il insiste aussi sur le fait qu'il n'est pas un médecin de la morale religieuse, ni un théologien, et que donc, établir le modèle moral de la société, ce n'est pas sa responsabilité principale. Il est un écrivain, ainsi, comme un artiste, il exprime son sentiment profond et laisse libre cours à son imagination dans la création. Et *Un jardin sur l'Oronte* est le résultat de son imagination :

Messieurs les critiques catholiques, ce rôle vous appartient, puisque, à vous voir si agités, il semble que décidément les prêtres n'y suffisent pas. Pour moi, je ne suis ni docteur, ni sacristain, je suis votre ami simplement, prêt à vous défendre contre les furieux du dehors, mais non à me soumettre à ceux du dedans. Ai-je abdiqué entre vos mains ma fantaisie de poète ? Parce que j'aime les églises et l'Église, et que j'y reconnais les plus beaux traits de la Beauté suprême, va-t-on croire que je renonce à tracer, autant que je pourrai, de belles figures féminines ? Ai-je démerité pour avoir traduit à ma guise le chant voluptueux et triste que j'ai entendu sur l'Oronte ? Je ne poursuivais rien qu'un délice. (*Monde*, p. 463.)

De plus, il reproche la témérité des critiques catholiques qui sont un certain nombre

de jeunes écrivains catholiques dont certains viennent d'être convertis, et peut-être trop fervents. Dès la publication du *Jardin sur l'Oronte* en mai 1922, Barrès a dû subir un certain nombre de critiques, notamment celles de ces jeunes écrivains qui ont alors brandi le drapeau de la morale religieuse. Dans le texte ci-dessous, Barrès se moque de l'air solennel des jeunes critiques tels que José Vincent, Vallery-Radot, Bernoville et Massis, en mentionnant les noms des deux personnages dans le *Jardin sur l'Oronte* Oriante et Isabelle :

Quelle est cette étrange troupe de jeunes gens qui marchent sur nous si délibérément ? Comme ils semblent sûrs d'eux-mêmes ! Pas un regard sur les fleurs ni sur la rivière. On dirait la maréchaussée ! Mais je les reconnais. Oriante, ne vous irritez pas, et vous, Isabelle, ne soyez pas inquiète. Ce sont mes amis. Ce sont les critiques catholiques. Je distingue parmi eux le groupe intéressant des jeunes convertis. Certainement ils tiennent à venir saluer des jeunes converties... Mais pourquoi celui qui marche à leur tête, José Vincent, a-t-il quelque chose de si sévère dans la démarche ? Et derrière lui, Vallery-Radot, Bernoville, Massis me semblent embarrassés. Nul d'eux ne sourit. Eh ! Mes chers camarades, qu'y a-t-il de nouveau, et qui semble vous attrister ? Quelque chose de solennel sur vos visages et dans votre maintien m'avertit que vous allez dire des bêtises. De grâce, retournez, chacun, trois fois votre langue dans votre bouche, avant de parler. S'il en est temps encore, fiez-vous à votre bon sens plutôt qu'à votre système. (*Monde*, p. 463-464.)

Au point de vue de Barrès, les critiques catholiques qui veulent condamner son roman, ne peuvent atteindre leur but, en revanche, par la querelle de l'Oronte, ils aident à faire éclaircir une autre question qui mérite d'être discutée - les rapports entre l'art et la religion.

Le problème que ces Messieurs soulèvent est de la plus grande beauté. Rien de moins que la question des rapports de l'Art et de la Religion ! Une énigme précieuse, Oriante, et dont vous devez être fière qu'on l'ait posée à votre occasion. Si c'est une pierre qu'ils

voulaient vous mettre au col, pour vous noyer, nous en ferons votre parure : une émeraude où semble errer toute la mer. (*Monde*, p. 465.)

Contre la trop rigide orthodoxie, Barrès exprime dans son article son goût de la beauté en religion. Il trouve cette beauté dans les églises, dans toutes les sortes de chefs-d'œuvre, et même dans son cœur formé par l'éducation religieuse. Mais la façon d'apprécier la beauté religieuse est diverse et le chemin vers le divin n'est pas unique, chacun a sa façon de faire son salut. Ainsi, il ne faut pas confondre le rôle d'un théologien et d'un artiste. Un artiste peut poursuivre la « délectation » tout en possédant un esprit religieux, c'est sa liberté.

Le beau mis au service et sur le chemin du divin, j'ai senti cela aux musées du Vatican ; j'en sortais plus acquis à l'Église qui protège la civilisation.

J'ai vu cela plus profondément au cœur de tous les chefs-d'œuvre qui ont développé en moi le sentiment de vénération et m'ont disposé à en rechercher le plus haut objet.

J'ai vu cela enfin au fond de mon être où il fut déposé par ma première éducation.

Et croyez-vous qu'il n'y ait qu'une manière d'être religieux ? Pas n'est besoin de parler dogme ou morale pour susciter une émotion religieuse, pour établir le contact entre le divin et nous. Le « Pauvre Pécheur », de Puvis de Chavannes, ce pauvre diable ne nous invite-t-il pas à des sentiments d'humilité, à une connaissance de notre impuissance qui sont religieux ?

N'essayez pas de faire de l'artiste un théologien ! Vous le gêneriez et vous compromettriez la doctrine. Ramenons les choses au juste point. Il poursuit la « délectation », comme disait le vieux Poussin, qui était un esprit religieux. (*Monde*, p. 469.)

Au point de vue de Barrès, « tout ce qui est bon est chrétien ». La bonté et la beauté fonctionnent ensemble sur le chemin de la vérité. Dans son roman *Un jardin sur l'Oronte*, il décrit les sentiments profonds et le mouvement de l'âme des êtres humains, leur émoi et leur douleur. Et il ne manque pas de beauté dans ce livre :

l'équilibre de l'âme, l'harmonie des deux forces chrétiennes et hétérodoxe, la mélodie de l'histoire, etc. Ainsi, il pense que c'est faux de coller l'étiquette - contre christianisme à son roman :

Je vis avec simplicité sur cette parole, qui me semble si belle, que tout ce qui est bon est chrétien. Toute bonté et toute beauté collaborent à nous rapprocher de la vérité, à nous en donner le désir, à nous mettre dans la voie de notre perfectionnement. Le Jardin sur l'Oronte n'est pas une lecture qui déprime, ou même qui rompe l'équilibre ; il dit l'inassouvissement de l'âme dans le bonheur, il éveille et déploie nos sentiments, et il ne s'achève pas sans avoir rétabli l'équilibre de l'âme. Que vous arrêtez-vous au détail de ma fable ? Donne-t-elle le goût de beau ? Nul ne songe à prendre pour règle de vie les caprices d'une Oriante ou d'un Guillaume. On en sourit. J'ai décrit des exaltations et des misères de l'âme. Je n'ai pas dépassé le stade du lyrisme, mais les émotions que j'ai peintes sont dans la haute voie. Je montre des âmes qui ne se satisfont pas aisément. Je me sens de la puissance expressive des sons. L'harmonie, la mélodie, le rythme produisent une impression qui ennoblit le lecteur. (*Monde*, p. 469-470.)

En ce qui concerne les critiques des jeunes écrivains catholiques, Barrès explique qu'ils ne peuvent pas l'empêcher de poursuivre son propre chemin vers le divin. Il n'est pas théologien, et il apprécie et défend la beauté de la religion « en dehors » du système chrétien, ainsi, les critiques catholiques ne peuvent pas lui imposer les dogmes. En tant qu'artiste, il a la liberté de choisir sa voie de salut :

Je ne vous condamne pas car je suis une intelligence conciliatrice. Je ne m'occupe pas de théologie. Je ne suis ni au-dessus, ni au-dessous ; je suis en dehors, mais certainement au-dessus de toute controverse. Aucune de vos formules ne pourra empêcher mon efficacité.

Un rossignol chante sur une branche ; un grincheux bougonne dans la nuit : « Sale bête, quand donc auras-tu fini de salir mon imagination avec tes rêveries suspectes ? » Eh quoi, cette mauvaise humeur modifie-t-elle rien des éclats charmants de l'animal divin ?

À chacun sa musique. Il y a place pour tous les concerts, celui de l'anathème et celui de la louange. Sombre ou exquis, allez où vous mène votre goût. (*Monde*, p. 471.)

Vers la fin du texte, Barrès réfléchit sur cette querelle qui dure depuis environ un an. À travers la querelle de l'Oronte, il voit clairement son rôle exact dans la société - un rôle d'artiste et de maître. Il continuera son chemin de création, mais s'efforce de mieux faire pour « fournir un enseignement » aux contemporains :

Mais ils ont raison, mes contradicteurs, de vouloir que je fasse mieux, et après avoir anéanti leurs critiques, je les reprends et je veux qu'elles aient un sens pour m'obliger à mieux faire [...] Si leurs injures nous sont réservées, faisons que leurs injures soient injustes.

Si la querelle qu'on me fait pour l'Oronte a quelque digne sens, c'est un reproche de ne pas me tenir jour et nuit au gros de la bataille, telle que d'autres la voient ; un reproche de suivre à mes heures la divine fantaisie, la jeune espérance, le groupe des déesses. Ils exigent que demain, comme hier, je demeure leur maître en titre, et que je continue, jusqu'à bout de souffle, de leur fournir un enseignement pour lequel je me suis formé de suppléants, alors que d'autres services m'appellent, où je ne vois personne qui puisse me remplacer. (*Monde*, p. 472.)

Une année après la publication d'*Un jardin sur l'Oronte*, un autre livre de Barrès sur l'Orient est paru : *Une enquête aux pays du Levant*, dans lequel l'auteur raconte son voyage en Orient et sa pensée religieuse se révèle entre les lignes.

B. L'enrichissement de l'âme en Orient : *Une enquête aux pays du Levant*

Comme écrivain voyageur, Maurice Barrès visite beaucoup de pays, tels que l'Italie et l'Espagne. Attiré par l'orient depuis son enfance, il se rend aussi en Algérie en 1898, en Grèce en 1900 et en Égypte en 1907. *Une enquête aux pays du Levant* est un récit de voyage accompli en 1914 vers le Liban, la Syrie et la Turquie, et publié

sous forme de livre en 1923, quelques jours avant la mort de Barrès. Barrès a deux missions principales dans son programme en se rendant en Orient. L'une est d'enquêter sur la présence française au Levant, et surtout sur l'état de la puissance spirituelle de la France en Orient :

Un des articles les plus clairs de mon programme, c'est que je vais mener sur place, de ville en ville, une enquête sur la situation de nos maisons d'enseignements laïques et congréganistes, spécialement sur ces dernières dont je sais qu'elles risquent de mourir dans un bref délai, faute de recrutement.¹⁰⁷

L'autre est de découvrir l'Orient spirituel et mystique et de chercher les traces des religions étrangères et multiples.

Le projet d'écrire un livre sur son voyage en Orient est interrompu par la première Guerre mondiale, qui est repris après la Guerre, mais avec maturité en ajoutant ses réflexions du domaine spirituel. Et en 1923, *Une enquête aux pays du Levant* est mise au jour. Au point de vue de Barrès, ce livre est le résultat de l'union de ses deux pensées en différentes périodes : l'une au cours de son voyage en Orient et l'autre qui a passé le test sévère de la Guerre : « Au moment où j'achève de publier cette étude, neuf années après mon retour à Paris, deux images de mon voyage se présentent à mon esprit avec une force singulière, deux images distinctes et qui pourtant s'appareillent [...] » (*Enquête*, p. 470.) Ce n'est pas seulement un récit de voyage, selon Ida-Marie Frandon, un spécialiste de Maurice Barrès, « c'est surtout une atmosphère éthique, philosophique, religieuse, esthétique même et toujours poétique, dans laquelle il a vécu son rêve de la destinée humaine ; c'est l'attitude d'un homme devant le problème de l'univers et du divin.¹⁰⁸ » Comme l'auteur l'écrit dans son cahier, c'est un livre de « grande spiritualité » : « Il y a là des multitudes d'esquisses tracées avec la plus ardente passion, sous la poussée du fait immédiat, qui

¹⁰⁷ Maurice Barrès, *Une enquête aux pays du Levant*, in *L'Œuvre de Maurice Barrès*, Tome XI, Paris, Au Club De l'Honnête Homme, 1967 [1923], p. 107.

¹⁰⁸ Ida-Marie Frandon, *L'Orient de Maurice Barrès*, Publications Romanes et Françaises, 1952, p. 3.

décèlent les instincts de la nature dans sa crise et qui sont d'incomparables documents spirituels. Oui, un livre de la plus grande spiritualité. » (*Cahiers*, t. XX, p. 117.) Impressionné par la vie religieuse intense et la puissance mystérieuse en Orient, dans le livre Barrès décrit la diversité des croyances et l'influence de la France sur cette terre. Comme beaucoup de peintres qui s'inspirent de l'exotisme oriental, Barrès veut découvrir les secrets d'Orient et leurs vies mystiques intenses.

Je n'y vais pas chercher des couleurs et des images, mais un enrichissement de l'âme. Déjà nos grands peintres, les Dauzats, les Marilhat, les Descamps, qui découvrirent Smyrne, Damas, Jérusalem et l'Égypte, incapables de se contenter de frèzes draperies et d'armes singulières, prétendaient saisir la pensée derrière les gestes, les attitudes et les regards [...] J'ai le sentiment que l'Asie a des secrets, toute une vie ténébreuse, un cœur religieux, qui m'inspire un attrait que je voudrais inonder de lumière. (*Enquête*, p. 105.)

Il est excité d'avoir la chance de voir de ses propres yeux la terre à laquelle il aspire depuis longtemps. Aux yeux de Barrès, l'Orient est une terre « sacrée » pleine de puissances mystérieuses, qui peut purifier son âme et lui donner des inspirations :

Quel beau travail j'entreprends, et sur quel fond d'horizon ! Depuis des années, j'avais cette vocation. Je vais voir des âmes et des dieux ! Puisse ce grand vent persistant de la mer, si léger et si fort, purifier mon esprit et l'ouvrir aux révélations que me promettent ces terres sacrées ! (*Enquête*, p. 112.)

D'ailleurs, dans cette œuvre, il parle de sa vocation - « l'éducation de l'âme ». C'est un sujet qui apparaît dans toutes ses œuvres, comme sa première trilogie *Le Culte du moi*, son œuvre à la défense des églises *La Grande Pitié des églises de France* et son œuvre sur l'Orient *Une enquête aux pays du Levant*. Il aime les églises parce qu'il y trouve un enseignement moral et les sources spirituelles qui constituent « la plus haute puissance ». Il aime l'Orient parce qu'il pense que cette haute puissance est bien déployée dans cette terre :

L'éducation de l'âme, c'est la grande affaire qui m'a préoccupé et attiré toute ma vie. J'en parle déjà en balbutiant dans *Un homme libre*, et depuis je n'ai pas cessé [...] Et nos églises de village ? Je les aime parce qu'elles donnent une culture morale aux plus humbles enfants, aussi bien qu'à Pascal, à André-Marie Ampère et à Pasteur. Il s'agit pour chacun de nous qu'il trouve en soi la source cachée de l'enthousiasme. Il s'agit que chacun devienne lui-même à la plus haute puissance. Mieux que personne, les Orientaux ont su éveiller et déployer cette force motrice que l'individu porte au fond de son être. (*Enquête*, p. 106.)

Dans l'œuvre, Barrès décrit ce qu'il cherche au cours de son voyage d'Orient - « un enrichissement de l'âme ».

Le voyage de Barrès en Orient pousse également la parution de *Faut-il autoriser les congrégations ?* qui est constitué par cinq rapports sur les activités des missionnaires français à l'étranger.

C. La tâche noble des missionnaires : *Faut-il autoriser les congrégations ?*

L'un des objectifs du voyage de Barrès en Orient est d'étudier l'influence de la France sur la mentalité des Orientaux. En Orient, il visite les écoles des Frères et des Filles chrétiennes et essaie de chercher le but ultime des missionnaires français. Les écoles qui avaient pour but d'enseigner le français et de soigner les malades sont le moyen de cette volonté. À travers l'enseignement, les missionnaires jouent deux rôles en même temps - celui « du prêtre et celui de l'éducateur » (*Enquête*, p. 323.). Barrès compare leurs actes aux exploits chevaleresques. Les missionnaires sont venus en Orient pour accomplir la tâche sublime que leurs ancêtres leur ont confiée, c'est une tâche qui est déjà effectuée par les grands prédécesseurs tels que Saint François d'Assise, Saint Ignace de Loyola, Saint Vincent de Paul et le Père Joseph. Pourtant, cette cause chevaleresque fut semée d'embûches. Avant d'arriver en Orient, les missionnaires français imaginent cet endroit comme une terre promise. Mais en réalité,

les cultes antiques et locaux sont profondément enracinés dans le cœur des Orientaux, de même qu'il y a beaucoup de groupes religieux fermés. Malgré la détresse que les missionnaires ont pu éprouver, ils sont restés en Orient et continuent de représenter l'Occident et la religion chrétienne.

Cependant, la loi de juillet 1901 en France impose une demande d'autorisation sur l'enseignement pour tout institut ou tout établissement non préalablement autorisés. Et quelques années plus tard, tout enseignement des congréganistes est interdit par la loi de juillet 1904. C'est une catastrophe sans précédent pour les congrégations, parce que leur activités enseignantes sont graduellement limitées et même interdites par l'autorité. Et les Missions catholiques françaises se trouvent dans un état de péril à cause du défaut de recrutement en France. En considérant la situation difficile des Frères et des Filles des Écoles chrétiennes en Orient, vers la fin de son voyage, Barrès soumet aux Français de Constantinople une pétition qu'il voulait répandre dans tout l'Orient. Cette pétition appelle le gouvernement français à autoriser le recrutement et la formation des missionnaires en France qui est supprimé par la loi du 7 juillet 1904. Voici la fin de cette pétition qui exprime son dessein :

[...] Nous nous sommes réunis, tous Français résidant au delà du Danube, de toutes religions et de tous partis politiques, sans préoccupation confessionnelle, sans intention de polémique, pour exposer la situation au Gouvernement et au Parlement. D'accord avec les représentants de la France en Orient, nous demandons à MM. les Sénateurs et à MM. les Députés d'autoriser du point de vue national, en vue des œuvres scolaires et hospitalières d'Orient, le recrutement et la formation en France de ces propagateurs de notre langue et de notre influence, et de ne pas nous désarmer dans la lutte des nations.
(*Enquête*, p. 455.)

Au fil du temps, la situation des missionnaires ne s'est pas améliorée. Alors, après la première Guerre mondiale, le Gouvernement dépose respectivement sur le bureau de la Chambre cinq projets de loi les 20 et 27 décembre 1922 qui proposent d'accorder l'autorisation légale aux cinq congrégations missionnaires : l'Institut missionnaire des

Frères des écoles chrétiennes, la Société des Missionnaires d’Afrique, la Société des Missions africaines de Lyon, la Congrégation des Franciscains français pour les Missions à l’Étranger et la Société des Missionnaires du Levant. En 1922, Barrès est chargé par la Commission des Affaires étrangères de rédiger des rapports sur les cinq projets, et ses cinq rapports constituent le livre *Faut-il autoriser les Congrégation ?* publié de manière posthume en 1924. Ce sont des rapports très détaillés qui font un bilan sur les activités des missionnaires français à l’étranger en tout racontant l’histoire des cinq Congrégations.

D’abord sur les Frères des écoles chrétiennes. À son avis, cette congrégation joue un grand rôle pour répandre l’esprit français et la force française dans le monde : « Les congrégations qui enseignent la langue française à l’étranger, et au premier rang les Frères des écoles chrétiennes, représentent pour notre pays la plus puissante force d’expansion spirituelle et parfois de développement économique. Il est impossible de le nier.¹⁰⁹ » Dans le rapport sur les Frères des écoles chrétiennes, Barrès fouille l’histoire de cette congrégation et l’histoire de son expansion à l’étranger. C’est une congrégation fondée par saint Jean-Baptiste de la Salle, vouée à l’enseignement et à la formation des jeunes avec l’innovation pédagogique. Tout ce qu’elle a fait contribue au bien de l’État :

Qu’est-ce que les Frères des écoles chrétiennes ? Une congrégation fondée par un homme du plus généreux génie français, ce saint Jean-Baptiste de la Salle, que de nos jours ont continué le frère Philippe et hier encore, le secrétaire général Justinus. Ce sont là des personnages hautement respectables, à qui notre collègue M. Ferdinand Buisson aime à tirer son coup de chapeau, en rappelant que les Frères des écoles chrétiennes peuvent être dits les précurseurs et une des sources de tout ce qui a été fait pour l’enseignement primaire dans notre pays. (*Congrégations*, p. 526.)

Mais maintenant, à cause de la fermeture des écoles de l’Institut des Frères et faute de

¹⁰⁹ Maurice Barrès, *Faut-il autoriser les congrégations ?*, in *L’Œuvre de Maurice Barrès*, Tome XI, Paris, Au Club De l’Honnête Homme, 1967 [1924], p. 516.

recrutement en France, la Congrégation qui a répandu l'esprit français à l'étranger est menacée de ruine, parce qu'il y a de moins en moins de missionnaires français à l'étranger tandis qu'il y a de plus en plus de missionnaires d'autres nationalités tels que des Allemands, des Italiens et des Américains :

Elles sont perdues ? Pourquoi ? Parce que le nombre des Frères français y diminue, tandis que le nombre des Frères étrangers y augmente.

[...] Ils établissent que l'application de la loi du 7 juillet 1904 a eu ce double effet de multiplier nos œuvres à l'étranger et de les vouer à la mort. En effet, tous les Frères, quasi, sont passés à l'étranger ; mais dans le même moment leur recrutement a cessé de s'opérer en France. Les 1430 écoles qu'ils tenaient en France furent presque toutes fermées de 1904 à 1909. (*Congrégations*, p. 534-535.)

Ainsi, la France doit s'efforcer de sauver la cause des Frères des écoles chrétiennes. Afin d'obtenir l'autorisation légale pour les Frères des écoles chrétiennes, Barrès trouve appui dans la législation existante, il pense que le projet de la loi ne contredit pas les lois actuelles, au contraire, il se place dans leur cadre. Avec clarté et impartialité, Barrès fait minutieusement avancer ses analyses. Selon l'article 13 de la loi du 1^{er} juillet 1901, les congrégations ne peuvent se former qu'avec l'autorisation d'une loi, Barrès pense que c'est la raison pour laquelle est né le projet de la loi en vue d'obtenir l'autorisation légale.

Quelle est, en effet, la base de ce projet ? C'est l'article 13 de la loi du 1^{er} juillet 1901.

« ART. 13. - Aucune congrégation religieuse ne peut se former sans une autorisation donnée par une loi qui déterminera les conditions de son fonctionnement.

Elle ne pourra fonder aucun nouvel établissement qu'en vertu d'un décret rendu en Conseil d'État.

La dissolution de la congrégation ou la fermeture de tout établissement pourront être prononcées par décret rendu en Conseil des ministres. » (*Congrégations*, p. 517-518.)

Et il trouve même un appui juridique dans la loi du 7 juillet 1904. Selon le premier article de la loi, l'enseignement des congrégations est interdit, mais la formation de leurs propres membres n'est pas incluse dans ce cas :

Ici, on invoquera, contre les juvénats prévus par le projet, l'article premier de la loi de 1904 : « L'enseignement de tout ordre et de toute nature est interdit en France aux congrégations. » Mais il s'en faut que l'argument porte. Ce qui est interdit aux congrégations, c'est d'ouvrir des écoles et de tenir des maisons d'éducation : ce n'est pas de pourvoir à l'instruction de leurs propres membres. (*Congrégations*, p. 524.)

De plus, la loi de 1904 supprime seulement les congrégations enseignantes, les autres congrégations ont encore le droit de demander l'autorisation légale.

Actuellement, hormis les congrégations enseignantes, dont la loi du 7 juillet 1904 a ordonné la suppression, toute espèce de congrégation, missionnaire ou contemplative, hospitalière ou prédicante, peut demander l'autorisation et, s'il plaît au Parlement, l'obtenir en vertu de l'article 13 de la loi du 1^{er} juillet 1901. (*Congrégations*, p. 518.)

Au point de vue de Barrès, tous les gouvernements français approuvent toujours les activités des Frères des écoles chrétiennes à l'étranger, et l'enseignement congréganiste n'est supprimé qu'en France, pas à l'étranger. Ainsi, Barrès pense que « ni la loi de 1901 ni la loi de 1904 ne voulaient la destruction des congrégations missionnaires. » (*Congrégations*, p. 531.) Et cette approbation se manifeste par les subventions de l'État aux différentes congrégations :

Après le vote de la loi de 1901, après le vote de la loi de 1904, le Gouvernement et le Parlement continuèrent, comme par le passé, à accorder des subventions, non seulement aux établissements tenus par des congrégations autorisées (Lazaristes, etc.) ou en instance d'autorisation (Pères blancs), mais encore aux établissements tenus par des congrégations qui avaient perdu l'autorisation (Frères des écoles chrétiennes) ou qui

s'étaient abstenus de la demander (Jésuites). (*Congrégations*, p. 533.)

Quant à la Société des Missionnaires d'Afrique ou Pères blancs qui est fondée à Maison-Carrée en Algérie en 1868 par Mgr Lavigerie, archevêque d'Alger, Barrès pense que c'est l'heure de lui donner un statut légal. Même si qu'elle n'a pas subi autant de dommages comme la fermeture des écoles de l'Institut des Frères, l'incertitude de son existence défavorise quand même son développement.

Messieurs, le moment est venu de donner aux Pères blancs le statut légal qu'ils nous ont demandé, il y a vingt-deux ans, le 30 septembre 1901.

Leur situation n'est pas aussi comprise que celle des Frères des écoles chrétiennes : ils n'ont perdu aucun de leurs biens, et leurs établissements n'ont pas été fermés. Mais leur existence est précaire ; cette incertitude où on les maintient, quant à leur demande en autorisation, nuit au développement de leur œuvre. (*Congrégations*, p. 560.)

À propos de la Société des missions africaines de Lyon qui est dans la même situation juridique que les Pères blancs, Barrès voudrait aussi qu'elle obtienne l'autorisation légale.

Fondée en France par des Français dirigée par des Français, composée en majeure partie de Français, la Société des missions africaines de Lyon désire rester française et continuer de servir, en même temps que les intérêts de l'Église, les intérêts de la France. C'est pourquoi elle a renouvelé en 1922 la demande en autorisation qu'elle avait déjà formée en 1901. Et sans doute il est temps, après vingt années de réflexion, que le Parlement accueille cette demande, s'il ne veut pas, dans un court délai, voir la majorité de cette Société, et par suite sa direction, passer à des mains étrangères. (*Congrégations*, p. 574.)

Et en ce qui concerne la Congrégation missionnaire des Franciscains français, Barrès espère l'obtention d'une autorisation légale pour « établir ouvertement en France les

bases de ses missions à l'étranger » (*Congrégations*, p. 576).

Après avoir analysé la situation des Franciscains français au Maroc, dans le territoire de la Custodie de Terre-Sainte (une circonscription franciscaine dont le siège est à Jérusalem) et en Extrême-Orient, Barrès conclut de la manière suivante :

Parmi les missions franciscaines il n'y a pas assez de Français. Faute de Français, la mission française du Maroc manque de se développer ; la mission internationale de la Custodie de Terre-Sainte, encore que ses établissements hors de la Palestine demeurent placés sous le protectorat de la France, tend à devenir, même en Syrie, sous le mandat français, un instrument de propagande antifranaise ; et la mission française de Chine est menacée de passer en partie aux mains allemandes. (*Congrégations*, p. 603.)

Ainsi, il demande l'approbation de la Chambre au projet de loi tendant à autoriser la congrégation missionnaire des Franciscains français, en vue de favoriser ses missions à l'étranger. Dans le cinquième rapport sur la société des Missionnaires du Levant qui réunit les membres de deux congrégations : l'une la congrégation des Capucins et l'autre la congrégation des Tertiaires franciscains d'Ambialet, Barrès décrit l'histoire de cette société et l'état actuel des œuvres des missionnaires du Levant. À cause de l'insuffisance des ressources et du personnel, la Société n'a pas obtenu un grand succès à l'étranger. Par exemple, sa mission ne marche pas très bien au Brésil : « Ces missions, œuvre des Missionnaires du Levant (Capucins ou Tertiaires d'Ambialet) au Brésil, s'exercent sur de si vastes territoires qu'elles n'ont pas encore donné, faute d'un personnel suffisant et de ressources appropriées, des résultats très considérables. » (*Congrégations*, p. 628.)

En employant beaucoup de faits et de chiffres dans les cinq rapports, Barrès indique la situation difficile de plusieurs Congrégations : « Nos missions courent un péril de mort parce qu'elles ont perdu leurs services de l'arrière en France. » (*Congrégations*, p. 630.) Pourtant, dans cette période, les sociétés des missionnaires des autres pays se développent, tels celles de l'Allemagne et de la Hollande. Ainsi, Barrès craint que les missions catholiques françaises à l'étranger soient remplacées

par les sociétés concurrentes si la France ne soutient pas ses missionnaires.

Ainsi, messieurs, au Brésil, comme en Égypte, en Chine, en Abyssinie, au Japon, en Syrie, en Afrique équatoriale, comme partout enfin, puisqu'ils sont partout, il s'agit pour nos missionnaires, qu'ils soient Capucins ou Franciscains, Pères blancs, Missionnaires de Lyon ou Frères des écoles chrétiennes, il s'agit pour eux tous de se recruter en France. Et s'ils ne s'y recrutent pas, leurs œuvres ne périront pas, mais elles tomberont dans les mains étrangères et rivales. (*Congrégations*, p. 629-630.)

Bref, à travers les cinq rapports de Barrès, on voit sa préoccupation de la religion et de la nation comme toujours.

Jusqu'ici, nous pourrions voir clairement l'évolution de la pensée religieuse de Barrès : son esprit à la fois religieux et sceptique au début de sa carrière littéraire jusqu'en 1906, son glissement graduel vers le catholicisme de 1906 jusqu'à la première Guerre mondiale, son recours à la religion pendant la première Guerre mondiale et son attachement au mystère de l'univers et au surnaturel après la Guerre jusqu'à sa mort en 1923.

CHAPITRE IV - ESSAI DE SYNTHÈSE

Après avoir présenté la conception de la religion de Barrès et l'évolution de sa pensée religieuse, nous allons analyser les caractéristiques de sa pensée dont on dégagera trois aspects : le mélange de christianisme et de patriotisme, l'attachement à l'âme et l'union du christianisme avec les forces primitives.

4.1 Le mélange du christianisme et du patriotisme

En tant qu'un homme qui garde toujours l'esprit religieux, Maurice Barrès mène une campagne contre le délabrement des églises de France pour lutter contre les violences de l'anticléricalisme. Il agit comme défenseur du catholicisme quand il y a une menace sur les églises. C'est dans ce contexte que paraît *La Grande Pitié des églises de France*. Il n'est pas catholique pratiquant, mais il n'ignore pas son sentiment religieux. Le fait singulier réside dans le fait que chez lui sentiment religieux et sentiment patriotique s'entrecroisent. Il aime son pays, il fait tout ce qu'il peut faire pour le bien de la France.

Un peuple a dans l'âme un sanctuaire qu'il tend sans cesse à restaurer. Je veux sauver les sources pures, les profondes forêts, à la suite des églises. Et pour maintenir la spiritualité de la race, je demande une alliance du sentiment religieux catholique avec l'esprit de la terre. (*Pitié*, p. 172.)

Bref, la pensée religieuse de Maurice Barrès peut se résumer en une phrase : « Notre patrie, notre église, c'est notre tout. » (*Cahiers*, t. XVII, p. 353.) Tout ce qu'il a fait pendant sa vie est au profit de sa patrie, même sa campagne pour la défense des églises. Son sentiment religieux est combiné à son sentiment patriotique. Pour lui, l'âme d'humanité se trouve dans les églises qui sont indispensables pour les individus et la société.

Comme écrivain engagé, Barrès exprime son opinion sur la relation entre les écrivains et la politique, ce qui montre aussi pourquoi ses œuvres sont étroitement

liées à l'actualité.

Doit-on écrire sur la politique ? Sans doute, cela est nécessaire [...] Tous les écrivains agissent, qu'ils le veuillent ou non, sur l'opinion publique [...] En conséquence, il n'y a pas à savoir si c'est « le devoir ou l'avantage » des écrivains de « chercher à exercer une action sur la politique du pays ». On constate, comme un fait, qu'ils exercent cette action. (*Cahiers*, t. XIV, p. 139-140.)

Même si Barrès pense qu'il y a des désavantages à rester dans la Chambre, il garde toujours la passion de la vie publique. Au fond, comme à l'église, il trouve dans la vie publique cette distraction de la solitude : « J'ai la passion de la Chambre. C'est une passion qui m'a coûté cher : Argent. Perte de temps. Apetés. Je ne le regrette pas, j'y trouve de l'émotion, un profond isolement sur le sommet des vagues. » (*Cahiers*, t. XV, p. 94.) Il y trouve l'idée de la fraternité, le sentiment d'être membre de certaine société. « Un des grands plaisirs de la vie publique : "Idée de fraternité tendre pour les coreligionnaires et de répulsion pour les dissidents." Que cette fraternité me plaise, c'est compréhensible, mais cette répulsion aussi met de l'intérêt dans ma vie. » (*Cahiers*, t. XV, p. 95.) D'ailleurs, après avoir participé dans la Chambre à partir de l'année 1906, Barrès a toujours envie d'écrire ce qu'il en pense et ce qui s'y passe et ce qui s'y passe dedans. « Bien des fois j'essaye de décrire les vastes espaces où l'âme s'élargit, sur lesquels une chapelle catholique, ou bien un arc romain, ou simplement un nom fameux mettent dans un être éphémère l'émotion d'éternité. » (*Cahiers*, t. XV, p. 87.) En mai 1907, il essaie de décrire dans son cahier un tableau de la Chambre qui a « pourtant une flamme religieuse » (*Cahiers*, t. XV, p. 86.) et « on y résout des problèmes religieux ». (*Cahiers*, t. XV, p. 119.) D'après lui, le catholicisme et le socialisme sont les deux âmes dans la Chambre : « Il faut quand je peins la Chambre toujours l'animer, la spiritualiser, en faire jaillir ce qu'elle renferme de moral et de divin. Il en émane deux âmes : la catholique, la socialiste. » (*Cahiers*, t. XV, p. 86.) Barrès trouve que le catholicisme et le socialisme sont comme les deux âmes sœurs mais qui s'en vont de loin en loin au cours de l'évolution. « Je vis "deux

âmes émanées [...] comme deux lueurs du même rayon de Dieu (de la même France)”. Je vis “ces deux âmes sœurs, mais devenues étrangères l’une à l’autre dans la carrière de leur évolution [...]” » (*Cahiers*, t. XV, p. 81.) Selon Barrès, dans le socialisme, il y a une « ignorance du monde invisible » (*Cahiers*, t. XV, p. 99.). Pour autant, des idées chrétiennes s’y mêlent, telles que l’amour pour les pauvres. « Sur les bancs socialistes, l’antique épicurisme, le monde, la vie couronnée de roses, mais à ce courant épicurien éternel se mêle un courant chrétien, aimer les pauvres, dont il n’y a pas de trace chez Épicure. » (*Cahiers*, t. XV, p. 120.) Du coup, les socialistes ne peuvent pas laisser de côté le christianisme : « Hors du Christianisme, ils suivent encore la pente du Christianisme. » (*Cahiers*, t. XV, p. 123.) Quant à ces deux âmes, « elles sont formées par la terre et les morts. Il y a la terre à terre. Que ces trois symboles se rejoignent dans une suprême ascension vers les morts dont tous ils émanent ». (*Cahiers*, t. XV, p. 86.) Cependant, il y a une immense distinction entre ces deux âmes, le socialisme n’a pas de foi. « Ce parti religieux aime la croyance, la religion. Les partis politiques qu’il méprise intérieurement, ce sont ceux qui n’ont pas la foi, l’enthousiasme. » (*Cahiers*, t. XV, p. 122.) Pour Barrès, c’est triste pour une âme sans foi. Plus tard, la première Guerre mondiale l’a beaucoup changé, surtout le changement de sa vision du monde et de sa conception de la vie. Avant la guerre, surtout au début de sa carrière politique, il essaie de devenir un membre d’un groupe en vue d’obtenir le sentiment de sécurité, tel est le motif de son engagement dans le boulangisme. Pourtant, dans la guerre, il a vu l’union de diverses familles spirituelles et l’unité de la patrie. Après la Guerre, en mai 1923, il écrit dans son cahier : « Depuis la guerre, je n’appartiens plus aux partis. » (*Cahiers*, t. XX, p. 144.) C’est un homme de la patrie, qui n’appartient à aucun parti.

D’ailleurs, outre dans les *Cahiers*, Barrès exprime aussi sa pensée sur l’union du catholicisme et du patriotisme dans ses articles, ses discours et ses romans, bref, dans les textes publics. Par exemple, au début du texte « La conscience alsacienne » publié d’abord dans les *Annales de la patrie française* du 1^{er} décembre 1904, Barrès écrit une histoire sur le christianisme que lui raconte le journaliste anglais Henry Stanley

(1841-1904) connu pour son exploration de l'Afrique :

Je causais avec Stanley : « Dans ma traversée de l'Afrique, me dit-il, au milieu d'immensités que désolent une perpétuelle anarchie, un petit chef me rendit de véritables services. Pour les reconnaître, à ce noir sympathique et à son entourage (des gens bien incapables de s'inventer une religion), je donnai le christianisme. Ils en comprirent ce qu'ils purent, mais ce fut fait de l'anarchie : ils avaient dès lors un lien social. Aujourd'hui le petit chef règne sur un vaste territoire où le cadeau d'un passant a mis une façon d'unité morale [...] »¹¹⁰

À travers ce récit, non exempt de pensée colonisatrice, Barrès voit l'importance de l'éducation de l'âme pour la société. D'après lui, pour « vivre en société », il faut un sentiment commun qui peut être réalisé par des institutions traditionnelles ou des « dynasties indigènes¹¹¹ ».

J'aime ce fait que m'a fourni un homme, un véritable homme et non point un idéologue, mais un dur Anglais positif. Les plus humbles des nègres et nous-mêmes, si nous voulons vivre en société (et hors de la vie sociale, rien que terreur, ignorance et misère), il faut d'abord que nous ayons en commun quelque sentiment qui ne soit plus discuté, qui donne une prise et qui permette à telles paroles, à tels actes d'accorder soudain toutes nos âmes.¹¹²

En fait, la conscience collective alsacienne, sous la plume de Barrès, est le résultat du mélange de l'esprit catholique, de la conception patriotique et de l'idée de la continuité de père en fils. L'union de l'esprit religieux et de l'esprit patriotique, est une grande caractéristique de la pensée de Barrès durant toute sa vie. Après la victoire de la France dans la première Guerre mondiale, Barrès reçoit une lettre des étudiants

¹¹⁰ Maurice Barrès, *La conscience alsacienne*, Annexes d'*Au service de l'Allemagne*, in *Maurice Barrès, romans et voyages*, Tome II, Paris, Robert Laffont, 1994, p. 291.

¹¹¹ *Ibid.*

¹¹² *Ibid.*

de Strasbourg qui lui demandent de devenir leur Maître spirituel. Dans sa réponse aux étudiants, il leur demande d'avoir une foi et une croyance héritées des ancêtres pour agir. Ici, le terme « croyance » a son sens plus large, il signifie non seulement la croyance religieuse, mais aussi la croyance patriotique :

Chacun de nous doit se faire sa croyance. Mes chers amis, la croyance qui fera votre force pour toute votre vie, comme elle fit celle de vos pères, c'est cette certitude que vous venez de m'exprimer, la certitude que la France va exercer sur le Rhin une action vraie et bienfaisante, commandée de toute éternité par l'histoire et d'une manière plus pressante par les événements actuels.¹¹³

Plus tard, il répète cette idée dans un discours à Metz. En août 1911, Barrès se rend à Metz pour visiter les tombes de 1870 et participe à une réunion secrète organisée par les chefs de la résistance lorraine où il fait un discours. Dans ce discours, l'union de l'esprit religieux et de l'esprit patriotique se montre explicitement. Mais ici, son esprit religieux est plutôt polythéiste. Dans l'église Notre-Dame de Metz, il prie avec les croyants de différentes religions pour les soldats morts dans la guerre de 1870, et puis il se rend au cimetière pour rendre hommage aux morts. Ici, la division de différentes religions devient une chose sans importance, ce qui compte est la prière, la prière pour les soldats morts.

Dans la vieille église Notre-Dame, chacun de nous a fait pour eux la prière qu'il sait faire, la sainte prière des catholiques, la prière des protestants, la prière aussi de celui qui ne connaît pas l'objet de ses vénération, mais que le culte du sacrifice consenti par des héros agenouille avec ses frères les croyants. Et puis, nous sommes allés au cimetière de Chambières porter nos couronnes et nous incliner très bas devant les nobles femmes de Metz qui, après avoir consolé nos soldats mourants, entretiennent leurs tombes.¹¹⁴

¹¹³ Maurice Barrès, *Réponse de Maurice Barrès aux étudiants de Strasbourg*, Annexes d'*Au service de l'Allemagne*, in *Maurice Barrès, romans et voyages*, Tome II, Paris, Robert Laffont, 1994, p. 300.

¹¹⁴ Maurice Barrès, *Un discours à Metz*, Annexes dans *Colette Baudoche*, in *Maurice Barrès*,

Une des caractéristiques de la pensée religieuse de Barrès - le mariage de christianisme et de patriotisme - se reflète dans ses écrits de différentes périodes. Nous l'analyserons en prenant les exemples de *L'Appel au soldat* (1900), *Colette Baudoche* (1909), *Les diverses Familles spirituelles* (1917) et *Le Génie du Rhin* (1921).

4.1.1 L'esprit religieux et le nationalisme dans *L'Appel au soldat*

La deuxième trilogie *Le Roman de l'énergie nationale* comprend trois romans politiques de Barrès, où l'auteur décrit des scènes politiques dans la Chambre pendant le mouvement boulangiste et l'affaire de Panama. Dans le troisième volet *Appel au Soldat*, Sturel et Saint-Phlin voyagent ensemble en Lorraine. À Metz, ils visitent le cimetière de Chambièrre où sont enterrés les soldats français morts pour lutter contre les Allemands dans cette ville en 1870. Juste à côté du monument à la mémoire des soldats français, il y a une pierre qui sert à mémoriser les morts allemands, sur laquelle s'inscrit la phrase : « Dieu était avec nous » (*Appel*, p. 930.). Pour les deux Lorrains, c'est une phrase insultante, parce qu'ils pensent que les Français ont effectué leurs devoirs selon la volonté de Dieu et contribué à la civilisation humaine :

En vérité, la France a contribué pour une part trop importante à constituer la civilisation ; elle rend trop de services à la haute conception du monde, à l'élargissement et à la précision de l'idéal, - dans un autre langage : à l'idée de Dieu - pour que tout esprit ne tienne pas comme une basse imagination de caporal de se représenter que Dieu - c'est-à-dire la direction imposée aux mouvements de l'humanité - serait intéressé à l'amointrissement de la nation qui conduisit les croisades dans un sentiment d'émancipation et de fraternité, qui a proclamé par la révolution le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes ! (*Appel*, p. 930.)

romans et voyages, Tome II, Paris, Robert Laffont, 1994, p. 374.

Ainsi, ils croient que ce sont les soldats français qui sont « initié(s) de plus près aux desseins de Dieu » (*Appel*, p. 931.). À travers ce paragraphe, nous voyons que selon l'auteur, Dieu se représente les bonnes choses, les bonheurs et le lieu idéal - le paradis. Ici, l'acte d'élévation et l'intérêt national s'unissent, ou plutôt, l'union de la pensée religieuse et du nationalisme de Maurice Barrès.

4.1.2 La triomphe du catholicisme et du patriotisme dans *Colette Baudoche*

Dans le roman *Colette Baudoche*, Barrès décrit la morale de Colette Baudoche et de sa grand-mère Mme Baudoche contre le germanisme à Metz et leur influence sur un jeune professeur allemand Asmus qui loue une chambre chez elles. Le roman patriotique montre l'union parfaite du sentiment religieux et du sentiment patriotique de l'auteur. Voici comment le « dieu germanique¹¹⁵ » est attiré petit à petit par « les vieilles divinités » (*Baudoche*, p. 334.) françaises. S'intéressant de plus en plus à la culture alsacienne, Asmus parcourt les quatre côtés de Metz, y compris des paysages naturels, des monuments historiques et des églises. En ce qui concerne le sentiment du jeune allemand vers les églises à Metz, voici la description de l'auteur :

L'un des premiers, il admira la chapelle des Templiers dégagée par la destruction de la citadelle [...] Et quand il visita la charmante église romane de Sainte-Maximim, où Bossuet a prêché contre les protestants avec la manière d'un général refoulant une armée ennemie, il lui vint un désir d'entendre ces fameux orateurs français. (*Baudoche*, p. 327.)

En vue de mieux connaître la civilisation de cette terre, Asmus choisit même de dîner avec les deux dames dans la maison au lieu de sortir dans les brasseries avec ses compatriotes. De temps en temps, il voyage dans la journée et le soir il multiplie ses questions lors de leurs discussions où sa curiosité est bien satisfaite. Et les dames Baudoche lui racontent inlassablement l'histoire de la ville :

¹¹⁵ Maurice Barrès, *Colette Baudoche*, in *Maurice Barrès, romans et voyages*, Tome II, Paris, Robert Laffont, 1994 [1909], p. 334.

Mais chaque soir, les dames Baudoche, à la manière de nos religions occidentales qui placent les déesses, les saints et les anges, partout comme un écran entre nous et la nature, lui nomment les châteaux, les autorités sociales, les souvenirs des cantons qu'il a traversés. (*Baudoche*, p. 347.)

En considérant l'intérêt du jeune homme Asmus pour la culture française, Mme Baudoche décide de le conduire un jour à l'une des réunions de tous les Messins qui gardent le souvenir de la France. Dans la conférence, Asmus se sent comme un « dieu germanique » parmi les « dieux latins », mais il est frappé par la vivacité des « vieilles divinités » qu'il croyait déjà mortes et vaincues.

Il se tient cérémonieusement, comme un digne professeur dans une fête officielle ; mieux encore, comme un dieu germanique qui assisterait à un conciliabule des dieux latins, vaincus et chassés du territoire. Il s'intéresse à ces vieilles divinités ; il s'étonne qu'elles aient gardé cette jeunesse, tant de ressort. (*Baudoche*, p. 334.)

Alors qu'il s'attache de plus en plus à la culture française, Asmus, juste avant son départ en vacances, demande la main de Colette, ce qui met la jeune fille devant un choix difficile à cause de l'identité allemande du jeune homme. « Asmus allait revenir, et la jeune fille, toujours irrésolue, attendait un appui à la messe des soldats du siège, pour laquelle son travail s'achevait, car l'inquiétude d'esprit nous dispose à la prière. » (*Baudoche*, p. 366.) Elle compte sur la messe de la cathédrale pour prendre une décision définitive parce qu'elle croit que la prière éclaircira son cœur. À Metz, pour honorer la mémoire des soldats français morts dans la Guerre franco-allemande de 1870, les Dames de Metz, une association de secours pour les blessés pendant la guerre et de l'entretien des tombes après la guerre, « demandent aux jeunes filles de composer les guirlandes qui décoreront la cathédrale pour la messe commémorative des soldats morts pendant le siège » (*Baudoche*, p. 365.). Colette, partage aussi la tâche de décoration de la cathédrale. Quand le jour de la messe arrive, baignée dans la

magnanimité de la cérémonie, Colette est profondément touchée par la foi religieuse de ses compatriotes qui fait s'unir le patriotisme et le catholicisme.

Au bas de l'église, Colette à genoux, entre son Allemand et sa grand-mère, subit en pleurant toutes les puissances de cette solennité. Elle ne leur oppose aucun raisonnement. Elle repose, elle baigne dans les grandes idées qui mettent en émoi tout le fond religieux de notre race. (*Baudoche*, p. 370.)

En donnant son âme à Dieu, Colette s'éclaire et comprend ce qui lui permettra de donner une réponse. La cathédrale fonctionne ici comme un lieu d'asile pour l'âme des êtres où se conserve la puissance inépuisable : « Celle-ci, à la chaleur de cette cérémonie, distingue ce qui reposait de plus caché pour elle-même dans son âme. Ce qui s'épanouit sur cette humble tige et au cœur de cette simple, c'est le sentiment religieux, avec la nuance proprement locale, c'est la fleur messine. » (*Baudoche*, p. 370.) Enfin, après la messe, « la fleur messine » qui s'enracine dans le catholicisme et l'honneur de la patrie, refuse l'amour d'Asmus. Pour Barrès, c'est une sorte de triomphe, le triomphe du latinisme contre le pangermanisme.

L'union du sentiment religieux et de l'esprit patriotique de Barrès se manifeste aussi à travers les Messins qui participent à la messe commémorative pour les soldats morts dans la guerre de 1870. Ils y voient la résurrection de Jésus qui leur donne un espoir de retour en France : « Cette nuit, pour les gens de Metz, signifie une dure vie sous le joug allemand, loin des douceurs et des lumières de la France, et pour eux l'idée de résurrection se double d'un rêve de revanche. Ils enrichissent de tout leur patriotisme une liturgie déjà si pleine. » (*Baudoche*, p. 369.) Dans le paragraphe suivant, Barrès écrit clairement la nature de la messe dans la cathédrale pour les Messins : « la messe de leur civilisation ». L'union du patriotisme et du catholicisme forme « une foi municipale et catholique » chez les Messins. Dans la messe en l'honneur des morts, ils sentent l'élévation de l'âme, et éprouvent un sentiment sublime et divin :

Une religion se recompose dans cette foule en deuil, une foi municipale et catholique. Ces Messins croient assister à la messe de leur civilisation. Ils forment une communauté, liée par ses souvenirs et par ses plaintes, et chacun d'eux sent qu'il s'augmente de l'agrandissement de tous. Cette magnanimité qu'ils voudraient produire dans des actes sublimes, ils en témoignent jusque dans les détails familiers de cette matinée. Avec quelle vénération tous s'inclinent devant les Dames de Metz, qui sollicitent et tendent une bourse au large ruban noir pour l'entretien des tombes ! La cathédrale est pleine des émotions les plus vraies, sans rien de théâtral. (*Baudoche*, p. 369-370.)

Bref, dans *Colette Baudoche*, qui peut être considéré comme un roman patriotique, le mélange du sentiment religieux et du patriotisme de Barrès se manifeste parfaitement, surtout à travers les deux personnages : les Baudoche, qui résistent à la germanisation et s'attachent au catholicisme dans la ville annexée de Metz.

4.1.3 L'union des esprits religieux et patriotique dans *Les Diverses Familles spirituelles de la France*

Pendant la première Guerre mondiale, le sentiment religieux de Maurice Barrès est bien étroitement lié à son patriotisme. Dans ses *Cahiers*, les brouillons des *Diverses Familles spirituelles de la France* montrent les traces de sa pensée. À son avis, il y a une chose beaucoup plus importante durant la guerre, c'est d'être français, les gens peuvent bien s'entendre malgré leurs religions différentes, parce qu'ils ont tous un point commun : la patrie. Ainsi Barrès pense que le plus important dans cette période est le patriotisme, et la religion est intégrée dans ce sentiment patriotique.

Il semble que cette guerre nous ait découvert à nous tous quelque chose de plus profond que la foi religieuse. Les théologiens reconnaîtraient là le problème des rapports de la nature et de la grâce [...] Chacun de nous, dans notre village, dans notre petit monde, nous cessons de nous classer en catholiques, en protestants, en socialistes, en juifs. Soudain quelque chose d'essentiel apparaît qui nous est commun à tous. Des Français !

Cette guerre nous a révélé que nous avions au fond de l'être un principe commun. Nous avons reconnu que nous pouvions vivre en parfaite union quelles que fussent nos croyances. (*Cahiers*, t. XVIII, p. 242.)

De plus, la divergence entre les religions devient secondaire face à la guerre et la nécessité de défendre la France, puisque toutes les familles spirituelles sont nourries dans la terre de France.

En même temps, elle nous a montré la grande vérité vérifiée des théologiens eux-mêmes que sous les religions il y a un fonds commun. Le Pasteur Raoul Allier dit : « Si nous sommes différents les uns des autres, si nous sommes les uns protestants, les autres catholiques, les autres libres penseurs, sous toutes les formes de la pensée, il y a derrière nous dix-neuf siècles de christianisme [...] » [...] Ils sont les fils des cathédrales et des petites églises de village fleuries de la terre de France. (*Cahiers*, t. XVIII, p. 242-243.)

Aux yeux de Barrès, la défense de la France, c'est la défense de diverses religions. L'union sacrée de la patrie ne les fait pas disparaître, en revanche, les fortifie.

C'est bien légitimement que nous avons déclaré que notre union était une union sacrée. Elle ne comporte aucun oubli de nos idées propres, mais au contraire une vue très forte de leur vie essentielle, de leurs racines et de leur avenir. C'est pour défendre chacun notre foi, chacun notre religion que nous avons défendu notre patrie commune qui porte toutes nos religions. (*Cahiers*, t. XVIII, p. 244.)

Au point de vue de Barrès, les tranchées ont élevé la vue spirituelle des soldats, dans la souffrance mais aussi dans la volonté de sauver la France :

Ils acceptent dans la guerre la volonté de Dieu. Décrire la plus haute vie spirituelle de façon que chacun des Français m'en soit reconnaissant. Union sacrée n'est pas une concession. C'est une vieille union qui se reconnaît [...] Tous, catholiques, protestants,

etc., contribuent à ce rayonnement de la France que l'univers proclame. Plus avant que tout cela, on trouve le contact de Dieu. (*Cahiers*, t. XVIII, p. 274-275.)

Selon lui, la religion fournit une source spirituelle et une force aux soldats français, comme la nourriture spirituelle de Jésus.

Jésus au puits de Jacob disait : « J'ai une nourriture que vous ne connaissez pas. » (*Jean*, IV, 32.) Est-ce une source d'inspiration et une force ? [...] Des églises s'ouvrirent [...] Chacun les regardait avec plus de sympathie... Chacun se disait : « Il prend ses forces où il peut. » (*Cahiers*, t. XVIII, p. 276.)

Dans la guerre, les individus reçoivent les forces dans la religion et dans le patriotisme et trouvent des choses plus grandes que le soi-même.

L'individu découvre son complément, sa raison d'être dans quelque chose de plus grand et de meilleur que soi. Il se dépasse lui-même, il agit pour des fins supérieures. À ce quelque chose de plus grand il demande des forces, il en reçoit des forces. Des enfants partant comme pour une fête. (*Cahiers*, t. XVIII, p. 277.)

À l'occasion de sa défense des églises, Barrès développe son idée de la nécessité de la présence des saints. Il poursuit cette idée pendant la guerre, en s'inquiétant de la situation morale de la France : « Notre vie morale disparaissait, ne se poursuivait plus. Il fallait des saints. » (*Cahiers*, t. XVIII, p. 226.) Au fil du temps, il pense qu'il les a trouvés à l'armée, ce sont des soldats qui meurent pour la patrie et leur esprit de sacrifice mérite d'être apprécié par tous les Français.

Les églises de France ont besoin de saints. Je l'écrivais il y a deux ans. Ma pensée dépassait, on le voit bien, la question des monuments religieux. Je disais : nous sommes si bas (et de jeter bas l'église de village c'est contre ma pensée), nous sommes si bas qu'il nous faut des exemples vivants. Et voici que nous les avons. Où sont-ils ? Aux

armées. Ils se battent, ils meurent pour la France. (*Cahiers*, t. XVIII, p. 250.)

Du point de vue de Barrès, à l'armée, les soldats français sacrifient leur vie pour le péché du monde, comme ce que fait Christ pour l'humanité. Ils trouvent un appui spirituel dans la religion à accomplir leur mission divine et patriotique :

Il y a beaucoup de sainteté dans les tranchées.

Pour le chrétien, chaque jour de nos armées renouvelle la passion du Christ. Certains s'élèvent très haut et voient.

Ils voient autre chose que ne voit l'ordinaire ; ils voient la croix du calvaire, un sang qui rachète les péchés du monde.

Cette croix est le centre de toute la pensée catholique ; c'est le secret appui, le moteur de tant de héros.

Je ne dis pas qu'ils prennent là leur courage, je dis qu'ils prennent là leurs pensées, leur volonté, leur direction. (*Cahiers*, t. XVIII, p. 250.)

En somme, ce livre montre bien la mentalité des Français, notamment l'esprit des soldats français, pendant la période difficile de la première Guerre mondiale : le patriotisme mêlé du sentiment religieux. Cela est aussi l'état d'esprit de l'auteur.

Après la première Guerre mondiale, les traces de l'union du sentiment religieux et du sentiment patriotique persistent chez Barrès. Nous prenons l'exemple du *Génie du Rhin*.

4.1.4 Le catholicisme et le patriotisme dans *Le Génie du Rhin*

Dans son cahier de 1919, Barrès s'essaie au *Génie du Rhin* qui sera publié en 1921. Dans ce brouillon, il parle du *Faust* de Goethe. A son avis, cette légende dont le personnage fait des affaires avec le Diable, l'ennemi de Dieu, représente la pensée nationale de l'Allemagne, tandis que la France communique toujours avec Dieu, ce qui se voit par la légende de Jeanne d'Arc, représentative de la spiritualité française.

Le Faust. - Le sentiment qui sans aucun doute circulait dans une foule d'âmes germaniques se concentra dans cette légende, puis dans l'œuvre de Goethe, et cette légende et cette œuvre furent reconnues de tous comme une pensée nationale, exactement comme une pensée de la race autour de laquelle la nation se constitua.

Ce qui leur plaît, ce qui nous plaît, c'est que ce personnage ait été placé dans un commerce égal avec deux mondes.

Mais Jeanne d'Arc n'a pas commerce avec le diable. Elle a commerce avec Dieu et le paradis.

[...] La légende de Faust, c'est la légende l'esprit humain égaré par l'orgueil [...] Même péché d'orgueil, même pacte. Il est l'ennemi de Dieu et le réprouvé. (*Cahiers*, t. XIX, p. 53.)

Ainsi toujours, Barrès cherche à trouver des représentations auxquelles il va se tenir, et qui vont l'aider à dépasser le banal ou le quotidien : ce sont les mythes qui donnent du sens. En considérant la brutalité de l'Allemagne qui lance plusieurs guerres contre la France, y compris la guerre franco-prussienne en 1870 et la première Guerre mondiale en 1914, Barrès conclut : « L'homme qui vend son âme au diable, c'est représentatif de l'Allemagne. » (*Cahiers*, t. XIX, p. 51.) Quelles sont les conséquences de cette brutalité sur la France ? L'Allemagne, a-t-elle battu la France qui, aux yeux de Barrès, est bénie de Dieu ? En revanche, à son avis, la France a vu la lumière de Dieu à travers cette atrocité, et cela suscite la soif de Dieu des Français et les rend beaucoup plus forts qu'auparavant.

Ces Allemands, ces diables, ces Méphisto éveillent notre désir de voir surgir le vengeur, donc notre loyalisme et notre enthousiasme, éveillent notre irritation contre le désordre, éveillent notre aspiration inquiète et ardente vers le progrès, notre lutte pour le bonheur, notre recherche de la vérité, notre soif de Dieu.

Ils viennent déchirer notre tente, et au travers de ces déchirures nous voyons Dieu.
(*Cahiers*, t. XIX, p. 53.)

Pendant la première Guerre mondiale, Barrès critique déjà l'Allemagne comme un Diable. Mais au fil du temps, après la Guerre et surtout après le retour des terres perdues à la France, le problème du Rhin devient la préoccupation de Barrès et il pense que le latin et le germanique ne sont pas deux ennemis éternels : « Il n'y a pas le bien et le mal luttant éternellement comme dans le Manichéisme. Satan est la créature de Dieu. » (*Cahiers*, t. XIX, p. 53.) Et les deux cultures peuvent bien s'entendre et font même une parfaite harmonie sur les terres jadis annexées en Alsace-Lorraine.

La vieille cathédrale de Mayence, avec ses deux chœurs, me dit qu'elle peut abriter deux cœurs, le latin et le germanique.

Jacet sub hoc marmore, nec totus jacet. (Sur un tombeau de la cathédrale de Mayence.)

Siste, viator, et lege.

À Mayence, auprès du fleuve, les Rhénans ont dressé leur cathédrale avec deux chœurs, comme s'ils voulaient...

Et déjà sur la Moselle, les Messins de deux églises ont fait leur cathédrale. Mais là c'est une fusion complète, une parfaite harmonie. (*Cahiers*, t. XIX, p. 56-57.)

Dans un cahier de 1919, Barrès explique le lien intime depuis longtemps entre la Gaule et les provinces rhénanes en consultant les travaux du historien français Amédée Thierry sur la Gaule. D'après lui, c'est plutôt le christianisme qui les unit :

Le christianisme passe de la Gaule aux provinces rhénanes. Voir Amédée Thierry. Il y a deux courants différents du christianisme qui, tous deux, assurèrent les relations entre la Gaule et les provinces rhénanes. Ces relations, dès lors, ne cessent plus. Il y a les églises, l'enseignement chrétien et puis les écoles. (*Cahiers*, t. XIX, p. 66.)

Bref, en ce qui concerne le problème rhénan, Barrès se concentre plutôt sur l'aspect spirituel ou le plan des idées. Avec un esprit profondément religieux, Barrès

pense spontanément à Dieu et à la religion quand il aborde un sujet. De plus, il pense que c'est l'amour qui compte beaucoup pour régler les questions sur le Rhin tout en citant des phrases d'un philosophe et théologien chrétien Saint Augustin pour soutenir son idée.

J'ai trouvé la politique rhénane, non par un cheminement de ma clairvoyance politique, mais encore par un besoin de mon âme.

[...] Nous nous sommes ménagé une Rhénanie spirituelle. Mon livre c'est : *À la recherche de la Rhénanie*.

« On ne saurait aimer, dit saint Augustin, ce que l'on ignore absolument, mais quand on aime un objet sur lequel l'intelligence ne fournit que de très vagues lueurs, cet amour même nous le fait connaître plus pleinement, plus parfaitement. » (*Cahiers*, t. XIX, p. 59.)

En somme, nous voyons que la pensée religieuse de Barrès se caractérise tout le temps par le mélange de christianisme et de patriotisme. Outre celle-là, il y a une autre caractéristique de sa pensée - l'attachement à l'âme.

4.2 Barrès, « l'interprète de l'âme française »

4.2.1 La quête de soi

Barrès s'occupe toujours de la spiritualité des Français. Il est appelé « l'interprète de l'âme française pendant la guerre » (*Cahiers*, t. XIX, p. 411.) dans une lettre du 19 octobre 1919 écrite par Alexandre Millerand, commissaire général de la République à Strasbourg. En effet, sa curiosité et sa préoccupation du domaine spirituel proviennent de son enfance. En 1913, à l'âge de cinquante ans, Barrès écrit un joli paragraphe avec des phrases poétiques sur son passé. Selon son explication, au début de ses années, il a connu une période romanesque et insouciant avec des rêves poétiques. Cependant, tous ses rêves sont tués au collège de la Malgrange où il se sent abandonné et dans les ténèbres. S'abîmant tout seul dans la douleur, il tente à

plusieurs reprises à sortir de la situation désespérante et de cet état de noirceur, en vain. Finalement, il trouve une issue par la quête du soi-même. Cela explique la piste principale dans toutes ses œuvres : le soi-même, soit dans sa première trilogie *Le Culte du moi*, soit dans ses œuvres de la religion telles que *La Grande Pitié des églises de France* et *La Colline inspirée*. À son avis, le soi-même s'étend et se développe dans la religion. En bref, il cherche son soi-même pendant toute sa vie.

Au seuil de ma vie, au premier temps de mon enfance, je vois dans le brouillard quelques formes émouvantes, des choses qui se prolongent en musique, du romanesque, des nuées intéressantes, des fées, des images d'or et d'argent, du plaisir. Tout cela s'arrête brutalement au premier jour si déchirant où l'on me conduisit et m'abandonna près du bassin chargé de cygnes du château de la Malgrange - dont j'avais aimé le nom, le prospectus, l'inconnu, - et qui fut le début des grandes platitudes de la vie. Quels tristes chemins j'ai suivis, poussiéreux, brutalement éclairés, sans rêves ni sonorités ? Je cherchais dans tous les sens avec une fatigue extrême à retrouver ces espaces profonds, cette musique exaltante et douce. Vainement ! Et puis un jour j'ai su qu'il n'était que d'écarter les autres et d'écouter paisiblement en moi. C'est le silence et c'est l'oubli qui me ramassent sur moi-même et me permettent de me dépasser. Il faut que le silence glisse et s'étende, que tout s'éteigne par degrés ; c'est la nuit grave et moi, je puis enfin renaître comme une flamme qui s'aperçoit dans les ténèbres. J'avais un rêve que j'ai perdu, au contact des gens, à dix ans ; je le retrouve à cinquante ans, quand je me libère des gens. (*Cahiers*, t. XVII, p. 286.)

La quête du soi se manifeste parfaitement dans sa première trilogie *Le Culte du moi*, dans laquelle Barrès essaie de reconstruire et de cultiver le moi insaisissable en cherchant les sources de l'âme. Dans l'*Examen des trois romans idéologiques* ajouté à la deuxième édition d'*Un Homme libre*, Barrès indique les moyens à défendre le Moi - d'abord l'épurer et puis lui ajouter :

Notre Moi, en effet, n'est pas immuable ; il nous faut le défendre chaque jour et chaque

jour le créer [...] C'est une culture qui se fait par élaguements et par accroissements : nous avons d'abord à épurer notre Moi de toutes les parcelles étrangères que la vie continuellement y introduit, et puis à lui ajouter. Quoi donc ? Tout ce qui lui est identique, assimilable ; parlons net : tout ce qui se colle à lui quand il se livre sans réaction aux forces de son instinct.¹¹⁶

Dès la première trilogie, Barrès commence à chercher les forces de l'âme, et il poursuit cette recherche pendant toute sa vie. Voici ce qu'il écrit en mai 1920 dans son cahier : « La dernière phrase de *Sous l'œil des Barbares* : « Toi seul, ô maître, si tu existes quelque part, axiome, religion ou prince des hommes », annonce l'*Appel au soldat* et toute mon obsession, de toute ma vie, pour ce qui multiplie les forces de l'âme. » (*Cahiers*, t. XIX, p. 200.) Et puis, vers la fin de vie, il les trouve dans la religion, ou plus précisément dans le catholicisme. Mais en fait, l'esprit religieux réside toujours dans les héros du *Culte du Moi*, qui est favorable à chercher et à mieux connaître le Moi profond. La connaissance de soi est la base de la connaissance de Dieu. Pendant toute sa vie, Barrès cherche le soi-même, soit dans sa jeunesse quand il écrit sa première trilogie *Le Culte du Moi*, soit dans sa campagne à la défense des églises de France, soit dans son voyage en Orient. Le 9 mai 1914, lors de son voyage en Orient, Barrès écrit dans son cahier : « À bien voir, je n'ai écrit qu'un livre, *Un homme libre*, arbre planté dans ma jeunesse et d'où je détache de saison en saison quelque fruit. » (*Cahiers*, t. XVIII, p. 106.) D'ailleurs, en mai 1923, quand il repense à son *Homme libre*, il se demande des moyens de réaliser la liberté de l'homme. À son avis, à l'intérieur des hommes, il y a des forces mystérieuses qui peuvent se réaliser mais avec la totale liberté de l'âme.

Je n'ai pensé qu'un livre : l'*Homme libre* ; comment s'employer, comment fleurir, comment s'épanouir tout entier.

[...] N'y a-t-il pas de forces vagues et mystérieuses que l'analyse n'approche pas ?

¹¹⁶ Maurice Barrès, *Examen des trois romans idéologiques*, in *Maurice Barrès, romans et voyages*, Tome I, Paris, Robert Laffont, 1994 [1892], p. 20.

L'instinct doit être respecté autant que la pensée. N'y a-t-il pas des forces immanentes pas encore captées ? N'y a-t-il pas là une force qui apparaît à son heure ? Peut-on hâter cette heure ? Peut-on discipliner ces exaltations d'ordre irrationnel ? Il s'agit de saisir l'âme, toute l'âme, de ne rien entraver de notre développement spirituel et physique. (*Cahiers*, t. XX, p. 136.)

Outre la quête de soi, Barrès valorise également la force morale dans son œuvre. Il fait l'éloge des Saints telle que Jeanne d'Arc, parce qu'il pense que les grands esprits peuvent élever les valeurs morales des Français.

4.2.2 L'attachement à la force morale

Barrès favorise la conscience. À son avis, la conscience fait se réveiller le sentiment religieux. « Être à l'aise avec sa conscience, la petite scène de saint Augustin, de Jeanne d'Arc. Les forts sont les gens à l'aise avec leur conscience, qui ont fait l'unité. » (*Cahiers*, t. XV, p. 106.) Donc, Barrès pense que par rapport au corps, l'âme doit occuper une place supérieure et dominer souverainement l'homme. Voici ce qu'il écrit dans un cahier :

Pour les chrétiens « l'âme étant distincte comme substance du corps, il y a en nous la destinée de l'âme et la destinée du corps. Le corps tire de son côté, l'âme ailleurs ; c'est une lutte intestine. Mais l'homme étant tout entier dans l'âme, celle-ci doit gouverner en souveraine ; elle doit dans tous les cas douteux se sacrifier l'autre. » (*Cahiers*, t. XV, p. 121.)

Ainsi, il pense qu'avec l'âme, il peut tout faire, même communiquer avec les ancêtres et faire vivre les morts : « Moi, je fais vivre les morts. » (*Cahiers*, t. XV, p. 56.) Plus tard, dans un autre cahier, Barrès reparle de l'âme et du corps de l'être humain. Il accentue l'importance de l'âme et à son avis, le corps n'est que le porteur de l'âme.

Ce 15 novembre 1918, dans sa leçon inaugurale, le professeur Dupré dit : « L'âme, pour employer le mot poétique des vieilles philosophies, est le corps en mouvement [...] »

Mais alors, le corps est l'âme en puissance. Ils ne suppriment pas la difficulté. D'où viennent ces énergies qu'il y avait dans le corps et qu'il a manifestées ?

Il semble que seul l'esprit existe et que le corps, la matière, ne soient que la manière dont nous percevons l'esprit. Ainsi quand j'allume l'électricité, cette lumière, cette chaleur était là. (*Cahiers*, t. XVIII, p. 398-399.)

Dans les cahiers de Barrès de 1911 à 1918, il y a des traces de ses projets d'écrire des ouvrages qui ne sont pas publiés enfin, tels que celui sur la Chambre, sur Jeanne d'Arc et sur Renan. D'après Philippe Barrès, « les idées abordées dans les projets inachevés n'ont pas été perdues, en ce sens qu'elles concernent le plus souvent les problèmes de l'âme, la naissance du sentiment religieux et son influence sur notre civilisation ; idées qui ont trouvé un large développement dans *La Grande Pitié des Églises*¹¹⁷ ». Barrès accentue toujours l'importance de la force morale, soit avant la première Guerre mondiale, soit pendant la Guerre, soit après la Guerre. Avant la Guerre, Barrès mentionne plusieurs fois le physiologiste français Claude Bernard dans ses *Cahiers*. En 1912, il exprime son approbation sur la notion de milieu intérieur de ce physiologiste. Cette notion correspond à la recherche de soi-même de Maurice Barrès.

Je ne suis pas grand clerc, mais je retiens comme une belle image, propre à fixer les idées, la thèse de Claude Bernard sur le milieu intérieur. Le milieu intérieur contient ce que secrètent les glandes variées et constitue un bain nécessaire à l'organisme. Il faut ces humeurs. C'est la vieille théorie des humeurs. (*Cahiers*, t. XVII, p. 225.)

De plus, dans *Le Bi-centenaire de Jean-Jacques Rousseau*, observation de Barrès présentée à la Chambre des Députés le 11 juin 1912, il proteste contre la glorification

¹¹⁷ Philippe Barrès, Notice de *Mes Cahiers (août 1913 - décembre 1918)*, in *L'Œuvre de Maurice Barrès*, Tome XVIII, Paris, Au Club De l'Honnête Homme, 1968, p. IX.

des principes de Rousseau. Barrès s'empporte contre l'idée rousseauiste du contrat social. Il doute la puissance de la raison et accentue l'importance de la conscience et de la morale pour la société :

Eh ! Messieurs, nous savons bien tous que la société n'est pas l'œuvre de la raison pure, que ce n'est pas un contrat qui est à son origine, mais des influences autrement mystérieuses et qui, en dehors de toute raison individuelle, ont fondé et continuent de maintenir la famille, la société, tout l'ordre dans l'humanité.¹¹⁸

Pendant la Guerre aussi, Barrès s'attache beaucoup à la force de la morale. Toutes ses œuvres et toutes ses activités publiques ont un seul but : renforcer et élever la morale française. Pendant la Guerre, il voit l'union de diverses familles spirituelles, l'esprit de sacrifice des jeunes Français pour la patrie, la noblesse et la supériorité de la morale française en luttant contre les Allemands, etc. Voici ce qu'écrit Philippe Barrès sur l'attachement de la morale de son père pendant la Guerre :

À un certain moment presque désespéré de la Grande Guerre, en 1917, il note dans ses *Cahiers* que, même si nous devions être vaincus, la supériorité morale française resterait hors d'atteinte de la force physique allemande et que, vaincu, le juste demeurerait victorieux. Or cette façon de lier la survivance d'une collectivité ou d'un individu au-delà de leur vie physique au seul critère de leur qualité morale, c'est proprement l'idée de « faire son salut », l'éternel espoir et refuge de l'âme.¹¹⁹

Après la Guerre, sa préoccupation se fixe toujours dans le domaine spirituel. En décembre 1919, Barrès note dans un cahier l'importance du pouvoir moral par rapport au pouvoir matériel : « Ce que dit Hugo, qu'il ne veut pas être ministre. Et Talleyrand : "Le pouvoir matériel n'est rien, c'est le pouvoir moral qui est tout." » (*Cahiers*, t.

¹¹⁸ Maurice Barrès, *Les Maîtres*, in *L'Œuvre de Maurice Barrès*, Tome XII, Paris, Au Club De l'Honnête Homme, 1967 [1927], p. 92.

¹¹⁹ Philippe Barrès, Notice dans *Le Mystère en pleine lumière*, in *L'Œuvre de Maurice Barrès*, Tome XII, Paris, Au Club De l'Honnête Homme, 1967 [1926], p. 180.

XIX, p. 157.) Et tout ce qu'il fait pendant toute sa vie confirme cette idée, il s'efforce d'élever la spiritualité des Français dès le début de sa carrière littéraire jusqu'au dernier moment de sa vie. Plus tard, dans un cahier de juin 1920, Barrès oppose à la force économique qu'il perçoit déjà comme un mal profond et réaffirme l'importance de la force morale s'obtenant de la religion et de la culture : « Je veux adjoindre à nos efforts, mettre au service de la France les forces morales pour tenir en échec les forces économiques, les forces bestiales coalisées contre nous. Ainsi, je veux l'Église, la haute culture, la mise en vue de notre héroïsme. » (*Cahiers*, t. XIX, p. 213.) Et dans un cahier de juin 1920, il explique la nécessité de réfléchir et d'avoir la foi tout en citant une phrase de Ferdinand Foch (1851-1929), maréchal de France. À son avis, la foi peut offrir aux individus une force inimaginable :

Au reste, Foch s'explique : « Ceux qui naissent croyants sont rares. Pas davantage on ne naît instruit ou musclé. Chacun de nous doit se faire sa foi, ses convictions, son savoir, ses muscles [...] Ce travail, c'est un appel constant à la réflexion. »

Notre dévouement, notre foi à une idée qui nous dépasse nous confèrent une force que nous ne nous connaissions pas. (*Cahiers*, t. XIX, p. 216.)

Un peu plus loin dans ses *Cahiers*, Barrès réaffirme la force morale par une phrase de Stendhal qui a un accent pascalien dans ses yeux. La spiritualité dépasse déjà la connaissance des êtres humains et possède ainsi une force surprenante : « Je suis reconnaissant à Bourget de m'avoir fait connaître cette phrase de Stendhal qui affirme le monde spirituel : "J'aime la force, mais de la force que j'aime, une fourmi peut en montrer autant qu'un éléphant." - Je cite par à peu près. - Accent pascalien ! » (*Cahiers*, t. XIX, p. 218.)

Une autre caractéristique de la pensée religieuse de Barrès est sa pensée polythéiste - l'union du christianisme avec les forces primitives. Nous la décortiquerons dans les textes suivants.

4.3 Le mariage du christianisme et du paganisme

Quant à la conception de la religion de Maurice Barrès, le terme proposé par l'auteur lui-même « **catholique-athée** » s'exprime clairement :

Suis-je croyant ? Suis-je athée ? Voilà de bien grands problèmes que j'ai mal médités, que je n'ai pas jugés, tranchés, mais j'ai un mouvement de vénération et si j'avais une crise religieuse, ce qu'on appelle un mouvement de la Grâce, je voudrais qu'il fût catholique. (*Cahiers*, t. XV, p. 33.)

Il cherche au fond à vivre cette crise, cette « nuit » de Pascal où celui-ci reçut une sorte de révélation. Cette crise mystique et ardente qu'il appelle de ses vœux ne vient pas, il lui reste la consolation de l'église, la terre et les ancêtres. Barrès n'est ni croyant, ni athée, mais il garde toujours un attachement au catholicisme : « Cette religion catholique, elle est l'expression de notre sang. » (*Cahiers*, t. XV, p. 34.) Le « sang » ici, la « race » plus loin, sont deux pôles autour desquels il ne cesse de revenir dans ses *Cahiers*. Barrès espère que les églises continuent à fleurir dans la société moderne, puisqu'elles possèdent la beauté hors de pair dans le monde. « En bien ! Messieurs, il y a dans le catholicisme quelque chose de plus précieux que toutes ces beautés tangibles, ce sont des forces spirituelles. » (*Cahiers*, t. XV, p. 53.) Le sentiment chrétien réside toujours au fond de Barrès. Pour lui, le christianisme est indispensable aussi bien pour la société que pour l'individu.

Comme si mon prochain livre peu à peu se formait en moi, voici que ce titre *Les Sources de la souffrance* me vient à l'esprit pour que j'y exprime comme un génie du christianisme : une civilisation, une doctrine de progrès, de justice, de bien-être matériel ne nous suffisent pas : il y faut en outre la doctrine du sacrifice. (*Cahiers*, t. XIII, p.

101.)

Mais Barrès ne se limite pas au christianisme, il s'inspire aussi du paganisme. Voici ce qu'il parle des différentes visions sur la mort dans le christianisme et le paganisme, et il adopte plutôt finalement le moins attendu :

Ces souvenirs de la mort que le christianisme mêle à tous les actes graves de la vie, le paganisme les mêlait à ses banquets ; c'est extrêmement voluptueux et il y aurait à faire une œuvre où ce que j'en ressens serait développé. Non dans le pessimisme malheureux, mais dans le bonheur. (*Cahiers*, t. XIII, p. 118.)

Alors, nous allons voir d'abord le polythéisme de Barrès qui admet l'existence de Dieu et d'autres formes de divin dans le monde.

4.3.1 Le polythéisme de Barrès

4.3.1.1 Les « dieux » au lieu de « Dieu » sous la plume de Barrès

Ce qui est important dans la pensée religieuse de Barrès, c'est la conception de la divinité, mais pour lui, les dogmes de la religion ne sont pas assez importants. Il ne nie pas l'existence de Dieu, mais il admet aussi d'autres divins. De plus, il trouve que le divin est partout dans le monde. C'est pour cette raison que dans les œuvres de Barrès, le Dieu en majuscules se présente de temps en temps et en même temps on peut trouver aussi les dieux en minuscules et au pluriel. Par exemple, dans le roman *Sous l'œil des barbares*, Barrès écrit : « Les fresques s'éteignaient, plus religieuses dans ce demi-jour ; la salle semblait plus haute, et les **dieux** de marbre étaient plus de **dieux**. » (*Barbares*, p. 51.) Et dans *L'Appel au soldat* : « Je serai un chaînon dans la série lorraine, et, si **Dieu** le permet, mes enfants auront des cerveaux selon leurs aïeux et leur terre. » (*Appel*, p. 961.) Et puis, dans un cahier en mai 1902 sur *La Terre et les Morts*, Barrès écrit : « Mes **dieux**, c'est-à-dire ma race, comment les entendre. On m'objectera comme faisait Thoas : “Ce n'est pas un **dieu** qui te parle, c'est ton propre cœur.” Je réponds avec Iphigénie : “C'est par notre cœur seulement que les **dieux**

nous parlent.” » (*Cahiers*, t. XIV, p. 1.) Il pense que les dieux lui parlent par son cœur, c'est-à-dire, il peut entendre les paroles des dieux. Mais ici, Barrès emploie « les dieux », ce qui explicite sa pensée polythéiste. Cinq ans après, dans un cahier en 1907, Barrès reproche les conduites de certaines personnes qui méprisent les dieux et veulent même les contrôler. Mais au point de vue de Barrès, il faut montrer le respect aux dieux et leur obéir par les prières et les vertus.

Certaines personnes croient que l'on peut faire violence aux **dieux**. Le bandit calabrais secoue les images de la Vierge ou du saint patron qui se dérobe à l'exaucer, et la plupart des jeunes gens doués d'une âme énergique croient encore que les **dieux**, les événements, les forces naturelles peuvent être subjuguées, contraintes d'obéir. Mais les religions épurées ou les hommes mûris arrivent à comprendre que la vie nous commande et « qu'il ne faut chercher à fléchir les **dieux** que par les prières, les vertus et la résignation ». (*Cahiers*, t. XV, p. 145.)

Dans ce paragraphe, Barrès extériorise son instinct religieux, mais c'est un sentiment plutôt panthéiste, puisqu'il emploie le mot pluriel « dieux », pas le Seigneur « Dieu ».

En fait, la pensée polythéiste de Barrès s'incarne non seulement par les termes qu'il emploie tels que les « dieux », mais aussi entre lignes de ses œuvres. Nous l'analyserons dans les textes suivants.

4.3.1.2 Le paganisme dans l'*Amori et dolori sacrum*

Dans la troisième partie d'*Amori et Dolori sacrum* intitulée « Une impératrice de la solitude », Barrès mentionne l'amour de la nature et l'attachement aux forces primitives de l'impératrice d'Autriche Elisabeth de Bavière. Dans le texte ci-dessous, Barrès considère la nature « comme un immense « buisson ardent » » qui signifie la révélation de Yahvé à Moïse dans la tradition biblique. Ici, Barrès veut montrer que la nature fonctionne comme une révélation à l'Impératrice. De plus, cette impératrice, sous la plume de Barrès, s'attache aux forces antiques et primitives, parce que les

dernières peuvent consoler son âme et lui donner un sens à la vie.

Depuis que le monde est monde, de telles sensibilités ardentes voient la nature elle-même comme un immense « buisson ardent ». Elles se tournent vers les forces sourdes, vers les puissances primitives, vers les dieux. La solitude, les arbres, la mer, les sommets, l'ouragan, le réveil profond de ses vies antérieures, nous avons bien vu que c'étaient la vie véritable et le refuge constant de l'impératrice.¹²⁰

En considérant les deux points dans ce texte, nous voyons déjà l'idée du mélange du christianisme et des mythes antiques de Barrès qui est développée dans ses œuvres suivantes. D'ailleurs, dans le discours prononcé pour l'inauguration de la statue de Leconte de Lisle au Luxembourg le 10 juillet 1898, qui est encadré dans *Amori et dolori sacrum*, Barrès aborde la pensée divine ou plutôt polythéiste de Leconte de Lisle. Il s'occupe des dieux et les met dans ses poèmes. Selon Barrès, c'est « la mutabilité des formes du Divin » qui nourrit le talent de Leconte de Lisle. Ici, Barrès emploie le mot « inépuisable » pour qualifier l'idée polythéiste, ce qui indique déjà son inclination vers le polythéisme qui s'exprime de plus en plus évidemment dans son œuvre :

Parfois le poète nous donne directement son opinion sur l'être ; c'est une imprécation égale aux plus désespérées de ce christianisme qu'il maudit d'avoir précipité les Olympes païens.

Notre Maître, messieurs, ne fréquentait volontiers que les dieux. Il mettait à leur service des accents et des allures d'une grandeur sacerdotale. Ils lui donnèrent du mécontentement ; il reconnut que les meilleurs n'étaient pas immortels.

Heureuse désillusion, car elle fait le centre de sa poésie. Peut-être son génie se nourrit-il d'une seule idée, mais inépuisable : la mutabilité des formes du Divin. (*Amori...*, p. 97.)

¹²⁰ Maurice Barrès, *Amori et dolori sacrum*, in *Maurice Barrès, romans et voyages*, Tome II, Paris, Robert Laffont, 1994 [1903], p. 85.

Après la publication d'*Amori et dolori sacrum* en 1903, presque dix ans plus tard, Barrès aborde une autre forme de divinité - le mysticisme espagnol - dans *Greco ou le secret de Tolède* paru en 1912.

4.3.1.3 Le mysticisme espagnol dans *Greco ou le secret de Tolède*

Comme nous l'avons dit dans les textes ci-dessus, en 1910, Barrès écrit dans son cahier l'évolution de sa pensée : « Je sens depuis des mois que je glisse du nationalisme au catholicisme. C'est que le nationalisme manque d'infini. » (*Cahiers*, t. XVI, p. 263.) Son œuvre *Greco ou le secret de Tolède* est publié en livre en 1912, mais l'essentiel est écrit en 1909 et publié en une série d'articles dans *Le Gaulois*. Ainsi pourrions-nous dire que *Greco ou le secret de Tolède* témoigne de l'évolution de la pensée de Barrès, désormais, son esprit est attiré de plus en plus par la religion et le mystère de l'univers, comme nous le verrons plus tard dans ses œuvres religieuses *La Colline inspirée* et *La Grande Pitié des églises de France*. Selon l'opinion de Vital Rambaud, « contemporain de la campagne de Barrès en faveur des églises de France menacées de ruine par les conséquences de la loi de séparation de l'Église et de l'État, *Greco ou le Secret de Tolède* est aussi une défense du sacré et du mystère de la religion.¹²¹ »

Dans cette œuvre, Barrès exploite le mysticisme espagnol par les tableaux d'El Greco, le peintre fondateur de l'École espagnole du XVI^e siècle. À son avis, Greco est « un peintre de l'âme¹²² », qui présente beaucoup de personnages dans ses tableaux, et la plupart sont des figures religieuses. « Il a son François d'Assise, son vieillard à barbe blanche, son Christ, sa Vierge (peut-être sa fille, qu'il divinise mieux chaque jour) et son page (où l'on croît reconnaître son fils, qu'il voit éternellement petit garçon). » (*Greco*, p. 545.) De plus, « à mesure qu'il avance en âge, il semble que ses rêves d'artiste se chargent de plus en plus de méditations religieuses » (*Greco*, p.

¹²¹ Vital Rambaud, Introduction de *Greco ou le secret de Tolède*, in *Maurice Barrès, romans et voyages*, Tome II, Paris, Robert Laffont, 1994, p. 515.

¹²² Maurice Barrès, *Greco ou le secret de Tolède*, in *Maurice Barrès, romans et voyages*, Tome II, Paris, Robert Laffont, 1994 [1912], p. 544.

546.). Quant à Christ dans les tableaux de Greco, Barrès fait une description en détail sur la toile *Le Partage de la tunique du Christ*. À travers cette œuvre qui présente la dignité de Christ, Barrès voit l'âme de Greco, une âme ennoblie de « rêverie religieuse » (*Greco*, p. 524.). Plus loin du texte, Barrès décrit une autre toile sur Christ que Greco a peint vers ses cinquante ans : *La Résurrection du Seigneur*, et à l'avis de Barrès, Greco y met « les arcanes de la mystique » (*Greco*, p. 546.). À cet âge, « qu'il peigne des êtres humains ou divins, il ne s'attache désormais qu'à la représentation des âmes. Ses personnages saints ne sont plus que des flammes » (*Greco*, p. 546.). Quelques mois juste avant la mort de Greco, il peint *l'Ascension de la Vierge* pour l'église Saint-Vincent de Tolède. Dans ce tableau, Barrès voit une Vierge splendide et ravissante : « La Vierge s'élève dans les airs, entourée de sa cour céleste et de ses musiciens. C'est une reine parmi ses pages, ravissante de dignité précieuse à tous [...] » (*Greco*, p. 547.) Et puis, Barrès décrit le dernier tableau de Greco qui est exposé au musée de Madrid : la *Pentecôte*. À son avis, c'est la « fleur de la vie surnaturelle » (*Greco*, p. 547.) de Greco, « cette *Pentecôte*, cette venue de l'Esprit-Saint, me donne une pleine unité d'impression. Tous ces êtres, Apôtres et Saintes Femmes, qui à bien voir sont des portraits, s'élançant, d'un seul et même mouvement, hors de leur condition naturelle, pour rejoindre l'Esprit-Saint qui plane lumineusement. Nous les voyons devant nous qui se spiritualisent. Un enchantement d'enthousiasme les perce et les transfigure, les héroïse » (*Greco*, p. 547.). Dans ce tableau, tous les personnages sont merveilleux, ce qui constitue une « pleine unité ». C'est une œuvre d'art qui conduit les gens vers Dieu : « Mais ici, il groupe des êtres vivants, des Espagnols, tordus, fondus, volatilisés par le plus prodigieux émoi. C'est, rendue sensible, une vérité de la religion. » (*Greco*, p. 547.) Après avoir analysé les tableaux de Greco, Barrès résume l'esprit du peintre. Il désapprouve l'opinion de certains qui considèrent Greco comme un dément. En revanche, il pense que c'est un génie et un catholique qui exprime la noblesse de son âme religieuse par ses créations artistiques : « Et l'on a dit qu'il était fou ! [...] Attention ! Tout simplement, c'est un catholique espagnol ; je veux dire qu'il réalise une certaine qualité de sublime, que peuvent produire toutes les nations catholiques, mais auquel l'espagnole attache son nom. » (*Greco*, p. 548.) Dans

ses tableaux, Greco fait l'éloge du catholicisme, des figures saintes et de la conception éternelle. L'âme des personnages dans ses œuvres se purifie et s'efforce de rejoindre Dieu. Selon Barrès, comme un peintre de l'âme, l'esprit de Greco se manifeste dans ses tableaux, ainsi dans les tableaux, c'est un homme pieux qui cherche la liberté de l'âme et trouve enfin sa propre voie de salut dans ses œuvres d'art.

Tous les modèles du Greco psalmodient la louange de l'Immaculée Conception et de la Présence réelle. Son esthétique, c'est l'enthousiasme de la Communion. Ces corps qui semblent s'étirer vers le ciel, ce sont des âmes qui se purifient, se transforment. Sur les ruines de l'égoïsme vaincu, elles gagnent les royaumes de l'esprit. Le pénitent passionné, avide d'infini, s'élançait affranchi, allégé vers son Dieu. (*Greco*, p. 549.)

Les tableaux de Greco mènent Barrès à exploiter le secret de Tolède, ville empreinte des traces du mysticisme. Selon Barrès, l'Espagne est un pays où partout se marquent les traces catholiques : « Les dogmes catholiques sont la pensée constante de l'Espagne. On retrouve leur influence sur les domaines les plus imprévus. » (*Greco*, p. 549.) Et à Tolède, il trouve le mysticisme espagnol qui lui pousse à aller jusqu'à la profondeur de la ville : « J'aimerais moins les décombres de Tolède, si je ne voyais, grâce au Greco, les couleurs et les grandes lignes du mysticisme qu'ils ont abrité. » (*Greco*, p. 548.) C'est est une ville « sacerdotale » à l'ambiance religieuse, où il y a beaucoup de prêtres : « Tolède est demeurée la ville toute sacerdotale de jadis. La multitude des prêtres y est telle qu'un dicton populaire assure que chaque habitant, chaque jour a sept messes. » (*Greco*, p. 540.) Ici, les Tolédans passent beaucoup de temps à pratiquer la religion, ils fréquentent les églises pour prier, pour méditer, pour purifier leur âme, la pratique religieuse étant une partie de leur vie quotidienne.

Les grandes rêveries religieuses sont encore l'ordinaire de la vie à Tolède. Chez nous, elles sont retenues et concentrées dans l'âme, ou bien ceux qui les expriment enflent la voix d'une manière pénible. Mais là-bas, les sentiments de dévotion s'écoulent paisiblement et ne s'étonnent pas d'eux-mêmes. Les Tolédans, agenouillés sur les dalles

des églises, passent des heures en face des vérités théologiques aussi volontiers que les Orientaux devant les décorations entrecroisées de leurs murailles. (*Greco*, p. 549.)

Dans chaque coin de la ville, Barrès est renseigné par la vie catholique des Tolédans. Et il raconte sa visite par hasard dans un couvent de carmélites, dit-on, édifié par la nièce de sainte Thérèse. Là-bas, il entend « des voix charmantes » des « chanteuses invisibles » (*Greco*, p. 550.). Il est ému par la scène harmonieuse des carmélites dans le couvent, par leurs prières, par leurs chants et par leurs « parfums » divins. Voici la méditation de Barrès en voyant des filles qui se donnent l'âme à Dieu :

Dans cette chapelle des carmélites tolédanes, je me suis rappelé une phrase de Mahomet : « Il y a deux choses que j'aime, les femmes et les parfums : mais ce qui réjouit mon cœur plus que tout, c'est la prière. » Sur les étendards de couleurs variées et brillantes, les ardentes devises : « Je meurs de ne pas mourir » ou « Souffrir ou mourir », répondaient aux parfums, aux couleurs et aux chants. (*Greco*, p. 550.)

Bref, dans cette ville religieuse, Barrès montre de plus en plus d'intérêt à « la vie mystique » que les Tolédans mènent et qu'il retrouve dans la peinture de Greco. Dans le texte, il exprime son aspiration à cette spirituelle, ce qui montre déjà son inclination vers la religion :

C'est ainsi que bien souvent, au hasard de mes promenades, j'ai vu dans Tolède les mouvements les plus naturels de cette vie mystique dont Greco fut le peintre. J'ai vu respirer, d'une manière familière, une vie toute pénétrée d'humilité et de lyrisme, et j'eus à la portée de la main le jeu des plus hautes et des plus paisibles facultés spirituelles. (*Greco*, p. 550.)

Tolède, dans ses yeux, est une ville qui mêle la culture chrétienne et l'arabe. Par exemple, l'église de Santo Tomé, qui est auparavant une mosquée et puis transformée en église :

Au-dessus du ravin profond où le Tage roule son flot jaunâtre, l'église de Santo Tomé dresse une haute tour, en briques roussies, ornée d'arcatures arabes et de colonnes vernissées. C'est une de ces mosquées transformées en églises, qui nous font souvenir qu'une âme musulmane est captive dans les assises de Tolède. (*Greco*, p. 518.)

Dans cette église s'expose la toile fameuse de Greco *L'Enterrement du comte d'Orgaz*. Selon Barrès, le tableau de Greco est un « chef-d'œuvre d'un sentiment à la fois arabe et catholique » (*Greco*, p. 518.), où le peintre « fait se lever d'innombrables puissances de sentiments à l'espagnole » (*Greco*, p. 519.). Outre l'église de Santo Tomé, il y a d'autres églises qui portent la marque du mélange, telle que l'église du Christo de la Luz. Dans cette église transformée d'une mosquée, Barrès voit « une pensée arabe » qui est convaincue par le catholicisme mais persiste toujours de-ci de-là :

J'ai visité la petite église du Christo de la Luz, une ancienne mosquée devenue église. On y remarque une colonne romaine. Cette colonne et cette mosquée contraintes à servir un dieu qui n'est pas le leur, c'est intéressant, mais ce qui m'excite davantage l'esprit, c'est de voir dans Tolède des ouvrages construits, après la reconquête, par les catholiques, sur un plan où l'on reconnaît une pensée arabe. Ainsi le clocher des Santo Tomé. Je ne me lasse jamais, l'imagination s'ébranle perpétuellement à voir les éléments décoratifs arabes employés par les Espagnols pour la plus grande gloire du catholicisme. Au lieu de versets du Coran, l'ouvrier trace sur les murs des phrases latines, espagnoles. Il s'est converti, il dit une nouvelle chose, mais sur le même ton que ses pères arabes. (*Greco*, p. 535-536.)

En fait, la lutte de la culture arabe à Tolède, ressemble à la lutte des dieux antiques contre le catholicisme qui est décrite dans d'autres œuvres de Maurice Barrès publiées plus tard, telles que l'hétérodoxie des trois frères Baillard dans *La Colline inspirée* et la survivance des Sibylle dans *Le Mystère en pleine lumière*. Nous pourrions aussi dire que plus tard Barrès développe son idée sur la lutte de la culture arabe dans

Greco ou le secret de Tolède, et les définit en terme « les forces primitives ». À son avis, la coexistence des forces primitives et du catholicisme est un état idéal pour le monde, pour la société et pour les individus. Les forces primitives représentent l'élan, la liberté et les sources énergiques de la vie, tandis que le catholicisme incarne la discipline, l'autorité et le réservoir des âmes et des intelligences des ancêtres. Et cette pensée de Barrès est parfaitement manifestée dans le dialogue entre la prairie et l'église à la fin du roman *La Colline inspirée*.

Plus loin, dans le chapitre « Mes heures tolédanes », Barrès décrit ce qu'il a vu à Tolède, une ville qui « a gardé sa tradition » (*Greco*, p. 529.) et continue à élever les âmes des êtres humains. Dans le texte ci-dessous, il affirme de nouveau l'attribut de la ville Tolède, comme un pot fondu de la culture chrétienne et de l'arabe qui « s'assailent et puis se confondent » :

Au milieu d'un pays immobile, elle forme aujourd'hui encore une énorme grappe, une ascension composite d'églises, de couvents, de maisons gothiques, de couloirs arabes haussés et rétrécis. Et ses pierres continuent de dire les mêmes choses qu'avait entendues Greco et qu'il fortifie du discours abondant de ses tableaux dans les chapelles délabrées. Les raisons de Tolède ! C'est un superbe dialogue entre la culture chrétienne et l'arabe, qui s'assailent et puis se confondent. (*Greco*, p. 529.)

En se promenant dans la ville, il voit partout les empreintes du mélange de ces deux cultures qui l'intéressent. Et ses yeux ne peuvent pas les quitter, ses pensées ne cessent pas de s'animer : « Et dans Tolède, si je n'ai jamais le cœur froid, ni les yeux ennuyés, c'est que j'y vois à chaque pas la plus belle lutte du romanisme et du sémitisme, un élément arabe ou juif qui persiste sous l'épais vernis catholique. » (*Greco*, p. 535.) Le caractéristique spécifique de Tolède constitue le charme de la ville. Tolède, dans ses yeux, devient « un buisson ardent » (*Greco*, p. 535.), qui attire son attention et lui donne envie de mieux la connaître : « J'y respire une volupté dont j'ignore le nom, et quelque chose comme un péché se mêle à tout un passé d'amour, d'honneur et de religion. C'est le mystère de Tolède et nous voudrions le saisir. »

(*Greco*, p. 539.)

Une autre forme de divinité abordée dans l'œuvre de Barrès, est les cultes indigènes en Orient. Lors de son voyage en Orient, il profite du temps de chercher les formes de croyance des Orientaux qui sont différentes que celles de l'Occident, comme par exemple sa recherche de la danse de derviches tourneurs.

4.3.1.4 La divinité en Orient : *Une enquête aux pays du Levant*

A. L'attachement à l'Orient

Quant à sa passion vers l'Orient, en mars 1897, Barrès écrit :

Comme j'avais trente ans un homme est entré dans ma vie et il m'apportait l'Orient [...] Je n'avais jamais pu m'accommoder de la rude vie de mon pays, de mon siècle et je disais : « Il est malheureux qu'on m'ait donné une compréhension de la vertu qui n'est pas partagée par mes contemporains. » Or l'Asie, c'est le pays que j'aime [...] Le jeune Renan si insultant, âpre et dur, en Orient reconnaît le sein de sa nourriture. (*Cahiers*, t. XIII, p. 96.)

Cet homme qui lui inspire sur l'Orient, c'est Garabed, un ami oriental de Barrès. C'est aussi Garabed qui lui montre la beauté de la mort. Dans *Mes Cahiers*, Barrès décrit l'une de ses causeries avec Garabed :

- Je ne veux plus que vous me promeniez dans ce bois triste comme un cimetière.
- Beau comme la mort.
- Tout ce que vous me dites me décompose.
- Il n'y a rien de beau sans la mort. Vous-même la mêlez aux histoires qui, pour vous, prolongent l'horizon.
- Quelles histoires ?
- Celui qui dit : le soleil lui aussi pâlit. Il y a là trois belles choses : un héros, le soleil et la mort. (*Cahiers*, t. XIII, p. 85.)

Son enthousiasme vis-à-vis l'Orient, l'envahit de temps en temps, surtout quand il se sent mal à l'aise dans la vie réelle. « De temps à autre, il m'arrivait de trop céder à ma passion orientale, à mon goût malsain pour l'Espagne et de laisser prendre en moi le dessus à des éléments négateurs de la vie moderne et de ses principes moraux. » (*Cahiers*, t. XIII, p. 213.) Barrès se trouve bien dans ses rêves d'Orient qui le débarrassent des ennuis quotidiens. Voici ce qu'il écrit dans un cahier : « Chateaubriand dans son ambassade de Londres se rappelait sa misère. Moi, dans mes activités, dans ma vie extérieure, je me lave, je me purifie dans mes rêves d'Orient. Bibliothèque orientale. » (*Cahiers*, t. XIII, p. 229.) L'Orient pour Barrès est un lieu idéal sans contrainte, comme sa colline de Sion où il est le roi spirituel. « L'Orient pour moi, c'est le sans borne du rêve, c'est le fleuve ininterrompu. Et je suis heureux quand je pense que l'Orient, c'est pour moi l'impératrice d'Autriche venue s'asseoir sur ma montagne de Sion. » (*Cahiers*, t. XIII, p. 313.)

B. Les cultes antiques orientaux

La pensée du paganisme de Barrès se manifeste dans son œuvre *Une enquête aux pays du Levant*, dans lequel il décrit son voyage en Orient qui est, dans une certaine mesure, un pèlerinage pour trouver les différentes formes de la divinité. Barrès, alors qu'il est plutôt sédentaire, n'hésite pas à faire un long voyage en vue de découvrir l'âme religieuse orientale. Et un de ses buts de voyage est de découvrir les dieux en Orient et même de s'accorder avec eux : « Ce qui peut donner du prix à mon voyage, c'est le spectacle, la connaissance de leurs sentiments, de leur raison, de leurs dieux, afin que moi-même je m'y raccorde. Sur ces montagnes n'est-il plus de présences sacrées ? » (*Cahiers*, t. XVIII, p. 103.) À son avis, il y a une fraternité parmi les êtres humains qui cherchent tous l'amour, soit l'amour profane, soit l'amour divine :

L'hygiène du divin, la thérapeutique sacrée, les moyens de forcer le silence de Dieu [...]

Il s'agit d'éveiller dans nos cœurs une mystérieuse sympathie pour toutes les choses et pour tous les êtres, un état de respect, de fraternité, de charité, de vibration fraternelle,

que nous soyons tous comme des frères qui s'efforcent de rejoindre l'amour. (*Cahiers*, t. XVIII, p. 190.)

En Orient, Barrès porte un grand intérêt à l'hétérodoxie, surtout aux cultes antiques. Il est attiré par l'abondance de diverses croyances sur cette terre sacrée :

Mon cœur étant placé, je puis laisser ma curiosité vagabonder à son aise parmi cette multitude d'hétérodoxes. Ce foisonnement est bien beau, et, dans cette pêche miraculeuse de faits religieux, ce qui m'attire, ce sont les cas de survivance païenne, lointains vestiges qui brillent dans l'ombre. (*Enquête*, p. 222.)

Au Liban, il réfléchit à la place des cultes antiques et du christianisme dans cette terre. À son avis, les cultes antiques et locaux, qui durent pendant plusieurs siècles, jouent encore un rôle important à éduquer l'âme des Libanais, et il ne pense pas que la religion chrétienne a transformé leurs esprits. Quand il arrive dans la vallée du Nahr-el-Kébir du Syrie, Barrès est passionné par le lieu divin. Il cherche les traces des bacchantes sur le territoire sacré et essaie de pénétrer dans leurs âmes divines. À travers un temple déjà délabré, il voit les traces des rites divins effectués par des peuples quelques siècles auparavant. Barrès est ravi de les rencontrer et rêve de s'accorder avec les esprits divins.

Enfin nous rejoignons, sous de belles vapeurs du plus bel effet, la vaste vallée du Nahr-el-Kébir. C'est un lieu religieux. La présence de la divinité est certaine. Cette source puissante qui s'échappe d'une grotte et d'une énorme pierre, ce mur circulaire, tout invite au silence, à l'inquiétude, à la vénération. Nous autres, en outre, nous savons que des peuples dans le lointain des siècles sont venus ici accomplir en foule des rites mystérieux. Leur temple gît à terre. Je suis arrivé trop tard dans leur âme. Qu'importe ! Ce temple courbé à terre, prosterné devant la nature qu'il célébrait, anéanti par elle-même, c'est grand. La source continue jour et nuit sa prodigalité. (*Cahiers*, t. XVIII, p. 155.)

Aux pays d'Orient, Barrès s'intéresse aux grands esprits qui nourrissent l'âme des gens et les modèlent. Il apprécie les groupes d'Orient qui possèdent leurs propres croyances et cultes. Avec la foi, les valeurs morales s'élèvent, la vie est remplie de poésie.

J'apporte ici une curiosité, un sentiment, non de l'architecture, mais des types créés, non des races animales, mais des groupes d'âmes. J'aime les gens qui modèlent des groupes. J'aime ces grands imaginatifs qui font descendre des dieux du ciel sur la terre. J'aime les gens groupés autour d'un dieu. J'aime ceux qui créent un chevalier, un ordre. Je viens voir des créations d'art (tel le prêtre-soldat). Il s'agit de poétiser la vie, d'en faire une œuvre savante, d'où sont éliminées les vertus médiocres. J'aime les lieux qui sont des moules. (*Cahiers*, t. XX, p. 86.)

Ainsi, au cours de son voyage, Barrès s'intéresse plutôt aux personnages mystiques qu'aux choses abstraites :

Le Temps, la Raison, l'Âme, la Matière première, l'Espace, si j'y entends quelque chose, sont les principaux domaines de Dieu, au jugement de ces Ismaéliens. Cela vaudrait d'être éclairé. Est-ce d'Alexandrie que cet inutile fatras est venu les encombrer ? À parler franc, je suis plus curieux de comprendre ces personnages que leur métaphysique. (*Enquête*, p. 289.)

Par exemple, sa curiosité au mystérieux Aga Khan, ou dit Mohammed Shah (1742-1797) qui prétend être uni à Dieu, quand Barrès visite le château de Marqab en Syrie :

D'ailleurs, pour dire vrai, je ne pense qu'à aller causer du mystérieux Aga Khan avec les Ismaéliens de Khawabi et à vérifier un pressentiment qui m'obsède. Il ne me suffit plus de visiter des ruines ; j'y voudrais grouper les derniers Ismaéliens, et pénétrer dans leur

cercle magique pour ressusciter avec eux le passé. (*Enquête*, p. 290.)

Outre Aga Khan, dans *Une Enquête aux pays du Levant*, Barrès raconte aussi la pensée de Mani, ou Manès, le Christ d'Orient au III^e siècle. Ce prophète persan établit une nouvelle religion - le manichéisme, en combinant les doctrines de Zoroastre, de Bouddha et de Jésus. Il prêche la lutte entre la Lumière et les Ténèbres et pendant toute sa vie, il s'efforce de sauver les âmes de l'abîme du monde.

Manès ? Vous connaissez ce prêtre chrétien du troisième siècle, né à Babylone, d'une famille de mages persans, et qui tout naturellement se mit à prêcher une hérésie où la doctrine de Zoroastre se combinait avec le christianisme. Il affirmait l'éternelle coexistence de deux puissances souveraines, éternellement adverses : le prince de la lumière et le prince des ténèbres. Il s'agit, avec le concours du premier, de spiritualiser l'homme et d'illuminer l'univers ; il s'agit de réduire les liens qui attachent l'âme à la matière, pour parvenir à la plénitude de la connaissance et à la perfection morale. (*Enquête*, p. 222.)

Un autre maître qui attire l'attention de Barrès durant son voyage en Orient, est Djélal-eddin Roumi. En vue de mieux le comprendre, Barrès visite son tombeau, regarde un concert des derviches tourneurs et entretient avec son héritier.

C. Djélal-eddin, maître des danses mystiques en Orient

Il y a aussi un grand esprit qui attire l'attention de Barrès - Djélal-eddin, maître des danses mystiques en Orient. À Konia, « la ville des danseurs mystiques » (*Enquête*, p. 380.), Barrès est impatient à se renseigner sur les derviches, particulièrement sur le maître Djélal-eddin Roumi. Surnommé aussi Mawlanna, qui signifie « notre maître », Djélal-eddin Roumi (1207-1273) est un des plus grands poètes mystiques de l'islam et un des plus hauts génies de la littérature spirituelle universelle. En accentuant l'importance de la musique, de la danse et de l'amour, il

cherche une méthode spirituelle pour accéder à l'union parfaite avec Dieu. Aux yeux de Barrès, c'est un grand passionné qui essaie de se dégager de l'emprisonnement terrestre en vue de s'unir avec la divinité :

Djélal-eddin Roumi. - Ayant éprouvé une telle vie, il n'est pas inexplicable d'avoir voulu s'évader du réel, de s'être élancé vers une mystérieuse satisfaction dont il possédait en lui-même le pressentiment, le besoin, et que rien ne lui fournissait. Il veut y parvenir et entraîner les autres vers un but qu'il désire et qu'il entrevoit. C'est chez lui une aspiration passionnée. Il rejette la fantasmagorie et la diversité. Il veut rompre cette nature terrestre où il est emprisonné. Il veut s'approcher de la divinité et s'unir avec elle. Il se plonge et s'enivre dans l'unité divine. (*Cahiers*, t. XX, p. 89.)

Dans *Une enquête aux pays du Levant*, Barrès décrit l'histoire de la vie de Djélal-eddin, et de son amitié avec Chems-eddin Tébrizi. Aux yeux de Barrès, c'est un homme passionné de l'amour divin, qui voulait découvrir le mystère du ciel : « Il était intoxiqué du goût de Dieu. Pas plus qu'une étoile ne peut quitter son orbite, il ne pouvait s'écarter de cette idée fixe : Dieu. "La mer, disait-il, la lumière, l'amour, le vin, la création et la vérité sont des mots pour désigner la plus haute hypostase." » (*Enquête*, p. 408.) Curieux de ce maître des derviches, Barrès visite son tombeau à Konia et tient des conversations avec le Tchélébi, le descendant de Djélal-eddin et successeur à la tête de l'ordre des Mevlévis. En vue de pénétrer dans l'esprit du maître des tourneurs mystiques, les livres ne suffisent pas pour Barrès, et le Tchélébi est exactement la personne dont il a besoin : « Il ne me suffit pas d'avoir les textes. J'en voudrais posséder l'esprit. Quel privilège pour moi de causer avec le successeur du grand Djélal-eddin, avec l'héritier de son sang et de sa pensée ! » (*Enquête*, p. 419.) Comme un questionnaire, Barrès lui pose beaucoup de questions, tels que le sens de la danse mystique, ce que signifient les derviches, etc. Et la réponse du Tchélébi satisfait la curiosité de Barrès. Pour les derviches tourneurs, la danse est un moyen de s'approcher de Dieu :

- Djélal-eddin pensait qu'il y a plusieurs chemins pour arriver à Dieu, mais que le plus court chemin est la danse.

[...] Il faut que soit toujours exact le grand vers de Djélal-eddin : « La voix du violon, c'est le bruit que fait en s'ouvrant la porte du paradis. » (*Enquête*, p. 416-417.)

En apprenant le sens de la danse mystique, Barrès est pris de ravissement lors du concert des derviches qui chantent et dansent les deux grands poèmes de Djélal-eddin à la mémoire de son ami Chems-eddin : le *Mesnévi* et le *Divan*. À travers ce concert, il découvrira l'esprit du maître : ses méthodes d'extase, son enthousiasme divin et son union avec Dieu. Voici le contentement de Barrès avant le commencement du concert :

- Ah ! Que je suis content ! Demain, quand on chantera et dansera les poèmes de Djélal-eddin, j'entendrai les confidences que le ciel a faites au poète il y a sept siècles ! Ce qui a été déposé de divinité dans le *Mesnévi* et le *Divan* me sera rendu sensible par le rythme que ces poèmes communiquent à l'âme et au corps des derviches ! (*Enquête*, p. 417-418.)

À Konia, Barrès parcourt la ville et suit les traces des derviches tourneurs en essayant de saisir leur esprit le plus profond dans les danses :

Ville d'un réveil religieux et artistique. J'en bats tous les quartiers d'un pied infatigable, sans épuiser le plaisir de connaître les sites où passèrent ces voilés du trône de Dieu, ces nageurs dans la mer de la connaissance parfaite, ces révélateurs des mystères, et entre eux tous, le plus brillant, le Maître, « la Perle centrale des colliers de la pensée ». (*Enquête*, p. 423.)

Après avoir visité le tombeau de Djélal-eddin, Barrès, attiré par l'amitié de Djélal-eddin et de Chems-eddin, se rend dans le quartier musulman de Chems à Konia où repose Chems-eddin. Il rend hommage aux deux grandes âmes qui lui

rappellent l'aventure d'Élie et d'Élisée dans la Bible :

Un des phénomènes les plus attrayants de l'univers, ce mariage des âmes se précipitant l'une vers l'autre pour se confondre, de telle manière qu'on ne peut pas distinguer Chems-eddin de Djélal-eddin, non plus que Platon de Socrate. Le type éternel de ces ardeurs et de ces échanges de maître à disciple, c'est, dans la Bible, l'aventure d'Élie et d'Élisée. (*Enquête*, p. 421-422.)

C'est dans le deuxième Livre des Rois qu'est narrée l'histoire du prophète Élie et son successeur Élisée. Voici le dialogue entre Élie, l'homme de Dieu et son fidèle Élisée, juste avant l'enlèvement d'Élie au ciel par Yahvé : « Dès qu'ils eurent passé, Élie dit à Élisée : “Demande : Que puis-je faire pour toi avant d'être enlevé d'auprès de toi ?” Et Élisée répondit : “Que me revienne une double part de ton esprit !” »¹²³ (2 R 2, 9) Barrès admire l'alliance des grands esprits, comme celle d'Élie et d'Élisée, et celle de Djélal-eddin et Chems-eddin. D'après lui, cette alliance spirituelle peut se passer dans n'importe quel pays et à n'importe quelle époque, c'est un phénomène universel. Et la rencontre des deux esprits fait jaillir les étincelles dans la voie vers la vérité suprême. Quant à Djélal-eddin et Chems-eddin, Barrès pense que les gens d'aujourd'hui peuvent encore éprouver la joie dans leur rencontre malgré les sept siècles dépassés :

L'esprit d'Élie s'est posé sur Élisée. Quel chapitre de l'histoire des grandes âmes ! Histoire héroïque, histoire éternelle. De nos jours encore, c'est le même phénomène. Deux mystiques, s'ils se rencontrent, se confirment l'un l'autre dans la confiance qu'ils peuvent avoir de leurs expériences [...] Cet influx réciproque de deux êtres, cette fascination et cet engendrement des âmes, c'est un phénomène primitif et qui compte parmi les pulsations vitales du cœur de l'humanité. Chaque race, chaque pays, chacun de nous, peut-être, l'a éprouvé. (*Enquête*, p. 422-423.)

¹²³ *Deuxième Livre des Rois 2, 9, La Bible de Jérusalem*, Les éditions du Cerf, Paris, 2011, p. 518.

Barrès pense qu'il est possible d'atteindre des états mystiques à travers les chef-d'œuvres : un tableau, une danse, une église, etc. Les chef-d'œuvres enregistrent et transmettent l'extase mystique à travers les siècles, qui fournissent une sorte de forces aux êtres.

Cette électricité du ciel, on peut l'accumuler dans un poème, dans une musique, dans un tableau, dans une cathédrale. Un moment d'union à l'esprit qui vivifie le monde va pour jamais nous charger de force. Resserré dans un chef-d'œuvre, l'enthousiasme d'un beau génie se dilatera indéfiniment dans les âmes. La fontaine a jailli si fort qu'elle ne cessera plus dès lors d'abreuver. (*Enquête*, p. 442.)

Du coup, dans les danses mystiques des cherviches, Barrès éprouve l'enthousiasme et l'amour de Djélal-eddin. Il pense que ces danses l'aident à éclaircir la question de l'origine du sentiment religieux et de l'inspiration des poètes.

Et puis j'amasse ici des expériences décisives, qui réveillent en moi les plus vieilles, les plus belles questions, et qui peut-être m'aideront à les éclairer. Tout ce que je vois est chargé de sens : cette danse des derviches n'est pas un simple accident, un pur caprice ; elle répète, à sa façon, d'autres transports. Si elle me ramène à l'origine même de tout sentiment religieux, elle me rappelle aussi l'inspiration des poètes. (*Enquête*, p. 440.)

Vers la fin du chapitre « Konia, la ville des danseurs mystiques », Barrès fait une petite conclusion de son observation sur les derviches tourneurs. D'un côté, il apprécie le génie et l'inspiration du grand poète Djélal-eddin qui transmet les messages de Dieu au monde actuel ; d'autre côté, il craint que la pensée des derviches n'aille vers la voie de pourriture, puisqu'il n'y a pas d'évolution, pas de développement en elle, après la mort de Djélal-eddin.

Malgré son attachement aux cultes antiques des Orientaux, Barrès ne les apprécie pas tout le temps, parfois sa pensée sur l'Orient est un peu contradictoire.

D. La pensée contradictoire de Barrès sur la divinité en Orient

Quant aux formes de religion en Orient, Barrès les trouve différentes de celles occidentales. Les Orientaux ont leurs propres rites et leurs façons particulières de prier, et à son avis, on n'a pas de droit de les désorienter selon les modèles occidentaux, en revanche, il faut les respecter et les développer pour la diversité de la religion.

Ces Orientaux ont des formes extérieures de religion très différentes des nôtres. Qu'ils soient schismatiques ou orthodoxes, ils ont des rites à eux.

[...] Leurs rites, leurs façons de prier, de décorer leurs églises, de vêtir leurs prêtres ont pour eux une valeur de symboles nationaux. On peut imaginer de convertir telle de ces petites églises en masse ; nous y parviendrons d'autant mieux que nous laisserons leurs églises parées comme elles le sont, leurs prêtres habillés à leur mode, leur langue pour les offices et les prières. On ne doit pas les *désorienter*. (*Cahiers*, t. XX, p. 92.)

À travers le texte ci-dessus, nous voyons que Barrès apprécie la diversité de religion, mais en même temps, il trouve le problème de la religion en Orient : le manque d'union. Ainsi il écrit dans son cahier.

J'ai beaucoup admiré ces diversités de races et de religions. Mais quel chaos ! Comment ces fanatismes confessionnels pourront-ils jamais s'engrener ? [...] C'est le problème pour les Turcs, c'est le problème pour la Syrie arabe. Il s'agit pour les Turcs et pour les Arabes d'être une nation et non plus seulement des religions. C'est peut-être la question de l'Orient. (*Cahiers*, t. XVIII, p. 194.)

Et il approuve les tâches des missionnaires français, ceux-ci apportent aux Orientaux une pensée supérieure qui est favorable à leur union, et s'efforcent à civiliser les pays plutôt primitifs. Dans un cahier en avril 1923, Barrès note : « *Faut-il autoriser les Congrégations ?* - [...] Nous aimons que les Français, quand ils vont dans un pays exotique et primitif, encore barbare, y apportent la rénovation intellectuelle et

morale. » (*Cahiers*, t. XX, p. 133.) Ici, le terme « barbare » montre sa position supérieure face aux pays orientaux. Du coup, nous pourrions dire que la pensée de Barrès sur la religion en Orient est contradictoire, d'un côté, il veut garder la singularité et la diversité de l'Orient, d'autre côté, il veut les civiliser.

La pensée polythéiste de Barrès s'incarne également dans *Le Mystère en pleine lumière*, et l'auteur préconise la coexistence de Dieu chrétien et des dieux païens.

4.3.1.5 La pensée polythéiste dans *Le Mystère en pleine lumière*

Dans *Les Turquoises gravées* intégrée au *Mystère en pleine lumière*, Barrès décrit les dessins gravés sur certaines pierres énigmatiques. D'après lui, ils représentent la coexistence harmonieuse des dieux païens et le Dieu du christianisme, puisqu'on y trouve des images du Seigneur, des dieux mystérieux, des animaux, etc. et chaque image renvoie à un culte.

Connaissez-vous ces petites pierres de basalte d'Égypte et parfois d'améthyste, où l'on voit, gravé parmi les noms divins de Jéhovah, de Sabbaoth et d'Adonai, le nom mystérieux d'Abrahas, et puis des figures à tête de chien, de coq, de lion, de singe et de sphinx, ou bien encore Isis, Osiris, Harpocrate et le Scarabée ? Ce sont des talismans que les gnostiques donnaient aux gens simples, pour les guérir de toutes les maladies, et aux femmes pour s'insinuer dans leur esprit. Les dieux des païens s'y mêlent au Dieu des chrétiens, et les choses belles et sacrées aux plus grandes extravagances.¹²⁴

Barrès ne s'intéresse pas à la fonction mystérieuse de ces pierres, mais aux figures dans les turquoises. Il étudie les images qui correspondent à son esprit intérieur sur l'idéal des sources spirituelles : le mariage du christianisme et des forces primitives. C'est la raison pour laquelle il est attiré par les pierres, à travers elles, il voit une âme libre et ardente :

¹²⁴ Maurice Barrès, *Le Mystère en pleine lumière*, in *Maurice Barrès, romans et voyages*, Tome II, Paris, Robert Laffont, 1994 [1926], p. 818.

Je n'espère de ces pierres énigmatiques ni guérison ni séduction, mais leurs figures extravagantes, qui marient les antiques voluptés avec la folie de la croix, ouvrent et referment en un clin d'œil devant l'esprit les horizons les plus profonds. J'aime ces personnages qui portent les ailes, deux, quatre, huit parfois. Nous n'aurons jamais trop de forces pour nous élever dans le ciel. Quel bruissement de désirs ! Il me semble que je prends contact avec les pensées de derrière la tête et les espoirs fous des âmes enflammées. (*Mystère*, p. 818.)

Dans *Les Turquoises gravées*, Barrès exprime son attachement au mystère, mais celui en pleine lumière, pas celui dans les ombres. Comme son maître Pascal, il porte une curiosité pour toutes les choses et voudrait chercher leur vérité, du coup, il n'aime pas les choses cachées, ni sombres.

Je n'ai pas l'amour des ténèbres (la nuit d'heure en heure j'attends l'aube), ni le goût des jeux où s'emmêlent d'une manière énigmatique les rayons et les ombres. J'aime une pleine lumière épanchée sur la plaine comme un puissant regard auquel rien ne peut se dérober [...] Ce que je préfère, c'est le calme d'une grande âme qui n'a rien à cacher. (*Mystère*, p. 818.)

Il s'attache au mystère de l'univers, pour lui, le mystère se trouve dans les cimetières, dans les prairies, dans les déserts, bref, partout dans la nature. En Lorraine, Barrès visite des lieux d'inspiration en vue de chercher les antiques légendes qui touchent l'âme :

Le monde est plein de pouvoirs occultes qui gisent dans les cimetières et dans nos consciences, dans les prairies et dans les bois. Nous ne vivons vraiment qu'au moment où nous percevons par la douleur, la terreur ou l'amour ces palpitations de l'âme et de la nature.

En quittant le cimetière, par le plus doux soleil d'octobre, je suis allé reconnaître sur le grand plateau qui s'élève de la Moselle vers Rambervillers, les sources de l'Euron [...]

De nombreuses légendes y naquirent, que je trouverais qui dorment au milieu des fumiers du village voisin. (*Mystère*, p. 824.)

Selon Barrès, les forces primitives qui s'incarnent dans les légendes antiques existent toujours au cœur de l'être humain, mais elles ont besoin d'être réveillées par la nature et la conscience. Barrès fait l'éloge de cette intuition dans son œuvre, parce qu'il pense qu'elle peut « rafraîchir notre âme » en apportant une nouvelle source d'inspiration.

Une infinie complaisance pour les dieux de l'âme et de la nature habite encore le fond de nos cœurs. Elle y semble assoupie, quelques-uns disent morte. Mais une prairie au bord des bois sous un ciel nuageux, un poème à demi fermé sur lequel flottent des fantômes, suffisent à la réveiller. Cette eau qui sourd, qui vient mouiller les herbages, puis prend sa course vive, ces pensées qui naissent éternellement du génie de la race pour rafraîchir notre âme et recevoir d'elle une pente, raniment en nous les émotions primitives. D'anciennes forces accourent sans bruit, comme une barque glisse, comme les flocons de neige tombent. Elles nous enveloppent d'un subtil élément. Loin des réalités incomplètes et grossières, à l'abri de ce nuage, nous accueillons avec amour les songes qui redressent l'âme. (*Mystère*, p. 825.)

Cependant, même si Barrès essaie de comprendre les diverses formes de divin, il garde toujours une place particulière au catholicisme : il est « enfin un esprit chrétien » (*Enquête*, p. 126.)

4.3.2 La place particulière du christianisme chez Barrès

4.3.2.1 « *Je suis du Christ*¹²⁵ » ainsi dit Maurice Barrès

« Spiritualité » est un terme fréquent du vocabulaire barrésien. Dès sa première

¹²⁵ P. Guillaïn de Bénouville, Préface de *L'Œuvre de Maurice Barrès*, tome VIII, Paris, Au Club De l'Honnête Homme, 1966, p. XV.

trilogie *Le Culte du moi*, Maurice Barrès cherche la spiritualité du moi. Même s'il ne veut pas s'enfermer dans les dogmes religieux, il montre de plus en plus d'intérêt pour la spiritualité catholique à partir de 1902. Au fil du temps, son attachement au catholicisme s'exprime de plus en plus évidemment. Le 8 novembre 1906, Barrès écrit dans son cahier : « Aucune de nos pensées n'était dirigée. Le plus beau poème, c'est le catholicisme. » (*Cahiers*, t. XV, p. 32.) Et en 1908, il note dans ses *Cahiers* : « Après mon stade individualiste, puis nationaliste, il n'y a plus pour me faire de musique que la religion. » (*Cahiers*, t. XVI, p. 41.) La morale, la charité et le salut de l'Église catholique, sans doute, le rassurent. Il se sent à l'aise dans l'église où il entend la voix de son cœur profond. Et le soi-même s'y épanouit pleinement.

La vérité ne m'est pas venue du dehors et de cette église, mais de mon cœur et des cœurs pareils a fleuri cette église ; ainsi mon cœur se plaît dans cette église et dit que d'elle il entend la vérité. Il trouve en elle la plus pleine expression de soi-même. Elle fut nécessitée par mon cœur, non par mon désir de bien-être, mais par mon désir de m'agenouiller et de prier avec mes frères. Aussi quand j'y pénètre et que j'écoute, elle me dit, je ressens le plus profond de moi. (*Cahiers*, t. XV, p. 29.)

Le catholicisme occupe une place importante dans son esprit. Et il essaie d'être « un membre du Christ » (*Cahiers*, t. XX, p. 152.). Dans un cahier écrit juste quelques mois avant sa mort, il cite des phrases de l'islamologue français Louis Massignon :

« Je connais Dieu, parce qu'Il me manque, parce que j'en ai besoin.

Je Le connais, parce que j'existe.

Je Le connais, parce que je L'ignore. »

(Massignon, *Al-Hallâj*, pages 886-887.) (*Cahiers*, t. XX, p. 153.)

À travers le texte, on voit que Dieu est toujours là dans l'âme de Barrès.

Même quand Barrès séjourne en Orient et cherche les diverses formes de divinité

là-bas, le catholicisme, qui constitue le fond de son éducation, est toujours dans son âme profonde.

4.3.2.2 L'attachement au catholicisme en Orient

Dans ses récits de voyage, tels que *Le Voyage de Sparte* (1906) et *Une enquête aux pays du Levant* (1923), Barrès essaie de comprendre les diverses formes de spiritualité de Grèce, d'Égypte et d'Orient pour s'approcher du divin. Mais parmi toutes les religions, Barrès garde toujours une place particulière au catholicisme. Par exemple, en décembre 1907, Maurice Barrès s'embarque pour l'Égypte. Quand il visite le pays, il réfléchit sur la religion, y compris le catholicisme et la divinité des dieux locaux sur cette terre. Il regrette un peu pour les dieux égyptiens qui sont déjà disparus en laissant les temples vides.

Des temples pour le culte des dieux. Des tombeaux pour le culte des morts. Des pyramides, des temples, des hypogées, des tombeaux proclament la divinité et l'au-delà. Tous ces temples ont laissé échapper leurs dieux. Qu'ils meurent, ces édifices vides [...] C'est le cimetière des dieux. Ils sont couchés dans cette poussière, sous ces légumes [...] Ils sont relégués parmi les songes de l'esprit et dans les musées. (*Cahiers*, t. XV, p. 338.)

Cependant, par rapport aux dieux égyptiens, Barrès préfère son Christ qui lui procure une sensation de familiarité : « Je ne connaîtrai donc pas les dieux ? Je suis depuis quinze jours parmi les dieux inconnus. Je suis seul exclu des grandes formes. Mais voici une messe. O toi, Christ, je te connais. Merci. » (*Cahiers*, t. XV, p. 338.) Ainsi, dans la matinée de Noël en Égypte, Barrès assiste à une simple messe catholique, où il a une impression de ne plus être seul et ressent un sentiment de fraternité.

C'est cette matinée de Noël où, lassé mais non rassasié, irrité plutôt par des dieux étrangers, j'assiste à une pauvre messe catholique sur le quai. Je n'allai pas loin. Seulement m'agenouiller et m'attendrir au milieu de frères inconnus. Nous voilà ensemble. Je ne suis plus seul ; ils ne sont plus seuls. Plus seuls à souffrir, à nous battre

contre la vie, à être exilés. *Nous faisons partie de la même équipe*. Nous sommes une armée à la bataille. (*Cahiers*, t. XV, p. 343-344.)

Au point de vue de Barrès, le voyage à l'étranger, surtout en Orient, est un parcours spirituel et un « art de découvrir le divin dans le monde¹²⁶ ». En Orient, la grande curiosité de Barrès est suscitée par les forces primitives et les sources antiques. Mais, comme il dit dans *Une enquête aux pays du Levant*, il est « enfin un esprit chrétien », le christianisme occupe toujours une place importante dans son cœur, c'est sa racine spirituelle :

Je suis un esprit ardemment désireux, sans doute, de se faire rouvrir les sources antiques et de recueillir quelques gouttes du flot de vie qu'elles peuvent encore épancher, mais enfin un esprit chrétien, et je ne veux pas courir le risque de paraître placé sur le même plan que les vestiges des idoles le tombeau du Christ. (*Enquête*, p. 126.)

Dans le chapitre « Konia, la ville des danseurs mystiques » d'*Une enquête aux pays du Levant*, même si Barrès consacre plusieurs pages à décrire l'histoire et la pensée des derviches tourneurs, vers la fin du chapitre l'auteur exprime la raison de son attachement aux derviches : pour mieux magnifier le christianisme. Comme au christianisme, il s'intéresse aussi à la religion orientale, mais tous ses efforts visant à pénétrer dans l'esprit essentiel des religions en Orient, sont pour vérifier et confirmer l'excellence de sa propre religion : « Veillez donc me pardonner, mon Père, un peu d'exaltation romantique que m'inspire le Tchélébi, puisque fatalement cette exaltation se tournera à magnifier avec plus de compétence nos grands ordres chrétiens et latins. » (*Enquête*, p. 440.) Il considère les forces antiques comme une chose « en supplément » (*Enquête*, p. 312.) et le christianisme comme « la patrie de mon esprit » (*Enquête*, p. 312.). Pendant son voyage, Barrès pense souvent au christianisme sur cette terre. Il voudrait connaître les villes en Orient où ont lieu des épisodes de la

¹²⁶ Maurice Barrès, « La légende d'une cosmopolite », *Trois stations de psychothérapie*, in *L'Œuvre de Maurice Barrès*, Tome II, Paris, Au Club De l'Honnête Homme, 1965 [1891], p. 363.

Bible. En Orient, Barrès visite la ville Antioche, un lieu important pour le christianisme naissant. Selon les Actes des Apôtres, « c'est à Antioche que, pour la première fois, les disciples reçurent le nom de "chrétiens"¹²⁷ » (Ac 11 : 26). Il visite la caverne, où l'on dit que les apôtres Pierre et Jean rassemblèrent les premiers fidèles du Christ. Dans ce lieu, il se rapproche des sources du christianisme et trouve l'élévation.

Je ne cherche ici que l'animation de l'esprit. Le soir tombe. Des voix qui flottaient dans l'air se mettent à parler, car elles ont reconnu mon amitié qui les appelle. Ce désert se peuple d'une foule qui nous tend les bras. Sur ce ravin, au bord de cet Oronte, fut proféré pour la première fois notre nom de chrétiens. Ici, nous avons accepté l'appellation qui proclamait que désormais un groupe d'êtres s'étaient formé une conscience commune et se reconnaissaient pour les fils spirituels du Christ. Personne y peut-il passer sans un remerciement à ceux qui nous ont ainsi marqués ? Sous leurs tombeaux recouverts par l'Islam, qu'ils entendent la gratitude d'un pèlerin d'Occident !
(*Enquête*, p. 356.)

De plus, durant son séjour, Barrès a rencontré des prêtres français qui se donnent corps et âmes dans leurs œuvres sublimes. Ils s'éloignent de leur patrie pour accomplir la tâche divine. Barrès apprécie leur esprit de sacrifice et les considère comme des poètes qui écrivent des poèmes éternels pour l'humanité.

J'ai vu en Orient les prêtres français, ces poètes [...] Eux ils s'engouffrent corps et âmes dans les fondations de leurs grandes tâches immortelles [...] Ils apportent leurs bras, leur cerveau, leur amour et se donnent sans compter, jusqu'à la mort. Pourquoi ? Par zèle à une œuvre qu'il s'agit de continuer et pour leur propre salut, pour achever un premier poème, une certaine Asie, et pour se placer dans un second poème plus beau, le Paradis.
(*Cahiers*, t. XVIII, p. 195.)

¹²⁷ *Les Actes des Apôtres 11, 26, La Bible de Jérusalem*, Les éditions du Cerf, Paris, 2011, p.1845.

À Damas, Barrès voit les Filles de la Charité qui enseignent le français aux enfants et soignent les malades. Dans ses yeux, c'est une société d'Ange qui apporte le bonheur au monde actuel et élève l'âme des êtres humains. Elles effectuent un travail sublime par leurs actes et leurs propos.

Quant à ces filles de Monsieur Vincent, pas un de leurs mouvements qui ne crie : « La règle, la morale, un joug ? Eh ! Ce sont deux ailes, pour nous élever vers une destinée plus heureuse ; deux moyens d'accéder au bonheur. Pesante, la morale chrétienne ? Mais elle nous soulève. » De là cette allégresse paisible et constante que respirent tous leurs propos et tous leurs actes. (*Enquête*, p. 214.)

Dans l'œuvre de Barrès, le terme "forces primitives" surgit souvent devant les lecteurs. Par l'intention ou non, l'auteur met souvent le christianisme et les forces primitives dans un même tableau, et souhaite que les deux puissent s'unir un jour.

4.3.3 L'union du christianisme et des forces primitives

4.3.3.1 Le mariage des deux forces spirituelles dans *La Colline inspirée*

Selon Emmanuel Godo, spécialiste de Maurice Barrès, *La Colline inspirée* « offrait un mélange de christianisme et de paganisme, de mysticisme et de sacrilège, de ferveur et d'hérésie, qui ne pouvait que requérir l'imagination de Barrès toujours attisée par la porosité des frontières mentales, intellectuelles et spirituelles¹²⁸ ». Mais comment se réalise le mélange des deux forces spirituelles dans le roman ? Nous l'analyserons dans le texte suivant.

La colline de Sion a connu l'existence des dieux antiques et la prospérité des saints chrétiens, qui conserve la tradition depuis longtemps. « Ici, jadis, du temps de

¹²⁸ Emmanuel Godo, *Une pensée du haut lieu : La Colline inspirée de Maurice Barrès*, dans *Hauts lieux de la spiritualité (littérature des XIX^e et XX^e siècles)*, *Mélanges de Science religieuse*, n° 4, tome 57, 2000, p. 56.

Celtes, la déesse Rosmertha sur la pointe de Sion faisait face au dieu Wotan, honoré sur l'autre pointe à Vaudémont. C'étaient deux parèdres, deux divinités jumelles. Wotan étayait Rosmertha, et l'un et l'autre protégeaient la plaine. » (*Colline*, p. 575.) Mais, ensuite la déesse est chassée par les chrétiens, « cependant que les seigneurs de Vaudémont bâtissaient leur maison forte sur l'ancien sanctuaire de Wotan [...] De telle sorte qu'à travers les siècles la pensée de la montagne s'est déroulée et s'est amplifiée sans que la tradition fût rompue » (*Colline*, p. 575.). Dans la colline qui se caractérise par les traces des dieux antiques et des ancêtres, les gens, au fond, gardent le souvenir du passé, et le paysage de la colline leur évoque « une longue émotion mystique » (*Colline*, p. 577.). « Notre cœur périssable, notre imagination si mouvante s'attachent à ce coteau d'éternité. Nos sentiments y rejoignent ceux de nos prédécesseurs, s'en accroissent et croient y trouver une sorte de perpétuité. » (*Colline*, p. 577.) Selon Barrès, les forces primitives existent toujours, bien qu'elles soient étouffées par l'Église. Elles peuvent immédiatement être ravivées dès que l'occasion arrive, de plus, pour les reconnaître, il faut que les êtres ouvrent leurs yeux et écoutent leurs cœurs profonds, autrement dit « une éducation appropriée » selon le terme de Barrès : « Nous ne rencontrons plus de fées au bord des fontaines, ni de fantômes sur les cimetières ; pourtant, ces esprits flottent toujours sur leurs domaines, et nous les verrions encore si notre âme avait reçu l'éducation appropriée. » (*Colline*, p. 699.) Ainsi malgré la conquête du christianisme sur le plateau, la magie des forces primitives garde encore sa force sur la colline de Sion : « Voilà les plaines riches en blé, voilà la ruine dont le chef est parti, voilà le clocher menacé où la Vierge reçoit un culte que, sur le même lieu, nos ancêtres païens, adorateurs de Rosmertha, avaient déjà entrevu. » (*Colline*, p. 577.)

Voici le lieu où se passent les aventures des trois prêtres Baillard de *La Colline inspirée* : Léopold, François et Quirin, qui sont influencés par la « double tradition » de leur colline - le catholicisme et la religion indigène :

Ce que les Baillard imprimaient à la terre lorraine, c'était le caractère de leur âme fidèle à une double tradition, catholique et lorraine. Comment ne pas aimer les personnages

qui entreprennent de rétablir une magistrature spirituelle et de raviver le surnaturel sur les cimes de leur pays ? (*Colline*, p. 580.)

En fait, c'est un état idéal rêvé par Barrès : la coexistence de deux puissances : les forces chrétiennes et les forces primitives. Dans le roman, l'auteur exprime directement son attachement aux trois frères hétérodoxes. Il ne nie pas leur existence, en revanche, il pense que les trois frères Baillard incarnent bien la tradition de la colline. C'est la tradition de la Lorraine, ainsi, c'est la tradition qui coule dans son sang, et il appelle même les trois frères « mes parents » : « Mais je suis attiré près d'eux, parce qu'une partie de mes pensées ou de mes impressions les plus instinctives sont celles-là mêmes pour lesquelles ils se dévouèrent, et que ces barbares sont ainsi mes parents. » (*Colline*, p. 579-580.) « Les trois frères Baillard sortirent d'une lignée profondément religieuse » (*Colline*, p. 582.), il n'y a qu'une mission pour eux : entrer au séminaire et devenir prêtre. Mais, chez eux, on voit les traces de la double tradition de la Lorraine, les forces primitives dans leurs cœurs s'efforcent à réapparaître. Surtout Léopold, chaque fois qu'il monte la colline de Sion - « Saint domaine ! Territoire de la Vierge ! », il a une impulsion violente de chercher la liberté et de sortir de sa « cage », et il crie : « C'est d'ici que part, que partira la liberté. » (*Colline*, p. 587.). Il veut devenir « le chef spirituel de la sainte colline » (*Colline*, p. 589.), et « croit qu'il n'y a rien au monde de plus important que de rouvrir sur sa terre les fontaines de la vie spirituelle » (*Colline*, p. 586.). Dans le dessein de promouvoir « la gloire de la Croix » et de réaliser « la renaissance de la Lorraine » (*Colline*, p. 588.), les trois prêtres entreprennent leur dessein, que la hiérarchie ecclésiastique ne peut supporter, tant elle apparaît par trop hétérodoxe. Alors l'évêque de Nancy enlève à Léopold le titre de Supérieur général de la Congrégation des Frères de Sion-Vaudémont et fait méditer les trois prêtres dans la chartreuse de Bosserville. Plus tard, sous la séduction de Vintras, Léopold s'en va de plus en plus loin sur la route du paganisme. « Il se tient pour une énergie primitive » (*Colline*, p. 652.) et lutte contre l'autorité de l'ordre. Alors dans la colline inspirée, les forces primitives réapparaissent : « Sur la sainte colline souillée, c'est une résurrection des forces de

jadis. Les dragons du paganisme, vaincus sur le haut lieu par le glorieux apôtre de Toul, saint Gérard, y réapparaissent. » (*Colline*, p. 652.) Pendant les trois jours de séjour dans la colline de Sion, Vintras distribue des croix de grâce en bois blanc aux adeptes. Cet objet est considéré par les ecclésiastiques comme une épreuve de trahison de Satan, c'est « une croix sans Christ » (*Colline*, p. 653.) qui veut remplacer le crucifix chrétien. Voici la réaction des ecclésiastiques : « - Satan veut chasser le Christ du sanctuaire ; il veut aussi le chasser des consciences, surtout des consciences de prêtres. Pour cela, tous les moyens sont bons. » (*Colline*, p. 653.) Père Aubry est envoyé sur la colline de Sion par l'évêque de Nancy. La guerre entre les deux puissances devient de plus en plus féroce, « l'Oblat sentait derrière lui toutes les forces de la hiérarchie échelonnées jusqu'à Rome, et Léopold se savait assisté par une immense armée des morts et par les cohortes célestes » (*Colline*, p. 705.). Léopold représente les forces indigènes et il respecte toutes les sources spirituelles. Un jour, des ouvriers découvrent un hermaphrodite dans un champ du plateau. Les habitants font des plaisanteries sur cet objet et ne lui montre aucun respect. Mais aux yeux de Léopold, c'est l'« ancien dieu » (*Colline*, p. 702.) de la Lorraine. « Léopold n'était pas archéologue ; il restait devant le petit dieu sans pensées claires, mais il le respectait [...] Pour qui tout ce qui sort de sa terre devient un trésor. » (*Colline*, p. 702.)

Au fil du temps, quand les deux adversaires touchent à la fin de leur vie, leurs conflits s'amointrissent. Du côté du Père Aubry, « un remords affinait, aiguissait son sentiment. Il se reprochait d'avoir interprété d'une manière trop basse la faute des Baillard, de n'y avoir pas vu le péché contre l'Esprit saint. » (*Colline*, p. 704.) Sur son lit de mort, il demande au jeune Père Cléach de regarder Léopold à travers l'amour du dernier pour la colline de Sion et de ne lui montrer que de l'amour. Voici ce qu'il dit au Père Cléach : « - Il s'appuyait sur la colline ; il l'aimait comme aucun de nous n'a fait ; il voulait y puiser sans mesure. Ce n'est pas le crime d'une âme vile. Nous ne devons pas le laisser à Satan, mon Père ; il faut le rendre au Christ qui m'en a donné la charge. Sauvez-moi en le sauvant. » (*Colline*, p. 724.) Juste avant de mourir, « il n'a rien plus à cœur que le salut de Léopold, pas même son propre salut, car il croit qu'ils se confondent » (*Colline*, p. 723.), et il prie à voix haute : « Seigneur, dit-il, prenez ma

vie, appelez-moi tout de suite devant vous, afin que j'obtienne de votre miséricorde une bonne mort pour Léopold Baillard. » (*Colline*, p. 725.) De l'autre côté, Léopold est aussi dans un état mourant. Quand le Père Cléach lui raconte ce que le Père Aubry a fait juste avant la mort en offrant la vie pour le salut de son adversaire, « deux grosses larmes » coulèrent sur les joues de Léopold : « Comment n'ai-je pas vu, pensait-il, que nous pouvions nous aimer ? » (*Colline*, p. 726.) Avant de mourir, Léopold fait sa confession à l'aide du Père Cléach, ce qui signifie la réconciliation des deux puissances. Voici ce que dit le Père Cléach en l'appelant « ami » : « - Mon vénérable et vieil ami, dit-il (et il ne savait pas d'où il tirait ses paroles, et tandis qu'il les prononçait il s'en étonnait lui-même), je vous aime et je vous respecte. Pour le salut éternel de votre âme je vais vous confesser : *In nomine patris* [...] » (*Colline*, p. 727.) Et après la mort, le corps de Léopold est mis à trois pas du Père Aubry, le symbole de la coexistence et de l'union des deux forces.

De plus, dans l'épilogue du roman, Barrès résume ses pensées sur l'union de la force chrétienne et des forces primitives ou indigènes par le dialogue entre la prairie et la chapelle. La chapelle est indispensable pour la prairie, puisque la ferveur et le jaillissement mystique ont besoin d'une régulation. En même temps, la prairie est aussi nécessaire pour la chapelle, car l'enthousiasme peut offrir une source vivante pour la rendre plus féconde. La prairie est la représentation de la liberté, de l'instinct, de l'élan et de la « source éternelle », alors que la chapelle est l'emblème de l'autorité, de la règle, de la discipline et de la « cité ordonnée des âmes ».

- Je suis, dit la prairie, l'esprit de la terre et des ancêtres les plus lointains, la liberté, l'inspiration.

Et la chapelle répond :

- Je suis la règle, l'autorité, le lien ; je suis un corps de pensées fixes et la cité ordonnée des âmes.

- J'agiterai mon âme, continue la prairie. Ceux qui viennent me respirer se mettent à poser des questions. Le laboureur monte ici de la plaine, le jour qu'il est de loisir et qu'il désire contempler. Un instinct me l'amène. Je suis un lieu primitif, une source éternelle.

Mais la chapelle nous dit :

- Visiteurs de la prairie, apportez-moi vos rêves pour que je les épure, vos élans pour que je les oriente [...] (*Colline*, p. 735.)

Et puis, dans le dernier paragraphe de l'épilogue, l'auteur donne sa réponse au dialogue des deux forces. Elles se complètent l'une et l'autre et se nourrissent « perpétuellement », et la situation deviendra catastrophique quand l'équilibre entre les deux puissances sera rompu :

Éternel dialogue de ces deux puissances ! À laquelle obéir ? Et faut-il donc choisir entre elles ? Ah ! Plutôt qu'elles puissent, ces deux forces antagonistes, s'éprouver éternellement, ne jamais se vaincre et s'amplifier par leur lutte même ! Elles ne sauraient se passer l'une de l'autre. Qu'est-ce qu'un enthousiasme qui demeure une fantaisie individuelle ? Qu'est-ce qu'un ordre qu'aucun enthousiasme ne vient plus animer ? L'église est née de la prairie, et s'en nourrit perpétuellement - pour nous en sauver. (*Colline*, p. 735.)

Outre le tableau caractéristique de l'union des deux forces dans *La Colline inspirée*, Barrès exprime aussi son intention dans *La Grande Pitié des églises de France*.

4.3.3.2 L'intention de sauvegarder tous les dieux dans *La Grande Pitié des églises de France*

Jadis, les croyances étaient multiples et les divers dieux sur la terre étaient des guides et des emblèmes. Le christianisme a eu pour effet notamment de les voir disparaître. Cependant, selon Barrès, leurs fantômes flottent toujours sur les campagnes et cherchent une prière et un signe de bienveillance dans les bois. « Petits dieux locaux de tous grades, ils nous attendent et nous demandent si nous sommes prêts à les reconnaître. » (*Pitié*, p. 170.) Ils errent autour de nous et nous avons pas

besoin de les nier ou de les oublier pour les anéantir.

Quand le Christ établit son règne, il y a des siècles, sur ces terres, les grands dieux du paganisme lui cédèrent la place, émigrèrent [...] Mais nos dieux locaux firent comme nos oiseaux de pays qui n'émigrent pas et qui passent l'hiver. Les paysans les transportèrent au fond des bois écartés et vinrent indéfiniment les honorer en secret. Malheur à eux, si quelque jour, le maître de la villa les surprend ! En vain résistent-ils, la force les disperse et l'idole antique est brisée. Ah ! Puisse-je rencontrer leurs membres dispersés ! (*Pitié*, p. 169.)

Dans la campagne de sauvegarder les églises en France, Barrès voudrait défendre non seulement le catholicisme mais aussi tout le divin. Donc sa pensée religieuse ne se limite pas au catholicisme, mais contient aussi les autres dieux, ceux de la terre, de la campagne, du monde paysan, etc. C'est pourquoi dans son œuvre, le mot « dieu » est toujours au pluriel. Barrès pense que c'est l'heure d'achever la réconciliation des dieux vaincus et des saints et qu'ils peuvent s'entr'aider. « Je veux sauver les sources pures, les profondes forêts, à la suite des églises. Et pour maintenir la spiritualité de la race, je demande une alliance du sentiment religieux catholique avec l'esprit de la terre. » (*Pitié*, p. 172.) Il veut créer une unité où le Christ et les dieux se concilient pour la plénitude des âmes dans le monde.

Églises du village, nature française, profondes forêts, sources vives, étangs au fond des bois, comme tout cela sonne harmonieusement ensemble ! Puissions-nous pieusement recueillir ces parcelles agissantes, organiser nos rapports avec ces vérités de brouillard, assister au retour des pauvres dieux locaux dans l'arche du divin, à leur purification et à leur salut ! Puissions-nous les réconcilier avec Celui qui préside notre civilisation et créer en nous la plus riche unité contre les grossiers destructeurs. Tout le divin, à la rescousse ! (*Pitié*, p. 173.)

Une autre œuvre dans laquelle Barrès décrit une image de la coexistence du christianisme et des forces primitives, est *Un jardin sur l'Oronte*.

4.3.3.3 L'union des deux forces dans *Un jardin sur l'Oronte*

Bien que dans le roman, Barrès n'ait pas l'intention d'aborder la question de la religion, la pensée religieuse de l'auteur émerge malgré tout de-ci de-là. Par exemple, au début du roman, le chrétien Guillaume avoue à l'émir de Qalaat son dessein d'aller en Asie - être près du Christ et des êtres surnaturels : « [...] C'est ainsi que je suis venu près du tombeau du Christ. Je me suis croisé pour faire de grandes choses, pour gagner mon paradis dans le ciel et sur la terre. J'espérais voir des anges avant même que de mourir.¹²⁹ » Et le paradis, il le trouve dans le jardin de l'Oronte quand il voit pour la première fois Oriante, la reine de Qalaat. Il la considère comme « l'ange du désir » dont le chant le conduit « aux sources de la vie ». « C'est ma sœur du ciel, se dit-il, et je l'aurais aimée avec une plaie sur la joue. » (*Oronte*, p. 754.) Ici, nous pourrions dire que Oriante représente les forces païennes et indigènes qui suscitent l'élan de Guillaume et le poussent même à sacrifier sa vie pour obtenir son amour. Attiré par Oriante, Guillaume, diplomate des chrétiens de Tripoli, décide de rester à Qalaat et laisse repartir ses compagnons quand leur tâche est finie. Il voit dans la reine une « créature céleste » (*Oronte*, p. 767.) et voudrait « causer avec cette divinité » (*Oronte*, p. 757.). Naturellement, les deux âmes s'approchent. Plus tard, après l'invasion des troupes de chrétiens en armes dirigés par le prince d'Antioche, les musulmans à Qalaat se convertissent en chrétiens et les femmes du sérail sont distribuées pour les chrétiens vainqueurs. Quant à Oriante, elle ne choisit pas de fuir avec son amant le jour du massacre. En considérant la responsabilité royale, elle devient la femme du prince d'Antioche, bien qu'elle ne l'aime pas du tout, et réussit à le conquérir par son charme et lui fait reconstruire la ville. En fait, l'existence de la reine païenne parmi les chrétiens représente la vivacité et la résistance des forces indigènes qui, battues par le christianisme, s'efforcent de vivre dans le monde.

¹²⁹ Maurice Barrès, *Un jardin sur l'Oronte*, in *Maurice Barrès, romans et voyages*, Tome II, Paris, Robert Laffont, 1994 [1922], p. 751.

Guillaume, après la fuite, surmonte toutes les difficultés à retourner à Qalaat pour Oriante. Et à la fin du roman, il sacrifie sa vie pour son amour et son corps est mis dans un monastère. Voici ce que dit un évêque du prince d'Antioche à Oriante près du cadavre de Guillaume :

[...] Près d'ici, dans un monastère élevé par nos soins à tous, nous ensevelirons sire Guillaume, et c'est vous, nobles dames converties, qui aurez la garde de ses restes. Vous même, Oriante, après votre mort, vous y trouverez votre repos, et l'on déposera sur votre tombe l'offrande de tout un peuple enfin pleinement converti. (*Oronte*, p. 801.)

Et peu après la mort de son amant, Oriante choisit de devenir l'abbesse suzeraine du monastère de Qalaat-El-Abidin. Les deux âmes qui s'aiment enfin restent ensemble, proches l'un de l'autre. En fait, le dénouement du roman exprime aussi la pensée religieuse de l'auteur qu'il a déjà exprimé dans *La Colline inspirée* : l'union des forces chrétiennes et des forces primitives ou indigènes.

Dès la publication du roman, l'auteur a reçu les critiques des écrivains catholiques. Dans la querelle de l'*Oronte*, Barrès se justifie au point de vue du lien entre le christianisme et l'inspiration primitive. D'après lui, la tradition de l'Église permet la présence des dieux antiques dans les œuvres des artistes. C'est pourquoi dans certaines églises, on voit des œuvres sur les dieux l'Olympe, tels que Mars et Vénus au portail de Pont-Sainte-Marie.

Pour embellir la maison de Dieu, les prêtres acceptaient que les dieux de l'Olympe et les héros païens fussent invoqués par les artistes. On voyait au jubé de la cathédrale de Limoges les douze travaux d'Hercule. Mars et Vénus siégeaient au portail de Pont-Sainte-Marie, près de Troyes, les douze grands dieux de l'Olympe à la voûte de l'église de Beaumont-le Roger, et dans la cathédrale de Limoges, Hercule accomplissant ses travaux figurait « les luttes qu'une grande âme aime à engager avec le destin ». (*Monde*, p. 465.)

De plus, Barrès, personnellement, aime bien la force mêlée du christianisme et du paganisme. Dans ses yeux, ce mélange forme une sorte de beauté particulière. L'image des dieux ou des héros dans la mythologie grecque peut se transformer, selon lui, en l'image de Christ. Quant aux héros des légendes du Moyen Âge, par exemple le roi Arthur, Barrès apprécie aussi la présence de leurs statues dans les cathédrales chrétiennes. Ainsi, dans son roman *Un jardin sur l'Oronte*, il mêle les deux forces chrétienne et hétérodoxe aux personnages romanesques : le chrétien Guillaume et la païenne Oriante. Et il appelle la tolérance et l'esprit ouvert des gens envers le roman sur l'Orient, comme l'admission des dieux grecs sous le portail de Christ. Les analogies, pour lui, sont nombreuses entre mythes et histoire chrétienne :

J'aime ces beaux mariages du Christianisme avec le paganisme, ou encore avec l'Islam et parfois avec l'Extrême-Orient ; j'aime que reflorissent à la chrétienté Rome, Athènes, Damas et la Chine !

Dans la cathédrale de Modène, à la porte de la Pescheria, qui est de la fin du douzième siècle, on voit la légende d'Arthur et de la Table Ronde. Au portail de Vérone chacun de nous a vu les statues de Roland et d'Olivier. Je ne demande pas tant d'honneurs pour Oriante et Guillaume, mais simplement qu'on ne les traite pas en maudits. (*Monde*, p. 466.)

En outre, Barrès trouve un bon argument chez Dante pour justifier le mélange du christianisme et du paganisme dans son roman. Dans l'œuvre classique de Dante *La Comédie divine*, l'auteur fait s'unir les dieux olympiens et le Christ, Barrès pense qu'il en reçoit « la tradition » :

Dante invoque « les saintes muses » au début de *l'Enfer*, puis au début du *Purgatoire* ; quand il s'agit qu'il découvre le Paradis, c'est à Apollon qu'il demande l'inspiration. Ses anges mêlent aux chants liturgiques : « *Benedictus qui venis* », les vers de Virgile ; « *Manibus date lilia plenis* » ; son Christ est un Olympien : « O suprême Jupiter qui fus sacrifié pour nous sur la terre. » Cette alliance des dieux de la fable et du Christ qu'on se

plaît à me reprocher, vous voyez que j'en reçus la tradition d'un haut lieu. (*Monde*, p. 466-467.)

Avec l'argument chez Dante, Barrès pense qu'il se trouve dans « une position invincible » dans cette querelle, parce que les héros sous sa plume, qui marchent dans le sillage des dieux olympiens, montrent « le respect des plus hautes idées » (*Monde*, p. 468.).

La pensée de l'union du christianisme et des forces primitives s'incarne également dans *Une enquête aux pays du Levant* de Barrès, par sa recherche des cultes indigènes et ses visites aux écoles chrétiennes lors de son séjour en Orient.

4.3.3.4 Le mélange du paganisme et du christianisme dans *Une enquête aux pays du Levant*

Au point de vue de Barrès, il y a un lien entre le monde visible et le monde invisible, dès qu'il y a une occasion, les deux mondes se contactent et donnent des inspirations aux êtres humains : « Entre l'invisible et nous, il y a une correspondance secrète, cachée et comme dormante, qui, à la rencontre soudaine de son objet, se réveille en un instant et paraît à l'imprévu. Telle une étincelle, qui sort entre les cendres et qui met le feu à tout l'être. » (*Enquête*, p. 173.) À travers la correspondance de l'invisible et du visible, la clarté se fait et se voit par des « voyants » tels que Descartes et Pascal. Selon Barrès, tous les mystiques possèdent la puissance spirituelle qui épure l'âme. Sans la « flamme mystique », il n'y aurait pas de religion, pas de science, pas d'art... et les êtres ne pourraient pas pleinement se développer.

Le chemin de cette solitude fut trouvé par des voyants, qui étaient en même temps des sages : frères de celui qui vit le Buisson ardent, frères de celui à qui son démon apprit à mourir, frères de Descartes qui eut aussi ses visions, frères de Pascal qui vit l'abîme et le globe de feu, frères de tous les mystiques [...] Aujourd'hui encore, la flamme mystique,

sans laquelle il n'est ni religion, ni art, ni science, ni aucune minute héroïque, porte en elle une force terrible d'expansion qui, en l'amplifiant sans mesure, menace de l'éteindre. Mais si malsaine qu'elle puisse devenir, elle reste en son fond bienfaisante, ennoblissante. Pour être pleinement homme, il faut l'avoir éprouvée : il faut en avoir été possédé. (*Enquête*, p. 173-174.)

Une fois de plus, Barrès affirme l'existence du phénomène mystique et le nomme « une réalité ». Quand il y a un contact avec l'invisible, les êtres se trouvent dans un état d'émoi et essaient de le traduire par les actes ou les paroles. Mais, d'après Barrès, cette expérience mystique a besoin d'être réglée et disciplinée, sinon elle se dirige vers la folie en se laissant aller l'impulsion. Dans ce cas-là, « l'Église » permet d'apaiser la puissance mystique. Ici, Barrès emploie « Église » avec la première lettre « É » en majuscules, ce qui signifie qu'il veut dire spécialement « Église chrétienne » :

Et quand une fois a jailli ce phénomène, nommez-le comme vous voudrez, qui nous fait entrer en relations avec une réalité, un être, une présence, une chose invisible, insaisissable, intraduisible et différente de nous, - une réalité, puisqu'elle agit, une présence, puisqu'elle nous pénètre et nous fait vibrer, - quand il y a eu en nous cet accroissement de chaleur et que nous avons pris ce contact, fût-ce pour une seconde, nous rendre compte à nous-mêmes de cette rencontre, et la traduire, soit par des actes, soit par des poèmes, c'est le désir héroïque des grands esprits. Mais de vrais poèmes, qui ne soient pas des divagations, mais des actes raisonnables, conformes à l'ordre et vraiment féconds ! L'expérience laissée à son implusion unique ne produirait que l'absurde : il faut la régler. C'est l'immense service que l'Église rend à l'humanité, quand elle surveille, modère et canalise l'enthousiasme mystique, quand elle l'entretient et tout ensemble l'apaise, par ses rites stimulants et paisibles, par ses sacrements. (*Enquête*, p. 174.)

Le voyage en Orient pousse Barrès à réfléchir sur la question religieuse. À Konia,

après avoir vu la danse des derviches qui est « un des innombrables moyens matériels de l'extase » (*Enquête*, p. 441.), il pense aux procédés religieux dans les églises qui constituent aussi un moyen d'entrer en contact avec Dieu. Mais, à son avis, tout en accentuant l'importance du procédé mécanique, l'Église doit aussi garder la force primitive. Comme il a déjà répété plusieurs fois dans les différentes œuvres, il ne faut pas laisser aller les forces primitives, elles ont besoin des règles :

Dans le fait, aujourd'hui, chez nous, c'est la pratique morale qui semble devenue l'essentiel de l'activité religieuse. Mais si vous voulez une religion, il faut en conserver le noyau primitif, en entretenir le ferment. L'Église l'a bien compris. Elle a gardé, en les épurant, les procédés, toujours plus ou moins grossiers, dangereux souvent, de la mystique instinctive. Ses chefs n'ont pas cessé de spiritualiser ce mysticisme éternel. Ils captent la source et la canalisent, avant qu'elle devienne le torrent boueux. Ils imposent à l'élan mystique le contrôle rigoureux des règles morales, se refusant à encourager une extase stérile qui ne deviendrait pas un moyen de perfection. (*Enquête*, p. 441-442.)

Et puis, la basilique Sainte-Sophie en Turquie marque la dernière étape du voyage en Orient de Barrès. À son avis, la Sainte-Sophie qui signifie « la Sagesse divine » est « la maison mère du divin occidental-oriental » (*Enquête*, p. 446.). En 330, l'empereur Constantin, après sa conversion au christianisme, a voulu établir une basilique dédiée à la sainte Sagesse, dont le premier édifice est mis au jour en 360. On dit qu'elle est établie sur les ruines d'un ancien temple d'Apollon. En 415, elle est reconstruite par l'empereur Théodose II. En 532, l'empereur Justinien fait une autre reconstruction qui la rend beaucoup plus grande et majestueuse que les deux précédentes. La basilique devient le symbole de l'architecture byzantine tout en s'inspirant du style du Panthéon de Rome et de l'art chrétien primitif d'Occident. Mais en 1453, après la chute de Constantinople qui est conquise par l'Empire ottoman, la Grande Église Sainte-Sophie est convertie en mosquée sous l'ordre du sultan Mehmed II. Donc, à travers l'histoire de la basilique Sainte-Sophie, on voit l'influence de différentes cultures sur cette terre d'Asie. Comme la dernière étape du

voyage de Barrès, elle lui montre la richesse de divers esprits, le mariage du christianisme et de vieux cultes indigènes en Orient.

En somme, nous dégageons les trois caractéristiques de la pensée religieuse de Barrès : le mélange du christianisme et du patriotisme, l'attachement à l'âme et l'union du christianisme avec les forces primitives. Le sentiment religieux de Barrès est toujours empreint de patriotisme. Il a conclu lui-même ainsi sa pensée : « Notre patrie, notre église, c'est notre tout. » (*Cahiers*, t. XVII, p. 353.) Barrès est également considéré comme l'interprète de l'âme, qui souligne la force morale et l'éducation sentimentale. Le mariage du christianisme et des forces primitives s'incarne également dans son œuvre, comme par exemple, le dialogue entre la prairie et la chapelle dans *La Colline inspirée*.

DEUXIÈME PARTIE :
LES MANIFESTATIONS DU
CATHOLICISME DANS
L'ŒUVRE DE BARRÈS

CHAPITRE I - LES PANTHÉONS DES SAINTS

Dans l'œuvre de Barrès, Les Saints sont extrêmement présents : Jeanne d'Arc, Sainte Bernadette, la Sibylle d'Auxerre, François d'Assise. Jeanne d'Arc, aux yeux de Barrès, est une figure symbolique de la France ; Sainte Bernadette la fleur sainte qui a vécu une expérience mystique ; la Sibylle d'Auxerre la représentante du mélange de deux forces spirituelles ; François d'Assise l'initiateur de l'amour divin et de la fraternité universelle.

1.1 Jeanne d'Arc

1.1.1 Jeanne d'Arc dans la littérature

En France et même dans le monde, de nombreux écrivains, historiens et philosophes s'inspirent de la vie de Jeanne d'Arc pour créer tels que *Mémoires de Jeanne d'Arc* de Mark Twain en 1895, *Vie de Jeanne d'Arc* d'Anatole France en 1908, *La Tapisserie de sainte Geneviève et de Jeanne d'Arc* de Charles Péguy en 1912. Maurice Barrès se passionne aussi pour Jeanne d'Arc. Dans un cahier, il note sa lecture de *Jeanne d'Arc Médium* d'un philosophe spirite Léon Denis : « J'ai jeté un coup d'œil avec intérêt sur ma *Jeanne d'Arc spirite* de Léon Denis. » (*Cahiers*, t. XVI, p. 277.) Il lit aussi l'*Essais de morale et de critique* de Renan et rédige des notes dans son cahier en 1918 : « Voir ce que dit de Jeanne d'Arc, Renan, *Essais de morale*, p. 406-407. » (*Cahiers*, t. XVIII, p. 395.) Parmi les œuvres sur Jeanne d'Arc, Barrès préfère celle du poète allemand Schiller. En lisant les strophes de Schiller, il se sent « un immense plaisir » et l'enrichissement de son esprit :

Il faut bien que j'avoue, bien que je n'aie pas envie de m'en donner à moi-même la raison, que je suis d'instinct très satisfait de l'absurde Jeanne d'Arc de Schiller. Je ne dirai pas que je l'admire, ce verbe ne rendrait pas mon sentiment, je dirai que je la lis avec un immense plaisir et qu'elle permet à mes pensées sur Jeanne de se développer. C'est que Schiller a fait sa Jeanne d'Arc d'un mot de Shakespeare qui disait, non pas qu'elle était une sorcière, mais une enchanteresse, et que c'est cela que je pense de

Jeanne bien plus que ce qu'en pense France, cela va de soi, car il veut nous faire croire que Jeanne c'était quelqu'un comme sa bonne, et plus même que ce qu'en pensent Michelet et Henri Martin et Hanotaux [...] (*Cahiers*, t. XVII, p. 127.)

Dans son cahier, Barrès se pose la question de l'influence de Jeanne d'Arc dans la littérature. Il semble noter son importance dans l'œuvre de ses contemporains : « Jeanne d'Arc serait-elle en train de devenir pour nous un grand thème, comme le furent chez les Grecs certaines légendes nationales ? Voici que nos écrivains trouvent dans ce sujet le plus noble, le plus émouvant, le plus saisissant, un moyen de se définir. » (*Cahiers*, t. XVI, p. 264-265.) Aux yeux de Barrès, Jeanne d'Arc est une riche créature qui combine l'héroïsme des anciens dieux et le christianisme. Ainsi, elle mérite l'éloge des écrivains dans leurs œuvres.

Mais Jeanne a prié la Vierge près des fontaines, elle aimait les cloches, elle combine l'héroïsme romanesque des druides avec les délicatesses et les austérités des hommes qui sont venus détruire le culte des anciens héros. Elle est le point de fusion. Une belle et riche créature, c'est d'abord une créature chargée des plus beaux traits de sa race. (*Cahiers*, t. XVI, p. 266.)

C'est pour la raison que sous la plume de Barrès, les portraits de Jeanne d'Arc sont toujours presque bucoliques, mariant l'énergie des anciens dieux avec la force du christianisme.

Alors, quelle est la singularité de Jeanne d'Arc, ou quelles sont les vertus de la sainte dans les écrits de Barrès ? Nous l'analyserons dans le texte suivant.

1.1.2 La singularité de Jeanne d'Arc

Ce qui attire Barrès en Jeanne d'Arc, c'est le mélange de l'aspect surnaturel et de l'aspect humain de la sainte. Voici ce qu'il écrit dans un cahier en octobre 1921 :

Jeanne d'Arc. - Cette rencontre d'une créature prodigieuse au point de vue humain et de l'influence surnaturelle sur elle, c'est extraordinaire, et [extraordinaire aussi] que cela se soit conservé.

Toutes les chances imaginables, autour de cette créature. Et tout cela reste tellement humain ! (*Cahiers*, t. XIX, p. 322.)

Barrès aborde la divinité de la sainte dans un cahier en 1918. D'après lui, tous les sentiments, tous les actes et toutes les paroles de Jeanne d'Arc portent les traces divines :

Pour ma Jeanne d'Arc. - Fille du soleil et de la douce lumière, dans les moments de sa vie aérienne de génie, de chanson et d'oiseau [...] Il faut que cette Jeanne d'Arc ne procède que par courts fragments, car elle ne peut pas être dans un état permanent de communication avec Dieu, mais il faut que chacun de ses sentiments vrais et profonds, de ses inspirations, porte le cachet divin. Rien que quelques paroles, quelques actes dont chacun soit une vérité. (*Cahiers*, t. XVIII, p. 370.)

À ses yeux, Jeanne d'Arc est une sainte, une image du Christ, qui attire beaucoup de fidèles. « C'est ici le domaine que je laisse aux croyants et où je n'entrerai pas : elle est une image du Christ. Elle est un héros selon le Christ, une sainte. » (*Cahiers*, t. XV, p. 277.) À son avis, la divinité de Jeanne éclaircit l'esprit des Français et leur donne de vives inspirations.

Comme ils ont mis l'église à leur goût, nous mettons Jeanne à notre idéal. Quelque chose de précieux et de primitif. L'ombre de Jeanne est sur cette vallée comme un délicieux clair de lune. Les choses réelles sont consumées par l'esprit, et nous substituons aux images terrestres une image céleste. Je me souviens de mes paradis pour faire de Jeanne un oiseau de paradis. (*Cahiers*, t. XV, p. 279.)

En outre, une des grandes caractéristiques de la divinité de Jeanne d'Arc est l'union du christianisme et de l'inspiration primitive. Barrès trouve des forces primitives en Jeanne d'Arc, et cette impulsion n'obéit pas la raison, par contre, elle écoute le cœur, le soi-même profond. Et cela, c'est exactement ce que Barrès apprécie en elle - l'impulsion ou l'enthousiasme avec une âme courageuse et pieuse.

Jeanne d'Arc, qui ne croyait pas aux fées, obéit à une impulsion de l'inconscient quand elle obéit à ce qui n'est pas raisonnable. Il n'est pas raisonnable qu'une femme veuille commander une armée. Elle le sait.

C'est un flot vital, un rêve qui se trouve éduqué à la cathédrale. Il faut diriger le folklore dans ce sens-là. (*Cahiers*, t. XIX, p. 100.)

D'après Barrès, la sainte unit toutes les grandes pensées et combine le naturalisme celtique et le spiritualisme chrétien : « Née près des lieux doublement consacrés, placée entre l'Église et le Bois-Chenu, elle les unit dans sa pensée et fait le lien du christianisme avec ces antiques doctrines de la Gaule. » (*Cahiers*, t. XV, p. 362.) Du point de vue de Barrès, le pays natal de Jeanne d'Arc joue un grand rôle pour l'éducation de la sainte, même contribue à l'union de deux forces en elle. Selon lui, Domremy est un lieu où souffle l'esprit et qui nourrit Jeanne par sa richesse du passé. Ici, le pays mêlé de diverses puissances chante le christianisme tout en y ajoutant les forces primitives. Sur cette terre, les dieux antiques ne sont pas éliminés par le personnel chrétien et les deux forces coexistent jusqu'aujourd'hui.

Ce pays dont Jeanne rassemblait toutes les puissances, n'est pas un pays simple [...] Nulle part cette fidèle terre française n'a mieux cherché à transmettre au christianisme sa poésie autochtone. Aujourd'hui encore le passant croit entendre là-bas un soupir des vieilles divinités celtiques. Du temps de Jeanne il fallait que, chaque année, la veille de l'Ascension, le curé s'en allât, à travers champs, près des fontaines, chanter l'évangile de saint Jean pour réduire au silence les fées toujours turbulentes. (*Mystère*, p. 871.)

Alors, Jeanne d'Arc est éduquée dans cette atmosphère où s'emmêlent différentes sources spirituelles, et « à son insu », elle absorbe les diverses puissances et les accorde. Aux yeux de Barrès, Jeanne est une « fée dont nous avons fait une sainte » et « le type idéal » (*Mystère*, p. 871.) de l'union parfaite du paganisme et du christianisme.

À Domremy, nous sommes enveloppés dans la vapeur de mystère où Jeanne se forma. Nous voyons agir en elle, à son insu, les vieilles imaginations celtiques. Le paganisme supporte et entoure cette sainte chrétienne. La Pucelle honore les saints : mais, d'instinct, elle préfère ceux qui abritent, sous leurs vocables, les fontaines fées. Les diverses puissances religieuses éparses dans cette vallée meusienne, à la fois celtique, latine, et catholique, Jeanne les ramasse et les accorde, dût-elle en mourir, par un effet de sa noblesse naturelle. (*Mystère*, p. 870.)

Le pays natal de Jeanne témoigne et guide le développement de la jeune fille. La maison de cette héroïne est « accolée à son église » et entourée de « la côte païenne du Bois-Chenu » (*Mystère*, p. 869.), qui est le symbole des deux sources spirituelles : le christianisme et le paganisme.

Quant à l'aspect humain de Jeanne, Barrès admire les grandes vertus en elle. D'abord, c'est la bravoure. Aux yeux de Barrès, Jeanne d'Arc, qui s'engage dans une cause pour le bien de toute la France en suivant le guide de la puissance divine, est le symbole de la bravoure. Cette héroïne courageuse brise le cliché sur les femmes et commande même une armée. Afin de sauver la France, elle sacrifie même sa propre vie pour accomplir sa mission.

Jeanne d'Arc, par certains côtés, c'est le génie qui brise ses liens pour obéir à la puissance qui l'entraîne. Cela nous sort des pitoyables histoires de péronnelles qui veulent vivre leurs vies, des vies qui n'offrent aucun intérêt et dont elles attendent une jouissance basse et médiocre. Jeanne d'Arc, dans sa solitude, décide de rompre les amarres pour aller à la tempête et à sa mission douloureuse. Prodigieux accroissement

de forces, prodigieuse impulsion vers les sommets ! L'acceptation du risque, bien plus, la volonté du risque et de la grande aventure, [voilà ce qu'elle enseigne]. Non qu'elle les aimât peut-être. Mais elle s'obligeait à cet effort. (*Cahiers*, t. XIX, p. 105.)

Et puis, c'est sa conscience nationale. Barrès fait grand cas de Jeanne d'Arc, une des raisons de cette admiration, c'est que Jeanne fait honorer la Lorraine et l'attache à la France : « L'histoire de Jeanne a bien des sens, un des plus droits et des plus forts, c'est que Jeanne figure la Lorraine toujours associée dans les batailles avec la France, aidant à créer la France. » (*Cahiers*, t. XV, p. 359.) En effet, la patrie compte beaucoup pour Barrès qui, comme Jeanne d'Arc, fait tout ce qu'il peut pour le bien de la France. Sa campagne de défense des églises en France, ses discours encourageants aux Français pendant la première Guerre mondiale, etc., tout son engagement politique et littéraire est poussé par son amour pour sa patrie, et même sa pensée religieuse semble parfois plus patriotique qu'universelle. À ce point, Jeanne d'Arc interprète parfaitement le mariage de la foi et du patriotisme. Tout ce qu'elle fait au XV^e siècle, c'est pour suivre son cœur confié à Dieu et pour sauver la France.

En Jeanne d'Arc se reflète un village lorrain. Il est possible qu'elle soit celtique. Elle est sûrement catholique. Inutile après tout de songer à la femme celtique, il y a la vierge Marie.

Le culte des fontaines ? Non, elle va à Notre-Dame de Bermont. Elle n'a pas vu de fées, elle ne croit pas à la Mandragore ; elle croit à sa créance, qui lui vient de sa mère, et à la France. (*Cahiers*, t. XIX, p. 107.)

D'après Barrès, ce qui compte pour la glorification d'une nation, c'est l'amour de Dieu et de la patrie. Cette affirmation s'inspire de la légende de Jeanne d'Arc, puisque les deux valeurs morales s'y incarnent parfaitement en Jeanne :

Ce qui fut réalisé au quinzième siècle, nous pouvons maintenant le comprendre et le vouloir. Nous avons vécu dans les conditions où une Jeanne d'Arc est possible. Nous

avons vu les masses entraînées et sauvées par les forts, par tous ceux qui ont le plus d'âme et de clairvoyance, bref par les héros. Nous avons vu que la vertu la plus efficace, c'est la foi, une foi, un amour qui brise tout [...] Notre nation a marché avec la vigueur du génie et s'est élevée au-dessus des peuples comme Jeanne d'Arc au-dessus des individus. (*Cahiers*, t. XIX, p. 105.)

Le 20 janvier 1908, Barrès fait une conférence aux Annales sur Jeanne d'Arc en essayant de chercher l'âme profonde de la dernière. D'après lui, c'est une jeune sainte qui nourrit la conscience nationale, une figure symbolique des Lorrains et de toute la France : « Sa première jeunesse. Et aucune conclusion : ce sera assez s'il reste un peu d'elle dans votre conscience [...] Il faudrait trouver *l'âme de Jeanne d'Arc* sous son pittoresque. Où la trouver ? Chez elle. » (*Cahiers*, t. XV, p. 275.)

Bref, en explorant la vie intérieure de Jeanne, Barrès est attiré par la bravoure, l'amour et l'esprit du sacrifice de la sainte. En fait, outre les vertus mentionnées ci-dessus, Jeanne d'Arc, selon Barrès, garde presque toutes les grandes qualités des êtres dans l'univers : la charité, la fraternité, l'amour, etc.

Mais pourquoi Barrès fait-il l'éloge de Jeanne d'Arc dans son œuvre ? Il considère Jeanne d'Arc comme une figure symbolique de la France qui valorise la morale française.

1.1.3 Le rôle de Jeanne d'Arc

Pour Barrès, Jeanne joue un grand rôle pour l'éducation morale. Et cette éducation est importante pour la France, parce qu'elle a besoin de héros et d'hommes de génie dont Jeanne d'Arc peut être un modèle. Comme nous l'avons déjà dit, l'esprit du sacrifice est parfaitement représenté en Jeanne, et cet esprit est indispensable : « Elle représente l'idée du sacrifice. Quel parti n'en a pas besoin ? Elle ne perd rien de sa grandeur ni de sa sainteté en devenant l'héroïne de quelque parti que ce soit. » (*Cahiers*, t. XVII, p. 323.) De plus, elle est une figure puissante qui

apporte l'espérance aux Français, élève leurs âmes et leur donne du courage :

La figure de Jeanne d'Arc nous enseignerait à espérer, n'y eût-il plus d'espérance [...] Sa vie rehausse nos âmes, remplit nos cœurs de pensées courageuses, de beautés morales et de poésie. Elle est le miracle pour la patrie et nous enseigne comment se sont les miracles. (*Cahiers*, t. XVII, p. 331-332.)

En tout cas, c'est une fille du miracle qui satisfait les besoins de tous ses compatriotes, comme « un ange du ciel » : « La France était perdue quand on vit apparaître un ange du ciel, une jeune fille qui apportait la force. Qu'elle revienne au milieu de nous, cette image puissante ! Jamais elle ne nous fut plus nécessaire, jamais elle ne fut appelée par un vœu plus unanime de notre nation. » (*Cahiers*, t. XVII, p. 332.) Selon l'opinion de Barrès, chaque individu peut être satisfait par cette sainte de la patrie, et chaque parti de la France peut trouver ce qu'il a besoin chez elle, soit les royalistes, les césariens, les républicains ou les révolutionnaires.

Il n'y a pas un Français dont Jeanne ne satisfasse les vénération profondes. Chacun de nous peut personnifier son idéal en Jeanne d'Arc. Elle est pour les royalistes le royal serviteur qui s'élance à l'aide de son roi, pour les césariens, le personnage providentiel qui surgit quand la nation en a besoin ; pour les républicains, l'enfant du peuple qui dépasse en magnanimité toutes les grandeurs établies, et les révolutionnaires eux-mêmes la peuvent mettre sur leur étendard en disant qu'elle est apparue comme un objet de scandale et de division pour être un instrument de salut. Aucun parti n'est étranger à Jeanne d'Arc et tous les partis ont besoin d'elle. Pourquoi ? Parce qu'elle est cette force mystérieuse, cette force divine d'où jaillit l'espérance. (*Cahiers*, t. XVII, p. 331.)

D'ailleurs, Jeanne d'Arc joue également son rôle dans la question du Rhin. Après le retour des provinces rhénanes en France, Barrès s'occupe de la mentalité dans ces provinces. Comment faire se rejoindre l'esprit français et l'esprit rhénan sur cette terre ? Cela devient une grande préoccupation de Barrès. Jeanne d'Arc devient alors

encore une fois un symbole et une clé pour y parvenir.

Jeanne d'Arc sur le Rhin. - Sur toute la terre mouvement d'enthousiasme pour Jeanne d'Arc. Il n'y a pas eu d'endroit où sa maison ait été aussi vite populaire et légendaire.

L'aboutissement de cette légende sur le Rhin, c'est Schiller.

La légende se crée tout de suite au bord du Rhin. On croit en Jeanne d'Arc avant qu'elle ait donné son signe, avant son roi, avant les Français. Cette Rhénanie voudrait voir le triomphe de la France. (*Cahiers*, t. XIX, p. 106.)

Dans un cahier du janvier 1920, Barrès écrit un petit texte ci-dessous : « *Jeanne d'Arc rhénane.* - Le sol est chargé d'influences. Elle est bercée de légendes, elle est du pays de la [fée] Mélusine. » (*Cahiers*, t. XIX, p. 84.) À travers ces phrases, on voit que Jeanne d'Arc, au point de vue de Barrès, est une sainte rhénane, puisqu'elle provient d'Alsace et de Lorraine. Ici, la « fée Mélusine », est une femme légendaire dans des contes chevaleresques du Moyen Âge en Alsace et en Lorraine. Selon Barrès, la légende de Jeanne d'Arc s'étend sur le Rhin, parce qu'elle satisfait aux besoins spirituels des Rhénans. De plus, autour de cette héroïne, les Français et les Rhénans peuvent partager le même sentiment et la même spiritualité.

Dans l'univers entier on s'intéresse à Jeanne. Nulle part autant que sur le Rhin [...]

Conception de la poésie, catholicisme et charité, fraternité : ces trois éléments que je vois aujourd'hui sur le Rhin, elle les satisfaisait.

[...] Jeanne sur le Rhin : elle imprimerait au monde un mouvement populaire.

Cet instinct qui pousse la France à s'entendre avec les Rhénans, qui lui permet de sentir de même, n'est-ce pas celui qui les groupait autour de Jeanne d'Arc au quinzième siècle ?

(*Cahiers*, t. XIX, p. 231-232.)

D'ailleurs, après avoir obtenu l'institution de la fête nationale de Jeanne d'Arc le 24 juin 1920, Barrès voudrait établir une statue de Jeanne d'Arc à Strasbourg afin de présenter la spiritualité commune française et rhénane :

La statue de Jeanne d'Arc. - Jeanne au bord du Rhin : vous avez saisi là une image féconde, un culte où nourrir notre politique de civilisation en Rhénanie. Une statue de Jeanne d'Arc là-bas, c'est mieux que le cheval de Troie pour être et demeurer conquérant. (*Cahiers*, t. XIX, p. 224.)

Alors, pour la fille sainte avec plein de vertus précieuses, qui est mentionnée souvent dans la littérature et qui a joué un rôle important pour l'éducation morale de la France, Barrès a ses propres manières de lui rendre hommage.

1.1.4 L'hommage à Jeanne d'Arc

Jeanne d'Arc, aux yeux de Barrès, est une figure symbolique de la France. Cependant, cette héroïne à qui doit beaucoup la France a longtemps subi des insultes : « Elle tomba sur la berge du fossé et fut insultée par des Français. Ces injures se prolongent et furent renouvelées dans les mêmes termes au dix-huitième siècle : « Paillarde ». Elle n'est pas encore complètement réhabilitée. » (*Cahiers*, t. XVII, p. 322.) Barrès, le compatriote de la vierge lorraine, ne peut pas supporter les insultes à Jeanne d'Arc. C'est une injustice pour cette héroïne qui a sacrifié sa vie pour la patrie. Ainsi, Barrès voudrait substituer sa vérité sur la sainte à celle de ses ennemis.

Paillarde ! Ribaude ! Ce sont des Français qui lui jettent ces injures ! Elles ont retenti quatre siècles. Durant quatre siècles des Français ont traité l'héroïne de simulatrice, d'hallucinée, ou bien de débauchée. Il a fallu les travaux de Quicherat, il a fallu qu'on nous mît sous les yeux les textes mêmes du procès pour faire justice de ces calomnies et nous restituer la Pucelle dans sa vérité historique. Mais l'œuvre de réparation n'est pas achevée. Il y a encore des gens comme l'archer parisien de la porte Saint-Honoré qui la repoussent et la prennent pour cible. Oui, aujourd'hui encore, en plein Paris, j'ai vu, j'en entendu combattre Jeanne au Palais-Bourbon. (*Cahiers*, t. XVII, p. 330.)

Peu après qu'il a écrit le texte ci-dessus, Barrès ajoute dans son cahier : « Vous attaquez Jeanne d'Arc, l'Alsace-Lorraine, parce qu'elles ont une valeur émouvante, une valeur motrice, donnent une impulsion, nous tonifient. » (*Cahiers*, t. XVII, p. 340.) Il n'est pas difficile de comprendre la position de Barrès dans l'Affaire Thalamas¹³⁰. Dans son cahier, Barrès parle partout de Jeanne d'Arc et fait son éloge. Par exemple, dans le cahier en 1920, il la compare à la « lumière ». En fait, c'est presque la plus haute évaluation, parce que dans la Bible, la lumière, c'est Dieu. C'est-à-dire, au cœur de Barrès, Jeanne d'Arc possède un grand statut important, et il considère la légende de Jeanne d'Arc comme la puissance morale de la France :

On dit toujours qu'elle a sauvé la France, qu'elle a donné sa vie pour sa mission. Ajoutez qu'elle était d'une abondance, d'une richesse, d'une prodigalité magnifique ; ajoutez aussi qu'elle avait la grande qualité des anges, la lumière. Tout ce qu'elle dit, tout ce qu'elle pense, tout ce qu'elle fait, c'est en plein soleil, comme le premier jour quand elle entendit ses voix. Jeanne d'Arc, le mystère en pleine lumière. (*Cahiers*, t. XIX, p. 105-106.)

L'éloge de Jeanne d'Arc se manifeste partout dans l'œuvre de Barrès, surtout dans *Les Amitiés françaises* où il s'occupe de l'éducation de son fils Philippe. Considérant le développement de Philippe, Barrès conduit celui-ci à Domremy, à quelques kilomètres de leur maison pour y obtenir quelque nourriture spirituelle. À l'âge de six ans, « voilà quatre années que Philippe regarde avec plaisir les images de Jeanne d'Arc¹³¹ ». Alors, l'enfant pose parfois des questions sur Jeanne d'Arc à son père, à la plus grande satisfaction de celui-ci : « Il se demande beaucoup de choses, mais le plus souvent il veut savoir si Jeanne sur ses bûches, eut bien mal. » (*Amitiés*, p.

¹³⁰ L'Affaire Thalamas fait référence à une manifestation des Camelots du roi, branche militante de l'Action française, contre le cours du professeur Amédée Thalamas et son approche « positiviste » du cas de Jeanne d'Arc, à la Sorbonne.

¹³¹ Maurice Barrès, *Les Amitiés françaises*, in *Maurice Barrès, romans et voyages*, Tome II, Paris, Robert Laffont, 1994 [1903], p. 156.

157.) À travers la réponse de son père, nous voyons l'appréciation de Barrès à la Pucelle d'Orléans. À son avis, c'est une fille « belle », « bonne » et « heureuse », et fut soutenue par les saintes :

Là-dessus, d'un commun accord, nous concluons que les saintes l'empêchèrent de souffrir autant qu'eût souffert une méchante fille. Et surtout je lui raconte que personne ne fut une petite aussi belle, aussi bonne et aussi heureuse que Jeanne, quand elle se promenait vêtue de drap rouge (oui, pareille au petit chaperon rouge) dans un bois plein de fées et sur les plus fraîches prairies du monde, avec la Mengette et la Hauviette, qui étaient ses deux amies, et avec tous ses camarades, les enfants de la Lorraine. (*Amitiés*, p. 157.)

Plus loin dans le texte, Barrès développe son idée sur la figure de Jeanne : c'est une fille qui « était née pour sauver la France » (*Amitiés*, p. 157.) et qui sacrifie sa vie pour le bien de la France. La Pucelle montre une orientation vers l'élévation de l'âme et vers « le trésor mystérieux ». En bref, selon Barrès, c'est une vierge « éclatante » qui sert d'exemple moral pour les Français.

Une jeune fille de dix-neuf ans, illettrée, nous oriente vers la plus poétique et la plus forte conception de la vie ! Souvent nous fûmes dans le sillage de telle femme éclatante, privée de cœur et de cerveau, mais par qui nous entendions les sourdes raisons de l'espèce ; rien ne peut être comparé au bénéfice qui nous augmentera si nous suivons la pure vierge que l'exaltation de son cœur et de son cerveau semble animer de folie : elle nous mène au trésor mystérieux, aux réserves de la Nature. Dans ces paroles de Jeanne fraîchissent les nappes souterraines de la vie, de la vie commune à tous les êtres. (*Amitiés*, p. 160.)

Au pays natal de Jeanne, il rend hommage à cette fille « toute bonne » qui fait tout pour la patrie et qui fait s'unir « le monde gaulois » et « le monde catholique » :

Toute bonne, quel mot délicieux qui vêt et fleurit de soleil la petite fille ! Quel enchantement parmi tous ces détails ! Nul ne me fera de reproche si je ralentis notre pas. On est près de la terre : on entend respirer cette belle campagne et sa fidèle population ; on voit les points de suture qui relient le monde gaulois au monde catholique romain. (*Amitiés*, p. 159.)

Sur la terre de Domremy, Barrès apprécie le paysage et les monuments liés à Jeanne d'Arc. Il trouve les traces de Jeanne dans la fontaine dont l'eau sainte guérit la fièvre des malades, dans la chaumière où elle habita et dans l'église de Bermont où elle vint souvent prier. Et il espère que toute la France fasse tout pour se souvenir de Jeanne d'Arc : « Oui, tout simplement, je voudrais que, dans la claire fontaine où Jeanne, au pied du Bois-Chesnu, se plaisait, je voudrais que sous les murs de la chaumière, je voudrais qu'à l'ermitage de Bermont, la France suspendît de purs colliers de perles. » (*Amitiés*, p. 161.) Accompagné de son fils, Barrès visite l'église où se trouve une statue de Jeanne d'Arc : « Pour visiter la basilique, nous suivons des pèlerins que guide l'un des Pères. Sous le porche il nous signale tous les détails d'une Jeanne de marbre blanc, agenouillée aux pieds de sainte Catherine, de saint Michel et de sainte Marguerite en bronze. » (*Amitiés*, p. 161.) Sur la terre natale de Jeanne d'Arc, Barrès se contente de suivre les traces de la fille, s'exalte et se sent proche « du mystère » en regardant les objets qui gardent l'âme de la sainte :

Quel délice si nous mettons nos pas dans ses pas, faciles à suivre, car, depuis qu'elle s'éloigna, son village vit pour se souvenir ! Quelle approche du mystère quand nous retrouvons, défaillants de vieillesse, mais tels encore que sa jeunesse les connut, les humbles objets inanimés dont son âme fut cliente ! (*Amitiés*, p. 165.)

Malgré sa mort, l'âme de Jeanne souffle toujours sur la terre de Domremy, sur le Bois-Chesnu, sur le village, etc. : « Terre de repos, car elle a fait sa tâche ; terre d'exaltation, puisqu'elle fit prophétiser la sibylle française [...] Dans l'un et l'autre lieu, la saison héroïque a passé, mais à Domremy Jeanne se respire encore. » (*Amitiés*,

p. 165-166.) Au cours de la visite, le petit Philippe s'émerveille de l'explication du Père dans l'église sur la statue de Jeanne d'Arc. On le voit, Barrès tient à donner à son fils une éducation historique et religieuse, comme en témoigne cette visite à Domremy, en quelque sorte un exemple parfait de ce que veut montrer le père à son fils.

Jeanne d'Arc occupe une place tellement importante dans le cœur de Barrès qu'il lui rend hommage de différentes manières, soit par son envie d'écrire un livre qu'il lui consacrerait, soit par la méditation sur les deux procès concernant Jeanne, soit par la visite au pays natal de l'héroïne, soit par ses efforts pour mettre en place la fête nationale de Jeanne d'Arc.

1.1.4.1 L'interprétation de Jeanne d'Arc

Barrès veut faire de Jeanne d'Arc un symbole, le symbole de la nation, à travers son courage et sa force. Le point ici intéressant, c'est qu'il cherche à ce qu'elle soit honorée aussi bien de manière religieuse que de manière laïque, comme cela se fait à Domremy.

C'est certain que Jeanne sera louée et honorée dans toutes les églises de France, mais en dehors encore, tant que l'on voudra. Nous venons d'assister à une façon toute laïque de célébrer Jeanne d'Arc [...] Admirez comme il est juste et beau que ce soit Domremy, le berceau de la Pucelle, qui donne cet exemple, qui enseigne à la France comment l'on peut, à côté de l'église, d'une manière laïque, célébrer la sainte de la partie. Vive Domremy ! Vive la vierge lorraine qui a sauvé la France ! (*Cahiers*, t. XVII, p. 221.)

Ainsi, le 12 août 1912, quand un drame historique de Jules Baudot *La Vocation de Jeanne d'Arc* est interprété à Domremy, Maurice Barrès prononce un discours sur la représentation de cette pièce. Au début de ce discours, il donne son appréciation à l'auteur et aux interprètes de cette pièce, et puis, il exprime sa vénération à la Vierge de Domremy. On le voit ici, même lorsqu'il s'agit de théâtre profane, c'est à la religion qu'il fait référence, « vénération », « sainte »... Cette pièce est l'occasion

encore d'une sorte d'exaltation, puisque dit-il c'est par le corps qu'il perçoit Jeanne :

Mais nous éprouvons ici quelque chose de plus que le plaisir d'applaudir une belle pièce, nous ressentons cette sorte de contentement quasi physique qu'il y a à se sentir d'accord, tout rassemblés dans une même émotion de qualité noble. À cette minute nous affirmons notre admiration, notre vénération devant la jeune fille née ici même, de ce village : la vierge de Domremy, la sainte de la patrie. Il n'y a pas dans tout l'univers de nom qui rende un plus beau son que le nom de cette jeune fille qui s'est formée, il y a cinq siècles, sur le sol même où nous sommes assis et devant cet horizon que nous contemplons.
(*Cahiers*, t. XVII, p. 220-221.)

Lui-même aussi, il exprime plusieurs fois sa volonté d'écrire un livre sur Jeanne d'Arc qui s'enracinerait en Lorraine : « J'aimerais écrire une Jeanne d'Arc du point de vue lorrain. » (*Cahiers*, t. XVII, p. 122.) Et la raison est la suivante : « J'apprécie vivement le sentiment que nous avons de Jeanne d'Arc en Lorraine et notre manière de qualifier des exploits. » (*Cahiers*, t. XVI, p. 366.) Plus tard, il projette d'écrire une pièce de théâtre *l'Enfance de Jeanne d'Arc* et esquisse le plan dans son cahier. Barrès se concentre sur l'enfance de Jeanne d'Arc en vue de chercher les détails sur « les préparations qui firent d'une humble petite fille cette fameuse héroïne » (*Mystère*, p. 868.), et profondément passionné par cette héroïne, il attribue un sens sacré à la pièce :

Je repense à cette *Enfance de Jeanne d'Arc* que je voudrais écrire pour le théâtre. Le ressort tragique de cette pièce serait l'admiration. Il faudrait que le spectateur s'agenouillât devant un enfant vainqueur de son village, supérieur à toutes les belles choses troubles : l'arbre des fées, etc. - Jésus parmi les Docteurs.

La pièce de la pureté, de la raison, de la bonne volonté, la minute paradisiaque. (*Cahiers*, t. XIX, p. 198.)

Le travail reste inachevé à cause de sa brusque disparition. Mais enfin, en 1926, trois

ans après sa mort, la pièce inachevée est publiée dans son œuvre posthume *Le Mystère en pleine lumière*. On y voit la pensée religieuse de Barrès, surtout sa pensée polythéiste. Il y a des scènes sur les petits dieux de jadis et leur petit nombre de fidèles. Ils sont réunis au bois sacré pour discuter leur avenir lié à Jeanne d'Arc : « - Mais un jour, nous serons sauvés, un jour nous serons reconnus. Ce qui est divin ne doit jamais périr. Il y a la prophétie de Merlin : du Bois-Chenu doit venir une jeune fille qui apportera des remèdes aux blessures. » (*Cahiers*, t. XVIII, p. 59.)

En vue d'exploiter l'âme profonde de Jeanne d'Arc, Barrès se rend à plusieurs reprises au pays natal de la sainte et médite sur ses deux procès.

1.1.4.2 Deux manières de connaître Jeanne d'Arc : méditer et visiter

Au point de vue de Barrès, il y a deux manières principales de connaître Jeanne d'Arc : « 1° Méditer les documents du procès ; 2° Aller à Domremy. » (*Cahiers*, t. XVI, p. 363.) Dans ses *Cahiers*, il médite les textes des deux procès de Jeanne d'Arc : celui de la condamnation de 1431 et celui de la réhabilitation de 1456, qui racontent l'histoire sous la légende.

Le manuscrit du procès de condamnation regardé comme le meilleur (Manuscrit latins, n° 5960 que M. de l'Averdy a décrit sous le n° 2 de sa notice), c'est un recueil rédigé par l'ordre de l'autorité postérieurement à l'événement, d'après les pièces originales perdues depuis et dont il contient la traduction latine et un choix des plus importants. Le second manuscrit authentique, c'est le procès en révision. (*Cahiers*, t. XVI, p. 363-364.)

En outre, au début de *L'Enfance de Jeanne d'Arc*, Barrès reparle des deux procès qui donnent des informations sur la vie de cette héroïne et montrent la noblesse de son cœur. Ce sont des documents importants.

Quicherat est allé chercher Jeanne d'Arc dans le texte des deux procès de condamnation et de réhabilitation. Depuis quatre siècles, elle était enfouie dans ces pièces de procédure.

On y trouve la matérialité des faits. Les questions de ses ennemis amènent Jeanne à donner sur toute sa vie d'innombrables détails, d'une authenticité certaine. Il y a là, par échappées, des réponses de la vérité la plus noble et la plus naturelle. Des mots qui ont la forme de son cœur. (*Mystère*, p. 867.)

Outre la méditation, il y a une autre façon pour Barrès d'honorer sa héroïne : s'approcher d'elle en suivant ses traces. Aux yeux de Barrès, les deux procès ne suffisent pas à expliquer l'exploit de cette héroïne, il y a des choses mystérieuses chez elle qui ne s'expliquent que par son origine et l'environnement.

Ce sont vraiment les Mémoires de Jeanne. Mais recueillis par ses ennemis. Au reste, se fût-elle expliquée en confiance, qu'elle n'aurait pas réussi à faire le plein jour sur elle-même. Toute la suite des faits qui composent sa vie ne nous rendent pas complètement raison de son héroïsme. Il y a de l'inexplicable, chez elle, et cet inexplicable, pour une grande part, se rattache à des croyances et à des faits locaux. (*Mystère*, p. 867.)

Comme nous l'avons dit, pour bien connaître son héroïne, Barrès visite le pays natal de Jeanne d'Arc - Domremy, un lieu de culte à ses yeux. Voici ce qu'il écrit dans son cahier : « Pour connaître Jeanne d'Arc il faut maintenant se réfugier dans les parties de Domremy qui sont restées plus sauvages, plus inaccessibles à la piété un peu intempérante des dévots de Jeanne d'Arc. » (*Cahiers*, t. XV, p. 276.) Il suit les traces de cette héroïne en visitant sa maison, l'église de son village et d'autres lieux qu'elle fréquente.

Je veux respirer avec vous l'atmosphère où fut préparée Jeanne. Nous visiterons la maison de ses parents et sa chambre basse, dont la faible lucarne s'ouvrait jadis sur le cimetière. Nous la suivrons dans cette église mitoyenne où plusieurs fois le jour elle entrait ; nous mettrons nos doigts dans la cuve de granit où elle prenait l'eau bénite ; nous vénérerons la sainte Marguerite de pierre, touchante de rusticité, qui a vu Jeanne

agenouillée. (*Mystère*, p. 868-869.)

Quant à la maison de Jeanne d'Arc, Barrès la décrit en détail. Pour lui, c'est un lieu saint qui nourrit l'héroïne. De plus, la lucarne de la maison « s'ouvrait jadis sur le cimetière » (*Mystère*, p. 868.), et on connaît le goût de Barrès pour les cimetières. Il y voit un signe.

La petite maison de Jeanne avec ses beaux sapins, sa cour sablée, sa grille circulaire est un cottage. Les morts de Domremy collaborent à ce gracieux confortable, car c'est sur le cimetière que pousse ce jardin. Que l'on est bien en mai à Domremy, dans le jardin de l'héroïne Jeanne sur le vieux cimetière. (*Cahiers*, t. XV, p. 279-280.)

Barrès visite aussi l'église de Domremy où la prédestinée Jeanne est baptisée et fait sa première communion. Il y entre avec l'émotion émue et divine, parce qu'il se sent plus proche de Jeanne.

Dans l'église de Domremy, je vois la statuette de sainte Marguerite devant laquelle Jeanne priait. Ici Jeanne fut baptisée. Ici était la table de communion. Ici Jeanne fit sa première communion [...] Voici l'autel du conseil de Jeanne. Je mets mes doigts en entrant dans l'église dans le bénitier où Jeanne se signait. (*Cahiers*, t. XV, p. 280.)

À Domremy, tout le paysage inspire Barrès : les églises, les bois, les rivières, etc. Voici ce qu'il dit sur la divinité des arbres dans ses *Cahiers* en 1901 : « Voilà le pays où elle écoutait aussi les arbres. S'il y a un long calme, un vaste désert autour de nous, j'entrevois que le frémissement de l'arbre est une vie, un geste, une parole. » (*Cahiers*, t. XIII, p. 330.) Après sa visite à Domremy, il écrit dans son cahier :

Je n'ai aucune prétention de faire œuvre critique, je veux dire tout ce que j'ai vu, tout ce que j'ai songé, oui, tous les rêves par lesquels j'ai été assailli quand je circulais dans le pays de Domremy. Tout a été dit, bien dit, répété sur l'enfance de Jeanne d'Arc.

(*Cahiers*, t. XVI, p. 367-368.)

Bref, en visitant le pays natal de Jeanne, Barrès essaie de pénétrer dans la vie intérieure de cette héroïne et de communiquer avec elle. À son avis, le paysage de Domremy et ses mœurs montrent non seulement la vie et les vertus de Jeanne, mais ils éduquent aussi l'âme des contemporains.

Quand je regarde cette vallée, la rivière et les côtes de Meuse, j'entends Jeanne qui parle ; je me répète les phrases toutes simples qu'elle dit à son procès, en réponse aux questions de ses juges et sous lesquelles semble palpiter la vie même de cette nature. Ces mœurs qui mûrissaient ici dans l'ombre, et la poésie familière domestique, exhalée aujourd'hui encore de ce paysage et que notre cœur y recueille, ont la qualité, le son de tout ce que nous savons de l'héroïne avant sa vie publique. (*Mystère*, p. 870.)

Barrès se rend aussi à Notre-Dame de Bermont, à trois kilomètres au Nord de la maison natale de Jeanne d'Arc, qui est intimement liée à l'histoire de cette héroïne, parce que c'est là qu'elle vient prier durant toute son enfance.

Les cinq statues de Bermont, saint Jean, sainte Anne, saint Thiébaud, la Vierge avec l'Enfant et le Christ en croix, contemporains de Jeanne dans ce site agreste. Ces statues barbares ont élu Jeanne. Voici la fontaine où elle s'arrêtait. Elle leur donnait des fleurs. (*Cahiers*, t. XV, p. 278.)

La visite de la chapelle, pour Barrès, est une sorte d'hommage à sa sainte adorée. Ici, dans le lieu où Jeanne venait en pèlerinage, Barrès entend aussi les cloches qu'a entendues Jeanne, et cela le fait se réjouir. Et comme toujours, Barrès imagine des scènes romantiques où le son des cloches retentit et où les protagonistes sont entièrement tournés vers leur foi ou leur devoir. Pour lui, c'est une expérience mystique :

J'ai entendu les faibles et douces cloches de Jeanne d'Arc. Un trait d'union avec elle. Mais qu'éveillait en elle ce son ? Les herbes épaisses, les arbres, le coucou chantait. Domremy c'est la famille. Mais ici elle venait seule prier, écouter la cloche. Impression mystique. Ce n'est pas l'étang d'une péri. C'est l'étang de la fée. (*Cahiers*, t. XV, p. 279.)

Tous les lieux liés à Jeanne d'Arc attirent l'attention de Barrès : il visite même la ville natale de la mère de Jeanne : « Je suis allé à Vouthon, le pays d'Isabelle Romée, la mère de Jeanne d'Arc. » (*Cahiers*, t. XV, p. 278.) De plus, parmi les exploits de Jeanne, l'assaut de la ville de Troyes par sa force de dissuasion est une histoire connue. À la fin du mai 1906, Barrès visite la cathédrale Saint-Jean à Troyes : « J'ai vu défiler dans la cathédrale les longues cérémonies de la dévotion : les saintes images, les flammes vacillantes, le drap d'or, les enfants du culte. » (*Cahiers*, t. XV, p. 277.) Plus tard, le 7 juillet 1908, quand il va à Rouen, il pense à Jeanne d'Arc, qui, selon lui, forme l'âme de la France : « Rouen - Les réponses profondes et spirituelles de Jeanne d'Arc [...] Sur le bûcher de Jeanne, on a forgé l'âme française. » (*Cahiers*, t. XVI, p. 4.) Non seulement à Rouen, mais aussi à Orléans, Barrès suit les traces de Jeanne pour lui rendre hommage : « Cathédrale d'Orléans, une inscription qui relate que le 29 avril, devant cet autel principal Jeanne d'Arc s'est agenouillée. Ces cinq fenêtres de vitraux bleus, rouges et jaunes, si francs, si beaux, si forts, elle les vit. » (*Cahiers*, t. XVI, p. 22.) En somme, tout ce que Barrès fait, est pour pénétrer dans la vie intérieure de Jeanne d'Arc, comme ce qu'il a fait pour son maître Pascal.

Il faudrait trouver l'âme de Jeanne d'Arc sous son pittoresque [...] De quel besoin Jeanne est l'expression. - Pour nous tous Jeanne est une fée, une sainte, une merveille. Il faudrait que nous n'eussions plus un cœur allègre pour cesser de l'aimer. L'arbre, la fontaine, l'église vivent par elle. (*Cahiers*, t. XVI, p. 369.)

Barrès ne se contente pas de rendre hommage individuellement à Jeanne d'Arc,

il cherche à en faire une figure pour la France. Ainsi, il propose à la Chambre de célébrer une fête nationale de Jeanne d'Arc, qui est finalement instituée en 1920.

1.1.4.3 La fête nationale de Jeanne d'Arc

Maurice Barrès s'attache à la vie morale et à la tradition spirituelle. D'après lui, Jeanne d'Arc, figure symbolique de la France, fait partie de la tradition spirituelle. Ainsi, en considérant la richesse incarnée en Jeanne, Barrès pense que, dans la société moderne, la France a besoin d'une fête nationale de Jeanne afin de maintenir les hautes qualités inspirées d'elle. Après la proposition d'une fête annuelle de Jeanne d'Arc du député radical Joseph Fabre en 1884 et en 1894, refusée par la majorité républicaine, Maurice Barrès relance cette proposition en déposant en décembre 1914 un nouveau projet de loi qui est voté le 24 juin 1920 par la Chambre. La « fête nationale de Jeanne d'Arc », autrement dit la « fête du patriotisme », est enfin instituée par la loi du 10 juillet 1920, qui a lieu le deuxième dimanche de mai, anniversaire de la délivrance d'Orléans.

En fait, Barrès s'efforce depuis plusieurs années de promouvoir le projet de la fête en honneur de Jeanne d'Arc. En 1910, il écrit dans son cahier son grand plaisir de s'engager dans cette tâche : « J'ai bien réussi à me faire nommer à la Chambre membre de la commission chargée d'examiner s'il y a lieu d'instituer une fête nationale sous le patronage de Jeanne d'Arc. » (*Cahiers*, t. XVI, p. 363.) L'année suivante, le 15 mai 1911, il avoue aux *Marches de l'Est* son honneur de pouvoir traiter ce grand thème :

Quel écrivain patriote n'a pas rêvé une fois dans sa vie d'écrire une Jeanne d'Arc ? La difficulté c'est de trouver une raison d'oser, une excuse [...] J'aurais été heureux d'avoir à traiter un si grand thème du point de vue national, au nom de la religion, de la patrie, et pour le compte des représentants du peuple. (*Cahiers*, t. XVI, p. 403.)

Au début de mai 1913, la Ligue des Patriotes organise une manifestation populaire suivie d'une matinée-gala pour fêter solennellement Jeanne d'Arc à Paris. Barrès fait

un discours sur sa sainte ce jour-là. Au commencement de son discours, il exprime de nouveau son vœu d'instituer la fête nationale de Jeanne d'Arc :

Nous avons déposé nos fleurs aux pieds de Jeanne d'Arc et maintenant nous voilà réunis pour exprimer le vœu que forment notre cœur et notre raison, le vœu d'une fête nationale où tous les Français, de tous les partis, s'uniront dans un grand mouvement fraternel autour de l'héroïne de la patrie. (*Cahiers*, t. XVII, p. 329.)

Son vœu est exprimé non seulement au début de son discours, mais aussi à la fin :

Camarades, avant de nous séparer, proclamons que le peuple de Paris exige la fête nationale de Jeanne d'Arc, et jurons de nous réunir chaque année en cortège pour obtenir du gouvernement que justice soit enfin rendue, après quatre siècles d'ingratitude, à la sainte de la patrie. (*Cahiers*, t. XVII, p. 332.)

Dans l'interview à l'*Excelsior* du 16 avril 1920, Maurice Barrès commente la proposition de loi qu'il a déposée à la Chambre pour la fête nationale de Jeanne d'Arc. Même si chaque parti essaie de donner un sens allégorique à Jeanne, cette héroïne, à son avis, n'appartient à aucun parti, parce qu'elle est à toute la France, qu'elle est tout à fait nationale.

Jeanne d'Arc n'appartient à aucun parti : elle les domine tous, et c'est là son véritable miracle. Si pour les catholiques c'est une sainte, l'ange du sacre pour les royalistes, c'est la fille du peuple pour les républicains. Les jacobins, en 93, décoraient de son nom « La Bergère », le canon fondu avec le bronze de la statue du pont d'Orléans [...] Pour les rationalistes, elle est le triomphe de l'inspiration individuelle. Jamais voyante ne fut si clairvoyante. (*Cahiers*, t. XIX, p. 108.)

Dans cette interview, Barrès loue les grandes vertus de Jeanne, passionnée et courageuse, et qui en même temps, possède les attributs de la femme - « tendre et

pitoyable ». Cette héroïne entreprend sa mission par l'amour de Dieu et de la patrie :

Elle offre ce mélange d'impétuosité et de gaieté qui a toujours caractérisé le courage français. Et toutefois elle est femme, c'est-à-dire tendre et pitoyable. Elle fait la guerre par amour de la paix et du travail. Plus de factions ! Ni Armagnacs, ni Bourguignons, mais la France ! Boutez dehors l'envahisseur ! Chacun sa terre et paix à tous dans le travail. (*Cahiers*, t. XIX, p. 108.)

Enfin, en juin 1920, quand Jeanne la Lorraine est proclamée Patronne de la France, Barrès se félicite de sa victoire : « On me demande quelquefois : “Qu'est-ce qui vous fait plaisir dans la vie ?” Je réponds : “Rien que le travail. - Mais encore ? Eh bien ! d'avoir contribué à donner à la France, hier, la Croix de Guerre, et aujourd'hui, le patronage de Jeanne d'Arc.” » (*Cahiers*, t. XVII, p. 408.) Barrès considère la fête nationale de Jeanne d'Arc comme un signe de la transformation de la France - un pays s'élevant vers l'éternité, qui apporte l'espoir et les forces à la patrie :

Cette fête est le signe et le germe d'une transformation.

La fête de Jeanne d'Arc, ce n'est pas seulement une exaltation lyrique, une journée de poésie française, c'est un pressant appel à toutes les parties de la nation pour qu'elles s'inspirent de la France éternelle, le mystère en plein soleil, c'est aussi comme un résumé des forces de la France d'aujourd'hui.

Il faut considérer comme une leçon de choses sans pareille que la France d'après la victoire se recueille et se symbolise. Comment n'être pas rempli d'espoir quand la France, sans rien renier, met Jeanne d'Arc dans son écusson ? (*Cahiers*, t. XIX, p. 104.)

De plus, il pense que la fête nationale de Jeanne d'Arc peut faire s'unir les Français, puisque toutes les grandes valeurs morales des Français s'incarnent dans la Pucelle d'Orléans : « Tout le monde veut cette fête. Qu'attendait-on pour se décider ? Que nous soyons unis.

Elle symbolise le courage de la France. Elle symbolise la France même

(Bergson). » (*Cahiers*, t. XIX, p. 168.)

Jeanne d'Arc n'est pas la seule figure sainte que Barrès tente d'approcher. Il fait son voyage à Lourdes pour rendre hommage à la sainte catholique Bernadette Soubirous.

1.2 Sainte Bernadette

Bernadette a marqué profondément la culture française, puisque qu'elle se retrouve dans de nombreuses d'œuvres littéraires comme *Lourdes* d'Émile Zola (1894), *Les Foules de Lourdes* de Joris-Karl Huysmans (1906), *Les Pèlerins de Lourdes* de François Mauriac (1933). Dans les *Cahiers*, Barrès parle de temps en temps de cette figure, ici à l'occasion d'une promenade le long de la rivière à côté de la chapelle à Lourdes : « Je prolongeai ma promenade de quelques cents pas le long de la rivière dans un silence divin. Ma rêverie faisait un commentaire aux Béatitudes. J'aimais Bernadette. » (*Cahiers*, t. XIII, p. 338.) En effet, Barrès décrit l'image de la sainte Bernadette dans ses deux œuvres écrites pendant les différentes périodes, une est *Les Amitiés françaises*, l'autre *N'importe où hors du monde*. Dans la première œuvre, Lourdes sert à un lieu idéal pour l'éducation morale pour son fils ; dans la dernière, Barrès essaie d'exploiter les qualités incarnées en Bernadette, tel que le mélange de deux forces.

1.2.1 La fleur sainte dans *Les Amitiés françaises*

Dans *Les Amitiés françaises* publié en 1903, après leur visite à Domremy en vue de rendre hommage à Jeanne d'Arc, Barrès et son fils Philippe se rendent à Lourdes pour y saluer Bernadette. Aux yeux de Barrès, « Lourdes est une rose sur le

pied de la Vierge¹³² », ainsi il veut sentir le parfum de cette fleur sainte. Là, quand il voit la photographie de Bernadette, Barrès éprouve la paix intérieure et la pureté de l'âme :

Au milieu de ces pauvretés, voici pourtant la plus rare merveille, c'est la photographie de Bernadette Soubirous. Vous diriez d'abord d'une petite bonne ; mais attendez une seconde, et déjà votre figure s'adoucit, s'épure, s'incline de respect devant la paix de cette sainte enfant de qui le regard fut sanctifié. (*Amitiés*, p. 173.)

Comme d'habitude, les églises sont toujours les monuments préférés de Barrès lors de ses voyages. À Lourdes, avec son fils il visite les trois lieux : la basilique, la crypte et la chapelle du Rosaire. Chaque église lui donne une impression différente, mais dans l'ensemble, il y trouve une ambiance sublime, une harmonie parfaite et une extase divine, et peut même sentir le miracle que les miraculés ont pu connaître.

À la descente du Calvaire, Philippe et moi, nous visitons les trois églises superposées : la basilique triomphante, sa crypte obscure, taillée dans le roc, puis, au-dessous encore, la chapelle du Rosaire. La basilique amuse, bariolée d'or, d'argent, de velours et de soie par la gratitude des miraculés. La crypte semble trop sépulcrale pour un petit garçon de qui le piétinement, d'ailleurs, trouble le chuchotement des innombrables confessionnaux. Dans la chapelle du Rosaire un enfant de chœur en soie bleue se détachait sur les brocarts jaunes du prêtre à l'autel, et les deux faisaient un émerveillement d'harmonie somptueuse. L'officiant disait d'admirables mots latins qu'orchestrerait mon imagination. Je croyais respirer les roses impériales qu'un miracle fleurit au giron de la sainte Elisabeth. (*Amitiés*, p. 175-176.)

¹³² Maurice Barrès, *Les Amitiés françaises*, dans *Maurice Barrès, romans et voyages*, Tome II, Paris, Robert Laffont, 1994 [1903], p. 175.

Mais pourquoi Barrès est-il intéressé par la fleur sainte et quelles sont les qualités incarnées en Bernadette ? C'est dans *Une visite à Lourdes* que nous trouvons quelques explications.

1.2.2 L'expérience mystique dans *Une visite à Lourdes*

En février 1922, Barrès écrit un texte sur sa visite un jour d'hiver à Lourdes *Une visite à Lourdes* qui est compris en 1958 dans le recueil *N'importe où hors du monde*. Au début du texte, il décrit l'atmosphère mystique de ce lieu saint : « La douceur de l'air, un ciel voilé, les cloches qui sonnent, cent objets muets préparés pour frapper l'imagination, et battre ce briquet mystérieux du cœur d'où jaillira l'éternelle étincelle mystique : c'est Lourdes, où règne la Vierge. » (*Monde*, p. 321.) Selon Barrès, la raison pour laquelle les grottes de Lourdes attirent beaucoup de monde, c'est parce qu'elles suscitent le sentiment sacré au fond de l'être humain et le fait jaillir. Les fidèles « s'agenouillent ou défilent dans la grotte » (*Monde*, p. 323.) en vue de chercher les sentiments et les révélations que les prédécesseurs y ont éprouvés et ont vus, ils sont prêts à recevoir les signes de Dieu. À son avis, le sentiment religieux existe au cœur de chacun, dès qu'il y a une occasion, il émerge et s'exprime.

Quel est l'effluve que les êtres allèrent toujours respirer dans les grottes ? Un secret sentiment nous y attire et nous avertit qu'il en émane une idée obscure à laquelle nous nous sentons reliés par le fond de notre être [...]

[...] Les voici prêts à accueillir les confuses lumières que leur donne leur cœur. Ils ferment les yeux et les oreilles, ils engourdissent tous leurs sens et veulent se livrer à des vibrations inconnues et très faibles qu'ils pressentent. Ils attendent les secrets des ténèbres, ils veulent mettre leur conscience dans le silence pour percevoir les minuscules énergies du divin. Réjouissons-nous parce qu'au fond du plus grossier et du plus morne d'entre nous, il existe une petite source qui peut s'enfler et jaillir, une cellule sacrée qu'il s'agit d'ébranler et qui se dilatera. (*Monde*, p. 323.)

Au point de vue de Barrès, tous les objets à Lourdes suscitent un sentiment religieux et frappent le cœur de l'être humain. Ici, les gens peuvent « goûter l'ascension » en se purifiant, le monde visible et invisible se lie. Dans ce lieu saint, la présence de Dieu devient un fait incontestable, et en appréciant les œuvres du Seigneur, les êtres s'efforcent de contacter l'invisible. De plus, Barrès éprouve une autre source spirituelle dans la grotte à Lourdes - la puissance primitive, puisqu'il pense que cette grotte est « l'ancre des primitifs et des nymphes, couronné de la basilique du Christ ». Ainsi, le lieu « où règne la Vierge », est un lieu qui fait se mêler deux sortes de forces : la force primitive et la force chrétienne.

C'est un spectacle sublime et qui passe tout, cette grotte illuminée au pied de ce rocher, et, au-dessus, les deux églises superposées qui chantent. Cette émotion souterraine qui s'épure dans cette ascension, je n'ai rien vu d'aussi profond dans l'univers entier. Pour la seconde fois, à vingt ans d'intervalle, je viens passer ici un jour d'hiver et de solitude, et je vérifie que la vie n'a fait que mieux me disposer à goûter l'ascension de ces troubles et de ces enivrements qui montent là-haut se discipliner en cantiques rythmés et se muer, je l'espère, en pensées fortes, pleines, agissantes. L'ancre des primitifs et des nymphes, couronné de la basilique du Christ ! Jamais je n'épuiserai la beauté et le sens profond de cette coopération des hommes, de la nature et de l'invisible.

[...] Poésie, science, religion, ces hautes révélations, inspirées et savantes, s'accordent à nous affirmer que nous sommes capables de prendre contact avec l'invisible, avec l'intangible, avec l'insaisissable, avec ce qui dépasse nos sens. (*Monde*, p. 322.)

En ce qui concerne la force primitive qui jaillit de l'âme, Barrès pense qu'elle a besoin d'être orientée et disciplinée, et « il ne faut pas en développer le côté anormal, l'hystérie » (*Monde*, p. 324.). Alors, à ce moment-là, il pense à l'Église qui a la faculté de la contenir et de l'assagir. À son avis, il y a la possibilité de faire s'unir les deux forces, parce que l'Église a besoin des deux pour nourrir l'âme de l'être humain :

Il y eut toujours dans l'Église deux forces également mystiques, l'une qui tend à la

transfiguration de l'homme par ses propres facultés et qui le met dans un état religieux par ses meilleures puissances, et l'autre qui fait appel aux moyens mystiques plus grossiers du dehors. Toutes deux, constamment voisines, et le génie de Rome sait les mettre en équilibre dans ses merveilleuses cérémonies. (*Monde*, p. 324.)

Barrès apprécie la sagesse de l'Église qui met en équilibre les deux sources. Quant à la force primitive, elle peut s'avancer vers les deux directions complètement différentes : l'une vers l'éternité, l'autre vers la destruction, c'est pourquoi elle a besoin de discipline. D'après Barrès, la force chrétienne et la force primitive sont compatibles dans l'Église et le but des cérémonies religieuses est de « stimuler et régler » les deux sources mêlées.

O sagesse de l'Église qui sut faire ce beau choix de cérémonies, de cantiques, de processions et de sacrements pour tempérer des états violents et les ramener sous une douce domination ! [...] Ces eaux souterraines, où le meilleur et le pire jaillissent, l'Église les capte avant qu'elles ne soient devenues le torrent immonde. Cette source mêlée, elle sait la susciter et la dominer. C'est le but constant et certain de la liturgie, son double but : stimuler et régler. (*Monde*, p. 325.)

À ses yeux, Lourdes exalte l'intuition, l'imagination et les choses les plus profondes :

Toute la journée, avec ravissement j'ai erré des hautes églises à la basse chapelle et dans les alentours. Et j'ai compris une fois de plus qu'il est des sites qui favorisent notre émoi spirituel [...] De toute éternité ici l'eau et la lumière se pénétrèrent, se jouèrent, se marièrent avec une sublime liberté, jetant leur félicité naïve au pied de ce coin sombre où la terre entr'ouverte exhale la plus tendre respiration. (*Monde*, p. 326.)

Certainement, il est naturel qu'ici, dans ce lieu divin, apparaisse une enfant miraculée, Bernadette. Barrès pense que tout le paysage à Lourdes mérite la révélation de la

Vierge à Bernadette. La sainte bénéficie de l'atmosphère mystique de ce lieu, et en même temps, c'est elle qui suscite les passions du culte. Elle communique avec l'invisible et apprend à s'approcher de Dieu par la prière et l'amour, bref, elle joue un rôle pour « promouvoir la religion des masses » :

Un jour, vint une enfant pieuse et sage. Le désert, le bois, le bruit de la rivière, son cœur lui méritèrent qu'elle vît la Vierge. Bernadette, c'est vous qui avez allumé toutes ces flammes.

Bernadette a transformé cette ville, tout cet horizon. Sa grande œuvre pourtant n'est pas là, mais d'avoir avivé dans une multitude d'âmes l'étincelle divine. Transfigurer l'invisible, éveiller cet inexprimable qui se réalise en prières, en larmes, en cantiques, en belles résolutions. Ah ! Bernadette, vous passez les plus grands poètes dont vous êtes la sœur.

[...] La Vierge lui a dit : « Je ne te rendrai pas heureuse dans ce monde, mais dans l'autre. » Tout cela très simple et se plaçant naturellement dans ce cadre d'agreste spiritualité. Cette petite fille eut le contact de la reine du ciel et posséda le don de promouvoir la religion des masses. Aucun génie selon les hommes, mais l'aptitude à percevoir le divin. (*Monde*, p. 326.)

Barrès ne met pas en doute la réalité des révélations et des visions divines. Il croit aux apparitions mariales de Bernadette, comme il croit à la vision du feu de Pascal, d'après lui, les deux sont la même chose. Dans les phénomènes divins, la présence de Dieu, de la Vierge et d'autres figures célestes pénètre dans le monde actuel et apporte des choses « extra-sensibles ». Barrès pense que le monde visible est entouré par le monde invisible, et il n'y a qu'une voie pour le percevoir : le cœur. La communication entre les deux mondes est un échange « d'âme à âme », la raison ne peut pas y atteindre. Selon Barrès, quand les êtres contactent l'invisible, ils ne contactent pas une « idée », mais une « réalité », parce qu'il croit l'existence du monde céleste :

Je n'ai pas besoin d'aller, dans Lourdes, au bureau des constatations. Je connais les

œuvres et la vie du plus grand des Français. Blaise Pascal, qu'il faut bien tenir pour un grand esprit dressé à toutes les rigueurs de l'observation scientifique, a vu, a connu, éprouvé l'ineffable. Reportons-nous à sa vision du feu.

Un phénomène existe, nommez-le comme vous voudrez, qui nous fait entrer en relation avec une réalité. Si différente qu'elle soit de nous, c'est une réalité puisqu'elle agit. C'est une présence qui nous pénètre et nous fait vibrer. Il y a quelqu'un ou quelque chose d'extra-sensible. Le monde actuel serait-il encerclé par des êtres invisibles ? Ou bien encore, ces relations seraient-elles d'âme à âme ? Certainement des mystères relient les âmes de très loin. Il se fait entre elles des échanges d'amour, de haine, d'admiration, d'héroïsme. Qu'est-ce que la sympathie et l'autorité ? Qu'est-ce que le coup de foudre ? Tout cela n'est pas le contact d'une idée, mais d'une réalité vivante. (*Monde*, p. 327.)

Après avoir affirmé l'existence des phénomènes mystiques, Barrès pense que le problème le plus important est de savoir comment les employer. Pour les grands esprits, tels que Dante, Shakespeare ou même l'Église, ils interprètent et transmettent leurs sentiments au moment du contact avec l'invisible, le moment où ils sentent l'ascension spirituelle. Selon Barrès, c'est donc ce que font les privilégiés lors qu'ils connaissent une expérience mystique. Ils ne peuvent pas se contenter de l'émoi individuel et du sentiment heureux, il leur faut partager cette expérience et transmettre la grâce de Dieu à autrui. Les grands esprits expriment les expériences mystiques par leurs créations, les églises nourrissent l'âme des individus par les histoires des figures saintes. De plus, les églises fixent et mémorisent les moments de l'expérience mystique par les cérémonies. Bref, les expériences mystiques, aux yeux de Barrès, sont tellement précieuses qu'elles méritent d'être connues par tout le monde.

Tout le problème n'est pas de nier ou d'affirmer l'existence de cette force. Cette force existe, brute et informe. Le haut problème, c'est de la nommer et de l'employer. Quand il y eu ce phénomène de présence et qu'on a pris ce contact, fût-ce d'une seconde, avec des réalités intraduisibles, ineffables, quand on fut une fois soulevé hors de soi et porté dans la haute sphère des inspirés, - se rendre compte à soi-même de cette épreuve et la

traduire pour les autres, c'est le désir héroïque des grands esprits. C'est le service des Dante, des Shakespeare ; c'est le service que l'Église rend à l'humanité [...] il faut que ces privilégiés, au sortir de cette expérience et de cette présence, fassent effort pour nous rendre compte de leur état et nous le rendre sensible, pour nous l'exprimer et nous le transmettre. Tel est le caractère des enchantements que nous donnent les savants et les poètes quand ils nous offrent leurs créations et leurs harmonies, et l'Église quand elle nous introduit dans les multitudes de ses figures célestes et saintes organisées selon une sublime ordonnance. Et plus magistralement encore l'Église fixe cette minute de nos sommets dans les règles morales et dans les sacrements pour que nous l'y retrouvions et que nous en usions pratiquement. (*Monde*, p. 328.)

À la fin du texte, Barrès espère pouvoir transmettre à son tour qu'il a pu ressentir dans ce lieu saint :

Sous l'égide de l'Église, en communion avec les saints, et puis avec Eschyle, Shakespeare, Dante, Pascal et Goethe, je me tiens auprès de la grotte primitive surmontée de l'édifice sacré, et je désire que je sache comme eux employer et nommer ce que nous savons ressentir. (*Monde*, p. 328.)

En fait, il a déjà réalisé son rêve par le texte *Une visite à Lourdes* en partageant sa visite à Lourdes et son sentiment religieux dans ce lieu.

En abordant de Jeanne d'Arc et de sainte Bernadette dans ses écrits, Barrès ne s'empêche pas de comparer les deux saintes qui sont pour lui des enfants choisies de Dieu.

1.2.3 La comparaison de Jeanne d'Arc et de sainte Bernadette

Barrès se rend respectivement à Domremy où habitait Jeanne d'Arc et à Lourdes qui est le centre de pèlerinage catholique depuis les apparitions de Lourdes vues par

Bernadette en 1858. Dans ses *Cahiers*, Barrès note que les deux saintes lui suscitent des impressions différentes : « Une visite à Domremy nous aiderait à comprendre la beauté qui est attachée au sacrifice, l'idée chevaleresque française. Une visite à Lourdes nous mettrait dans le sang pour la vie ce qu'il y a de beauté dans la foi. » (*Cahiers*, t. XIV, p. 105.) Mais il y aussi des points communs entre les deux saintes : Jeanne d'Arc et Bernadette. À son avis, ce sont deux enfants « pures comme des perles » qui sont choisies par Dieu, et il y a des ressemblances entre les deux figures. Ici, il s'interroge par exemple sur le rôle – qui semble selon lui souvent déterminant – de la géographie des lieux où elles ont grandi : « Qui démêlera pourquoi de calmes régions, pareilles en douceur et en humilité, produisent la Jeannette de Domremy et la Bernadette de Lourdes, enfants pures comme des perles et vers qui s'inclinent les personnes célestes ? » (*Amitiés*, p. 178.) De même, il trouve aussi ressemblance dans les circonstances de la survenue du miracle :

Dans le récit des premières faveurs que reçurent Jeanne et Bernadette, on remarque des circonstances identiques. Les deux innocentes trouvèrent leur apparition à deux pas de leurs camarades. Il y a peu de choses aussi jolies que le dialogue des petites Soubirous allant chercher du bois mort près de la grotte de Massabielle et que la course de Jeanne quand elle remonte de la Meuse, où sonnent ses troupeaux, vers le jardin de son père. (*Amitiés*, p. 178.)

Quand elles voient les signes de Dieu, « Bernadette et Jeanne s'agenouillent et attendent les ordres [...] » (*Amitiés*, p. 178.) Ce sont les deux filles dévotes qui sont liées au monde mystérieux, et elles accomplissent leurs tâches sur la terre en exaltant et élevant l'âme de l'être humain.

Outre Jeanne d'Arc et sainte Bernadette, Barrès aborde une autre sainte dans son œuvre - la Sibylle d'Auxerre, qui représente l'union des dieux antiques et des Saints chrétiens.

1.3 La Sibylle d'Auxerre

1.3.1 L'attrait de la Sibylle

Le 5 mars 1921, c'est la première fois que *La Sibylle d'Auxerre* paraît dans *La Revue hebdomadaire* et dans *Le Gaulois*. Plus tard, ce texte sera compris dans le recueil posthume de Barrès *Le Mystère en pleine lumière* publié en 1926. La Sibylle, dans la mythologie grecque, est une prêtresse d'Apollon qui prophétise ; et puis dès le III^e siècle avant J. -C., son nom apparaît dans les livres chrétiens ; à partir du XV^e siècle, elle est représentée sur les portails ou les vitraux des églises et inspire un grand nombre d'œuvres d'art. Barrès est aussi attiré par cette prophétesse. La Sibylle est d'abord le nom de la prophétesse de Delphes, qui prononce l'oracle d'Apollon, mais elle est ensuite utilisée pour nommer d'autres femmes qui donnent des oracles. Il y a plusieurs Sibylles, par exemple, la Sibylle d'Érythrées, la Sibylle de Cumès, etc. D'après Barrès, les diverses Sibylles peuvent être considérées comme une même femme, et c'est pour cette raison que dans son cahier, il emploie « la Sibylle d'Auxerre » au lieu de « des Sibylles d'Auxerre » comme le titre de son texte : « Ces diverses Sibylles qui vécurent dans des pays variés, à des époques différentes, ne peut-on pas les considérer comme une même femme qui a vécu indéfiniment et qui a passé par toutes les phases du génie prophétique ? Beaucoup d'anciens le croyaient. » (*Cahiers*, t. XIX, p. 259.) De plus, Barrès semble attribuer aux figures féminines une énergie que peut-être les hommes ne connaîtraient pas, et qui rendrait celles-ci nécessaires. À travers la légende de la Sibylle d'Auxerre, C'est la question de la connaissance qu'il pose : la raison est-elle le seul mode de connaissance ? On imagine la réponse de Barrès :

Sur la voie sacrée. - En marge de la science officielle que professent les Écoles et les Académies, une science en formation constate des manifestations exceptionnelles de la

pensée. Il est des personnes douées d'une propriété psychique exceptionnelle, d'un étrange pouvoir mental.

[...] Nous avons au milieu de nous de mystérieux inspirés, des voyants. Ne pourraient-ils pas donner à la science, qui enregistre en hésitant leurs facultés, un nouveau et prodigieux moyen de connaissance ? Le moyen de savoir les choses autrement que par l'expérience et par le raisonnement ? (*Cahiers*, t. XIX, p. 145-147.)

Comme Pascal, il croit qu'il existe un domaine hors de la science ou de la raison qui se concentre sur l'âme des individus, et qu'il y a une grande puissance qu'on ne peut pas imaginer dans l'esprit des hommes : « Au fond de l'esprit de l'homme, il existe une puissance de pensée insoupçonnée et latente qui dépasse de beaucoup le peu que nous en connaissons. L'esprit humain a une valeur plus grande que celle que nous lui attribuons. » (*Cahiers*, t. XIX, p. 148.)

Au début de *La Sibylle d'Auxerre*, Maurice Barrès explique comment il découvre la Sibylle d'Auxerre et comment il est attiré par cette prophétesse. Après la disparition graduelle des dieux païens sur la terre, cette déesse antique survit néanmoins au sein du christianisme, notamment à travers les images et les statues des églises, ainsi chez elle se mêlent la divinité chrétienne et le mystère païen.

Voici plusieurs mois qu'en feuilletant une brochure chez le libraire, j'ai appris par hasard qu'il existe dans la cathédrale d'Auxerre une image de la Sibylle. Il paraît même que jadis on en voyait deux autres sous le porche. Un vrai nid de Sibylles, cette cathédrale ! Cela m'a tout de suite enchanté d'une manière qu'il m'est assez difficile de rendre claire, fût-ce à moi-même. Ce que j'éprouve, c'est un sentiment profond d'approbation. J'approuve que dans un lieu saint quelque chose de charmant et de mystérieux, que le malheur avait découronné, ait été recueilli avec honneur. La dernière des Sibylles errait silencieusement sans abri. Ses temples d'Europe et d'Asie s'étaient écroulés, et les dieux païens couchés dans le sable ne pouvaient plus la protéger. Le Christ les supplée et reçoit leur fille chérie dans l'ombre de son autel. Quelle émouvante courtoisie de la divinité ! (*Mystère*, p. 811.)

Dès que Barrès apprit l'existence de la Sibylle, son image l'obsède, jour et nuit. Avec une curiosité insatiable pour cette figure, il décide d'aller la voir dans la cathédrale d'Auxerre :

Depuis que j'ai fait cette belle découverte, mon imagination excitée se nourrit de cette aventure comme d'une musique. La nuit, si je ne dors pas, et le jour, dans l'intervalle de mes occupations, je me transporte en esprit auprès de cette réfugiée [...] Ce matin, n'y tenant plus, j'ai pris le train pour Auxerre. (*Mystère*, p. 811.)

Une fois dans la Cathédrale, il médite devant la statue de la Sibylle et imagine une conversation entre lui et cette prophétesse. Dans ce dialogue, la Sibylle se plaint de la négligence des contemporains pour elle et regrette de la disparition des forces primitives dans le monde : la liberté, la passion, l'audace, etc.

La Sibylle : Je ne pense aucun mal de ces enfants terre à terre. Mais je voudrais leur donner des ailes, et je les plains de laisser en sommeil les meilleures supériorités de la femme. Jadis, la terre avait nos oracles, nos véhémences et nos rêves. Notre pensée jaillissait en hautes flammes qui guidaient les hommes. Notre énervement, nos audaces et nos initiatives, où sont-ils ? Pourquoi jugez-vous n'avoir pas à les regretter ? Êtes-vous sûr d'avoir raison de préférer systématiquement des enfants douces et bonnes à nous qui disions la bonne aventure et voyions le ciel grand ouvert ? (*Mystère*, p. 813.)

De plus, vers la fin de cette conversation, la Sibylle se chagrine d'être peu fréquentée et peu fêtée, et pose la question de la raison de son existence dans le monde. Cette question, fictive comme l'est cette conversation, est un des points importants pour Barrès :

La Sibylle : Mais précisément, quelles sont leurs relations avec le ciel ? Moi, j'allais en esprit dans le monde invisible. Je m'arrachais à cet état d'emprisonnement où vous êtes

tenus. Vous me laissez de côté. Avez-vous trouvé mieux ? Et si vous méprisez ma mission, si vous la trouvez chimérique, pourquoi l'Éternel voulut-il abriter mon sort près de l'autel de vérité ?

Moi : Magicienne, cette dernière phrase a bien de la force. Certes, ce n'est pas pour rien que vous reposez dans cette maison éternelle, et que le Christ vous a tirée de dessous vos temples écroulés. Pas pour rien ? Mais pour quoi ? J'y vais réfléchir. Il est tard, je cours m'enfermer dans ma chambre d'hôtel pour y songer à vous plus commodément que je ne ferais ici. (*Mystère*, p. 813.)

Face au questionnement de la Sibylle, Barrès trouve la réponse de l'existence de la sainte. La déesse antique, qui est encadrée plus tard au sein de l'Église chrétienne, interprète l'union des deux forces spirituelles.

1.3.2 L'union du paganisme et du christianisme dans la Sibylle

Avant la publication de *La Sibylle d'Auxerre*, Barrès écrit quelques notes sur la sainte dans ses *Cahiers*. En voici quelques-unes tirées d'un cahier de 1919 :

Parmi les personnes que j'aime dans le monde, je vous signalerai la Sibylle d'Auxerre. - .

À Auxerre, dans la cathédrale, il y a une Sibylle derrière le chœur (voir p. 161 de *l'Iconographie des Sibylles*, par Barbier de Montault).

[...] Cette église, ce lieu de l'ordre suprasensible, ce lieu où se dispensent les moyens de passer de la terre au ciel, où les âmes sont façonnées.

Ici une destinée supérieure se révèle à notre conscience et nous oblige à regarder plus haut. (*Cahiers*, t. XIX, p. 141-142.)

Ce qu'il apprécie en elle, c'est la force primitive qu'elle représente : « Cette Sibylle est dans le temple une déléguée des reines primitives, une abeille. Je suis venu dans la cathédrale d'Auxerre pour réenchaîner, à travers les siècles, ma pensée à la pensée du sculpteur qui sculpta la Sibylle derrière l'autel. » (*Cahiers*, t. XIX, p. 158.) Ici, Barrès

dit la force primitive, c'est-à-dire la force mystique païenne, parce que la Sibylle n'est pas d'origine chrétienne, mais grecque. Chez elle, c'est la puissance mystérieuse que Barrès voudrait découvrir. D'après lui, cette puissance éternelle fait partie du mystère de l'univers :

Je crois qu'il existe un réservoir de forces inconnues où quelques-uns, des femmes surtout, peuvent plonger à leur insu, ils parlent alors sous une inspiration qui les oblige, et les choses qu'ils disent et qui ne pouvaient pas être à leur connaissance se trouvent être vraies. Je crois que la conquête de l'univers est à peine commencée aujourd'hui et que d'immenses horizons nous demeurent fermés. Cette Sibylle est une annonciatrice. Aussi que de questions j'aurais à lui poser ! Quelle évocation de mystères, quel inconnu à pénétrer, quelle insondable poésie ! Je m'émerveille, je m'émeus et je voudrais comprendre. (*Cahiers*, t. XIX, p. 256.)

En tant que prophétesse païenne protégée par les dieux antiques, la Sibylle a réussi à communiquer avec Dieu et à être acceptée au sein du christianisme. Au fond, Barrès apprécie la présence de cette figure hétérodoxe qui est intégrée dans l'Église. Puisque la légende la Sibylle lui donne des inspirations, il voudrait connaître mieux cette devineresse, surtout l'esprit de l'union de Dieu et des dieux antiques. Ainsi il s'interroge sur le motif du sculpteur de la Sibylle dans la cathédrale d'Auxerre. La Sibylle dans une cathédrale chrétienne constitue une scène de syncrétisme du christianisme et de la force primitive.

Comment un sculpteur a-t-il rêvé de la Sibylle ? Comment cette arrière-pensée païenne dans la maison de la Vierge ?

Quelque chose de noble dans ce syncrétisme.

Elle représente ici la pensée grecque et latine, comme David le judaïsme.

Belle et sainte initiative. (*Cahiers*, t. XIX, p. 185.)

Ainsi il fait l'éloge de la Sibylle, comme il l'a fait de Jeanne d'Arc qui incarne

parfaitement la force chrétienne et la force mystique. Plus tard, dans un cahier de décembre 1920, Barrès reprend le sujet de la Sibylle d'Auxerre et exprime à nouveau son appréciation du mélange de ces deux forces en elle :

La Sibylle errait silencieusement sans abri. Elle avait eu l'amitié des dieux ; mais j'ai parcouru la mer, les villages, les ravins, les montagnes [d'Europe et] d'Asie, et j'ai bien vu que les dieux païens couchés dans le sable ne pouvaient plus la protéger. Heureusement le Christ les supplée et reçoit leur fille chérie dans l'ombre de son autel. Quelle courtoisie inattendue et harmonieuse !

Depuis que j'ai fait cette belle découverte, positivement je m'en nourris. (*Cahiers*, t. XIX, p. 255.)

D'ailleurs, dans le texte publié *La Sibylle d'Auxerre*, Barrès s'interroge sur sa transfiguration du paganisme au christianisme : cette transformation permet-elle que les deux sortes de divinités s'harmonisent en elle ? : « Âme charmante, plus que tes oracles et tes chants extatiques, on voudrait connaître l'harmonie de toute ta personne et ta transfiguration à l'heure où tu deviens la parole du Dieu, quand la liqueur commence à fermenter dans la coupe. » (*Mystère*, p. 814-815.) Selon lui, la Sibylle représente l'harmonie de deux choses opposées : les mondes visible et invisible, le passé et le présent, l'aurore et le crépuscule... Avec la liberté et l'ardeur de la jeunesse, elle erre dans les deux espaces païen et chrétien, mais elle est aussi la représentation de toutes les vicissitudes de la vie. C'est pour cette raison que, selon Barrès, elle est une « riche matière vivante » (*Mystère*, p. 816.). Elle est l'objet alors de la rêverie poétique de Barrès, qui voit en elle aussi bien la beauté qu'une certaine sagesse, propre à ceux qui sont en contact avec ce qui est le plus subtil : l'eau, le temps... Devant cette figure, le temps et l'espace semblent apparents.

Pour elle, nulle loi dans le ciel, qu'elle parcourt avec la divine liberté des comètes. Étincelante de jeunesse, elle se plonge en flammes dans la mer. C'est un mariage perpétuel d'aurore et de crépuscule. C'est l'heure du départ et c'est l'heure de

l'abattement des rêves [...] O prodige ! Ce n'est rien qu'elle ait bu l'eau de la source sainte et mâché la feuille du laurier d'Apollon : elle rompt les barrières du temps et de l'espace, et par intuition connaît ce que ses sens et sa raison ignorent [...] (*Mystère*, p. 815.)

Après avoir beaucoup réfléchi sur la présence de la Sibylle dans l'Église de Jésus-Christ, Barrès arrive même à en rêver. Dans son rêve, il voit la Sibylle célébrée par beaucoup de personnes, y compris les anciens et les contemporains.

Je m'endormis tard dans la nuit et j'eus un rêve. J'entendis une voix qui disait : « Les Sibylles vivent encore. » Et je vis s'avancer, du fond des ténèbres, une foule pressée, qui s'engouffrait sous le porche de la cathédrale d'Auxerre. Et dans cette foule il y avait, à juger d'après les costumes, beaucoup de gens de l'antiquité, mêlés à nos contemporains. (*Mystère*, p. 815-816.)

Ce fantasme de la Sibylle répond à un désir profond de Barrès, celui qui associe au christianisme la puissance des croyances antiques, comme leur beauté. Ainsi, Barrès espère que la Sibylle puisse continuer à inspirer les hommes dans le monde contemporain.

1.3.3 L'inspiration continue de la Sibylle

Au point de vue de Barrès, la Sibylle n'est pas une figure pleine de forces, mais en revanche, comme « un ange aux ailes trop faibles qui demeure sur notre sol, faute d'un peu plus de divinité ». (*Cahiers*, t. XIX, p. 185-186.) Mais tout en inspirant beaucoup d'œuvres artistiques, son rôle est indispensable pour représenter les forces primitives des siècles lointains. Du coup, Barrès pense que son époque actuelle a aussi besoin de cette prophétesse, et de ce qu'elle représente.

Une mer de poésie s'est évaporée. L'étang prophétique au bord duquel rêvait la Sibylle

n'est plus qu'une vapeur errante sur nos têtes. Lui-même est devenu, peut-être, la banlieue d'une ville qui s'est substituée à son temple.

Mais ce nuage attrayant qui flotte sur nos têtes et devant lequel rêvèrent Delacroix, Michel-Ange, Raphaël, le poète du *Dies Irae* et le vieux donateur de la cathédrale d'Auxerre, est-il croyable que ce soit tout ce qui subsiste du profond génie féminin des âges primitifs ? Nous avons besoins des Sibylles. (*Cahiers*, t. XIX, p. 189.)

D'après lui, la sainte païenne continue d'inspirer les hommes :

Les Sibylles vivent encore. Rien de ce qui fut hier n'a cessé d'être possible. La nature de l'âme n'a pas changé. Il est toujours des prophétesses parmi nous, dans nos couvents, nos salons, nos villages, sans compter celles que nous eussions appelées des mégères, des tricoteuses, des pétroleuses. (*Cahiers*, t. XIX, p. 259.)

Avant de rentrer à Paris, Barrès décide de « prendre congé de la Sibylle » (*Mystère*, p. 816.) dans la cathédrale d'Auxerre. Là, il voit bien que le statut ne retient pas l'attention des fidèles :

De la place où je me glissai, je voyais sa tête charmante sous la poussière, en même temps que j'observais tout le public. Oh ! Ce n'était plus l'apothéose de cette nuit, et durant une demi-heure que je restai là, elle n'obtint pas un regard d'aucun des fidèles. Pas un regard, pas une pensée, pas même la moquerie des petites innocentes de la veille ! Je m'explique que la messagère des hommes et des dieux se chagrine et s'offense de ce délaissement, tant de fois séculaire. (*Mystère*, p. 816.)

Barrès se sent triste du délaissement de la Sibylle, ce qui renforce sa volonté de faire revivre la Sibylle. Chez elle, il y a la force primitive dont le monde a besoin. Avec cette force primitive, Barrès pense qu'un nouveau champ de la vision s'étendra devant les êtres humains.

Mais que faisons-nous de cette riche matière vivante ? Pourquoi ce don prodigieux, ce

départ irrésistible et puis cet arrêt, cet échec ? Ces grandes forces primitives continueront-elles d'agir, propices ou funestes, selon les chances du hasard ? [...]

Saisir ces hautes fusées, jusqu'ici dangereuses ou vaines, et qui sauraient illuminer la nuit, capter méthodiquement ces forces, cultiver, diriger ces aptitudes d'exception, obtenir le desserrement de l'étreinte terrestre et la sainte libération des forces les plus intérieures. Ah ! Le beau programme ! Je suis tenté de proclamer qu'un nouvel ordre de choses va se dérouler et qu'un autre poème s'inaugure. (*Mystère*, p. 816-817.)

Poussé par cette idée, Barrès répond clairement à la question de la Sibylle sur sa présence dans ce monde. Il explicite que le monde actuel a besoin d'elle, parce qu'elle possède la puissance de lier le monde visible et le monde invisible. Avec la force primitive, la liberté et l'intuition, elle guide les gens vers les énigmes de l'univers. Ainsi, Barrès pense que le Sibylle doit vivre malgré la négligence des contemporains :

Non, Sibylle, il ne faut pas que tu meures. La vérité t'a mise en réserve, parce qu'elle sait qu'elle a besoin de toi. Accepte de vivre, malgré les mépris, les railleries et l'indifférence, car tu représentes la faculté éternelle et méconnue d'atteindre l'invisible, de nous le rendre familier et de nous unir à lui. Tu nous apprends l'insuffisance des philosophies rationnelles, tu donnes la main aux mystiques, tu consacres la valeur de l'intuition des lucides, tu nous disposes à regarder comme un trésor la sagesse des enfants et des femmes.

O Sibylle, quelle leçon de te voir dans la cathédrale ! Méconnue ? Oui, par nous. Mais bel et bien reconnue et proclamée dans cette hiérarchie de toutes les vérités divines et humaines. (*Mystère*, p. 817.)

Et à la fin du texte, Barrès écrit une phrase courte mais puissante pour exprimer son vœu pour la Sibylle : « O branche morte sur l'arbre de la connaissance, tu reverdiras ! » (*Mystère*, p. 817.)

Ces figures féminines, on le voit, sont très importantes dans la vision religieuse de Barrès : elles représentent la naïveté et la force, elles représentent aussi le lien entre

le monde visible et le monde invisible, entre le monde d'avant et le monde chrétien. Figures non maternelles, elles suscitent chez Barrès des pages pleines de lyrisme, dans lesquelles il peut s'exalter et en parler comme des forces présentes. Il y a en effet dans ses écrits sur ces saintes une proximité qui fait sans doute une des singularités de sa foi.

Il n'y a cependant pas que des figures féminines dans ses écrits : un saint comme François d'Assise, initiateur de la fraternité universelle, est aussi présent.

1.4 François d'Assise

Saint François d'Assise (vers 1182-1226) est un catholique italien et le fondateur de l'ordre des Franciscains, qui a laissé de nombreux écrits de genres variés, y compris le *Cantique des Créatures* ou autrement dit le *Cantique du Soleil*. Dans ce chant religieux, il loue l'amour divin et la fraternité universelle en se référant aux animaux comme à des frères et des sœurs des êtres humains et en appelant des créations comme « Frère Feu », « Sœur Eau », etc. Barrès trouve la charité chrétienne dans ce cantique et approuve la vision de Saint François sur la nature.

Je veux humaniser l'animal. Je le veux, avec l'animal lui-même.

J'aime la charmante majesté mise dans le monde des bêtes par saint François.

Saint François, son cantique des créatures au soleil, cette place faite aux animaux dans la charité chrétienne, c'est bien beau. Qu'en est-il advenu ?

[...] De cela Montaigne l'aime. Montaigne dit : quand nous étudions la nature, nous apercevons la beauté de Dieu et nous affirmons son existence. Nous ne discutons pas. Il n'y a pas d'hérésie quand on étudie la nature ; il y en a quand on étudie les textes. Faire appel à la nature pour établir l'existence de Dieu et laisser tranquilles les textes. De cette manière, on ne discute pas. (*Cahiers*, t. XIX, p. 143.)

Selon la pensée de saint François, la nature est issue de Dieu et elle mérite d'être protégée par l'humanité. En regardant les animaux, les arbres, les ruisseaux, un sentiment religieux surgit, parce qu'ils sont les œuvres de Dieu. Et la beauté de la nature affiche l'existence de Dieu.

Saint François nous met sur deux voies. Étude de la nature pour l'art ; étude de la nature pour construire une théologie. Eh quoi ! Prouver Dieu par la nature ? Il suffit de prouver la beauté de la nature. Dieu, c'est la suprême vertu, la suprême bonté, la suprême beauté. Si on trouve la beauté dans le monde, on reconnaît un Dieu, on proclame Dieu avec l'univers. C'est une idée de génie de saint François dans ce *Cantique du Soleil*. (*Cahiers*, t. XIX, p. 143.)

D'ailleurs, nous pourrions imaginer que son intérêt pour saint François puisse s'articuler à son goût pour la terre et la nature.

Dans les *Cahiers*, Barrès mentionne plusieurs fois la pensée de saint François, surtout celle de la nature. Dans un cahier de janvier 1921, il exprime le souhait qu'un jour l'amour de la nature de saint François puisse se répandre dans le cœur des hommes : « Un jour, saint François d'Assise [...] Sa bonté avec le rossignol. Il chante l'amour de Dieu. » (*Cahiers*, t. XIX, p. 266.) Plus tard, en juillet 1921, Barrès reparle de saint François à l'occasion de la description d'un tableau :

Saint François d'Assise et les bêtes. - Il est, au musée de Madrid, un tableau, qu'il faut aimer et comprendre, de Francisco de Ribalta : un saint François fiévreux, malade, pauvre petit bout d'homme chétif sur son grabat, mais un ange flotte dans l'air et l'enchanté, le magnétise des accords de sa viole. Un petit agneau, ses deux pattes de devant posées sur le lit, s'efforce d'y grimper et de venir consoler l'ami de Dieu et des bêtes. (*Cahiers*, t. XIX, p. 311.)

Quelques jours après, Barrès repense à l'amour de saint François pour les animaux. Selon le dernier, les animaux méritent d'être chantés et aimés, tels que les chevaux

dans les chansons de geste. Même si dans les églises, les animaux n'ont pas d'âme immortelle, ils possèdent quand même des qualités octroyées par Dieu, et font partie de l'univers créé par le Seigneur.

L'amour des animaux.

Ce sont des êtres inoffensifs, qui sont des collaborateurs de l'homme, des amis de l'homme, et puis il y a surtout l'acte de foi d'un chrétien dans les éléments bons du monde. Saint François ne prend pas le monde intégralement.

[...] Les chansons de geste célèbrent le cheval comme un compagnon de guerre. (Les chevaliers d'Aristophane se louent dans leurs chevaux.) Nos Lamartine [chantent] le chien. *Speravit*.

Le cartésianisme n'était pas sans racine.

L'Église, en déniait une âme immortelle aux animaux, rendait une humanité décidément circonscrite, délimitée, assez indifférente à l'égard des autres compagnons de planète.

Bruto, qui veut dire bête brute, veut dire surtout inintelligente. Si l'on cherche le principe de différenciation dans l'intelligence apte à s'exprimer, il est certain qu'il n'y a rien à voir du côté des bêtes. Mais François les voyait comme faisant partie de l'univers réglé par la Providence. (*Cahiers*, t. XIX, p. 319-320.)

Plus tard, dans un cahier de 1922, Barrès repense à François d'Assise qui fait louange de la nature - l'œuvre de Dieu. La bonté, la tendresse et la fraternité, ce sont ses moyens pour exprimer son amour pour Dieu : « François d'Assise faisait réserver un parterre dans le jardin aux plus belles fleurs, afin que leur beauté fit aimer Dieu, leur artiste. » (*Cahiers*, t. XX, p. 65.)

Outre les *Cahiers*, la figure saint François est aussi mentionnée dans d'autres textes de Barrès, tel que *Sous le signe de l'Esprit* comprise dans *Le Mystère en pleine lumière*. Dans le texte qui suit, Barrès décrit l'arrivée d'un pigeon dans sa maison. En regardant ce petit animal divin, il exprime son amour pour les animaux, pense à saint François qui voit l'œuvre de Dieu dans la nature et prêche l'amour de toute la Création :

J'aime les bêtes comme on aime les fleurs, pour l'agrément de leurs physionomies ; je les aime aussi pour leur vie intérieure [...]

Je songe à saint François d'Assise, qui n'eut pas de disciple dans son amitié des bêtes, et je voudrais me ranger à la suite de cet homme divin. Il nous proposait un approfondissement du cœur et puis un but en avant des réalités présentes. (*Mystère*, p. 829-830.)

Outre Jeanne d'Arc, sainte Bernadette, la Sibylle d'Auxerre et saint François, Barrès décrit également l'image des autres saints tels que Saint Augustin, Bernard de Clairvaux, Vierge Marie, Sainte Rose de Lima et Saint Jean-Baptiste de La Salle.

1.5 D'autres Saints

Barrès essaie de chercher la nourriture spirituelle chez les saints catholiques, il lit des livres sur eux et médite sur leurs vies et leurs œuvres. Dans ses *Cahiers*, il note l'histoire de l'église et des Saints en cherchant la force dans la fragilité, le courage dans ce qu'il y a de plus petit ou de plus faible. Par exemple, dans un cahier de 1900, Barrès parle de la pensée et de la profonde influence de Saint Augustin, un philosophe et théologien chrétien : « Saint Augustin [...] a subordonné le Vrai au Bien, l'Intelligence à la Volonté, et prosterné la pensée humaine. Les innombrables disciples de ce sombre génie ont soutenu après lui sa thèse fondamentale que la religion remplace la science et la critique. » (*Cahiers*, t. XIII, p. 292.) Et puis, en juin 1908, il pense au réformateur de la vie religieuse Bernard de Clairvaux, et écrit dans son cahier : « Je dois réfléchir sur ce que fit saint Bernard pour le développement du culte de la Vierge auxiliaresse et médiatrice. » (*Cahiers*, t. XV, p. 404.) Plus tard, dans un autre cahier, Barrès raconte l'histoire de l'apparition de la Sainte Vierge Marie à La Salette en Isère le 19 septembre 1846 aux deux jeunes bergers Mélanie Calvat et Maximin Giraud (*Cahiers*, t. XVI, p. 54.). Ensuite, dans le cahier du début de l'année 1911, Barrès décrit son désir de s'enfoncer dans la solitude. Quelquefois, il veut se rendre dans son pays natal pour lire les romans de Walter Scott. Mais à d'autres jours,

il veut aller dans une terre lointaine où personne ne le connaît. Dans un cahier, il note son sentiment quand il pense à Sainte Rose de Lima, la première sainte canonisée du Nouveau Monde en 1671, qui est née à Lima au Pérou : « J'irais dans cette ville mystérieuse, dans la ville péruvienne des vice-rois et des couvents, construite sur un fond de souffrance, et dans la fumée de l'encens, au milieu d'un luxe fou, j'y verrais sainte Rose de Lima. » (*Cahiers*, t. XVII, p. 7.) On peut dire ici que sa foi est profondément incarnée, souvent à travers des êtres, des saints et des saintes que Barrès plonge dans la religion comme à une source.

Quand il visite les Écoles chrétiennes des Frères en Orient, Barrès pense à son fondateur Saint Jean-Baptiste de La Salle (1651-1719), un chanoine français et novateur dans le domaine de la pédagogie chrétienne. Aux yeux de Barrès, comme saint Vincent de Paul, le fondateur des Filles de la Charité, Saint Jean-Baptiste de La Salle représente le grand esprit de la France et le propage dans le monde entier. Avec la passion, le maître fonde des écoles gratuites pour les pauvres, ainsi que des écoles professionnelles, des écoles du dimanche, etc. Malgré les critiques de ses contemporains, Jean-Baptiste de la Salle crée la congrégation des Frères des Écoles chrétiennes et mène son projet jusqu'au bout. D'après Barrès, l'œuvre de ce grand homme équivaut à celle des grands écrivains tels que Pascal et Racine, noble et sublime (*Enquête*, p. 313.).

En somme, l'image de divers Saints dans l'œuvre de Barrès, montre à un certain degré la pensée religieuse de Barrès et le rôle de l'éducation catholique qu'il a reçue dès sa naissance. Il souligne l'importance du christianisme, mais en même temps, il voudrait voir les dieux antiques reverdir. L'union des deux forces spirituelles, est une des raisons pour lesquelles il s'attache à certains Saints, comme Jeanne d'Arc qui communique avec les dieux antiques et la Vierge. Barrès décrit l'image des Panthéons des Saints, parce qu'il souligne l'importance de la force morale et souhaite que les grands Saints puissent continuer éduquer les êtres.

CHAPITRE II - L'UNIVERS BARRÉSIEN

On l'a vu à plusieurs reprises, la géographie est un élément important dans la vision que Barrès a du monde et des êtres. On a vu plus haut comment il s'interrogeait sur l'influence de la terre sur des saintes comme Jeanne ou Bernadette. Dans son œuvre, il y a aussi des constantes de ce côté-là, et ce que nous pouvons appeler l'« univers barrésien » qui est constitué par la nature, les églises et les cimetières. La nature, sous la plume de Barrès, est pleine de divinités ; les églises sont un endroit où dialoguent les vivants et les morts ; les cimetières sont un sol où reposent les ancêtres. Nous prenons l'exemple de *l'Appel au soldat*. Au cours d'un voyage en Lorraine, Sturel et Saint-Phlin visitent le tombeau romain d'Igel qui se trouve à quelques kilomètres de Trèves. Voici les environs de ce tombeau : la colline, l'église et le cimetière, tout cela constitue une scène typique dans les romans de Barrès : « Ce noble monument s'adosse à une colline de vingt-cinq mètres environ qui supporte une petite église et des tombes catholiques. Le pauvre village d'Igel l'entourne. » (*Appel*, p. 940.)

A. La nature

Dans *l'Appel au Soldat*, quand Sturel arrive dans les vallées de Côme en Italie, il apprécie l'harmonie du paysage qui met en ordre ses sensations et lui montre « un caractère d'immortalité » :

Dès avril, la lumière, les fleurs, le bruissement des barques sur l'eau miroitante, tous ces espaces qui nous serrent le cœur, tous ces silences qui crient d'amour, composent, sur ces vallées de Côme, un orchestre magnifique par ses moyens d'expression, un tourbillon délicieux d'harmonie, un pur lyrisme qui magnifie nos bonheurs, nos malheurs, chacun de nos sentiments précis, et qui les élève, comme une créature à qui les dieux tendent les bras, hors du temps et de l'espace. Par un temps, favorable et au début d'un séjour, chaque minute y prend un caractère d'immortalité. (*Appel*, p. 766.)

La nature, dans l'œuvre de Barrès, possède toujours la puissance de calmer l'âme des personnages, comme sur la sienne propre. Dans la nature, il se sent lié étroitement à la terre et aux morts. De plus, les dieux antiques, sous la plume de Barrès, résident souvent dans les forêts, comme on a pu le voir dans ses textes sur la Sibylle d'Auxerre et sur Jeanne d'Arc ; les héros dans ses romans communiquent souvent avec les ancêtres aux cimetières ou dans un bois, comme Léopold dans *La Colline inspirée*. Bref, il trouve tout ce qu'il veut dans la nature : la consolation, la correspondance, la divinité, etc. Dans *L'Appel au soldat*, en recevant l'invitation de Saint-Phlin, Sturel décide de visiter leur pays natal avec son ami. Arrivé dans la propriété de Saint-Phlin, il y trouve la paix et l'harmonie, opposées au tumulte à Paris. Il appelle cet état d'esprit « la religion », c'est-à-dire qu'il pense qu'on peut trouver la paix intérieure dans la religion :

Ce soir-là, envahi par une paix profonde, Sturel comprenait les harmonies de cette prairie, de ce ciel doux, de ces paysans, de son ami, de cette aïeule attentive à surveiller un étranger. Il les effleurait tous d'une pensée, il recevait de chacun une impression, et il regrettait d'avoir distrait sa mère de leur milieu naturel pour se perdre avec elle dans le tumulte aride de Paris. S'il avait pu, dans cette minute, rendre intelligible son état, Mme Gallant de Saint-Phlin se fût écriée : « Mais voilà ce que j'appelle la religion ! » (*Appel*, p. 890.)

Le tableau qui en est fait dans le roman décrit une sorte de moment idéal où tout à coup tout prend sa place, comme miraculeusement, aussi bien les êtres que les lieux.

B. Les édifices religieux

Dans *L'Appel au soldat*, comme dans d'autres œuvres de Barrès, les édifices religieux ne manquent pas. Quand Sturel et Saint-Phlin visitent la Lorraine, ils apprécient le passé riche de leur terre natale en parcourant les prairies, les cimetières et les églises. Par exemple, à Toul, « ils circulèrent toute la journée à l'ombre de la belle cathédrale, dans les froides et graves petites rues de Toul, morte oubliée

d'elle-même, mais dont le passé ne cède à aucune cité de France ou d'Allemagne. » (*Appel*, p. 913.) Sur la route de Trèves à Coblenche, ils sont surpris par un orage. À ce moment-là, ils comprennent le rôle des églises - un havre protecteur. Le traditionaliste Saint-Phlin préconise l'importance du catholicisme pour la société et ce voyage lui confirme cette idée. Quant à Sturel, même s'il préfère les figures aux cimetières, il sent le calme que les églises lui apportent à ce moment-là.

Entre deux villages, un orage les surprit. Ils comprirent alors la destination des nombreuses petites chapelles élevées sur le côté des routes. Ce sont des abris qu'un signe religieux protège contre les brutes ou contre les jeunes gens turbulents jusqu'à la dévastation [...] Saint-Phlin ne répugnait pas à interpréter ainsi le catholicisme comme une administration civilisatrice. Sturel, en principe, eût préféré à ces chapelles hospitalières les terribles crucifix des carrefours d'Espagne ; mais le calme bienfaisant de cette terre, à laquelle les associait étroitement la fatigue de cinq cent soixante-dix kilomètres, lui modérait l'imagination. (*Appel*, p. 958.)

Dans le roman, un autre personnage Boulanger, le héros au cœur de Sturel, choisit de se rendre dans une église pour y trouver des consolations pour le moment décisif où il sera décidé de la victoire ou de la condamnation du boulangisme : « Lui qui, deux ans plus tard et la veille de sa mort, écrira : "Près de rentrer dans le néant [...]" il cherche dans le quartier de Portland Place une église où entendre la messe. Avec quel redoublement d'affection Mme de Bonnemains se tient agenouillée à ses côtés. » (*Appel*, p. 980.) Plus tard, quand le boulangisme se trouve dans une situation de la crise, le Général refuse de retourner au centre de la politique et le doit à la volonté de Dieu. Nous pourrions dire que la pensée de Boulanger se fixe plutôt au mystère du monde et il se résigne à son sort ou à la volonté du ciel.

Naquet, Laguerre, Laisant, Le Hérissé, chacun avec sa manière, plaident la thèse du retour, à laquelle Boulanger, pendant deux heures, oppose des refus obstinés et brefs, jusqu'à se retirer enfin derrière cette phrase d'un accent dur, où tressaille sa colère :

- Dieu lui-même, vous m'entendez, messieurs, viendrait me chercher que je ne rentrerais pas. (*Appel*, p. 1001.)

Comme les édifices religieux, les cimetières sont aussi les lieux fréquentés des personnages du roman.

C. Les cimetières

Durant le voyage mené par Sturel et Saint-Phlin, Sturel exprime son attachement aux cimetières : « - Si je voyageais seul, Saint-Phlin, je visiterais tous les cimetières sur ma route [...] » (*Appel*, p. 943.) Pourtant, les deux amis n'apprennent pas les mêmes choses à travers les visites aux cimetières. En considérant le catholicisme comme « un faiseur d'ordre », Saint-Phlin en tire de l'optimisme parce qu'il croit à la promesse de Dieu. Alors, quand il visite les cimetières, il voit l'avenir et « l'arbre de la vie » tandis que Sturel y voit le passé et le « prolongement » des ancêtres :

- Erreur ! Sturel ! Le *Dies irae* exprime une très petite part de notre doctrine. Le catholicisme est avant tout un faiseur d'ordre, voilà pourquoi j'apprécie les belles pierres sculptées où se témoigne la bonne et solide nature des Secundini. Une doctrine, supérieure à tous les établissements, m'invite à voir dans les choses bien moins des suites du passé que des promesses pour l'avenir. C'est peut-être le secret de nos divergences : tu trouves ta poésie à te considérer comme un prolongement et jamais comme un point de départ. Dès le début de notre voyage j'ai vu ton imagination se fixer chez les morts. L'idée que le sol où tu naquis prendrait une figure inconnue de tes ancêtres te choque gravement. Pour moi, sachant que rien n'arrive sans la volonté de la Providence, je suis un optimiste décidé, et certain de ne pas collaborer à une œuvre qui manque de sens, je porte toujours mes regards sur les étapes à venir. Je n'ai jamais senti dans les cimetières cette odeur du néant où tu t'abîmes. J'y vois l'arbre de la vie, et ses racines y soulèvent le sol. (*Appel*, p. 943.)

En fait, la pensée de Barrès sur la mort s'incarne dans les deux héros de l'*Appel au soldat*. De plus, ici, l'idée du « faiseur d'ordre » du catholicisme est « la thèse qu'illustreront *La Grande Pitié des églises de France* et *La Colline inspirée*¹³³ ».

Alors, dans les paragraphes suivants, nous allons analyser respectivement les aspects ou plutôt les idées incarnés dans l'univers barrésien : la terre, la mort et le mystère de l'univers.

2.1 L'attachement à la terre

Le thème de la nature est toujours très présent, tant dans les romans que dans les *Cahiers* de Barrès. En ce qui concerne la relation entre la nature et la religion, Barrès pense que les choses sacrées et la tradition catholique sont toujours liées à la nature. De plus l'histoire des saints et des mystiques est souvent placée dans un lieu, une nature. Dans un cahier, Barrès décrit le goût presque contradictoire des mystiques pour la nature : « Ce que les mystiques ont préféré dans la nature, ce sont les choses nettes, brillantes comme les étoiles [...] Les mystiques catholiques. Ils se méfient de la nature, mais ils l'aiment. Position de leurs monastères. S'ils quittent un lieu, ils chantent sa louange. » (*Cahiers*, t. XV, p. 212.) Le 5 août 1910, à l'occasion du centenaire de la naissance de l'écrivain Maurice de Guérin, Maurice Barrès se demande si la religion peut s'accorder avec l'amour de la nature. Et il trouve la réponse dans le lieu de naissance de Maurice de Guérin - le château du Cayla à Andillac.

Ce pauvre manoir du Cayla sur sa côte, je comprends si bien les sentiments nobles qu'il abrite, une conception de la vie toute terrienne et religieuse, des êtres de qui l'âme que rien ne dégrade, ne distrait, s'oriente tout naturellement à surveiller, aimer les plantes, les bêtes, les nuages et à s'élancer dans les cieux ! (*Cahiers*, t. XVI, p. 346.)

¹³³ Vital Rambaud, Note 425 de *L'Appel au soldat*, in *Maurice Barrès, romans et voyages*, Tome I, Paris, Robert Laffont, 1994, p. 1452.

La nature, sous la plume de Barrès, est souvent liée à la mort et à la terre, surtout à sa terre natale - la Lorraine. Par exemple, dans *Leurs Figures*, il exprime son sentiment sur la terre et la mort à travers la lettre du héros Saint-Phlin à Sturel : « Il y faut les inspirations de l'amour, de l'amour pour la terre et pour les morts. » (*Appel*, p. 1173.) Dans la lettre, Saint-Phlin décrit aussi un univers barrésien dans lequel il y a des forêts, des cimetières, etc. À son avis, la beauté du paysage en Lorraine pousse à vénérer la nature, les ancêtres et même Dieu, qui dévoile les « vérités propres » des Lorrains : « Nos vignes, nos forêts, nos rivières, nos champs chargés de tombes qui nous inclinent à la vénération, quel beau cadre d'une année de philosophie, si la philosophie, c'est, comme je le veux, de s'enfoncer pour les saisir jusqu'à nos vérités propres ! » (*Appel*, p. 1174.) De plus, la terre de la Lorraine donne un enseignement du passé de cette région, et la tradition transmise de père en fils joue un grand rôle dans la vie quotidienne et les habitudes de vie. Plus tard, dans *Les Amitiés françaises*, Barrès développe son sentiment sur la nature. Il pense qu'il y a trois « déesses qui font toute l'ordonnance et la noblesse de l'univers de la vie » (*Amitiés*, p. 180.) : l'Amour, l'Honneur et la Nature. Quant à la nature, ce n'est pas simplement la nature, c'est la nature nourrie et enrichie de l'histoire et du passé. Dans le texte, Barrès la lie avec l'histoire de la Lorraine. Devant la nature, il éprouve la grâce de la vie ou la grâce de Dieu. Puisqu'il aime bien la Lorraine, il espère être enterré dans son pays natal comme ses ancêtres, ainsi il se confondra enfin avec la terre qui permettra une continuité de père en fils.

La nature. - Mais la plus belle, la plus sûre, la plus constante des trois déesses qui donnent un sens à la vie, c'est la Nature en France, je veux dire nos paysages formés par l'Histoire. Je leur dois mes meilleurs moments. Devant eux, la grâce toujours descendit sur moi avec même efficace. À ma mort, Philippe, il faudra me conduire dans l'ombre du clocher de Sion et de ne point t'attrister, car ma fortune sera comblée si je me confonds dans cette terre riche de toute la continuité lorraine. (*Amitiés*, p. 183.)

D'ailleurs, le 15 août 1920, à nouveau Barrès fait l'éloge de l'harmonie de la nature et de l'âme en Lorraine. Il se réjouit de cette harmonie dans sa ville de naissance - Charmes. Les cloches de l'église sonnent, comme un messenger de Dieu. Le soleil, le son des cloches, le culte des gens à la Vierge, tout cela constitue une scène harmonieuse qui ne peut que plaire à Barrès :

Ce matin de l'Assomption, je suis dans le jardin de Charmes, quand les cloches annoncent indéfiniment la fête.

La veille, il a plu. Le soleil, soudain, en se dégageant des nuages, fait étinceler la prairie, les vergers et les fleurs, et dans le même temps la petite ville carillonne à cœur perdu en l'honneur de Marie. Elles sonnent, [les cloches,] s'arrêtent et puis, après un bref temps de repos, reprennent. Je me réjouis et je glorifie dans mon cœur ces deux soleils de la nature et de l'âme, cette belle harmonie qui se continuera cette après-midi dans la procession, jonchant de roses et de pivoines le chemin de la statue de la Vierge, portée par les jeunes filles. (*Cahiers*, t. XIX, p. 235.)

La terre, pour Barrès, signifie en grande partie son pays natal - la Lorraine, auquel l'auteur doit son éducation et la nourriture de sa pensée.

2.1.1 Le pays lorrain

2.1.1.1 L'attachement au pays lorrain

Barrès est très attaché à son pays natal. Dans les *Cahiers*, il fait partout l'éloge de la Lorraine et lui exprime sa gratitude : « Je songe à Sion, à mes promenades : Infini du désir, horizon sans limites, espaces qu'il faut à mon cœur insatisfait et dispersé. Mes idées ne sont pas de moi, je les ai trouvées, respirées de naissance, ce sont les idées de la Lorraine. » (*Cahiers*, t. XVIII, p. 397.) Dans un cahier, il donne d'autres raisons, plus matérielles cette fois pour lesquelles il est attaché à sa terre lorraine :

Mon pays est un champ d'activité à ma taille. Mon père a beaucoup d'influence dans le Haut-Rhin ; j'ai des parents, on connaît mon nom. Moi-même, j'ai déjà rendu des services [...] Mais si je vais à Nancy, à Paris, on se moque de mon accent et on m'attribue ce qu'il peut y avoir d'intéressé dans la conduite de certains annexés. (*Cahiers*, t. XIV, p. 78.)

En quittant son pays préféré, il se sent comme un des héros des *Déracinés* : « Parfois je suis dans mon cabinet, il n'y a que mon cerveau qui aime ma Lorraine. Je raisonne, j'intellectualise, je suis un déraciné, plongé dans les mots, dans les idées, c'est-à-dire dans un pur néant. » (*Cahiers*, t. XIV, p. 211.) Pour Barrès, sa pensée profonde est lorraine. C'est son pays natal qui la nourrit :

Ma pensée est lorraine. Ce n'est point par ma préférence, par ma volonté, par mon goût réfléchi ou mon caprice ; la Lorraine est au fond de ma pensée [...] C'est la civilisation classique latine à quoi me prédispose ma destinée lorraine telle que je la conçois. Voilà les bonnes lois, les lois bonnes pour mon esprit. C'est donc ma Lorraine qui me guide et me règle, qui préside à mes révolutions. (*Cahiers*, t. XIV, p. 174.)

Là, sa pensée s'enracine et se développe. Sa nature, son esprit, et son âme s'accordent parfaitement avec cette terre. Et il pense que c'est dans le plateau lorrain qu'il trouve la profondeur de son âme. Voici ce qu'il écrit dans un cahier de 1922 :

J'aime le plateau lorrain par-dessus tout. L'uniformité du spectacle favorise ma pensée, qui s'attache avec monotonie à deux, trois pensées indéfinies, grandioses (le problème du Rhin, la question des laboratoires aujourd'hui), et qui déteste presque douloureusement d'être dérangée, distraite, tiraillée. Cette immensité aide à la profondeur ; immensité de l'horizon, profondeur de l'âme.

Elle s'accorde avec ma nature, avec mes travers, avec mes travaux. (*Cahiers*, t. XX, p. 108.)

Face aux reproches qu'on a pu lui faire sur son attachement à son pays natal, Barrès cite les phrases de Renan : « Chacun (en fait de religion) se dresse un abri à sa mesure et selon ses besoins [...] En cherchant à extirper les croyances que l'on croit superflues on risquerait d'atteindre les organes essentiels de la vie religieuse et de la moralité. » (*Cahiers*, t. XIV, p. 319.)

D'ailleurs, dans d'autres œuvres de Barrès, nous trouvons aussi les traces de son attachement à la Lorraine. Par exemple, dans *Le Voyage de Sparte*, Barrès raconte son voyage en Grèce au printemps de 1900 et surtout sa méditation durant ce temps. À Athènes, il ne trouve pas ce qu'il veut sur cette terre fréquemment visitée par de grands maîtres tels que Lamartine, Renan et Chateaubriand. « Cependant le Parthénon n'éveille pas en moi une musique indéfinie comme fait, par exemple, un Pascal.¹³⁴ » En revanche, son émotion et son inspiration se réveillent à Sparte, où il trouve une sorte d'éternité et de « magnanimité » : « Cette plaine éternelle exprime des états plus hauts que l'humanité. Je puis dire d'un seul mot, le plus beau de l'Occident, ce que j'ai d'abord perçu dans ce fameux paysage : de la magnanimité. » (*Sparte*, p. 464.) Malgré son émerveillement pour Sparte, la Grèce ne peut pas obtenir l'attachement de Barrès qu'il conserve toujours à son pays natal, comme il l'explique dans le texte : « Je suis d'une race qui trouva ses dieux au plus épais de forêts. Ils me favorisent encore en Lorraine et en Alsace, tandis que les divinités marines m'énervent avec leur sel et leur mobilité. » (*Sparte*, p. 403.) Entre les lignes de l'œuvre, nous voyons que la pensée de Barrès se tourne de temps en temps vers son pays natal lors de sa méditation en Grèce. Son amour pour la Lorraine se montre évidemment dans la description ci-dessous de la fête de la Vierge qui a lieu en Lorraine. La fête Panathénées en Grèce ne lui éveille pas la même profondeur de pensée que la fête de la Vierge en Lorraine :

Les plus belles Panathénées ne me donnent pas la douceur d'une fête de la Vierge dans

¹³⁴ Maurice Barrès, *Le Voyage de Sparte*, in *Maurice Barrès, romans et voyages*, Tome II, Paris, Robert Laffont, 1994 [1906], p. 421.

nos petites villes lorraines [...] L'on voit d'abord trois filles de seize ans qui portent une Marie dorée. Les femmes suivent, ayant au cou des rubans violets, puis viennent les bannières de beau goût et la musique municipale alternant avec les cantiques latins. Voici le groupe des hommes, compact et fort, derrière le prêtre et qui répètent obstinément : « Je suis chrétien », avec notre accent héréditaire et fraternel. J'entends les mots « espérance », « amour », qui flottent dans le tiède soleil. Mais déjà le mince cortège a disparu, déploiement rustique d'une profonde pensée de ma race. (*Sparte*, p. 422.)

Même dans l'épilogue de cette œuvre, Barrès exprime à nouveau sa préférence pour la Lorraine. Il admet la beauté du Parthénon, un grand chef-d'œuvre de l'humanité, mais comme il l'a dit au début du *Voyage de Sparte*, il se dit d'une race des dieux de forêts, ainsi, son âme ne peut pas s'harmoniser avec « l'hymne » hellénique : « Rien de plus beau que le Parthénon, mais il n'est pas l'hymne qui s'échappe naturellement de notre âme ; il ne réalise pas l'image que nous nous composons d'une éternité de plaisir.¹³⁵ » En voyant le culte des anciens Grecs pour les dieux, par exemple la construction du Parthénon qui est consacré à la déesse Athéna, Barrès exprime son souhait d'un tel culte pour les dieux en France telle que la vénération de Jeanne d'Arc à Domremy :

Ah ! S'il existait un pèlerinage que Pascal nous eût ainsi recommandé comme la fleur du monde ! Je rêve d'un temple dressé par un Phidias de notre race dans un beau lieu français, par exemple sur les collines de la Meuse, à Domremy, où ma vénération s'accorderait avec la nature et l'art, comme celle des anciens Grecs en présence du Parthénon.¹³⁶

Cela est le vœu de Barrès qui se réalise en 1920, quand la fête nationale de Jeanne d'Arc est adoptée par la Chambre des députés et le Sénat. Vers la fin de l'épilogue,

¹³⁵ Maurice Barrès, Épilogue du *Voyage de Sparte*, in *Maurice Barrès, romans et voyages*, Tome II, Paris, Robert Laffont, 1994, p. 488.

¹³⁶ *Ibid.*

Barrès réaffirme son attachement à sa Lorraine où se déploient ses « sentiments de vénération » : « Je me suis aperçu qu'entre tous les romans que la vie me propose, la Lorraine est le plus raisonnable, celui où peuvent le mieux jouer mes sentiments de vénération.¹³⁷ »

Pourquoi Barrès s'attache-t-il tellement à la Lorraine ? Ce qui dans la Lorraine l'attire, c'est la divinité et l'éternité de cette terre.

2.1.1.2 La divinité en Lorraine

A. L'éternité dans le désert

Pour Barrès, l'être humain cherche l'éternité, parce qu'« un pays où il y a de l'éternel, le fond de l'être y est satisfait ». (*Cahiers*, t. XVI, p. 202.) Quand il visite la Lorraine, il trouve l'éternel et les paysages lorrains lui portent des coups forts. « Je vois ici les forces élémentaires de la Lorraine, de ces plateaux, les dieux. Pas d'anecdotes, d'aspects éphémères, de chalets à la mode, etc., mais ce qui est *permanent*. Je vois ici le réservoir des énergies de cette Lorraine. C'est d'ailleurs presque un désert. » (*Cahiers*, t. XVI, p. 206.) Il peut, pour décrire la Lorraine et surtout ce qu'il en ressent, mêler presque dans une même phrase les deux termes « énergie » et « désert » : c'est-à-dire que ce qu'il recherche dans un paysage, c'est une sorte d'essence, un principe vital. Ce sont des paysages liés à l'histoire de la Lorraine, y compris les traces des vivants et des morts. Les morts et les vivants s'unissent dans la terre lorraine : « Les morts s'associent aux vivants ; sentiment inexplicable et fondamental : le passé et le présent s'unissent dans un même sentiment du divin. » (*Cahiers*, t. XVI, p. 204.) Le 12 décembre 1909, Barrès écrit *Le Réveil des morts au village* qui est encadré dans le recueil *N'importe où hors du monde*. Dans ce texte, il exprime encore une fois son attachement à son pays natal - la Lorraine. C'est

¹³⁷ *Ibid*, p. 489.

l'endroit où reposent ses ancêtres, c'est le lieu où habitent les dieux antiques : « Dans la petite maison lorraine les forces occultes, en tout temps, se sont manifestées de la manière la plus saisissante. C'est le pays des vulgaires sorciers et des mages les plus nobles. » (*Monde*, p. 496.) Dans cette vieille terre où se passèrent de célèbres légendes et où vécurent des héros et des génies, tels que Jeanne d'Arc, Stanislas de Guaita et Claude Gellée, Barrès éprouve une grande solitude, comme une grande exaltation :

Il ne manque pas de gens pour aimer les faciles vallées de nos rivières, la Moselle, la Meurthe, enrichies de villes prospères ; ils y trouvent une vie accueillante et rien qui les déroutent. Mais qui donc a parcouru l'immense et grave plateau lorrain, légèrement incliné depuis les fontaines et le Bois Chenu, où Jeanne d'Arc écoutait ses voix, jusqu'aux étangs, au bord desquels Stanislas de Guaita écrivait l'histoire de la basse et de la haute magie ? Vaste pays de la tristesse sans déclamation. Pays abandonné, usé plutôt. On y est pressé par des ombres, mais des ombres qui n'ont pas de noms ; ici les chefs eux-mêmes sont morts sans laisser de mémoire. Une tristesse immobile est suspendue sur cette immensité. (*Monde*, p. 496.)

Mais ce sont l'immensité et le désert de la Lorraine qui atteignent le cœur de Barrès. Dans la solitude, il voit l'éternel et les forces mystérieuses : « Région brûlante l'été, glaciale l'hiver, toute monotone, sans agréments, c'est entendu, mais où l'on goûte la sensation du permanent. Rien n'y bouge et l'on croit y voir les forces élémentaires, les Dieux indigènes. » (*Monde*, p. 497.)

Profondément attaché à la terre de ses ancêtres, il fait de celle-ci un lieu où peuvent se réunir ce qui pourrait pour d'autres êtres l'inconciliable, la chrétienté et le paganisme, la méditation et l'exaltation. Tout au long de sa vie, il ne cesse de fabriquer une image mystique de sa terre, une représentation sublime.

B. La conscience lorraine mêlée à l'esprit catholique dans *Les Amitiés françaises*

Dans *Les Amitiés françaises* publié en 1903, Barrès aborde la conscience lorraine

en racontant ses voyages en Lorraine avec son fils Philippe. D'après lui, cette conscience lorraine est liée au catholicisme romain. Afin de bien nourrir l'âme de son fils Philippe, Barrès l'amène à visiter la colline de Sion-Vaudémont dont le paysage et les monuments donnent un enseignement historique et religieux de la Lorraine. La colline, aux yeux de Barrès, est « la sainte colline » et par le mot « embrasser » ci-dessous, son amour vers la colline se voit clairement :

Nous gravissons à pied le sentier découvert, et c'est encore à pied que, Philippe et moi, nous suivrons dans tout son développement la sainte colline, telle que nous l'embrassons maintenant : bizarre cirque herbacé, en forme de fer à cheval, qui surplombe un vaste horizon de villages, de prairies, de bosquets, de champs de blé surtout, et que cerclent des forêts. (*Amitiés*, p. 150.)

Un autre attrait de la Lorraine pour Barrès, est sa fonction de berceau des génies. Là, sont nés Frédéric Chopin, Claude Gellée, Jeanne d'Arc, etc.

2.1.1.3 Les génies lorrains

L'amour de Barrès pour son pays natal se manifeste non seulement par l'éloge du paysage partout dans son œuvre, mais aussi par l'éloge des génies d'origine de cette terre. Le 24 juin 1904, Barrès prononce un discours aux Orphelines d'Alsace-Lorraine, dans lequel il exprime son amour pour son pays natal. La Lorraine alors est un pays où souffle l'esprit de grandes âmes comme Victor Hugo, Frédéric Chopin et Claude Gellée, même si la plus grande figure lorraine reste Jeanne d'Arc, dont le nom apparaît dans presque toutes les œuvres de Barrès.

Si j'étais un jour poète, je le devrais aux horizons de mon enfance. Notre climat un peu rude épanouit dans les âmes la fleur de la sensibilité. Victor Hugo naquit d'un Lorrain et d'une Bretonne ; le musicien Chopin, d'un Lorrain et d'une Polonaise, et le peintre Claude Gellée d'une longue suite lorraine. Mais il y a mieux que ces génies : sur les

coteaux de Domremy a fleuri sainte Jeanne d'Arc que notre silence et nos têtes baissées peuvent seuls louer.¹³⁸

Le 27 novembre 1913, il donne une conférence à l'Université des Annales sur *Les Sorciers de Lorraine : Jeanne d'Arc, Stofflet, Louise Michel, Victor Hugo*. Pour lui, tous sont capables à communiquer avec le monde invisible. Après la conférence, Barrès écrit quelques mots sur Jean-Nicolas Stofflet dans un cahier. C'est un chef militaire lors du soulèvement militaire de la Vendée qui a rejoint les Vendéens quand ceux-ci se révoltèrent contre la Révolution pour défendre leur religion et leurs principes royalistes :

Ce 27 novembre, je fais une conférence sur les sorciers de Lorraine, Jeanne d'Arc, Stofflet, Louise Michel, Victor Hugo et la faculté de chez nous à communiquer avec l'invisible, à entendre des voix. Nous avons aussi nos visionnaires religieux : Pfister. Stofflet commença sa réputation au moyen de certains tours de jongleur où il excellait. Il passait pour sorcier. (*Cahiers*, t. XVIII, p. 42.)

Quant à Claude Gellée (1600-1682), un peintre lorrain, Barrès le décrit dans *L'automne à Charmes avec Claude Gellée* contenu dans *Le Mystère en pleine lumière*. De la même manière que pour Jeanne d'Arc ou Pascal, Barrès essaie de chercher les sources d'inspiration de Claude Gellée dans son enfance et dans son pays natal.

C'est un enfant miraculeux et les créations de son cœur, nul qui puisse les expliquer, mais j'aime aller à la source première de ses inspirations, dans les prairies mosellanes où son âme s'est constituée, où la rivière et la douce lumière lorraine baignèrent d'abord ses rêves jusqu'à ce qu'il émigrât vers l'Italie romaine qui devait lui donner les moyens d'exprimer son désir d'une beauté surnaturelle. (*Mystère*, p. 880.)

¹³⁸ Maurice Barrès, *Aux orphelines d'Alsace-Lorraine*, Annexes dans *Colette Baudoche*, in *Maurice Barrès, romans et voyages*, Tome II, Paris, Robert Laffont, 1994, p. 373.

Les tableaux de ce peintre lorrain incarnent pour lui la beauté de la nature et expriment son âme, son esprit et son cœur, et bref, son soi-même profond.

Ses tableaux sont une émotion.

Il en prenait ce qui s'accordait avec sa nature.

Ce sont des faits spirituels profonds qui se révèlent à nous, dans notre être, sous l'action d'une belle heure du jour. Il enregistrait ses songes et ses amours, et, pour sentir, les méditait. Il exprimait son âme en s'efforçant vers la perfection.

Voir son testament. C'est une délice.

Ce testament me montre ce qu'il avait d'ingénu dans l'esprit et dans le cœur.

Ce qu'il a senti dans son cœur, ce que j'ai senti. Une âme parlait, c'est ce que l'on traduit en disant : « rencontre des fées ». (*Mystère*, p. 889.)

Outre la nature, Claude Gellée montre aussi la divinité dans ses tableaux. Les tableaux religieux sont pour le peintre le moyen de communiquer avec Dieu. Dans sa peinture, il n'y a plus de souffrance et de douleur dans ce monde grâce à la grâce de Dieu, le maître du monde.

Il me semble que Claude Gellée me dit : « Tôt ou tard l'on ne se plaît plus qu'avec Dieu. » Ses tableaux sont des tableaux religieux. Ses soleils levants, c'est la divinité même d'où s'épanchent sur l'univers des flots d'indulgence, elle dore l'univers de sérénité. Il s'est détaché des amitiés particulières, il possède l'empire de la nature qui contient l'empire des âmes. C'est une certitude tranquille.

Dieu domine du dehors ce monde qu'il crée chaque jour, qu'il calme, qu'il ordonne, qu'il apaise. Ici nul ne souffre, ne s'inquiète, ne pleure ; c'est la fraîcheur de l'onde, la douceur de vivre, ou mieux l'équilibre des forces, ce qui doit être nécessairement, c'est une peinture de Dieu. (*Mystère*, p. 891.)

Selon Barrès, les peintures de Claude Gellée apprennent aux gens à aimer la nature, à aimer Dieu, puisque Dieu s'incarne dans la nature. En appréciant les tableaux de

Claude Gellée, Barrès médite le mystère de l'univers, et devant la « divine nature », il voudrait oublier toutes les affaires mondaines et se plonger dans la prière à Dieu.

C'est la réponse de Gellée aux bienfaits de Rome, aux beautés de la Lorraine : il apprend aux hommes à aimer la nature.

« Toute cette beauté de la nature par laquelle Dieu dit : Je vous aime. »

Je me retire de toute activité ; je laisse tomber mes armes, non par lâcheté, mais, comment dirai-je, pour prier. O divine nature, voici que des mots, des sentiments qui n'avaient pas de réalité pour moi éclosent à la vie dans mon cœur. J'aime la douce gravité, la fécondité de ce divin répandu, exhalé. Je souffre de lui chercher une expression à ce Dieu. Je ne connais que son existence. Il est, il est. (*Mystère*, p. 891-892.)

Bref, l'amour profond de Barrès pour la Lorraine l'amène à aimer les génies nourris dans cette terre. Celui aime l'arbre aime la branche. Et les pensées des grands talents le poussent à mieux connaître et à aimer plus son pays natal.

En Lorraine, il y a un lieu qui est souvent mentionné par Barrès - la colline de Sion-Vaudémont.

2.1.2 La colline de Sion-Vaudémont

Dans son pays lorrain, Barrès se sent à l'aise. Là, son imagination se développe sans gêne et son isolement est justifié.

Il y a sur notre monde lorrain un monde idéal [...] J'ai constaté que Vaudémont était le centre. Ce que j'y éprouve, ce n'est pas une résurrection du passé, mais je vois des manières de sentir. Je n'y apporte pas des créations d'une beauté parfaite, des sirènes, mais une justification de mon isolement. (*Cahiers*, t. XIV, p. 265.)

Barrès pense toujours à donner un sens à sa colline Sion-Vaudémont. C'est le rapport à la terre et aux ancêtres qu'on voit dans l'œuvre lorsqu'il évoque « sa » colline : « Donner un sens à la montagne des Vosges. Pendant longtemps je m'y suis promené sans qu'elle éveille rien. » (*Cahiers*, t. XIV, p. 11.) La colline de Sion est le lieu où résident les ancêtres et les morts, Barrès l'aime parce qu'il pense qu'il est la continuité de ses ancêtres. « Sion, c'est le point de continuité du pays. - À Sion. Ici je viens dans mes réserves, sur la terre où la population ne subit point de petits ébranlements... C'est un vieil être héritier de lui-même. » (*Cahiers*, t. XIV, p. 30-31.) C'est ainsi qu'en 1913, Barrès publie le roman *La Colline inspirée* sur sa colline adorée. Et ce roman a connu un grand succès. Il écrit ainsi son cahier : « Jeanne avait sa « chapelle du conseil ». Nous avons Sion. » (*Cahiers*, t. XIV, p. 28.)

Alors, nous verrons l'image de la colline de Sion-Vaudémont décrite par Barrès dans ses deux livres *Amori et dolori sacrum* et *La Colline inspirée*.

2.1.2.1 L'attachement à la colline de Sion-Vaudémont dans l'*Amori et dolori sacrum*

Dans « Le 2 novembre en Lorraine », la dernière partie d'*Amori et dolori sacrum*, Barrès exprime son attachement à la colline de Sion-Vaudémont dont les édifices de ses deux côtés - le château et l'église - représentent respectivement la tradition militaire et religieuse de cette région :

La colline isolée de Sion-Vaudémont, haute environ de deux cent mètres, se voit de tous les monticules dans un rayon de vingt lieues. Elle a la forme d'un fer à cheval ; sur son extrémité méridionale, elle porte le château démantelé des comtes de Vaudémont, d'où sortit la maison de Lorraine qui règne aujourd'hui en Autriche, et, sur sa pointe septentrionale, le couvent de l'église de Sion. C'est ainsi qu'elle élève au-dessus de l'antique grenier lorrain la double tradition religieuse et militaire que chacun de nous entretient dans sa conscience. (*Amori...*, p. 101.)

La colline était un endroit important du pèlerinage et a son propre dieu local : « Elle fut le centre de notre nationalité. On y vient toujours en pèlerinage. Elle survit au duché de Lorraine - qu'elle a longuement précédé, puisque les Romains y trouvèrent un dieu indigène. Elle est le point de continuité de notre région. » (*Amori...*, p. 101.) Selon Vital Rambaud dans le tome II du *Maurice Barrès, romans et voyages*, le « dieu indigène » de la colline de Sion est Wodan, ou dit Odin, une célèbre divinité des anciens Germains et des Gaulois et qui aurait donné son nom à la colline.¹³⁹ Sur la colline de Sion dans son pays natal, Barrès ne se sent pas solitaire, parce que là, il trouve des dieux antiques et les traces des ancêtres. Bref, il reprend son énergie et enrichit son âme sur la colline sainte.

On dit que la Vierge de Sion guérit les peines morales. Je puis en porter témoignage. Jamais je n'ai gravi la colline solitaire sans y trouver l'apaisement. Je comprenais mon pays et ma race, je voyais mon poste véritable, le but de mes efforts, ma prédestination. Jamais je ne rêvai là-haut sans que la Lorraine éternelle gonflât mon âme que je croyais abattue. (*Amori...*, p. 104.)

Après la publication de l'*Amori et dolori sacrum* en 1903, dix ans plus tard, en 1913, Barrès consacre un livre à sa colline préférée : *La Colline inspirée*.

2.1.2.2 La colline de Sion dans *La Colline inspirée*

La Colline inspirée est un hommage de Barrès à la colline de Sion et il espère que son livre pourra servir pour la vie spirituelle de sa colline. Dans son projet de dédicace pour l'exemplaire de *La Colline inspirée* destiné à la basilique de Sion, Barrès écrit :

J'apporte au sanctuaire un fruit de la Colline et je prie Notre-Dame de Sion, protectrice

¹³⁹ Vital Rambaud, notes 418 et 429 d'*Amori et dolori sacrum*, in *Maurice Barrès, romans et voyages*, Tome II, Paris, Robert Laffont, 1994, p. 988, 990.

éternelle des Lorrains, qu'elle accueille dans son trésor mon hommage, pour le préserver de périr. Puisse cet humble poème servir pour l'accroissement de la vie sur les pentes sacrées qui mènent au lieu saint[...] (*Cahiers*, t. XVIII, p. 237.)

Et puis, le 24 juin 1920, Barrès dépose le roman à Notre-Dame de Sion, et voici l'inscription sur ce livre dont la reliure est décorée d'ornements et de fermoirs en argent :

Aujourd'hui, jour où nous fêtons la réunion victorieuse et définitive des deux Lorraines, je dépose ce livre dans le trésor de Notre-Dame de Sion,
Pour reconnaître le plaisir qu'à toutes les époques de ma vie j'ai trouvé sur la Sainte Colline,
Comme un hommage de piété filiale envers la Haute protectrice immémoriale de la Lorraine,
Et dans le désir trop humain de lier ce qui doit périr à ce qui ne périra jamais. (*Cahiers*, t. XIX, p. 217.)

D'abord, nous allons voir la genèse de *La Colline inspirée*, un livre qui exige plusieurs années de préparation.

A. La genèse de *La Colline inspirée*

Barrès commence à concevoir *La Colline inspirée* quelques années avant sa publication en 1913. En octobre 1906, il se demande comment animer les personnages du roman :

Le livre Baillard. - J'ai trouvé comment il faut animer ces Baillards : Il a une grande ambition lorraine (Saint-Odile, Sion, Mattaincourt). Il se crée une équipe (ses frères, les religieuses). Il manque de soumission à une idée qui ne soit pas lui. Sa tristesse de vaincu, comparable à une peine d'amour. (*Cahiers*, t. XV, p. 135.)

Mais toutes les caractéristiques des Baillards sont intégrées dans un axe du roman - la religion. L'ambition lorraine de Léopold Baillard est de devenir le roi spirituel de la colline de Sion. Son équipe a un but : établir une religion locale qui s'enracine dans la colline. C'est une religion qui a plus de liberté et qui suit l'instinct et la conscience des hommes au lieu des autorités romaines. En 1907, l'idée de la divinité resurgit et il l'unit avec l'héroïsme :

Il me faut toujours animer un pays de divinités topiques, l'humaniser [...] J'ai installé Senancour, les frères Baillard, etc [...] C'est toujours la lutte de l'homme sur la nature. Je l'admire, puis je veux la conquérir, y poser mon esprit. Mais dans ce travail instinctif d'appropriation, dans cet effort à la Robison Crusoé, que je respecte et connaisse les sources. (*Cahiers*, t. XV, p. 248.)

En 1910, Barrès jette quelques notes au sujet de *La Colline inspirée* qu'il est en train de concevoir et sera publiée trois ans plus tard.

Pour Baillard et pour les églises. - « La sensation de vertige devant un insondable abîme », - ces instants de connaissance par l'émotion, ces pages de Pascal toutes tremblantes de l'émotion d'une vue sur l'infini, d'un sentiment de l'infini et de l'éternel - a toujours eu à lutter contre les gouvernements et les églises [...] C'est que la majesté des chefs souffre un peu d'être confrontée avec l'éternité, c'est aussi parce que la méditation constante de l'infini produirait sur l'homme l'effet du parfum trop violent des fleurs du mancenillier ; la soif d'action de l'homme serait tarie [...] Les églises, parce qu'elles sont malgré tout des institutions d'un caractère temporel et social doivent condamner et anathématiser l'inspiration libre, la vue directe des choses par l'esprit. (*Cahiers*, t. XVI, p. 274.)

C'est pourquoi Barrès porte une sympathie pour les héros du roman qui luttent contre l'autorité de l'Église. Plus tard, *La Colline inspirée* a paru d'abord dans la *Revue hebdomadaire* à partir du 22 novembre 1912, et puis chez Émile-Paul en février 1913.

Et en janvier 1913, Barrès exprime dans son cahier ce qu'il pense de ce roman :

C'est un grand livre, d'un seul jet, tout animé par le désir d'être vrai et pourtant enveloppé de fantastique. C'est ce que l'on pouvait tirer aujourd'hui de la vie moderne qui rentrât dans cette charmante littérature éternelle où se mélangent le réalisme et le surnaturel [...] Je crois qu'elle ne manque pas d'humanité, j'aime mon héros. Ce n'est pas une œuvre sortie de la poussière des bibliothèques ; il y a mon goût pour le pays et le problème de cette heure. (*Cahiers*, t. XVII, p. 274-275.)

Dans ses commentaires, Barrès semble faire de *La Colline inspirée* un livre qui lui ressemble, tout à la fois religieux et terrien, humain et surnaturel. On pourrait presque dire ici qu'il parle de lui-même. Le réalisme et la fantaisie sont incarnés dans ce roman, c'est-à-dire, qu'il y a la recherche du soi-même avec les aventures imaginatives et le problème réel de la religion à cette époque-là. Quelques jours plus tard, Barrès confirme encore une fois cette idée : « Dans ce livre, *la Colline inspirée*, j'ai combiné tout naturellement, sans effort, le fruit de ma vie de solitude en Lorraine et certaines réflexions que j'ai pu faire en suivant au Parlement la discussion des problèmes religieux. » (*Cahiers*, t. XVII, p. 279.)

Ensuite, nous allons voir l'image de la colline de Sion-Vaudémont sous la plume de Barrès.

B. La colline de Sion, nouvelle Jérusalem de Léopold

Dans le roman, le héros Léopold garde la folie de l'amour pour la colline de Sion. Tout le paysage de la colline telles que les forêts, les vallées et les sources, suscite son idée de la liberté. Quand il médite au bord des sources - le « miroir des cieux », son âme est purifiée par la coulée de l'eau et il se sent éloigné du « lien dogmatique » : « Léopold aimait prier auprès des sources. Ces eaux rapides, confiantes, indifférentes à leur souillure prochaine, cette vie de l'eau dans la plus complète liberté le justifiait

de s'être libéré de tout lien dogmatique. C'est un miroir des cieux. » (*Colline*, p. 700-701.) Quand il est obligé de quitter sa colline pour prendre la route de l'exil, « Léopold Baillard a jeté, dans le pli que forme Saxon au milieu de la sainte colline, sa jeunesse, sa fidélité de clerc, d'immense espoirs et peut-être sa vie éternelle. C'est à Sion qu'il a été le plus puissant de corps et d'esprit » (*Colline*, p. 683.). Cela devient une des raisons de sa douleur au cours de son exil. Mais pendant les années d'exil, il ne cesse de penser à la colline de Sion. Le nom seul de la colline suffit à le faire tressaillir, « cette voix de la sainte montagne ravivait en lui toutes les forces de l'Espérance » (*Colline*, p. 682.). Pour lui, la colline est son tout, et il l'aime d'un amour venant de « sa nature animale » (*Colline*, p. 683.). Après son retour à la colline sainte, il mène une vie pénible à la fois matériellement et psychologiquement. Mais les souffrances n'atténuent pas son amour de la colline. Léopold, qui croit en Dieu, se persuade que Dieu sauvera sa colline divine, jusqu'ici, son amour de Dieu et son amour de la colline se confondent.

En bref, la colline de Sion, pour Léopold, est son lieu divin et sa nouvelle Jérusalem, où il met toute son âme en vue de créer « un nouveau pacte » et d'ouvrir « une ère de félicité » (*Colline*, p. 624.) : « Sion, c'était pour ce grand imaginaire la Jérusalem terrestre et la Jérusalem céleste ; c'était sa montagne, son église et son pèlerinage ; c'était plus encore, et, dans ce beau mot, il plaçait le sentiment de l'infini qu'il portait en lui. » (*Colline*, p. 617.)

La colline de Sion-Vaudémont, aux yeux de Barrès est aussi un lieu où souffle l'esprit. Et cet esprit est le mélange de la liberté et de la discipline, des dieux antiques et des Saints chrétiens.

C. La colline de Sion, où souffle l'esprit

Au point de vue de Barrès, « il y a des lieux où souffle l'esprit » (*Colline*, p. 574.), « il est des lieux qui tirent l'âme de sa léthargie, des lieux enveloppés, baignés de mystère, élus de toute éternité pour être le siège de l'émotion religieuse » (*Colline*,

p. 573.). Dans les hauts lieux, on peut être envahi par le sentiment religieux et être ébranlé par les forces primitives. On écoute le cœur le plus profond en imaginant les activités des dieux antiques dans les bois, dans les sources et dans les prairies. « Silence ! Les dieux sont ici. » « C'est là que notre nature produit avec aisance sa meilleure poésie, la poésie des grandes croyances [...] Seuls des yeux distraits ou trop faibles ne distinguent pas les feux de ces éternels buissons ardents. » (*Colline*, p. 574.) Et Barrès trouve un tel lieu dans la colline de Sion-Vaudémont en Lorraine, un lieu saint qu'il appelle « la colline inspirée » : « La Lorraine possède un de ces lieux inspirés. C'est la colline de Sion-Vaudémont, faible éminence sur une terre la plus usée de France, sorte d'autel dressé au milieu du plateau qui va des falaises champenoises jusqu'à la chaîne des Vosges. » (*Colline*, p. 574.)

En outre, dans la colline de Sion souffle également l'esprit de la liberté. En se révoltant contre la discipline catholique, les trois prêtres subissent une grande souffrance spirituelle et matérielle à cause de l'intervention de l'Évêque et du Pape : « Toute la Lorraine regardait avec stupeur la danse satanique menée là-haut dans les brouillards de l'hiver par les trois prêtres et des religieuses échevelées. L'évêque et puis le pape intervinrent. Les Baillard furent interdits et bientôt excommuniés. » (*Cahiers*, t. XVII, p. 283.) Même si l'ordre catholique a vaincu les Baillard à la fin du roman, l'esprit des trois frères, symbole de l'esprit de la liberté, souffle toujours dans la colline. Cette idée d'équilibre entre liberté et discipline dans ce livre est bien expliquée par l'ami de Barrès - Henri Bremond. Après avoir lu ce roman, Henri Bremond donne ses réflexions à Barrès qui les cite dans son cahier du janvier 1913 :

Derniers chapitres, très beaux, émouvants et d'une harmonie parfaite entre l'émotion et la doctrine. C'est une source de méditations qui réconcilient le ciel à la terre [...] Cet évêque concordataire envoyé là comme n'importe quel préfet par le pouvoir central garde malgré tout des airs d'intrus. Vous l'avez bien indiqué avec une prudence miraculeuse ; c'est une des leçons du livre [...] Somme toute, le dosage entre les éléments mystiques et l'ordre hiérarchique est parfait. Il faut bien cette discipline, mais enfin ses victoires sont petites et mesquines, comme le devine enfin le Père Aubry, et

vous montrez bien que si la hiérarchie est nécessaire l'autre élément ne l'est pas moins.

Il était essentiel que Léopold ne fût pas qu'une négation tragique. Enfin toute cette harmonisation est une grande chose [...] (*Cahiers*, t. XVII, p. 267-268.)

Bremond apprécie dans ce livre la balance entre la liberté et l'ordre, l'équilibre entre le sublime de Léopold et son terre à terre. Ce personnage est à la fois un illuminé et un grand ambitieux. Toutes ses réflexions font résonance à la pensée que Barrès voudrait montrer à travers ce roman.

Dans son œuvre, Barrès mentionne également la montagne de Sainte-Odile, un autre lieu qui se trouve en Lorraine.

2.1.3 La montagne de Sainte-Odile

En tant que sites catholiques, la colline de Sion-Vaudémont en Lorraine, le mont Sainte-Odile en Alsace, etc., procurent à Barrès un sentiment religieux. « La montagne de Sion sur le plateau lorrain, celle de Sainte-Odile qui domine la plaine d'Alsace, le Donon, tous ces lieux celtiques, romains et féodaux me donnent une sorte de puissante tristesse qui est une paix religieuse. » (*Cahiers*, t. XIV, p. 244.) L'éloge de la montagne de Sainte-Odile s'exprime principalement dans son livre *Au service de l'Allemagne*. Dans le roman, Barrès décrit l'histoire du jeune Hermann qui fait son service militaire dans l'armée allemande, transposition d'après l'expérience réelle de Pierre Bucher que l'auteur a rencontré en 1899. C'est un homme nourri de culture française et alsacienne qui connaît bien chaque paysage de sa terre natale. Ce jeune homme sert pour Barrès de modèle à la morale française dans ce qu'elle a selon lui de plus. En vue de mieux connaître la situation des annexés, Barrès parcourt presque en tous les sens l'Alsace-Lorraine. Comme dans son pays natal, il cherche la puissance spirituelle sur la colline de Sion-Vaudémont, en Alsace, il essaie de la chercher au mont Sainte-Odile. C'est un mont vosgien dont le couvent est un lieu de pèlerinage

imprégné de culture alsacienne. Barrès admire le paysage autour du couvent, pourtant, ce qui le frappe le plus, est le rôle de vénération que le couvent joue pour les Alsaciens.

Vu de la plaine, le couvent de Sainte-Odile semble une petite couronne de vieilles pierres sur la cime des futaies. Il occupe, au sommet de la montagne, un énorme rocher coupé à pic vers l'Est, accessible d'un seul côté, et qui surplombe trois précipices de forêts. Sans doute, on trouve dans les Vosges des sites également pittoresques, mais celui-ci suscite la vénération. Sainte-Odile, depuis douze siècles, demeure la patronne de l'Alsace.¹⁴⁰

Outre le couvent, la montagne de Sainte-Odile elle-même est un symbole de l'Alsace. Aux yeux de Barrès, elle représente l'idée de la continuité de cette terre : « Sainte-Odile est le vrai sommet où l'on peut sentir et comprendre avec amitié la continuité de l'Alsace et du pays messin. » (*Allemagne*, p. 236.) Ici, l'auteur d'*Au service de l'Allemagne* reçoit une impression qu'il est le prolongement de ses ancêtres. Sur « la terre de ses morts », il ne se sent plus solitaire ou déraciné, au contraire, il est rempli de « puissances collectives » :

Mais à Sainte-Odile, sur la terre de mes morts, je m'engage aux profondeurs. Ici, je cesse d'être un badaud. Quand je ramasse ma raison dans ce cercle, auquel je suis prédestiné, je multiplie mes faibles puissances par des puissances collectives, et mon cœur qui s'épanouit devient le point sensible d'une longue nation. (*Allemagne*, p. 237.)

Outre l'idée de la continuité, la montagne de Sainte-Odile représente aussi « la plus haute moralité » d'Alsace, une idée éternelle de l'Alsace : « Odile est une production de l'Alsace éternelle, le symbole de la plus haute moralité alsacienne. Elle représente ce qu'il y a sur cette région de permanent dans le transitoire. » (*Allemagne*, p. 243.)

¹⁴⁰ Maurice Barrès, *Au service de l'Allemagne*, in *Maurice Barrès, romans et voyages*, Tome II, Paris, Robert Laffont, 1994 [1905], p. 235.

Même si elle est envahie par les Allemands, aux yeux de Barrès, la montagne comme « le gage de l'entente », transmet toujours l'idée de paix, de charité et de discipline préconisées par le catholicisme. La plus haute moralité alsacienne, étroitement liée au catholicisme, se présente parfaitement dans la montagne de Sainte-Odile.

Odile fut le signe et le gage de l'entente d'un vainqueur tout neuf et d'un clergé civilisé. Elle représente un idéal de paix, de charité, de discipline, une moralité, enfin, que l'analyse peut séparer du catholicisme, mais qui, formée à l'ombre des églises, porte à jamais leur marque. Cette vierge fut tant admirée qu'on la sanctifia ; les poètes et les émotifs suivirent les politiques ; ils inventèrent et propagèrent les légendes. Odile, c'est le nom d'une victoire latine, c'est aussi un soupir de soulagement alsacien : une commémoration du salut public. (*Allemagne*, p. 242-243.)

En fait, dans cette montagne, Barrès trouve non seulement l'étincelle du catholicisme, mais aussi celui du polythéisme. Quand il monte la montagne de Sainte-Odile, il semble même ressentir l'existence des dieux à côté de lui dans les arbres : « Je parcours avec allégresse les sentiers en balcon de mon étincelant domaine forestier. Qu'une branche craque dans les arbres, j'imagine que des dieux invisibles prennent ici leurs hivernages. » (*Allemagne*, p. 238.) Pour exprimer le sentiment de vénération que le paysage lui procure, Barrès mentionne les phrases de Taine dans le texte *Au service de l'Allemagne*, parce qu'il partage l'idée et les impressions de Taine sur la montagne de Sainte-Odile. Selon Taine, la montagne de Sainte-Odile est pleine des choses divines qui existent dans « les premières religions », et qui font qu'on oublie les contingences de la vie quotidienne pour accéder à des niveaux supérieurs de réalité. Voici le texte de Taine que cite Barrès dans son livre - le texte de Taine intitulé « Sainte Odile et Iphigénie en Tauride » et publié d'abord dans *Le Journal des débats* du 2 mars 1868 :

Du haut de ces terrasses, dit-il, comme on se détache vite des choses humaines ! Comme l'âme reste aisément dans sa patrie primitive, dans l'assemblée silencieuse des grandes

formes, dans le peuple paisible des êtres qui ne pensent pas ! [...] Les choses sont divines, et voilà pourquoi il faut concevoir des dieux pour exprimer les choses [...] Les premières religions ne sont qu'un langage exact, le cri involontaire d'une âme qui sent la sublimité et l'éternité des choses en même temps qu'elle perçoit leurs dehors [...] (*Allemagne*, p. 240-241.)

Bref, la montagne de Sainte-Odile, aux yeux de Barrès, est une « sainte » montagne et un « buisson ardent » qui lui apporte une puissance spirituelle : « Cette sainte montagne, au milieu de nos pays de l'est, elle brille comme un buisson ardent. » (*Allemagne*, p. 243.)

Un autre élément important dans l'univers barrésien est la mort, un terme récurrent dans l'œuvre de Barrès, qui fonde même la vision du monde de l'auteur.

2.2 L'idée de la mort

2.2.1 L'obsession de la mort

Comme écrivain au succès précoce, Barrès a connu des périodes difficiles de sa vie. Après une série d'échecs électoraux, il est vraiment déçu et il écrit ainsi sa souffrance dans un de cahier : « Ce sont les souffrances de la jalousie que m'inspire la politique. » (*Cahiers*, t. XIII, p. 72-73.) En décembre 1896, il décide même de renoncer à sa candidature dans la politique. En 1898, son père est mort et puis trois ans après en 1901 c'est la mort de sa mère : sa chère mère, qui tint un rôle capital dans sa vie :

La voix de ma mère, son sourire, ses caresses, ses longues histoires dont je comprenais le chant plutôt que le récit, m'ouvraient un ciel. Elle eut une voix d'espérance, de joyeuse annonce, une jeune voix qui chante toujours l'orgueil d'élever un garçon et

me prédit tous les bonheurs, tous les succès, tous les plaisirs qui me plairaient pourvu que je m'en montre digne.¹⁴¹

Ainsi, la mort de sa mère le plonge dans un abîme de tristesse, tant son attachement pour elle était grand. « Elle est là sur son lit, morte, sans que rien de la maison soit changé ; mais elle est l'âme si douce, optimiste, aimant la vie, curieuse, voyant tout en beau, en enthousiasme. » (*Cahiers*, t. XIII, p. 316.) Quelques jours après, essayant de réagir, il se dit : « Puisque j'étais elle, je n'avais pas le droit de me gaspiller. » (*Cahiers*, t. XIII, p. 319.) Les liens familiaux sont déterminants et fort structurants pour Barrès : il se considère lui-même comme le prolongement de ses parents et son fils Philippe aussi est sa continuité. « Il est l'âme de mon âme et mon immortalité. » (*Cahiers*, t. XIII, p. 343.) Pour apaiser sa douleur, il visite Saint-Julien en août 1901, « on y trouve des vieux saints du pays, Juilen, Éloi, Martin, Memmie, d'innombrables vieux saints en évêques avec des pommettes saillantes, des faces de paysans. Une très belle Vierge du quinzième, mais pleine de grâce française. » (*Cahiers*, t. XIII, p. 323.) Barrès cherche la consolation dans les églises, surtout dans l'église d'Étain, il lit la phrase sur le socle d'une piéta en vue d'y puiser de la force : « Fais que je comprenne la force de la douleur pour que je me déssole avec toi. » (*Cahiers*, t. XIII, p. 328.) Après la mort de ses parents, Barrès s'intéresse de plus en plus au mystère de l'univers et à la religion. L'idée de la mort, qui est fréquemment discutée dans son œuvre, ne cesse de le hanter.

Étant mystique où je me trouvai après la mort de mes parents. Comment je connus la plaine de Sion [...] J'ai su que j'étais eux et que c'était ma destinée, ma nécessité de les maintenir aussi longtemps que je pourrais, comme un nageur qui sauve les siens jusqu'à ce qu'il s'engloutisse avec eux, ou trouve une barque [...] Tout mon passé m'assiste et mes sentiments essentiels m'entourent sans me faire souffrir. Je n'ai rien près de moi

¹⁴¹ Maurice Barrès, *Mes Mémoires*, in *L'Œuvre de Maurice Barrès*, Tome XIII, Paris, Au Club De l'Honnête Homme, 1968, p. 7-8.

que mes morts, des êtres enrichis par mes songeries.¹⁴²

La mort est un terme récurrent dans l'œuvre de Barrès, qui fonde même la vision du monde de Barrès : c'est à partir des morts qu'il se situe, et qu'il comprend la terre, la tradition et la nation. Dans un cahier, il cite une phrase de Gambetta : « La patrie, c'est la terre de nos morts. Citer Gambetta : “On n'emporte pas la patrie à la semelle de ses souliers. Une terre n'est habitable que si elle a des morts.” » (*Cahiers*, t. XIII, p. 335.) Il défend toujours les morts qui le consolent et le soutiennent à jamais.

Je défends mon cimetière. J'ai abandonné toutes les autres positions. Religion, certitude scientifique, sens de la vie, progrès [...] Et comme je veux être d'un tout, être d'une association, que je ne saurais m'accommoder d'aucun vivant ; que je veux être moi, je me réfugie chez mes morts, je les défends et je les définis. J'ai une foi et un devoir ; mais ils sont ma foi et mon devoir. (*Cahiers*, t. XIII, p. 328.)

Il montre un grand respect aux morts et à son avis, « les morts sont nos maîtres, nous pouvons adapter leurs volontés à la nécessité présente, nous ne pouvons ni ne voulons les renier » (*Cahiers*, t. XVII, p. 199.). Le 12 juin 1903, Barrès écrit son sentiment vis-à-vis de la mort, il en a peur et en même temps la désire. « La vie vaut-elle la peine d'être vécue ? Oui, la mort demeure toujours la mesure de mon sentiment : peur de mourir, puisque ma vie maintenant possède sa joie ; désir de mourir dans cette plénitude. » (*Cahiers*, t. XIV, p. 69.) À son avis, avec la croyance en Dieu, on n'a plus peur de la mort, parce qu'on sait qu'il y a un lien entre les vivants et les morts et les vivants prient toujours pour les derniers. Voici ce qu'il écrit dans un cahier en répétant la strophe du poète allemand Friedrich von Schiller :

Mets ta confiance dans le Dieu (dans le souffle) qui te guide. Avance sans crainte sur cette mer immense et silencieuse [...] Il est un rivage [...] Si ce monde n'existe pas, il va

¹⁴² *Ibid.*, 1968, p. 26.

jaillir des flots exprès pour toi, car il est un lien éternel entre la nature et le génie qui fait que l'une tient toujours ce que l'autre promet. (*Cahiers*, t. XVI, p. 336.)

La douleur, le bonheur, tout lui donne envie de mourir : « Les espaces immenses de la contemplation. Les spacieuses sérénités. Et ces grands plaisirs de l'art qui nous donnent toujours un besoin de mourir. » (*Cahiers*, t. XIV, p. 80.) Plus tard, Barrès écrit dans un cahier du mai 1911 qu'il éprouve profondément la douceur de la mort :

Aujourd'hui, à la fin d'une longue journée de pluie de printemps, vers l'heure du dîner, fatigué, je m'étais étendu sur mon lit et pour la première fois je crois, j'ai rêvé, goûté ce que peut être la douceur de la mort, j'ai senti vivante la fameuse image de la vie considérée comme un songe qui se dissipe. (*Cahiers*, t. XVII, p. 52.)

Il est tellement hanté par l'idée de la mort qu'il a l'impression de se rendre sur « la terre divine des cimetières » (*Cahiers*, t. XIV, p. 274.) quand il approche de Charmes où il habite dans l'enfance. Et même ses lectures sont aussi le prétexte de méditations sur la mort. Par exemple, il cite dans ses *Cahiers* un texte de Nerval :

Cazotte. Nerval. 278. - « [...] Ce matin, pendant la prière, où nous étions tous réunis ensemble sous les regards du Tout-Puissant, la chambre était si pleine de vivants et de morts de tous les temps et de tous les pays que je ne pouvais plus distinguer entre la vie et la mort ; c'était une étrange confusion et un magnifique spectacle. » (*Cahiers*, t. XIV, p. 275.)

Cette description de Nerval correspond parfaitement à l'idée de Barrès. Dans les romans de Barrès, ses héros confondent toujours les vivants et les morts. En tant que des vivants, ils cherchent l'appui spirituel auprès des morts. Par exemple, les sept Lorrains dans *Les Déracinés* cherchent du courage près de la tombe de Napoléon. Léopold Baillard dans *La Colline inspirée* rêve dans les cimetières qu'il y a une armée des morts derrière lui luttant contre ses ennemis catholiques romains.

Hanté par l'idée de la mort, Barrès n'a pas exprimé sa peur des morts, sauf très peu de fois de son angoisse face à la mort, en revanche, il se sent même plus proche des morts que des vivants. La mort n'a pas une couleur d'obscurité sous la plume de Barrès. Il préconise le culte des morts et dialogue avec les ancêtres en visitant les cimetières et les édifices religieux.

2.2.2 Le culte des morts

2.2.2.1 Les cimetières

L'attachement aux morts de Barrès se voit par ses multiples visites aux cimetières. Où qu'il se trouve, c'est dans les cimetières qu'il vient sentir la terre et tenter de la connaître. En juillet 1901, il écrit dans un cahier : « Je sentais des aspirations n'importe où, d'abord vers Paris, vers l'Italie, vers l'Espagne. Je n'ai pas cessé de désirer l'Orient. À l'usage, j'ai vu que je n'aimais pas dans ces pays-là que la terre des morts, des cimetières, des rêveries, le lieu des rêves et du mystère. » (*Cahiers*, t. XIII, p. 312.) Il aime bien tous ces pays qu'il a visités, et ce qui l'attire le plus dans ces pays, ce sont les terres où reposent les morts : « Mais surtout qu'ai-je tant aimé à Venise, à Tolède, à Sparte ; qu'ai-je désiré vers la Perse ? Des cimetières. » (*Cahiers*, t. XIII, p. 312.) Par exemple, en Égypte, Barrès trouve un modèle du culte des morts. Le culte des morts à Louqsor – où les tombeaux semblent avoir plus d'importance que tout le reste – l'interroge et l'attire : « *Les Tombeaux*. - Voici la ville des tombeaux... Ce peuple n'attachait de prix qu'à ses maisons éternelles, à ses tombeaux. Il les construisait plus beaux que ses maisons passagères. » (*Cahiers*, t. XV, p. 316.) Quand Barrès visite le musée du Caire, l'idée de la mort surgit. À ses yeux, l'Égypte est un pays qui tient plus de compte de la mort que la vie actuelle :

Si j'ai bien compris, dans ce musée, presque tout se rapporte à l'idée de mort. Presque tout a été trouvé dans les tombeaux, cela nous dispose à voir l'Égypte comme le pays où la vie fut subordonnée à l'idée de la mort. Il est certain que la vie d'outre-tombe y jouait

un grand rôle [...] on y a beaucoup moins bouleversé les tombes qu'on ne fait dans nos cimetières. (*Cahiers*, t. XV, p. 339.)

En outre, les Égyptiens attachent tellement de l'importance à la vie après la mort, qu'ils ont des rites bien spécifiques, bien éloignés des rites chrétiens : « Dans les tombeaux on trouve la représentation de tous les objets utiles à la vie (et parfois les objets eux-mêmes). La mort s'assurait ainsi la prospérité dans l'autre vie. L'autre vie n'était pas une chose vague : il y voulait ce qui fait la vie facile et heureuse. » (*Cahiers*, t. XV, p. 339.)

Les cimetières étrangers ne sont qu'un exemple de sa passion pour ces endroits à la fois dans le monde et en dehors du monde. En France, dès qu'il le peut, il se rend dans un cimetière. En septembre 1907, quand Barrès roule en automobile sur la route de Bourg à Grenoble, il s'arrête à Ambérieu en raison de l'attrait du nom de cette ville. Comme d'habitude, il visite le cimetière, mais il se sent déçu en voyant le paysage languissant : « Ce nom qui me surprend chante si fort qu'il m'oblige à m'arrêter. Je parcours le cimetière. Sur le côté du village, un triste enclos de quatre murs, où les morts sont pressés, avec bien peu d'arbre. » (*Cahiers*, t. XV, p. 262.) Dans un cahier de 1910, il s'interroge sur son goût pour les cimetières. Son idée de la mort surgit par instinct, c'est le choix de son cœur. Il essaie de chercher l'éternité et l'hérédité dans la mort, et il trouve un appui de cette idée dans un texte de Pascal :

Serait-il vrai que dans ma vie ce que je préfère c'est ma tombe ? Je ne travaille, je n'existe, à bien voir, que pour la construire. Je n'en ai pas ainsi décidé avec ma raison claire, mais tel est, de fait, l'emploi de mes jours. Prodigieux acharnement surgi du fond de mon cœur. Serait-ce pour ne pas me dissoudre, pour durer par cet expédient. Serait-ce que je m'accorde avec le texte de Pascal : « C'est une chose horrible de sentir s'écouler tout ce qu'on possède. » (*Cahiers*, t. XVI, p. 336.)

Au-delà des cimetières, plus généralement la mort hante Barrès, ce qui se voit d'ailleurs bien dans ses romans. Là, les cimetières ne sont pas présentés obscurs et

terrifiants mais plutôt comme prêtant appui aux vivants. Dans *l'Ennemi des lois*, la princesse russe Marina exprime son attachement au cimetière lors de l'enterrement de sa tante qui s'était occupé d'elle dans son enfance. Elle le compare à une chambre à coucher, c'est le lieu où repose sa tante qui l'aimait beaucoup, c'est la raison pour laquelle elle se sent bien au cimetière.

Après le repas, et quand les hommes faisaient du bruit, je suis allée au cimetière inspecter l'arrangement, et puis je pensais qu'elle me voyait et que ça faisait bien. À la campagne, d'ailleurs, on se familiarise avec le cimetière, c'est comme une chambre où l'on se couche. (*Ennemi*, p. 297.)

Et puis, dans *l'Amori et dolori sacrum*, il y a aussi la description sur les cimetières. Dans la première partie « La mort de Venise », Barrès décrit son « pèlerinage » à Venise. Le lieu qu'il a choisi de visiter le premier est l'île Saint-Michel, une île-cimetière de la ville de Venise. Là, le cimetière côtoie la Cathédrale, en un tableau qu'affectionne particulièrement l'auteur.

La première étape de ce pèlerinage, c'est, après vingt minutes, Saint-Michel, l'île de la mort. Ce cimetière de Venise est clos par un grand mur rouge, et présente une cathédrale de marbre blanc, avec une maison basse, rouge elle aussi, dont les fenêtres ouvrent sur les eaux vertes et plates à l'infini de cette mer captive. (*Amori...*, p. 23.)

L'idée de la mort de Barrès est aussi exprimée dans *Le Voyage de Sparte*. Comme les voyages ailleurs, les cimetières et les églises constituent ses endroits préférés en Grèce. À Athènes, il visite le Céramique, le quartier des potiers, et son cimetière antique. Ici, Barrès lie la mort à la « dignité » : « Mais au Céramique, on accepte la mort. Toutes les vertus que contient le mot « dignité » sont réunies sur cette vierge. » (*Sparte*, p. 430.) À Mycènes, une cité antique préhellénique au nord-est de la plaine d'Argos, Barrès repense au culte des morts et croit qu'« à Mycènes, plus qu'ailleurs, on subissait les ordres des tombeaux » (*Sparte*, p. 453.). Comme d'habitude, il pense

que les êtres sont le prolongement des ancêtres qui existent sous une autre forme dans un autre espace, et qu'il faut écouter les ordres des morts et les vénérer.

Aussi bien, on suit leur cours dans l'œuvre des grands poètes, de Dante, de Pascal, qui, pour les adoucir, y mêlent l'idée de la grâce. Nous sommes asservis aux transmissions du passé ; nos morts nous donnent leurs ordres auxquels il nous faut obéir ; nous ne sommes pas libres de choisir. Ils ne sont pas nos morts, ils sont notre activité vivante. (*Sparte*, p. 454.)

Plus loin dans le texte, il réaffirme son attachement aux cimetières quand il visite le tombeau de Ménélas, le roi mythique de Sparte, et celui de Léonidas, le roi de Sparte de -489 à -480 av. J.-C. : « C'est possible qu'en tous lieux la nature révèle un dieu, mais je ne puis entendre son hymne que sur la tombe des grands hommes. » (*Sparte*, p. 466.)

Mais les cimetières ne sont pas les seuls lieux privilégiés dans l'œuvre de Barrès. Les édifices religieux le sont tout autant, c'est ce que nous allons maintenant voir.

2.2.2.2 Les édifices religieux

Profondément - et peut-être pour Barrès viscéralement - inscrites dans le paysage français, les églises sont à la fois des éléments du paysage comme les rivières ou les chants d'oiseaux, mais elles possèdent aussi la puissance d'évangélisation qu'admire Barrès. Le 28 août 1904, Barrès écrit dans son cahier : « C'est encore toi, église, toi et nulle autre puissance qui spiritualise ce paysage. » (*Cahiers*, t. XIV, p. 159.) Plus tard, dans un autre cahier, il écrit : « L'expression de la puissance à côté de l'expression de l'amour. Le château près de l'église. » (*Cahiers*, t. XVI, p. 206.) Dans ses yeux, l'église est un lieu plein d'amour, dedans il se sent encadré, comme il le dit dans son cahier en été de 1909 :

Ramassés dans les stalles, les serviteurs de l'Église, ceux qu'elle nourrit, - ses prébendiers - chantent les plaintes et les gloires. Je me sentais *encadré*. Et toujours près des ermitages d'une religion faite pour discipliner l'activité, la monotone chanson de la résignation. (*Cahiers*, t. XVI, p. 195.)

Quand il étouffe de douleur, surtout après la mort de sa mère, Barrès se rend dans les églises pour apaiser sa peine, parce qu'il pense que les églises réunissent les bonheurs de ses ancêtres pour les transmettre de génération en génération. C'est dans les églises que ses douleurs sont encadrées et dissoutes et il retrouve la force de ses ancêtres.

Je fus mis dans cette voie quand je sentis que le catholicisme encadrerait, exprimait mes douleurs devant la mort [...] C'est avec tout ce qu'il dit alors, avec tout ce qu'il promet que je suis accordé [...] Le catholicisme, cet immense réservoir où tous les flots heureux de l'âme viennent se reposer depuis des siècles. Nous y voyons des sentiments héroïques que nous retrouvons en nous-mêmes. Il est une construction, un poème qui nous éveille et nous satisfait. (*Cahiers*, t. XV, p. 237-238.)

Du coup, la religion, mais particulièrement le culte des morts correspond aux besoins des vivants : « La religion qui a garanti la paix à la dépouille, à la mémoire de mes pères, je ne veux pas qu'on l'abolisse [...] Elle est le total des vérités qui se forment en nous [...] Elle justifie mes idées sur le vivant et le mourir. » (*Cahiers*, t. XV, p. 237.)

Quand Barrès se rend dans une ville, il en visite l'église qui conserve l'âme des ancêtres et maintient les traces de l'histoire de la ville. Dans ses écrits, nous trouvons la description de plusieurs églises.

A. Des visites aux édifices religieux

Les édifices religieux sont une des grandes préoccupations de Barrès, il décrit

des scènes qui se déroulent dans les églises et même les édifices eux-mêmes, soit dans ses *Cahiers*, soit dans ses œuvres littéraires. Par exemple, dans ses *Cahiers*, il rend compte de sa visite dans la cathédrale de Reims. En 1912, quand il se promène dans la cathédrale, un sentiment de sublime surgit : « Avec quelle plénitude paisible, ce matin que je me promenais dans la cathédrale de Reims, j'ai reconnu dans ses tapisseries les histoires de ma petite histoire sainte d'enfant. J'ai reconnu là, j'ai senti dans sa formation le sublime d'un peuple. » (*Cahiers*, t. XVII, p. 183.) Dans la cathédrale, il observe les gens et pense voir les bienfaits de Dieu sur ceux qui viennent le vénérer, particulièrement les plus pauvres : « Puis toujours en me promenant je regarde avec respect une vieille femme, certainement une qui fait les ménages, elle vient de la table de communion : elle est transfigurée, rayonnante d'une spiritualité qui traverse son humble visage de serve. » (*Cahiers*, t. XVII, p. 183.) Après cette promenade, Barrès affirme qu'il appartient à la civilisation du Christ et il a la responsabilité à défendre les églises en France :

En comparant l'immense univers catholique que je comprends (et celui encore qui me reste à comprendre) avec mon quasi stérile voyage de Grèce et d'Orient, je dis : que me demande-t-on si je crois ? Je jure que j'appartiens à la civilisation du Christ et que c'est mon devoir et ma joie de la proclamer et de la défendre. (*Cahiers*, t. XVII, p. 183.)

Dans les œuvres littéraires de Barrès, nous voyons les traces des édifices religieux. Dans *Amori et dolori sacrum*, même le titre de ce livre qui veut dire en français *Consacré à l'amour et à la douleur*, est une phrase inscrite sur une église à Milan : « J'ai pris le titre de ce livre à Milan, sur la façade rococo de Santa Maria della Passione. Quel magnifique jeu ce serait de meubler, en esprit, cette église pour qu'elle devînt digne de sa double consécration ! » (*Amori...*, p. 11.) Dans la première partie « La mort de Venise », il décrit sa visite à Venise et sa méditation sur cette ville. Quand il arrive place de Torcello, il est attiré par les trois églises : la cathédrale de Santa-Maria, l'église de Santa-Fosca et le Baptistère. Voici ce qu'il dit au sujet du style des trois édifices :

La cathédrale est de cette sorte d'églises qui se rattachent aux basiliques romaines. Le baptistère octogonal et le petit temple de Santa-Fosca appartiennent au noble système byzantin, qui ne donne pas de perspective longitudinale, mais a pour élément essentiel la coupole centrale. (*Amori...*, p. 25.)

En outre, l'Église est aussi un lieu que ses héros fréquentent. Par exemple, dans *Un homme libre*, Barrès décrit l'église à Saint-Germain à côté de laquelle habite son héros Philippe : « Sur un autre ballon très proche, le village déployait sa rue morne ; et l'église au milieu des tombes dominait le pays. » (*Homme*, p. 107.) Les églises sous la plume de Barrès se trouvent souvent dans un endroit haut qui domine les environs. Dès l'installation à Saint-Germain, le héros Philippe trouve un cloître dans la propriété où il habite, il emploie les termes « être flatté » pour décrire son contentement de cette découverte : il pense même vivre dans un cloître vers la fin de sa vie : « Je fus flatté de trouver un cloître dans les coins délabrés de notre propriété. Pendant que le soir tombait sur l'Italie, promeneur attristé de souvenirs désagréables et de désirs, parfois j'ai désiré achever ma vie sous les cloîtres où ma curiosité s'était satisfaite un jour. » (*Homme*, p. 109.) Dans ce cloître du XIII^e siècle, Philippe éprouve un sentiment chrétien. Malgré le délabrement du cloître, il y voit l'image de la reine de Saba en face du roi Salomon. Voici la description de cette reine :

Notre cloître, qui date de la fin du treizième siècle, n'abritait plus que des volailles quand nous le fîmes approprier, pour l'amour du christianisme dont les allures sentimentales et la discipline satisfont notre veine d'ascétisme et d'énervement [...] Quoique le temps les eût dégradés, je voulus y distinguer la reine de Saba en face du roi Salomon. Une ceinture de cuir serre la taille de la reine ; sa robe entrouverte sur sa gorge laisse deviner une ligne de chair, et cela me parut troublant dans une si vieille chose. Elle appuie contre sa figure les plis de sa pèlerine, et je me désolai fréquemment avec elle, pensant avec complaisance qu'elle ne fut pas plus fausse ni coquette avec ce roi, que je ne le suis envers moi-même, quand je donne à ma vie une règle monacale.

(*Homme*, p. 109-110.)

C'est une allusion au récit du Premier Livre des Rois dans la Bible : la visite de la reine de Saba à Salomon pour voir sa sagesse.

La reine de Saba apprit la renommée de Salomon de par le Nom de Yahvé et vint l'éprouver par des énigmes. Elle arriva à Jérusalem avec une très grande suite, des chameaux chargés d'aromates, d'or en énorme quantité et de pierres précieuses. Quand elle fut arrivée auprès de Salomon, elle lui proposa tout ce qu'elle avait médité, mais Salomon l'éclaira sur toutes ses questions et aucune ne fut pour le roi un secret qu'il ne put élucider.¹⁴³ (1 R 10, 1-3)

Alors, nous verrons la description de différentes églises sous la plume de Barrès en prenant l'exemple de la cathédrale Notre-Dame de Strasbourg, les églises de Mistra et la cathédrale de Tolède.

a. La cathédrale Notre-Dame de Strasbourg

Évidemment, la cathédrale Notre-Dame de Strasbourg est très présente, particulièrement dans ses *Cahiers*. Barrès apprécie même le paysage autour de la cathédrale. Voici sa description dans un cahier :

Près du ruisseau de Mossig, à Kronthal, entre Marenheim et Huffelheim, d'où viennent la plupart des belles pierres de grès rose de la cathédrale de Strasbourg, on entend souvent dans les nuits tranquilles un chant doux et mélodieux. Il provient des beaux serpents qui sont près du bord et dont on voit briller dans le gazon les couronnes d'or.

(*Cahiers*, t. XIV, p. 92.)

Et puis, dans *Au service de l'Allemagne*, Barrès fait de la cathédrale, une

¹⁴³ *Premier Livre des Rois, La Bible de Jérusalem*, Les éditions du Cerf, Paris, 2011, p. 492.

représentation de la morale française, et son existence sur la terre vaincue de l'Allemagne indique la résistance des Alsaciens et des Lorrains pour la continuité de l'esprit français.

Au milieu de la ville, au-dessus des vicissitudes, la noble cathédrale veille et demeure ; sa continuité me rassure contre des couleurs éphémères ; elle est, au-dessus des passagères puissances germaniques, une haute pensée de chez nous, le témoignage d'une conception d'ordre et de beauté, fleurie d'abord dans le bassin de la Seine. (*Allemagne*, p. 229-230.)

b. Les églises de Mistra

Dans *Le Voyage de Sparte*, Barrès raconte sa visite à Mistra, une ancienne cité de Morée près de l'antique Sparte. Il intitule sa méditation sur la visite « L'ascension de Mistra ». En fait, toute la cité satisfait les besoins profonds de Barrès, il y voit la beauté, il y goûte la splendeur, il y éprouve le plaisir. Dans le texte, il compare Mistra à une jeune femme, élégante et vigoureuse : « Mistra ressemble à telle jeune femme de qui un mot, un simple geste nous convainc que ses secrets, ses palpitations et son parfum satisferaient, pour notre vie entière, nos plus profonds désirs de bonheur. » (*Sparte*, p. 474.) Les églises qui conservent l'âme des ancêtres de la ville, selon Barrès, sont un endroit idéal pour connaître l'histoire d'une ville. C'est sans doute pour cette raison que les édifices religieux constituent toujours les premiers lieux que Barrès visiter lors de ses voyages dans une nouvelle ville. C'est le même cas pour sa visite à Mistra :

J'entrai dans une petite église à coupole verte, exquise de paix ; il n'y avait pas un pouce de sa muraille qui ne fût couvert de fresques, pareilles à des soies fanées : je me rappelle un Christ, sur une ânesse blanche, qui pénètre dans une ville du Moyen Âge, et déjà la cène est prête sous un dôme byzantin. Un peu plus loin, je visitai deux chapelles qui se commandent, comme un boudoir précède un boudoir plus secret ; je dus me courber,

tant elles étaient basses, et mes deux mains touchaient à la fois les deux murs. Ailleurs, mon guide me montra le tombeau d'une impératrice de Byzance ; il l'appelait la belle Théodora Tocco. (*Sparte*, p. 474-475.)

Dans les édifices religieux qui sont en quelque sorte dévastés à cause du temps passé, Barrès n'éprouve pas de tristesse, mais il y voit un message d'espoir à travers ce qui ressemble pour lui à une « jeune femme » :

Mistra s'effrite sans tristesse. Ses couvents, ses mosquées, ses églises latines et byzantines gardent un air familier délicieusement jeune. Au milieu de cette dévastation lumineuse, j'ai vu les plus noirs cyprès ; dans la cour de l'église métropolitaine, l'un d'eux valait une colonne de Phidias, tandis qu'à ses pieds un lilas embaumait. (*Sparte*, p. 475.)

c. La cathédrale de Tolède

La cathédrale de Tolède est décrite respectivement dans deux œuvres de Barrès : *Du sang, de la volupté et de la mort* et *Greco ou le secret de Tolède*. En octobre 1893, l'auteur écrit « Quand une jeune femme sent le vide de son cœur et de ses mains » inclu dans *Du sang, de la volupté et de la mort*, où il montre son attachement à l'Église. Il considère la cathédrale de Tolède comme « le lieu du monde le plus somptueusement meublé » qui possède la fonction de calmer les âmes. Là, se conservent les voix des morts qui prononcent la vérité :

La Pia et Lucien entrèrent dans la cathédrale qui est le lieu du monde le plus somptueusement meublé.

Certains esprits, dans leurs agitations, semblent tenir perpétuellement sous leurs yeux une large dalle de cuivre que j'ai foulée dans la cathédrale de Tolède et qui porte cette seule inscription : « *Hic jacet pulvis, cinis et nihil*, Ci-gît poussière, cendre et rien. » Elle fit battre mon cœur plus qu'aucune phrase des poètes. Le temple, et par la voix du mort

qui n'a plus intérêt à mentir, avouait donc la grande vérité secrète et la gravait sur une dalle pour que tout le monde, dernier raffinement, marchât dessus ! (*Du sang...*, p. 368.)

Quelques années plus tard, Barrès consacre un sous-chapitre à la cathédrale de Tolède dans *Greco ou le secret de Tolède*. À son avis, c'est un lieu parfait pour bien connaître la ville, « nul meilleur endroit pour comprendre l'histoire de Tolède » (*Greco*, p. 533.), et il emploie le terme « surnourriture » pour décrire la richesse spirituelle de la cathédrale qui « s'offre avec tant de magnificence » et de « grandes profondeurs » :

Jamais je ne me suis lassé d'errer, à toutes les heures, parmi les chapelles de cette église grandiose. Elle nous offre indéfiniment des beautés surprenantes et pleines ; notre grande satisfaction, c'est même qu'elle nous en offre trop : on fait ici de la surnourriture. (*Greco*, p. 532.)

Ici, Barrès participe à une messe. Dans le texte, il décrit la scène composée de la musique, des enfants de chœur et d'un prêtre dans la cathédrale. Le culte lui donne l'impression d'une chose vivante, riche et sublime, qui exprime l'esprit des ancêtres et la tradition transmise du temps jadis.

Rien n'est plus beau que la cathédrale dans ces grands désordres disciplinés, quand l'orgue rugit, que le clergé processionne, que les enfants de chœur courent comme des estafettes. Tout fonctionne d'une manière souple, abondante, naturelle. Je n'assiste pas à des cérémonies figées. J'ai ici, en face de moi, le héros local, le prêtre. Autour de lui, la vie s'est maintenue toute franche à travers les siècles. (*Greco*, p. 533.)

Mais l'Église du jour n'est pas la seule représentation qui intéresse Barrès. La nuit offre une ambiance beaucoup plus solennelle et divine à cet édifice. Ainsi, le soir, Barrès sent l'autorité de la cathédrale de Tolède et sa puissance :

Le soir dans les églises est l'heure des vitraux. La cathédrale de Tolède, que la nuit

commence d'emplir, exagère son autorité jusqu'à devenir implacable. La voix d'un prédicateur anime ces demi-ténèbres. Quand ce prêtre si petit parle entre deux flammes brillantes dans une chaire d'or, ce n'est pas une religion tendre qui m'enveloppe, mais l'on va promulguer des décrets tout-puissants. (*Greco*, p. 533.)

Le soir, on rend hommage à Dieu, leurs cœurs sont remplis de révérence. Dans la journée, les gens visitent la cathédrale en touristes, mais quand le voile de la nuit tombe et la clameur de la ville diminue petit à petit, on s'incline pour écouter la voix de l'âme au fond de l'être. Dans la cathédrale de Tolède, une image harmonieuse se présente devant les yeux de Barrès qui y « reconnaît une race nourrie dans le catholicisme » :

Maintenant, plus personne dans la cathédrale que des touristes, amis de la mélancolie, et des enfants qui prient, qui jouent. Ils tirent la révérence à tous les cierges, comme les papillons s'en vont à toutes les bougies ; ils baisent le sol ; les petites filles soulèvent pieusement les linges de l'autel. Tous ont une rapidité, une sûreté d'évolution, une familiarité où l'on reconnaît une race nourrie dans le catholicisme. (*Greco*, p. 534.)

Ce sont ses visites qui l'ont aussi aidé à trouver des arguments pour défendre les églises de France. Il est particulièrement attentif aux rites, aux cérémonies religieuses qui permettent de souder le peuple et de le situer dans une continuité.

B. Les cérémonies religieuses

Barrès pense que les cérémonies, dans leur mise en scène même, permettent aux individus de s'élever des sphères plus hautes que le banal quotidien. En considérant leur fonction pour la moralité humaine, Barrès espère que les gens participent aux cérémonies religieuses.

Que des hommes soient employés à célébrer dans des cérémonies symboliques les plus

hauts sentiments de l'âme humaine, cela est pratiquement utile, cela sert effectivement la moralité humaine comme les spéculations des hautes mathématiques sont utiles à l'industrie, au commerce, même à notre bien-être matériel. (*Cahiers*, t. XVII, p. 73.)

Ainsi il préconise de garder la messe dans les églises pendant sa campagne de la défense des églises, parce que d'après lui, c'est un moyen de lier les morts et les vivants et une façon de rendre hommage aux ancêtres. Et ce culte des morts est liée à la résurrection : « Honoraires de messes. Liaison absolue entre la résurrection et le culte des morts. Si l'on ne croyait pas qu'ils ressuscitent, il serait superflu et vain de prier pour les morts [...] » (*Cahiers*, t. XVI, p. 68.) À son avis, le chant liturgique peut accentuer l'ambiance divine et élever les âmes à un niveau supérieur.

Et pourtant il y a quelque chose, il est une puissance qui mieux que l'orgue élève un homme jusqu'à l'ordre divin. C'est le chant liturgique pur et sans aucun soutien. Une voix nous prend et nous porte plus haut que toute cette ampleur de tempête. C'est quelque chose d'important l'orgue, mais c'est quelque chose de plus important, la simple liturgie. (*Cahiers*, t. XVI, p. 64.)

La construction de la messe est aussi un mystère autour duquel Barrès ne cesse de réfléchir notamment dans ses *Cahiers*. D'abord, c'est le *Dies Irae* dans la messe : « Tandis que tout le reste, les Traits, le *Requiem* est ancien. Le *Dies Irae*, c'est le jugement dernier. C'est farouche et cela jure absolument au point de vue mélodie avec le reste de la messe qui est doux, nuancé. C'est franciscain, le *Dies Irae*. » (*Cahiers*, t. XVI, p. 69.) Et puis, c'est la partie principale de la messe. Au processus de l'offertoire qui consiste dans la présentation des offrandes pour le sacrifice, le prêtre offre à Dieu le pain et le vin.

Avant l'Offertoire il y a eu l'Évangile, selon saint Jean, qui parle deux fois de la Résurrection. Offertoire, plus naïf, plus ancien : délivre-les, *de profundo lacu et de ore leonis*. Il offre le pain et le vin, il se lave les mains, il a une petite oraison à voix basse

où il fait encore mémoire de l'anniversaire. (*Cahiers*, t. XVI, p. 69.)

Le prêtre entonne alors la préface, un chant de gratitude pour ses bienfaits, et le canon, la règle officielle de la grande prière sacrificielle.

Il chante la Préface qui est une chose de louange et qui parle d'immortalité, *vita mutatur, non tollitur*. Après la Préface commune le Canon qui est un ensemble de prières et de gestes, une prière continue pour l'Église, le pape, les évêques, et l'on passe au *Memento des vivants* et de tous les assistants. (*Cahiers*, t. XVI, p. 69.)

Viennent ensuite la communion, le rite du baiser de paix, et la fin du messe. On partage le pain qui est le symbole d'unité : un même pain, rompu et distribué.

Le prêtre dit deux oraisons pour préparer à la Communion, très belles, admirables. Après la Communion, *lux aeterna*, le morceau le plus joyeux, triomphal même, et on lui dit à Dieu dans ce morceau ancien, *pius es*, tu es pieux, tu es bon. Cela termine bien la messe, c'est l'espoir, la certitude même du triomphe. C'est la mélodie surtout qui le marque. Le prêtre dit une oraison et cela se termine par un chant : *Requiescant in pace*. (*Cahiers*, t. XVI, p. 70.)

Enfin, après la messe, le prêtre et les fidèles chantent le *Pater Noster*, ce qui manifeste l'unité de l'Église malgré la diversité des membres. Et tout est terminé par le chant *Requiescant in pace*.

Le prêtre dit *Pater noster*. Il encense et il asperge le corps pour l'embaumer pour l'éternité : cette absoute est le dernier adieu. Puis il dit une oraison où il fait mémoire des morts, appelle la miséricorde sur eux et le tout se termine par le *Requiescant in pace*. Et c'est fini. (*Cahiers*, t. XVI, p. 70-71.)

Barrès appelle les gens à conserver les rites de prière parce qu'il pense que cela

est la volonté des morts. Le 28 octobre 1907, il fait son discours des Morts à la Chambre. Il avance comme argument que c'est le culte des morts qui rallie les Français : « On nous dit que nous avons en France une religion qui nous rallie tous et que c'est le culte des morts. Dans la rue, chacun de nous se découvre au passage du cercueil d'un inconnu, fût-il accompagné par les prêtres. » (*Cahiers*, t. XV, p. 267.) Et l'objectif de ce discours est de demander aux Français de respecter les morts et d'accomplir la volonté des derniers - faire les prières pour eux :

Nous voudrions trouver en dépit de la Séparation le moyen d'accomplir la volonté des morts, le moyen de leur donner les prières qu'ils ont demandées et payées. Tel est, Messieurs, le caractère de mon intervention. Je monte à cette tribune en avocat des morts, au nom de ce respect des morts qui est un de nos caractères nationaux et pour réclamer l'accomplissement de leurs volontés. (*Cahiers*, t. XV, p. 267.)

Au point de vue de Barrès, les fidèles souhaitent que leurs noms soient prononcés au moins une fois par an dans la messe après leur mort. C'est un moyen de communiquer avec les vivants et de rester un instant à la vie et du coup, leur âme trouve le repos.

Ils ont voulu que leur chef spirituel, le curé, après leur mort une fois l'an, prononçât leur nom au prône du Dimanche, célébrât une messe pour le repos de leur âme, les tirât de la poussière pour les mêler encore quelques minutes à la vie. Il n'y a rien que d'honnête, d'excellent dans une telle volonté. (*Cahiers*, t. XV, p. 271.)

Les "modestes" trouvent des ressources surnaturelles et divines dans la pratique de tant de siècles, parce que les âmes des ancêtres sont conservées dans les églises où ont lieu les messes. « Il y a les obscurs, les modestes, qui se contenteraient d'une messe annuelle et qui même la préfèrent à toutes nos gloires de bronze ou de marbre, parce qu'ils y attachent des faveurs surnaturelles. » (*Cahiers*, t. XV, p. 271.) Ainsi d'après Barrès, on ne peut pas trahir la volonté des morts en enlevant les pratiques religieuses et ce désir d'immortalité doit être respecté. « Et ce désir d'immortalité, désir noble et

fécond pour la société, se complète du plus touchant témoignage de confiance envers nous. Comment pourrions-nous le trahir ? » (*Cahiers*, t. XV, p. 272.) Son discours sur les morts créent une résonance chez d'autres Français. L'écrivain Fernand Nicolaÿ lui écrit le 29 octobre 1907 : « Monsieur, en lisant à l'*Officiel* votre admirable discours auquel j'applaudis doublement comme croyant et comme homme de lettres, il me revient à l'esprit un très curieux passage de Cicéron sur l'utilité du culte des Morts. » (*Cahiers*, t. XV, p. 274.) Plus tard, le 5 juin 1908, Barrès accentue à nouveau sur ce point lors de sa conversation avec l'abbé Lemire : « Moi, Barrès, je me mets en face de la volonté de ma terre et de mes morts. Il se lève de terre une demande de prières. » (*Cahiers*, t. XV, p. 408.) Quelques années plus tard, en janvier 1913, Barrès écrit dans un cahier : « "Il faut que le grain meure dans le sol pour porter ses fruits." Notre idée germe de notre mort. "Dégagement et épanouissement de l'âme qui veut aller à Dieu." » (*Cahiers*, t. XVII, p. 268.) Ces trois phrases sont courtes mais expriment avec force l'attachement de Barrès aux ancêtres et à Dieu. À son avis, les idéologies de la société moderne sont fondées sur celles des ancêtres, comme des nains juchés sur des épaules de géants. Donc, il faut respecter la volonté des aïeux - célébrer la messe dans les églises pour eux, parce que, selon lui, « une religion, c'est avant tout le lien qui relie les vivants aux morts. C'est une tradition. Qui dit tradition dit chose locale, nationale. La terre et les morts, voilà ce qu'il y a dans la religion. » (*Cahiers*, t. XVII, p. 308.) Outre dans les *Cahiers*, Barrès exprime aussi son idée de célébrer les morts dans d'autres œuvres. Par exemple, dans *Le Mystère en pleine lumière*, il décrit sa communication avec les morts un jour de la fête patronale à Charmes :

O morts qui vous taisez, n'importe ! En dépit de votre silence, demain matin, avec vous tous, j'irai à l'église pour votre messe. On est si bien sous la plainte éternelle des chants latins !

C'est en effet la coutume, dans nos villages lorrains, de célébrer à la paroisse, le lendemain de la fête, un service pour les défunts. (*Mystère*, p. 823-824.)

Les morts ici sont les maîtres des vivants dont la vie se fonde sur les premiers et leurs

œuvres, et c'est à travers les cérémonies religieuses que les morts sont honorés. Barrès lui-même participe aussi aux cérémonies religieuses presque chaque année. Par exemple, le 15 août 1907, il participe à la procession à Charmes, qu'il décrit dans son cahier :

Une discipline proposée, imposée à tous, aux plus petits qui disent la prière d'accord avec le vicaire, aux jeunes personnes et aux plus vieilles groupées, je le vois à leurs cordons violets ou bleuâtres, en deux congrégations spirituelles, et enfin le chant d'amour Je suis chrétien. Il n'y a rien dans tout cela pour les intérêts matériels. (*Cahiers*, t. XV, p. 228.)

C'est un rite qui mobilise tout le monde, les petits et les grands, qui ne se présente que la foi et la solennité, et ici, Barrès trouve à la fois l'inspiration et la fraternité. Le même jour de l'année suivante, le 15 août 1908, Barrès participe à nouveau à la cérémonie religieuse dans l'église de son pays natal. Il écoute le son des cloches et regarde la procession : « Tout ce petit monde, garçons et filles mêlés, récitent la belle prière : "maintenant et à l'heure de notre mort". Puis ici le groupe des vierges en blanc qui portent la statue dorée de la Vierge. » (*Cahiers*, t. XVI, p. 33.) En regardant le défilé des religieux, il se dit : « J'ai cru voir passer la civilisation. » (*Cahiers*, t. XVI, p. 34.) Et puis, l'année suivante, le jour de l'Assomption en 1909, il participe à une procession dans une cathédrale à Clermont et se laisse touché par un bataillon de douze enfants :

Je reconnus très vite qu'ils étaient six petits aveugles donnant le bras à six petits garçons aux yeux brillants et bien ouverts. Ils allèrent s'asseoir dans un bas-côté et quand le prêtre qui circulait à travers l'église pour recueillir les offrandes arriva auprès d'eux, au lieu de les quêter, il les salua doucement. (*Cahiers*, t. XVI, p. 196.)

En regardant cette scène émouvante, Barrès y trouve des forces et la charité de Dieu : « Ce tableau de bonté m'attendrit et multiplie mes forces. Avec quelle force il s'est

formé dans mon cœur, ce mot : C'est ici la maison de mon Dieu. » (*Cahiers*, t. XVI, p. 196.) Et puis deux ans après, un matin de Pâques en avril 1911, Barrès va à la cathédrale de Sens. Là-bas, le sentiment religieux remplit son cœur et il se laisse envahir par cette atmosphère divine. C'est dans les églises qu'on trouve la civilisation nationale et le soi-même profond.

Les générations reçoivent ici les leçons et les exemples de la civilisation. D'une certaine civilisation, si vous voulez. Oui, l'on trouve ici des vertus et puis l'énoncé de ce qui ne doit pas être mis en discussion. Ici l'individu sent s'éveiller en soi des parties profondes auxquelles ailleurs rien ne parle si fort. Qu'un cantique s'élève à l'autel, un autre chant surgit de mon cœur. (*Cahiers*, t. XVII, p. 38.)

Au fil du temps, la religion occupe de plus en plus de place. Quelques années après, en novembre 1920, toujours passionné par les édifices religieux et les scènes rituelles qui s'y déroulent, Barrès visite la cathédrale de Strasbourg lors de ses conférences du *Génie du Rhin* à l'Université des Strasbourg, et il note dans un de ses *Cahiers* la messe des enfants dans cette cathédrale est colorée d'ambiance patriotique : « La messe des enfants de Strasbourg le dimanche matin, dans la cathédrale, quand ils y viennent demander à l'Esprit-Saint le don de la langue française et qu'ils chantent avec leur accent germanique, de tout cœur, les cantiques des paroisses de France. » (*Cahiers*, t. XIX, p. 249.)

Dans les églises, Barrès trouve l'âme héréditaire de père en fils, des ancêtres aux vivants. Ici, la tradition est bien conservée.

C. L'âme héréditaire dans les édifices religieux

Dans le texte *Vœux pour les enfants* écrit le 1^{er} janvier 1903 et inclus plus tard dans *N'importe où hors du monde*, Barrès essaie de trouver une chose fondamentale et éternelle sur laquelle les enfants peuvent s'appuyer toute la vie. C'est l'âme

héréditaire en l'honneur des dieux, des héros et des morts. Barrès l'explique en prenant l'exemple de sa Lorraine qui a un très riche passé :

Me permettra-t-on de me répéter et prendre une fois de plus mon exemple en Lorraine ? Je dirai : les champs de bataille de 1870, le petite ville de Varennes où la monarchie française périt dans un accident de voiture, les Guise, Saverne sur la frontière d'Alsace, que le bon duc Antoine ensanglanta des rustauds ; Jeanne d'Arc, telle que l'illumine Domrémy parcourue pas à pas ; Baudricourt et Domvallier, humbles villages qui couvèrent la lointaine formation de Victor Hugo ; Chamagne, dont Claude Gellée n'oubliait pas dans Rome la douceur ; le sublime paysage de Vaudémont désert qui embrasse sept siècles de nos destinées ; la Moselle, chantée par Ausone et pleine des souvenirs romains ; nos vignes, nos forêts, nos ruisseaux, nos champs bosselés de tombes qui nous inclinent à la vénération, voilà qui nous parle, voilà qui nous découvre nos points fixes. Un petit garçon s'en assurera, la main dans la main de son père, au cours de belles promenades sur le plateau lorrain, dans les vallées mosellanes et meusiennes et sous les sapins de nos Vosges. (*Monde*, p. 512-513.)

Aux yeux de Barrès, ce continuel enchantement de la terre et de la tradition fournit une puissance aux enfants. Ils y trouveront un appui spirituel, une source vivante et une inspiration divine : « Un petit enfant chez qui l'on a éveillé, nourri le sens de la tradition, tout au cours de sa vie, inconsciemment l'utilisera. Désormais au fond de lui, il y aura une croyance plus forte que sa science. » (*Monde*, p. 513.) De plus, cette âme héréditaire lie les fils et les pères, les vivants et les morts :

Quand nos fils sont petits nous pouvons tout pour eux. Mais nous nous disons qu'un jour ils se détacheront et que l'on sera deux. Il y a pourtant un moyen de les lier à nous indissolublement, c'est qu'ils soient liés à la terre de nos morts, à tout ce qui nous est fondamental, à tout ce qui porte les pères et les fils. Il convient, il est doux qu'un même chant intérieur règle le pas de ceux qui s'engagent dans le sentier de nos tombeaux et de ceux qui l'ont déjà parcouru plus qu'à demi. (*Monde*, p. 513.)

Dans ce texte, Barrès favorise l'âme héréditaire des individus et souhaite que les enfants vénèrent ce que les ancêtres vénèrent. En fait, l'idée de l'hérédité accompagne Barrès pendant toute sa vie, et elle se développe surtout dans les dernières années quand il trouve un terrain universel où la tradition est conservée - les églises. Les églises, à ses yeux, sont un lieu idéal pour nourrir l'âme héréditaire de l'être, parce que les individus peuvent y écouter la voix des ancêtres et absorber leurs pensées. Elles constituent un lien qui font communiquer les mondes visible et invisible : « L'église garde les tombes et les tombes gardent l'église. Les morts disent : "Si vous voulez entre vous et nous maintenir la communion des âmes, il faut que vos âmes s'appuient sur les enseignements de l'Église." » (*Cahiers*, t. XV, p. 28.) C'est une des raisons pour lesquelles Barrès aime visiter les édifices religieux.

Les ancêtres sont ce à quoi Barrès pense quand il visite les cimetières et les édifices religieux. À son avis, les ancêtres jouent un rôle indispensable pour la vie des contemporains, c'est la raison pour laquelle il les évoque souvent.

2.2.2.3 Le dialogue avec les ancêtres

En tant que traditionaliste, Barrès s'attache au passé et aux ancêtres. Il confond même sa vie avec celle des ancêtres. Voici ce qu'il note dans un cahier : « Moi, je suis fait pour chercher les causes, le passé et je ne trouve ma vie que dans les précédentes, dans la mort. » (*Cahiers*, t. XIII, p. 202.) Plus tard, dans un autre cahier il écrit : « Double cimetière, ce sont nos morts. Je suis né d'eux ; ils sont miens. Ils sont doublement morts, car nul que moi ne les connaît. » (*Cahiers*, t. XIII, p. 312-313.) Les ancêtres sont ainsi indispensables pour la vie des contemporains, à moins de devenir des « déracinés » : « On n'a pas vu le double sens du mot déraciné. On n'a pensé qu'à "déraciner du terroir". J'ai dit qu'ils sont isolés, détachés des idées des ancêtres. » (*Cahiers*, t. XVII, p. 233.)

En vue de dialoguer avec les ancêtres, il faut d'abord une correspondance entre les deux mondes. Et Barrès y croit avec constance.

A. La correspondance avec les ancêtres

Barrès insiste souvent sur la correspondance entre les vivants et les morts. Le jour des morts en 1900, il visite les cimetières à Charmes et prie pour les ancêtres. Il pense que les morts peuvent l'entendre.

Encore que les défunts aient grossi de leurs dépouilles la poussière des tombeaux, nous les traitons comme s'ils étaient plein de vie ; nous leur parlons comme s'ils nous entendaient, comme s'ils avaient l'intelligence de nos affectueuses délicatesses. Et en effet ils vivent toujours. Transit, trépassé, passe en dehors de ce qui change. Ils ont tous parlé par la voix des cloches ; « on sonne sur » toutes les tombes ouvertes depuis que la mort est entrée dans le monde. (*Cahiers*, t. XIII, p. 296.)

En outre, selon Barrès, le mois de novembre est « la saison des revenants » et le moment de la remémoration : « Les pensées du 2 novembre. - C'est la saison des revenants ; c'est novembre où notre pensée appelle tous ceux qui déjà reposent dans la mort. » (*Cahiers*, t. XVII, p. 172.)

L'idée de la correspondance avec les morts est incarnée dans toutes ses œuvres. Par exemple, dans son premier roman *Sous l'œil des barbares*, les scènes liées aux morts sont très présentes, et quand le héros Philippe éprouve une grande douleur, il entend qu'ils se moquent de lui. Même si à ce moment-là, au début de sa carrière littéraire, Barrès ne trouve pas encore un appui spirituel chez les morts, son héros au moins a la capacité de communiquer avec eux : « Dans l'obscurité, soudain il s'entendit ricaner, et, au bout de quelques minutes, il songea que les morts, ceux-là même qui lui avaient mangé le cœur, comme elle disait, riaient en lui de son angoisse. » (*Barbares*, p. 43.) Même dans *L'Appel au soldat*, le héros a une correspondance avec les prédécesseurs. Au début du roman, après avoir appris le mariage de Thérèse Alison, le héros Sturel commence son voyage en Italie pour

s'évader de ses tristesses. À Venise, il trouve des traces d'illustres prédécesseurs tels que Byron et Chateaubriand. Selon Barrès, ce sont des « immortels », avec lesquels il pourrait avoir une correspondance et mener une communication.

Mais s'il y a une correspondance entre les vivants et les morts, qu'est-ce que Barrès veut chercher auprès des ancêtres ? Un appui spirituel.

B. L'appui spirituel des ancêtres

Barrès et même les héros de ses romans fréquentent les cimetières où reposent les ancêtres, parce qu'ils voudraient y trouver un appui spirituel pour la vie actuelle. Et l'idée de l'appui spirituel des ancêtres s'incarne parfaitement dans *La Colline inspirée* où les trois frères, surtout l'aîné Léopold, pensent qu'ils possèdent une armée des morts derrière eux.

Pendant la procession du 8 septembre, le regard de Léopold se dirige vers le monde mystique et les ancêtres. Il se croit conduire « la croisade » des morts pour « le service des Dieu » :

Léopold ne doutait pas que les anciens chevaliers de Notre-Dame de Sion et les comtes de Vaudémont, s'ils étaient sortis de la tombe, ne l'eussent reconnu, entouré comme l'un d'eux, et que, tous ensemble, ils auraient marché pour le service de Dieu. Maintenant il prêche la croisade. Comme sa figure s'illumine ! (*Colline*, p. 623.)

Plus tard, les trois prêtres sont petit à petit abandonnés par les habitants locaux et il ne reste qu'une poignée de fidèles. Au cours de la lutte contre l'évêque, Léopold cherche l'appui chez les ancêtres en s'imprégnant de l'ambiance des cimetières. Voici ce qu'il pense un jour en novembre quand le jour des morts approche :

Maintenant rendu à lui-même, il va se réaliser, épanouir les pensées déposées dans son cœur par les générations qui l'ont précédé, et, dans ce début de novembre consacré aux

trépassés, son esprit s'oriente avec plus de force qu'aucune autre année vers le souvenir de ses parents pour y trouver un appui. (*Colline*, p. 633.)

Et le jour arrive, il se trouve devant le cimetière de ses parents et prie pour sa tâche sur la sainte colline. Plus tard, chassé par l'Église et les habitants de la colline de Sion, Léopold prend la fuite. Le fugitif se glisse dans la colline et marche sous les arbres en évitant les sentiers ordinaires. Sur la route, il se sent accompagné par les fantômes.

Elle est bien romantique, cette nuit, la vieille ruine des comtes de Vaudémont, avec ses pauvres tombes paysannes, son église, ses grands arbres et l'immense horizon sur la plaine nocturne ! [...] Mais Léopold eut bientôt fait de remplir ce désert des fantômes conjurés par sa propre imagination. En leur compagnie, jusqu'à l'aube, il erra sous les grands arbres. (*Colline*, p. 674.)

La pleine lune dans la nuit l'incite à se concentrer dans la solitude. Les vivants n'occupent aucune place dans son cœur, sa pensée s'oriente vers les morts et le ciel sur la route d'exil : « Il renia ses paroissiens, tous les vivants de Sion, de Saxon, de Vaudémont et de toute la plaine, hormis une poignée de justes, pour n'aimer que les morts et le ciel. Il se glorifia en songeant qu'il s'était perdu dans le monde visible pour le service du monde invisible. » (*Colline*, p. 675.)

Léopold aime les cimetières, les forêts, les vallées, les sources, etc., bref, tous les lieux qui lui montrent le mystère de l'univers. En s'accordant avec les lieux saints, il n'est plus un individu, mais un symbole de la tradition - le prolongement de ses ancêtres : « Il s'accordait avec tout ce qui est silence et solitude ; il ramassait et ranimait tout ce qui lui faisait sentir le mystère et la divinité. Léopold vivait comme un moine : Saxon était sa cellule, toute la Lorraine son promenoir. » (*Colline*, p. 700.). Quand le voile de la nuit tombe sur terre, il aime même se promener sous la lune près des tombes. Voici le Léopold aux yeux de son adversaire le Père Aubry : « - Tant qu'il fait jour, la terre est aux vivants ; le soir venu, elle appartient aux âmes défuntes. Léopold Baillard se promène la nuit, parce qu'il est un mort. » (*Colline*, p. 703.)

Après son retour à la colline, Léopold mène une vie difficile et de temps en temps il est obligé de se déplacer en vendant du vin pour vivre. Il se repose souvent sous les arbres près des cimetières. Sous le plein ciel, dans la solitude, il se sent en harmonie avec les morts et accompagné par eux, et il attend la résurrection.

Mais il préférerait s'asseoir sur les bancs de l'église ou, mieux encore, dans la belle saison, sous les vieux arbres qui poussent près des tombes. Il s'accordait tout naturellement avec les morts, puisque comme eux il se trouvait mis hors de la vie. Il partageait leurs grandes espérances et répétait avec les inscriptions funéraires : « Mon corps repose en attendant la Résurrection. » (*Colline*, p. 700.)

À la mort de ses proches, Vintras, François, Quirin et la sœur Euphrasie, Léopold ne pense pas qu'ils le quittent, en revanche, il est convaincu qu'ils restent toujours près de lui. Et avant de se coucher, il met des chaises devant le feu et attend l'arrivée des morts chez lui pour la veillée : « Tous les soirs, durant des années, Marie-Anne couchée, le vieil homme reste seul debout jusqu'à minuit, non pour rêver devant les cendres éteintes, mais pour attendre les âmes de ses morts. » (*Colline*, p. 714.) Un jour, quand il est amené au château d'Étreval après avoir été perdu dans la tempête de neige, il reste toute la nuit auprès du feu et s'adresse aux personnes invisibles : « - Je vous attendais, Vintras... Te voici, François... Où repose Thérèse ? Est-elle à l'abri du froid, du vent, de la tempête ? Où t'a menée la vie, Thérèse ? » (*Colline*, p. 718.)

En effet, dans le roman, l'idée de la mort n'est pas l'exclusivité de Léopold, son maître Vintras est également attaché aux morts et prend ses forces en eux. Quand il est accueilli par le groupe de Léopold dans la colline de Sion, Vintras invoque les morts à haute voix devant la fenêtre de sa chambre : « - [...] Les morts tressaillent. Ils sortent de leurs tombeaux, ils s'élèvent et leurs âmes blanchissent. Il se fait un grand travail. » (*Colline*, p. 643.) Le lendemain, il commence son prêche par l'hommage aux morts et déclare ainsi : « - Notre première pensée doit aller aux morts, en forme d'amende honorable pour la longue attente où les générations défuntes ont été de la parole de salut, que je leur apporte aujourd'hui. » (*Colline*, p. 644.) Puis, il continue à

expliquer sa vue sur les morts et prétend les voir planer au-dessus des fidèles dans le couvent et qu'il possède une armée des morts, beaucoup plus nombreux que les membres de la hiérarchie ecclésiastique : « - Vous croyez n'être ici qu'une trentaine. Eh bien ! La chapelle est pleine des morts de Sion. Relevez vos regards, ô mes frères, ô mes sœurs, voici vos parents depuis la huitième génération qui planent au-dessus de nous ! » (*Colline*, p. 645.)

D'ailleurs, Barrès ne cherche non seulement l'appui spirituel auprès des ancêtres, mais aussi se considère comme le prolongement de ceux-ci, et cela provient de son idée de continuité et son attachement au passé.

C. Le prolongement de la vie

Barrès est un homme nostalgique du passé. Les morts l'attirent, parce qu'il croit qu'ils conservent un trésor de la civilisation des siècles passés. À son avis, la tradition occupe une place importante dans la vie actuelle, parce qu'il va chercher le sens de la vie dans le passé et les leçons du passé : « Au reste, mon esprit fut toujours ainsi fait que je ne mettais pas ma perspective devant moi, mais derrière. J'aime mieux un long passé qu'un long avenir, ou plutôt je n'ai jamais rêvé sur l'avenir. » (*Cahiers*, t. XIII, p. 313.) Ainsi, il accentue l'hérédité des descendants et considère les vivants comme la continuité des morts : « Je suis la continuité de mes parents. Cela est vrai anatomiquement. Ils pensent et ils parlent en moi. » (*Cahiers*, t. XIII, p. 262.) En ce qui concerne l'idée de continuité, dans l'*Amori et dolori sacrum*, Barrès fait allusion à un verset du Livre de Job : « Je crie au sépulcre : "Tu es mon père !" à la vermine : "C'est toi ma mère et ma sœur !" » (Jb 17, 14)¹⁴⁴ C'est un verset que l'on récite au cours de l'office des Morts qui correspond à l'idée de Barrès : « "*Je dis au sépulcre : Vous serez mon père.*" Parole abondante en sens magnifique ! Je la recueille de l'Église dans son sublime Office des Morts. Toutes mes pensées, tous mes actes

¹⁴⁴ *Le Livre de Job 17, 14, La Bible de Jérusalem*, Les éditions du Cerf, Paris, 2011, p. 847.

essaieront d'une telle prière - effusion et méditation -, sur la terre de mes morts. »
(*Amori...*, p. 100.)

Dans son cahier de 1909, Barrès cite un paragraphe du livre *La Médecine vitaliste* écrit par Joseph Grasset, médecin interniste et neurologue français. L'idée de la mort dans ce texte donne résonance à celle de Barrès. La mort d'un individu n'est pas la fin d'une vie, parce que sa vie continuera dans ses descendants.

La vie, dit Grasset (*la Médecine vitaliste*), ne meurt pas. Seul l'individu meurt. « Avant de mourir il s'est reproduit et la vie continue dans le nouvel être engendré. Pour le physiologiste et le médecin, la vie n'est pas de fin. Elle se continue d'individu en individu, à travers les générations successives [...] L'homme porte avec lui, en venant au monde [...] un lourd bagage, lourd et glorieux, où il y a cet immense facteur, l'hérédité, lien mystérieux et puissant qui unit les générations. » (*Cahiers*, t. XVI, p. 103.)

Plus tard, Barrès développe cette idée : il croit à la « survie » après la mort. À la fête de la Toussaint en novembre 1912, Barrès pense aux morts et envisage sa propre mort.

C'est novembre et hier c'était le soleil de la Toussaint. Par-dessus la petite ville, le clocher avec ses trois cloches interpelle le cimetière :

Ô morts, nous pensons à vous.

Ô morts ! Mais ce n'est qu'un son. Un son inoubliable, pareil à ces flammes des cierges qui frémissent et pâlisent autour du catafalque en plein jour, pareil à ces proses latines.

Ô morts ! Nous pensons à vous.

[...] Puisqu'il faut mourir, je voudrais mourir pour vivre, et par ma mort m'assurer une survie. (*Cahiers*, t. XVII, p. 263-264.)

En 1921, deux ans avant sa mort, Barrès note dans un cahier son pressentiment de la mort. Il croit que ses idées, son âme, ou plus largement son esprit survivra après sa mort :

Je regarde les brouillards du soir se lever de mon être et lentement me recouvrir comme ils firent des autres vivants. Je le savais des autres et commence d'accepter ce proche destin. Avec étonnement, d'ailleurs. C'est sur un esprit si riche d'espérance que la main va s'effondrer ! Où pourrai-je transporter mes désirs, mes admirations, tout le stock de mes belles images ? Un successeur ! Un cheval pour ma royauté ! Que je mette ma royauté sur un cheval, tandis que je mets pied à terre ! J'appelle la survie quand j'accepte la mort. (*Cahiers*, t. XIX, p. 299.)

Même si le terme « survie » parut un peu tard dans les *Cahiers* de Barrès, l'idée même était déjà présente dans ses premières œuvres. Par exemple, dans le troisième volet de sa première trilogie - *Le Jardin de Bérénice*, l'auteur met en scène le dialogue entre Philippe et l'esprit de Bérénice vers la fin du roman. Malgré la mort de cette dernière, Philippe voit l'esprit de Bérénice se lever de la tombe et les deux tiennent un dialogue : « Or, pour une âme de qualité, il n'est qu'un dialogue, c'est celui que tiennent nos deux Moi, le Moi momentané que nous sommes et le Moi idéal où nous nous efforçons. C'est en ce sens que j'ai vu Bérénice se lever de sa poussière funéraire. » (*Bérénice*, p. 254-255.) Aux yeux de Philippe, cette fille simple et instinctive joue un rôle de « sauveur » dans sa vie en lui apportant la sagesse de l'instinct et en partageant ses énervements : « - Tu étais, ma Bérénice, le petit enfant sauveur. » (*Bérénice*, p. 255.) Bérénice lui dit qu'elle est partout malgré sa mort corporelle : « - J'étais là ; mais je suis partout. Reconnais en moi la petite secousse par où chaque parcelle du monde témoigne l'effort secret de l'inconscient. Où je ne suis pas, c'est la mort ; j'accompagne partout la vie. » (*Bérénice*, p. 256.) Cette idée d'immortalité est développée par Barrès plus tard par sa conception religieuse de « survie ». Plus tard, dans la dédicace *Du sang, de la volupté et de la mort* pour rendre hommage à son ami Jules Tellier, un jeune écrivain mort à la suite d'une maladie contractée lors d'un voyage, Barrès exprime son idée de la mort - la mort du corps, mais non l'immortalité de l'esprit : « Visiblement son être, à la veille de se transformer dans la mort, commençait à se délivrer de sa part d'humanité. Quand la vie en nous baisse le ton, nous croyons sentir un être nouveau qui naîtra de notre

cadavre et qui déjà s'agite. » (*Du sang...*, p. 346.) L'auteur, dit ceci d'une manière poétique, presque fantastique. D'ailleurs, l'idée de la survie est aussi exprimée dans *Les Déracinés*. Dans ce roman, Barrès décrit la scène des funérailles de Victor Hugo qui est décédé le 22 mai 1885 à Paris. À la mort d'Hugo, le Parlement décide de déposer le corps du grand poète au Panthéon. Selon l'auteur des *Déracinés*, la mort de Victor Hugo est un acte d'ascension pour s'élever vers dieu. Hugo est « le chef mystique » et « le voyant moderne » de l'humanité :

Ainsi dès le 22 avait commencé l'apothéose ; mais de ce long office des morts la nuit du dimanche au lundi fut l'élévation, l'instant où le cadavre présenté à la nation devient dieu.

Quelles ne sont pas les imaginations de tout un peuple surexcité par la gloire et la mort ? Demain, lundi, quand ces masses porteront le dieu au Panthéon, l'aube aura dissipé ces orageuses vapeurs [...] Oui, c'est le chef mystique, le voyant moderne, non pas le romantique, élégiaque et dramaturge, que ces grandes foules assistent. (*Déracinés*, p. 727-728.)

Même si la mort de Victor Hugo brise le cœur, elle ouvre aussi la porte du mystère. Le grand homme devient « dieu » après la mort, soit la « survie » au sens religieux. Ainsi, dans les funérailles, les gens voient l'élévation sublime d'Hugo.

On a justement défini l'Arc de Triomphe en plein jour : « une porte sur le vide ». Cette nuit-là, c'était une porte ouverte sur le néant et sur le mystère. « Je refuse l'oraison de tous les cultes. Je crois en Dieu », disait le poète dans son testament répandu à des millions d'exemplaires. Sur ce seuil, nous le voyions faisant parmi nous son dernier acte, son geste suprême. (*Déracinés*, p. 728.)

L'élévation de Victor Hugo, aux yeux de Barrès, est la naissance d'une nouvelle vie. Voici ce que Barrès dit dans *Les Déracinés* : « Comme tous les cultes de la mort, ces funérailles exaltaient le sentiment de la vie. » (*Déracinés*, p. 728.) En outre, nous

trouvons aussi la survie des ancêtres dans une de ses œuvres posthumes *Le Mystère en pleine lumière* :

Ces morts reviennent dans nos rues y donner le coup d'œil d'un maître. Je les comprends et je m'incline. Honneur à ceux qui demeurent dans la tombe les gardiens et les régulateurs de la cité !

Les morts groupés près de la ville qu'ils ont construite, du fond de leurs caveaux, commandent encore les vivants. (*Mystère*, p. 824.)

Pour Barrès, le passé compte beaucoup, non seulement le passé à propos des ancêtres qui lui donnent un appui spirituel, mais aussi son propre passé. Barrès se considère également comme le prolongement de sa famille : toutes les étapes de la vie se comprennent selon lui dans la continuité de ses ancêtres. En 1922, il publie les mémoires de son grand-père Jean-Baptiste Barrès *Souvenirs d'un officier de la Grande Armée*. En tant que prolongement de sa famille, Barrès pense qu'il doit tout ce qu'il écrit à ses parents, à ses grands-parents et à ses ancêtres, et trouve en eux « les sources de son inspiration et le milieu moral qui la commande¹⁴⁵ » :

Aujourd'hui, je les publie par gratitude. Je les publie parce qu'il commence à être temps que je paie toutes mes dettes et m'acquitte de mes principales obligations. J'ai toujours pensé écrire *Ce que je dois* : mes obligations envers les hommes et les circonstances. Je suis la voix de mes parents. Je suis [le prolongement d'] une famille. (*Cahiers*, t. XX, p. 77.)

En fait, à travers les mémoires de son grand-père, Barrès trouve non seulement les sources de sa vie mais aussi l'inspiration d'écrire ses propres *Cahiers*. Dans la préface des *Souvenirs d'un officier de la Grande Armée*, Barrès écrit : « Je publie les Mémoires de J. -B. Barrès pour qu'ils servent de préface et d'éclaircissement à tout ce

¹⁴⁵ Philippe Barrès, notice dans *Les Souvenirs d'un officier de la Grande Armée*, in *L'Œuvre de Maurice Barrès*, Tome XX, Paris, Au Club De l'Honnête Homme, 1968, p. 225.

que j'ai écrit.¹⁴⁶ »

En tant que fervent patriote, Barrès place son patriotisme avant tout. Dans son idée de la mort, nous trouvons même les traces patriotiques.

2.2.3 Le patriotisme dans l'idée de la mort

Enfin, nous allons analyser une grande caractéristique de la façon dont Barrès conçoit la mort, à savoir le mélange avec son patriotisme.

2.2.3.1 « Debout les morts ! » dans *Les Traits éternels de la France*

Sur l'invitation de l'Académie Britannique, Maurice Barrès présente un discours intitulé *Les Traits éternels de la France* à Londres le 12 juillet 1916. À cette époque-là, la première Guerre mondiale est déclarée depuis deux ans. Dans ce discours, Barrès utilise les lettres les plus émouvantes des soldats de la France et de leurs familles pour montrer que les soldats français luttent pour la fraternité, pour la foi et pour la liberté du monde. Les champs de bataille remplis du sang des soldats sont tous imprégnés d'âme : « En pleine tuerie, ces Français se rappellent constamment qu'ils sont des âmes. Les meilleurs élèvent leurs mains sanglantes vers le ciel, chacun vers son Dieu.¹⁴⁷ » Pendant la guerre, la mort est inévitable, et Barrès développe son idée de la mort en y ajoutant le patriotisme. D'après lui, malgré la disparition des corps, les morts continuent à donner leurs appuis aux vivants et à combattre avec eux pour sauvegarder la France.

Les Allemands ont envahi une tranchée et brisé toute résistance ; nos soldats gisent à terre, mais soudain de cet amas de blessés et de cadavres, quelqu'un se soulève et saisissant à portée de sa main un sac de grenades, s'écrie : « Debout les morts ! » Un

¹⁴⁶ Maurice Barrès, préface des *Souvenirs d'un officier de la Grande Armée*, in *L'Œuvre de Maurice Barrès*, Tome XX, Paris, Au Club De l'Honnête Homme, 1968, p. 229.

¹⁴⁷ Maurice Barrès, *Les Traits éternels de la France*, in *L'Œuvre de Maurice Barrès*, Tome VIII, Paris, Au Club De l'Honnête Homme, 1966 [1916], p. 301.

élan balaye l'envahisseur. Le mot sublime avait fait une résurrection.¹⁴⁸

Barrès parle du lieutenant Péricard qui raconte son histoire au commencement d'avril 1915. Après trois jours de combat contre les Allemands, il reste seulement un petit nombre de soldats français complètement isolés au Bois-Brûlé. En regardant les cadavres de ses camarades, une exaltation surgit de son cœur, il lutte avec tous ces morts :

Debout les morts ! [...] Coup de folie ? Non. *Car les morts me répondirent*. Ils me dirent : « Nous te suivons. » Et se levant à mon appel, leurs âmes se mêlèrent à mon âme et en firent une masse de feu, un large fleuve de métal en fusion. Rien ne pouvait plus m'étonner, m'arrêter. J'avais la foi qui soulève les montagnes.¹⁴⁹

Un autre livre de Barrès où ce mélange se voit le mieux est le roman *Colette Baudoche*.

2.2.3.2 L'idée de la mort mêlée du patriotisme dans *Colette Baudoche*

Dans *Colette Baudoche*, Barrès unit son idée de la mort avec son sentiment religieux. À Metz, les gens s'efforcent de conserver les monuments historiques et la cathédrale pour rendre hommage aux morts. Se trouvant annexés, ils conservent au fond d'eux, en secret, la tradition catholique et résistent à l'infiltration protestante. Après avoir subi la guerre cruelle et avoir vu les morts innombrables, l'esprit religieux des Messins ne peut pas être distingué de leur culte des morts. Lors de la messe commémorative pour les morts, les Messins se rassemblent dans la cathédrale où se donne la lecture de l'*Épître*. Poussés par la conscience collective alsacienne, ils viennent prier pour les morts. Pour bien expliquer leur émotion où s'unissent l'idée de la mort et le sentiment religieux, Barrès fait allusion au premier Livre des Maccabées

¹⁴⁸ *Ibid.*, p. 303.

¹⁴⁹ *Ibid.*, p. 304.

dans l'*Ancien Testament* où les gens luttent pour leur patrie et enfin sont accueillis par Dieu après leur mort. Les Messins croient aussi à la résurrection des morts :

Mais s'ils sont venus, ces Messins, dans la maison de l'Éternel, c'est d'instinct pour s'accoter à quelque chose qui ne meurt pas. Il leur faut une pensée qui les rassemble et les rassure. Le prêtre donne lecture de l'Épître. Admirable morceau de circonstance, car il raconte l'histoire des Macchabées, qui moururent en combattant pour leur pays et que Dieu accueillit, parce qu'ils avaient accepté le sommeil de la mort avec héroïsme. C'est le texte le plus ancien et le plus précis où s'affirme la doctrine de l'Église sur les morts. Une grande idée la commande, c'est qu'ils ressusciteront un jour [...] Honorons leurs reliques, puisqu'elles revivront ; conduisons-nous de manière à leur plaire, puisqu'ils nous surveillent, et sachons qu'il dépend de nous d'abrèger leurs peines. (*Baudoche*, p. 368-369.)

Un peu plus loin du texte, le narrateur dit : « “Les morts ne sont plus comme nous, mais ils sont encore parmi nous.” Quel repos, quelle plénitude apaisée ! » (*Baudoche*, p. 369.) Cette idée de la mort qu'exprime Barrès dans le roman *Colette Baudoche* correspond à la doctrine catholique de la résurrection. Dans le roman, au cours de la messe, éclate l'hymne liturgique le *Dies iræ*, qui veut dire « Jour de colère » et s'appelle autrement *Prose des Morts*. Son thème est plutôt apocalyptique, qui montre la colère de Dieu au dernier jour et le retour du Christ qui a souffert pour le salut des pécheurs. D'après Barrès, cela exprime bien le sentiment des Messins face à l'invasion des Allemands : la colère contre les Allemands et l'espoir du retour en France.

Soudain, voici qu'au milieu de ces pensées consolantes, éclate le *Dies iræ*. Mélodie de crainte et de terreur, poème farouche, il surgit dans cet ensemble liturgique, si doux et si nuancé ; il prophétise les jours de la colère à venir, mais en même temps il renouvelle les sombres semaines du siège. Son éclat aide cette messe à exprimer complètement ces âmes messines, dont les années ont pu calmer la surface, mais au fond desquelles

subsiste la première horreur de la capitulation. (*Baudoche*, p. 369.)

En fait, dans le roman, l'idée de la mort s'incarne aussi dans la pensée de Mme Baudoche lors de sa visite dans le lieu de son enfance. Juste avant le départ d'Asmus en Allemagne pour les vacances d'été, les dames Baudoche l'accompagnent pour visiter Gorze, à 20 kilomètre de Metz, qui est aujourd'hui une commune française située dans le département de la Moselle. Ici, Mme Baudoche revoit sa jeunesse et entend la voix de ses ancêtres : « L'âme de deux siècles de vie française palpite encore dans ces demeures déchues. En se promenant à travers les jardins de Gorze, Mme Baudoche retrouve des fantômes modestes, des divinités rurales et potagères dont elle écoute pieusement les voix. » (*Baudoche*, p. 358.) Mme Baudoche leur raconte des histoires qui se sont passées dans ce lieu lors de l'invasion allemande. Ici, dans le « paradis de sa jeunesse », il y a désormais beaucoup d'absents : ses amis, ses proches et ses ancêtres. Même si l'ancien paradis devient « un cimetière », cette idée de la mort ne décourage pas la vieille dame, au contraire, un sentiment religieux surgit dans son cœur, qui renforce sa volonté de prier pour les morts.

Un profond silence enveloppe notre cœur et nous sentons s'élever du sol tout un monde de poésie où domine l'idée de la mort. La vieille dame fit dans ce paradis de sa jeunesse une promenade assez semblable à une visite au cimetière, un jour de Toussaint. Son esprit, incliné par ce pèlerinage aux sentiments religieux, lui faisait revoir, à la porte de l'église de Gorze, le dimanche, ses maîtres qui gagnaient leur berline après avoir prié sur la tombe de leurs morts. Une prière de fidélité se formait spontanément dans son cœur. (*Baudoche*, p. 358.)

Outre la terre et la mort, un autre élément gravé dans l'univers barrésien est le mystère de l'univers. Dans les dernières années de sa vie, ses yeux se tournent vers les choses mystiques, le surnaturel et le destin ultime des hommes.

2.3 Le mystère de l'univers

Au fil du temps, Barrès porte de plus en plus d'intérêt au mystère de l'univers. Dans un cahier de 1921, lors de sa préparation du texte *Les Turquoises gravées* qui paraît d'abord dans *La Revue hebdomadaire* du 11 mars 1922, et constitue le deuxième chapitre du *Mystère en pleine lumière*, Barrès exprime son désir de connaître tous les mystères de l'univers : les intuitions les plus intimes des êtres humains, l'esprit de sacrifice des saints et des héros, la puissance de la croyance, les grands esprits de l'humanité, etc. Toutes les idées mystiques et éternelles l'attirent et le poussent à réfléchir.

Que ne puis-je tirer tous les mystères en pleine lumière pour les considérer avec vénération d'un œil qui ne s'échauffe pas ! Que ne puis-je voir clair dans les grandes animations de poésie, de prophétie et d'héroïsme, et concevoir ce que savent produire les âmes privilégiées dans leurs jours de Pentecôte !

Comment les poésies et toutes les intuitions jaillissent-elles du plus intime de l'être ? Comment le saint et le héros se décident-ils à se sacrifier ? Comment la croyance multiplie-t-elle nos forces ? Comment les âmes, surmontant les fatalités, se dépassent-elles elles-mêmes ? Et les extases de Swedenborg, la vision de Descartes, l'abîme de Pascal, la mission de Jeanne d'Arc, le démon de Socrate, la dictée des anges et de Dieu, les aventureux voyages de l'esprit, dites-m'en le secret. Souvenir, ou désir ? Regret, ou pressentiment ? Dernier regard du vieil Adam sur le jardin, entre les quatre murs, ou premier acheminement vers la Jérusalem des prophètes ? Est-ce une aurore, ou bien le crépuscule, qui s'unit à une idée éternelle ? Comment les nommer ? (*Cahiers*, t. XIX, p. 301.)

Le mystère de l'univers est un sujet très large, qui comprend toutes les choses universelles et mystiques, des faits, des phénomènes... Barrès, surtout dans les dernières années de sa vie, s'intéresse à tous les mystères et médite sur le lien entre les mondes visible et invisible. Dans l'étude qui suit, nous allons analyser les deux termes souvent mentionnés par Barrès dans son œuvre - l'expérience mystique et les anges, et voir comment il approche le mystère de l'univers dans les derniers chants de son œuvre.

2.3.1 L'expérience mystique

En février 1921, Barrès note dans ses *Cahiers* l'expérience mystique qui lui semble insaisissable mais réelle. Pendant cette expérience de contact avec l'invisible et l'intangible, les facultés humaines ne fonctionnent pas très bien, c'est plutôt l'inconscient et la nature religieuse des hommes qui communiquent avec cet invisible.

Voilà l'expérience mystique elle-même. Pendant cette expérience, les facultés, la mémoire, la volonté sommeillent plus ou moins, avec des démangeaisons constantes de se réveiller. Au moment même où je suis en contact avec cette chose vague, il y a des démangeaisons de définition qui gênent l'expérience mystique et qu'autant que possible il faut refouler, sauf dans les cas où l'expérience est si profonde que les facultés sommeillent d'elles-mêmes. (*Cahiers*, t. XIX, p. 273.)

Un peu plus loin dans les *Cahiers*, il passe de l'expérience mystique au sujet de la religion, et à son avis, « le fait religieux, quel qu'il soit, si petit qu'on l'imagine, est en somme une expérience mystique, une expérience particulière » (*Cahiers*, t. XIX, p. 275.). Il pense que la religion est partout, et la connaissance de la religion est comme celle de poésie, qui demande de dépasser le raisonnement :

Religion, poésie et ailleurs, c'est toujours le même phénomène : vous êtes obligés de reconnaître dans l'homme un ensemble de facultés qui atteignent l'invisible,

l'irrationnel. L'idée de patrie, c'est une religion. Les socialistes, si on les prend bien, c'est une congrégation religieuse. (*Cahiers*, t. XIX, p. 274.)

Plus tard, dans le cahier du 9 février 1922, Barrès dépeint à nouveau l'expérience mystique qui est, d'après lui, un « phénomène de l'inspiration ». Comme il l'a déjà dit, dans cette expérience la raison ne peut plus fonctionner, et cela laisse place à une puissance inexprimable.

L'expérience mystique est quelque chose dont le plus clair qu'on puisse dire est que c'est une prise de contact avec l'invisible, l'intangible, l'insaisissable, avec ce qui dépasse les sens.

Pendant cette expérience, les facultés, la mémoire, la volonté sommeillent plus ou moins et laissent libre jeu à un ensemble de puissances.

C'est là le phénomène de l'inspiration. (*Cahiers*, t. XX, p. 8.)

Toujours dans ses *Cahiers*, en février 1922, Barrès réfléchit sur l'expérience mystique et sur le monde invisible, spécialement durant sa visite à Lourdes, un lieu d'inspiration. Dans le cahier du 10 février 1922, il décrit sa visite dans ce lieu saint. Là, il trouve que les êtres humains possèdent une aptitude à sentir et contacter le monde invisible, qui est la force de l'être.

Dans l'être humain existe une aptitude à sentir le [monde invisible] [...]

Un Anglais, Matthew Arnold, parle de la force qui est en nous, mais qui n'est pas nous, et qui agit dans le sens de la justice. Une petite cellule s'émeut et nous met en contact avec quelque chose.

Il est des lieux qui émeuvent. (*Cahiers*, t. XX, p. 11-12.)

Trois jours plus tard, le 13 février, il reprend le sujet et le développe. À son avis, le monde actuel est entouré du monde invisible et le lien avec les êtres mystiques est maintenu par l'âme, non par la raison. Cette expérience mystique ne se présente pas

explicitement, mais par la vision externe de la révélation ou par la puissance interne de l'âme des êtres humains, telles la vision du feu de Pascal et la perception de la présence de Dieu de Sainte Thérèse. Tous ces phénomènes mystiques permettent aux hommes de communiquer avec le monde invisible. À la fin du cahier, Barrès affirme fermement l'existence du monde invisible et des êtres mystiques. Selon lui, les expériences mystiques sont une réalité, une présence et un phénomène.

Présence de quelque chose qui n'est pas nous et qui est en nous.

C'est une pression du dehors.

D'où procède tout cela ? C'est le grand problème. Ceci nous amène à nous demander si vraiment le monde actuel n'est pas encerclé par des êtres invisibles, si nous ne sommes pas en relations avec d'autres êtres. Il est possible que ces relations-là soient d'âme à âme [...] Tout cela est mystique, tout cela est la mise en présence, non pas d'une idée, mais d'une chose. Il n'est pas nécessaire que cette chose se présente d'une manière distincte [...] L'identification se fait par la vision ou par un ravissement. Sainte Thérèse, saint Jean de la Croix n'ont pas eu de vision ; ils ne voient pas. C'est bien plus profond ; ils se sentent en présence de quelque chose d'envahissant, ils se sentent comme quelqu'un qui est jeté dans l'Océan. Pour eux, c'est le Dieu de leur baptême. Saint Ignace s'écrie : « O béatitude heureuse ! » comme Bernadette dit : « Je suis l'Immaculée Conception. » Je laisse cela. Mais je note le phénomène.

Les visions sont des faits. Pascal a vu du feu. Il y a eu un phénomène. Appelez-le comme vous voudrez. C'est un phénomène qui nous fait entrer en relations avec une réalité différente de nous, quelle qu'elle soit.

Une réalité, puisqu'elle agit.

C'est une présence. Elle nous pénètre et nous fait vibrer. Et c'est la mystique.

Je suis invinciblement porté à dire : « Il y a quelqu'un ou quelque chose, et quelque chose d'extra-sensible. » (*Cahiers*, t. XX, p. 13-14.)

Un mois plus tard, en mars 1922, Barrès reprend le sujet du phénomène mystique à Lourdes. Cette prairie, où se sont passées la révélation divine et la présence de Dieu,

est imprégnée d'une ambiance fortement mystique. Ainsi, les fidèles viennent là chercher la grâce de Dieu et éprouver la ferveur de la vie spirituelle.

Les fidèles sont venus ici pour éprouver des sentiments ; ils savent que leurs voisins ou leurs prédécesseurs les ont éprouvés, qu'il y a eu des miracles, des conversions, des phénomènes dans les êtres, et ils guettent avec une curiosité qui va jusqu'à l'angoisse la minute où leurs appels leur mériteront d'être le lieu de quelque grand phénomène religieux. (*Cahiers*, t. XX, p. 26.)

Barrès aborde non seulement les expériences mystiques dans son œuvre, mais aussi les phénomènes surnaturels, notamment les anges, messagers du monde visible et du monde invisible.

2.3.2 Les anges

Selon Barrès, le monde réel et le monde invisible ne sont pas totalement séparés, il y a un lien entre les deux mondes par l'intermédiaire des anges. Dans un cahier de juillet 1922, Barrès consacre un long texte à la description des Anges. Il croit en leur existence et songe aux différents types d'Anges dans la hiérarchie céleste, tels que le sixième niveau du monde céleste les Dominations, le septième les Trônes et le huitième les Chérubins dans la religion juive et chrétienne. À son avis, ce sont des créatures lumineuses et supérieures, qui apportent les messages et la grâce de Dieu au monde terrestre. Ils sont la personnification de la beauté, du bonheur et de l'amour.

Notre monde actuel serait-il encerclé par des êtres invisibles ? Je crois qu'il existe des Anges.

Je songe aux Chérubins, aux Trônes, aux Dominations, à la multitude des Anges qui peuplent l'espace sur nos têtes et nous surpassent fraternellement dans la série des êtres comme nous-mêmes nous dépassons nos frères inférieurs, les bêtes. Les Anges ! Nul

moyen de prononcer leurs noms sans un plaisir d'amour. Ce sont des créatures lumineuses, qui déploient tout ce qu'il est permis de nourrir d'orgueil sans devenir criminel. L'orgueil, c'est le défaut de ces êtres merveilleux.

[...] Ils voudraient que tout le monde fût heureux et (voici leur péché) reportent sur eux-mêmes quelque chose des manifestations célestes dont ils sont les annonciateurs.

(*Cahiers*, t. XX, p. 71-72.)

L'image des anges est aussi décrite dans ses œuvres littéraires, comme *La Colline inspirée*. Dans le roman, quand le héros Léopold éprouve de lourdes frustrations dans la réalité, il appelle au secours le monde invisible. Il surveille souvent le ciel pour voir si les secours surnaturels arrivent ou pas. En automne, il cherche des « sources spirituelles » dans la colline de Sion avec ses fidèles, où ils croyaient voir « les anges planer au-dessus de leurs têtes en même temps que les eaux courir dans l'épaisseur du sol » (*Colline*, p. 635.). Quand Léopold entre dans la colline de Sion après quelques années en exil, il annonce l'arrivée de l'Année Noire avec l'apparition des flammes dans le ciel : « Le feu du ciel pouvait tomber demain ; il fallait que tout le monde fût sous les armes. » (*Colline*, p. 686.) Il se rend chez ses adeptes et les avertit de la nouvelle de l'apocalypse. Afin de les bénir, il confie à chacun un nom d'ange :

C'était soulever pour eux le voile d'un grand mystère auquel l'Apocalypse a déjà fait allusion [...] En leur révélant leurs noms d'anges et le secret de leurs origines, Léopold pensait les enflammer d'une nouvelle ardeur pour le service de Dieu. Sœur Euphrasie devint Vhudolhael, ange des voix attractives qui portent à Dieu ; Marie-Anne Sellier, Phrumelhael, voix centuplée des monts divins ; Mme Munier, Prodhahael, élevée dans les flammes qui environnent le tabernacle de Dieu ; Pierre Mayeur, Fulsdhelhael, écho des remparts divins. (*Colline*, p. 686.)

Pendant les années difficiles, son appui spirituel est l'armée des surnaturels et il croit à leur arrivée, un jour. Il prétend même entendre les voix des anges, qui sont le

prélude de l'arrivée de l'armée céleste pour le soutenir sur la terre.

Pour Léopold Baillard, au centre du mystérieux univers, la colline est peuplée d'êtres surnaturels. Il les appelle les anges. Il perçoit leurs présences invisibles à la traversée du bois de Plaimont, ou s'il respire la fraîcheur des trois sources. Et quand du fond de son âme s'élèvent des rêveries non influencées par sa raison, il ne doute pas que ce ne soient les voix des messagers aériens, avant-coureurs de l'armée réunie pour la délivrance prochaine. Voilà ses vengeurs qui s'assemblent. Le visionnaire assiste à la mobilisation de ses alliés célestes. (*Colline*, p. 699.)

Les yeux fixés sur le ciel, il attend « le signe annonciateur des vengeances de Dieu » (*Colline*, p. 687.). Un soir enfin, il voit la vengeance de Dieu « sous les couleurs de feu que son imagination avait toujours annoncées » (*Colline*, p. 708.) et tout ce qu'il a subi depuis des années semble être récompensé par l'incendie commis par les Prussiens dans la nuit du 1^{er} au 2 octobre 1870. Aux yeux de Léopold, la ville est punie par Dieu à travers les flammes et lui, comme l'homme choisi, est béni par Dieu.

Hélas ! Hélas ! La ville qui méconnut les saints, la ville qui enchaîna la Sagesse est purgée par le feu ! Que celui qui n'a point fléchi le genou devant Baal fuie du milieu de Babylone ! Depuis la terrasse de Sion, Léopold, ce soir, regarde les longues flammes jaillir du fond où se cache Vézelize. Il les regarde avec un sentiment d'horreur sacrée et la brutale certitude d'avoir été le confident de Dieu. Il n'en a jamais douté, certes, mais à cette minute, il en tient sous ses yeux toute la tragédie, et sur le haut plateau il se glorifie et remercie le Seigneur. (*Colline*, p. 708.)

Et le feu, c'est la vengeance de Dieu comme dans la Genèse (Gn 19, 24) pour détruire Sodome, mais c'est aussi la vengeance de Léopold contre l'Église :

Et lui, pressé par son imagination et par la terrible réalité, assuré que cet incendie dardait ses flammes contre les Oblats profanateurs, il parcourait sans cesse du regard le ciel

immense, espérant y voir les anges de la désolation se frayer une route lumineuse à travers les ténèbres de la nuit. (*Colline*, p. 709.)

Bref, à travers le texte ci-dessus, nous voyons que la pensée de l'auteur se tourne vers les surnaturels et le monde invisible. L'auteur croit à la survie après la mort, une existence dans un autre espace.

Dans les textes suivants, nous allons voir comment la pensée religieuse de Barrès émaillée du mystère de l'univers se présente dans son œuvre.

2.3.3 L'attachement au mystère de l'univers dans les derniers chants de Barrès

2.3.3.1 La voie d'entrer au monde invisible dans *Le Mystère en pleine lumière*

Dans son cahier de juillet 1922 sur l'Euphrate, Barrès note que c'est ce fleuve Euphrate qui inspire son idée du mystère : « L'Euphrate - [...] C'est ici que je prends une idée de ce qui est devenu, peu à peu, mon attrait : non la Bouche d'ombre, mais le chant éclatant, non le trouble dans les ténèbres, mais le mystère en pleine lumière, le Buisson ardent. » (*Cahiers*, t. XX, p. 73.) Il note et développe plusieurs fois cette idée dans son cahier, mais à cause de sa mort brutale, le livre qu'il projetait sur le mystère de l'univers n'est pas achevé. Pourtant trois ans après sa mort, en 1926, *Le Mystère en pleine lumière* est enfin mis au jour.

A. La tête vers le ciel dans *Sous le signe de l'esprit*

Le texte *Sous le signe de l'esprit* paraît pour la première fois dans la *Revue hebdomadaire* du 2 avril 1921, contenu dans le recueil du *Mystère en pleine lumière* en 1926. Dans ce récit, Barrès décrit ce que lui apporte la visite inattendue d'un pigeon dans son cabinet de travail. Cet oiseau lui rappelle sa visite de la Sibylle dans la cathédrale d'Auxerre, où il a vu un oiseau se reposant sur l'épaule de la statue de la

prophétesse. À son avis, l'arrivée du pigeon chez lui, c'est un signe de l'Esprit :

Tu ne trouves pas extraordinaire que j'aie un pigeon sur ma tête, un Saint-Esprit qui est mon ami, qui m'a choisi, qui me fait visite, qui sait bien qu'avec moi il ne risque pas les petits pois, et qui m'arrive certainement d'Auxerre, à tire-d'aile, juste dans la seconde où je me souviens de lui ? (*Mystère*, p. 826.)

Il voudrait tenir une conversation avec ce messager de Dieu en l'appelant directement « Esprit ». Il est ravi que Dieu lui donne un signe et se sent gâté comme un enfant béni. Il espère que ce pigeon lui donnera l'inspiration, surtout celle du monde invisible.

Par un prodige de confiance, tu viens prendre chez moi ton asile. Sois le bienvenu, mon cher hôte, et dans cette soirée où le ciel fait rage, je reçois de ta venue, à l'heure que je me remets au travail, un signe favorable et comme le présage d'une heureuse inspiration. C'est pourquoi, si tu le veux bien, je te nommerai Esprit.

[...] Inspire-moi, cher Esprit, quelques histoires du pays des nuages, quelques-uns de ces récits gorge-de-pigeon comme en savent les poètes, récits frissonnants, qui prennent des couleurs diverses selon les heures où nous les relisons, et qu'à mon tour je puisse, comme fit Morier avec les récits de son petit domestique, les rendre légendaires auprès des plus belles colombes qui voudront bien me lire. (*Mystère*, p. 827.)

Après avoir confirmé que le pigeon est le messager de Dieu, il l'observe de temps en temps, même à l'intervalle de son travail. Le geste du pigeon en train de boire lui fait penser à l'idée religieuse d'un père : lever la tête vers le ciel, c'est pour remercier la grâce de Dieu. Il veut aussi imiter le geste du pigeon en levant la tête vers le ciel pour remercier Dieu de lui donner un signe.

Le reste du temps il siège sur la corniche supérieure de ma fenêtre ou dans ma gouttière, où je le vois malaisément par un effort qui me remémore ce que dit un certain père

Jean-Marie de Vernon, qu'à chaque fois que la colombe boit, elle lève la tête vers le ciel : « Je me persuade, écrit ce religieux, que ce n'est pas seulement pour faciliter l'écoulement de l'eau jusqu'au fond de ses entrailles, mais encore pour témoigner par un instinct naturel que ce breuvage est un don de Celui qui habite dans les cieux [...] » Et par scrupule, le révérend père ajoute : « Il n'est pas besoin d'approfondir le sujet du mouvement de la tête du pigeon, il suffit que nous imitions son exemple et que nous levions les yeux [...] » J'imité l'exemple, et chaque matin, quand me penchant au dehors je lève les yeux pour retrouver mon nouvel ami, que je ne puis croire un volage, je remercie Celui qui me l'envoya. (*Mystère*, p. 829.)

Il voit à travers cet animal beaucoup de choses positives pour la vie : le courage, l'espérance, la tendresse, la gaieté, etc. De plus, le pigeon envoyé par Dieu lui donne des inspirations du mystère de l'univers, et sa divinité le fait entrer en contact avec Dieu. En regardant le pigeon, Barrès se plonge dans la grâce de Dieu :

J'admire tant de vaillance et d'espérance, dans un si petit corps. En vérité cet humble animal, enserré dans le drame de la vie plus dangereusement qu'aucun de nous, y déploie un courage d'Hercule. Je me demande d'où vient le feu qui lui confère cette beauté sobre et nette, cette hardie dignité de gentleman. Esprit m'inspire un sentiment du mystère des choses. Devant cette charmante merveille animée, qui piétine sur ma maison, j'éprouve quelque chose que nous ressentons à écouter une sonate de Mozart : un mélange de tendresse et de gaieté, une harmonie de tout l'être qui ne manque pas de magie, et je ne sais quel attrait pour le pur génie de la vie.

[...] En regardant Esprit, je prends contact avec l'invisible, avec l'intangible, avec ce qui dépasse les sens, bref avec le grand secret de chaleur et d'amour qui sommeille sous son petit plumage. (*Mystère*, p. 830.)

Dans l'avant-dernier paragraphe du texte, Barrès exprime son appréciation et son contentement de la visite du pigeon. Il croit même que c'est le même pigeon qui se repose dans la statue de la Sibylle à Auxerre et qui vient le chercher chez lui pour lui

transmettre les messages de Dieu. L'arrivée de cet animal lui apporte l'espérance pour la vie et suscite son aspiration vers le monde invisible. Il pense que le signe de l'Esprit lui arrive à point quand son cœur fait appel à Dieu :

Et ce passant mystérieux qui, de l'épaule de la Sibylle, vient à travers le ciel se poser sur ma maison, à l'heure où j'entreprends l'inventaire de mon trésor intérieur, c'est un rayon d'espérance qui se glisse à ma table de travail. Je tire bon augure d'une visite précieuse et bizarre, qui m'arrive si bien à point. Charmant ami, qui me devines et me confortes dans mon dessein d'un art limpide, ailé, familier de l'azur, grâce à toi je vais travailler sous le signe de l'Esprit. (*Mystère*, p. 831.)

Un autre texte qui montre la volonté de Barrès d'entrer au sein du monde invisible est *Le Testament d'Eugène Delacroix* compris dans le recueil *Le Mystère en pleine lumière*.

B. Le combat avec l'ange dans *Le Testament d'Eugène Delacroix*

Dans les dernières années de sa vie, Barrès manifeste une grande curiosité envers les choses mystiques : les saints, les églises, les écritures religieuses et même l'art religieux. Dans *Le Testament d'Eugène Delacroix* qui est compris dans le recueil *Le Mystère en pleine lumière* en 1926, Barrès présente l'esprit religieux du peintre Delacroix à travers sa fresque *Jacob luttant avec l'ange* dans la chapelle des Anges de l'église Saint-Sulpice à Paris. À cause de la maladie, le peintre effectue trois séjours à Plombières respectivement en 1856, en 1857 et en 1858, pour y faire une cure, et au cours de son séjour, il va souvent à l'église de cette ville lorraine pour y méditer :

« Fait mes adieux à l'église de Plombières, écrit-il. J'aime beaucoup les églises. J'aime y rester presque seul, m'asseoir sur un banc, et je demeure là dans une bonne rêverie... Il semble qu'elles sont tapissées de tous les vœux que les cœurs souffrants y ont exhalés vers le ciel. »

Un tel mot nous éclaire sa manière de voir les choses et de goûter la vie, nous rend compte de sa nature d'esprit et même de sa manière de travailler. (*Mystère*, p. 840.)

Appréciant l'état d'esprit de Delacroix, Barrès lui rend hommage à sa manière. Comme Delacroix, Barrès aime aussi les édifices religieux. Malgré la disparition de l'église de Plombières, Barrès visite l'emplacement de cette église quand il passe par cette ville, proche de sa ville natale en Lorraine. Outre l'église de Plombières, Barrès va le plus souvent à l'église de Saint-Sulpice en vue d'apprécier la fresque chrétienne de Delacroix *Jacob luttant avec l'ange* et de « s'y recharger de force » (*Mystère*, p. 840.) :

L'Église de Plombières a disparu. Il n'en reste pas une pierre, mais jamais je ne traverse la petite ville, voisine de mon pays d'enfance, sans faire une station sur l'emplacement de l'ancienne église, pour m'associer à des sentiments d'une telle sagesse. Et surtout je vais à Saint-Sulpice devant la muraille brillante que tapisse le suprême épanouissement des expériences d'un génie.

Jacob luttant avec l'ange ! Avec quelle harmonie et quelle puissance d'accords, Delacroix a orchestré ce thème chrétien. (*Mystère*, p. 840-841.)

Jacob luttant avec l'ange, c'est une œuvre immense qui a demandé douze ans de la vie de Delacroix, entre 1849 à 1861. Ce gros travail est effectué selon Barrès dans un « état prophétique » (*Mystère*, p. 843.), c'est une œuvre d'inspiration. Pour lui, le monde invisible n'est pas ouvert à tout le monde, les individus doivent faire des efforts et même combattre afin d'y entrer, à l'image de Jacob. Il pense que le combattant Jacob est plus vivant que l'ange dans cette fresque, parce que le premier représente la grandeur du combat et le courage de faire face au moi profond. Selon Barrès, Jacob dans la fresque incarne la pensée de Delacroix qui veut ouvrir « la porte de l'invisible » :

Le suprême grandeur est en effet de vaincre l'ange, de lui arracher son secret. L'ange

veut nous ouvrir la porte de l'invisible, c'est sa mission, mais il ne l'ouvre pas sans un combat ; il ne l'ouvre pas aux indolents, aux tièdes, mais seulement à ceux qui, pour se frayer un passage, ne craignent pas de foncer sur lui. (*Mystère*, p. 844.)

Dans ses derniers chants, Barrès non seulement manifeste sa volonté d'ouvrir la porte du monde invisible, mais aussi présente la beauté de l'âme.

2.3.3.2 L'âme des anges dans *N'importe où hors du monde*

A. Le sauveur de l'âme dans *Monsieur Bertaud, libraire*

Dans les dernières années de sa vie, Maurice Barrès se tourne vers le domaine spirituel et son écriture est souvent liée au mouvement de l'âme. En 1923, il conçoit un texte *Monsieur Bertaud, libraire* qui raconte l'histoire d'un libraire qui s'efforce de sauver l'âme de ses contemporains. Ce monsieur Bertaud s'intéresse à l'âme parce qu'il pense que les corps, les sourires, les voix, etc. peuvent se dénaturer tandis que l'âme reste toujours immortelle.

Moi seul je connais leurs âmes, moi seul je les distingue et même les regarde [...]

Ma pensée pour les atteindre doit franchir une voile de tristesse, leurs corps, interposé entre mon amitié et leur véritable personne. Je vois à peine leurs corps, c'est pour moi un brouillard. Par leur sourire, leurs yeux et le son de leur voix, j'ai une indication de leur âme. Et j'ai tout, car leurs sourires peuvent être dressés à mentir, leur voix s'érailler, leurs yeux lancer des éclairs suspects, tout peut se dénaturer, mais derrière toutes ces dénaturations il y a leur âme immortelle, toujours capable de redevenir jeune, pure.

Des âmes parfumées comme une rose, chantantes, et dansantes comme un chamois, fraîches comme les canards en été et tristes [...] (*Monde*, p. 338.)

Comme un sauveur ou un ange, il fait tout ce qu'il peut pour purifier et sauver l'âme des individus. Une fois même, il est prêt à épouser une jeune fille dans le dessein de

l'arracher de la main de démon :

Enfin ne pouvant apprivoiser avec Jésus cette âme farouche et craignant de la perdre je me mis à faire des prières extraordinaires, des vœux, de très grandes pénitences. En même temps, je jouais l'amoureux et le passionné de l'épouser, enfin je me réduisis jusqu'à lui promettre mariage. (*Monde*, p. 340.)

Il ne s'intéresse pas du tout au corps de l'être humain, c'est l'âme qui l'attire et l'enthousiasme. Avant le mariage, il dit à cette fille : « [...] De tout cela je n'ai rien fait pour votre corps que je déteste, mais tout pour votre âme que j'aime de tout mon cœur. » (*Monde*, p. 341.)

Outre l'image d'un sauveur de l'âme, Barrès peint également l'image d'un religieux qui se dévoue à Dieu.

B. Le dévouement à Dieu dans *Au service du ciel*

En 1923, Barrès écrit un autre texte *Au service du ciel* sur la vie d'un religieux Bernard. Il fait ses études au séminaire de Saint-Sulpice au XVII^e siècle en rêvant de devenir un jour évêque. Après ses études, il travaille comme agent de l'Église, mais il ne trouve pas dans ses charges l'élévation escomptée.

Chargé de missions diplomatiques, de hautes enquêtes, constamment distrait, il était condamné à une vie errante et tumultueuse, et maintenant il lui arrivait de regarder avec envie ceux qui avaient le temps de méditer et de s'ennuyer comme il avait fait autrefois.

Il était obsédé jusqu'au dégoût par les devoirs de sa charge. (*Monde*, p. 344.)

Alors, un soir, accablé par sa vie présente, il prie Dieu : « [...] Inspirez-moi, Seigneur, guidez ma bonne volonté. Délivrez en votre serviteur la flamme captive. » (*Monde*, p. 345.) Pendant son sommeil, une femme sainte apparaît dans son rêve : « C'était une

immortelle, une âme, un chant. Et rien que de la voir, ce qu'il y avait en lui de desséché refleurit, et toutes ses sources revinrent à la surface. Elle ne lui dit qu'un mot : "Je prie avec toi". Et s'agenouillant côte à côte, ils marièrent leurs prières. » (*Monde*, p. 345.) Voici le signe de Dieu que lui envoie une compagne d'âme. Désormais, quand il sent la douleur, il pense à cette nuit mystique, et « une source jaillissait de lui, ses sentiments se redressaient, l'arbre noir d'hiver se chargeait de feuillage » (*Monde*, p. 346.). Avec cette force, il fait des tournées en France. À l'âge de cinquante ans, il apprend qu'il y a un couvent de religieuses nommé Chamonix qui se trouve dans un lieu mal accessible et malgré les difficultés du voyage, Bernard décide de le visiter. Il reconnaît en l'abbesse celle qui parut dans son rêve et pria avec lui dans la nuit privilégiée. Bernard éprouve le mystère de l'univers et comprend que des anges sont cachés dans les êtres par Dieu :

Il se sentit le cœur broyé de douleur et de plaisir. Quel mystère ! Il surprenait dans l'humilité de sa vie terrestre celle que Dieu lui avait présentée de sa main pour qu'elle lui fût la messagère du ciel. Vierge élue, étincelle divine, parfum d'immortalité ! Et s'approchant de la fenêtre, au pied des cimes où les glaces étincelaient au soleil, il glorifia le Maître suprême qui cache des anges parmi les créatures humaines. (*Monde*, p. 347.)

Dans les yeux de l'abbesse, il voit l'image d'un ange, d'une sœur et d'une mère. Pendant neuf jours, ils échangent leurs pensées et expriment en toute liberté leurs angoisses, leurs scrupules et leurs secrets. Ils décident alors d'unir leurs vues : les contemplations des religieuses et la vie active en pèlerinage de Bernard en vue d'avoir une « double perfectionnement » (*Monde*, p. 349.). Les religieuses cousent un manteau de voyage pour Bernard afin que leurs méditations puissent accompagner son pèlerinage. Enfin, par le désir de Dieu, les deux âmes s'unissent pour mieux servir le Maître suprême.

Brûlante conception née de la sympathie ardente et pure qui confond les vœux de

Bernard et de l'abbesse. Puisqu'il leur est donné par une rencontre providentielle de réaliser en eux cette fusion des âmes, cette unification, désirée de Dieu pour maintenir dans son Église ces deux forces de contemplation et d'action, qui nous semblent se contredire, ils veulent le perpétuer et la rappeler à une foule de gens qui l'ignorent ; ils veulent qu'à chaque naissance d'apôtre, qui va se répandre dans le monde, prêtre, évêque ou missionnaire, corresponde une vocation de silence, de pensée pure et d'intériorité absolue ! (*Monde*, p. 349.)

La description de l'âme d'ange ne se limite pas dans les deux textes de Barrès que nous venons d'évoquer. L'auteur croit à l'existence des anges et considère les hommes comme des déchus. Avant la chute, les hommes sont purs et innocents, puis ils sont empreignés du péché originel. Mais chez les enfants, Barrès trouve les traces de l'âme d'ange.

C. L'enfant avec l'âme d'ange dans *Émilienne*

Dans *Émilienne* écrit en 1922 - 1923 à Charmes-sur-Moselle, Barrès raconte sa rencontre avec une petite fille Émilienne. Au début du texte, il définit cette rencontre comme la rencontre avec un ange : « Origène croyait que les âmes des hommes avaient été autrefois des anges. Il y a des rencontres heureuses et je ne dis pas seulement avec des jeunes femmes, mais aussi avec des vieilles et surtout avec des enfants, où je suis de son opinion. » (*Monde*, p. 385.) Le jour où ils se rencontrent, Barrès est en train de chercher des anges du ciel : « Tout la journée j'ai cherché à voir dans le ciel, sous le soleil, les anges dont je sentais qu'ils volaient autour de moi. » (*Monde*, p. 385.) C'est une journée de la fête de l'Assomption. Il se promène dans son jardin en écoutant les cloches de l'église, et il éprouve la présence des anges : « Comme en hiver, parfois, nous sentons qu'il va tomber de la neige, j'éprouve, d'une manière inexplicable, qu'autour de moi l'espace est peuplé de présences mystérieuses. Sûrement il y a des anges dans le ciel. » Et le soir, il rencontre « une petite fille blonde, pieds nus, pas peignée, la robe pleine de trous, qui marchait dans l'herbe et la boue du

sentier, avec une bouteille dans chacune de ses mains » (*Monde*, p. 386.). Il voit en elle un enfant envoyé par des anges. Ils deviennent amis et la petite Émilienne visite presque chaque jour la maison de Barrès et joue dans son jardin. Aux yeux de Barrès, par rapport aux adultes, les enfants sont « plus près de Dieu » avec « la divine naïveté » (*Monde*, p. 390.) :

C'est possible que les enfants soient pleins de défauts et doivent être dressés, disciplinés ; je le crois, mais je les aime parce qu'ils me semblent plus près de l'origine des choses, plus près de Dieu, frais, primitifs, neufs et vraiment encore tout animés de la bonne volonté du Paradis terrestre. (*Monde*, p. 392.)

Dans son œuvre, Barrès crée également un portrait d'une fille venant du monde invisible où volent les anges.

D. Les soldats de l'armée angélique dans *Fragoletta*

Après avoir lu le livre d'Henri de Latouche *Fragoletta : Naples et Paris en 1799*, Barrès souhaite réécrire le roman à sa manière, sous le titre *Fragoletta*. En 1923, il écrit en effet la nouvelle *Fragoletta*, où il montre son aspiration envers le monde invisible. Fragoletta est une fille enthousiaste qui chante la liberté, une être venant du monde surnaturel qui mène une vie avec toutes les forces de l'être humain. Dans ce texte, Barrès peint un tableau du monde invisible où l'âme se nourrit de plénitude. Et il introduit l'intermédiaire des mondes visible et invisible - les anges -, qui transmettent les messages du ciel et apportent la lumière et le bonheur sur terre. Barrès pense que le monde est animé par ce groupe joyeux qui paraît souvent dans les prairies, dans les forêts, dans les sources, bref dans tous les lieux inspirés de la nature, et c'est là encore que se mêlent poésie et religion.

Si je n'avais pas su entendre certains poètes, certains voyants, certains musiciens, j'aurais ignoré qu'il est un autre monde.

Quel monde ? Celui où puisent les génies, où chacun de nous trouve accès, où sans doute retombent les âmes, le monde invisible que j'appelle et qui contient en abondance tout ce qui peut nourrir l'âme.

J'ai connu un de ces intermédiaires et j'ai reçu son témoignage. Je vous adore, rayon qui descendez d'une source divine. C'est un ange qui ne brille pas de lui-même en plein ciel, mais qui est le reflet du soleil et l'apport de nos ténèbres.

Les anges par centaines de mille sont de toute éternité groupés autour du trône de Dieu et, parés de vêtements d'or, ils chantent. C'est une image qui nous rend compte du monde invisible. Comment celle-ci a-t-elle glissé de là, comment s'est-elle meurtrie dans sa chute ? Mieux encore j'aime cette idée qui place un être invisible dans la fleur, dans la source, dans l'arbre, dans le rayon de lumière.

C'est un petit soldat de l'armée angélique groupée autour de Dieu ou bien déléguée pour animer et soutenir le monde. (*Monde*, p. 405.)

Barrès considère les expériences mystiques comme un phénomène, comme un fait, comme une réalité. Il croit à l'existence des êtres surnaturels, et les anges sont les créatures supérieures qu'il mentionne le plus. Dans son œuvre, il peint des personnages avec les âmes d'ange qui sont liés au monde invisible. D'ailleurs, il ne se contente pas de décrire simplement le mystère de l'univers, il cherche même une voie pour entrer au monde invisible.

Dans cette partie, nous avons abordé la présence du catholicisme dans l'œuvre de Maurice Barrès, qui s'exprime de deux manières : le panthéon des Saints et l'univers barrésien. Barrès a créé les portraits de divers Saints, tels que Jeanne d'Arc, Sainte Bernadette, la Sibylle d'Auxerre, François d'Assise. Il souligne la singularité de chaque Saint et fait leur éloge. La terre, la mort et le mystère de l'univers, les trois thèmes constituent un univers typiquement barrésien. Il s'attache au pays natal en appréciant l'éternité et la divinité de la Lorraine. Il développe son idée de la mort en

dialoguant avec les ancêtres et en fréquentant les cimetières et les églises. Il se tourne vers le mystère de l'univers en abordant les expériences mystiques et les êtres surnaturels.

TROISIÈME PARTIE :
LES INFLUENCES LITTÉRAIRES

Maurice Barrès bénéficie d'un important héritage littéraire. C'est à travers la tradition littéraire qu'il voit le bonheur, l'ordre, l'honneur et la continuité de la culture française comme une « force » qui traverse les siècles. Ainsi il espère que la littérature puisse continuer à « fleurir » en France, qui permettrait aux individus de sortir de leurs propres frontières et de vivre d'autres vies que les leurs :

J'entrevois quand je me baigne dans la tradition française, j'entrevois, je ressens mon plein bonheur. Je vois dans notre histoire, dans notre littérature où dominant l'*ordre* et le sens de l'*honneur* ma propre substance. Toute modification de ces forces porte préjudice à ma jouissance et nie des parties de moi-même. Je demande que la France, ou plutôt que l'idéal des Français, Ronsard, Racine, Chateaubriand, Corneille, Napoléon, continue de fleurir. (*Cahiers*, t. XIV, p. 246.)

Mais de quelles littératures s'inspire-t-il le plus ? D'après Barrès, en tant qu'écrivain il faut avoir la foi, et cette idée, il la tire du psaume CXV :

Psaume CXV : *Credidi, propter quod locutus sum* [...] J'ai cru, c'est pourquoi j'ai parlé. « Voici ce psaume, dit le commentateur, qui met dans la bouche des saints un sublime résumé de la vie de foi et d'épreuves ici-bas, de reconnaissance et de louange éternelle aux cieux. » Sa première formule, son début, c'est la *définition de l'écrivain*. (*Cahiers*, t. XVI, p.210.)

De plus en plus passionné de religion, il note dans un cahier en 1913 que les œuvres littéraires doivent s'enraciner dans la religion afin d'obtenir la pérennité, faute de quoi elles périssent très vite :

Qu'est-ce qu'une littérature qui ne s'incorpore pas avec la religion ? Corneille fait partie de la religion. Oui, *Polyeucte* et *Athalie* sont du drame sacré. Tout ce qui n'est pas tourné vers l'éternité a bien vite péri. Il y a un mot magnifique d'un prêtre de Saint-Sulpice : « Vos paroles, monsieur, n'ont pas un accent d'éternité. » Nous disons

cela très vite aux livres. (*Cahiers*, t. XVII, p. 300.)

Plus tard, il réaffirme son opinion. L'œuvre des incroyants peut être frappée d'obsolescence, œuvre « d'un instant » dit-il, sans doute parce que selon lui seules la religion, ou la foi garantissent le long terme : « Ces Diderot, ces Rousseau, ce sont les poètes d'un instant. Ceux qui nous ont donné des songes, ont fait rêver la foule vers un paradis. Ils ne sont plus nos pères. Nous en avons d'autres. Nous avons vérifié ces paradis et ils n'existent pas. » (*Cahiers*, t. XVIII, p. 35.)

Barrès est attiré par la littérature qui s'enracine dans la religion et fait l'éloge des écrivains qui ont fait la preuve de leur foi. Dans les trois chapitres suivants, nous allons analyser l'influence des écrivains sur la pensée religieuse de Barrès, comme par exemple Blaise Pascal, Ernest Renan, Ignace de Loyola et Henri Bremond.

CHAPITRE I - BARRÈS, FIDÈLE DE PASCAL

La spiritualité est un terme fréquent dans l'œuvre de Barrès. En 1904, il écrit dans un cahier : « Au crépuscule, tous les soirs, mon âme se fait neuve. Elle veut quitter le monde physique pour entrer dans le monde moral. Elle rejette les copeaux de la journée qui l'encombrent et désire recevoir une empreinte spirituelle. » (*Cahiers*, t. XIV, p. 165.) La spiritualité de Barrès garde toujours l'empreinte de Pascal : « J'ai vu le rocher d'Athènes et quelle que fût mon admiration j'ai gardé l'empreinte de Pascal. » (*Cahiers*, t. XIV, p. 210.) L'influence de Pascal sur Barrès est tellement profonde que ce dernier est omniprésent dans son œuvre. Pascal devient même une partie indispensable de la vie de Barrès : « *Pascal*. - S'il fallait vivre avec un seul livre, je prendrais Pascal. On ne l'épuise pas. On apprend à sentir sa supériorité. Et puis il y a l'homme, derrière. » (*Cahiers*, t. XIX, p. 343.) Plus tard, en mai 1923, Barrès exprime à nouveau son admiration et son respect envers Pascal. L'existence de Pascal anime la vie de Barrès : « On ne peut faire à un écrivain de plus grand honneur que de l'inviter à prononcer l'éloge de Blaise Pascal. Si Pascal n'avait pas vécu, j'aurais eu moins de plaisir à vivre. » (*Cahiers*, t. XX, p. 136.) Aux yeux de Barrès, Pascal représente la pensée de la France, comme Shakespeare l'Angleterre, Goethe l'Allemagne et Dante l'Italie : « *Utilité de Pascal*. - Les autres peuples ont Shakespeare, Goethe, Dante, Cervantes ou Calderon, Dostoïevski. Nous avons Pascal. » (*Cahiers*, t. XX, p. 3.) De plus, selon Barrès, l'esprit de Pascal a déjà dépassé l'intelligence des hommes et le maître est comme un saint, comme « le pauvre » Jésus-Christ qui apporte le salut pour l'humanité : « Nous avons dans Pascal un saint qui hausse jusqu'à lui le pauvre, qui en fait son frère. Son idée de la charité. Nous sommes dans la ligne de Pasteur et de Saint Louis. » (*Cahiers*, t. XX, p. 4.)

Aux yeux de Barrès, la figure de Pascal a un cœur pur. Le dévouement à Dieu du penseur, la vitalité de sa pensée, son esprit d'humanité, tout cela le touche beaucoup.

1.1 Pascal aux yeux de Barrès

1.1.1 Dieu passe avant tout

Pascal pense qu'on peut trouver les traces de Dieu dans toutes les choses de la nature. La nature est l'œuvre de Dieu, pleine de mystères : « “Le voile de la nature qui couvre Dieu a été pénétré par plusieurs infidèles”, écrit Pascal à Mlle de Roannez. “Toutes choses couvrent quelque mystère, s'écrie-t-il ; toutes choses sont des voiles qui couvrent Dieu.” » (*Cahiers*, t. XIX, p. 142.) En janvier 1910, Barrès fait l'éloge de la vie religieuse de Pascal dans un cahier : « Pascal, ce témoin unique, “dont la vie intérieure reproduit de la façon la plus pathétique, la plus sincère et la plus complète toute la vie religieuse et morale de son temps”. » (*Cahiers*, t. XVI, p. 254.) Le 8 février 1922, il reprend le sujet de Pascal et décrit sa révélation divine et son rapprochement de Dieu. Pascal frappe à la porte de Dieu avec un cœur pieux et fidèle, et celui-ci lui répond par la révélation de la « nuit de feu », une expérience mystique dans la nuit du 23 au 24 novembre 1654. Au point de vue de Barrès, Pascal ne trouve qu'en Dieu sa satisfaction et croit que l'amour de Dieu passe avant tout.

Barrès soutient qu'il y a principalement deux raisons qui puissent expliquer le besoin de Dieu qu'éprouve Pascal. D'abord, le Dieu de Pascal est en fait une partie de lui-même, c'est le soi le plus pur et le plus sublime. « Pascal dit : “C'est Dieu qui fait tout en moi”, mais ce qu'il appelle Dieu est précisément ce qu'il sent en lui-même de plus exalté et de plus pur. » (*Cahiers*, t. XVI, p. 112.) Puisque Dieu est une partie de soi-même, quand un homme naît, l'instinct religieux le suit. Dans ce cahier, Barrès cite les phrases de Georges Gazier pour justifier la foi de naissance de Pascal. Selon Gazier, les Français naissent chrétiens et patriotes :

Il y a chez nous un je ne sais quoi que l'on nomme parfois l'instinct et qui en dehors de toute réflexion nous fait agir. Et la première éducation, la suite des générations enrichissent cet instinct. Nous naissons patriotes français et chrétiens catholiques avant d'avoir examiné et approuvé ces deux fois. (Gazier, p. 144.) Tout ce morceau est pour me justifier de dire que sa foi était de naissance, faite à Clermont, à Rouen et lui a parlé

dans sa nuit d'extase. (*Cahiers*, t. XVI, p. 118.)

Une autre raison réside dans le fait que seule la religion peut satisfaire l'âme sublime de Pascal : « La religion chrétienne satisfait chez lui les habitudes [...] La religion il la trouve par son inspiration, par le besoin qu'il en a. Sa raison était éclairée, persuadée, convaincue. Son cœur fut touché. » (*Cahiers*, t. XVI, p. 113-114.) Il est vrai que pour Barrès, le grand génie se sent seul dans ce monde, parce que son esprit atteint déjà un niveau tellement haut que les autres hommes ne peuvent pas le comprendre. Même les maladies physiques ne peuvent pas empêcher la vitalité de l'esprit. Se trouvant dans une situation d'immense solitude, il a besoin de Dieu pour vivre avec lui et y trouver l'apaisement.

Pensée exacte de Pascal. - Il veut un pauvre dans sa chambre. Il se sent seul, il veut Jésus-Christ avec lui, il veut vivre dans la société de Dieu.

Ce qu'il préférerait ? L'Eucharistie. On la lui refusa.

- Au moins, dit-il, donnez-moi un pauvre.

[...] Pascal demande son Dieu. Sa vitalité d'esprit empêche de voir que son corps se défait. Et les sentiments qu'il exprime ne se laissent pas rejoindre, ne sont pas pris au sérieux. Effroyable solitude du grand homme, sous sa haute vertu !

[...] Qu'était ce pauvre ? Cela fut-il bon pour lui ?

[...] Le mystique veut honorer le pauvre. Le pauvre lui est très supérieur : il représente le Christ.

C'est dans l'*Évangile* (Saint Matthieu, chap. XXV). (*Cahiers*, t. XIX, p. 262-263.)

On voit que dans les dernières années de sa vie, Pascal souhaite vivre avec Dieu, ce qui montre son amour de Dieu. De plus, selon Barrès, Dieu est le talisman de Pascal, qui le protège et lui donne de la lumière : « Quand Moïse voit la flamme dans le buisson et que le buisson parle et dit : Je suis le Dieu d'Abraham, le dieu d'Isaac. Je vais au *Talisman* de Pascal. Le mot Feu prend plus de sens réaliste. (Exode, chap. III.) » (*Cahiers*, t. XVI, p. 394.) En écoutant son cœur et son instinct, Pascal nie tout

ce qui abaisse l'âme, et avec « le plus noble » esprit, il cherche la paix intérieure et l'éternité de l'univers, pour enfin les trouver en Dieu :

Pascal aspire à vivre selon ses voix. De là, cette exaltation perpétuelle de l'honneur, de la fierté, du sacrifice. De là, cet idéal de renoncement à tout ce qui n'est pas le plus noble. Il rejette tout ce qui diminue, abaisse l'âme [...] Il veut se contraindre soi-même, s'imposer aux choses, résister à l'univers, ne pas se dissoudre, durer. « Les fleuves de Babylone coulent, et tombent et entraînent, dit-il, ô sainte Sion, où tout est stable et où rien ne tombe ». Dans l'universel écoulement, il n'entrevoit de paix et de sécurité, de refuge qu'en Dieu.¹⁵⁰

Parmi les saints du christianisme, Pascal s'attache beaucoup à la figure Jésus-Christ. Pour prouver ce point, Barrès écrit dans son cahier les propres paroles de Pascal, rapportées par Mme Périer, la sœur de Pascal. Ces phrases montrent l'attachement de Pascal à Jésus-Christ. D'après Pascal, la connaissance de Dieu et celle de la souffrance sont inséparables et indispensables, et il n'y a que Christ, le seul consolateur, qui peut sortir les gens de la misère.

[...] Il avait remarqué par expérience [...] qu'ils (les hommes) étaient dans un aveuglement dont ils ne pouvaient sortir que par Jésus-Christ [...] Voilà ce que c'est de connaître Dieu en chrétien. Mais pour le connaître de cette manière, il faut connaître en même temps sa misère et son indignité, et le besoin qu'on a d'un médiateur pour s'approcher de Dieu et pour s'unir à lui. Il ne faut point séparer ces connaissances parce que étant séparées elles sont non seulement inutiles, mais nuisibles. La connaissance de Dieu sans celle de notre misère fait l'orgueil ; celle de notre misère sans celle de Jésus-Christ fait notre désespoir. Mais la connaissance de Jésus-Christ nous exempte de l'orgueil et du désespoir parce que nous y trouvons Dieu, seul consolateur de notre misère et la voie unique de la réparer. (*Cahiers*, t. XVI, p. 119-120.)

¹⁵⁰ Maurice Barrès, *Les Maîtres*, in *L'Œuvre de Maurice Barrès*, Tome XII, Paris, Au Club De l'Honnête Homme, 1967 [1927], p. 62.

Barrès cite aussi une phrase de Sainte-Beuve afin de décrire l'amour profond de Pascal vers Jésus-Christ : « Pascal, humainement, n'a point aimé, dit Sainte-Beuve (*Premiers Lundis*, p. 498), mais tout cet amour s'est versé sur Jésus-Christ le Sauveur. » (*Cahiers*, t. XVI, p. 111-112.) Au point de vue de Barrès, Pascal aime tellement Jésus qu'il aime ce que Dieu aime. Comme Jésus-Christ, il aime même la douleur de la vie et accepte volontiers la souffrance : « Quand il connut la douleur, il l'accepta comme un héros, puis il l'aima comme un martyr. Il prêcha, pratiqua le culte de la douleur. » (*Cahiers*, t. XVI, p. 113.)

Outre le dévouement à Dieu, il y a une autre qualité de Pascal qui attire Barrès, c'est la charité.

1.1.2 La charité de Pascal

D'après Barrès, il y a une force qui se trouve dans les œuvres, dans les expériences et dans les pensées de Pascal :

La force qu'il y avait dans Pascal à la minute où il a écrit « l'homme est un roseau », à ces minutes de nuit, de jour, elle ne se déployait pas uniquement dans ces billets, elle était dans sa nuit, dans ses expériences de physique, dans ses rapports avec le pauvre. (*Cahiers*, t. XVIII, p. 337.)

Et cette force provient du fond de Pascal qui s'occupe de toute l'humanité :

Bourget me faisait remarquer que le regard de Pascal (quand il parle de l'infiniment grand et de l'infiniment petit), le regard de Claude Bernard, ce n'est plus l'œil d'un individu, c'est proprement *l'œil de l'homme*. C'est notre espèce, c'est l'humanité qui se

manifeste dans sa force. (*Cahiers*, t. XVI, p. 391.)

C'est un grand homme qui s'occupe du destin des pauvres et de toute l'humanité. Sa bonté et sa charité se manifestent naturellement dans son œuvre. On trouve ainsi dans les *Pensées*, rapportées dans les *Cahiers* : « J'aime la pauvreté parce que Jésus-Christ l'a aimée, j'aime les biens parce qu'ils donnent moyen d'en assister les misérables. » (*Cahiers*, t. XVI, p. 112.)

Barrès apprécie la charité de son maître. Il fait l'éloge de Pascal, et fait de Nietzsche un repoussoir. D'après lui, le héros conçu par Nietzsche est inhumain, tandis que chez Pascal on trouve toujours la charité et la bonté : « Mais le surhomme de Nietzsche est un brutal insensé [...] Pour affirmer sa personnalité, Nietzsche sort de l'humanité. C'est bestial. Pascal est toujours dans l'humanité. » (*Cahiers*, t. XV, p. 207.) Pascal garde les doctrines du christianisme dans son cœur et mène une vie religieuse, de là il trouve son plaisir, c'est un plaisir d'aimer le soi, d'aimer les autres et d'aimer Dieu. Barrès décrit cet état d'esprit de Pascal dans son cahier : « Pour Pascal : Le chrétien est le témoin du Christ. J'ai pris plaisir à mener la vie chrétienne. » (*Cahiers*, t. XV, p. 204.)

La figure de Pascal est tellement importante aux yeux de Barrès que celui-ci le considère comme un tout-puissant : il recourt à lui quand il se sent douloureux. Barrès tente de chercher un appui spirituel chez le penseur, notamment pendant la période difficile de la première Guerre mondiale.

1.1.3 Un appui spirituel pendant la première Guerre mondiale

Barrès parle parfois de Pascal comme d'un saint, comme ici après une visite à son fils pendant la guerre :

Étant allé voir Philippe dans la Somme, au retour, plein d'angoisse, de la voiture je regardais vers dix heures du soir le ciel plein d'étoiles. Et pour la première fois, je compris le cri de Pascal : « Le silence éternel de ces espaces infinis m'épouvante. » J'avais cru jusqu'alors entendre cette pensée. Non, elle renfermait quelque chose qui était en dehors de mon expérience. Ainsi dans la mesure où ils sont supérieurs, les grands esprits nous sont incompréhensibles, ils pensent hors de notre portée. (*Cahiers*, t. XVIII, p. 274.)

À travers ce texte, on voit l'influence de Pascal sur Barrès, les pensées de Pascal fonctionnent comme des paroles divines. Après la guerre, dans un cahier de 1923, Barrès repense à la sensation qu'il a éprouvée en novembre 1916 pendant la première Guerre mondiale : « *Mes Mémoires*. - Un jour, pendant la guerre, j'étais allé, le soir, chez le général Anthoine.

Au retour, par la fenêtre de ma voiture, je regardais les étoiles dans le ciel.

“Le silence éternel de ces espaces infinis m'effraie.” » (*Cahiers*, t. XX, p. 131.) Quand il regarde le ciel à ce moment-là, il pense à la parole de Pascal. Dans les conditions difficiles de la vie, les deux âmes ont faim de la réponse de Dieu, et le silence du monde invisible leur fait horreur. Ici, il y a une chose qu'il nous faut indiquer. La phrase de Pascal : « Le silence éternel de ces espaces infinis m'effraie. », est une phrase isolée dans les brouillons des *Pensées*. Donc il y a deux hypothèses, soit elle est parlée par quelqu'un d'autre, soit elle est dite par Pascal. Mais évidemment, Barrès la considère comme une phrase de Pascal et partage le sentiment du dernier : l'inquiétude sur le monde où Dieu ne serait pas.

En effet, dans la période de la guerre, les hommes ont connu la misère et la douleur. À ce moment là, Barrès trouve un appui dans la parole de son maître : « Pascal : “C'est être misérable que de le sentir, mais c'est être grand que de savoir qu'on est misérable.” » (*Cahiers*, t. XVIII, p. 277.). Torturé par la maladie, le maître souffre beaucoup pendant toute sa vie. Quant à la souffrance de Pascal, Barrès la décrit ainsi dans son cahier : « Nul homme n'a plus souffert que Pascal. On peut croire qu'il n'a pas passé un jour sans souffrir. Des névralgies. Il disait : “On verra

après ma mort.” [...] Pascal se mortifiait aussi. Vouloir supprimer le *vouloir vivre*. » (*Cahiers*, t. XIII, p. 298.) Mais, le maître accepte sa douleur et s'affronte aux maladies : « Se faire mal avec la vie, se faire souffrir, se mettre en face d'elle. Pascal. » (*Cahiers*, t. XIII, p. 349.) Influencé par Pascal, Barrès pense que c'est la douleur qui fait la perfection des gens : « La bête la plus rapide qui nous porte à la perfection, c'est la douleur. » (*Cahiers*, t. XVIII, p. 276.) La souffrance est alors un symbole de l'adoration du Christ : « L'adoration du Christ, c'est la mise au point, le dégagement, l'adoration de ce qu'il y a de plus essentiel dans l'humanité : la souffrance. » (*Cahiers*, t. XIII, p. 350.) Pendant la guerre, les soldats sacrifient leurs vies à la patrie. Selon Barrès, à côté de la souffrance, de la misère et même de la mort, il y a un sentiment de bonheur et de vivre une vie plus sublime, plus proche de Dieu.

« La France et l'honneur sont nos maîtres ; nous nous soumettons à leur foi. La religion de la patrie et de l'honneur nous rendent aisé ce sacrifice et nous y font trouver le bonheur. » En se donnant à la souffrance et à la mort, ils ont le sentiment de vivre la vie la plus haute, la plus intense, la meilleure. Au milieu des angoisses, leur âme s'enivre d'accomplir sa vraie vocation. (*Cahiers*, t. XVIII, p. 293-294.)

Pascal, aux yeux de Barrès, est un saint, un demi-dieu et un tout-puissant. Il admire tout chez Pascal : sa vie pieuse, ses vertus, la richesse de ses talents, etc. Mais il y a un seul point sur lequel Barrès n'est pas d'accord avec son maître.

1.1.4 Un point de désaccord : l'ordre de l'amour et de l'ambition

Contrairement à ceux qui se refusent à porter un regard critique sur l'œuvre du grand maître Pascal, Barrès au contraire, justement à cause de son admiration pour celui qu'il considère comme son illustre prédécesseur, s'interroge sur un point de désaccord : l'ordre de l'amour et de l'ambition. Au point de vue de Barrès, les

vieillards comprennent mieux le sens de l'amour, tandis que les jeunes sont attirés plutôt par l'ambition, ainsi dans la vie c'est l'ambition d'abord et l'amour ensuite, « amour » étant ici à comprendre dans un sens large, l'amour de Dieu ou plutôt l'amour universel.

Les Vieillards. - Swedenborg a raison d'écrire : « Plus vieux sont les anges, plus les anges sont beaux. »

[...] Pascal a tort [de dire] : l'amour d'abord, l'ambition ensuite.

Non, l'ambition c'est l'affaire des jeunes gens, et le plus haut amour l'affaire des vieillards. (*Cahiers*, t. XX, p. 31-32.)

Plus tard, Barrès développe son affirmation dans un autre cahier et pense qu'un des rôles de la religion est de développer cet amour de Dieu dans les âmes des êtres humains :

Pascal : « Qu'est-ce qu'une belle vie ? L'amour, puis l'ambition. »

Non. L'ambition, puis l'amour. Au début, le moteur, c'est de se faire estimer. Ensuite, le moteur, c'est l'amour.

Quel amour ? Le désir de jouir de la contemplation de Dieu.

Pascal a voulu passer de la science reconnue à la science éprouvée, de la connaissance de la sagesse à la sagesse vécue.

La religion, c'est le développement de l'amour dans l'âme, la tendance de l'âme à aimer quelque chose de plus haut qu'elle-même, en communion avec les autres âmes. (*Cahiers*, t. XX, p. 102.)

Une remarque bibliographique d'abord : le jugement de Barrès est fondé sur le texte *Le discours sur les passions de l'amour*, texte qui aujourd'hui n'est plus considéré réellement comme émanant de Pascal. Toutefois, la recherche pascalienne n'avait pas établi ce point du temps de Barrès, c'est pour cela que celui-ci le considère bien comme un texte de Pascal.

Aux yeux de Barrès, Pascal est un génie brillant, puissant et érudit. Il l'aborde et fait son éloge partout dans son œuvre. Mais quelle influence Pascal exerce-t-il sur Barrès ?

1.2 L'héritage

Pendant toute sa vie, Barrès est profondément influencé par Blaise Pascal, seul maître véritablement constant dans sa pensée et son œuvre. Par exemple, il récusera Renan à la fin de sa vie. Tellement influencé par Pascal, Barrès semble même appelé par le catholicisme : « *Peut-être pour Pascal.* - Position du problème religieux : je ne suis pas catholique aujourd'hui, peut-être le serai-je demain. Comment ? Par la crise Pascal. Si j'ai la crise Pascal, ce sera sur le catholicisme [...] Je veux m'y diriger à l'occasion. » (*Cahiers*, t. XIII, p. 347.) Barrès, sous l'influence de son maître, cherche aussi l'amour de Dieu et essaie de faire son salut à la fin de sa vie. Et son opinion sur le rôle du christianisme est aussi influencée par Pascal. Selon Barrès, le christianisme satisfait les besoins des gens, c'est le pain spirituel, indispensable pour la vie : « Que nous importe, si le christianisme nous rend compte de notre nature, répond à tous nos besoins, est notre pain [...] » (*Cahiers*, t. XVI, p. 115.) Ici, on voit le rôle de Pascal dans la pensée de Barrès. Même l'individualisme de Barrès présente aussi une trace de Pascal : « Cette grande figure de Pascal d'où nous avons tiré depuis un siècle tant d'enseignements, peut encore nous apprendre ce que c'est que le véritable individualisme.¹⁵¹ »

Dans le paragraphe suivant, nous allons analyser l'influence de Pascal sur le sentiment religieux, l'idée de la mort et l'attachement de l'âme de Barrès.

¹⁵¹ Maurice Barrès, *Les Enfances Pascal*, dans *Les Maîtres*, in *L'Œuvre de Maurice Barrès*, Tome XII, Paris, Au Club De l'Honnête Homme, 1967 [1927], p. 85.

1.2.1 De « je sais » à « je crois »

Même si Barrès n'est pas un croyant austère, il communique volontiers avec les religieux et essaie d'entrer dans leur monde spirituel. Et il trouve le charme de leur formule « je crois » tandis qu'il a, lui-même tendance à dire « je sais » :

Les prêtres disent *je crois* et moi je dis *je sais*. Il n'y a pas contradiction dans les deux ordres où nous nous développons. C'est autre chose. Ils ne disent pas : je sais que Dieu existe ; ils disent : je crois que Dieu existe. Voilà pourquoi si un prêtre catholique, bouddhiste est bon et tendre, j'irai volontiers causer avec lui. Il pourra me reconforter. Et quand il dira *Credo*, je n'aurai aucune difficulté à dire *Credo*. (*Cahiers*, t. XIII, p. 262.)

Au point de vue de Barrès, Pascal ne dit non plus *je sais*, puisqu'il croit en Dieu. De plus, le maître a « vu Dieu » un soir mystique de 1654 :

Il n'y avait pas de plus grand sceptique que Pascal. Nulle part, il ne dit je sais. Il ne connaît pas la cause première. Il peut dire qu'il ne s'explique pas le monde sans un créateur. Le créateur peut être la conclusion de tous ses efforts pour comprendre [...] La certitude de Pascal n'est pas de savoir qu'il y a un Dieu, c'est d'avoir vu Dieu. (*Cahiers*, t. XIII, p. 299.)

C'est pour cette raison que Barrès emploie souvent le mot « croire » au lieu de « savoir » dans ses derniers chants.

L'influence de Pascal sur Barrès ne se limite pas à l'aspect du sentiment religieux : son idée de la mort de Barrès est également influencée par le grand penseur.

1.2.2 La mort sereine

Nous l'avons déjà vu, la mort est un terme récurrent chez Barrès, et ses héros de roman méditent souvent dans les cimetières. Par exemple, dans *Le Roman de l'énergie nationale*, les sept lorrains vont chercher du courage sur la tombe de Napoléon, et Sturel visite les cimetières de son pays natal pour y trouver un appui spirituel ; dans *La Colline inspirée*, Léopold médite dans les cimetières et communique avec ses ancêtres ; dans *Les Diverses Familles spirituelles de la France*, l'auteur aborde la mort honorable des soldats français au cours de la première Guerre mondiale. Mais d'où vient cette idée de la mort ? Barrès la doit à son maître Pascal. Le 30 janvier 1897, Barrès écrit dans un cahier : « Aujourd'hui encore je pense à Pascal, Si nous pensons d'accord avec lui, c'est dans sa partie sceptique [...] Si nous l'aimons, c'est parce qu'il y a derrière chacune de ses visions de la vie l'image de la mort. » (*Cahiers*, t. XIII, p. 84.) Selon Barrès, la pensée pascalienne est dans une certaine mesure une méditation sur la mort : « Pascal - Il pense avec Platon et tout l'Orient que la sagesse est une méditation de la mort. Spinoza, avec la Grèce, pensera que la sagesse est une méditation de la vie. » (*Cahiers*, t. XIV, p. 295.) En Pascal, Barrès trouve une des sources de sa pensée de la mort.

Selon Barrès, le christianisme donne du courage aux vivants et fait un culte aux morts : « Le catholicisme n'est pas anéantissement, mais courage. Nous voulons même réparer la mort, construire sur notre tombe quelque chose qui émeuve, vive toujours. » (*Cahiers*, t. XVI, p. 118.) Ainsi les chrétiens peuvent ne pas être effrayés par la mort, la mort n'est pas la fin triste d'une vie. Dans un cahier, Barrès raconte l'histoire d'un vieillard qui n'a pas peur de la mort grâce à la foi chrétienne :

Je me rappelle un vieillard illustre, très frivole et qui rencontrant peu de semaines avant sa mort un jeune homme, lui disait : « Mon cher enfant, je voudrais bien être mort, c'est la mort qui m'ennuie. » Voilà le sentiment humain. Le christianisme ne le dénature pas, il l'héroïse. (*Cahiers*, t. XVI, p. 121.)

Au point de vue de Barrès, les chrétiens ont normalement un fort sentiment au dernier moment de la vie, alors que Pascal serait celui qui a réussi à vivre sa vie entière dans ce sentiment si fort que la plupart ne connaissent qu'aux portes de la mort.

Il a vécu comme on est sur le point de mourir. - Ces sentiments de confiance et d'amour, mais ce sont les sentiments du chrétien [...] On les trouve assez fréquemment au lit de mort du chrétien. Mais l'imagination puissante de Pascal et sa raison toujours menée tout droit par une terrible logique n'avaient pas besoin de cette extrémité de ses jours pour qu'il y vît ce que nous y verrons. (Cahiers, t. XVI, p. 122.)

Ainsi, au sujet de la mort, Pascal se comporte souvent avec le plus grand calme. Voici ce que Barrès note dans un cahier sur la réaction de Pascal apprenant la mort de sa sœur : « Lorsqu'il apprit la mort de Jacqueline, sa sœur de prédilection, il se contenta de dire : "Dieu nous fasse la grâce de mourir aussi chrétiennement." » (Cahiers, t. XVI, p. 121.)

D'ailleurs, Barrès doit sa préférence de l'âme à son maître. Par rapport à la science, Barrès, comme Pascal, préfère la profondeur de l'âme.

1.2.3 La préférence de l'âme

Dans un cahier de 1909, Barrès décrit le talent du Pascal scientifique : l'invention de la machine à écrire, du baromètre, de l'omnibus, de la brouette, etc., et le besoin de Dieu du Pascal sentimental qui trouve enfin l'amour de Dieu et devient un saint chrétien. Bref, aux yeux de Barrès, c'est un génie exceptionnel.

S'il voit son père accablé par ses travaux de financier à Rouen, il invente la machine à écrire. S'il monte au Puy de Dôme, il en rapporte un baromètre ; s'il vient à Paris, l'omnibus ; à la campagne, la brouette. Voilà ce génie à la César, ce clair et rapide

conquérant qui ne se perd pas en théories à l'allemande. Et s'il entend les querelles de ces Messieurs de Port-Royal, immédiatement il leur donne cette arme les Provinciales, et s'il médite sur la religion, il la réalise dans sa propre vie et devient un saint. S'il entend parler de théologie, il essaye de la vivre, cherche la recette pour être un saint, pour croire, le moyen pour sentir Jésus, pour éprouver l'amour de Dieu, pour éprouver un mouvement de charité. (*Cahiers*, t. XVI, p. 101.)

Mais au fond, c'est un fonctionnement remarquable que Barrès décrit ici, dans un style binaire, où la conséquence géniale vient immédiatement après la nécessité. Ainsi, admirateur de Pascal, Barrès désire aussi embrasser à la fois la raison et la foi comme Pascal. Voici ce qu'il écrit lors de son pèlerinage en Auvergne :

Puisque je suis venu d'Auvergne dans la vallée du Rhin, je ne puis pas ne pas entendre ce que dit le Germain Luther « que la musique est la plus belle chose du monde - après la théologie », et qui confirme l'Auvergnat Pascal d'avoir embrassé la raison et la foi, le sentiment et la géométrie. Contre mon sentiment, je veux obéir à ma raison pour enrichir mon sentiment. (*Cahiers*, t. XIV, p. 277.)

Pourtant, « Pascal était fatigué de ces sciences que l'homme peut construire avec sa raison seule. [...] mais il trouvait bien autre chose dans son esprit [...] C'est là qu'il voit "la grandeur de l'âme humaine". » (*Cahiers*, t. XIV, p. 294.) Par rapport à la science, Pascal préfère l'immensité et la profondeur de l'âme. Dans ses *Pensées*, il fait l'éloge de la puissance du cœur : « C'est le cœur qui sent Dieu, et non la raison ; voilà ce que c'est que la foi : Dieu sensible au cœur, non à la raison.¹⁵² » Selon Barrès, la pensée principale de Pascal est la doctrine du cœur. Il y a des zones dans l'âme que la raison ne peut pas atteindre. De plus, c'est le cœur qui sent Dieu, et ça n'arrive pas avec la raison.

¹⁵² Blaise Pascal, *Pensées de Blaise Pascal*, éd. Léon Brunschvicg, Coll. des grands écrivains de la France, Paris, Hachette et cie, 1904, t. II, p. 201, pensée 278.

La pensée principale de Pascal me paraît être : « Le cœur a ses raisons que la raison ne connaît pas. On le sait en mille choses. Je dis que le cœur aime l'être universel naturellement et soi-même naturellement, selon qu'il s'y adonne ; et il se durcit contre l'un ou l'autre à son choix. Vous avez rejeté l'un et conservé l'autre : est-ce par raison que vous aimez ? C'est le cœur qui sent Dieu et non la raison. Voilà ce que c'est que la foi : Dieu sensible au cœur, non à la raison. » (*Cahiers*, t. XVI, p. 114.)

Et au point de vue de Barrès, « rendre Dieu sensible au cœur, tel est aussi le but de Pascal dans son *Apologie* [...] » (*Cahiers*, t. XVI, p. 114.)

Barrès est profondément passionné par la pensée de Pascal. Comme Pascal, il pense que la science a ses limites qui l'empêchent d'entrer dans la zone où se trouvent l'âme et la morale : « La science ne peut rien connaître sur Dieu, sur le bien ou le mal moral, sur la vie future, sur l'âme, etc. [...] C'est du domaine de la foi. » (*Cahiers*, t. XIII, p. 350.) Dans un cahier en 1907, Barrès réaffirme son opinion et accentue que la foi doit être placée avant tout :

Pascal prend le mot cœur comme l'expression d'une aptitude à sentir et à se déterminer par ce sentiment seul. Alors il écrit cette pensée qui domine son œuvre : « Le cœur a des raisons que la raison ne connaît pas. » [...] Le sentiment, c'est-à-dire la foi... La foi, en face de la science et de la raison. La foi, c'est en quelque sorte l'énergie acquise que nous communiquent les forces composantes de la science, de l'expérience et du raisonnement. (*Cahiers*, t. XV, p. 282-283.)

Pascal est la figure importante de la vie et la pensée religieuse de Barrès. Son influence sur Barrès est tellement grande que le dernier lui rend hommage à sa propre manière.

1.3 Les hommages

1.3.1 Le pèlerinage en Auvergne

Au début de ses *Cahiers*, Barrès écrit : « Mes quatre grands-parents. Un quart d’Auvergne, trois quarts de Lorraine. » (*Cahiers*, t. XIII, p. 5.) Les Barrès ont toujours vécu en Auvergne jusqu’à son grand-père, un officier de la Grande Armée, qui épouse une fille de Charmes-sur-Moselle en 1827 et y habite pour prendre sa retraite plus tard. Dans le cœur de Barrès, l’Auvergne est toujours la terre de ses ancêtres et il veut s’attacher à sa double lignée : lorraine et auvergnate. Là, il cherche ses racines et sa visite est une sorte d’hommage à Pascal, comme il a pu le faire pour Jeanne ou Bernadette. Dans un de ses discours à Clermont-Ferrand, « Barrès se félicite d’y avoir pour confrères d’érudits “pascalisants”. Surtout, ses séjours sont l’occasion de pèlerinages pascaliens.¹⁵³ »

1.3.1.1 Des visites en Auvergne

Dans la conférence en 1909, Barrès parle du rôle des lieux où vécut Pascal. Il redit, comme ce qu’il a dit dans ses deux articles « Peut-on conserver la maison de Pascal ? » du 14 septembre et « Faut-il sauver la maison de Pascal ? » du 18 septembre en 1900 dans *l’Écho de Paris*, l’importance des lieux pour connaître un auteur, un penseur, un homme :

Il y a beaucoup d’endroits où l’on peut aller songer à Pascal, où l’idée que nous nous faisons de lui prend de la chair, redevient humaine, vivante.

« Qui veut comprendre le poète, dit Goethe, doit aller dans le pays du poète. »

[...] Vous vous promeniez quelques heures, paisiblement, dans les fonds de Port-Royal.

Mais c’est à Clermont que l’on peut le mieux se rendre compte des assises humaines de ce grand chrétien, distinguer ce qu’il y a de commun entre lui et nous, voir sa part française, bourgeoise et provinciale. (*Maîtres*, p. 55.)

Dans cette conférence, Barrès raconte son séjour au pays natal de Pascal. Après la

¹⁵³ Henri Gouhier, *Pascal et Barrès*, dans *Maurice Barrès : Actes du colloque organisé par la Faculté des lettres et des sciences humaines de l’Université de Nancy* (22-25 octobre 1962), *Annales de l’Est*, Nancy, 1963, p. 310.

démolition de la maison natale de la rue des Gras, Barrès visite régulièrement le château de Bien-Assis en vue de chercher les traces de Pascal : sa famille, son entourage, son éducation, ses sentiments, etc. Il pense que c'est à Clermont-Ferrand que se forment Pascal et sa foi.

Tous les ans, j'ai l'occasion de passer plusieurs semaines auprès de Clermont et de parcourir la terre natale de Pascal. J'ai vu et décrit les derniers vestiges de sa maison natale, au moment où l'on achevait de la démolir. Régulièrement, chaque été, je visite le château de Bien-Assis, qui appartenait aux Périer, parents et amis de sa famille. Je vais saluer, dans la salle des Actes de l'Hôpital général, le portrait de sa sœur Gilberte, Mme Périer [...] Ah ! Combien j'aimerais vous mener sur tous les points de cet horizon où Pascal se forma. Ces réalités pittoresques nous aideraient, je crois, à mieux fixer notre esprit sur cette bourgeoisie de Clermont, sur ces familles Pascal et Périer, sur les sentiments que Blaise Pascal a reçus de naissance. Voilà les lieux où ce grand homme a hérité de sa religion et de son *Credo* ; c'est là que lui et les siens, sur une longue durée, ont reçu l'empreinte ; c'est là qu'avant l'âge de la réflexion critique, la foi se déposa pour toujours dans sa conscience. (*Maîtres*, p. 55-56.)

Ce n'est donc pas seulement un amour de la terre et des ancêtres pour eux-mêmes et en eux-mêmes, mais il semblerait aussi que la terre pour Barrès puisse elle-même dégager des énergies propres à former certaines formes d'humanités.

D'après Barrès, l'Auvergne est un lieu de pèlerinage, il y rend hommage à Pascal et à saint Odilon, le cinquième abbé de Cluny en Auvergne : « Je passe depuis des années une vingtaine de jours chaque été dans les stations balnéaires d'Auvergne. J'y ai vécu, comme je le dirai, de Pascal et de saint Odilon. » (*Cahiers*, t. XV, p. 183.) Par rapport aux autres lieux, Barrès aime bien passer son temps là, parce qu'il s'y retrouve et que ses préoccupations sont toujours satisfaites :

En Auvergne et pas ailleurs. Quand j'imagine qu'on aurait pu m'envoyer dans certains pays d'ailleurs fort beaux comme la Suisse, la Bohême que j'ai traversés ou même dans

certaines régions de la France, je vois clairement que j'y aurais perdu mon temps, que j'y aurais été comme séparé de moi-même. Ici, au contraire, je me retrouve ; tout me ramène à mes préoccupations essentielles ; et quand je m'en vais j'emporte en plus du bien-être physique le plaisir d'avoir bien travaillé. (*Cahiers*, t. XVI, p. 31.)

Selon ses notes dans les *Cahiers*, nous voyons que durant l'été 1906, Barrès fait son pèlerinage pascalien en Auvergne. Il y cherche les traces de Pascal : visiter sa maison, parcourir les propriétés appartenant à sa famille dans les vallons et admirer les paysages que Pascal a regardés : « Juillet - août. Royat, 1906. - Seul. Je parcourus tous ces vallons où les familles Pascal et Périer avaient leurs propriétés. Je montai au-dessus de la maison de cure d'air Petit. Pascal est venu là. Il regarda la nature, car "le silence de ces espaces infinis" [...] » (*Cahiers*, t. XIV, p. 324.) L'année prochaine, en 1907, Barrès profite de sa visite à Bien-Assis pour chercher les traces de Pascal : « Bien-Assis ne fut pas une maison d'enfance pour Pascal mais construite du vivant de Pascal. » (*Cahiers*, t. XV, p. 186.) C'est déjà la deuxième fois que Barrès visite la maison de Pascal à Clermont. Il visite aussi la chapelle de Bien-Assis, dont le rez-de-chaussée sert de bibliothèque. « C'est là que sont venus s'enterrer tous les volumes de Pascal et ses papiers et c'est de là qu'ils sont partis quand Mlle Périer a quitté Bien-Assis. » (*Cahiers*, t. XV, p. 195.) Et puis, le 6 août 1908, Barrès revient en Auvergne et préside la séance de l'Académie de Clermont. Et dans cette académie de province son plaisir n'est pas moins grand ni moins sincère. Voici ce qu'il dit : « S'entretenir de Pascal à Clermont avec des hommes d'étude, c'est à mon goût le plus grand des plaisirs de l'esprit. » (*Cahiers*, t. XVI, p. 31.)

En Auvergne, Barrès non seulement visite les maisons de Pascal, mais également communique avec les Auvergnats en vue de mieux comprendre la pensée de Pascal.

1.3.1.2 Des conversations sur Pascal et la question religieuse avec les Auvergnats

Outre ses visites, Barrès communique aussi avec des personnalités locales sur

Pascal, d'autres saints et la religion, et il enregistre leurs conversations dans ses *Cahiers* pour bien les conserver. Le 19 juillet 1907, Barrès s'entretient avec Marcellin Boudet¹⁵⁴ et voici ce qu'il en retient dans son cahier :

Il me dit qu'il y a eu beaucoup d'auvergnat dans le jansénisme par Pascal, les Périer, les Arnauld (et que cette veine s'est prolongée, notamment dans la magistrature). Il ne voit pourtant pas dans cette dure religion (qui asservit l'homme, le désespère, laisse tout à la grâce) quelque chose d'auvergnat. (*Cahiers*, t. XV, p. 183.)

Le 24 juillet 1907, Barrès aborde les origines de Pascal avec l'historien Élie Jaloustre (1846-1915). Ils cherchent à pénétrer dans les détails de la vie de Pascal pour bien le comprendre. Dans un style ici pressé, il retient quelques points biographiques :

Le père de Pascal, en tout cas les Pascal, venaient d'Ambert, au pied de la Chaise-Dieu. Là sans doute quelques biens. Me faire préciser. La mère de Pascal, native de Gerzat. C'était d'ailleurs une alliée des Périer. Les Périer enfin, une jolie fortune qu'on a pu rétablir. Ils la détruisent en soutenant les gens qui pensaient bien [...] Bien-Assis est une très ancienne propriété, antérieure aux Périer qui la remanièrent. Pascal en parle. (*Cahiers*, t. XV, p. 187-188.)

De plus, Barrès enregistre l'ensemble de ses trois conversations avec l'abbé Pastourel à Royat. Même s'ils ne mentionnent pas Pascal, leur conversation roule sur la religion ou plutôt sur les saints de l'Église. Le 23 juillet, ils parlent de l'éducation de l'âme par la musique et opposent ainsi raison et beauté :

La scolastique a fait perdre et puis les Exercices d'Ignace de Loyola, saint François de Sales ont perdu le sens de la mystique musicale [...] Éducation de l'âme par la musique. La scolastique est venue et nous n'avons gardé aucune connaissance de ces états primitifs. Pourtant on peut admettre que l'auteur de l'*Imitation* était un musicien. Qu'il

¹⁵⁴ Marcellin Boudet, conseiller à la Cour de Grenoble, président de la société *la Haute Auvergne*.

soit Thomas a Kempis ou tel autre moine, il devait connaître la musique. Et surtout cela se sent. (*Cahiers*, t. XV, p. 184-185.)

Ce point reviendra plus tard sous la plume de Barrès, lorsqu'il évoquera le rôle des cloches dans l'Église et plus largement dans la mystique religieuse :

On peut croire que saint Odilon les aimait ; il recommande de sonner longuement. Jeanne d'Arc au début du quatorzième siècle peut encore voir de bons offices [...] Elle entendait le plain-chant. Son goût des cloches n'indiquait-il pas qu'elle était sensible à la mystique musicale ? (*Cahiers*, t. XV, p. 193-194.)

Mais revenons à l'abbé Pastourel. Plus tard, dans la même journée, une deuxième conversation les amène vers d'autres rives, plus philosophiques : « L'intérêt du point de vue catholique, c'est de saisir votre développement psychologique [...] Vous avez (vous Barrès) une conception vraiment française catholique en opposition avec Nietzsche. » (*Cahiers*, t. XV, p. 188.) Même prononcée par l'abbé Pastourel, cette phrase retenue par Barrès représente bien sa pensée, puisqu'il cherche toujours le développement spirituel dans la religion. Leur troisième conversation s'est déroulée le 24 juillet 1907, ils choisissent encore d'autres thèmes de réflexion : maintenant, c'est de l'importance des stigmates de saint François, sans qui l'Église serait perdue :

Les stigmates étaient inconnus du moyen âge. On les vit apparaître d'abord chez saint François. C'est un grand saint, s'il n'était pas venu le catholicisme mourait. « Le monde s'était refroidi, mais survint saint François. » C'est ainsi que l'on chante à la fête des Stigmates de saint François. (*Cahiers*, t. XV, p. 191.)

Saint François aime bien la nature. Au point de vue de Barrès, on peut trouver une éducation de l'âme chez lui : « Saint François aimait la beauté de l'univers. Il y a une éducation de la sensibilité qui peut aider à notre salut, à notre perfectionnement. » (*Cahiers*, t. XV, p. 193.)

En Auvergne, lors de son séjour, Barrès médite sur la pensée de Pascal. Son pèlerinage constitue une occasion de méditation.

1.3.1.3 La méditation sur les saints en Auvergne

Pour Barrès, ses séjours en Auvergne sont l'occasion de méditation et de réflexion. Il se concentre sur des théologiens, tels Blaise Pascal, saint Odilon et Martin Luther. Certainement, le premier et le plus important personnage est Pascal. L'image de Pascal est gravée au cœur de Barrès et ce dernier dit en août 1907 : « Un de mes rêves serait de publier une iconographie de Pascal. J'y mettrais ce tableau. » (*Cahiers*, t. XV, p. 219.) De plus, Barrès analyse l'état d'esprit de ce penseur dans ses *Cahiers*. Pascal s'abîme toujours dans l'angoisse, parce qu'il craint souvent l'abandon et désire un appui : « Pascal avait dû souffrir de longues angoisses, des agonies. Beaucoup de mystiques ont cru à une révélation extérieure tandis qu'il s'agissait de révélations intérieures (suscitées peut-être même par Dieu). C'est le résultat de longues méditations. » (*Cahiers*, t. XV, p. 208.) Mais enfin il a la certitude et trouve son appui spirituel en Dieu : « Quelle fraternité si Jésus dit : Mon Dieu sera votre Dieu. » (*Cahiers*, t. XV, p. 208.)

Outre Pascal, saint Odilon attire aussi l'attention de Barrès et voici ce qu'il écrit dans un cahier : « De Pascal, je passe à Saint Odilon. Je coïncide de mieux en mieux avec ce pays. » (*Cahiers*, t. XV, p. 214.) En été, il fait chaud en Auvergne, mais la chaleur ardente n'empêchent pas la réflexion de Barrès sur ses confrères Pascal et saint Odilon : « L'immense chaleur remplissait l'Auvergne. Les fleurs parfumées étincelaient au pied des masses épaisses de grands arbres [...] Il n'y reste qu'un saint Odilon, un Pascal. Paysage qui suscite l'imagination et la force. » (*Cahiers*, t. XV, p. 225.) Quant à Luther qui l'intéresse également, Barrès écrit dans son cahier : « Cette grande pensée de Luther qui m'a tant animé de curiosité s'éclaire. Il mettait au-dessus de tout la théologie, si ce n'est pas la musique. La théologie : connaître Dieu. » (*Cahiers*, t. XV, p. 214.)

Outre la méditation, Barrès lit également des ouvrages sur la religion en Auvergne. Là, il réfléchit sur les questions de la religion et tente de développer sa pensée religieuse.

1.3.1.4 La lecture de la religion en Auvergne

Durant son séjour en Auvergne, Barrès lit non seulement le psaume 118 qu'aime Pascal, mais également se sert de Pascal comme maître de lecture : « Pascal disait que l'Écriture Sainte n'était pas une science de l'esprit, mais une science du cœur qui n'était intelligible que pour ceux qui ont le cœur droit et que tous les autres n'y trouvaient que de l'obscurité. » (*Cahiers*, t. XV, p. 224.) Outre les livres concernant Pascal, Barrès s'intéresse à d'autres livres sur la religion, dont il fait parfois des comptes rendus dans ses *Cahiers*. Par exemple, après avoir lu *Les Formes élémentaires de la vie religieuse* d'Émile Durkheim, l'un des fondateurs de la sociologie moderne, qui suscite sa sympathie, Barrès écrit son acquis dans le cahier :

Durkheim, page 299, explique très bien ce que j'ai ressenti [...] « Un Dieu n'est pas seulement une autorité dont nous dépendons ; c'est aussi une force sur laquelle s'appuie notre force. L'homme qui a obéi à son Dieu et qui par cette raison croit l'avoir avec soi, aborde le monde avec confiance et avec le sentiment d'une énergie accrue. » (*Cahiers*, t. XV, p. 215.)

Sa lecture du cinquième tome de *l'Histoire de France* de Jules Michelet est aussi l'occasion d'un commentaire : « Aux premiers âges chrétiens, dans les temps de vive foi, les douleurs étaient patientes ; la mort semblait un court divorce ; elle séparait, mais pour réunir. » (*Cahiers*, t. XV, p. 215.) Cette idée de Michelet correspond à l'idée de la mort de Barrès. La mort n'est pas la fin d'une vie, mais un début. Barrès honore les morts en pensant qu'ils restent toujours avec lui : « Les Morts. Ils sont mes choses sacrées. Je les honore en communauté avec les dignes vivants. » (*Cahiers*, t. XV, p. 216.)

Pour Barrès, une autre manière de rendre hommage à Pascal, est de réfléchir sur les œuvres du penseur qui sont riches, brillantes et profondes.

1.3.2 Sur les *Pensées* et le *Mémorial*

Dans un cahier en 1920, Barrès aborde les textes de Pascal. Il apprécie presque toutes les œuvres du maître, sauf les *Provinciales*. Voici ce qu'il écrit :

Pascal. - Sans doute, le plus grand des écrivains.

Le Mystère de Jésus, quel morceau de prose lyrique !

Il n'a pas eu le temps de gâter les *Pensées*. C'est le jet spirituel. On le voit penser. On habite son âme.

Les Provinciales, illisibles. Ne sont pas de lui. On lui a donné des éléments qu'il ne connaissait pas, avec lesquels il a travaillé.

Si je devais m'en tenir à un seul livre : le sien.

Ils sont un tas de niais à dire que le catholicisme a gâté son génie. Mais on voit bien ce que le catholicisme a fait de lui : l'auteur des *Pensées*. Aimerez-vous mieux un physicien ? (*Cahiers*, t. XIX, p. 234.)

D'abord, ce sont les *Pensées* qui présentent la pensée essentielle de Pascal, chef-d'œuvre de la défense de la religion chrétienne contre les sceptiques et les libres-penseurs.

1.3.2.1 Les *Pensées*

Les *Pensées*, aux yeux de Barrès, sont une grande œuvre de Pascal. D'abord, Barrès pense que le livre montre la pensée principale de Pascal et le centre de sa vie. « C'est un livre d'apologétique. C'est surtout l'histoire de Pascal en présence de certains problèmes qu'il déclare qu'il connaît, qu'il sent comme les seuls problèmes

[...] Je n'en prendrai qu'une, mais laquelle, le centre de sa vie. » (*Cahiers*, t. XVI, p. 127.) C'est une « autobiographie » de Pascal et même le « commentaire » de son ravissement du 23 novembre 1654 : « Le fait du 23 novembre semble le fait dont les *Pensées* sont le commentaire. Pour qui connaît ce fait, les *Pensées* deviennent une autobiographie du cœur de Pascal. » (*Cahiers*, t. XVI, p. 123.) À travers les *Pensées*, Barrès sent la souffrance que Pascal a supporté toute sa vie : « Mettez, entre chacune de ses *Pensées*, de terribles crises de souffrance. » (*Cahiers*, t. XIX, p. 198.) Mais le grand maître « dur » mais « tendre avec Dieu » (*Cahiers*, t. XIX, p. 198.) possède une force dans son âme. Et le mélange de force et de souffrance en Pascal, est ce qui attire le plus Barrès. Bref, pour lui, cette œuvre de Pascal représente la projection de ses idées sur le christianisme et l'enregistrement de son mouvement de l'âme. Dans ce livre, Pascal montre ouvertement son âme, pas de sophistication, pas d'émotion insipide.

Les *Pensées* sont des notes de lecture, des songeries de malade, les réactions de Pascal. Nous y voyons les mouvements de son âme. Avec cela, on s'épuise à chercher le plan du livre qu'il voulut écrire. Mais rien ne me dit que toutes ces notes fussent prises en vue de ce livre. D'ailleurs, ce livre nous eût assommés. Il aurait prouvé la vérité du christianisme par les prophéties ; d'autres l'ont fait. Ce que nous avons là et qui n'eût pas subsisté, c'est son premier jet, sa matière brute avant le façonnage, son âme. (*Cahiers*, t. XX, p. 17.)

Dans son œuvre, Barrès aborde également sa compréhension du *Mémorial* de Pascal, un texte trouvé cousu dans l'habit de Pascal après sa mort.

1.3.2.2 Le *Mémorial*

Le 23 novembre 1654, d'environ dix heures et demie du soir jusqu'à environ minuit et demi, Pascal a une intense vision religieuse qu'il écrit immédiatement en une note, appelée le *Mémorial*. Ce texte est trouvé cousu dans l'habit de Pascal après

sa mort, et c'est un texte qui continue d'intriguer les spécialistes de Pascal. Barrès écrit ainsi dans son cahier :

Le Mémorial. - On a beaucoup discuté sur ce papier. Pour comprendre Pascal il n'est jamais rien de mieux, je l'ai toujours éprouvé, que de se rapporter à l'opinion, au jugement des personnes de son entourage. Toutes conviennent qu'elles ne pouvaient douter que ce parchemin, écrit avec tant de soin et avec des caractères remarquables, ne fût un Mémorial que Pascal gardait très précieusement pour conserver le souvenir d'une chose qu'il voulait toujours avoir présente à ses yeux et à son esprit. (*Cahiers*, t. XVI, p. 124.)

Dans sa conférence *L'Angoisse de Pascal* en 1909, Barrès analyse en détail le contenu du *Mémorial* et fait sa propre interprétation. En fait, il y a deux originaux de ce texte, un sur un petit parchemin et l'autre sur un papier, mais l'un est une copie exacte de l'autre. Dans sa conférence, Barrès explique l'état de ces deux originaux et l'importance de ce texte pour Pascal :

De ces deux originaux, celui sur parchemin a disparu ; l'autre, sur papier, est à la Bibliothèque nationale de Paris. Il forme la première page du manuscrit autographe des *Pensées*. C'est une feuille in-folio, où l'écriture de Pascal est plus soignée, mieux lisible qu'à l'ordinaire. On y remarque encore la trace du pliage subi dans le pourpoint. Évidemment, s'il tenait aussi cette feuille sur lui, c'est qu'il voulait avoir toujours à l'esprit le fait qu'elle lui rappelait. Il voulait garder toujours présents la sensation, l'état d'âme, le sentiment qui avaient, décidément, transfiguré sa vie. (*Maitres*, p. 68.)

Ce papier écrit dans la soirée du 23 novembre 1654 présente la scène de révélation divine. Aux yeux de Barrès, cette soirée d'illumination et d'extase, « c'est le plus haut sommet de la vie de Pascal » (*Maitres*, p. 75.). Cette nuit mystique a effectivement et profondément marqué Pascal, puisqu'il ne cesse d'y repenser, de la méditer et de la revivre. Ainsi, ce texte constitue un document important pour comprendre la pensée

de Pascal. Au point de vue de Barrès, le papier de Pascal ne s'adresse à personne, c'est un texte dans lequel il parle à son soi-même, à son âme et à son Dieu, et sa vision reste « une affaire personnelle entre Dieu et Pascal » (*Maîtres*, p. 70.) :

Ici, Pascal se parle à lui-même. Il ne se met pas à notre portée, à la portée des esprits inférieurs. Il parle à son génie, à son âme ; il lui parle de ce qui lui est le plus important. Une telle page, cette vision lyrique, cette vision divine, la vision par excellence, il ne la destine à aucun correspondant. C'est son plus grand effort d'approche devant Dieu. (*Maîtres*, p. 71.)

Dans la conférence, Barrès l'analyse phrase par phrase en vue d'explicitier l'état d'esprit de Pascal, même la petite croix entourée du feu que Pascal a dessinée en tête et au bas du *Mémorial* :

En tête du papier, vous voyez une croix. D'après la copie de l'abbé Périer, qui a été faite sur l'original disparu, cette croix était entourée de rayons de feu [...] Voilà déjà qui parle à l'imagination et qui nous invite à croire, ce que nous saurons plus loin, que la chambre où méditait Pascal fut éclairée par une lumière divine.

[...] Enfin, il dessine, au bas de son *Mémorial*, cette même croix flamboyante qu'il avait mise en tête, et qui dut présider à ces deux heures d'illumination. (*Maîtres*, p. 69-75.)

Dans le *Mémorial*, Pascal écrit : « Depuis environ dix heures et demie du soir jusques environ minuit et demi. Feu [...] » D'après Barrès, les extases miraculeuses ne sont pas méconnues dans la vie spirituelle, qui sont souvent accompagnées par l'image du feu. Quand les saints, surtout le Seigneur, parlent, on les représente souvent entourés de lumière. Ainsi, Barrès pense que la vision de Pascal est totalement divine, une union avec Dieu.

Ces hauts états ne sont que le développement du christianisme dans sa plénitude. Les Pères de l'Église ont minutieusement décrit cette union parfaite avec Dieu, qui est le

premier mot de la contemplation. Ils en détaillent les caractères, et c'est toujours d'un enseignement accompagné de lumière qu'ils parlent. « Les paroles de la vision, écrit la grande prophétesse Hildegarde, ne ressemblent pas à ce que profère la bouche des hommes : elles sont comme une flamme brillante. » (*Maîtres*, p. 70-71.)

Après l'interprétation du feu, Barrès analyse le Dieu que Pascal salue dans sa vision. Le Dieu de Pascal ne se voit que par l'amour et le cœur, et la raison devient impuissante devant Lui :

Dieu d'Abraham, Dieu d'Isaac, Dieu de Jacob, non des philosophes et des savants [...]

Ce titre, donné à Celui qui lui apparaît dans sa vision, est très clair pour qui vient d'assister, comme nous, aux angoisses de Pascal. Celui qu'il salue, ce n'est pas le Dieu que l'on ne pourrait atteindre que par l'intelligence, et que celle-ci, d'ailleurs, est impuissante à saisir, mais c'est un Dieu qui a rempli l'âme et le cœur des justes. Cela revient à dire que l'on n'entre dans la vérité que par l'amour, par les mouvements du cœur. (*Maîtres*, p. 71.)

Selon l'analyse de Barrès, l'apparition de Dieu dans la vision de Pascal atténue l'angoisse de cette grande âme, et lui apporte la joie et la paix. L'effarement de Pascal dans le monde est le silence éternel du monde mystique, et maintenant Dieu apparaît dans sa vision et lui donne un appui spirituel :

Il est un victorieux, celui que nous avons vu lutter si douloureusement. Il possède le bien-être, la joie et la paix, parce qu'il est devant le Dieu de Jésus-Christ. Il se sentait si loin, si abandonné, devant la cause des causes qui nous échappe éternellement ! Il lui fallait un appui. La hauteur de son esprit et la délicatesse de son sentiment exigeaient de Jésus-Christ, c'est-à-dire le médiateur entre Dieu et l'homme, celui qui réunit, réconcilie en lui les deux natures. (*Maîtres*, p. 72.)

Ensuite, phrase par phrase, Barrès interprète le *Mémorial* de Pascal. Par exemple,

dans le texte suivant, Barrès analyse le mot « éternellement » et la répétition du nom « Jésus-Christ » dans le *Mémorial* :

« *Mon Dieu, me quitterez-vous ?* »

Que je n'en sois pas séparé éternellement.

Sur ce mot *éternellement*, il fait sa profession de foi. La vie éternelle, c'est la possession de la vérité, c'est la connaissance de la cause dernière, et celui qui sert d'intermédiaire entre cette cause et les hommes, c'est celui, ne nous lassons pas de le répéter, qui peut toucher le cœur : c'est Jésus-Christ [...]

« *Cette vie est la vie éternelle, qu'ils te connaissent seul vrai Dieu, et celui que tu as envoyé, Jésus-Christ.* »

Jésus-Christ.

Jésus-Christ.

Part trois fois qu'il répète ce grand nom. Il se plaît à ébranler sa propre sensibilité, à faire jaillir de son cœur les effusions, les tendresses, les vénération, l'amour amassé en lui par des milliers de parents catholiques. (*Maîtres*, p. 74.)

Et puis, après l'interprétation du *Mémorial*, Barrès propose une petite conclusion : « Ce papier, c'est, évidemment, l'attestation de la lumière que Pascal a reçue, le mémorial de la réponse accordée à son cri d'angoisse, le bulletin de sa victoire sur les ténèbres, son action de grâce et son acte de ferme propos. » (*Maîtres*, p. 75.) Bref, Barrès montre explicitement l'état d'esprit de Pascal à travers le *Mémorial*.

Presque vers la fin de cette conférence, Barrès explique l'influence de cette extase de la nuit du 23 novembre sur la vie de Pascal, qui constitue la seconde conversion ou la conversion totale de Pascal, puisque sa première conversion se déroule à Rouen à la suite de la visite des deux médecins pieux dans sa famille. Après la nuit mystique, sa vie se trouve désormais transfigurée et il est guidé dorénavant par Dieu à la recherche de la vérité suprême. Barrès prend un exemple de la méditation de Pascal aux églises dans les dernières années de sa vie afin d'éclaircir l'âme religieuse de son maître après sa nuit d'illumination :

Dans les quatre dernières années de sa vie, comme la maladie l'empêchait de travailler, il avait un almanach qui l'instruisait des églises où il y avait des cérémonies particulières, des reliques exposées ou quelque solennité, et il s'y rendait. Il y méditait indéfiniment (et sans en épuiser le sens) tous les sentiments qui l'avaient assailli dans sa vision. Une âme religieuse dispose de deux sortes de prières. Elle peut répéter les prières liturgiques, dont les formes ont été fixées par l'Église. Elle peut aussi laisser un libre cours aux pensées de l'esprit et aux effusions du cœur. (*Maîtres*, p. 76.)

Afin de rendre hommage à Pascal, Barrès fait son pèlerinage en Auvergne et réfléchit sur les œuvres de Pascal. Mais pour Barrès, cela ne suffit pas, il lit même les livres préférés de son maître.

1.3.3 Modèles religieux de Pascal

1.3.3.1 Les *Psaumes*

Barrès aime tellement Pascal qu'il aime aussi ce que Pascal aime : celui qui aime l'arbre aime la branche. Le Psaume 118 est un texte que Pascal lit et médite tous les jours. « Pascal lisait Saint Augustin, les Écritures, et chaque jour le Psaume 118 (qui n'est pas de David, mais de quelque rabbi deux siècles avant Jésus-Christ). » (*Cahiers*, t. XIV, p. 324.) Le Psaume 118, Barrès le méditera aussi à la suite de Pascal. À la fin de l'année 1900, Barrès écrit dans ses *Cahiers* : « Un beau travail à faire : ce que Pascal aimait dans le Psaume 118. » (*Cahiers*, t. XIII, p. 297.)

Selon Barrès, les *Pensées* et le *Psaume 118* constituent l'esprit essentiel de Pascal : « Pascal faisait deux sortes de prières. Celle qu'il a consignée dans ses *Pensées* et la récitation du bréviaire. Dans toutes les deux, dit l'esprit de Port-Royal. » (*Cahiers*, t. XVI, p. 126). Les deux s'éclairent l'un l'autre : « Tout ce psaume 118 interprété par les *Pensées* prend un sens spécial et réciproquement il illumine les

Pensées. » (*Cahiers*, t. XV, p. 204) Voici ce qu'il écrit dans un cahier : « Quel beau commentaire on pourrait faire des paroles qu'aimait Pascal : *Inclina, Domine, cor meum.* C'est du psaume 118. Il cite cette phrase jusqu'à deux fois dans ses *Pensées.* » (*Cahiers*, t. XVI, p. 126.) De plus, après avoir lu le Psaume 118 et l'interprétation du texte dans les *Pensées*, Barrès le trouve fécond, touchant et universel :

Tout le monde peut lire le psaume 118. Pour ma part, j'y trouve quelque chose de très touchant, c'est la dernière strophe, la 176^e : « J'ai été égaré comme une brebis perdue, cherche ton serviteur, car je n'ai pas oublié tes commandements ». On peut croire que le Christ avait cette phrase présente à l'esprit quand il fit sa parabole. (*Cahiers*, t. XV, p. 209.)

En tout cas, tout ce psaume pour Barrès est « *une ardente supplication* ». (*Cahiers*, t. XV, p. 210.) En 1907, il écrit dans un cahier : « Chacun des moines alors savait le psautier par cœur et méditait notamment le psaume *Beata Immaculati* qu'aimait Pascal et qui est celui qui donne le plus à la vie intérieure. » (*Cahiers*, t. XV, p. 192.) Et puis, dans la conférence de 1909 intitulée *l'Angoisse de Pascal*, Barrès parle de ce livret aux auditeurs comme un « amour sensible » de Pascal :

Ce livret, sans simplifier outre mesure, il nous est permis de dire que c'est le Psaume 118, un long psaume que Pascal méditait chaque jour et pour lequel, nous dit sa sœur Gilberte, il avait un amour sensible. Il y voyait tant de choses admirables qu'il trouvait de la délectation à le réciter, et quand il s'entretenait avec ses amis de la beauté de ce psaume, il se transportait d'une telle manière qu'il paraissait hors de lui-même. (*Maîtres*, p. 63.)

Au point de vue de Barrès, ce livret appelle Pascal à trouver sa voie de salut afin de rejoindre Dieu, c'est-à-dire, il montre la direction de la voie divine à Pascal, ce qui peut atténuer son angoisse sur le chemin.

Comme il serait intéressant de suivre, strophe par strophe, ce chemin que parcourait quotidiennement la pensée de Pascal ! Ce Psaume 118 - *Beati immaculati in via*, « Heureux ceux qui sont intègres dans leur voie et qui marchent dans la loi de l'Éternel » - est, dans chacun de ses versets, une invitation pressante et répétée, la sollicitation d'une âme qui demande le chemin pour rejoindre Dieu. Il commence et finit en parlant des Voies du Seigneur, du Chemin de l'Éternel [...] Il s'accorde avec l'appel de Pascal dans son angoisse : « Où trouverai-je ma voie ? »

Cette préoccupation de trouver sa voie, qui relie le roi David à Blaise Pascal, n'est étrangère à aucun esprit supérieur. (*Maîtres*, p. 63.)

Du Psaume 118, l'intérêt de Barrès s'élargit dans tous les *Psaumes*. Dans un cahier en 1907, il analyse leur rôle pour les saints et les écrivains. Ils sont pour Barrès un des socles de la culture française, puisqu'il cite à cette occasion aussi bien Bossuet que Lamartine :

Les *Psaumes* firent au premier rang l'éducation de saint Odilon. Les livres sapientiaux, l'*Ecclésiastique*. Bossuet y cherchait, y prenait surtout des images grandioses et puissantes. Lamartine les a aimés comme il a aimé la poésie sémitique [...] Saint Bernard a vu les secours que la pitié peut trouver dans les *Psaumes*, il en a parlé d'une façon très touchante. Saint Augustin y a étudié la grâce, saint Jérôme l'exégèse. Dans quels sentiments Pascal lisait-il le Psaume 118 ? Il a dû méditer les testimonia apportés par les générations, le péché originel et la grâce. (*Cahiers*, t. XV, p. 194.)

Il se situe lui-même sous cette influence, se plaçant du coup dans une certaine lignée littéraire : pour lui, c'est une « puissance magique des formules demi-obscurées, mais très pleines, sur lesquelles on médite longuement, où l'on trouve une succession de sens superposés, concordants et appropriés aux siècles, aux âges, aux circonstances ». (*Cahiers*, t. XV, p. 200.)

Outre les *Psaumes*, Barrès lit également d'autres livres préférés de son maître, ce qui montre l'attachement profond de Barrès à Pascal.

1.3.3.2 D'autres livres préférés de Pascal

Pascal est profondément influencé par *Les Constitutions du monastère de Port-Royal du Saint-Sacrement* de la Mère Agnès Arnauld (1593-1672), abbesse de Port-Royal. C'est un texte qui règlemente la vie matérielle et spirituelle des religieuses, et Pascal se forme à sa vie religieuse selon ce texte :

Je crois que si l'on voulait connaître quelle était la religion de Pascal, la couleur, les nuances de son catholicisme, il faudrait méditer *les Constitutions du monastère de Port-Royal du Saint-Sacrement... Les Constitutions de Port-Royal* de la mère Agnès. C'est un livre admirable dans lequel Pascal a dû se former à la vie religieuse. En le lisant on se trouve dans une atmosphère vraiment pascalienne. C'est du Pascal adapté à la vie courante. (*Cahiers*, t. XVI, p. 109.)

La fidélité de Barrès à Pascal se manifeste non seulement dans sa réflexion sur les œuvres du maître et sa lecture sur les livres préférés du penseur, mais aussi dans sa lecture des œuvres sur Pascal.

1.3.4 D'autres pascaliens

Dans le chemin vers son maître Pascal et vers le catholicisme, Barrès se documente, et prend constamment des notes. Par exemple, dans les *Causeries du lundi*, Sainte-Beuve appelle Pascal « un réservoir de hautes pensées », et trouve que Pascal montre dans *Les Pensées* un idéal moral, même si on y entrevoit aussi un désespoir. Barrès cite Sainte-Beuve dans un cahier :

Le même jour où l'on a lu Childe Harold ou Hamlet, René ou Werther, on lira Pascal et il leur tiendra tête en nous, ou plutôt il nous fera comprendre et sentir un idéal moral et une beauté de cœur qui leur manque à tous, et qui, une fois entrevue, est un désespoir aussi. C'est déjà un honneur pour l'homme que d'avoir de tels désespoirs [...] (*Cahiers*, t. XIII, p. 269.)

Dans les *Cahiers*, nous trouvons aussi les notes de Barrès sur l'opinion du philosophe français Boutroux au sujet de Pascal :

Le principe de Pascal, était que l'obéissance aux commandements de Dieu ne suffit pas, que le devoir est de réformer notre cœur, de manière à vouloir véritablement et pleinement ce que nous faisons pour honorer Dieu [...] Il combattit méthodiquement en lui les trois concupiscences de la chair, de l'esprit, de la volonté. (*Cahiers*, t. XIII, p. 289-290.)

Plus loin dans les *Cahiers*, Barrès consigne ses réactions face à la lecture des *Considérations sur le dogme générateur de la piété catholique* de Philippe Gerbet - un homme d'Église, écrivain et journaliste français. « *Mémorial*. - Je puis lire avec profit le chapitre *Vie spirituelle* du *Dogme générateur* de Gerbet. Pascal fut-il janséniste ? Voir p. 129 de Gerbet. Il a connu, senti le mystère d'amour. Et puis il s'éloigne lui-même de jansénistes et de jésuites, se met entre eux. » (*Cahiers*, t. XV, p. 252.)

Pascal est partout présent dans la pensée et la vie de Barrès. Quand il parle avec ses contemporains, il a tendance à mentionner ou même discuter la pensée de son maître.

1.3.5 Discussions avec les contemporains

Parmi les écrivains qui l'influencent, Barrès considère Pascal comme un ange

purifiant qui lui donne la consolation et l'espoir. « Oui, je pense à Pascal. C'est une rose de Jérusalem. S'il tombe dans ma pensée, il grandit, grandit et m'emplit. » (*Cahiers*, t. XIII, p. 235.)

Barrès discute souvent de la question religieuse avec Jules Soury, un théoricien et historien de la neuropsychologie, et suit de temps en temps ses cours. Ils parlent de la pensée de Pascal, puisque tous les deux sont influencés par ce grand penseur. Soury dit à Barrès : « Je n'aime plus la science. Qu'est-ce que cela me fait tout cela. Ah ! Oui, Pascal a raison. Divertissement. Le chercheur n'est rien de plus que celui qui tire des lapins. » (*Cahiers*, t. XIII, p. 43.) « Je voudrais ne rien faire, lire seulement Pascal, mais deux pages par jour [...] les méditer. » (*Cahiers*, t. XIII, p. 44.) Comme Pascal, Soury s'intéresse de plus en plus au sentiment plutôt qu'à la raison. Et il discute de tout cela avec Barrès, si bien que Barrès s'interroge : « Ne tourne-t-il pas au mysticisme ? Puisque aussi bien derrière tout il y a l'inconnaissable, n'auraient-ils pas raison ? C'est l'argument de Pascal qui le hante. » (*Cahiers*, t. XIII, p. 41.) Plus tard, dans un cahier en 1907, Barrès enregistre leur conversation sur la vie de Pascal :

Pascal, il a eu les jambes prises. Après son accident de Neuilly, il fallait lui mettre des fauteuils près de lui pour qu'il ne craignît pas de tomber. Étant petit, il ne pouvait pas supporter de voir son père et sa mère l'un près de l'autre ; c'était de la jalousie [...] Il avait des phobies. Il a eu une hallucination. (*Cahiers*, t. XV, p. 147.)

Pascal en effet a beaucoup souffert durant toute sa vie, de souffrances physiques et de souffrances psychologiques, qui n'ont cependant pas freiné son intelligence. Il contribue non seulement aux théories économiques modernes et aux sciences sociales, mais aussi à la philosophie et la théologie. Barrès l'admire beaucoup, selon lui, « Pascal n'est pas seulement la plus grande sensibilité littéraire, il est aussi l'écrivain le plus raisonnable » (*Cahiers*, t. XV, p. 135.). Ce que Pascal a subi dans la vie pousse Barrès à réfléchir sur ses propres douleurs. D'après Barrès, c'est dans les souffrances qu'il s'approche le plus du catholicisme et qu'il tend à accepter sa destinée : « Vient un choc. Échec politique. Mort de ma mère. Après de tels chocs, on se rallie à la thèse

catholique : il faut dompter, soumettre nos passions. Nous avons vu que nous ne sommes pas maîtres absolus de nous-mêmes ; nous acceptons nos fatalismes. » (*Cahiers*, t. XV, p. 157.) Avec la douleur, Barrès comprend mieux Pascal :

Sous la violence du choc opératoire (la mort d'un être cher, un désastre), crise mystique. Il s'humilie, reconnaît ses misères, les misères de l'homme. Phrase du *Mystère de Jésus* : « Si Dieu nous donnait des maîtres de sa main, oh ! Qu'il leur faudrait obéir de bon cœur ! La nécessité et les événements en sont infailliblement. (*Cahiers*, t. XV, p. 157.)

Outre Soury, Barrès aborde Pascal avec d'autres contemporains. Par exemple, dans la conversation du 18 juillet 1913 avec Jean Jaurès, Barrès évoque l'œuvre de Pascal. D'après lui, Pascal exprime ses propres sentiments dans son œuvre, mais d'une manière ardente :

Je sais bien que dans beaucoup de cas Pascal recourt à des manières saisissantes de s'exprimer. Pour le pari, cela saute aux yeux que c'est une manière de présenter un argument [...] Mais j'ai raisonné sur le *Mémorial*, sur un document déterminé, sur un certain soir où je crois bien qu'en effet Pascal raconte (dévoile) le drame authentique de sa propre conscience. (*Cahiers*, t. XVII, p. 376.)

Les manières de Barrès de vénérer Pascal sont diverses et variées. En vue de rendre hommage à son maître, il projette d'écrire des textes ou des livres sur Pascal. Il a même noté les titres des ses projets dans ses *Cahiers*. Mais peut-être trop influencé par Pascal, il n'a jamais réussi à mener à bien ses projets.

1.3.6 Les projets d'écriture

En septembre 1900, il publie deux articles sur Pascal dans l'*Écho de Paris* : *Peut-on conserver la maison de Pascal ?* (14 septembre 1900) et *Faut-il sauver la*

maison de Pascal ? (18 septembre 1900). Et puis en 1909, il donne une conférence *L'Angoisse de Pascal* publiée dans le *Journal de l'Université des Annales* (25 mai 1909) et qui constitue une suite des premières études. Plus tard, à l'occasion du troisième centenaire de la naissance de Pascal en juillet 1923, Barrès écrit *Les Enfances Pascal*, un article qui sera publié dans le recueil posthume *Les Maîtres*.

Barrès a toujours rêvé d'écrire un livre sur Pascal, mais trop influencé par lui ou trop impliqué, il n'a jamais réussi à mener ce projet jusqu'à son terme. Voici ce qu'il écrit dans son cahier : « Voici vingt ans que j'ai aimé *le pauvre de M. Pascal*. Un sujet sublime, que je ne suis pas capable de traiter. Ni moi, ni personne que je connaisse, d'ailleurs. » (*Cahiers*, t. XIX, p. 262.) En 1907, Barrès écrit dans un cahier : « Un de mes rêves serait de publier une iconographie de Pascal. J'y mettrais ce tableau. » (*Cahiers*, t. XVI, p. 219.) En 1909, dans une conférence à la Société de Géographie, Barrès réaffirme sa volonté. De plus, il note même ses projets de livres dans ses *Cahiers*. Voici ce qu'il écrit après la conférence sur Pascal en août 1908 : « Je viens de faire ma *Conférence sur Pascal* (aux Annales), mais surtout j'ai le sentiment que l'on pourrait faire trois choses : Pascal à Clermont. La Tentation de Pascal. Et le Pauvre de M. Pascal. » (*Cahiers*, t. XVI, p. 95-96.) Vers la fin de sa vie, il commence déjà à faire un livre sur Pascal. En marge des *Pensées*, Barrès écrit sa méditation et essaie de consacrer un livre à l'auteur de ce livre - Blaise Pascal. Ainsi il écrit dans son cahier vers la fin de l'année 1920 : « Il est un livre que j'aime passionnément, et j'ai écrit, en marge, un autre livre. » (*Cahiers*, t. XIX, p. 262.) Ou peut-être, si on veut, nous pourrions aussi dire que *L'Angoisse de Pascal* est un petit livre de Barrès, puisqu'en 1910, l'auteur la publie sous forme d'une brochure chez Les Bibliophiles fantaisistes.

1.3.6.1 Des articles sur les deux maisons de Pascal à Clermont-Ferrand

En septembre 1900, Barrès écrit deux articles dans l'*Écho de Paris* pour protester contre la menace de la démolition des deux maisons de Pascal à Clermont-Ferrand. L'un du 14 septembre a pour titre *Peut-on conserver la maison de Pascal ?* alors que l'autre est daté du 18 septembre : *Faut-il sauver la maison de*

Pascal ?. Les deux articles deviendront d'ailleurs deux chapitres d'une étude de Barrès publiée sous le titre *Les Deux Maisons de Pascal à Clermont-Ferrand* que l'on retrouve dans deux de ses œuvres : *L'Angoisse de Pascal, édition suivie d'une étude sur les deux maisons de Pascal à Clermont-Ferrand* (1918) et *Les Maîtres* (1927). D'après Barrès, les lieux où vivent les grands esprits, surtout leur pays natal, permettent de mieux comprendre leurs pensées, tels que « les Charmettes de Rousseau, le Saint-Point de Lamartine, le Combours de Chateaubriand » (*Maîtres*, p. 85.). C'est le même cas pour Pascal : « Nous nous attachons aux lieux où vécut le génie, qui le formèrent et qui nous aident à le comprendre. » (*Maîtres*, p. 84.) C'est pour cette raison que Barrès ne veut pas laisser ruiner les maisons de son grand maître. Dans l'article du 14 septembre, Barrès décrit minutieusement la maison natale de la rue des Gras où est né Blaise Pascal, mais il regrette sa prochaine démolition :

Telle que je l'ai vue ces derniers jours, la maison natale de Pascal est un vaste quadrilatère à quatre étages, triste et malpropre. De ses trois faces libres, l'une s'étend sur une bonne voie, la rue des Gras ; la deuxième est séparée de la cathédrale par un étroit couloir et se continue sur une place nommée la « place derrière Clermont » ; enfin, la troisième borde la rue des Chaussetiers, mesquine et resserrée. (*Maîtres*, p. 80.)

Dans un autre article du 18 septembre, il parle du château de Bien-Assis qui appartient à Mme Périer, la sœur de Pascal, Gilberte, et où séjourna Pascal. Le château, demi-ruiné, conserve « d'incomparables modèles pour la modération, le dignité, l'autorité morale » (*Maîtres*, p. 88.) et reste un témoignage de l'enfance et de la maturité de Pascal.

C'est Bien-Assis, à demi ruiné et qu'on traite encore de château : c'est l'antique campagne de la famille Périer.

[...] C'est chez les Périer, dans cette maison fatiguée, mais toujours pareille à elle-même, que l'imagination, même la plus distraite, appréciera l'enfance d'un génie, dont la maturité demeure attachée au vallon intact de Port-Royal. (*Maîtres*, p. 87-88.)

Outre les deux articles de Barrès sur les maisons de Pascal, Barrès consacre un cahier spécial à son maître préféré.

1.3.6.2 Un cahier spécial sur Pascal

En 1909, Barrès écrit un cahier spécial sur Pascal qui s'intitule *Cahier Pascal* pour rendre hommage à ce grand penseur. L'objectif de ce cahier est de faire connaître Pascal aux lecteurs et d'éveiller leur sentiment religieux : « J'aurai à vous faire connaître Pascal, c'est-à-dire un certain homme, un génie exceptionnel, mais j'aurai de plus à vous faire souvenir de votre christianisme. » (*Cahiers*, t. XVI, p. 106.) : « votre christianisme » puisque Barrès considère que pour bien comprendre la pensée de Pascal, il faut une conscience chrétienne :

S'il est déjà difficile, impossible d'entendre un philosophe quand on ne connaît pas la philosophie, il est encore plus malaisé de comprendre un grand chrétien si l'on ne comprend pas, si l'on ne sent pas le christianisme. Il vous faudrait une conscience, une sensibilité, une imagination de chrétien. (*Cahiers*, t. XVI, p. 106.)

Son discours sur Pascal est d'abord émotionnel. Comme souvent pour les figures historiques qu'il vénère, il en fait d'abord un saint, un héros, et le place dans cette position de supériorité qui l'amène encore une fois à parler de la « race » :

Il faut comprendre, aimer Pascal avec toute notre sensibilité de catholique. Je ne dis pas de croyant, c'est une autre affaire. Mais l'aborder et l'aimer comme un des héros de notre espèce, de notre race, de notre sol, de notre culture, comme l'un des chefs de notre famille. (*Cahiers*, t. XVI, p. 108.)

Ce qui intéresse Barrès, c'est la passion chrétienne de Pascal. Une vie enthousiaste, pure et sublime, c'est la vie idéale rêvée par Barrès qu'il trouve chez Pascal. « Je n'étudierai pas le Pascal des savants et des philosophes. Mais celui qui nous intéresse, l'homme passionné, le poète, un cas magnifique de poésie, un

témoignage d'héroïsme [...] au juste un chrétien sublime [...] Mais j'admire son état d'âme, sa passion. » (*Cahiers*, t. XVI, p. 108.) Outre l'enthousiasme de Pascal pour la religion, Barrès est aussi attiré par son instinct de vénération, sa forte endurance, sa soif de connaissances et l'audace de sa pensée.

J'admire chez lui : « Instinct de vénération devant l'abîme où s'enfonce et se voile l'éternel principe du monde phénoménal. » « Soif d'endurance, curiosité de savant qui le pousse à tout éclaircir sans limiter d'avance la carrière et l'audace de sa pensée, à affronter l'inconnu sans égard à la majesté du mystère. » (*Cahiers*, t. XVI, p. 109.)

D'après Barrès, Pascal est un symbole de la vie religieuse de la France. Il est le guide spirituel de la nation et montre un chemin éclairé vers Dieu. Puisque Barrès lui donne un statut de héros, on ne peut que l'admirer de loin :

Je ne l'aime pas comme un individu mais comme le fond religieux de ma race, comme quelque chose qu'il y a chez tous et chez moi. C'est un homme de qui l'on n'ose pas dire qu'on l'aime, car il est un héros et un martyr plus encore qu'un écrivain. Plus qu'aucun solitaire de ce Port-Royal qui détestait la familiarité, il décourage d'un regard toute médiocrité, mais on se groupe autour de lui comme autour d'un foyer dans la nuit. On veille non loin de lui, sans oser l'approcher, sur une sorte de mont des Oliviers. (*Cahiers*, t. XVI, p. 108-109.)

À la fin de son cahier, Barrès explique pourquoi Pascal mérite d'être aimé malgré l'incapacité des hommes à comprendre toutes ses pensées. Pascal, un génie extraordinaire, donne une orientation à la destinée morale des êtres humains.

Et pourquoi l'aimons-nous, bien que nous soyons incapables de le comprendre pleinement, je veux dire de repenser toutes ses pensées, de les penser comme il a fait, agenouillé dans une chambre de maladie et d'exaltation ? Nous l'aimons parce que cette sensibilité qui s'exhale de son œuvre c'est le chant de notre destinée morale, c'est un

phare où s'oriente notre destin. Il nous propose une règle de vie. (*Cahiers*, t. XVI, p. 127-128.)

De plus, Barrès fait une conférence sur Pascal en vue de susciter l'intérêt des auditeurs, dans laquelle il aborde les vraies angoisses et les sources de la tendresse de Pascal.

1.3.6.3 *L'Angoisse de Pascal*

Dans ses *Cahiers*, Barrès prépare la conférence *L'Angoisse de Pascal* qui aura lieu le 8 mars 1909 à l'Université des Annales et sera répétée, peu après dans la salle de la Société de Géographie au profit de la Ligue des Patriotes. Il proclame que les pensées de Pascal méritent d'être longtemps méditées et qu'on ne peut pas les saisir par une seule séance de cours. Sa conférence sur Pascal a pour but de susciter les intérêts des participants :

Pascal. - En trois quarts d'heure, on ne peut pas faire connaître l'œuvre de Pascal, il y faut de la méditation et du silence, il faut y aller à vous seul. Mais peut-être qu'en trois quarts d'heure on peut éveiller, orienter chez vous, chez celles d'entre vous qui en sont capables, le respect et le désir vers Pascal. (*Cahiers*, t. XVI, p. 41.)

Comme nous avons déjà dit, Barrès a toujours rêvé d'écrire un livre sur Pascal de son vivant, mais il craint de ne pas être à la hauteur du sujet. Cette crainte est exprimée dans sa conférence en mars 1909 sous le titre *L'Angoisse de Pascal* :

Il y a certains auteurs, Corneille et Pascal, au premier rang, que nous étudions non pas seulement pour nous y plaire, mais pour devenir meilleurs. Cela tient à la grandeur de leur âme. Mais précisément à cause de cette haute qualité, je suis inquiet, je crains de vous fournir une image de Pascal inférieure à celle que vous tireriez vous-même de sa lecture, je crains de diminuer la vertu de son œuvre par une interprétation médiocre.

(*Maîtres*, p. 54.)

Malgré la crainte de Barrès, il a bien analysé l'état d'esprit de Pascal dans sa conférence et a obtenu l'appréciation de ses contemporains. Voici ce qu'écrit le prêtre Adrien Vigourel à Barrès dans une lettre du 15 novembre 1910 après avoir lu *L'Angoisse de Pascal* :

Dirai-je que la lecture m'a plus profondément ému encore. Car il me semble lire dans cette pénétrante analyse de l'âme de Pascal l'expression de votre propre âme. Il ne me viendrait pas d'en dire plus long, mais je prie Dieu de vous accorder cet instant de vivre lumière qui éclaire définitivement la vie. (*Cahiers*, t. XVI, p. 378.)

Puisque le titre de la conférence est *L'Angoisse de Pascal*, Barrès tente d'éclaircir ce qu'est la vraie angoisse de Pascal et d'où vient cette angoisse.

A. La vraie angoisse de Pascal

Dans la conférence des 3 et 8 mars 1909 à l'Université des Annales, Barrès aborde *L'Angoisse de Pascal* afin d'éclaircir la crise morale de Pascal et d'orienter les auditeurs vers cette grande âme. D'après lui, l'angoisse de Pascal ne peut pas venir d'inquiétudes matérielles comme ce que croient certains : ce seraient des raisons « bien médiocres » qui déshonorent la grande âme de Pascal. Pascal : les choses mondaines ne peuvent la toucher :

On a mêlé de raisons bien médiocres les explications qu'on nous fournissait sur l'angoisse de Pascal, angoisse poussée jusqu'à la douleur. On a dit que, durant sa « période mondaine », il souffrait de la médiocrité de son nom et du manque de ses ressources, qui ne lui permettaient pas de traiter en égal les jeunes grands seigneurs qu'il fréquentait. C'est prêter à Pascal des froissements d'honnête fonctionnaire en province. Pascal souffrir du manque d'argent, du manque d'égards ! Ces médiocrités peuvent-elles

toucher une âme si forte ! [...] Un Pascal se fait de l'univers une vie qui ne lui permet pas de connaître ces pointes et ces insolences de caste sur lesquelles un Julien Sorel ou bien encore une jeune Madame Roland vont s'ulcérer. Il ne peut pas voir les dédain des gens du monde [...] D'ailleurs, où qu'il pénètre, il est bientôt, d'une certaine manière, non pas l'égal, mais le plus noble. D'une noblesse qui ne se marque point par la place que l'on occupe à table. Il se fait reconnaître comme une supériorité dans l'ordre de l'esprit et du cœur ; il devient l'objet de l'attachement et du respect partout où il y a de l'humanité.

[...] Croire qu'un Pascal pouvait être humilié faute d'argent et faute de naissance, c'est méconnaître la puissance rayonnante, aussi bien que le ressort intérieur du héros. (*Maîtres*, p. 58-59.)

Barrès parle ensuite des maladies dont a souffert Pascal pendant presque toute sa vie - la langueur, la phobie, la paralysie, les convulsions, etc. :

Il faut d'abord considérer que Pascal a été torturé de douleurs physiques, malade depuis sa plus tendre enfance jusqu'à sa mort. C'était une maladie mobile : il se disait *sujet au chargement*. À l'âge d'un an, il tomba en langueur et présenta des phobies [...] À vingt-quatre ans il se trouva dans une espèce de paralysie depuis la ceinture jusqu'en bas ; il était réduit à marcher avec des potences ; ses membres inférieurs, ses pieds surtout, étaient toujours froids comme du marbre [...] Après trente-cinq ans, des quatre dernières années ne furent qu'une perpétuelle langueur. Il souffrait de telles douleurs qu'il ne pouvait ni conserver, ni lire, ni travailler [...] Des convulsions le secouèrent et ne le quittèrent plus jusqu'à sa mort, qui survint en sa trente-neuvième année. (*Maîtres*, p. 59-60.)

Très tôt, Pascal est obligé de lutter contre ses douleurs physiques, et cette douleur l'assiège jusqu'à la fin de sa vie. Mais ces douleurs ne l'empêchent pas devenir un homme très savant : « Ces infirmités ne sont rien auprès des sublimes tristesses dont Pascal était la proie. Son véritable mal, l'angoisse de Pascal, c'est la rigueur et

l'intensité de la pensée. » (*Maîtres*, p. 60.)

Alors, pour Barrès, l'angoisse de Pascal ne vient jamais des choses mondaines, ni des douleurs physiques, par contre, elle vient de son cœur intérieur, de la rigueur de son esprit qui cherche la vérité : « À la poursuite de la vérité suprême, c'est un ébranlement de tout son être. » (*Maîtres*, p. 61.) Pascal, un homme plein de curiosité et de persévérance, cherche la vérité pendant toute sa vie et son amour de la vérité se manifeste non seulement dans ses recherches scientifiques mais encore dans sa poursuite de Dieu. Dans la conférence, Barrès cite un témoignage de la sœur de Pascal, Mme Périer :

« Mon frère, dit Mme Périer, voulait savoir la raison de toutes choses... Et on peut dire que toujours, et en toutes choses, la vérité a été le seul objet de son esprit. »

[...] Quand on ne lui disait pas de bonnes raisons, il en cherchait lui-même, et il s'attachait à cette recherche jusqu'à ce qu'il eût trouvé une raison capable de le satisfaire.

(*Maîtres*, p. 57.)

Ainsi, la recherche de la vérité, devient le destin de Pascal, et au cours de cette quête, il ne cesse jamais d'y songer. Du coup, sa crise morale provient de son amour de la vérité totale et de l'intensité de sa pensée.

La douleur de Pascal ne vient pas du dehors. Elle ne peut naître que de son génie. C'est une grande tragédie intérieure, qui n'emprunte aucun ressort à la comédie bourgeoise. Cette âme forte et frémissante, quand elle se dirige vers la solitude des sommets, ne fait qu'accomplir sa destinée, obéir à la loi.

[...] Pascal était de ceux qui ne peuvent s'empêcher de songer. Il voulait que toutes les choses sur lesquelles son attention s'arrêtait lui devinssent intelligibles. Il avait besoin de comprendre la cause de chaque phénomène particulier et la cause de toutes les causes, c'est-à-dire Dieu. (*Maîtres*, p. 59-60.)

Selon Barrès, l'angoisse de Pascal n'est pas la peur de l'enfer, pas la mélancolie

devant la mort, pas la confusion dans la religion, mais le sentiment d'impuissance. Dans le chemin de la recherche de la vérité, il se rend compte des limites de la faculté des êtres humains et de la science devant le mystère de l'univers, et ce qu'il craint, c'est le silence de Dieu à son appel :

L'angoisse de Pascal, ce n'est pas la peur de l'enfer, comme l'a cru Barbey d'Aurevilly ; ce n'est pas non plus la mélancolie d'Hamlet devant la tête de mort ; et ce n'est pas davantage le vertige d'un philosophe qui se jette, par désespoir, dans la solution chrétienne. Pascal, c'est un esprit scientifique qui cherche la vérité totale, la vérité qui discipline le monde de l'âme, comme elle gouverne les phénomènes physiques. Il voudrait recevoir de l'univers une règle de vie, mais il constate l'impuissance de la science à nous livrer ce secret essentiel. Ce qui l'effraye, l'effroi de Pascal, c'est « le silence éternel des ces espaces infinis ».

Pascal a fait la critique de nos facultés. Il a reconnu leurs limites et notre impuissance. Cet éternel *ignorabimus*, qui fait encore aujourd'hui souffrir les hommes prédisposés à la grande curiosité, c'est proprement le mal de Pascal. (*Maîtres*, p. 61.)

La vie de Pascal n'est pas remplie que d'angoisse, Barrès essaie de trouver les sources de la tendresse chez Pascal.

B. Les sources de la tendresse de Pascal

Au point de vue de Barrès, quand les gens souffrent, ils ont besoin, pour être consolés, d'amour et de tendresse, sinon, ils ont l'impression de vivre dans un monde de ténèbres :

Pascal est malheureux ; mais, aux yeux d'un chrétien, la douleur est précieuse. À condition, toutefois, qu'un mouvement d'amour vienne détendre, amollir celui qui la subit. « Si l'amour ne se joint pas à la douleur, écrit l'abbesse de Sainte-Cécile de Solesmes, celle-ci nous entraîne dans les sombres demeures où habite l'esprit du mal. »

Chez celui qui est atteint par la douleur, encore faut-il que les sources de la tendresse, de la bonté, de l'amour, viennent à s'ouvrir. (*Maitres*, p. 65.)

En ce qui concerne Pascal qui a subi beaucoup de souffrances physiques et psychologiques, Barrès est persuadé que les sources d'amour accompagnent le perfectionnement de ce grand esprit. Dans cette conférence, Barrès tente de les éclaircir et donne ici une grande importance à ses deux sœurs - Jacqueline et Gilberte Pascal :

Qui donc a ouvert les sources de la tendresse et de la vie du cœur chez Pascal ? Qui donc a consolé ce héros malheureux ? C'est ici qu'interviennent ses sœurs, Jacqueline, devenue en religion sœur Sainte-Euphémie, et Gilberte, devenue Mme Périer.

[...] Jacqueline et Gilberte ont participé, en l'adoucissant, au développement de cette longue crise d'angoisse (que j'ai essayé de rendre intelligible), par où Pascal s'acheminait vers cette soirée fameuse, vers cette veille remplie de toutes les ardeurs mystiques où il vit face à face la vérité sublime qu'il cherchait. (*Maitres*, p. 66-68.)

Après cette conférence, les recherches de Barrès sur Pascal ne s'arrêtent pas. En 1923, dans un discours sur *Les Enfances Pascal*, Barrès remonte le temps pour analyser l'éducation de Pascal.

1.3.6.4 *Les Enfances Pascal*

Selon Barrès, afin de mieux comprendre la vie intérieure de Pascal, il faut bien connaître le milieu d'où est né et où a vécu Pascal :

Mais ce n'est pas dans les dehors, c'est dans les profondeurs de l'âme de Pascal que l'on approchera de sa pensée, qu'on la comprendra. C'est dans le milieu d'où elle est sortie et où elle a été plongée que l'on verra la naissance et l'éducation de ses instincts (à Clermont et à Rouen). C'est dans ses monologues que l'on verra sa marche vers une

intelligence plus haute et vers une mise en ordre des choses. (*Cahiers*, t. XVI, p. 107-108.)

En montrant la vie intérieure de Pascal, dans ses *Cahiers*, Barrès cite le texte d'Étienne Périer, neveu de Pascal. Selon Étienne Périer, Pascal garde un grand respect pour la religion et ce respect provient du père de Pascal.

Rien de plus clair que la vie intérieure de Pascal. Son neveu nous dit : « Il ne s'était jamais porté au libertinage pour ce qui regarde la religion, ayant toujours borné sa curiosité aux choses naturelles. Et il avait dit plusieurs fois qu'il joignait cette obligation à toutes les autres qu'il avait à monsieur son père qui, ayant lui-même un très grand respect pour la religion, le lui avait inspiré dès l'enfance, lui donnant pour maxime que tout ce qui est l'objet de la foi ne saurait l'être de la raison et beaucoup moins y être soumis [...] Dieu le toucha de telle sorte qu'il lui fit comprendre parfaitement que la religion chrétienne nous oblige à ne vivre que pour lui et à n'avoir point d'autre objet que lui. » (*Cahiers*, t. XVI, p. 107.)

Les Enfances Pascal concernent l'éducation du philosophe. En vue de commémorer Pascal pour le troisième centenaire de sa naissance à Clermont-Ferrand en 1923, Barrès prépare son discours depuis juin 1920. Dans ses premières notes intitulées *Le jeune Pascal*, il ne parle pas directement de l'enfance de Pascal, mais commence par le christianisme et l'enfance de Jésus. Puis, il exprime son attachement à l'enfant Jésus. C'est un enfant de Dieu, si merveilleux. À son avis, tous les enfants de la terre sont placés sous la lumière glorieuse de l'enfant Jésus :

Pour moi, je m'émerveille de Jésus enfant parmi les Docteurs. Il est là, le jeune génie, comme un messenger de la Divinité. Qu'il n'en sache rien ! Qu'il soit pur et involontaire !

Je l'aime quand il parle, cet envoyé de Dieu.

Je l'aime quand il se tait sur les genoux de la Vierge, adoré par saint Jean, et qu'il est un

messenger énigmatique de la Divinité.

Tous les enfants de la terre sont embellis du reflet de ces enfances célestes. (*Cahiers*, t. XIX, p. 211.)

Ensuite, il explique qu'il est attiré par l'enfance des hommes de génie, parce qu'à travers leurs enfances, il peut pénétrer dans la profondeur de leurs âmes et ainsi mieux comprendre leurs pensées. Selon lui, l'enfance, comme une terre riche mais mystérieuse, influence le développement de l'individu : « J'aime regarder les figures des enfants qui sont devenus des hommes de génie. Il me semble que je me mets aimablement et profondément en rapport avec les pures facultés qu'ils ont reçues du ciel. » (*Cahiers*, t. XIX, p. 211.) Les notes de Barrès dans ses *Cahiers* montrent bien la raison pour laquelle Barrès souhaite étudier l'enfance de Pascal.

Les quatre cycles de l'éducation de Pascal : famille - savants - saints - Dieu

Le 8 juillet 1923, dans son discours au nom de l'Académie française qui est destiné à commémorer Pascal à Clermont-Ferrand, *Les Enfances Pascal*, Barrès raconte l'éducation de celui-ci en vue de chercher son cœur profond. Mais en fait, étant souffrant, il ne peut pas lui-même prononcer ce discours, qui sera lu par le poète français Pierre de Nolhac. Au point de vue de Barrès, l'éducation de son maître peut se résumer en quatre cycles : famille - savants - saints - Dieu.

Au début de ce discours, Barrès insiste sur la signification de la vie de Pascal pour la France et même pour toute l'humanité :

Il y a trois siècles, Blaise Pascal naissait à Clermont-Ferrand. C'est l'événement que la France et toute la haute humanité commémorent aujourd'hui [...] L'accent des Pensées a quelque chose d'éternel et d'universel, et plutôt que la voix d'un individu, semble celle même de l'humanité. (*Maîtres*, p. 45.)

Ensuite, il s'interroge sur le mystère de la naissance d'un tel talent. Dans le discours, Barrès regroupe les notes qu'il a déjà faites dans son cahier de mai 1923 :

Quelle énigme quasi religieuse que l'apparition d'un génie ! Pourquoi de cet enfant jaillit l'étincelle, et non de cet autre, né du même sang, sous le même ciel ? Comment s'est constitué ce point de perfection, cet équilibre dangereux ? Qu'est-ce que cet assemblage inouï d'un savant et d'un saint, d'un observateur et d'un visionnaire ? Pascal applique les méthodes expérimentales, en même temps qu'il éprouve des faveurs surnaturelles [...] (*Maîtres*, p. 45-46.)

L'apparition de Pascal est présentée comme une énigme. En lui, il y aurait un équilibre parfait de l'esprit scientifique et de l'âme divine, parce qu'il est en même temps un savant et un saint, un observateur et un visionnaire. Dans le dessein de chercher les sources de cette perfection, Barrès fixe son attention sur l'enfance et surtout l'éducation que Pascal a reçue, qui permet de connaître les premiers mouvements du grand esprit qui le guident graduellement vers Dieu.

Dès sa tendre enfance, Pascal est considéré comme un enfant singulier par toute sa famille, y compris son grand-père, ses parents et ses sœurs. La bonne éducation familiale joue un rôle important pour son développement :

Il est enveloppé par l'amour de la famille la plus noble et la plus tendre. Son grand-père, son père, sa mère, qui n'a plus que peu de mois à vivre, son aînée Gilberte, le petit cousin Florin, le regardent avec émerveillement. Tous, ils ont eu très vite la certitude que leur Blaise était extraordinairement précieux. Ils l'ont deviné, avant nous tous, et dès son plus bas âge. (*Maîtres*, p. 47.)

Dans ce discours, Barrès cite un exemple raconté par la nièce de Pascal, Marguerite Périer. Face aux facultés prodigieuses et même aux angoisses dont souffre cet enfant, « le grand-père Pascal se laissa aller à admettre qu'une sorcière avait jeté un sort à l'enfant, et par des menaces, il obligea une certaine vieille femme à venir réparer le mal qu'il lui fit avouer qu'elle avait causé » (*Maîtres*, p. 46.). Pour l'éducation de Pascal, la figure la plus importante est son père Étienne Pascal, qui était le second

président à la Cour des aides de Montferrand. À la mort de sa femme, Étienne Pascal quitte ses fonctions et éduque seul ses enfants. Le père décide de déménager à Paris en 1631 afin de placer ses enfants dans un climat plus intellectuel et plus savant :

Blaise n'a neuf ans qu'Étienne Pascal veut le transplanter dans un climat intellectuel plus riche et plus stimulant. Il se démet de sa charge, et tous quatre, le fils, les deux filles et le père, ils viennent à Paris, où celui-ci sait retrouver un milieu de savants, qui répond à ses goûts propres et qui doit l'aider plus tard dans son œuvre d'éducateur. (*Maîtres*, p. 49.)

À Paris, malgré son jeune âge, Blaise Pascal impressionne et reçoit l'appréciation des grands savants de l'époque tels que les mathématiciens Gilles Personne de Roberval, Marin Mersenne, Pierre Gassendi et René Descartes. Ses contributions à la science telles que l'étude des fluides, l'invention de la pascaline et la résolution du « problème des partis », doivent à cette période de l'éducation : « Et l'enfant merveilleux pénètre dans le cercle des maîtres [...] Le voilà associé aux travaux de ce cénacle de mathématiciens qui, groupés autour du père Mersenne, a été le commencement de l'Académie des sciences [...] » (*Maîtres*, p. 50.) Mais Pascal ne se satisfait pas de ces résultats scientifiques, il veut les épurer et les surmonter. Son cœur attend l'appel de Dieu et il se prolonge dans la sphère religieuse et s'attache à la sainteté : « Un tel esprit ne peut demeurer avec Le Pailleur. Il ira plus outre. Leur paix n'est pas la sienne. Que lui donnerait leur demi-science pour son sentiment ? Il a besoin de la religion. Il veut passer sur un autre plan, s'élever dans une autre sphère. Il pressent la sainteté. » (*Maîtres*, p. 50.) Huit ans après, en 1639, la famille Pascal s'installe à Rouen à cause de l'opposition d'Étienne Pascal contre les dispositions fiscales du cardinal de Richelieu. À Rouen, quand son père se casse les jambes et fait venir deux médecins pieux dans la famille, l'âme de Blaise Pascal est dirigée vers le surnaturel par les deux médecins et il trouve que c'est un signe de Dieu afin de l'éclairer. Après cet événement, il commence à exploiter le domaine religieux et à méditer la présence de Dieu. Dans le discours *Les Enfances Pascal*, Barrès analyse

précisément l'influence de cet incident dans l'esprit de Pascal. Selon lui, c'est la faveur de Dieu à Pascal. Dieu le choisit comme un enfant béni et le guide vers la vérité suprême :

Et comme se repliant sur lui-même il s'applique à raisonner ces étranges rencontres, il songe soudain que l'accident de son père, entraînant la visite des deux pieux médecins, a été le signe et tout ensemble l'occasion des volontés de Dieu sur lui [...] Toutes les idées que plus tard il exprimera dans le *Mystère de Jésus* (« *j'ai versé pour toi telle goutte de sang* »), il commence à les expérimenter. Pour lui, Dieu a inventé des faits, a multiplié les avertissements et les circonstances, a créé des événements. « Les événements, ces leçons que nous recevons de Dieu même », dira-t-il plus tard. Dieu lui a fait la faveur de ne pas l'aveugler comme tant d'autres. Dieu l'a éclairé, a incliné son cœur, avec une douce violence, vers la vérité ; c'est donc que Dieu l'aime et l'a choisi. Ainsi, à Rouen, dans sa vingt-quatrième année, les idées de Providence et de prédestination se réalisent en Pascal. C'est de la vie religieuse vécue avant d'être pensée. Et tout cela en étroit accord avec son père, par le moyen de son père. (*Maîtres*, p. 51.)

Voilà l'éducation que Pascal a reçue lors de son enfance. Famille, savants, saints et Dieu, tous jouent leurs rôles dans son esprit. Au point de vue de Barrès, les quatre cycles de plus en plus hauts guident Pascal à accomplir son destin de trouver la vérité. Pascal, enfant de génie, a traversé successivement toutes les étapes et a réalisé enfin son ascension. Aux yeux de Barrès, c'est une expérience la plus belle et la plus poétique de l'humanité.

Sa famille, les savants, les saints, et puis, après quelques dernières oscillations, Dieu ! Il a passé de cercle en cercle, pour tendre toujours plus haut vers la vérité ; et de quelle allure ! On est saisi d'admiration à voir comment le héros sait se porter dans les profondeurs des milieux successifs qu'il traverse et y puiser sa nourriture royale. Puissance assimilative et tout ensemble créatrice, du génie qui court à son destin. Cette ascension, c'est le poème des plus hautes ambitions spirituelles de l'homme

d'aujourd'hui ; c'est une épopée que nous pouvons opposer à celle où le Moyen Âge finissant a ramassé toutes les expériences les plus belles qu'il attend d'une grande âme ; c'est notre Divine Comédie, beaucoup plus humble, certes, à peine esquissée, mais combien plus actuelle ! (*Maîtres*, p. 51-52.)

Et puis, après cette éducation de l'enfance, « désormais le grand Pascal va seul, uniquement guidé par les signes du ciel » (*Maîtres*, p. 52.).

Comme nous l'avons dit, le nom de Pascal parut de temps à autre dans l'œuvre de Barrès. Dans le texte suivant, nous allons voir comment Pascal pénètre dans son œuvre.

1.4 Pascal dans l'œuvre de Barrès

Si Barrès a indéniablement une sensibilité catholique, il trouve pourtant son bien dans la pensée pascalienne, parce que Pascal le touche beaucoup. Joseph Barbier montre clairement l'influence de Pascal sur la pensée religieuse de Barrès lors de la conception du roman *La Colline inspirée* : « De 1907 à 1909 surtout et pendant la période de gestation de *La Colline inspirée*, Pascal semble avoir exercé une influence considérable sur la pensée religieuse de Barrès [...]»¹⁵⁵ » Et selon l'étude d'Henri Gouhier, « *La Colline inspirée* prolonge la méditation sur “le divin dans le monde” commencée dans le *Jardin de Bérénice*. Or, c'est au cours de cette méditation que Pascal va devenir un compagnon de route de plus en plus écouté.¹⁵⁶ »

En effet, l'influence de Pascal sur Barrès ne se limite pas à la conception de *La*

¹⁵⁵ Joseph Barbier, *Les Sources de la Colline inspirée*, Nancy, Berger-Levrault, 1957, p. 21.

¹⁵⁶ Henri Gouhier, *Pascal et Barrès*, dans *Maurice Barrès : Actes du colloque organisé par la Faculté des lettres et des sciences humaines de l'Université de Nancy* (22-25 octobre 1962), *Annales de l'Est*, Nancy, 1963, p. 313.

Colline inspirée. Par exemple, dans *Un homme libre*, le Barrès pascalien est amené à la primauté d'un certain spirituel. Et dans la deuxième trilogie : *Le Roman de l'énergie nationale*, les trois volets sont empreints des traces de Pascal. D'abord, dans *Les Déracinés*, l'auteur mentionne de temps à autre les pensées de Pascal. Par exemple, quand les jeunes Lorrains cherchent à établir une association qui servirait de havre pour l'âme, ils s'attachent plutôt à la sensibilité : « Des hommes de vingt-deux ans intéressent peu leur raison dans la recherche de la vérité, mais leur sensibilité, que Pascal nommait “volupté” et “caprice”. » (*Déracinés*, p. 604.) Ici, l'auteur aborde la conception de « la volupté » et du « caprice » de Pascal. Voici ce que Blaise Pascal écrit sur les deux termes dans *De l'art de persuader* rédigé vers 1660 :

C'est alors qu'il se fait un balancement douteux entre la vérité et la volupté, et que la connaissance de l'une et le sentiment de l'autre font un combat dont le succès est bien incertain, puisqu'il faudrait, pour en juger, connaître tout ce qui se passe dans le plus intérieur de l'homme, que l'homme même ne connaît presque jamais [...] De sorte que l'art de persuader consiste autant en celui d'agréer qu'en celui de convaincre, tant les hommes se gouvernent plus par caprice que par raison !¹⁵⁷

Nous trouvons aussi l'image de Pascal dans *L'Appel au soldat*. Quand Sturel et Thérèse de Nelles se promènent le long de la Seine, ils voient une inscription sur Pascal près du pont de Neuilly, allusion à un accident survenu à Pascal sur le pont de Neuilly à la fin de 1654 quand les chevaux de sa voiture plongent par-dessus le parapet. Pascal survécut à cet accident, qui constitua pour lui l'expérience d'une extase mystique. Ainsi, aux yeux de Barrès, le pont de Neuilly est un « lieu sacré » où il rend hommage à son maître Pascal : « [...] Ils lurent, à cinquante mètres en deçà du pont de Neuilly, l'inscription commémorative du fameux accident où Pascal en carrosse faillit être précipité. Lieu sacré qui favorisa la plus admirable folie et des accents désespérés ! » (*Appel*, p. 967.) Enfin, c'est le tour de *Leurs Figures*. Dans le

¹⁵⁷ Blaise Pascal, *De l'art de persuader*, dans *Pensée de Blaise Pascal*, Lefèvre, 1839, p. 64.

roman, quand Sturel cherche à se venger - puis échoue - en dénonçant le scandale de l'affaire du Panama, il demande secours à son ami Saint-Phlin et lui demande de l'argent pour continuer ses actions. Saint-Phlin refuse en citant l'idée de Pascal rapportée par sa sœur Mme Périer dans *La vie de Pascal*. Pascal pense que les grandes entreprises sont réservées à certaines personnes choisies par Dieu, comme l'assistance des pauvres. Et pour les gens ordinaires, ils ne doivent entreprendre que ce qui est à la mesure de leurs forces.¹⁵⁸ Donc, Saint-Phlin veut dire à son ami qu'il est prêt à secourir son pays, mais pas dans les « grands desseins » que projette Sturel. Voici sa lettre à Sturel :

[...] Veux-tu me permettre de te citer Pascal (d'après Mme Périer) ? [...] « Les discours de Blaise Pascal sur les pauvres excitaient parfois ses familiers à proposer des moyens et des règlements généraux qui pourvussent à toutes les nécessités : cela ne lui semblait pas bon et il leur disait qu'ils n'étaient pas appelés au général, mais au particulier, et que la manière la plus agréable à Dieu était de secourir les pauvres pauvrement, c'est-à-dire chacun selon son pouvoir, sans se remplir l'esprit de ces grands desseins qui tiennent de cette excellence dont il blâmait la recherche en toutes choses. » (*Appel*, p. 1170-1171.)

En somme, Barrès reste fidèle à Pascal pendant toute sa vie. Il fait son éloge partout dans son œuvre. Selon lui, Pascal est un génie sans précédent qui représente la pensée de la France. Il lui doit son individualisme, son sentiment religieux, son idée de la mort et son attachement à l'âme. De plus, afin de rendre hommage à Pascal, Barrès fait son pèlerinage en Auvergne, réfléchit sur l'œuvre de son maître, lit des œuvres sur Pascal, entretient des discussions sur Pascal avec des contemporains, projette d'écrire des livres sur le grand penseur, etc.

¹⁵⁸ Mme Périer (Gilberte Pascal), *Vie de Blaise Pascal*, in *Œuvres complètes de Blaise Pascal*, tome I, Librairie de L. Hachette et Cie, 1869, p. 14.

CHAPITRE II - BARRÈS, DISCIPLE INDÉPENDANT DE RENAN

Comme l'une des grandes figures françaises du XIX^e siècle, Ernest Renan est un écrivain, philologue, philosophe et historien, qui exerce une profonde influence tout au long du XIX^e siècle. Dans *Taine, Renan, Barrès : étude d'influence*, Pierre-Henri Petitbon juge ainsi l'influence de Renan : « On lit *l'Histoire des Origines du Christianisme* comme jadis *Quatre-vingt-treize* et *Les Misérables*. On ne part pas pour Venise ou pour Florence sans, dans ses bagages, *le Voyage en Italie*.¹⁵⁹ » Quant à l'influence de Renan sur Barrès, voici ce qu'il écrit : « À Renan, Anatole France doit son scepticisme, ses sourires, et la claire profondeur de ses phrases [...] Barrès par contre a subi toute sa vie l'influence de Renan et celle de Taine.¹⁶⁰ » Mais quelle sorte d'influence ? Nous pourrions dire qu'à Taine, Maurice Barrès doit sa morale et ses idées politiques, surtout celles du nationalisme ; mais de Renan, il reçoit plutôt une influence religieuse. Même dans sa campagne de la défense des églises en France, Barrès trouve un appui en Renan : « Renan dit : “Je suis inquiet de l'humanité sans christianisme”, puis “l'idéal qui est dans l'homme fleurira toujours.” » (*Cahiers*, t. XVI, p. 81-82.) Sous l'influence de Renan, Barrès garde le sentiment religieux tout en se détachant du dogme. En fait, l'influence de Renan sur Barrès ne se limite pas à la question religieuse. Voici le point de vue de Pierre-Henri Petitbon : « Mais c'est à Renan qu'appartiennent le dilettantisme toujours renaissant, le besoin de métamorphose, le goût de l'ironie, des jeux d'esprit et des coquetteries de style, les affirmations atténuées, les idées vagues, le vocabulaire incertain, les attitudes indécises.¹⁶¹ » Cependant, dans les dernières années de sa vie, Barrès récuse l'influence de certains maîtres, y compris celle de Renan : « En mûrissant, en vieillissant [...] je n'excuse plus aujourd'hui cette sorte d'ivresse que me donnait la

¹⁵⁹ Pierre-Henri Petitbon, *Taine, Renan, Barrès : étude d'influence*, Paris, Les Belles Lettres, 1934, p. 10.

¹⁶⁰ *Ibid.*, p. 8.

¹⁶¹ *Ibid.*, p. 141.

pensée renanienne.¹⁶² » Malgré son détachement, l'influence profonde de Renan sur Maurice Barrès existe toujours bel et bien.

Dans son œuvre, Barrès aborde la pensée religieuse de Renan qui oscille entre la raison et la foi.

2.1 La pensée religieuse de Renan

Né le 28 février 1823 à Tréguier en Bretagne, Ernest Renan se destine à la prêtrise et y fait ses premières études au séminaire ecclésiastique. À l'âge de 18 ans en 1841, il étudie la philosophie, surtout celle de Hegel et de Herder, qui ébranle sa foi dans les dogmes catholiques. Deux ans plus tard, quand il étudie la philologie sémitique au séminaire de grand Saint Sulpice, Renan considère la Bible comme une création humaine et non comme la parole de Dieu, qui doit être mise en examen comme d'autres documents historiques. Les preuves historiques lui causent une profonde crise intérieure, et il décide de se détacher de la croyance catholique. Il cherche alors à étudier la religion sur des bases scientifiques. En octobre 1845, il quitte l'Église et croit en l'avenir de la science. Mais il ne peut pas totalement abandonner la croyance, sa sensibilité l'y maintient toujours en raison des expériences des premières années de sa vie. En 1848, Renan est nommé au Collège de France, où il présente Jésus comme un homme extraordinaire, mais pas comme le fils de Dieu. Le clergé catholique est scandalisé et réagit vivement. Ses cours sont annulés et puis il est démis en 1863, la même année où *La Vie de Jésus* est publiée. Mais en 1871, il revient au Collège de France sous la III^e République et en devient l'administrateur en 1884.

Ernest Renan consacre la plupart de son temps et de ses œuvres aux questions de la religion, mais à travers le parcours de sa vie, nous voyons que ses pensées

¹⁶² Maurice Barrès, Note des Éditeurs dans *Huit jours chez M. Renan*, Émile Paul Frères, 1913, p. XIII.

religieuses sont beaucoup plus complexes, même un peu controversées, puisqu'il critique la religion tout en affirmant son importance. Pour Barrès, la pensée de Renan oscille toujours entre la raison et la foi. Et le maître souffre beaucoup de son indécision, d'un côté, il nie le surnaturel par sa perception rationnelle, de l'autre côté, il est attiré par la divinité en raison de l'éducation religieuse de ses premières années.

Renan souffrait d'abandonner la foi de Saint-Sulpice pour passer aux dieux du Panthéon. Il trouva sur cette côte une région intermédiaire. Il s'y complut dans un roman qui lui permettait de rester sous la domination de ses rêveries. Il se commande de n'affirmer que les conceptions rationnelles, mais Psyché toujours impatiente veut percer le secret des ténèbres et saisir à l'envolée un pan de la robe divine [...] Renan, sa pensée vacillante, indécise. Nos soldats agissaient, mais lui reste sous la domination du sentiment religieux, jeune âme de Bretagne et de Saint-Sulpice, il se fermait le surnaturel et voulait pourtant des dieux. (*Cahiers*, t. XVIII, p. 106-107.)

Pourtant, selon Barrès, même si Renan nie Dieu et le surnaturel avec une approche scientifique, son sentiment religieux est vrai et sincère. Il est curieux de l'histoire de la religion et hostile aux ennemis du catholicisme, comme ce qu'il écrit dans les *Souvenirs d'enfance et de jeunesse* : « L'antichristianisme a dans le pays une couleur si détestable, si basse, si dégoûtante, qu'en vérité il y aurait de quoi m'éloigner.¹⁶³ » C'est pour cette raison que Renan est l'antechrist pour les uns et l'ami de l'Église pour les autres. Bref, aux yeux de Barrès, l'attachement de Renan à la religion existe toujours malgré sa critique. Ce maître voudrait chercher les lois de l'univers et se rapprocher de Dieu à sa propre manière :

Il aime les cultes qui troublent les âmes, la froide sévérité de Saint-Sulpice, les émotions de l'athéisme et de la superstition. Il cherchait à toucher légèrement Dieu, comme en songe. La sagesse est de maintenir ses yeux largement ouverts sur l'univers pour en savoir les lois et la loi ; c'est encore de se détacher de la terre et du corps et de se

¹⁶³ Ernest Renan, *Souvenirs d'Enfance et de Jeunesse*, Calmann Lévy, Paris, 1897, p. 388.

rapprocher de la Toute-Puissance de manière à la toucher, légèrement, comme en songe, par l'envolée de l'émotion. (*Cahiers*, t. XVIII, p. 107.)

Mais Barrès n'accepte pas aveuglement la pensée religieuse de Renan. Dans son œuvre, il exprime ce qu'il admire en Renan, mais en même temps il ne cache pas ses critiques.

2.2 Le jugement de Barrès sur Renan

2.2.1 L'acceptation des idées

Influencé par Renan, Barrès accepte certaines idées de son maître, même s'il le critique de temps en temps dans son œuvre, surtout dans ses *Cahiers*. Dans un cahier de juillet 1913, Barrès note son admiration pour Renan. Ce qu'il admire en Renan, c'est son enthousiasme pour la vie, son âme religieuse et son amour pour la Bretagne : « Vous ne pouvez pas m'empêcher d'aimer en Renan ce qui mérite de vivre, ce qui est fait pour vivre et propager la vie, ce qui demeure chez son petit-fils, une Bretagne, une âme religieuse. » (*Cahiers*, t. XVII, p. 374.) Barrès partage aussi l'idée de Renan. Par exemple, dans un cahier plutôt, il écrit :

M. Renan croyait que les paroles d'Adam à la vue d'Ève et le discours de Dieu à Caïn et les bénédictions de Noé, tout le récit de la tour de Babel, bref la plupart des discours rapportés dans les premiers chapitres de la Genèse jusque vers le temps d'Abraham sont en vers. Ils sont d'un tour mystérieux, et pleins de jeux de mots qui paraissent avoir été l'élément essentiel de la poésie. Et M. Renan concluait : « Le genre humain a d'abord parlé en vers. » Parole qui m'émeut. (*Cahiers*, t. XV, p. 139.)

Il approuve l'opinion de Renan et admire l'état primitif de l'humanité décrit par Renan où les êtres parlent en vers et rêvent du miracle et des choses merveilleuses. De

plus, dans un autre cahier, Barrès cite un paragraphe d'*Étude sur Feuerbach* de Renan :

Le cadavre d'un Dieu mort [...] le Christ maigre, allongé, sanglant ; que l'on compte tous les os, qu'on le prenne pour un lépreux, un ver de terre et non un homme [...] L'amour a changé d'objet : à l'enthousiasme de la beauté a succédé l'enthousiasme de la souffrance, l'apothéose de l'homme de douleurs, savant en infirmités, du divin lépreux comme dit Bossuet. (*Cahiers*, t. XIII, p. 176.)

C'est une représentation qui en effet répond à une des formes du goût de Barrès pour la mort. Mais à côté de cela, comme toujours, une certaine forme de légèreté est aussi mise en avant - légèreté qui assure toutefois la puissance et la « fermeté théologique » (*Cahiers*, t. XIII, p. 185.).

2.2.2 La critique

Barrès critique de temps en temps Renan et exprime son désaccord avec le maître dans ses *Cahiers*. Par exemple, dans un cahier, en parlant de Paul Bourget et de Renan qui ne croient pas au surnaturel, il exprime son désaccord : « Bourget. - Celui qui ne croit pas au miracle, celui qui dit comme Renan "il n'y a pas de surnaturel", à celui-là, je n'ai rien à répondre. » (*Cahiers*, t. XIII, p. 344.) De plus, Barrès critique le « petit courage » de Renan et pense que le maître ne s'acquitte pas de sa charge comme un héros de société puisqu'il réserve ses paroles qu'il a dû prononcer :

On peut faire reprocher à M. Renan de son petit courage civique. Il n'a pas dit tout ce que et tous ceux qu'il méprisait [...] Pour celui qui a le sens social, il sait le rôle superficiel des héros. Mais Renan a une petite âme serve. Je regrette seulement qu'il n'ait pas explicitement et amplement exprimé son mépris universel. (*Cahiers*, t. XIII, p. 40.)

Barrès est assez sévère vis-à-vis de Renan. Il pense que celui-ci s'adonne à sa propre rêverie qui manque le sens pratique :

C'était un artiste ; il céda à la rêverie. Il s'y est tout donné. Seulement il vivait avec Berthelot, il disait : « La science est austère, elle veut des faits. » ça, c'est l'attitude, la figure qu'il se faisait. En réalité, c'était un paresseux. Soury n'a jamais pu lui faire lire Spencer, Darwin. Il suivait ses rêveries comme on suit les nuages. (*Cahiers*, t. XIV, p. 10.)

De plus, dans ses *Cahiers*, Barrès critique même certaines œuvres de Renan : « *L'Histoire des Langues sémitiques*, voilà le beau livre de Renan. Quand il a publié *La Vie de Jésus*, c'était un bon philologue, bien armé. Il est inouï qu'il ait trouvé un éditeur pour ce fatras, son *Histoire d'Israël*. » (*Cahiers*, t. XIII, p. 47.)

Les critiques de Barrès sur Renan ne se limitent pas à ses monologues dans les *Cahiers*, elles sont aussi présentes dans sa correspondance. Par exemple, en mars 1922, l'écrivain français Eugène Montfort (1877-1936) écrit une lettre intitulée *Le XIX^e siècle, est-il un grand siècle ?* à Maurice Barrès. Dans sa réponse, Barrès critique la surestimation d'Ernest Renan par Montfort. Il admet que Renan est un intellectuel brillant, mais sa place ne peut pas soutenir la comparaison avec celle de Pascal : ainsi il pense que c'est trop d'utiliser la « suprême intelligence » pour qualifier Renan :

N. -B. - Je vois que vous traitez Renan de « suprême intelligence ». Ah ! Non. J'aime beaucoup Renan, je lui dois beaucoup. C'est un esprit charmant, brillant, de plus grand intérêt, et dans ses livres il a le génie même de la conversation, nourri des plus riches études. Mais « suprême intelligence », Montfort, vous allez fort ! Qu'est-ce que vous direz de Pascal ? « Suprême ? » Alors le haut royaume de l'esprit, les grandes profondeurs de la méditation, les pêches miraculeuses, les élévations dans les nues où se forme la foudre ? Non, Montfort. Votre liste prouve qu'il faut mettre au point l'héritage du dernier siècle. (*Cahiers*, t. XX, p. 22-23.)

Jusqu'ici, nous voyons clairement l'attitude ambivalente de Barrès envers Renan. Quand certains proposent de transférer les cendres de Renan au Panthéon, Barrès refuse, non pas parce qu'il veut critiquer Renan ou qu'il ne l'apprécie pas, mais parce qu'il pense que la meilleure solution est de déposer ses cendres dans l'église de sa ville natale, par respect pour le mort.

2.2.3 Le refus du transfert des cendres au Panthéon

En février 1923, le sénateur François Albert (1877-1933), dépose une proposition de résolution de transfert des cendres de Renan, de Michelet et de Quinet au Panthéon. Quand Barrès apprend la nouvelle, il exprime ainsi son objection dans son cahier : « *Renan au Panthéon ?* ». Même s'il n'a pas l'occasion de prononcer son texte, parce que la proposition de François Albert est finalement repoussée en mars 1923 en raison des protestations des milieux catholiques, l'opinion de Barrès sur Renan se lit entre les lignes de ses notes. Cette fois, il ne proteste pas fermement contre le transfert des cendres de Renan au Panthéon, comme il l'avait fait pour Zola. Dans ces notes, il exprime son respect pour Renan, mais il pense que mettre les cendres de Renan au Panthéon, c'est une manière de le dénaturer.

Au milieu de trente-six difficultés, j'aime Renan.

Je l'aime, non pour sa manière de dire, mais pour sa substance.

Je l'aime pour m'avoir fait comprendre la frivolité de Voltaire et l'importance de la religion et du catholicisme.

Or, vous allez faire une manifestation contre le catholicisme et l'Église. Quelle équivoque, si je vote avec vous !

De toute manière, je suis contrarié. Il m'est pénible de refuser mon témoignage à un homme envers qui j'ai de grandes obligations, mais je ne dois pas non plus le dénaturer, ni me dénaturer. (*Cahiers*, t. XX, p. 123.)

Il donne ensuite ses raisons. Il pense d'abord que Renan mérite mieux que cela : « Votre Panthéon est une maison radicale-socialiste. Renan est mieux que cela. » (*Cahiers*, t. XX, p. 123.) Et comme à chaque fois qu'il proteste contre une chose, il essaie de trouver une autre solution qu'il pense meilleure. Il pense que la meilleure manière d'honorer Renan serait d'ensevelir les cendres de Renan dans l'église de Tréguier : « Je voudrais qu'il fût permis à l'homme qu'on veut honorer d'être enseveli dans la petite église de sa ville natale ou dans sa paroisse de Paris. Ah ! Si Renan pouvait être admis dans le cloître de Tréguier ! » (*Cahiers*, t. XX, p. 124.)

En tant que disciple indépendant de Renan, comment Barrès décrit ou aborde son maître spécial dans son œuvre ?

2.3 Renan dans l'œuvre de Barrès

2.3.1 Dans les romans

Au début de la carrière littéraire de Maurice Barrès, Renan est plus qu'un héros, qu'un maître, il est presque un dieu. En 1888, Barrès écrit une brochure intitulée *Huit jours chez M. Renan*, mais qui suscite le mécontentement de l'entourage de Renan. Vers la fin de sa vie, Barrès reparle de ce roman imaginaire : « Depuis quarante ans ! Eh ! Oui, je n'ai pas passé huit jours avec M. Renan, et comme il l'a dit, dans une heure de sévérité, il ne m'a pas offert un verre d'eau, mais voici près d'un demi-siècle que je vis familièrement avec ses plus intimes pensées. » (*Cahiers*, t. XX, p. 121.) Il admet être un « disciple indépendant » (*Cahiers*, t. XX, p. 121.) du maître depuis quarante ans. Depuis *Le Culte du moi*, particulièrement dans les deuxième et troisième volets *Sous l'œil des barbares* et *Le Jardin de Bérénice*, Renan apparaît comme le Maître. Par exemple, dans le premier chapitre du *Jardin de Bérénice*, Barrès imagine la conversation de Renan avec l'écrivain Charles Chincholle : « Conversation qu'eurent MM. Renan et Chincholle sur le général Boulanger, en février 1889, devant

Philippe. » (*Bérénice*, p. 189.) Ensuite, l’empreinte de Renan se trouve même dans *La Colline inspirée*. Comme Renan, Barrès écrit aussi sa propre *Vie de Jésus*, et dans *La Colline inspirée*, d’une certaine façon, la vie de Léopold Baillard est une vie de Christ. Léopold lutte toute sa vie pour sa foi intérieure. Il a aussi ses fidèles. Et comme Jésus, il se heurte aux pouvoirs établis, « il y a une Passion de Léopold Baillard, comme il y a une Passion du Christ¹⁶⁴ ».

Le nom de Renan paraît non seulement dans les romans de Barrès, mais aussi dans ses récits de voyage.

2.3.2 Dans les récits de voyage

La figure de Renan paraît aussi dans les récits de voyage de Barrès, telle que *Une enquête aux pays du Levant*. Au cours de son voyage en Orient, Barrès visite les lieux où habita Renan lorsque celui-ci écrivait *La Vie de Jésus* à Ghazir, un village de montagne libanais. Ici, Barrès imagine les traces de Renan dans un « paysage éternel » :

De Ghazir, Renan avait une heure de cheval pour gagner ses fouilles de Gebeil. Sans doute, quand la route n’existait pas et qu’il chevauchait, aux côtés de sa sœur, vers Beyrouth et Sidon, vers Amschit et Amrit, ce devait être encore plus pittoresque. Mais laissons ces détails, pour jouir de ce paysage éternel. Qu’il fut heureux, ici ! Il y retrouvait les thèmes de sa vie paysanne, une Bretagne illuminée, et puis les thèmes qui l’ont fait sortir du séminaire, la mutabilité des formes du divin. (*Enquête*, p. 135.)

¹⁶⁴ Pierre-Henri Petitbon, *Taine, Renan, Barrès : étude d’influence*, Les Belles Lettres, Paris, 1934, p. 127-128.

Barrès pense que Renan n'a pas déchristianisé ses contemporains avec ses critiques des sources historiques de la Bible, mais qu'au contraire, il les a christianisés, parce qu'il leur a fait parcourir les terres sacrées et a suscité leur intérêt du religieux.

Vous dites qu'il déchristianise ? Eh bien ! Il nous a christianisés. Et puis croyez-vous donc que ce ne soit rien d'avoir annexé à notre domaine spirituel ces terres de fermentation religieuse ? C'est avec lui qu'en esprit, bien souvent, nous les avons parcourues. Et je désire qu'une de mes premières démarches m'y rapproche de l'homme à qui je dois originairement de les aimer. (*Enquête*, p. 133.)

Outre les romans et les récits de voyage, Barrès prononce même un discours sur Renan, dans lequel il se prétend disciple indépendant, ce qui correspond bien à son attitude vers le maître.

2.3.3 Dans le discours de 1923

Le 18 février 1923, Barrès, au nom de l'Académie française, prononce un discours dans la célébration du centenaire de la naissance d'Ernest Renan à la Sorbonne. Dans le discours, Barrès remploie les deux mots qu'il a déjà écrits dans son cahier « disciple » mais « indépendant » pour décrire son sentiment envers Renan : « C'était là donner la parole à un disciple plein d'admiration, mais indépendant, qui, depuis quarante ans, fait en lui-même le procès de son maître, accueille toutes les objections et toujours les surmonte. » (*Maîtres*, p. 163.) Toute la génération de Barrès est marquée par l'influence de Renan, et notre auteur ne fait pas exception. À ses yeux, Renan représente l'intelligence de son époque, et c'est pour cette raison qu'on le juge parfois avec sévérité. La place de Renan se trouve tellement élevée que les disciples ne permettent pas le glissement de leur maître de croyant à incrédule.

M. Renan était à nos yeux un des plus glorieux drapeaux de l'intelligence, mais à cause

de cela même, nous commençons à être sévères à son égard ; nous nous attribuons un droit de surveillance sur sa conduite ; nous avons décidé qu'il avait à être une des vertus de la France [...] Il tenait à nos yeux une espèce d'emploi sacerdotal. Il avait éveillé la curiosité des choses religieuses dans une génération ignorante, qui poussait l'incrédulité jusqu'à une indifférence absolue. Et nous ne pouvions pas supporter qu'il se détournât une seconde de ce qui, pour nous, était l'essentiel de son message. (*Maîtres*, p. 164.)

Ainsi, dès que Renan commence à critiquer le christianisme au point de vue historique, les reproches ont afflué : l'ancien apologiste devenant l'antéchrist. Pourtant, selon Barrès, comme apologiste, Renan fait « aimer le catholicisme » et comme antéchrist, il fait « retrouver la pensée religieuse » : « Renan soulevait la tristesse, la réprobation, les colères du monde catholique : eh bien ! À nous, il faisait aimer le catholicisme. Il était l'ennemi-type de la religion, l'Antéchrist : il nous faisait retrouver la pensée religieuse. » (*Maîtres*, p. 164.) Et puis Barrès donne une explication de son point de vue. Dans l'œuvre de Renan, on peut trouver les grandes âmes avec la puissance mystique, l'esprit éternel, l'ardeur et la beauté pour la vie, bref tout ce qu'on peut attendre. Et même dans les critiques historiques de la religion de Renan, on éprouve le respect du maître pour les âmes mystiques.

Nous cherchions des esprits nobles et de grandes âmes, des âmes en qui fussent vivants les forts enthousiasmes. Nous avions besoin d'ardeur et de beauté. Nous appelions de hautes et puissantes natures, qui fussent en rapport avec l'esprit éternel. Nous trouvions leurs portraits dans l'œuvre de Renan. Le peintre les diminuait parfois, parfois même les plaisantait, mais enfin par lui nous les approchions ; nous sentions bien, sous ses ironies, sa complaisance secrète, son respect. En tout cas, ce respect, nous l'éprouvions. (*Maîtres*, p. 164.)

Barrès pense que les catholiques n'ont pas compris le respect et l'attachement de Renan pour la religion « sous ses ironies » (*Maîtres*, p. 164.). Même s'il est considéré comme l'ennemi de la religion en raison de ses critiques historiques, Renan pousse les

gens à se réintéresser aux choses religieuses : l'histoire de la religion, les textes sacrés, etc, et le rôle de Renan pour propager le christianisme est incontestable.

Il est naturel que les chefs de l'Église, dans leur première amertume, n'aient pas tout d'abord compris une situation aussi paradoxale ; qu'ils ne se soient pas rendu compte que, même à leur point de vue, Renan est un immense progrès sur Voltaire. Et, pourtant, rien n'est plus vrai. Avec ce nouvel adversaire, la vieille Bible cessait d'être un amas de contes ridicules. *L'Histoire des origines, l'Histoire d'Israël* nous apprenaient à lire avec un respect nouveau les textes sacrés, et nous écoutions avidement cet enchanteur savant, qui nous révélait leur haute poésie et ce qu'ils gardent de substance assimilable pour tous. (*Maîtres*, p. 165.)

Puis dans ce discours Barrès continue à exposer l'influence de Renan sur la génération. C'est Renan qui ferait revivre les textes religieux et les actualiserait dans la société moderne, ceci entraînant l'intérêt de ses contemporains pour le problème religieux. Barrès croit même que si un incroyant sent une parcelle de tendresse pour la religion, c'est peut-être qu'il est influencé par Renan. C'est-à-dire que, aux yeux de Barrès, Renan a bien accompli sa mission de propagande du christianisme.

Renan nous a appris à traiter le problème religieux avec gravité et avec amour. Il a passé sa vie de savant sur les livres sacrés de l'humanité. Au début de sa carrière, son voyage inoubliable nous a menés sur le rivage de Sidon, de Tyr et de Byblos, mais ce n'est pas là seulement qu'il a répété la parole de Pline : « Quand tu vas en Syrie, n'oublie pas les dieux. » C'est en Bretagne, en Sicile, au Parthéon, partout où ses regards se sont tournés, qu'il a cherché à se mettre en rapport avec l'esprit éternel qui agit et se continue à travers les siècles. Il a mis au-dessus de tout les grands dons de l'âme ; il a glorifié et étudié ceux qui vivent pour une pensée supérieure à leur existence finie ; il nous a persuadés de la nécessité d'un pouvoir spirituel dans le monde.

Si aujourd'hui vous trouvez chez les incroyants un sentiment de l'Église qui va jusqu'à la tendresse, je sais que M. Renan est pour quelque chose dans cette évolution, qui aurait

paru bien extraordinaire à nos pères. Que cela s'accorde ou non avec sa métaphysique, ce vieux clerc accomplit la mission de propagande idéaliste que lui ont léguée ses aïeux bretons. (*Maîtres*, p. 165-166.)

Comme un disciple indépendant, Barrès admet l'influence de son maître sur lui, mais d'un autre côté, il se réserve le droit de lui faire des objections. Dans le discours, il critique Renan d'avoir arrêté sa mission divine. Renan serait « un homme ivre » de sa propre pensée, montrant le haut lieu où résident les mystiques et Dieu, mais refusant de les guider jusqu'au bout. Ainsi, le maître change de direction et cherche l'envers de la religion, la critiquant au point de vue historique. Mais selon Barrès, les points de vue que Renan accepte contre la religion sont « les bruits » qui l'empêchent d'accomplir son destin sacré :

Ce sage qui nous avait montré du doigt les mystiques sur la hauteur se prenait d'une espèce de jalousie pour ceux qui ont borné leur ambition à jouir de l'heure qui passe. M. Renan se grisait avec les idées. Il était comme un homme ivre de sa méditation et de son propre vin, qui cesse de marcher droit à son but. Il se vantait de connaître l'envers et le défaut de ses plus fortes convictions, d'échapper à tout parti pris, de varier ses points de vue, d'écouter les bruits qui viennent des quatre points de l'horizon, et d'accueillir l'esprit qui souffle où il veut.

C'est peut-être sous la coupole de l'Institut que le vieux maître a prodigué ses boutades les plus audacieuses et les plus profondes, et qu'il a le mieux tenu ce rôle qui excitait les esprits et les scandalisait. (*Maîtres*, p. 166.)

D'ailleurs, comme dans son cahier, Barrès critique encore une fois la phrase tragique de Renan : « C'est lors de la réception de Cherbuliez que Renan a prononcé la tragique sentence : “Nous vivons d'une ombre, du parfum d'un vase vide ; après nous, on vivra de l'ombre d'une ombre.” » (*Maîtres*, p. 167.) Barrès pense que Renan est trop pessimiste, qu'il ne fait pas suffisamment confiance à ses contemporains et aux jeunes gens du monde futur. Mais les jeunes Français pendant la première Guerre

mondiale, surtout les deux petits-enfants de Renan - Ernest et Michel Psichari - complètent les travaux de leur grand-père et montrent l'immense force de la religion :

La France de demain et d'après-demain vivrait de l'ombre d'une ombre ! En vérité, M. Renan manquait par trop d'espérance.

Ernest et Michel Psichari, deux enfants qui furent deux héros de la Patrie et, l'un d'eux, un saint de l'Église, c'est à vous que nous pensons. Vous êtes venus rectifier et compléter le témoignage de votre aïeul. Une force religieuse immense subsiste dans notre nation, comme au temps de saint Louis, de Vincent de Paul, de Pascal et de Pasteur [...] (*Maîtres*, p. 168.)

À propos de ce point de vue, Barrès écrit un autre article le 24 décembre 1915 sur Renan et son petit-fils Ernest Psichari *L'Enfant et le vieillard*. Ernest Psichari, intéressé par la théologie, est tombé au champ de bataille pendant la première Guerre mondiale. Selon Barrès, cet enfant sauve Renan et toute la France par sa mort : « La guerre éclata au moment où le jeune lieutenant venait de décider qu'il irait à Rome prendre ses grades de théologie. Elle l'empêcha de se faire ordonner pour la rédemption de son grand-père ; elle lui permit de se faire tuer pour la rédemption de la France. » (*Maîtres*, p. 173.) Le terme « rédemption » montre le patriotisme de Barrès à l'égard du sacrifice d'Ernest Psichari. Même si Barrès ne considère pas Renan comme le « Judas » de la Bible parce qu'il voit la sincérité et l'amour de Renan dans ses œuvres de critiques sur la religion, il n'approuve pas son détournement et espère qu'il puisse rejoindre Dieu.

L'Église éprouve à l'égard de Renan une nuance particulière d'horreur. Les prêtres sont plus indulgents pour Voltaire que pour l'auteur de la Vie de Jésus. Ils ne croient pas à la sincérité de sa pensée religieuse. Quand il s'approche, ils revoient le baiser de Judas. Arrière, toi qui fus des nôtres et qui embrasses le Christ pour le trahir. Simple lecteur, j'ai bien souvent souffert de ce dur traitement infligé au vieux maître dont j'aime l'œuvre par longs fragments. Mais pour son petit-fils, à l'heure qu'il réclame de toute

son âme le baptême, quelle amertume, quel conflit ! (*Maîtres*, p. 171-172.)

En somme, dans ce chapitre, nous avons analysé l'influence de Renan sur Barrès et cette influence est plutôt particulière, parce que le dernier se qualifie disciple indépendant du maître. D'un côté, il admet l'influence de son maître sur lui et sur sa génération. À son avis, c'est Renan qui fait revivre les textes religieux et les actualiser dans la société moderne, et c'est aussi Renan qui suscite l'intérêt de ses contemporains à la question religieuse. De l'autre côté, Barrès se réserve le droit d'objection. Il lui reproche de ne pas accomplir sa mission divine, en changeant sa direction et refusant de guider les contemporains vers le haut lieu où résident les mystiques.

CHAPITRE III - D'AUTRES ÉCRIVAINS

Si Blaise Pascal et Ernest Renan sont les auteurs les plus intimes de Barrès, il reste cependant influencé par d'autres écrivains, parfois même très éloignés de ses préoccupations religieuses et catholiques. Par exemple, dans un cahier du mai 1913, il analyse l'inspiration de son soi-même et affirme que ce sont les grands écrivains tels que Baudelaire et Verlaine qui lui ouvrent la possibilité de suivre son soi-même :

Et moi je suis content que Baudelaire, Verlaine aient été des ivrognes, car c'est ainsi qu'agréablement j'ai appris à vingt ans les secrètes pensées, les pensées profondes, une vie bien plus vaste que celle que les miens avaient vécue. Et souvent d'un mot ils m'ont donné une clef pour pénétrer dans des parties de moi-même qui m'étaient inconnues.
(*Cahiers*, t. XVII, p. 343-344.)

Dans le texte suivant, nous allons analyser l'influence que Barrès a reçue de Dante Alighieri, d'Ignace de Loyola, de Victor Hugo, d'Alphonse de Lamartine, de Charles-Pierre Baudelaire, d'Henri Bremond et de Stanislas de Guaita. Ce sont aussi des noms récurrents dans l'œuvre de Barrès.

3.1 Dante Alighieri

Les *Maîtres* sont une œuvre posthume de Barrès qui comprend des essais, des articles et des discours de l'auteur sur les grands esprits tels que Dante, Pascal, Hugo. On peut y lire que les grands hommes possèdent un point commun : la croyance en Dieu. Alors, il prend un exemple du « grand chrétien » Dante Alighieri (1265-1321) qui se dévoue à Dieu :

Ce grand chrétien est pénétré de la pensée de la Rome antique. Il est là devant nous,

entre le monde chrétien et le monde classique, et Raphaël l'a placé justement dans le Parnasse et dans la *Dispute du Saint-Sacrement*.

... « Vous demandez peut-être, écrit-il aux cardinaux du conclave de Carpentras, qui est celui qui veut soutenir de sa main l'arche chancelante ? Je suis parmi les plus humbles brebis du troupeau du Christ, mais ce que je suis, je le suis par la grâce de Dieu, et le zèle de la Maison du Seigneur me dévore. » *Vox privata*, s'écrie-t-il encore, en parlant de lui-même. Nous connaissons cette voix si fière. C'est la voix des Milton, des Voltaire, des Chateaubriand, des Hugo. (*Maîtres*, p. 14.)

Dans le discours qu'il prononcera à la Sorbonne le 2 juin 1921 à l'occasion du sixième centenaire de Dante, Barrès déclare que « Dante est la voix et le drapeau de la chrétienté » (*Maîtres*, p. 17.) et l'œuvre de Dante manifeste parfaitement le mystère en pleine lumière : « Son œuvre, une ascension vers la lumière. Chacun des trois cantiques finit par le mot étoile. » (*Maîtres*, p. 15.) De plus, il considère Dante comme un saint qui associe la science et la foi :

Son unité propre, il l'a réalisée dans son poème ; au cours de son admirable élévation, il a pu manquer de charité ; il nous avoue qu'il est orgueilleux et enclin aux amours terrestres, mais, chemin faisant, il s'est purifié. Il a la prophétie, il sait tous les mystères, il possède toute science et toute foi. Au terme de son voyage, c'est un saint. (*Maîtres*, p. 16.)

Le discours est cependant trop court – à cause du temps qu'on a pu lui donner – pour qu'il puisse développer toutes ses idées. Ses notes sont là pour éclaircir quelques points et ajouter plus d'informations sur Dante, par exemple sur *La Divine Comédie*, surtout sur le troisième cantique - le Paradis :

Le Paradis est une œuvre à part. On a essayé de rappeler que toute la littérature du Moyen Âge comporte des visions de vie éternelle, mais c'était des ouvrages purement pittoresques ou purement dogmatiques ; on essayait de traduire les dogmes de l'Église.

Ici représentation complète de dogmes religieux, des grandes vérités philosophiques et du sentiment humain. (*Maîtres*, p. 25.)

Pourtant, malgré la grande admiration de Barrès pour Dante, ce dernier n'a jamais remplacé la place de Pascal au cœur de Barrès, comme on le voit dans ce fragment où l'auteur les met en balance : « Pourquoi Dante n'est-il pas canonisé par l'Église ? » (*Maîtres*, p. 16.) Mais l'intention d'ivrogne ne se trouve pas sur le vin, mais sur d'autres buts. Plus tard, dans les notes qui complètent le discours, Barrès explique sa vraie intention en posant cette question - pour la canonisation de Pascal : « Je discute, mais au fond, ce n'est pas la canonisation de Dante qui me tient vraiment au cœur. Je voudrais qu'après sainte Jeanne d'Arc, nous eussions saint Blaise Pascal. Dante eût été une préparation. » (*Maîtres*, p. 28.)

Une autre figure qui influence la pensée religieuse de Barrès est saint Ignace de Loyola, notamment ses *Exercices spirituels*, une œuvre que Barrès mentionne de temps en temps dans ses écrits.

3.2 Ignace de Loyola

Dans ses *Cahiers*, Barrès parle de grandes figures dans l'histoire du christianisme. Il mentionne Ignace de Loyola qui est présenté dans sa première trilogie *Le Culte du moi* :

Le christianisme s'est personnifié en quelques grandes figures typiques : Saint Cyprien et saint Augustin nous montrent le développement graduel du christianisme latin, dont Milman a si lumineusement analysé les traits. On peut attribuer à Luther la création du christianisme teutonique. Saint Dominique dans le lointain treizième siècle et Loyola, voilà le christianisme espagnol. (*Cahiers*, t. XIII, p. 193-194.)

Ignace de Loyola (1491-1556) est le fondateur de la Compagnie de Jésus et ses *Exercices spirituels* sont un ouvrage de méditation et de prière qui guide le retraitant à se comprendre soi-même et à rencontrer Dieu.

Dans l'œuvre de Barrès, surtout dans ses premières œuvres, le nom d'Ignace de Loyola surgit de temps en temps. Par exemple, dans la dédicace d'*Un homme libre*, Barrès exprime son attachement à Ignace de Loyola et surtout à ses *Exercices spirituels* :

Mais j'ai souvent pensé qu'entre tous, Ignace de Loyola avait montré le plus de génie, et je le dis le prince des psychologues, parce qu'il déclare à la dernière ligne de ses *Exercices spirituels*, ou suite de mécaniques pour donner la paix à l'âme : « Et maintenant le fidèle n'a plus qu'à recommencer. »¹⁶⁵

Dans *Un homme libre*, le héros Philippe pratique les méthodes d'Ignace de Loyola pour développer et fortifier son Moi, lors de sa retraite à Saint-Germain. C'est un livre « infiniment fécond » qui peut fortifier son enthousiasme et l'aider à réaliser son rêve - devenir un « homme libre » :

Je m'étais fait conduire à la bibliothèque de Nancy, pour lire les Exercices spirituels d'Ignace de Loyola. Livre de sécheresse, mais infiniment fécond, dont la mécanique fut toujours pour moi la plus troublante des lectures ; livre de dilettante et de fanatique. Il dilate mon scepticisme et mon mépris ; il démonte tout ce qu'on respecte, en même temps qu'il reconforte mon désir d'enthousiasme ; il saurait me faire homme libre, tout-puissant sur moi-même. (*Homme*, p. 105.)

Et puis, dans l'*Examen des trois romans idéologiques*, l'auteur écrit : « Pour parvenir délibérément à l'enthousiasme, je me félicite d'avoir restauré la puissante méthode de

¹⁶⁵ Maurice Barrès, Dédicace d'*Un homme libre*, in *Maurice Barrès, romans et voyages*, Tome I, Paris, Robert Laffont, 1994 [1889], p. 98.

Loyola. »¹⁶⁶ Outre *Un homme libre*, la méthode de Loyola est aussi pratiquée dans *Du sang, de la volupté et de la mort*. De même, dans un texte de *l'Évolution de l'individu dans les musées de Toscane* publié en 1894, Barrès se rend compte que les hommes tentent de pénétrer dans « le monde supérieur du mysticisme », c'est-à-dire le monde qu'il appellera plus tard « invisible ». Mais il manque de la force « spontanée » ou la force primitive qui s'incarnent dans les saints tels que sainte Thérèse, sainte Catherine de Sienne. Alors, il recourt aux *Exercices spirituels* de saint Ignace de Loyola, et à son avis, en les pratiquant les hommes obtiennent au moins certains moments d'extase, des instants de haussement de l'âme, quelques moments supérieurs à la réalité.

Précisément, le siècle venait d'imaginer une méthode pour introduire dans le monde supérieur du mysticisme ceux qui, désireux d'y pénétrer, manquent cependant de la force spontanée des Thérèse, des Loyola, des Catherine de Sienne. On connaît les Exercices spirituels, qui pour de brefs instants haussent des médiocres jusqu'à l'état d'âme des héros. Cette extase ne modifie pas la qualité naturelle des êtres, mais les sort momentanément de la réalité ambiante. (*Du sang...*, p. 452.)

Outre la pratique des *Exercices spirituels*, Barrès trouve aussi l'inspiration d'une association en Ignace de Loyola. Dans *Les Déracinés*, après l'installation à Paris, les jeunes Lorrains commencent leur recherche de la vérité. Sur la voie de la recherche, ils réfléchissent sur les activités d'Ignace de Loyola en essayant d'y trouver quelques inspirations. Voici ce que dit Sturel à Rœmerspacher sur Loyola :

Et en Loyola, ce n'est pas le conquérant du monde qui m'attire, mais j'aime qu'il se soit donné une raison héroïque de vivre [...] Il faut le connaître directement, et non pas à travers les petits journaux anticléricaux, ou les petites images dévotes. C'était un Espagnol enthousiaste et qui avait l'esprit d'aventure. Qu'il se soit mis au service de

¹⁶⁶ Maurice Barrès, *Examen des trois romans idéologiques*, in *Maurice Barrès, romans et voyages*, Tome I, Paris, Robert Laffont, 1994 [1892], p. 21.

l'Église et plus particulièrement du pape, c'est l'emploi de ses facultés, mais cela ne le caractérise pas. Il a fondé une société ; elle est admirable, non point tant par le lien rigoureux qu'il a constitué entre ses membres, que par la façon dont il crée ces membres. Et même il ne les crée pas ; il leur donne une méthode pour que chacun se crée soi-même. Voilà sa force incomparable ! [...] Méthode prodigieuse, par où chacun de nous, dans la solitude et sans intervention extérieure, peut porter au maximum son énergie spirituelle. La méthode de Loyola, c'est l'art d'éveiller en soi des émotions, de perfectionner ses impulsions, de cultiver ses aptitudes, de nous organiser enfin une vie cérébrale telle que nous incorporions l'idéal que nous nous sommes proposé. Lui et les siens usèrent de ce mécanisme psychologique pour réaliser un type dont la puissance, en pesant sur la destinée des peuples, a irrité l'opinion [...] (*Déracinés*, p. 603.)

Le personnage ici emploie des termes que l'on retrouve souvent sous la plume de Barrès : « énergie », « énergie spirituelle », « puissance »... Ignace de Loyola devient un héros, héros ici d'ailleurs presque épique, qui réussit à fonder une société tout en participant à la transformation des peuples. Sturel admire l'association qu'établit Saint Ignace de Loyola - la Compagnie de Jésus dans laquelle « chacun se crée soi-même ». Il veut, lui aussi, s'intégrer à une association comme celle créée par Loyola, où il pourrait trouver à la fois une direction et une force : « Comme toi, comme M. Taine, je voudrais me faire une conception du monde ; mais je vais plus loin, je voudrais qu'elle me fût un motif d'agir, qu'elle donnât une direction aux forces qui sont en moi [...] » (*Déracinés*, p. 603-604.) En réalité, les jeunes déracinés ont réellement besoin d'être membres d'une association pour y trouver un appui spirituel. Du coup, les paroles de Sturel résonnent à l'esprit de Rœmerspacher, et le dernier se met à réfléchir sur l'organisation d'une association et qui pourrait servir de guide à l'image de celle d'Ignace de Loyola.

- Une association ! dit Rœmerspacher. Mais à quelle fin s'associer ? Loyola, ses amis, voulaient participer de la vie de Jésus. Il était leur modèle, leur point d'appui. Mais où trouver maintenant un lien entre des individus ? Quel homme, quelle idée peuvent

aujourd'hui fournir à des imaginations le modèle, l'élan initial, l'image exaltante ?

(*Déracinés*, p. 604.)

Alors, la première étape de leur tâche est de trouver leur « prophète » : « Les voilà, comme les Orientaux du désert, qui cherchent un prophète ! » (*Déracinés*, p. 605.) Et Napoléon est choisi par les « jeunes pèlerins » (*Déracinés*, p. 606.) et devient leur « professeur d'énergie » (*Déracinés*, p. 608.). Selon Saint-Phlin, ce que font Napoléon et Ignace de Loyola est pour le bien de l'humanité, et le premier crée des héros tandis que le dernier crée des saints : « Bonaparte et Loyola, que Sturel aime à citer, dominaient les hommes parce qu'ils savaient en faire - l'Empereur, des héros - et Loyola, des saints [...] » (*Déracinés*, p. 614-615.)

Un autre grand écrivain qui exerce une influence sur la pensée religieuse de Barrès est Victor Hugo. Barrès admire son âme religieuse, sa beauté morale et sa sincérité.

3.3 Victor Hugo

À l'égard de la spiritualité, Barrès écrit : « Il ne s'agit pas de dire : je suis spiritualiste, il s'agit de dire de telles choses que les âmes s'éveillent et se perfectionnent, il s'agit d'éliminer ce qui n'est pas de l'âme, ou plutôt de tout tourner au triomphe de l'âme. » (*Cahiers*, t. XVIII, p. 7.) Par cela, on voit l'attachement de Barrès à l'âme et il s'efforce de la perfectionner. Alors, pour mieux comprendre la spiritualité, Barrès voudrait étudier l'âme religieuse de grands écrivains tels que Lamartine et Hugo qui constituent à ses yeux la richesse de la civilisation : « Hugo, Lamartine sont d'église. Il faudra qu'un jour j'étudie les conclusions religieuses de tous ces grands prêtres, les songes et les intuitions de leur vieillesse quand ils disposaient des richesses accumulées dans leur âme par de longues navigations. »

(*Cahiers*, t. XVIII, p. 4.)

Barrès fait ses recherches sur Victor Hugo (1802-1885) et le mentionne souvent dans son œuvre. Une des raisons de sa préférence est que ce grand écrivain, « est Lorrain ». (*Cahiers*, t. XIX, p. 17.) Même si Hugo est à moitié lorrain, Barrès le considère comme un Lorrain. De même qu'il cherche à aller sur les pas de Pascal ou Jeanne d'Arc, Barrès cherche à entrer dans l'œuvre et l'âme de Victor Hugo par la marche :

Et de ses ancêtres ? Rien. Bien souvent en pensant à Hugo, je suis allé me promener à Domvallier, pays de sa mère, et à Baudricourt. Ce sont deux villages voisins l'un de l'autre sur la route qui va de Mirecourt à Neufchâteau, non loin de la colline de Sion. Mirecourt est le pays de Pierre Fourier, Neufchâteau, le pays de Jeanne d'Arc. Pierre Fourier et Jeanne d'Arc sont des visionnaires. Hugo en est un autre. Non loin de Claude Gellée.

[...] Mais je n'entends pas dire seulement que le vieux poète cherchait à s'enivrer, à s'enfuir au-dessus du réel. Non, Hugo à mesure qu'il entre dans la vieillesse est un esprit sacerdotal et chez qui prédomine l'émotion religieuse. (*Cahiers*, t. XIX, p. 18-19.)

Il apprécie la morale et la sincérité incarnées dans l'œuvre d'Hugo, et le considère comme l'homme de la Bible qui vénère Dieu : « Hugo. - Il écrit des apocalypses, il annonce le règne de Dieu. Voir le *Jésus-Christ* de Grandmaison.

Il est l'homme de la Bible et jamais de l'Évangile [...] On voit le rapport de son œuvre et de son cœur [...] Beauté morale. Transparente sincérité. » (*Cahiers*, t. XIX, p. 9.) D'ailleurs, Barrès apprécie aussi le sentiment religieux du grand auteur. À son avis, le mysticisme occupe une grande place en Hugo qui, comme apôtre, apporte des messages de rédemption et montre une direction lumineuse au grand public :

Le grand écrivain des *Misérables* et de la *Légende des Siècles* a toujours cru que l'essentiel pour chaque être c'est de percevoir dans chaque fait d'humanité ou de nature le surnaturalisme qui s'y mêle. C'est un esprit religieux. D'année en année un

mysticisme sortait de son âme. Il s'avisait très vite que son rôle était d'apporter aux hommes un message de rédemption. Ce n'est pas seulement dans la seconde partie de sa vie qu'il commença de voir du lumineux où nous ne voyions que de l'obscur. Avant qu'il devînt le prophète de Guernesey, puis le pape de l'avenue d'Eylau, il avait déjà des accents d'apôtre. (*Cahiers*, t. XIX, p. 32.)

Il croit au pressentiment religieux du grand écrivain qui s'efforce de rejoindre l'éternité divine de la nature : « Je ne serais pas étonné qu'il y eût quelque chose de religieux dans ces songeries du vieux poète. Il est possible qu'il ait pressenti dans ces moments des puissances et un appel. [...] Il rêvait d'identifier sa vie individuelle avec le dessein éternel de la nature. » (*Cahiers*, t. XIX, p. 21.) Il apprécie la force en Hugo qui ne croit pas la disparition de son âme après la mort et qui se fait un être de spiritualité :

Quelqu'un soutenant à Victor Hugo que tout finit pour l'âme après ce monde il répondit : « Pour votre âme cela se peut, mais la mienne je la sais éternelle. » C'était conscience de son énergie intérieure. Telle était sa qualité de force, sa puissance d'âme, sa source intérieure si profonde, si pleine qu'il ne croyait pas que son passage terrestre suffît à l'épuiser. (*Cahiers*, t. XVIII, p. 11.)

Barrès lui-même croit aussi à l'âme éternelle des hommes : « Moi, je sais que ce qui est accumulé en moi ne date pas de ma naissance. Mes souvenirs d'émotion sont infinis. » (*Cahiers*, t. XVIII, p. 11.)

À côté d'Hugo, l'influence de Baudelaire sur Barrès se manifeste dans la recherche du soi et l'exploration spirituelle. Il aborde l'esprit de Baudelaire, mais regrette que ce dernier se laisse aller au désespoir lors de la lutte entre l'homme naturel et l'homme surnaturel.

3.4 Charles Baudelaire

Vital Rambaud explique l'influence de Baudelaire (1821-1867) sur Barrès dans l'introduction du *Culte du moi* qui est compris dans *Maurice Barrès, romans et voyages* chez Robert Laffont. À son avis, même si Barrès ne mentionne pas directement le nom de Baudelaire dans sa première trilogie, les traces de celui-ci se voient dans l'ensemble de la trilogie. Par exemple, l'exploration spirituelle, la recherche du soi profond, et même le titre de cette œuvre sont inspirés par Baudelaire :

Reste une dernière influence, plus déterminante encore sans doute que celle de Stendhal, mais que Barrès ne cite pas nommément : celle de Baudelaire, dont, dans une « méditation spirituelle » qu'il a finalement retirée du livre, l'auteur du *Culte du Moi* avait fait le troisième « intercesseur » dans son manuscrit d'*Un homme libre*. Pierre-Georges Castex a encore montré que la lecture des *Journaux intimes* de Baudelaire publiés par Crépet en 1887 et auxquels Barrès avait immédiatement consacré une chronique, a inspiré le chapitre V de *Sous l'œil des Barbares* (« Dandysme »), ainsi qu'un certain nombre de termes d'*Un homme libre* (*bohémianisme, acédia, intercesseurs*) et la citation anonyme : « Avant tout, être un grand homme et un saint pour soi-même. » Il faut ajouter que l'influence de Baudelaire n'est pas uniquement ponctuelle et qu'elle a vraisemblablement nourri de l'ensemble de la trilogie. Ne serait-ce pas en effet l'auteur de *Fusées* et de *Mon cœur mis à nu* qui, en parlant d'« auto-idolâtrie » ou de « culte de soi-même dans l'amour », aurait inspiré à Barrès l'idée, voire le vocabulaire même du

« culte du Moi » ?¹⁶⁷

Barrès lui-même aborde aussi l'esprit de Baudelaire dans ses *Cahiers*. À son avis, il y a une lutte entre l'homme naturel et l'homme surnaturel au cœur de Baudelaire, comme la lutte de Jacob avec l'ange dans la Bible. Au cours de la lutte, il se sent vaincu et son chef-d'œuvre *Les Fleurs du mal* est écrit dans ce sentiment déçu et désespéré.

Lutte de Jacob avec l'ange - [...] Que signifie cette lutte ? [...] L'interprétation est libre ; et, comme de juste, on en profite pour varier.

[...] Baudelaire eut cette lutte au cœur de son être. En lui fut ce duel, cette rencontre de l'homme naturel et de l'homme surnaturel. Cette lutte jusqu'à l'aube avec l'inconnu, ce lutteur qui ne peut nommer la main qui le touche et par laquelle il se reconnaît vaincu, c'est toute la tragédie de ce grand livre, si imparfait, nommé les *Fleurs du mal*. La poésie de Baudelaire, c'est la lutte avec l'ange. (*Cahiers*, t. XIX, p. 277.)

Mais aux yeux de Barrès, Baudelaire pourrait trouver ses forces dans le christianisme : « Il est curieux que Baudelaire n'ait pas d'estime pour lui-même, pour son corps, pour son âme. Où peut-il trouver un appui ? C'est un premier stade du christianisme. » (*Cahiers*, t. XVIII, p. 339.) Plus tard, en mars 1919, à l'occasion d'un retour à Baudelaire, Barrès envisage les frustrations et les échecs comme des moyens de se rapprocher de Dieu :

Baudelaire. - Les adaptations imparfaites, les besoins, les déceptions, les mécontentements, tous les chocs que nous avons avec la vie sont des déchirures à travers lesquelles nous interrogeons Dieu, sont du moins des moyens par lesquels nous pouvons arriver à percevoir Dieu. « En chaque circonstance critique se présente la possibilité d'un secours extérieur, l'idée qu'on pourrait éluder l'insuccès (et la mort),

¹⁶⁷ Vital Rambaud, Introduction dans *Le Culte du moi*, in *Maurice Barrès, romans et voyages*, Tome I, Paris, Robert Laffont, 1994, p. 11-12.

l'aspiration à l'immortalité. » (*Cahiers*, t. XIX, p. 35.)

Et puis un an après, dans un cahier d'avril 1920, Barrès reparle du poète et le trouve attiré par le « faux infini » :

Le faux infini de Baudelaire.

Il est attiré, tourmenté par l'infini, par un faux infini.

Que veut dire l'attrait vers l'infini ? C'est l'attrait pour des biens qui ne périssent pas, qui ne déçoivent pas, pour les biens éternels, dit le chrétien.

Mais [chez] nos Baudelaire, Noailles, etc. (Je peux bien m'y mettre, - dans ma jeunesse), n'est-ce pas le plus souvent l'attrait vers le tragique, le nouveau, peut-être vers l'inspiration ?

Ensuite, le tourment est dans le partage, l'indécision entre l'éternel et le sensible, entre le ciel et le siècle. Là est un ferment d'inquiétude.

En regard de tout cela, il y a la paix. (*Cahiers*, t. XIX, p. 196-197.)

Le mot « infini » dans ce texte peut s'interpréter « l'éternité », et puis cet infini qualifié de « faux » cherche à décrire ce que Barrès voit dans un auteur comme Baudelaire : une sorte de ratage tragique, l'aspiration était là, mais n'a pas atteint la cible que Barrès tient pour la seule vraie.

Outre les prédécesseurs, les contemporains de Barrès exercent également sur lui une influence, notamment les hommes religieux de son époque.

3.5 Les contemporains

Malgré la campagne de Barrès pour défendre la science et les laboratoires scientifiques dans les dernières années de sa vie, sa passion reste dans le domaine

spirituel. Il accepte l'existence de Dieu et s'efforce de s'en approcher, et c'est ce qu'il appelle « faire son salut » en vue de trouver Dieu. Ainsi, il communique souvent avec des religieux et des prêtres de son époque, tels que Dom Pastourel et Henri Bremond, surtout avec ce dernier avec lequel il maintient une amitié intime de plus de vingt ans. Voici ce que dit son fils Philippe Barrès au sujet de l'attachement de son père à la dimension spirituelle et l'amitié de son père avec des prêtres contemporains :

Il sait parfaitement qu'un jour nous irons dans la lune et au-delà. Il sait aussi que ce n'est pas dans cette dimension-là (ici, Philippe Barrès veut dire la science) que nous donnerons une conception de la vie, une raison de vivre, un équilibre intellectuel, enfin que nous trouverons Dieu. Sur ce plan de l'âme, « rien n'est prouvé, autant rêver », dit-il, « car celui qui est le plus poète est aussi la meilleure source de toute pensée ».

À ce niveau de ses réflexions, on comprendra que les meilleurs compagnons pour lui soient des religieux, des prêtres de grande culture et à l'esprit ouvert. Dom Pastourel avec qui il a si longuement, heureusement, médité sur Pascal, sur saint Odilon, a disparu, mais il lui reste l'abbé Henri Bremond avec lequel il échange des idées depuis plus de vingt ans. Bremond qui lui a consacré plus d'une étude, auquel il va dédier son *Enquête aux pays du Levant*, et qu'il veut persuader d'entrer à l'Académie.¹⁶⁸

Parmi les contemporains qui l'influencent, le nom d'Henri Bremond ne peut pas être négligé, puisqu'il représente un facteur important du sentiment religieux de Barrès.

3.5.1 Henri Bremond

Henri Bremond (1865-1933), ami proche de Barrès, est un homme d'Église, historien et critique littéraire français, qui met une dizaine d'années de 1916 à 1933 à

¹⁶⁸ Philippe Barrès, Notice de *Mes Cahiers (février 1922 - décembre 1923)*, in *L'Œuvre de Maurice Barrès*, Tome XX, Paris, Au Club De l'Honnête Homme, 1968, p. XIII-XIV.

écrire *L'Histoire littéraire du sentiment religieux en France* (11 volumes). Après leur première rencontre à Athènes en 1900, Barrès se lie d'amitié avec lui. Comme il le raconte dans ses *Cahiers*, il voit souvent Henri Bremond pendant les vacances d'été et discute les questions religieuses avec lui, ce qui pousse Barrès à se plonger de plus en plus dans la religion :

J'essaye de me faire une bibliothèque religieuse en parlant avec le Père Bremond. Il me disait : le sentiment religieux il est dans Pascal, Rousseau, George Sand (*Histoire de ma vie*), les *Récits d'une sœur*, Veuillot, et surtout, semblait-il dire, dans Carlyle, George Eliot, Newman [...] En somme le sentiment religieux, il le trouvait surtout chez des libres penseurs. C'est la bonté, c'est l'amour, disait-il. (*Cahiers*, t. XIII, p. 300.)

Barrès lit aussi les textes de Bremond et note ses réflexions dans ses *Cahiers*. Par exemple, dans un cahier de février 1922, il rend compte de sa lecture du tome IV de Bremond sur le terme « salut » :

L'explication de ce fameux mot *Salut*, je la trouve à la page 361 et à la page 365 du tome IV de Bremond.

Dans l'état mystique, le sujet s'empare de nous avec une extraordinaire puissance ; émotion affective, intensité intellectuelle, ébranlement interne. Voir la page 368 du tome IV de Bremond. (*Cahiers*, t. XX, p. 5.)

Un an plus tard, après avoir lu le tome VI de *L'Histoire littéraire du sentiment religieux en France* (1922), Barrès rend compte de ses impressions et de sa compréhension l'œuvre. Voici ce qu'il écrit dans son cahier de mars 1923 :

Tiré d'*Antoinette de Jésus* (Bremond). - Les mystiques se tiennent dans le silence devant la vie, qu'ils connaissent maintenant ; ils ressentent une certaine honte des erreurs qu'ils ont commises et écrites, et n'essaient pas de se démentir et de peindre la vérité. Ils quittent la plume ; leur silence, à bien les entendre, en exprime plus qu'ils n'en

pourraient dicter. (*Cahiers*, t. XX, p. 127.)

Bremond pense que les mystiques expriment plus dans leur silence que dans leurs écrits. Barrès est d'accord avec lui et cite l'exemple de William Shakespeare et de Jean Racine. À son avis, les deux grands écrivains éprouvent dans le silence l'immense puissance de l'âme qu'ils ne peuvent pas trouver dans les textes. Le silence, c'est une sorte de méditation, dans laquelle le vrai soi-même et l'impulsion primitive tendent à se présenter devant les yeux des individus.

Shakespeare, Racine s'enveloppent de silence.

Le silence est leur partage. Ils ne veulent plus écrire, ni réfléchir. Ils veulent sentir la poésie, vivre dans la poésie. Ils quittent leur rédaction, leur pensée propre, pour se mettre sous la puissance des belles émotions, ou plutôt dans la totalité de beauté qui opère en eux, et d'une manière à ne pouvoir ni vouloir rien exprimer. Ils vivent dans l'inexprimable.

Ils se trouvent remplis d'une plénitude de poésie et trop impuissants à rendre par le langage humain de telles harmonies intérieures. (*Cahiers*, t. XX, p. 128.)

Quelques jours plus tard, Barrès écrit plus explicitement dans un autre cahier : « Il y a plus d'âme dans votre silence que dans vos récits. » (*Cahiers*, t. XX, p. 130.) Il y a de l'âme dans le silence, ainsi, il compte plus que la parole. D'ailleurs, en 1923, Barrès dédie même son œuvre *Une enquête aux pays du Levant* à Henri Bremond. Dans cette dédicace, il écrit : « Il manquerait au front de cet ouvrage une lumière, si je n'y inscrivais le nom de l'historien du sentiment religieux en France. Veuillez accepter le livre comme un gage de mon attachement et pour qu'il reçoive de cette dédicace un sens plus clair. » (*Enquête*, p. 101.)

Une autre figure de ses contemporains que Barrès mentionne de temps à autre dans son œuvre est Stanislas de Guaita, à qui il doit plus ou moins son style poétique de l'écriture, sa délicatesse de conscience et son goût pour les cathédrales, les mosquées, les musées, etc.

3.5.2 Stanislas de Guaita

Dans la deuxième partie d'*Amori et dolori sacrum*, Barrès parle de l'attachement aux poèmes et de l'enthousiasme pour l'occultisme de son ami Stanislas de Guaita (1861-1898). Ils sont camarades de classe au lycée de Nancy et se plongent ensemble dans la lecture de poèmes au cours des vacances d'été en 1880. Cette période demeure le temps « le plus beau de sa vie » (*Amori...*, p. 52.). Le temps qu'il passe avec Stanislas de Guaita l'influence beaucoup : « Et pourtant rien de ce que j'ai aimé ensuite à travers le monde, dans les cathédrales, dans les mosquées, dans les musées, dans les jardins, ni dans les assemblées publiques, n'a pénétré aussi profondément mon être. » (*Amori...*, p. 53.) Plus tard, Stanislas de Guaita est attiré par l'occultisme, et Barrès pense que le nouvel intérêt de son ami est lié à son instinct de poète qui veut chercher le mystère de l'univers et « se désincarner » :

Quand les hasards de lecture mirent Guaita en présence des vieux mythes qui déjà par leur pittoresque baroque devaient échauffer ses instincts imaginatifs de poète, il s'éprit de systèmes où étaient traduits les efforts de pures énergies spirituelles pour s'affranchir de la matière qui les emprisonne, pour s'élargir dans l'espace et le temps, pour se désincarner. (*Amori...*, p. 56.)

S'intéressant à l'occultisme, Stanislas de Guaita s'efforce d'« entrer en communion spirituelle avec l'unité divine, enfin la propagande » (*Amori...*, p. 58.) et de propager le mysticisme. Son œuvre inachevée à cause de sa mort précoce *Essais de sciences maudites*, est considérée par Barrès « comme des Bibles » chez les occultistes : « Il

laisse trois gros volumes : *Essais de sciences maudites*, qui semblent devoir se placer auprès des grands classiques de l'Occulte, respectés et consultés comme des Bibles. » (*Amori...*, p. 59.) Même s'il pense que « Guaita s'enfermait dans la catégorie de l'Idéal » (*Amori...*, p. 61.), Barrès préconise la délicatesse de conscience de son ami et s'enthousiasme à sa beauté morale. Dans la figure de Stanislas de Guaita, Barrès voit la volonté de se perfectionner :

Son effort continué était de s'en faire une image plus épurée et pour cela de se perfectionner. Lui qui écrivit des livres où la science de Dieu est toute abstraite et desséchée, il mêlait à tous les actes de sa vie le sentiment religieux le plus noble, le plus facile, le plus libre dans son développement. (*Amori...*, p. 61.)

Bref, chez Barrès, le style poétique de l'écriture, la délicatesse de conscience, l'attachement à la morale, les efforts de se perfectionner, le goût pour les cathédrales, les mosquées, les musées, etc., est plus ou moins influencé par son ami Stanislas de Guaita, à qui il est très attaché.

En somme, en cherchant la spiritualité des êtres humains, Barrès est toujours fasciné par le génie, la grâce et la sainteté des grands hommes. Ce qu'il aime en eux est « leur supériorité vraie, leur parcelle de Dieu » (*Cahiers*, t. XX, p. 33). Parmi les grands hommes, il se qualifie de fidèle de Pascal, de disciple indépendant d'Ernest Renan, d'admirateur d'Ignace de Loyola, de compagnon de route d'Henri Bremond, et de condisciple intime de Stanislas de Guaita. Bref, ce qui marque, inspire et nourrit la pensée religieuse de Barrès, son héritage littéraire et spirituel est très riche.

CONCLUSION

Les motifs religieux sont innombrables dans l'œuvre et la vie de Barrès : chez lui, la religion apparaît au travers de l'image des panthéons des Saints ou de la description des édifices religieux, de la terre et de la mort, de l'attachement au mystère de l'univers dans ses derniers chants, etc. Barrès par ailleurs préconise le culte de Jeanne d'Arc, les forces primitives de la Sibylle d'Auxerre, l'amour de la nature de saint François... ; il visite des églises en Italie, en Espagne, en Grèce et même en Orient ; il fait l'éloge de son pays natal et de sa colline de Sion ; il évoque sa représentation de la mort et son respect des ancêtres ; il s'intéresse au monde invisible et au surnaturel. Bref, l'esprit religieux de Barrès se manifeste partout dans son œuvre. Mais cette constante ne doit pas faire oublier que sa pensée religieuse a évolué au fil du temps. Tout d'abord, Barrès ne distingue pas le charme de la religion, le développement de soi restant sa plus grande préoccupation ; jeune homme d'une vingtaine d'années, il ne sait pas encore ce que seront sa voie de salut et son Maître spirituel : « Toi seul, ô maître, si tu existes quelque part, axiome, religion ou prince des hommes. » (Barbares, p. 86) Mais l'esprit religieux va progressivement s'insinuer, jusqu'à faire de Barrès un fervent défenseur du catholicisme, notamment par sa campagne de défense des églises de France, perçues comme la principale source de la vie spirituelle.. Dans un cahier de 1908, Barrès note le mouvement de son âme durant cette période :

Aujourd'hui, jour où s'achève ma quarante-sixième année, j'ai senti comme un ennui de penser à moi-même, voire à mes doctrines, et de plus en plus je caresse le désir d'une vie nouvelle sous un nom nouveau : m'enfoncer dans le taillis pour y mourir. Cela parallèlement à l'idée qu'il faut passer à l'universel et que mes premières étapes, mes premières vérités sont faciles à ruiner, qu'après mon stade individualiste, puis nationaliste, il n'y a plus pour me faire de musique que la religion. La définir. (*Cahiers*, t. XVI, p. 41.)

On voit ici la propension de Barrès à se fondre dans quelque chose de plus grand que lui, universel, ou groupe protecteur et stable. C'est ainsi que pendant la première Guerre mondiale, le sentiment religieux et l'héroïsme se nourrissent mutuellement :

différentes familles spirituelles, tels que les catholiques, les protestants, les israélites, les libres penseurs, les socialistes et les traditionalistes font une seule unité - les Français. Les querelles d'idées, de religion et de parti cessent, et la Guerre ferait renaître le sentiment religieux des Français, la religion fournissant notamment un grand appui spirituel sur le champ de bataille. Enfin, après la première Guerre mondiale, Barrès se trouve de plus en plus profondément passionné par le mystère de l'univers, s'attachant au lien entre le monde mystique et le monde immédiat.

Cette pensée en mouvement comporte par ailleurs de très nombreux aspects singuliers et parfois surprenants : l'attachement à la force de la morale et à la quête de soi ; le mariage du catholicisme et du paganisme ; le mélange du christianisme et du patriotisme. Et si Barrès veut renforcer et élever la morale française, son esprit chrétien demeure ouvert, puisqu'il veut considérer la religion d'un point de vue à la fois émotionnel et rationnel, comme il l'écrit dans un cahier : « Et je m'écrie, il y a bien des manières d'envisager Dieu, depuis la bonne femme qui le prie en marmottant son chapelet. » (*Cahiers*, t. XIII, p. 212.) Ainsi, s'engageant dans la défense des églises de France, il reconnaît la diversité des divinités du monde et veut garder une âme libre sans se restreindre au dogme : « La liberté d'esprit, c'est ma terre promise. Marcher seul affranchit ; penser seul divinise. *De la maîtrise dans la Solitude.* » (*Cahiers*, t. XIII, p. 96.) Il cherche à favoriser l'union du christianisme et du paganisme, et c'est pourquoi sous sa plume, les lecteurs trouvent souvent le pluriel « dieux ». Il crée même un mot pour décrire sa conception de la religion - « catholique-athée » (*Cahiers*, t. XV, p. 33.). En outre, une autre caractéristique de la pensée religieuse de Barrès est le lien étroit avec l'actualité, ou bien clairement avec la politique de son époque, et ce même s'il en souffre, surtout dans la période de ses échecs électoraux :

Une grande affaire, la grande affaire aura été pour moi de trouver dans ma vie active, parlementaire, électorale, bref dans la politique de quoi nourrir mon imagination, ma sensibilité, mon âme. Il ne me suffisait pas de m'y distraire, de m'y employer et

dépenser. Il fallait que j'y reçusse quelque chose.¹⁶⁹

Finalement, Barrès ne peut distinguer ce qui est l'ordre du politique et ce qui est de l'ordre du religieux. Sans cesse les deux dimensions chez lui dialoguent, se nourrissent l'une de l'autre : « Je défends la religion parce que homme politique je trouve qu'elle est une force, un trésor à protéger. » (*Cahiers*, t. XV, p. 242.) Ainsi sa pensée religieuse se trouve mêlée à son esprit patriotique : « Quand nous sommes tous assis dans l'église, chacun avec ses pensées, à quoi pensons-nous en commun ? [...] La principale pensée religieuse, chez nous, à Sion, partout, est patriotique. »¹⁷⁰ Et encore : « Notre patrie, notre église, c'est notre tout. » (*Cahiers*, t. XVII, p. 353.)

Maurice Barrès est enfin influencé par diverses figures, tels Ignace de Loyola, Ernest Renan et Blaise Pascal. Insistons encore sur l'importance de ce dernier héritage : Pascal ne cesse d'intéresser Barrès, et les raisons de la fascination sont multiples : son amour de Dieu, son esprit d'humanité, ses souffrances, et son bon sens agissant par voie intuitive et élevé à la hauteur d'une faculté proprement mystique. Aux yeux de Barrès, Pascal, homme plein de passion et d'amour, représente la civilisation française, comme Shakespeare en Angleterre, Goethe en Allemagne, Dante en Italie. Et c'est à sa propre manière qu'il lui rend hommage. Quant à Renan, aux yeux du jeune Barrès, c'est un grand maître, un demi-dieu, même si au fil du temps, son avis se modifie, et qu'il se déclare « disciple indépendant » (*Cahiers*, t. XX, p. 121.) : d'un côté, il admet l'influence de son maître, qui joue un rôle incontestable pour la propagation du christianisme malgré ses critiques historiques ; d'un autre côté, il regrette que Renan n'ait pas continué sa mission divine, en montrant par exemple le haut lieu où résident les surnaturels.

Voici donc la pensée religieuse de Maurice Barrès, saisie au fil du temps et au fur et à mesure de ses expériences personnelles. Un point reste ici à expliquer, point qui peut paraître surprenant au terme de cette étude : Barrès n'est pas un homme

¹⁶⁹ Maurice Barrès, *Mes Mémoires*, in *L'Œuvre de Maurice Barrès*, Tome XIII, Paris, Au Club De l'Honnête Homme, 1968, p. 23.

¹⁷⁰ *Ibid.*, p. 10.

totallement religieux. La religion, chez lui, est comme un arrière-plan, qui fait partie de son éducation et qui s'exprime naturellement ou même parfois inconsciemment dans son œuvre. Mais toutes ses activités et toutes ses pensées, y compris sa pensée religieuse, viennent à servir le bien de sa patrie : c'est pourquoi sa pensée religieuse semble parfois plus patriotique qu'universelle. Ainsi, nous ne voulons pas exagérer la place de la religion chez Barrès, même si elle joue un grand rôle. En outre, l'univers de Barrès est tellement complexe que chacun voit parfois son propre Barrès à travers son œuvre, privilégiant l'individualiste sceptique, ou le nationaliste fervent, ou le patriote ambitieux, ou le défenseur de la religion. Certains éléments même se confrontent : sa passion de la politique et son dégoût de la scène politique, son attachement au catholicisme et sa querelle avec les jeunes écrivains catholiques, ses efforts pour promouvoir le développement des laboratoires scientifiques et sa curiosité envers le mystère de l'univers, sa fréquentation des cimetières et son angoisse de la mort, etc. Au fond, l'expression de « bohémien de l'esprit »¹⁷¹ de l'historien Paul Leuilliot (1897-1987) semble bien caractériser Barrès.

Il est donc indéniable que la pensée religieuse de Barrès demeure difficile à cerner, complexe et tissée de multiples fils. Ainsi a-t-il introduit le romantisme dans son œuvre, malgré l'influence du rationalisme de Taine : par exemple, *Le Jardin sur l'Oronte*, et surtout *La Colline inspirée*, sont pleins de rêverie, d'imagination, qui sont là comme la puissance suprême de l'esprit. Mais au-delà de tel ou tel point particulier, l'entrelacement du religieux et du politique ne peut laisser l'auteur en paix, comme le souligne François Mauriac : « Il est vrai que le choix d'une doctrine, dans des instants où des forces en nous la renient, nous oblige à la professer des lèvres, à mentir jusqu'au retour de la Grâce. Il y a de ce tragique dans la destinée d'un Barrès condamné à toujours parler en nationaliste [...] »¹⁷² Cette complexité de la pensée religieuse de Barrès nous a conduit à présenter un Barrès beaucoup plus riche, instable et divers que ce que l'histoire en a retenu ; et nous voudrions, pour finir, citer une

¹⁷¹ Leuilliot Paul, *Littérature et histoire : Quatre jours chez M. Barrès*, In : *Annales, Économies, Sociétés, Civilisations*, 18^e année, n° 2, 1963, p. 334.

¹⁷² Cité par Leuilliot Paul, *Littérature et histoire : Quatre jours chez M. Barrès*, In : *Annales, Économies, Sociétés, Civilisations*, 18^e année, n° 2, 1963, p. 344.

dernière fois les Cahiers où la longue campagne pour la sauvegarde des édifices religieux peut justement être perçue comme une manière de trouver un apaisement et une forme de stabilité : « [...] je voyais se lever parmi les vallons que je sais les petites églises qui sont les points de repère des paysages français. C'est si beau, si touchant ces points de spiritualité, cet homme noir qui devient l'église, ce vaste abri de la douleur, de la poésie. » (*Cahiers*, t. XV, p. 26.)

ANNEXE :
CHRONOLOGIE DE LA VIE
DE BARRÈS (1862-1923)

Cette annexe prend pour référence et s'inspire largement de deux éditions des œuvres complètes de Barrès : *L'Œuvre de Maurice Barrès*, au Club de l'honnête homme, 1965-1968, 20 volumes, où Philippe Barrès décrit très précisément la vie de son père à travers des « notices biographiques » ; et *Maurice Barrès, romans et voyages*, Robert Laffont, 1994, 2 tomes, où l'éditeur Vital Rambaud propose une chronologie de la vie et des œuvres de Barrès tout en intégrant les grands événements de son époque.

Dates		Activités	Œuvres
1862	19 août	Naissance de Maurice Barrès à Charmes dans les Vosges.	
1867-1869		Premières lectures sur Walter Scott sous l'influence de sa mère.	
1870		Âgé de 8 ans, Barrès voit la défaite de l'armée française et assiste à l'occupation allemande de Charmes.	
1873		Barrès entre au collège catholique de la Malgrange à Nancy.	
1877		Barrès poursuit ses études à l'internat du lycée de Nancy.	
1878		Barrès devient l'ami de Stanislas de Guaita	
1879	octobre	Barrès participe au cours de philosophie dont le professeur est Auguste Burdeau	
1880	novembre	Barrès s'inscrit à la faculté de droit de Nancy.	
1881		Premier séjour à Paris tout en habitant dans le boulevard Saint-Michel.	Premières publications dans le <i>Journal de la</i>

			<i>Meurthe et des Vosges.</i>
1882		Nouveau séjour à Paris	Des articles publiés dans <i>la Jeune France</i> .
1883	janvier	Barrès s'installe définitivement à Paris.	
	décembre	Barrès obtient sa licence en droit.	
1884-1886		Barrès assiste aux funérailles de Victor Hugo.	Création d'un journal <i>Les Taches d'encre</i> . Collaboration à différentes revues : <i>La Revue contemporaine</i> , <i>La Vie moderne</i> , <i>Le Voltaire</i> , etc.
1887		Premier voyage en Italie.	
1888	mars-avril	Nouveau voyage en Italie.	Parutions : <i>Huit jours chez M. Renan ; Sous l'œil des barbares.</i>
	mai	Barrès rencontre le général Boulanger.	
1889		Barrès est élu député de Nancy.	Parution : <i>Un homme libre</i> .
1890	septembre	Séjour à Venise.	
	11 décembre	Barrès participe à la conférence sur Loyola et l'esprit jésuite.	
1891	1 ^{er} avril	Barrès est sacré « le Prince de la jeunesse » par la <i>Plume</i> .	Parutions : <i>Le Jardin de Bérénice ; Trois stations de psychothérapie</i> .
	11 juillet	Mariage de Barrès avec Paule Couche.	
1892		Premier voyage en Espagne en mai.	Publications : <i>Examen des trois</i>

			<i>romans idéologiques ; Toute Licence sauf contre l'amour.</i>
1893		Échec électoral à Nancy en septembre.	Parution : <i>L'Ennemi des lois.</i>
1894	mars	Voyage en Italie.	Parutions : <i>Une journée parlementaire ; Du Sang, de la volupté et de la mort.</i>
	août	Barrès commence à diriger le journal <i>La Cocarde</i> jusqu'en mars 1895.	
1895	5 janvier	Barrès assiste dans la cour de l'école militaire de Paris à la dégradation du juif Alfred Dreyfus.	
	avril-juin	Deuxième voyage en Espagne.	
1896	11 janvier	Barrès commence à écrire <i>Mes Cahiers</i> .	
	23 février	Échec électoral à Neuilly-Boulogne.	
	8 juillet	Naissance de son fils Philippe Barrès.	
	1 ^{er} -20 septembre	Voyage le long de la Moselle.	
	fin septembre	Voyage à Venise.	
1897		Séjour à Costebelle chez Paul Bourget.	Parution : <i>Les Déracinés.</i>
1898	22 mai	Échec aux élections législatives de Nancy.	
	29 juin	Mort de son père Joseph-Auguste Barrès.	

	10 juillet	Discours à l'inauguration de la statue de Leconte de Lisle au Luxembourg.	
	août	Premier séjour en Auvergne	
	octobre	Voyage en Provence	
	31 décembre	Barrès participe à la fondation de la Ligue de la patrie française.	
1899	10 mars	Barrès donne la conférence sur <i>la Terre et les Morts</i> à la Patrie française, dans laquelle il définit son nationalisme.	
	juillet	Barrès fait le pèlerinage aux champs de bataille de 1870 et rencontre Pierre Bucher qui devient le prototype de M. Ehrmann dans <i>Au service de l'Allemagne</i> .	
	août	Séjour à Rennes pour suivre le second procès de Dreyfus.	
	2 novembre	À Charmes pour le Jour des Morts.	
1900	19 avril-25 mai	Barrès voyage en Grèce et rencontre Henri Bremond à Athènes.	Parution : <i>L'Appel au soldat</i> .
	2 novembre	À Charmes	
1901	11 mai	Barrès devient rédacteur en chef du <i>Drapeau</i> dont il abandonne la direction en septembre de la même année.	
	30 juillet	Mort de la mère de Barrès à Charmes.	
	octobre	Séjour à Pau.	

1902	mai	Séjour à Venise.	Parutions : <i>Leurs Figures ; Scènes et doctrines du nationalisme.</i> Collaboration à la <i>Patrie</i> , au <i>Journal</i> , au <i>Gaulois</i> , etc.
	8-19 octobre	Séjour à Tolède.	
1903	5 avril	Échec dans l'élection législative du IV ^e arrondissement de Paris.	Parutions : <i>Amori et dolori sacrum ; Les Amitiés françaises.</i>
	17 avril et 3 juin	Entretiens avec Jules Soury.	
	mai	Rencontre avec Anna de Noailles.	
1904	avril-mai	Voyage en Italie.	
	juillet-août	Séjour en Auvergne.	
	fin octobre - novembre	Séjour à Mirabeau.	
1905		Séjour en Auvergne en juillet	Parution : <i>Au service de l'Allemagne.</i>
1906	18 janvier	Barrès est élu à l'Académie française au siège de Heredia.	Parution : <i>Le Voyage de Sparte.</i>
	6 mai	Barrès est élu député du 1 ^{er} arrondissement de Paris et il garde le titre jusqu'à sa mort.	
	juillet-août	Séjour en Auvergne.	
	21 décembre	Intervention à la Chambre contre la nouvelle loi Briand sur la séparation des Église et de l'État.	
1907	20 janvier	Conférence aux Annales sur Jeanne d'Arc.	

	16 mars	Conférence sur <i>Les Mauvais Instituteurs</i> .	
	juillet	Séjour à Royat.	
	août	Premières notes pour <i>Mes Mémoires</i> .	
	7 décembre - 9 janvier 1908	Voyage en Égypte.	
1908	20 janvier	Conférence aux Annales sur Jeanne d'Arc.	Collaboration au <i>Gaulois</i> , à <i>l'Éclair</i> , à <i>l'Écho de Paris</i> , etc. <i>Les Mauvais Maîtres en Sorbonne</i> publiés dans <i>l'Écho de Paris</i> du 18 décembre contre François Thalamas et son approche « positiviste » du cas de Jeanne d'Arc.
	19 mars	Barrès proteste contre le transfert des cendres de Zola au Panthéon à la Chambre.	
	8 juillet	Discours à la Chambre pour maintenir la peine de la mort.	
	17 juillet - début août	Séjour à Royat.	
1909	janvier	Campagne contre Thalamas.	Parution : <i>Colette Baudoche</i> .
	3 et 8 mars	Conférence sur Pascal à l'Université des Annales.	
	19 mai	Conférence sur Pascal à la société de Géographie.	
	juin	Conversation avec Jaurès sur le catholicisme.	
	21 juin	Interpellation à la Chambre sur le suicide d'un lycéen.	

	24 juillet	Conférence de Barrès sur la Lorraine.	
	août	Voyage en Auvergne	
	21 août	Suicide de son neveu Charles Demange à cause d'Anna de Noailles.	
	octobre	Visite à la Malgrange.	
1910	4 janvier	Lettre publique de Barrès sur les églises à Briand, président du Conseil.	Parution : <i>L'Angoisse de Pascal</i> .
	18 janvier	Discours sur l'enseignement primaire à la Chambre.	
	24 janvier	Suite de la discussion sur l'enseignement.	
	5 février	Conférence sur Pascal à Liège.	
	8 mars	Réponse de Briand à la lettre de Barrès.	
	24 avril	Réélu député du 1 ^{er} arrondissement de Paris.	
	juillet	Séjour en Avergne	
1911	16 janvier	Premier discours de Barrès <i>Pour les Églises</i> à la Chambre.	
	9 mars	Barrès dépose une pétition pour défendre les églises en France au bureau de la Chambre.	
	14-15 août	Pèlerinage aux champs de bataille à Metz et aux cimetières de Chambières.	
1912	28 mars	Lettre publique de Barrès sur les églises à Steeg, ministre de l'Intérieur de la France.	Parution : <i>Greco ou le secret de Tolède</i> .
	31 mai	Conférence à Caen sur les églises.	Collaboration au <i>Gaulois</i> et à l' <i>Écho de</i>

	11 juin	Intervention de Barrès à la Chambre contre les crédits demandés par le gouvernement pour le bicentenaire de Rousseau.	<i>Paris.</i>
	12 août	Discours à Domremy pour les fêtes de la Vocation de Jeanne d'Arc.	
	25 novembre	Deuxième discours <i>Pour nos Églises</i> à la Chambre.	
1913	13 mars	Troisième discours <i>Pour nos Églises</i> à la Chambre.	Parution : <i>La Colline inspirée.</i>
	4 mai	Discours (à la place de Déroulède) au pèlerinage de la Ligue des patriotes devant la statue de Jeanne d'Arc.	
	novembre	Contre le projet d'une célébration nationale du bicentenaire de Diderot.	
	27 novembre	Conférence à l'Université des Annales sur les <i>Sorciers de Lorraine : Jeanne d'Arc, Stofflet, Louise Michel, Victor Hugo.</i>	
	8 décembre	Discours de Barrès à l'anniversaire de la bataille de Champigny.	
1914	24 janvier	Lettre publique sur les églises à Jacquier, sous-secrétaire d'État aux Beaux-Arts.	Parution : <i>La Grande Pitié des églises de France ; Dans le cloaque.</i> Publication : <i>Lettre à Mlle Jaurès à l'Écho de Paris.</i>
	Mars	Intervention de Barrès dans l'affaire Rochette à la Chambre.	
	26 avril	Réélu député du 1 ^{er} arrondissement de Paris.	
	mai-juin	Voyage en Orient	

	12 juillet	Élu président de la Ligue des Patriotes.	
	1 ^{er} août	Barrès au lit de mort de Jaurès assassiné.	
	8 août	Participer à la création du Comité de Secours National.	
	27 août	Son fils Philippe entre dans le 32 ^e régiment de Dragons.	
	septembre	Barrès décide de rester à Paris lors que le gouvernement se rend à Bordeaux.	
	19 septembre	Visite aux champs de bataille de la Marne.	
	octobre	Voyage en Alsace et en Lorraine.	
	21 novembre	Visite aux tranchées de la Somme.	
1915	24-29 avril	Voyage en Lorraine	Parution : Tomes I et II de <i>l'Âme française et la guerre</i> ; <i>Une visite à l'armée anglaise</i> .
	15 mai	Au pèlerinage de la Ligue des Patriotes devant la statue de Jeanne d'Ar à la place des Pyramides.	
	12 juin	Visite à Gerbéviller.	
	24-28 juin	Visite aux champs de bataille de l'Artois.	
	15-25 juin	Visite à l'armée anglaise en France.	
	27-29 octobre	Visite aux champs de bataille de Champagne.	
	novembre	Voyage en Lorraine.	
1916	13-16 avril	Voyage à Verdun.	Parutions : Tomes III,

	8-20 mai	Voyage en Italie à l'invitation du Grand Quartier Général italien.	IV et V de <i>l'Âme française et la guerre</i> ; <i>Les Traits éternels de la France</i> ; <i>Dix jours en Italie</i> .
	4 juin	Pèlerinage avec la Ligue des Patriotes devant la statue de Jeanne d'Arc dans la place des Pyramides.	
	8-24 juillet	Voyage en Angleterre à l'invitation du gouvernement anglais ; Conférence sur <i>Les Traits éternels de la France</i> le 12 juillet.	
	7 octobre	Lettre publique au présent du Conseil sur le problème du Rhin.	
	3 décembre	Pèlerinage de la Ligue des Patriotes à Champigny.	
1917	août	Voyage en Lorraine.	Parutions : Tome VI de <i>l'Âme française et la guerre</i> ; <i>En regardant au fond des crevasses</i> ; <i>Les Diverses Familles spirituelles de la France</i> .
	30 août	Discours de Barrès dans la commémoration des batailles de Lorraine.	
	2 décembre	Pèlerinage de la Ligue des Patriotes à Champigny.	
1918	août	Séjour à Charmes ; Visite fréquente à Gerbéviller.	Parution : Tome VII de <i>l'Âme française et la guerre</i> .
	septembre	Son fils Philippe est blessé au front.	
	29-30 novembre	Visite au cimetière de Chambière à Metz.	
1919	2 mars	Conférence à la Sorbonne sur <i>Victor Hugo et la frontière du Rhin</i> .	Publications : Tomes VIII, IX et X de <i>l'Âme</i>

	11 mai	Pèlerinage avec la Ligue des Patriotes devant les deux statues de Jeanne d'Arc se trouvant respectivement dans la place des Pyramides et la place Saint-Augustin.	<i>française et la guerre ; L'Appel du Rhin ; La Minute sacrée , une série d'articles sur la Reconstitution intellectuelle de la France dans l'Écho de Paris.</i>
	juin	Barrès assiste à un service en l'honneur de Jeanne d'Arc dans la cathédrale Saint-Martin de Mayence.	
	28 juin	Barrès assiste au traité de paix de Versailles.	
	14 juillet	Barrès assiste au défilé de la Victoire à Paris.	
	29 août	Discours sur la politique rhénane à la Chambre.	
1920	15 janvier	Lettre ouverte au ministre de l'Instruction publique sur la reconstitution intellectuelle de la France.	
	6 février	Discours à la Chambre sur le désarmement matériel et moral de l'Allemagne.	
	14 avril	Barrès dépose au bureau de la Chambre un projet de loi pour l'institution de la fête nationale de Jeanne d'Arc.	
	11 juin	Discours sur l'organisation de la recherche scientifique à la Chambre.	
	12 juin	Barrès demande une subvention pour les laboratoires scientifiques.	

	24 juin	La Chambre adopte le projet de loi de Barrès et fixe la fête nationale de Jeanne d'Arc au deuxième dimanche de mai de chaque année ; Barrès célèbre la victoire et la reconstitution de la Lorraine intégrale ; Barrès dépose au trésor de Notre-Dame de Sion un exemplaire dédié de <i>La Colline inspirée</i> .	
	Août - mi-novembre	Séjour à Charmes.	
	15-25 novembre	Leçons sur <i>Le Génie du Rhin</i> à l'Université de Strasbourg.	
1921	5 février	Séjour à Pau avec Henri Bremond.	Parution : <i>Le Génie du Rhin</i> .
	avril-mai	Séjour à Mirabeau.	
	8 mai	Conférence sur le problème rhénan.	
	13 mai	Barrès est appelé devant le tribunal dadaïste présidé par André Breton.	
	2 juin	Discours pour la commémoration du 6 ^e centenaire de la mort de Dante.	
	août-octobre	Séjour à Charmes.	
1922	février	Séjour à Pau.	Parutions : <i>Un jardin sur l'Oronte</i> ; <i>la Politique rhénane</i> .
	avril-mai	Séjour à Mirabeau.	
	juillet	Commencement de la « querelle sur l'Oronte ».	

	juillet-septembre	Séjour à Charmes.	
	20 novembre	Barrès devient vice-président du Comité nationale d'aide à la recherche scientifique.	
	décembre	Interventions dans la discussion du budget de l'Instruction publique pour l'augmentation des crédits de la recherche scientifique.	
1923	7 février	Barrès est chargé d'examiner et de déposer les cinq projets sur les congrégations missionnaires.	Parutions : <i>Une enquête aux pays du Levant ; Dante, Pascal et Renan.</i> Barrès publie les Mémoires de son grand-père paternel : <i>Souvenirs d'un officier de la Grande Armée.</i>
	18 février	Discours sur la célébration du centenaire de la naissance de Renan.	
	8 juillet	Discours à la commémoration du troisième centenaire de la naissance de Pascal à Clermont-Ferrand. (À cause de la souffrance de Barrès, le discours est lu par Pierre de Nolhac.)	
	août-septembre	Séjour à Charmes.	
	4 décembre	Mort de Barrès d'une crise cardiaque.	
			œuvres posthumes : <i>Faut-il autoriser les Congrégations ?</i> (1924) ; <i>Pour la haute intelligence française</i> (1925) ; <i>Le Mystère en</i>

		<i>pleine lumière (1926) ; Les Maîtres (1927) ; Les grands problèmes du Rhin (1930) ; N'importe où hors du monde (1958).</i>
--	--	--

BIBLIOGRAPHIE

Œuvres de Maurice Barrès

I. Romans

Huit jours chez M. Renan, Émile Paul Frères, 1913 [1888].

Sous l'œil des barbares, in *Maurice Barrès, romans et voyages*, Tome I, Paris, Robert Laffont, 1994 [1888].

Un homme libre, in *Maurice Barrès, romans et voyages*, Tome I, Paris, Robert Laffont, 1994 [1889].

Le Jardin de Bérénice, in *Maurice Barrès, romans et voyages*, Tome I, Paris, Robert Laffont, 1994 [1891].

L'Ennemi des lois, in *Maurice Barrès, romans et voyages*, Tome I, Paris, Robert Laffont, 1994 [1893].

Les Déracinés, in *Maurice Barrès, romans et voyages*, Tome I, Paris, Robert Laffont, 1994 [1897].

L'Appel au soldat, in *Maurice Barrès, romans et voyages*, Tome I, Paris, Robert Laffont, 1994 [1900].

Leurs Figures, in *Maurice Barrès, romans et voyages*, Tome I, Paris, Robert Laffont, 1994 [1902].

Au service de l'Allemagne, in *Maurice Barrès, romans et voyages*, Tome II, Paris, Robert Laffont, 1994 [1905].

Colette Baudoche, in *Maurice Barrès, romans et voyages*, Tome II, Paris, Robert Laffont, 1994 [1909].

La Colline inspirée, in *Maurice Barrès, romans et voyages*, Tome II, Paris, Robert Laffont, 1994 [1913].

Un jardin sur l'Oronte, in *Maurice Barrès, romans et voyages*, Tome II, Paris, Robert Laffont, 1994 [1922].

Le Génie du Rhin, in *L'Œuvre de Maurice Barrès*, Tome X, Paris, Au Club De l'Honnête Homme, 1967 [1921].

Le Mystère en pleine lumière, in *Maurice Barrès, romans et voyages*, Tome II, Paris, Robert Laffont, 1994 [1926].

N'importe où hors du monde, in *L'Œuvre de Maurice Barrès*, Tome XII, Paris, Au Club De l'Honnête Homme, 1967 [1958].

II. Récits de voyage

Du sang, de la volupté et de la mort, in *Maurice Barrès, romans et voyages*, Tome I, Paris, Robert Laffont, 1994 [1894].

Amori et dolori sacrum, in *Maurice Barrès, romans et voyages*, Tome II, Paris, Robert Laffont, 1994 [1903].

Le Voyage de Sparte, in *Maurice Barrès, romans et voyages*, Tome II, Paris, Robert Laffont, 1994 [1906].

Greco ou le secret de Tolède, in *Maurice Barrès, romans et voyages*, Tome II, Paris, Robert Laffont, 1994 [1912].

Une enquête aux pays du Levant, in *L'Œuvre de Maurice Barrès*, Tome XI, Paris, Au Club De l'Honnête Homme, 1967 [1923].

III. Écrits politiques

Les Amitiés françaises, in *Maurice Barrès, romans et voyages*, Tome II, Paris, Robert Laffont, 1994 [1903].

La Grande Pitié des églises de France, in *L'Œuvre de Maurice Barrès*, Tome VIII, Paris, Au Club De l'Honnête Homme, 1966 [1914].

Les Traits éternels de la France, in *L'Œuvre de Maurice Barrès*, Tome VIII, Paris, Au Club De l'Honnête Homme, 1966 [1916].

Les Diverses Familles spirituelles de la France, in *L'Œuvre de Maurice Barrès*, Tome VIII, Paris, Au Club De l'Honnête Homme, 1966 [1917].

Faut-il autoriser les congrégations ?, in *L'Œuvre de Maurice Barrès*, Tome XI, Paris, Au Club De l'Honnête Homme, 1967 [1924].

Les grands problèmes du Rhin, in *L'Œuvre de Maurice Barrès*, Tome X, Paris, Au Club De l'Honnête Homme, 1967 [1930].

IV. Autres

Trois stations de psychothérapie, in *L'Œuvre de Maurice Barrès*, Tome II, Paris, Au Club De l'Honnête Homme, 1965 [1891].

Toute Licence sauf contre l'amour, in *L'Œuvre de Maurice Barrès*, Tome II, Paris, Au Club De l'Honnête Homme, 1965 [1892].

Examen des trois romans idéologiques, in *Maurice Barrès, romans et voyages*, Tome I, Paris, Robert Laffont, 1994 [1892].

La vérité sur la crise de conscience de M. Renan, dans *Le Figaro*, 1^{er} mai 1896.

Mes Cahiers, in *L'Œuvre de Maurice Barrès*, Tomes XIII-XX, Paris, Au Club De l'Honnête Homme, 1968 [1896-1923].

Il ne fallait pas émigrer, Annexes d'*Au service de l'Allemagne*, in *Maurice Barrès, romans et voyages*, Tome II, Paris, Robert Laffont, 1994 [16 novembre 1901].

Aux orphelines d'Alsace-Lorraine, Annexes dans *Colette Baudoche*, in *Maurice Barrès, romans et voyages*, Tome II, Paris, Robert Laffont, 1994 [24 juin 1904].

La conscience alsacienne, Annexes d'*Au service de l'Allemagne*, in *Maurice Barrès, romans et voyages*, Tome II, Paris, Robert Laffont, 1994 [1^{er} décembre 1904].

Le Temple de l'âme au village, dans *Le Gaulois*, 8 janvier 1907.

Conférence sur les instituteurs, Appendices dans *L'Œuvre de Maurice Barrès*, Tome VIII, Paris, Au Club De l'Honnête Homme, 1966 [1907].

Vingt-cinq années de vie littéraire, Librairie Bloud et Cie, Paris, 1908.

Discours de M. Maurice Barrès sur l'enseignement primaire, Appendices dans *L'Œuvre de Maurice Barrès*, Tome VIII, Paris, Au Club De l'Honnête Homme, 1966 [1910].

Un discours à Metz, Annexes dans *Colette Baudoche*, in *Maurice Barrès, romans et voyages*, Tome II, Paris, Robert Laffont, 1994 [15 août 1911].

Comment la critique catholique conçoit le rôle de l'artiste, dans *L'Écho de Paris*, 15 août 1922.

Réponse à Robert Vallery-Radot à propos du Jardin sur l'Oronte, dans *La Revue hebdomadaire*, 7 octobre 1922.

Préface des *Souvenirs d'un officier de la Grande Armée*, in *L'Œuvre de Maurice Barrès*, Tome XX, Paris, Au Club De l'Honnête Homme, 1968 [1923].

Les Maîtres, in *L'Œuvre de Maurice Barrès*, Tome XII, Paris, Au Club De l'Honnête Homme, 1967 [1927].

Études sur Maurice Barrès

I. Ouvrages

- Bancquart, Marie-Claire, *Les Écrivains et l'histoire*, Paris, Nizet, 1966.
- Barbier, Joseph, *Les Sources de "La Colline inspirée"*, Nancy, Berger-Levrault, 1957.
- Bergeron, Patrick, *Aspects de la mort chez Maurice Barrès*, Mémoire de master, l'Université Laval, 2000.
- Godo, Emmanuel (éd.), *Blaise Pascal et l'Auvergne : le Lycée Blaise Pascal et le canton de Blesle / Textes de Maurice Barrès et préface d'Emmanuel Godo*, Clermont-Ferrand, Au signe de la licorne, Collection Histoire et régions, 1999.
- Blanc-Péridier, Adrienne, *La Route ascendante de Maurice Barrès*, Paris, Spes, 1925.
- Boyer de Sainte-Suzanne, Raymond de, *L'Idéologie religieuse de Maurice Barrès et le catholicisme*, Paris, NRC, 1935.
- Bremond, Henri, Introduction à *Vingt-cinq années de vie littéraire*, Paris, Bloud, 1908.
- Calvet, Jean, *Le Renouveau Catholique dans la littérature contemporaine*, Paris, Lanore, 1927.
- Chiron, Yves, *Barrès et la terre*, Paris, Éditions Sang de la terre, coll. Les Écrivains et la terre, 1987.
- Duhourcau, François, *La Voix intérieure de Maurice Barrès*, Paris, Grasset, 1929.
- Frandon, Ida-Marie, *L'Orient de Maurice Barrès*, Publications Romanes et Françaises, 1952.
- Godfrin, Jean, *Barrès mystique*, Neuchâtel, La Baconnière, 1962.
- Massis, Henri, *Barrès et nous, suivi d'une correspondance inédite (1906-1923)*, Paris, Plon, 1962.
- Mauriac, François, *La Rencontre avec Barrès*, La Table ronde, coll. La Petite Vermillon, 1994.
- Mercanton, Jacques, *Poésie et religion dans l'oeuvre de Maurice Barrès*, Thèse de

doctorat, Lausanne, Imprimerie la Concorde, 1940.

Moreau, Pierre, *Barrès*, Paris, Desclée de Brouwer, coll. Les Écrivains devant Dieu, 1970.

Petitbon, Pierre-Henri, *Taine, Renan, Barrès : étude d'influence*, Paris, Les Belles Lettres, 1934.

Provost, Charles-Eugène-Marie-Camille, *Médecine et notion du "Moi" - le Moi barrésien*, thèse de doctorat, Bordeaux, Cadoret, 1930.

Thibaudet, Albert, *La vie de Maurice Barrès*, dans *Trente ans de vie française*, t. II, Gallimard, 1921.

Tronquart, Georges, *La Lorraine de Barrès, mythe ou réalité ?*, Publications de l'Université de Nancy II, 1980.

Winock, Michel, *Maurice Barrès*, dans *Dictionnaire des intellectuels français: les personnes, les lieux, les moments*, Seuil, 1996.

II. Articles critiques

Bernoville, Gaëtan, *Maurice Barrès, la critique catholique & l'art, À propos du Jardin sur l'Oronte d'une controverse récente*, dans *Les Lettres*, octobre 1922, p. 446-447.

Bompaire-Évesque, Claire, « *La figure de Renan dans l'imaginaire barrésien* » suivi de « *La pièce Renan, notes inédites de Barrès* », *Études renaniennes*, juin 2000, n° 106, p. 1-56.

Bompaire-Évesque, Claire, *Les récits de voyage de Barrès ou "l'art de découvrir le divin dans le monde"*, dans *Travaux Littéraires* (vol. XXI) : *La Spiritualité des écrivains*, Genève, Droz, 2008, p. 337-352.

Bompaire-Évesque, Claire, *Renan au miroir de Barrès*, dans *Renan, éclairages latéraux, Études renaniennes*, n° 113, février 2012, p. 9-22.

Bompaire-Évesque, Claire, *Roman balzacien, roman "idéologique" : les choix de Barrès dans La Colline inspirée*, *Revue d'Histoire Littéraire de la France*, n° 4, 1998,

p. 583-616.

Bordeaux, Henry, *Le Retour de Barrès à sa terre et à ses morts*, dans *La Revue des Deux Mondes*, 1^{er} janvier 1924.

Boylesve, René, *Barrès le magnanime*, dans *Les Nouvelles littéraires*, 8 décembre 1923.

Charasson, Henriette, *Dossier de la dispute sur l'Oronte*, dans *les Lettres*, 1^{er} février 1923.

Corpechot, Lucien, *M. Maurice Barrès en Orient*, dans *Le Gaulois*, 7 juillet 1914.

Davanture, Maurice, *Le Pascal de Barrès*, dans *Les Pensées de Pascal ont trois cents ans*, Clermont-Ferrand, G. de Bussac, Collection Écrivains d'Auvergne, 1971, p. 105-117.

Garcin, Philippe, *Les deux Barrès*, dans *La Revue Critique*, n° 175, décembre 1961.

Godo, Emmanuel, *Barrès, le maître et ses ombres*, dans *Maurice Barrès, la Lorraine, la France et l'étranger*, Peter Lang, 2011, p.11-26.

Godo, Emmanuel, *Maurice Barrès et la grande pitié des Églises de France*, in Sylvie Humbert et Jean-Paul Royer, *Auteurs et acteurs de la séparation des Églises et de l'État*, Centre d'Histoire Judiciaire, 2007, p.125-136.

Godo, Emmanuel, *Maurice Barrès ou la conversion improbable*, dans *Les Conversions comme formes et figures de la métamorphose*, L'Harmattan, 2002, p. 12-25.

Godo, Emmanuel, *Maurice Barrès ou la conversion inachevable*, dans *La Conversion - Expérience spirituelle, expression littéraire*, Actes du colloque de Metz des 5-7 juin 2003, Éditions scientifiques européennes, Berne, 2005, p. 285-300.

Godo, Emmanuel, *Mettre au service de son œuvre les forces invisibles : Maurice Barrès et le culte de Jeanne d'Arc*, dans *La Sacralisation du pouvoir, images et mises en scène*, éditions de l'Université de Bruxelles, coll. Problèmes d'Histoire des religions », 13/2003, p. 183-198.

Godo, Emmanuel, "Silence ! les dieux sont ici". *Les ambiguïtés du sacré dans l'œuvre de Maurice Barrès*, dans *Dimensions du sacré dans les littératures profanes*, éditions de l'Université de Bruxelles, collection Problèmes d'Histoire des religions,

10/1999, p. 43-55.

Godo, Emmanuel, *Spiritualité profane dans le grand désert d'hommes : l'épreuve de la solitude dans Un homme libre de Maurice Barrès*, dans *Le Désert, un espace paradoxal*, Actes du colloque de l'Université de Metz des 13-15 septembre 2001, Peter Lang, coll. Recherches en littérature et spiritualité, impr. 2003, p. 359-370.

Godo, Emmanuel, *Une pensée du haut lieu : La Colline inspirée de Maurice Barrès*, dans *Hauts lieux de la spiritualité (littérature des XIX^e et XX^e siècles)*, *Mélanges de Science religieuse*, n° 4, tome 57, 2000, p. 55-68.

Godo, Emmanuel, *Un homme libre ou l'impossible intériorité*, dans *De soi à soi, l'écriture comme autohospitalité*, Presses Universitaires Blaise Pascal, Clermont-Ferrand, Coll. Littératures, 2004, p. 173-190.

Gouhier, Henri, *Pascal et Barrès*, dans *Maurice Barrès : Actes du colloque organisé par la Faculté des lettres et des sciences humaines de l'Université de Nancy (22-25 octobre 1962)*, Annales de l'Est, Nancy, 1963.

Godo, Emmanuel et Kirscher, Marie-Agnès (éds.), *Qui n'a désiré les anges : Barrès au présent*, Revue des Sciences humaines, Université de Lille III, n° 257, 2000.

Guyard, Marius-François, *Les Dettes barrésiennes et la génération de 1895*, dans *Maurice Barrès, colloque de Nancy*, 1963.

Le Grix, François, *Lettre ouverte à Maurice Barrès, à propos du Jardin sur l'Oronte*, dans *Revue hebdomadaire*, n° 38, 23 septembre 1922.

Leuilliot, Paul, *Littérature et histoire : Quatre jours chez M. Barrès*, dans *Les Annales, Économies, Sociétés, Civilisations*, 18^e année, n° 2, 1963.

Massis, Henri, *Barrès et Lourdes*, dans *La Table ronde*, n° 125, mai 1958.

Massis, Henri, « *Un Jardin sur l'Oronte* », dans *la Revue Universelle*, 1^{er} août 1922, p. 360-369.

Maurois, André, *Maurice Barrès, un des plus grands historiens français*, dans *l'Historia*, n° 187, juin 1962.

Parent, Monique, *Les Images dans La Colline inspirée de Barrès*, dans *Les Travaux de linguistique et de littérature*, tome I, Strasbourg, 1963.

- Pruner, Francis, *Barrès et le théâtre*, dans *Barrès : une tradition dans la modernité*, Actes du colloque de Mulhouse, Bâle et Fribourg-en-Brisgau des 10-12 avril 1989, Champion, impr. 1991, p. 41-49.
- Rambaud, Vital, *Barrès et la question du roman catholique*, dans *Les Cahiers de Malagar*, N° 6, 1992, p. 11-26.
- Rambaud, Vital, *Culte du moi et culte des jardins dans l'oeuvre de M. Barrès*, dans *Jardins et intimité dans la littérature européenne (1750-1920)*, Actes du colloque du Centre de recherches révolutionnaires et romantiques des 22-24 mars 2006, Université Blaise-Pascal, Clermont-Ferrand, impr. 2008, p. 401-410.
- Rambaud, Vital, *La Recherche du sacré dans l'oeuvre de Maurice Barrès*, Association Guillaume Budé, Actes du XII^e congrès, Paris, les Belles Lettres, 1989.
- Rivière, Jacques, *Maurice Barrès et la critique catholique*, dans *La Nouvelle Revue française*, n° 110, 1^{er} novembre 1922, p. 623.
- Souday, Paul, *La Croix contre M. Maurice Barrès*, dans *Le Temps*, 2 octobre 1922.
- Thérive, André, *Survie de Barrès*, dans *La Revue de Paris*, n° 2, février 1963.
- Thibaudet, Albert, *La mort de Maurice Barrès*, dans *La Nouvelle Revue française*, janvier 1924.
- Thibaudet, Albert, *Les jardins sur l'Orient*, dans *La Nouvelle Revue française*, août 1922.
- Vallery-Radot, Robert, *Lettre ouverte à Maurice Barrès à propos du "Jardin sur l'Oronte"*, dans *La Revue hebdomadaire*, 23 septembre 1922.
- Van den Heede, Philippe, *Catholique ou pas ? le cas de Maurice Barrès (Un Jardin sur l'Oronte)*, dans *Réalisme et vérité dans la littérature. Réponses catholiques : Léopold Levaux et Jacques Maritain*. Academic Press Fribourg, 2006, p. 173-181.
- Vincent, José, *L'art littéraire et le point de vue de la critique catholique*, dans *La Croix*, 3-4 septembre 1922.
- Vincent, José, *Victor Giraud : "Les maîtres de l'heure : Maurice Barrès"*, dans *La Croix*, 9 juillet 1922.

III. Autres

Barrès, Philippe, Notices in *L'Œuvre de Maurice Barrès*, Tomes I à XX, Paris, Au Club De l'Honnête Homme, 1965-1968.

Dutourd, Jean, Préface de *L'Œuvre de Maurice Barrès*, tome XII, Paris, Au Club De l'Honnête Homme, 1967.

Guillain de Bénouville, Pierre, Préface de *L'Œuvre de Maurice Barrès*, tome VIII, Paris, Au Club De l'Honnête Homme, 1966.

Leymarie, Michel et Passini, Michela, Introduction de *La grande Pitié des églises de France*, Paris-Lille, INHA-Presses universitaires du Septentrion, 2012.

Milza, Pierre, Présentation des *Diverses Familles spirituelles de la France*, Paris, Imprimerie nationale, coll. Acteurs de l'histoire, 1997.

Rambaud, Vital, Notices in *Maurice Barrès, romans et voyages*, Tomes I et II, Paris, Robert Laffont, 1994.

Autres références

La Bible de Jérusalem, Les éditions du Cerf, Paris, 2011.

Baubérot, Jean et Mathieu, Séverine, *Religion, modernité et culture au Royaume-Uni et en France (1800-1914)*, Paris, Seuil, 2002.

Benoît, Éric, *La Bible en clair*, Éditions Ellipses, 2009.

Boudon, Jacques-Olivier, *Religion et politique en France depuis 1789*, Paris, Armand Colin, 2007.

Bremond, Henri, *Littérature religieuse d'avant-hier et d'aujourd'hui*, Paris, Librairie Bloud et Cie, 1906.

Bruley, Yves, *Histoire du catholicisme*, Presses Universitaires de France, coll. Que sais-je ?, 2010.

Cholvy, Gérard, *Christianisme et société en France au XIX^e siècle (1790-1914)*, Paris,

Seuil, 2001.

Cholvy, Gérard, *Être chrétien en France au XIX^e siècle : 1790-1914*, Paris, Seuil, 1997.

Cholvy, Gérard, *La Religion en France de la fin du XVIII^e à nos jours*, Paris, Hachette, 1991.

Cholvy, Gérard, et Hilaire, Yves-Marie, *Histoire religieuse de la France contemporaine (1880-1930)*, tome II, Toulouse, Editions Privat, coll. Bibliothèque historique Privat, 1986.

Dabeziès, André, *Jésus-Christ dans la littérature française*, Desclée, 1995.

Foucart, Claude, « Cette vivante énigme » : *Jeanne d'Arc*, dans *Les Cahiers de Recherches médiévales et humanistes*, 11/2004, p. 19-29.

France, Anatole, *L'Église et la République*, Paris, Édouard Pelletan, 1904.

Genette, Gérard, *Palimpsestes : la littérature au second degré*, Paris, Éditions du Seuil, 1982.

Grondeux, Jérôme, *La Religion des intellectuels français au XIX^e siècle*, Éditions Privat, 2002.

Godo, Emmanuel, *Une histoire de la conversion*, Paris, Presses Universitaires de France, 2003.

Gugelot, Frédéric, *La Conversion des intellectuels au catholicisme en France (1885-1935)*, thèse de doctorat, Paris, CNRS Éditions, 2010.

Lagrée, Michel, *Religion et modernité : France, XIX^e-XX^e siècles*, Presses universitaires de Rennes, 2002.

Lalouette, Jacqueline, *La séparation des Églises et de l'État : genèse et développement d'une idée (1789-1905)*, Paris, Seuil, coll. l'Univers historique, 2005.

Le Goff, Jacques, et Rémond, René, *Histoire de la France religieuse : du roi Très Chrétien à la laïcité républicaine (XVIII^e - XIX^e siècle)*, tome 3, Paris, Seuil, 2001.

Maugendre, Louis-Alphonse, *La renaissance catholique au début du XX^e siècle*, Beauchesne, 1997.

Mayeur, Jean-Marie, *La Séparation de l'Église et de l'État*, Paris, Julliard, coll. Archives, 1966.

- Michelet, Jules, *Jeanne d'Arc*, Paris, Librairie de la Hachette et Cie, 1853.
- Pascal, Blaise, *Pensées de Blaise Pascal*, éd. Léon Brunschvicg, Coll. des grands écrivains de la France, Paris, Hachette et cie, 1904.
- Pascal, Gilberte, (Mme Périer), *Vie de Blaise Pascal*, dans *Oeuvres complètes de Blaise Pascal*, tome I, Librairie de L. Hachette et Cie, 1869.
- Pelletier, Anne-Marie, *Lectures bibliques*, Éditions du Cerf, 2001.
- Serry, Hervé, *Naissance de l'intellectuel catholique*, La Découverte, coll. l'Espace de l'histoire, 2004.
- Luce, Siméon, *Jeanne d'Arc à Domrémy : recherches critiques sur les origines de la mission de la Pucelle* (1887), Kessinger Publishing, 2010.
- Renan, Ernest, *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, Calmann Lévy, Paris, 1897.

INDEX DES NOMS PROPRES

Dans cet index, les noms des personnages sont mis en ordre alphabétique, et les noms précédés d'un astérisque désignent des personnages fictifs de romans ou d'autres œuvres.

A

- *Abraham (un personnage de la Bible) : p. 343, 367, 398.
- *Adam (un personnage de la Bible) : p. 318, 398.
- Aga Khan (ou dit Mohammed Shah) : p. 178.
- Albert (François) : p. 401.
- *Alison (Thérèse, qui devient plus tard Mme de Nelles, un personnage du *Roman de l'énergie nationale*) : p. 305, 392.
- Allier (Raoul) : p. 153.
- Ampère (André-Marie) : p. 51, 134.
- Ampère (Jean-Jacques) : p. 13.
- *Andromaque (un personnage dans la mythologie grecque, et le titre d'une tragédie de Jean Racine) : p. 123.
- Anthoine (François) : p. 347.
- Antoine de Lorraine : p. 302.
- *Apollon (le dieu grec du chant, de la musique et de la poésie) : p. 26, 201, 204, 240, 241.246.
- Aragon (Louis) : p. 3.
- *Aravian (Astiné, un personnage des *Déracinés*) : p. 78, 121.
- Arnauld (Agnès) : p. 358, 371.
- Arnold (Matthew) : p. 320.
- *Asmus (un personnage dans *Colette Baudoche*) : p. 149, 150, 151, 316.
- *Athéna (la déesse de la sagesse et de la stratégie militaire dans la mythologie grecque) : p. 264.
- Ausone (ou dit Decius ou Decimus Magnus Ausonius) : p. 303.

B

- *Baal (un dieu sémitique, cananéen puis phénicien) : p. 324.

Balzac (Honoré de) : p. 38, 39, 47.

Barbey d'Aurevilly (Jules) : p. 127, 383.

Barbier (Joseph) : p. 391.

Barbier de Montault (Xavier) : p. 244.

Barrès (Jean-Baptiste) : p. 313.

Barrès (Philippe) : p. 4, 9, 15, 20, 21, 22, 40, 92, 107, 110, 121, 162, 163, 219, 221, 232, 233, 260, 266, 267, 282, 422, 434.

Baudelaire (Charles) : p. 411, 419, 420, 421, 422.

Baudot (Jules) : p. 222.

*Bérénice (un personnage du *Jardin de Bérénice*) : p. 65, 66, 67, 311.

*Bernard (un personnage de *N'importe où hors du monde*) : p. 331, 332.

Bernard (Claude) : p. 162.

Bernoville (Gaëtan) : p. 123, 128, 129.

*Bertaud (un personnage de *N'importe où hors du monde*) : p. 329.

Berthelot (André) : p. 36, 400.

Blanc de Saint-Bonnet (Antoine) : p. 56.

Blum (Léon) : p. 3.

Bonnemains (Marguerite de) : p. 79, 257.

Bossuet (Jacques-Bénigne) : p. 149, 371, 399.

Boudet (Marcellin) : p. 358.

Boulangier (Georges, un homme politique et un personnage du *Roman de l'énergie nationale*) : p. 15, 78, 79, 257, 402.

Bourget (Paul) : p. 27, 164, 345, 399.

*Bouteiller (Burdeau, un personnage du *Roman de l'énergie nationale*) : p. 80.

*Bouvard (un personnage de *Bouvard et Pécuchet* de Gustave Flaubert) : p. 75.

Bremond (Henri) : p. 6, 19, 27, 277, 411, 422, 423, 424, 437.

Briand (Aristide) : p. 94, 95.

Bucher (Pierre) : p. 278.

Buchez (Philippe) : p. 72.

Buffet (Amédée) : p. 97.

Buffet (Paul) : p. 97.
Buisson (Ferdinand) : p. 137.
Byron (George Gordon) : p. 305.

C

*Caïn (un personnage de la Bible) : p. 398.
Calderon (Pedro Calderón de la Barca) : p. 341.
Calvat (Mélanie) : p. 253.
Carlyle (Thomas) : p. 423.
Castex (Pierre-Georges) : p. 420.
Cervantes (Miguel de) : p. 341.
Chateaubriand (François-René) : p. 6, 176, 263, 305, 339, 376, 412.
Cherbuliez (Victor) : p. 407.
Chincholle (Charles) : p. 402.
Chiron (Yves) : p. 5.
Chopin (Frédéric) : p. 267.
Christine l'Admirable : p. 115.
Cicéron : p. 299.
Clemenceau (Georges, un homme politique et un personnage de *Leurs Figures*) : p. 80, 118.
Cochin (Henry) : p. 51, 114.
Cohen (Gustave) : p. 52.
Comte (Auguste) : p. 23.
Comte de Saint-Simon (ou dit Claude Henri de Rouvroy) : p. 68, 69.
Constant (Benjamin) : p. 63.
Corneille (Pierre) : p. 339, 380.
Crusoé (Robinson) : p. 57, 58, 274.
Cyon (Élie de) : p. 49.

D

- Dante (ou dit Durante degli Alighieri) : p. 201, 238, 239, 287, 341, 411, 412, 413, 436, 437.
- Darwin (Charles) : p. 400.
- Dauzats (Adrien) : p. 134.
- *David (un personnage de la Bible) : p. 91, 245, 369, 370.
- *Deborah (un personnage de la Bible) : p. 88, 89.
- Delacroix (Eugène) : p. 247, 327, 328, 329.
- Demade (Pol) : p. 70.
- Denis (Léon) : p. 209.
- Déroulède (Paul) : P. 15.
- Descartes (René) : p. 14, 47, 52, 202.
- Diderot (Denis) : p. 42, 340.
- *Didon (la reine légendaire de de Carthage, et un personnage de l'*Énéide* de Virgile) : p. 123.
- Dostoïevski (Fiodor) : p. 341.
- Doumic (René) : p. 57.
- Drieu la Rochelle (Georges) : p. 8.
- Duhem (Pierre) : p. 436.
- Duhourcau (François) : p. 6.
- Dupré (Ernest) : p. 161.
- Durkheim (Émile) : p. 362.
- Dutourd (Jean) : p. 21.

E

- *Élie (un prophète de la Bible) : p. 87, 181, 182.
- Eliot (George, de son vrai nom Mary Ann Evans) : p. 423.
- Elisabeth de Bavière (impératrice d'Autriche) : p. 167.
- *Élisée (un prophète de la Bible) : p. 181, 182.
- *Émilienne (un personnage de *N'importe où hors du monde*) : p. 332, 333.
- Épictète : p. 24.

Épicure : p. 145.

Eschemann (Alfred) : p. 108.

Eschyle : p. 239.

* Eucharis (une nymphe grecque, et un personnage inventé par Fénelon dans son roman *Les Aventures de Télémaque*) : p. 123.

*Ève (un personnage du Livre de la Genèse) : p. 48, 398.

F

Fabre (Joseph) : p. 229.

Feuerbach (Ludwig) : p. 398.

Foch (Ferdinand) : p. 164.

Forment (Nicolas) : p. 65.

Fourier (Pierre) : p. 418.

Foyard (Jean) : p. 5.

*Fragoletta (un personnage de *Fragoletta : Naples et Paris en 1799* d'Henri de Latouche) : p. 333, 334.

France (Anatole) : p. 209, 395.

François de Sales : p. 18, 57, 359.

Françoise du Saint-Sacrement : p. 115.

Frandon (Ida-Marie) : p. 5.

Frère Justinus (assistant du Supérieur général des Frères des Écoles chrétiennes) : p. 137.

Frère Philippe (ou dit Mathieu Bransiet) : p. 137.

G

Gambetta (Léon) : p. 282.

Garabed (un ami oriental de Maurice Barrès) : p. 175.

Garriguet (Louis) : p. 115.

Gassendi (Pierre) : p. 389.

Gazier (Georges) : p. 342.

Gellée (Claude) : p. 266, 267, 268, 269, 270, 302, 418.
Genette (Gérard) : p. 9.
Gerbet (Philippe) : p. 373.
Giraud (Maximin) : p. 253.
Giraud (Victor) : p. 93, 123.
Godo (Emmanuel) : p. 192.
Goethe (Johann Wolfgang von) : p. 436.
Gorki (Maxime) : p. 34.
Gouhier (Henri) : p. 391
Grasset (Joseph) : p. 309.
Greco (El) : p. 169, 170, 171, 172, 173, 174.
Guaïta (Stanislas de) : p. 266, 411, 425, 426, 427.
Guérin (Eugénie de) : p. 35.
Guérin (Maurice de) : p. 259.
*Guillaume (un personnage d'*Un jardin sur l'Oronte*) : p. 122, 124, 131, 199, 200, 201.

H

* Hamlet (le héros de la pièce *La Tragique Histoire d'Hamlet, prince de Danemark* de William Shakespeare) : p. 372, 383.
Hanotaux (Gabriel) : p. 210.
* Harpocrate (un dieu enfant dans la mythologie grecque, adaptation de la divinité égyptienne Horus enfant) : p. 185.
Hegel (Georg Wilhelm Friedrich) : p. 396.
Henriot (Émile) : p. 8.
*Hercule (l'un des héros les plus vénérés dans la mythologie grecque) : p. 200, 326.
Herder (Johann Gottfried von) : p. 396.
*Hermann (un héros d'*Au service de l'Allemagne*) : p. 278.
Hildegarde (de Bingen) : p. 366.
*Homais (un personnage de *Madame Bovary* de Gustave Flaubert) : p. 75.

Huet (Gédéon) : p. 55.

Hugo (Victor) : p. 55, 77, 163, 267, 268, 302, 311, 312, 411, 412, 417, 418, 419, 437

Huysmans (Joris-Karl) : p. 232.

I

Ignace de Loyola : p. 18, 57, 63, 78, 85, 135, 321, 340, 359, 359, 411, 413, 414, 415, 416, 417, 427.435, 436.

*Iphigénie (un personnage dans la mythologie grecque) : p. 166.

*Isaac (un personnage de la Bible) : p. 343, 367.

*Isabelle (un personnage d'*Un jardin sur l'Oronte*) : p. 124, 128, 129.

*Isis (une reine mythique et une déesse funéraire de l'Égypte antique) : p. 185.

J

*Jacob (un personnage de la Bible) : p. 154, 328, 329, 367, 420.

Jaloustre (Élie) : p. 359.

Jaurès (Jean) : p. 375.

Jeanne d'Arc (ou dit la Pucelle d'Orléans) : p. 47, 59, 60, 155, 156, 161, 162, 209, 210, 211, 212, 213, 214, 215, 216, 217, 218, 219, 220, 221, 222, 223, 224, 225, 226, 227, 228, 229, 230, 231, 232, 239, 240, 245, 252, 254, 255, 256, 264, 266, 267, 268, 271, 302, 318, 335, 355, 359, 413, 417, 418, 431, 439.

*Jean-Baptiste (un personnage de la Bible) : p. 87.

*Jésus-Christ (ou dit le Christ ou simplement Christ) : p. 25, 28, 32, 48, 59, 63, 64, 65, 66, 67, 75, 76, 77, 78, 85, 86, 87, 88, 101, 105, 112, 119, 151, 154, 155, 169, 178, 179, 187, 188, 189, 190, 191, 194, 195, 197, 198, 199, 200, 201, 211, 223, 227, 234, 235, 242, 243, 245, 246, 290, 293, 316, 330, 341, 343, 344, 345, 346, 348, 353, 361, 363, 367, 368, 369, 370, 374, 386, 389, 396, 399, 400, 402, 403, 408, 412, 413, 416, 418, 424, 437.

*Job (un personnage de la Bible) : p. 83, 84, 85, 309.

*Judas (un personnage de la Bible) : p. 79, 80, 408.

*Jupiter (le dieu romain de la terre et du ciel) : p. 201.

Justinien 1^{er} (ou dit Justinien le Grand, un empereur byzantin) : p. 204.

K

Khayyam (Omar) : p. 28.

L

*Laguerre (un personnage du *Roman de l'énergie nationale*) : p. 257.

Laisant (Charles-Ange, un homme politique et un personnage du *Roman de l'énergie nationale*) : p. 257.

Lamartine (Alphonse de) : p. 251, 371, 417.

*La Pia (un personnage du *Sang, de la volupté et de la mort*) : p. 294.

*La Sibylle : p. 77, 173, 209, 221, 240, 241, 242, 243, 244, 245, 246, 247, 248, 249, 252, 256, 325, 327, 335, 431.

Latouche (Henri de) : p. 333.

Laumont (Jacques de) : p. 109.

L'Averdy (Clément Charles François de) : p. 224.

Lavigerie (Charles Martial) : p. 139.

Lazare (de Béthanie) : p. 66, 67.

Le Bernin (ou dit Gian Lorenzo Bernini) : p. 71, 72.

Leconte de Lisle (Charles Marie René) : p. 168.

Le Goffic (Charles) : p. 98.

Le Hérissé (René, un homme politique et un personnage du *Roman de l'énergie nationale*) : p. 257.

Lemire (Jules-Auguste) : p. 299.

Léonidas (le roi de Sparte de -489 à -480 av. J.-C.) : p. 288.

Le Pailleur (Jacques) : p. 389.

Les Guise (une famille illustre de la noblesse française) : p. 302.

Les Arnauld : p. 358.

*Les Baillard (Léopold, François et Quirin, les trois héros de *La Colline inspirée*) : p. 58, 83, 84,

85, 86, 87, 88, 89, 90, 91, 113, 173, 193, 194, 195, 196, 256, 273, 274, 275, 276, 277, 278, 284, 306, 307, 308, 322, 323, 324, 351, 402, 403.

*Les Baudoche (personnages dans *Colette Baudoche*) : p. 149, 150, 151, 152, 315, 316, 317.

Les Boutroux (Émile et Pierre) : p. 372.

Les Descamps : p. 134.

Les Périer : p. 356, 357, 358, 359, 377.

Le Tasse (ou dit Torquato Tasso) : p. 125.

Littré (Émile) : p. 72.

Lucas de Pesloüan (Charles) : p. 52.

*Lucien (un personnage du *Sang, de la volupté et de la mort*) : p. 294.

Luther (Martin) : p. 24, 354, 360, 361, 413.

M

Madaule (Jacques) : p. 5.

Mahomet (ou dit Muḥammad ou Mohammed) : p. 172.

Malraux (André) : p. 3.

*Maltère (André, un héros de *L'Ennemi des lois*) : p. 68, 70.

Mani (ou dit Manès) : p. 178, 179.

*Marie-Anne (un personnage de *La Colline inspirée*) : p. 308, 323.

*Marie-Jacobé (sœur de la mère de Jésus) : p. 66.

*Marie-Madeleine (une disciple de Jésus) : p. 67.

*Marie-Salomé (une disciple de Jésus) : p. 66.

Marilhat (Prosper) : p. 134.

*Marina (une héroïne de *L'Ennemi des lois*) : p. 68, 121, 286.

Mark Twain (son vrai nom Samuel Langhorne Clemens) : p. 209.

*Mars (le dieu de la guerre dans la mythologie romaine) : p. 200.

*Marthe de Béthanie (une disciple de Jésus) : p. 67.

Martin (Henri) : p. 210.

Massignon (Louis) : p. 188.

Massis (Henri) : p. 124, 126, 128, 129.

Mauriac (François) : p. 3, 4, 232.

*Mayeur (Pierre, un personnage de *La Colline inspirée*) : p. 323.

Mehmed II (le 7^e sultan de l'Empire ottoman) : p. 204.

*Mélusine (une femme légendaire du Poitou, d'Alsace, de Lorraine, de Champagne, du Luxembourg et d'Allemagne, souvent vue comme fée) : p. 217.

*Ménélas (un roi de Sparte dans la mythologie grecque) : p. 288.

Mengette et Hauviette (deux amies de Jeanne d'Arc) : p. 220.

*Merlin (ou dit Merlin l'Enchanteur, un prophète magicien dans la littérature médiévale) : p. 224.

Mersenne (Marin) : p. 389.

Michel-Ange : p. 247.

Michelet (Jules) : p. 210, 362, 401.

Michel (Louise) : p. 268.

Miéville (Henri-Louis) : p. 5.

Migne (Jacques-Paul) : p. 115.

Millerand (Alexandre) : p. 118.

Milton (John) : p. 412.

*Mme Gallant de Saint-Phlin ((un personnage du *Roman de l'énergie nationale*) : p. 256.

*Mme Munier (un personnage de *La Colline inspirée*) : p. 323.

*Moïse (un personnage de la Bible) : p. 65, 89, 91, 167, 343.

Montfort (Eugène) : p. 400.

Montherlant (Henry de) : p. 3.

Moreau (Pierre) : p. 5.

Mozart (Wolfgang Amadeus) : p. 126, 327.

*Myriam (la sœur aînée de Moïse de la Bible) : p. 88, 89.

N

Napoléon 1^{er} (ou dit Napoléon Bonaparte) : p. 77, 78, 120, 284, 339, 351, 416.

Naquet (Alfred, un homme politique et un personnage du *Roman de l'énergie nationale*) : p. 257.

*Néhémie (un personnage de la Bible) : p. 89.

Nerval (Gérard de) : p. 284.

Newman (John Henry) : p. 423.

Nicolaÿ (Fernand) : p. 299.

Nietzsche (Friedrich) : p. 51, 105, 346, 360.

*Noadja (un personnage de la Bible) : p. 88, 89.

Noailles (Anna de) : p. 421.

*Noé (un personnage de la Bible) : p. 398.

Nolhac (Pierre de) : p. 387.

O

*Odin (ou dit Woden ou Wotan, le dieu principal de la mythologie nordique) : p. 105, 192, 272.

*Olivier (un chevalier fictif de *La Chanson de Roland*) : p. 201.

*Oriante (un personnage d'*Un jardin sur l'Oronte*) : p. 121, 122, 124, 128, 129, 131, 199, 200, 201.

Origène : p. 333.

*Osiris (un dieu du panthéon égyptien et un roi mythique de l'Égypte antique) : p. 185.

*Oulda (un personnage de la Bible) : p. 88, 89.

P

Pascal (Blaise) : p. 8, 14, 24, 28, 29, 32, 51, 112, 113, 115, 116, 119, 134, 164, 165, 186, 202, 228, 237, 239, 241, 254, 263, 264, 268, 274, 286, 287, 318, 320, 321, 340, 341, 342, 343, 344, 345, 346, 347, 348, 349, 350, 351, 352, 353, 354, 355, 356, 357, 358, 359, 360, 361, 362, 363, 364, 365, 366, 367, 368, 369, 370, 371, 372, 373, 374, 375, 376, 377, 378, 379, 380, 381, 382, 383, 384, 385, 386, 387, 388, 389, 390, 391, 392, 393, 400, 408, 411, 413, 417, 422, 423, 426, 435, 436, 437.

Pascal (Étienne, père de Blaise Pascal) : p. 388, 389.

Pascal (Jacqueline, une des sœurs de Blaise Pascal) : p. 353, 384, 385.

Pasteur (Louis) : p. 51, 52, 134, 153, 341, 408.

Pastourel (Dom) : p. 359, 360, 422.

*Pécuchet (un personnage de *Bouvard et Pécuchet* de Gustave Flaubert) : p. 75.

Péguy (Charles) : p. 209.

*Père Aubry (Oblat, un personnage de *La Colline inspirée*) : p. 87, 195, 196, 277, 307, 324.

*Père Cléach (un personnage de *La Colline inspirée*) : p. 195, 196.

Père Jean-Marie de Vernon : p. 326.

Père Joseph (ou dit François Leclerc du Tremblay) : p. 135.

Péricard (Jacques) : p. 314.

Périer (Étienne, neveu de Blaise Pascal) : p. 385.

Perier (Florin, cousin de Blaise Pascal et mari de Gilberte Pascal) : p. 388.

Périer (Gilberte, une des sœurs de Blaise Pascal) : p. 344, 357, 370, 377, 382, 383, 384, 385, 388, 392.

Périer (Marguerite, nièce de Blaise Pascal) : p. 388.

Personne de Roberval (Gilles) : p. 389.

Petitbon (Pierre-Henri) : p. 395.

*Phèdre (un personnage dans la mythologie grecque et le titre d'une tragédie de Jean Racine) : p. 123.

Phidias : p. 264, 294.

*Philippe (le héros du *Culte du moi*) : p. 30, 63, 64, 66, 67, 290, 291, 305, 311, 402, 414.

*Pichon-Picard (Claire, une héroïne de *L'Ennemi des lois*) : p. 68.

Pie X : p. 117.

*Pierre (ou dit Simon-Pierre, l'un des douze apôtres de Jésus) : p. 191.

Platon : p. 182, 352.

Pline l'Ancien : p. 406.

Pomairols (Charles de) : p. 49.

Princesse Élisabeth (de Bohême) : p. 52.

Psichari (Ernest) : p. 407, 408.

Psichari (Michel) : p. 407.

*Psyché (un personnage du roman *Les Métamorphoses* d'Apulée) : p. 397.

Puvis de Chavannes (Pierre) : p. 130.

Q

Quinet (Edgar) : p. 401.

R

Racine (Jean) : p. 125, 254, 339, 424.

Rambaud (Vital) : p. 9, 82, 91, 122, 169, 419.

Raphaël (ou dit Raffaello Sanzio) : p. 247, 411.

*Reinach (Jacques de, un personnage de *Leurs Figures*) : p. 79, 80.

*Reinach (Joseph, un personnage de *Leurs Figures*) : p. 79.

Reine de Saba : p. 291.

Renan (Ernest) : p. 59, 115, 162, 175, 209, 263, 340, 350, 395, 396, 397, 398, 399, 400, 401, 402, 403, 404, 405, 406, 407, 408, 409, 411, 427, 435, 436, 437.

*Renaudin (un héros du *Roman de l'énergie nationale*) : p. 79.

Richelieu (Armand Jean du Plessis de) : p. 389.

Richier (Ligier) : p. 116.

Roannez (Charlotte de) : p. 342.

Robespierre (Maximilien de) : p. 74.

*Rochefort (un personnage de *Leurs Figures*) : p. 80.

*Rœmerspacher (un héros du *Roman de l'énergie nationale*) : p. 73, 74, 75, 76, 415, 416.

Roi Arthur (ou dit Arthur Pendragon) : p. 201.

*Roland (un chevalier fictif de *La Chanson de Roland*) : p. 201.

Roland (Manon) : p. 381.

Ronsard (Pierre de) : p. 339.

*Rosmertha (une déesse de la religion celtique gauloise) : p. 192, 193.

Roumi (Djélal-eddin) : p. 51, 113, 179, 180, 181, 182, 183.

Rousseau (Jean-Jacques) : p. 42, 124, 162, 340, 376, 423.

Roxane (épouse d'Alexandre le Grand) : p. 123.

S

Sabatier (Maurice) : p. 116.

Saint Augustin : p. 106, 158, 161, 252, 253, 369, 371, 413.

Saint Benoît (de Nursie) : p. 58, 85.

Saint Bernard (de Clairvaux) : p. 43, 85, 252, 253, 371.

Saint Cyprien : p. 413.

Saint Dominique : p. 413.

Saint Éloi (évêque de Noyon) : p. 282.

Saint François d'Assise : p. 85, 135, 169, 209, 249, 250, 251, 252, 335, 360.

Saint Gérard de Toul : p. 194.

*Saint Jean (un personnage de la Bible) : p. 87, 191, 212, 227, 297, 386.

Saint Jean-Baptiste de la Salle : p. 137, 252, 253.

Saint Jean de la Croix : p. 320.

Saint Jérôme : p. 371.

Saint Joseph de Copertino : p. 115.

Saint Juilen (premier évêque du Mans) : p. 282.

Saint Louis (ou dit Louis IX) : p. 51, 341, 408.

*Saint Luc (un personnage de la Bible) : p. 25, 76.

*Saint Marc (un personnage de la Bible) : p. 25, 85, 86.

Saint Martin (de Tours) : p. 115, 282.

*Saint Matthieu (un personnage de la Bible) : p. 25, 87, 343.

Saint Memmie (premier évêque et apôtre de Châlons en Champagne) : p. 282.

*Saint Michel (un des archanges) : p. 221.

Saint Odilon de Cluny : p. 115, 357, 359, 360, 361, 371, 422.

Saint Paul (ou dit Paul de Tarse) : p. 33, 88.

*Saint-Phlin (un héros du *Roman de l'énergie nationale*) : p. 73, 74, 75, 76, 77, 148, 255, 256, 257, 258, 260, 392, 417.

Saint Romuald (ou dit Romuald de Ravenne) : p. 85.

Saint Thiébaud : p. 227.

Saint Thomas d'Aquin : p. 85.

Saint Vincent de Paul : p. 135, 192, 253, 408.

*Sainte Anne (la grand-mère de Jésus) : p. 227.

Sainte Bernadette : p. 209, 232, 233, 236, 237, 239, 240, 252, 255, 321, 335, 355.

Sainte-Beuve (Charles-Augustin): p. 27, 345, 372.

Sainte Blandine (de Lyon) : p. 59, 60.

Sainte Catherine (de Sienne) : p. 221, 415.

Sainte Hélène (mère de l'empereur Constantin) : p. 77.

Sainte Elisabeth : p. 233.

Sainte Marguerite : p. 221, 225, 226.

Sainte Rose de Lima : p. 252, 253.

Sainte Thérèse (d'Avila) : p. 71, 72, 172, 320, 415.

*Salomon (un personnage de la Bible) : p. 291, 292.

Sand (George) : p. 423.

Sara la noire : p. 66.

*Satan (un personnage de la Bible) : p. 87, 88, 157, 194, 195.

Schiller (Friedrich von) : p. 209, 217, 283.

Scott (Walter) : p. 120, 253.

Semba (Marcel) : p. 112.

Shakespeare (William) : p. 209, 238, 239, 341, 424, 436.

*Simon (un personnage d'*Un homme libre*) : p. 63, 64.

Socrate : p. 182, 318.

*Sœur Euphrasie (un personnage de *La Colline inspirée*) : p. 308, 323.

*Sœur Thérèse (un personnage de *La Colline inspirée*) : p. 88, 89, 308.

Sophocle : p. 126.

*Sorel (Julien, le héros du roman *Le Rouge et le Noir* de Stendhal) : p. 381.

Sorg (Léon) : p. 122.

Sorg (Roger) : p. 122.

Souday (Paul) : p. 124.

Soury (Jules) : p. 373, 374, 400.

Spencer (Herbert) : p. 400.

Spinoza (Baruch) : p. 28, 352.

Stanley (Henry) : p. 146.

Stendhal (ou dit Henri Beyle) : p. 164, 420.

Stofflet (Jean-Nicolas) : p. 268.

*Sturel (un héros du *Roman de l'énergie nationale*) : p. 76, 77, 78, 79, 80, 148, 255, 256, 257, 258, 260, 305, 351, 392, 415, 416, 417.

*Suret-Lefort (un héros du *Roman de l'énergie nationale*) : p. 74, 80.

Swedenborg (Emanuel) : p. 318, 348.

T

Taine (Hippolyte) : p. 280.

Talleyrand (ou dit Charles-Maurice de Talleyrand-Périgord) : p. 163.

Tébrizi (Chems-eddin) : p. 180.

*Télémaque (un des principaux personnages de l'*Odyssée* d'Homère) : p. 125.

Tellier (Jules) : p. 311.

Thalamas (Amédée) : p. 47, 219.

Théodose II (un empereur romain d'Orient) : p. 204.

Thibaudet (Albert) : p. 65, 82.

Thierry (Amédée) : p. 157.

*Thoas (le roi de Tauride dans la mythologie grecque) : p. 166.

Thomas a Kempis (ou dit Thomas von Kempen ou Thomas Hemerken) : p. 359.

*Tobiyya (un personnage de la Bible) : p. 89.

Tocco (Théodora, la première femme de Constantin XI) : p. 293.

Tolstoï (Léon) : p. 34, 124.

*Transe (François de, l'amant de la héroïne du *Jardin de Bérénice*) : p. 66.

V

Vallery-Radot (Robert) : p. 123, 124, 128, 129.

*Vénus (la déesse de l'amour, de la séduction et de la beauté dans la mythologie romaine) : p. 200.

Verlaine (Paul) : p. 411.

Veillot (Louis) : p. 423.

Vierge (Marie) : p. 43, 63, 65, 66, 85, 167, 169, 170, 193, 194, 210, 214, 227, 232, 234, 236, 237, 245, 252, 253, 254, 261, 263, 272, 282, 301, 331, 386.

Vigourel (Adrien) : p. 380.

Vincent (José) : p. 123, 128, 129.

Vinci (Léonard de) : p. 126.

*Vintras (un personnage de *La Colline inspirée*) : p. 86, 87, 88, 113, 194, 308.

Virgile : p. 201.

Voltaire (ou dit François-Marie Arouet) : p. 401, 405, 408, 412.

W

Winock (Michel) : p. 3.

Z

Zola (Émile) : p. 232, 401.

TABLE DES MATIÈRES

Remerciements.....	I
Liste des Abréviations.....	V
INTRODUCTION.....	1
PREMIÈRE PARTIE : LA RELIGION DE BARRÈS	
CHAPITRE I - APPROCHE GÉNÉRALE DE LA VIE ET DE L'ŒUVRE DE BARRÈS.....	13
1.1 Parcours biographique.....	13
1.2 Les cycles de l'œuvre.....	16
CHAPITRE II - UNE CONCEPTION DE LA RELIGION.....	23
2.1 Le sentiment religieux.....	23
2.1.1 Le problème du salut.....	25
2.1.2 L'amour universel.....	32
2.2 Les fondements d'une conception.....	34
2.2.1 Rôle de la religion.....	34
2.2.2 Science et religion.....	45
2.2.3 Individualisme et religion.....	56
2.2.4 Héroïsme et religion.....	58
CHAPITRE III - L'ÉVOLUTION DE LA PENSÉE RELIGIEUSE DE BARRÈS....	61
3.1 Les débuts littéraires : religion et scepticisme	61
3.2 Jusqu'à la première Guerre : la défense des églises	81
3.3 Pendant la Guerre : l'union sacrée.....	104
3.4 Après la Guerre : formes du mysticisme.....	111
CHAPITRE IV - ESSAI DE SYNTHÈSE	143
4.1 Le mélange du christianisme et du patriotisme.....	143
4.1.1 L'esprit religieux et le nationalisme dans <i>L'Appel au Soldat</i>	148
4.1.2 La triomphe du catholicisme et du patriotisme dans <i>Colette Baudoche</i>	149
4.1.3 L'union des esprits religieux et patriotique dans <i>Les Diverses Familles</i>	

<i>spirituelles de la France</i>	152
4.1.4 Le catholicisme et le patriotisme dans <i>Le Génie du Rhin</i>	155
4.2 Barrès, « l'interprète de l'âme française ».....	158
4.2.1 La quête de soi.....	158
4.2.2 L'attachement à la force morale.....	161
4.3 Le mariage du christianisme et du paganisme.....	165
4.3.1 Le polythéisme de Barrès.....	166
4.3.2 La place particulière du christianisme chez Barrès.....	187
4.3.3 L'union du christianisme et des forces primitives.....	192

DEUXIÈME PARTIE : LES MANIFESTATIONS DU CATHOLICISME DANS L'ŒUVRE DE BARRÈS

CHAPITRE I - LES PANTHÉONS DES SAINTS.....	209
1.1 Jeanne d'Arc.....	209
1.1.1 Jeanne d'Arc dans la littérature.....	209
1.1.2 La singularité de Jeanne d'Arc.....	210
1.1.3 Le rôle de Jeanne d'Arc.....	215
1.1.4 L'hommage à Jeanne d'Arc.....	218
1.2 Sainte Bernadette.....	232
1.2.1 La fleur sainte dans <i>Les Amitiés françaises</i>	232
1.2.2 L'expérience mystique dans <i>Une visite à Lourdes</i>	234
1.2.3 La comparaison de Jeanne d'Arc et de sainte Bernadette.....	239
1.3 La Sibylle d'Auxerre.....	241
1.3.1 L'attrait de la Sibylle.....	241
1.3.2 L'union du paganisme et du christianisme dans la Sibylle.....	244
1.3.3 L'inspiration continue de la Sibylle.....	247
1.4 François d'Assise.....	250
1.5 D'autres Saints.....	253
CHAPITRE II - L'UNIVERS BARRÉSIEN.....	255

2.1 L'attachement à la terre.....	259
2.1.1 Le pays lorrain.....	261
2.1.2 La colline de Sion-Vaudémont.....	270
2.1.3 La montagne de Sainte-Odile.....	278
2.2 L'idée de la mort.....	281
2.2.1 L'obsession de la mort.....	281
2.2.2 Le culte des morts.....	285
2.2.2.1 Les cimetières.....	285
2.2.2.2 Les édifices religieux.....	288
2.2.2.3 Le dialogue avec les ancêtres.....	304
2.2.3 Le patriotisme dans l'idée de la mort.....	314
2.3 Le mystère de l'univers.....	318
2.3.1 L'expérience mystique.....	319
2.3.2 Les anges.....	322
2.3.3 L'attachement au mystère de l'univers dans les derniers chants de Barrès.....	325

TROISIÈME PARTIE : LES INFLUENCES LITTÉRAIRES

CHAPITRE I - BARRÈS, FIDÈLE DE PASCAL.....	341
1.1 Pascal aux yeux de Barrès.....	342
1.1.1 Dieu passe avant tout.....	342
1.1.2 La charité de Pascal.....	345
1.1.3 Un appui spirituel pendant la première Guerre mondiale.....	346
1.1.4 Un point de désaccord : l'ordre de l'amour et de l'ambition.....	348
1.2 L'héritage.....	350
1.2.1 De « je sais » à « je crois ».....	351
1.2.2 La mort sereine.....	352
1.2.3 La préférence de l'âme.....	353
1.3 Les hommages.....	355

1.3.1 Le pèlerinage en Auvergne.....	355
1.3.2 Sur les <i>Pensées</i> et le <i>Mémorial</i>	363
1.3.3 Modèles religieux de Pascal.....	369
1.3.4 D'autres pascaliens.....	372
1.3.5 Discussions avec les contemporains.....	373
1.3.6 Les projets d'écriture.....	375
1.4 Pascal dans l'œuvre de Barrès.....	391
CHAPITRE II - BARRÈS, DISCIPLE INDÉPENDANT DE RENAN.....	395
2.1 La pensée religieuse de Renan.....	396
2.2 Le jugement de Barrès sur Renan.....	398
2.2.1 L'acceptation des idées.....	398
2.2.2 La critique.....	399
2.2.3 Le refus du transfert des cendres au Panthéon.....	401
2.3 Renan dans l'œuvre de Barrès.....	402
2.3.1 Dans les romans.....	402
2.3.2 Dans les récits de voyage.....	403
2.3.3 Dans le discours de 1923.....	404
CHAPITRE III - D'AUTRES ÉCRIVAINS.....	411
3.1 Dante Alighieri.....	411
3.2 Ignace de Loyola.....	413
3.3 Victor Hugo.....	417
3.4 Charles Baudelaire.....	420
3.5 Les contemporains.....	422
3.5.1 Henri Bremond.....	423
3.5.2 Stanislas de Guaita.....	426
CONCLUSION.....	429
ANNEXE : CHRONOLOGIE DE LA VIE DE BARRÈS (1862-1923).....	437
BIBLIOGRAPHIE.....	453

INDEX DES NOMS PROPRES.....	467
TABLE DES MATIÈRES.....	487